

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

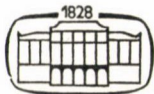
I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH,  
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXIV

FASCICULI 1-4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1976

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: 1054 BUDAPEST. ALKOTMÁNY UTCA 21.

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf 24 Bankszámla 215 11488), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218 10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

---

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: \$ 36.00.

Bestellbar bei dem Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto Nr. 218 10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

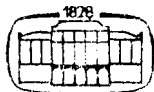
ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH,  
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

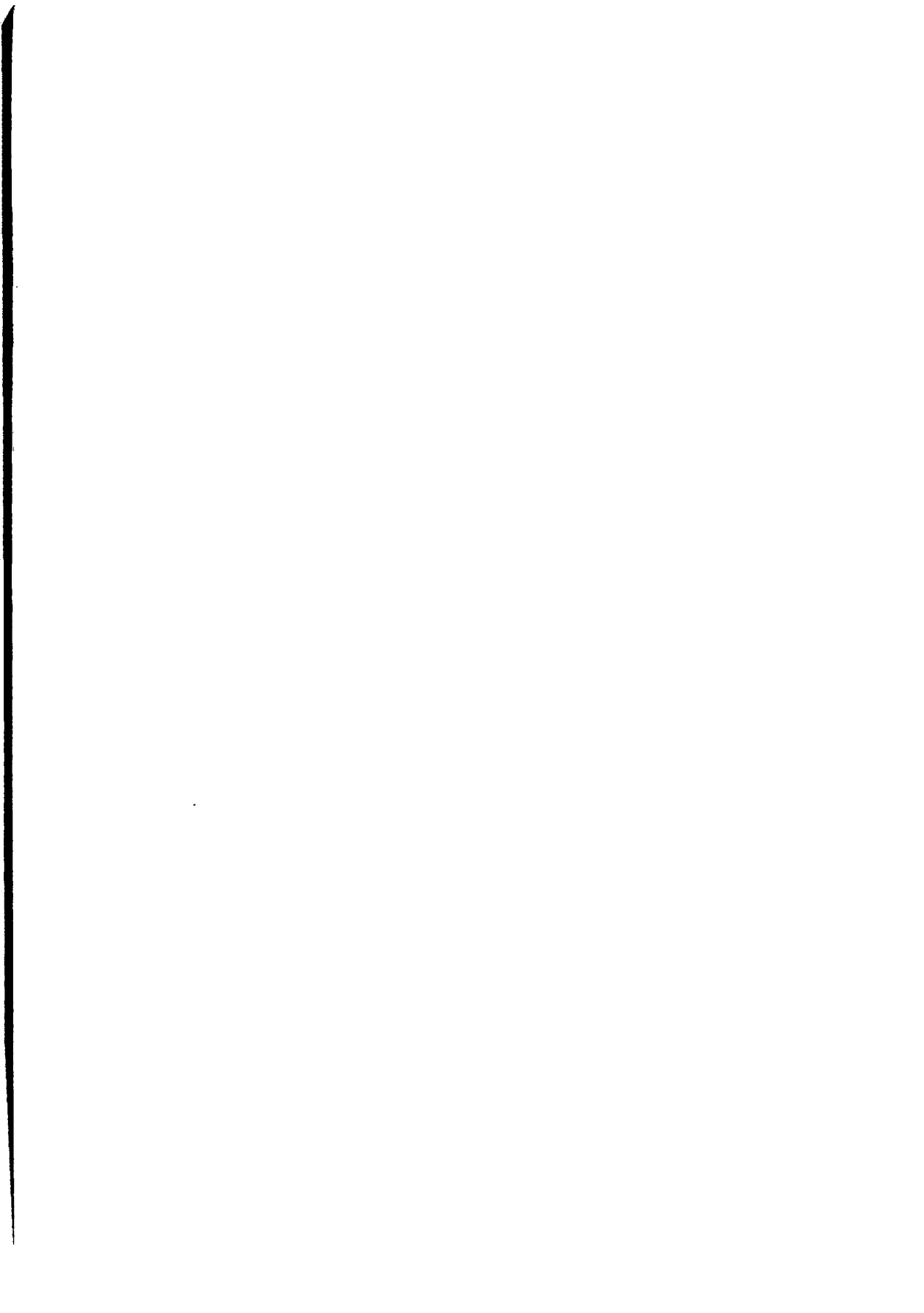
J. HARMATTA

TOMUS XXIV



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1976



R. GHIRSHMAN

## LES DAIVADÂNA

Quelles pouvaient être les raisons pour lesquelles Xerxès s'attaque au culte des *daivas* dans lesquels, déjà, A. Christensen reconnaissait les vieilles divinités tribales iraniennes<sup>1</sup>? La mise en relief du culte d'Ahuramazda, son choix au détriment des autres divinités, ressortent clairement. Une lutte sur le plan religieux avait déjà débuté sous Darius, mais non sur son initiative. Celle de Xerxès éclate dès son accession au pouvoir — elle est provoquée par lui-même. Celle de Darius est relatée par le monument de Bisutun; Xerxès expose la sienne dans son inscription connue sous le nom d'inscription des *daivas* (XPh).<sup>2</sup>

### *La date*

La prise du pouvoir par le nouveau souverain Xerxès ne se passa pas sans difficultés, dont les premières devaient se présenter au sein de la famille royale. Dans l'une de ses premières inscriptions, découvertes à Persépolis, dite «inscription du harem», Xerxès fait une allusion à la succession au trône de son père et dit : «Darius avait (encore) d'autres fils, (mais) suivant la volonté d'Ahuramazda, Darius mon père quitta le trône (c'est-à-dire mourut), par la volonté d'Ahuramazda c'est moi qui devins roi sur le trône de mon père» (XPh).<sup>3</sup>

L'allusion à ce qu'il n'était pas le seul fils de Darius trouve sa confirmation dans un passage d'Hérodote (VII, 2) : «Au moment où Darius allait mettre en mouvement ses armées contre Athènes, et contre l'Égypte, des querelles sérieuses éclatèrent entre ses fils sur l'exercice de l'autorité souveraine pendant son absence.» Le royaume avait déjà connu une lutte entre les fils de Cyrus après sa mort et les révoltes de certaines régions qui s'ensuivirent<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> A. Christensen, *Essai sur la démonologie iranienne*, København 1941, *passim*. Voir aussi le c. r. de ce volume par H. H. Schaefer, dans *Zeit. d. Deutsch. Morg. Ges.*, vol. 95 (1941), pp. 445—450, et R. P. J. de Menasce, «Observation sur l'Inscription de Xerxès à Persépolis» dans *Vivre et Penser* 1943, pp. 124—132. (nom de guerre de la *Revue Biblique*), qui partage l'opinion de Christensen et que je remercie de m'avoir communiqué cette source (lettre du 8 août 1973).

<sup>2</sup> E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 27—35; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 150—152.

<sup>3</sup> E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 35—38; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 141—150.

<sup>4</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8. ;

L'aîné des fils de Darius était Artobazan, fils de la première femme de Darius, fille de Gobrya. Mais Xerxès était un fils «né dans la pourpre», après l'accession de son père au pouvoir suprême, et aussi fils d'Atossa, fille de Cyrus le Grand. Xerxès descendait donc par sa mère des vieux rois mèdes. Et n'était-il pas parmi les millions d'hommes de son armée, le plus beau et le plus grand? (Hérodote VII, 187). Sa présence sur le trône marquait l'alliance des deux branches de la famille des Achéménides.

Il faut croire qu'Artabazan n'avait pas cédé ses droits au trône à son frère cadet sans lutte, à laquelle ont dû prendre part les chefs des différentes régions, le climat devenant favorable aux diverses tendances séparatistes parmi les peuples de l'Iran, dont, vraisemblablement, la Médie aussi. Que la situation suscitait des inquiétudes, la réaction d'Artaban, l'oncle du roi et frère de Darius, est riche d'allusions. Ce témoin des événements survenus après la mort de Cambyse et la révolte de Gaumata, adjure Xerxès de ne pas quitter le pays s'il décide d'entreprendre une nouvelle guerre contre les Grecs (Hérodote VII, 10).<sup>5</sup>

La révolte de l'Égypte éclata peu avant la mort de Darius. Sa répression faisait partie de la succession de Xerxès, dont il s'acquitta assez rapidement puisqu'on connaît en Égypte une inscription rupestre à son nom, datée de 484, de la seconde année de son règne.<sup>6</sup> Peu après éclate la révolte de la Babylonie. On ignore si les soulèvements de Bel-Shimanni et de Shamash-Eriba eurent lieu au cours de la même année ou s'il y eut deux révoltes, l'une en 484 et l'autre en 482. La répression a été sanglante.

Le plus dangereux sans doute pour le pouvoir était que des troubles éclatent en Iran même, surtout au moment où le pays se préparait pour une nouvelle et gigantesque expédition, dont on connaît l'ampleur. Xerxès reconnaît cela implicitement dans son inscription des *daivas*, au moment où il monte sur le trône.

On n'a pas insisté suffisamment sur le fait que le paragraphe 4 de celle-ci, qui suit l'énumération des trente pays qui formaient l'Empire, est nettement divisé en deux parties. Il débute par : «Parle le roi : quand je suis devenu roi, il y avait parmi les pays (*Provinzen* — *Herzfeld* ; *countries* — *Kent*) mentionnés plus haut, ceux qui se sont révoltés. Puis Ahuramazda m'apporta son aide. J'ai soumis ces pays et les ai remis à leur place» (1.28—35).

Le verbe *yaud-* employé par Xerxès pour exprimer la révolte de ces pays, est exactement le même par lequel Darius traduit cette même idée dans son inscription de Naqsh-i Rostam, lorsqu'il fait connaître l'état d'insécurité

<sup>5</sup> Voir aussi J. Průšek, *Geschichte der Meder und Perser bis zu makedonischen Eroberung*, Gotha 1906, II, p. 145, n. 2. V. V. Struvé, *Etudi po istorii severnogo Pričernomoriya, Kavkaza i Srednei Azii*. Léningrad 1968, p. 37.

<sup>6</sup> G. Posener, *La première domination perse en Égypte*. Le Caire 1936, p. 120.

dans son royaume lors de son avènement (DNa).<sup>7</sup> Cette inscription de Darius à Naqsh-i Rostam semble avoir servi de modèle à la rédaction de celle des *daivas* de Xerxès, et les révoltes qui avaient éclaté lors de son avènement étaient analogues à celles qui secouèrent l'Empire des Achéménides après la mort de Cambyse.<sup>8</sup> De même que son père, Xerxès rétablit l'ordre sur «cette terre». Cette partie du paragraphe 4 se rapporte certainement aux événements qui se sont passés en Égypte et en Babylonie.

La seconde partie du paragraphe 4 de l'inscription des «*daivas*» aborde un problème d'un ordre différent. Xerxès y dit :

«Et parmi ces pays il y en avait un où auparavant les *daivas* étaient adorés. Puis, par la faveur d'Ahuramazda je détruisis le(s) sanctuaire(s) des *daivas* (*daivadāna*) et proclamai : «Que l'on n'adore pas les *daivas*».<sup>9</sup> Là où auparavant les *daivas* étaient adorés, là j'adorerai Ahuramazda.»

E. Herzfeld, qui était l'inventeur de cette inscription<sup>10</sup> et l'avait publiée,<sup>11</sup> en attribua la rédaction au début du règne de Xerxès, entre 486 et 480 avant J.-C., cette seconde date marquant le commencement de la seconde guerre médique. Il est même plus précis dans sa seconde publication de ce texte où il le place «im Xerxes' erste Jahre». Plus tard, en étudiant la liste des pays énumérés par Xerxès dans ce texte, il changea d'avis et dans ses publications qui précédèrent de peu sa mort, il l'attribua aux années 479 et 472<sup>12</sup> et même, serrant davantage cette date, à «probablement 478».<sup>13</sup>

Pour V. Struvé, la date de cette inscription remonterait au début du règne puisque Xerxès y emploie la formule «parle Xerxès roi», au lieu de celles, plus tardives, où figure «parle Xerxès roi grand». Pour une datation plus ancienne milite aussi la formule : «qu'Ahuramazda me protège du méchant, ma maison royale et ce pays», qui est une répétition exacte de la fin de l'inscription de Darius à Naqsh-i Rostam. Dans ses textes plus récents, cette phrase est remplacée par : «qu'Ahuramazda, avec les dieux, me protège, mon royaume et tout ce qui fut créé par moi». Et le savant russe souligne l'identité de cette inscription avec celle «du harem» (XPl),<sup>14</sup> dans l'invocation d'Ahuramazda<sup>15</sup> — inscription qui se place au début du règne de Xerxès, déjà parce

<sup>7</sup> R. G. Kent, *op. cit.*, pp. 137—138 et 204.

<sup>8</sup> Ainsi V. V. Struvé, *op. cit.*, p. 126.

<sup>9</sup> R. G. Kent, *op. cit.*, p. 151.

<sup>10</sup> Un autre exemplaire de cette inscription fut mis au jour à Pasargade ; cf. D. Stronach, *Iran*, vol. III (1965), p. 19 ss. et pl. IIIa et V. Voir la bibliographie à 1969 dans M. Mayrhofer, «Xerxes König der Könige». *Almanach der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, 119. Jahrgang (1969), p. 161, n. 10.

<sup>11</sup> A. M. I. VIII (1936), p. 64 ss. — Idem. *op. cit.*, p. 34.

<sup>12</sup> *Zoroaster and his World*, I (1947), p. 396.

<sup>13</sup> *The Persian Empire*, (1968), p. 351 (œuvre posthume).

<sup>14</sup> E. Herzfeld, *op. cit.*, N° 15, p. 35 ss ; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 149—150.

<sup>15</sup> V. Struvé, *op. cit.*, p. 115.

qu'il y est question de la succession au trône de Darius. En se rangeant à l'ancienne date de Herzfeld, Struvé attribue l'inscription des *daivas* aux premières années de Xerxès, plus près de ses débuts que de l'année de la seconde guerre-médique.

### *Le pays des daivas*

L'attribution du pays dans lequel Xerxès fit détruire les *daivadâna*, n'a pas trouvé l'unanimité des savants qui s'en sont occupés. Un certain nombre parmi eux pensèrent à la Babylonie où Xerxès, à la suite d'une révolte, détruisit le temple de Marduk et enleva la statue en or de ce dieu.<sup>16</sup> D'autres pensaient à l'Égypte.<sup>17</sup> Pour A. T. Olmstead, ce pays était en Iran même, mais en Iran oriental, la Bactriane ou le pays des Dahae.<sup>18</sup> Isidore Lévy pensait même à la Grèce.<sup>19</sup>

Le *daiva* est un synonyme de non-*ahura*. C'est dans cette acception que d'anciens dieux sont désignés (dans l'Avesta récente) comme *daivas*.<sup>20</sup> Ainsi, pour A. Christensen, un texte achéménide ne pouvait jamais employer le terme *daiva* pour désigner une divinité étrangère à l'Iran. Pour lui, l'action de Xerxès se rapporte à une région iranienne qui serait la Médie.<sup>21</sup> C'est aussi à la Médie que E. Herzfeld attribue ces événements.<sup>22</sup>

Xerxès emploie dans cette inscription des *daivas* le même terme pour exprimer la destruction des *daivadâna* que Darius dans celle de Bisutun pour la destruction des *âyaduna*.<sup>23</sup> On a la certitude que les *âyaduna* étaient localisés en Iran et ce fait réduit, pour Struvé, l'hypothèse comme quoi les *daivadâna* se trouveraient hors de ce pays. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'un seul sanctuaire mais de plusieurs,<sup>24</sup> et le savant russe de conclure par un avis proche de celui de Christensen, qu'il s'agit de temples des divinités archaïques du vieux panthéon iranien, qui existait chez les tribus mèdes, en acceptant que la Médie était le pays où Xerxès détruisit les temples des *daivas*.<sup>25</sup> Le culte de ceux-ci est exterminé; celui d'Ahuramazda le remplace. Or, Ahuramazda est le dieu des «aryens», c'est-à-dire des Perses et des Mèdes.<sup>26</sup>

<sup>16</sup> H. Hartmann, *O. L. Z.* 40 (1937), p. 158–160; H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366; F. König, *Der Falsche Bardija*, (1938), p. 345, qui admet aussi bien la Babylonie que l'Égypte et la Judée; G. Widengren, *Die Religionen Irans* (1965), p. 138; K. Galling, *Studien zur Geschichte Israels im persischen Zeitalter* (1964), p. 151; W. Hinz, *R. E.* IX A2 (1968).

<sup>17</sup> C. Hignett, *Xerxes invasion at Greece*, Oxford (1963), p. 89, n. 5.

<sup>18</sup> *The History of Persian Empire*, Chicago (1948), pp. 231/32.

<sup>19</sup> *Revue Historique*, vol. 185 (1939), pp. 105–122.

<sup>20</sup> J. Duchesno-Guillemin, *La religion de l'Iran ancien* (1962), p. 190.

<sup>21</sup> *op. cit.*, p. 46.

<sup>22</sup> *op. cit.*, p. 131, «mit Wahrscheinlichkeit in Medien».

<sup>23</sup> *vi-kan* — «niveler, raser au niveau de la terre»; cf. E. Herzfeld, *op. cit.* p. 225.

<sup>24</sup> Version babylonienne.

<sup>25</sup> V. Struvé, *op. cit.*, p. 122 ss.

<sup>26</sup> Inscription de Bisutun, Col. IV, 62–63, version élamite.



*La Médie*

Le royaume de la Médie, dont la Perse était un état vassal sous les prédécesseurs de Cyrus, n'a pas été conquis par celui-ci. Cyrus remporte une victoire sur Astyage, le dernier roi mède et le remplace sur le trône, moyennant quoi la couronne passe à une dynastie d'un peuple-parent. La Médie devient une partie organique d'un double royaume; la Perse et la Médie, ainsi commence dans l'inscription de Bisutun, l'énumération par Darius des pays qui constituaient son Empire. Une vision de cette unité ressort des sources grecques qui ne distinguent pas toujours les Perses des Mèdes; les guerres avec Darius et Xerxès sont des «guerres médiques». Pour Eschyle, qui pourtant était un contemporain de Darius et de Xerxès, qui combattit à Marathon et était présent à Salamine, c'était une seule nation. Dans «Les Perses», les noms des deux peuples se succèdent constamment: tantôt ce sont les Mèdes auxquels l'armée grecque fait beaucoup de mal (236); tantôt la reine pleure la misère des Perses (255 et 259), puis de nouveau parle de l'armée des Mèdes (791).

Pour Eschyle, il n'y avait qu'une seule dynastie, médo-perse, puisque Médos était «le premier chef du peuple en armes. Après lui, son fils acheva l'œuvre... Le troisième, après celui-ci, Kyros, héros favorisé par le sort en prenant le pouvoir... Le fils de Kyros fut le quatrième chef de l'armée» (765—780). L'idée d'une *Doppelnation* (Bengtson) est exprimée aussi par la répétition des deux capitales, «Suse et Ecbatane» (16 et 535), toujours couplées, traduisant une allusion à ce double Empire consacré par le nouveau titre royal qu'adopte Xerxès: «roi de la Perse et de la Médie». Le Livre de Daniel (VI, 1) parle de «Darius le Mède».

Il faut croire, toutefois, que la fusion des deux peuples en un seul Etat, par Cyrus, ne se réalisa pas dans toute la profondeur voulue, l'esprit de revanche n'ayant pas été abandonné par la Médie. On l'apprend par Cambyse même lorsqu'il met en garde les Perses contre une éventuelle réaction des Mèdes susceptibles de reprendre le pouvoir (Hérodote III, 65). Leurs droits, faut-il les reconnaître dans leur appréciation par un savant moderne: «Die Meder als die Schöpfer der ersten iranischen Reichsbildung sind eine historische Realität, ebenso die Übernahme vieler ihrer Institutionen durch die Perser».<sup>27</sup>

Cambyse avait raison puisque, comme on sait, dès la disparation de son frère et après sa propre mort, éclate non sans succès une révolte conduite par un Mède pour son pays. Cette révolte, comme celles qui la suivirent, n'étaient pas exemptes d'un caractère dualiste puisque, dans leur dichotomie, la politi-

<sup>27</sup> M. Mayrhofer, «Die Rekonstruktion des Medischen». *Anzeiger des phil.-hist. Klasse des Österr. Akad. des Wissensch.* 1968, So 1, p. 3.

que ne se séparait pas des «rites, cérémonies et actes de culte extérieur», bref de la religion.

On sait comment la révolte de Gaumata se solda par sa mort et par la restauration des *ayadâna*. La Médie ne se considéra pas comme vaincue puisque Gaumata fut suivi par Fravartiš qui se déclara être *Xšaθrita* de la race des Déiocides, et qui leva une armée contre Darius. Il fut battu la première fois (Bisutun, col. II, 16—17 et 18—29), ce qui ne mit pas fin à sa rébellion. Se déclarant roi de la Médie, il poursuit sa lutte et est battu pour la seconde fois par l'armée de Darius (col. II, 67—70) qui remporte une deuxième victoire sans s'emparer de son adversaire. Ce sera chose faite à Ragès après la poursuite du rebelle entouré de ses cavaliers, qui sera exécuté (col. II, 70—78). Ces trois épisodes illustrent l'âpreté, la dureté avec laquelle les Mèdes combattaient pour recouvrer leur indépendance.

Les deux premières décades du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, connurent une série d'événements qui secouèrent l'Empire perse, sans toutefois l'ébranler. La grande révolte de l'Ionie mit à feu et à sang toutes les possessions occidentales, depuis le Bosphore jusqu'à Chypre; Milet ne tomba qu'en 494 et la suprématie perse au Nord de l'Egée, ne fut rétablie qu'en 492 seulement. Elle n'empêcha pas Darius d'entreprendre la guerre contre les Grecs, guerre qui se solda par Marathon en 490.

A peine quatre ans plus tard, c'est l'Egypte qui se soulève contre le Grand Roi. L'année 486 est celle de la mort de Darius et de l'accession au trône de Xerxès qui connaît des difficultés, probablement pas exemptes de sang versé, dans sa propre famille; il étouffe la révolte en Egypte et l'écrase dans le sang en Babylonie. Un certain Masista tente même de soulever la Bactriane (Hérodote IX, 113). Telle était la situation dans l'Empire gouverné par le successeur de Darius au moment où il préparait la revanche perse contre les Grecs.

Xerxès détache délibérément dans la seconde partie du paragraphe 4 de son inscription le pays où il détruisit les «repaires des *daivas*»; il distingue ainsi celui-ci de ceux évoqués dans le paragraphe précédent, ce qui invite, croyons-nous, d'admettre parmi eux l'Egypte et la Babylonie, les deux pays sur les révoltes desquels l'histoire avait conservé des preuves.

La répression évoquée dans cette seconde partie du paragraphe porte un caractère purement religieux; mais peut-on distinguer en Orient Ancien la politique de la religion?<sup>28</sup> Il faut attendre la création de l'empire cosmopolite d'Alexandre pour admettre dans tout le Proche-Orient le détachement de la religion de la politique.<sup>29</sup>

<sup>28</sup> H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366.

<sup>29</sup> J. Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, p. 259.

La destruction des *daivadāna* ne peut se séparer de quelques événements politiques. L'exemple des *āyadana* serait parfait pour étayer cette hypothèse. Le point de départ de l'action de Xerxès rappelle étrangement par son aspect les événements qui s'étaient produits sous Darius, et Xerxès, détruisant les *daivadāna*, se présenterait comme un Gaumata qui détruisit les *āyadana*. Cette réaction violente du nouveau roi retrace son caractère, profondément différent de celui de son père, si tolérant envers les religions autres que la sienne. Nous croyons que seule une révolte aurait été susceptible de provoquer l'extermination des sanctuaires des *daivas*.

Xerxès, en proclamant cette destruction, ne dit pas avoir reconstruit d'autres lieux de culte, contrairement à ce qu'avait fait Darius qui avait rebâti les *āyadana* démolis par Gaumata. Et pourtant, il se glorifie dans ses inscriptions plus que les autres rois achéménides de son activité de bâtisseur. Il annonce que, après la disparition des *daivadāna*, il poursuivra l'adoration d'Ahuramazda, son grand dieu, par *'rtāčā barzmani*. E. Herzfeld ne traduit pas ce passage;<sup>30</sup> R. G. Kent traduit par «There I worshipped Ahuramazda and Arta reverent(ly)»<sup>31</sup>; H. S. Nyberg : «dort verehrte ich Ahuramazdāh beim *barzman* und mit *arta*»;<sup>32</sup> V. Struvé : *Tam ya Ahuramazdu počital i imenno čerez pravo* (t. e.) *čerez sviachtchenniy ogon* («là j'ai adoré Ahuramazda par la justice (vérité) (c'est-à-dire) par le feu sacré»);<sup>33</sup> M. Mayrhofer : «Wo früher die Götzen verehrt Worden waren, da verehrte ich Ahuramazda in der richtigen Weise».<sup>34</sup>

Puisque rien de nouveau n'a été bâti par Xerxès pour célébrer le culte d'Ahuramazda son dieu, qu'il continue d'adorer dans ce même pays où il supprima les «repaires» des *daivas*, donc ces lieux devaient exister, et s'il est permis de se fier à cette considération, on doit admettre que dans ce pays en question existaient deux différents groupes de sanctuaires : ceux où on adorait et où on continuait à adorer Ahuramazda, et ceux réservés aux *daivas* que Xerxès fit disparaître puisque destinés à l'adoration des divinités bannies.

H. S. Nyberg admit que les Mèdes «ursprünglich dasselbe altarisches Pantheon gehabt haben, wie die Arier von Mitanni. Dieses Pantheon zeigt die Mischung von Ahura- und Daēva-Göttern, die einst alle arische Religion auszeichnete».<sup>35</sup> Serait-ce donc en Médie que les deux cultes se pratiquaient à la même époque?<sup>36</sup> Cette hypothèse est renforcée par le fait que c'est bien en

<sup>30</sup> *op. cit.*, pp. 34—35.

<sup>31</sup> *op. cit.*, p. 151.

<sup>32</sup> *op. cit.*, p. 365.

<sup>33</sup> *op. cit.*, p. 127.

<sup>34</sup> *op. cit.*, p. 161 et n. 10. — Voir aussi W. B. Henning, «Brāhman». *Transactions of the Philological Society*, 1945, pp. 108—118.

<sup>35</sup> *op. cit.*, p. 339.

<sup>36</sup> «Es kann sich auch um einen Unterschied zwischen medischem und rein persischem Kult handeln». *Ibidem*, p. 371.

Médie que nous connaissons ces deux différents groupes de sanctuaires : ceux où le culte se déroulait à ciel ouvert et ceux qui étaient bâtis en édifice.

Nous avons vu que Ker Porter avait signalé l'existence en Médie de terrasses aménagées pour recevoir un culte à ciel ouvert. K. Erdmann a reconnu que sur ces hauts-lieux se déroulaient des cérémonies.<sup>37</sup> Il s'agit de terrasses à podium dotées de réduits (*ateshqah*) où était conservé le feu sacré éternel, semblables à celles dans lesquelles je propose de reconnaître les *âyadana* réservés au culte d'Ahuramazda.

Nous connaissons depuis peu, et toujours en Médie, un autre type de sanctuaire, celui-là érigé en bâtiment. Le premier de ces temples vient d'être découvert par D. Stronach, au Sud de Hamadan, en plein pays des Mèdes, à Tépé Nûsh-i Jan.<sup>38</sup> Le fouilleur date ce monument entre la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et la première du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Je ne m'arrête pas sur le plan très particulier de ce sanctuaire du feu, jamais encore attesté, sauf peut-être en ce qui concerne sa moitié Nord qui dessine une moitié d'un plan cruciforme — plan qui fut adopté par les architectes de l'époque sassanide, tant dans l'architecture religieuse (temples du feu de Takht-è Sulaiman)<sup>39</sup> que dans la profane (salle centrale du palais de Châpour I, à Bichâpour).<sup>40</sup>

Ce qui prend une importance primordiale et inespérée, ce sont les conditions dans lesquelles ce très important monument fut mis au jour. Il était condamné dans des conditions exceptionnelles, avec un soin extrême qui avait demandé un long effort et qui coupait court à la moindre tentative de le récupérer pour y faire reprendre une activité quelconque. Ceci permit à l'autel du feu et aux niches très élaborées, vieux de près de deux millénaires et demi, de se conserver tels qu'ils étaient lors de la dernière cérémonie qui s'y était déroulée, du temps de Xerxès croyons-nous.

Je préfère reproduire ici textuellement la description faite par l'inventeur lui-même de ce monument.

«The active life of the building was cut short when it was still in sound repair. It was filled with shale chips (from the temple hill itself or from a neighbouring outcrop) up too height of about six metres. The shale was then covered with alternate layer of chips and mud before the whole was capped by several courses of mud-brick, some of which allowed to run over the original walls.

The sequence of the work was roughly as follows : first, stone and occasional mud bricks were carefully placed round the altar (Pl. VI, b) and the floor of Room 1 was covered. At the same time outside the temple further workers may have started to build the rounded mud-brick bastion that was to encompass the south side of the original

<sup>37</sup> *Das iranische Feuerheiligtum*, Leipzig 1941, p. 8.

<sup>38</sup> D. Stronach, «Excavations at Tepe Nûsh-i Jan», 1967. *Iran*, vol. VII (1969), pp. 1—20, et M. Roaf and D. Stronach, «Tepe Nûch-i Jan, 1970 : second interim report», *Iran*, vol. XI (1973), pp. 129—139.

<sup>39</sup> R. Naumann und D. Huff, «Takht-i Suleiman», *Zêmanviyê Modjaleh Bastanchen-assay vê Honar Iran*, N° 9 et 10, hiver 1351 (1972), fig. 8.

<sup>40</sup> R. Ghirshman, *Bichâpour II. Les mosaïques sassanides*, Paris 1956, plan II. Les deux plans sont représentés dans D. Huff, «Der Takht-Nishin in Firuzabad». *Archäologischer Anzeiger*, Heft 3, 1972, fig. 9 et 10.

structure (Fig. 1). The different rooms themselves were filled with the utmost care, leaving the elaborate blind windows undamaged.

When the Room 1 was already partially filled, the doorway to the ante-chamber was blocked by a narrow wall one brick thick (Fig. 7). The rest of the room was filled from above and perhaps through the high opening in the south wall of Room 1. Room 2a was packed with shale, leaving the ceiling intact except for a circular hole which was used as an escape hatch by those who had filled the room (Pls. IV and IVb). The ramp too was filled with stone brought in from the top of the ramp. When the rooms were almost full, layers of shale and mud were laid down and part of the south wall of Room 2 was demolished in order to help bring in additional stone at a high elevation. The bastion was finished and a mud-brick capping was added.<sup>41</sup>

Cette description minutieuse et détaillée présente un tableau clair d'une désacralisation définitive et très particulière du sanctuaire. Je ne connais qu'un seul exemple de condamnation de ce genre, celui d'une tombe (chrétienne?) de l'île de Kharg (inédite).

Le verbe *vi-kan-*, employé dans l'inscription de Xerxès pour traduire la destruction des *daivadāna*, est le même que celui par lequel Darius désigne, dans l'inscription de Bisutun, la démolition des *āyadana* par Gaumata,<sup>42</sup> mais il semble que la destruction des sanctuaires vénérés ne devait pas prendre partout la même forme, puisque les podiums furent bel et bien démolis — comme le prouve celui de Bard-è Néchandeh — tandis que les temples de la Médie subirent une condamnation qui évita l'anéantissement complet; ils ne subirent pas de *tabula rasa* que signifie le verbe *vi-kan-* (Herzfeld). Certes, on peut objecter qu'un seul exemple ne règle pas la question et que, dans les parties éloignées du pays on pouvait exécuter les ordres de condamnation des sanctuaires sans leur faire subir de violence.<sup>43</sup>

La présence en Médie du début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère de deux genres de sanctuaires: les terrasses vouées au culte d'Ahuramazda, et les temples bâtis dédiés au vieux panthéon iranien, révèle un aspect particulier des croyances de la population du pays. Il faut croire que les mages de la Médie, qui détenaient le droit exclusif des activités religieuses, avaient créé un système très compliqué de rapports entre Ahuramazda et celles des divinités que le peuple continuait à adorer de pair avec la divinité principale des mages.

L'inscription de Xerxès des *daivas* permet de supposer que la violente réaction du souverain sur le plan religieux était une réponse à une révolte de

<sup>41</sup> D. Stronach, *Iran*, vol. XI (1973), p. 137.

<sup>42</sup> E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 225.

<sup>43</sup> Ce temple condamné n'était pas le seul à avoir été trouvé par le Dr. Stronach. Je le remercie vivement d'avoir bien voulu, le 29 octobre 1974, me faire part d'une nouvelle découverte qu'il venait de faire d'un autre temple semblable, où il avait constaté que toutes les ouvertures avaient été définitivement bloquées et le sanctuaire désacralisé et condamné.

Ce second exemple de l'élimination des édifices sacrés mèdes étaye davantage notre interprétation des ordres de Xerxès. Il imposa au peuple, proche parent des Mèdes, la conception austère du rituel religieux perse qui refusait de le laisser s'inscrire entre des murs pour le laisser se dérouler à ciel ouvert, en communion avec la grande divinité principale, Ahuramazda.

la Médie qui se souleva contre la Perse, dans le même esprit d'indépendance que les autres grands pays, l'Égypte et la Babylonie, qui constituaient l'Empire. Cette lutte illustre l'âpreté de la bataille déclenchée par Cyrus contre la Médie et dont les relents couvaient encore sous le troisième successeur du fondateur de l'État perse, puisque, pendant près d'un siècle après la disparition de celui-là, la Médie continuait à présenter un «point chaud» de la politique intérieure du royaume.

Le comportement de Xerxès, plus violent que celui de son père, l'entraîne vers une répression en Médie qui s'imposait à lui par la nécessité de porter un coup décisif et d'en finir avec l'esprit de retour. Les temples des dieux du vieux panthéon iranien, toujours en activité en Médie, constituaient un pôle d'attraction et autour desquels se cristallisaient ces sentiments. Ils devaient disparaître. Le pays devait supporter une réforme qui le rattacherait plus solidement à la Perse. C'est avec l'aide d'Ahuramazda que le roi réprima la révolte, c'est grâce à Ahuramazda, et en imposant son seul culte, qu'il obtiendra la fusion définitive des deux peuples, les Perses et les Mèdes, composant la base de l'Empire. Nous croyons que la réforme religieuse provoquée par la situation politique, devait assurer, dans l'avenir, la paix dans le pays.

Ainsi, si cette réforme a pu prendre de l'importance sur le terrain politique, elle ne fut pas moins profonde dans le domaine purement religieux. Elle semble avoir joué pour l'Iran occidental, la même importance dans l'affirmation de la divinité principale qu'était Ahuramazda, que la réforme de Zoroastre pour l'Iran oriental,<sup>44</sup> tandis que rien ne permet de voir dans celle-là des traces de réformes zoroastriennes.<sup>45</sup>

Placée vers 485—481 avant notre ère, elle précède de quelques décades l'œuvre d'Hérodote dont un passage dit que les Perses ne considèrent pas comme équitable d'élever des temples et taxent ceux qui le font de folie et de stupidité. L'historien grec semble traduire véritablement dans ce passage, l'esprit qui régnait dans les couches favorables à la réforme religieuse de Xerxès en Iran.

Des deux lieux de culte de la religion iranienne, les *âyudana* ou terrasses avec podium et *ateshgah*, et les *daivadâna* ou temples-édifices, si différents par leur liturgie et si contraires par leurs réalisations matérielles, il ne subsiste, après le geste de Xerxès, que les terrasses avec les *ateshgah*, les seuls hauts-lieux à ciel ouvert, réservés et consacrés au culte d'Ahuramazda, et où les fidèles pouvaient lancer vers le ciel la preuve de leur ferveur.

Darius, tout adorateur d'Ahuramazda qu'il fût, n'ignorait pas l'existence en Médie des *daivadâna* et du culte qui s'y pratiquait; sa tolérance, suivant l'exemple de Cyrus, était étendue aussi bien à la Médie qu'aux autres pays

<sup>44</sup> Ainsi V. Struvé, *op. cit.*, p. 128.

<sup>45</sup> Ainsi H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366.

qui, pourtant, s'étaient soulevés contre lui. Xerxès rompt avec cette politique : après leur répression, l'Égypte et la Babylonie deviennent de simples satrapies. On ignore les mesures prises en Médie, mais l'exemple des destructions des *daivadāna* semble révéler aussi un durcissement. Tout ceci ne devait pas favoriser le puissant édifice qu'était l'Empire, qui resta debout encore un siècle et demi. Mais son affaiblissement intérieur commença avec Xerxès, bien que ses œuvres et ses inscriptions présentent son règne comme un «âge d'or» de la vieille Perse.<sup>46</sup>

La mise au jour par nous à Bard-è Néchandeh, d'un de ces lieux de vénération qu'était la terrasse avec le podium et l'*ateshgah*, permet de remonter de la réalité à la destinée. Sa mode, établie suivant un plan, stable dans ses formes et ses techniques, et fidèle aux traditions, confirme avec précision, que la terrasse avec son podium resta en activité malgré toutes les vicissitudes traversées par l'Iran au cours des siècles qui avaient connu l'occupation étrangère et le règne d'une dynastie originaire de l'Iran «extérieur». On peut en conclure que les voies dallées qui menaient vers elle restèrent foulées par les fidèles, sans solution de continuité jusqu'à la fin de son existence qui se place sous les Sassanides seulement, après plus d'un millénaire de sa vocation. Ces dallages, retrouvés intacts, le prouvent ; les monnaies mises au jour dans les temples qu'elle laissa s'élever près d'elle, le confirment ; sa réalité s'accorde avec le récit d'Hérodote et trouve sa sanction dans l'Avesta. Ce constant attachement envers une liturgie dont les débuts remontent aux premières installations des tribus perses dans le Sud-Ouest du Plateau Iranien, ne semble pas avoir été altéré ni par les innovations introduites par les Gréco-macédoniens, ni par les Parthes qui suivirent l'exemple de ceux-ci.

Les défenseurs de la vraie religion zoroastrienne, devenue l'Église de l'État sassanide, avaient-ils changé l'organisation du rituel de ce culte rénové ? Les «monuments du feu» de cette dernière époque de la vieille religion des Perses, ceux que nous connaissons<sup>47</sup> et qui sont «classiques» de l'Empire des Sassanides et qui comprennent un temple ou *ateshgah* pour la conservation du feu, et le *tchahar-taq* ou kiosque, ne sont que des aménagements dérivés directement et sans solution de continuité de ce qui les précède. Le *tchahar-taq* ouvert sur les quatre côtés, abritait sous sa coupole, qui évoque la voûte céleste, un autel avec le récipient du feu présenté aux fidèles au cours des cérémonies publiques qui, comme auparavant se passaient à ciel ouvert. Il dérive directement du podium, ce précurseur du «baldaquin à montrance».<sup>48</sup> Quant au temple: gardien de ce feu, il conserve les fonctions des *ateshgah*, ces anciennes et modestes chambres que nous avons pu identifier soit dans

<sup>46</sup> Ainsi M. Mayrhofer, «Xerxes König der Könige», *op. cit.*, p. 164.

<sup>47</sup> K. Schippmann, *Die iranischen Feuerheiligtümer*, Berlin 1971, *passim*.

<sup>48</sup> J. Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, p. 87.

une chapelle à niche comme à Bard-è Néchandeh, soit dans un réduit discrètement dissimulé dans l'épaisseur du coffrage de la terrasse, à Masjid-i Solaiman. Les traditions restèrent maintenues sans changement dans leur partie organique.

L'*ateshgah* a connu, d'après nous, une période de grandeur qui devait refléter celle de l'Empire sous ses premiers souverains. Pour eux, la religion du peuple dominateur se devait de posséder des monuments élevés à la dignité de la religion, semblables à ceux que d'autres nations érigèrent pour la leur. C'est ainsi que Cyrus aurait fait bâtir en l'honneur du culte d'Ahuramazda, l'*ateshgah* de Pasargade, appelé *Zendân-i Suleiman*, et Darius celui de Naqsh-i Rostam, connu comme *Ka'ba-i Zardusht*, qui formait avec Takht-i Rostam, qui est probablement un podium (et non la tombe inachevée de Cambyse), un centre religieux de la nouvelle capitale de Persépolis.<sup>49</sup>

Pour celui-ci, le déséquilibre entre cette belle masse de pierres taillées et appareillées avec un si grand soin, mesurant à la base 7,50 m de côté et s'élevant à une hauteur qui dépasse 14 mètres, et la petitesse de la seule chambre que cet impressionnant monument abrite, le déséquilibre frappe le visiteur. Cette disproportion explique l'antinomie entre le désir de présenter extérieurement un édifice qui frise le grandiose — comme d'ailleurs, tout à Pasargade et à Persépolis — et l'obligation qui s'imposait à lui d'être, non un temple dans le sens qu'on donne à ce terme, mais intérieurement un simple réceptacle. La seule et unique pièce, haut placée est à peine deux fois plus grande que celle de Masjid-i Solaiman, dont la destination était la même : conserver le feu sacré. On voit l'ardeur et l'enthousiasme de la foule des fidèles au moment où le prêtre apparaissait en haut de l'escalier monumental, tenant le vase avec le feu sacré.<sup>50</sup>

Une question se pose encore : quel pouvait être le terrain sur lequel s'opposaient les cérémonies des deux cultes, autre que la terrasse chez les Perses et le temple bâti chez les Mèdes ?

L'autel du feu trouvé par D. Stronach dans le temple mède de Nûsh-i Jan, était installé dans les profondeurs d'un bâtiment qui comptait deux étages. La fouille n'est pas terminée mais on a l'impression que l'autel y restait éloigné de la lumière du jour — tout comme au moment où on le présentait dans une pièce de l'étage supérieur (?). C'est à l'opposé de ce qui se passait sur les terrasses à podium, où le feu était exposé en plein vent. Ne pourrait-on voir là l'un des fondements du différend ?

Paris.

<sup>49</sup> E. Schmidt, *Persepolis I*, pp. 24 — 25, n. 106 ; fig. 13 et 19, A. et B.

<sup>50</sup> Je ne crois pas que le passage de l'inscription de Châpour I, gravée sur les murs extérieurs de cet édifice, et où le roi dit que la *ka'ba* fut le lieu de sa «fondation des feux», change rien dans l'attribution que je donne à ce monument et ne s'oppose pas à l'interprétation que je propose. Cf. A. Maricq, *Classica et Orientalia*, 1965, p. 58.



J. HARMATTA

## DARIUS' EXPEDITION AGAINST THE SAKĀ TIGRAXAUDĀ

SANTO MAZZARINO  
SEXAGENARIO  
DE STUDIIS RERUM GESTARUM  
OCCIDENTIS ATQUE ORIENTIS  
OPTIME MERITO

Chronology and historical evaluation of Darius' expeditions against the Sakā tigraxaudā and the European Scythians respectively belong to the often discussed problems of the history of both the Old Persian Empire and Central Asia. As it is well-known from Greek literary sources, Darius I led a military expedition against the European Scythians after the taking of Babylon.<sup>1</sup> At the same time, however, the Vth column of the Bisutun inscription of Darius relates a campaign of the Great King against the Sakā tigraxaudā.<sup>2</sup> From the beginnings, it was the interrelation of these two accounts which mostly attracted the attention of philological and historical research. Opinions varied: studying these records one part of scholars supposed that we have to do with two different campaigns, one led by Darius against the European Scythians, and another directed against the Sakā tigraxaudā.<sup>3</sup> Others regarded the two accounts as relating to the same event, an expedition against the European Scythians.<sup>4</sup>

The historical evaluation of the record of DB met great difficulties because of the fragmentary state of the Vth column. The restoration of the text and accordingly the dating of the expedition wavered between the third and the eighth years of Darius. It meant, therefore a new epoch in the study of the problem when G. G. Cameron published his new readings of the Vth column of DB.<sup>5</sup> It became clear at once and for ever that the expedition against the Sakā tigraxaudā is to be dated in the 3rd year of Darius. Taking into consideration that on the basis of the Tabula Capitolina (TC) Darius' campaign against the European Scythians can be dated in 513 B. C., the separation of the two events, *i.e.* the campaign against the European Scythians and the one against the

<sup>1</sup> Cf. *e.g.* Herodotus, IV, 1, 83–144.

<sup>2</sup> DB V 21–30. R. G. KENT: *Old Persian. Grammar. Texts. Lexicon.*<sup>2</sup> New Haven 1953. 133 foll.

<sup>3</sup> Cf. *e.g.* J. JUNGE: *Saka-Studien. Das ferne Nordosten im Weltbild der Antike.* Klio Beiheft XLI. NF Heft 28. Leipzig 1939. 67 foll. with further literature.

<sup>4</sup> Cf. *e.g.* E. HERZFELD: *The Persian Empire.* Wiesbaden 1968. 290 foll.

<sup>5</sup> G. G. CAMERON: *The Old Persian Text of the Bisutun Inscription.* JCS 5 (1951) 52 foll.

Sakā tigraxaudā, prevailed with a few exceptions in historical research. A special interest in the campaign against the Sakā tigraxaudā manifested itself among Soviet scholars (as *e.g.* A. A. Freiman, V. V. Struve, M. A. Dandamaev, I. V. Pyankov, I. M. Oranskiy) who related the account of DB to the Sakas of Central Asia unanimously.<sup>6</sup>

The discussion on the interpretation of the evidence and on the chronology of the expedition against the European Scythians revived recently. It was J. M. Balcer who re-examining the evidence tried to prove that both the account of DB and the Greek sources reflect one and the same event: Darius' campaign against the European Scythians.<sup>7</sup> The results of Balcer were enthusiastically adopted by G. G. Cameron<sup>8</sup> while other scholars continue to separate the two expeditions one from another from both chronological and geographical viewpoint.

Thus the present state of research requires a repeated re-examination of the evidence. The argumentation presented by Balcer is simple and logical. At first he examined the dates of TC and stated that they are not accurate. On this basis he thought «we must question the date of Darius' Scythian expedition.» Then he turned to the investigation of other Greek sources which are independent of TC and reveal in his opinion the real date for the Scythian expedition. He investigated the records of Herodotus, Ktesias and Polyænus, and comparing them with the account of DB, he arrived at the following results: «The order of Darius' activities preserved at Bisitun — 1) accession and control, 2) construction of Bisitun, 3) the Scythian expedition — is essentially reported by the Greek historians in a similar arrangement. Herodotus registers 1) accession and control, 2) the Scythian expedition, 3) Darius' return to Asia Minor, 4) Otanes' siege of Kalchedon, and 5) the campaign in Libya. Ktesias' outline basically corresponds to Bisitun and Herodotus: 1) accession and control, 2) the construction of Darius' tomb rather than Bisitun, 3) the Scythian expedition, and 4) Darius' return to Asia Minor and the attack upon Kalchedon. This pattern is also retained by Polyænos: 1) the Scythian campaign, 2) accession and control, 3) taxation of peoples, 4) Scythian activities, 5) Darius' siege of Kalchedon, and 6) Darius' Egyptian campaign. The date of Darius' accession and control is established at 522—521 B. C., the construction of Bisitun 520—518 B. C., the Scythian campaign, 520—519 B. C., and the Eryp-

<sup>6</sup> A. A. FREYMAN: Племенный враг Дария — скиф Скунха. ИАН ССР ОЛЯ 7 (1948) 235 foll.; V. V. STRUVE: Поход Дария I на саков-массагетов ИАН ССР СИФ 3 (1946) 242 foll.; M. A. DANDAMAEV: Поход Дария против скифского племени Тиграхуда. КСИНА 61 (1963) 175 foll.; I. V. PYANKOV: Массагеты Геродота. ВДИ 1975/2 46 foll.; I. M. ORANSKIY: Древниранская филология и древнеиранское языкознание в СССР (1957—1970). ВДИ 1974/2 121 foll. on the expedition against the Sakā tigraxaudā.

<sup>7</sup> J. M. BALCER: The Date of *Herodotus* IV. 1 Darius' Scythian Expedition. *Harvard Studies in Classical Philology* 76 (1970) 99—132.

<sup>8</sup> G. G. CAMERON: Darius the Great and his Scythian (Saka) Campaign. Bisitun and Herodotus. *Acta Iranica* 4 (1975) 77 foll. Cf. in particular p. 79

tian campaign from autumn 519 to spring 518 B. C. Consequently, it appears that the four ancient sources (*Bisitun*, Herodotus, Ktesias, and Polyaeus) do preserve in parallel reports the events of Darius' reign from 522 to 518 B. C.»<sup>9</sup>

Identifying the Sakā tigraxaudā with the European Scythians, Balcer must face two difficulties: 1) he must presume the use of the name *Sakai* for the European Scythians in Polyaeus' record on the campaign of Darius against the Sakas, and 2) he must localize the Sakā tigraxaudā in Crimea by help of the following assumptions: a) referring to Cimmerian walls, territory etc. in Crimea, Herodotus substituted Cimmerian for Scythian-Saka (the term *Cimmerian* itself survives in Balcer's opinion in the name *Crimea*), b) the pointed cap was common to all the Scythians, c) the land referred to by the Persians as Sakā tigraxaudā included the area from the Crimea to the Caspian Sea. In final conclusion he summarized his results as follows: «Consequently, the literary evidence indicates that in 519 Darius campaigned in the Scythian Crimean area, where (according to the archaeological evidence) Scythians with pointed caps dwelt, and that Scythians dwelling in the marshes (probably Lake Maiotis) were noted within the Persian Empire by 517.

Be that reasoning ever so brilliant, it is based on a series of inaccurate interpretations and misunderstandings. Let us begin with TC. Column II of TC contains at present altogether 5 dates, 4 of which represent double-entries, *i. e.* synchronisms. Comparing the dates of TC with independent evidence, we arrive at the result that two of the synchronisms are correct, one relates to the murder of Hipparchos and Darius' expedition against the Scythians and therefore it is not taken into account here. In the case of the 4th synchronism the established date for Aesop's death agrees exactly with TC while the one for Peisistratos' first attempt at tyranny differs from it by 2 or 3 years (564/563 and 561/560) but neither of the two dates can be regarded as firmly established. In the two double-entries where the dates are lost, the synchronism is exact in one case while a difference of 1 or 2 years (594/593 and 592/591) can be observed in the other case. The date of Anacharsis' visit at Solon, however, is again uncertain here. Thus we can state that the dates and the synchronisms given by TC are in most cases reliable and the deviation from the generally adopted but by no means exactly established dates is no more than 1—2 or 3 years in single entries. That means that reckoning the mathematical probability we arrive at the following results: the date 513 B. C. for Darius' campaign against the European Scythians can be regarded as correct to 60% probability and as deviating from the real date at the most by 1—2 years, to 40% probability. Accordingly, we can date Darius' expedition against the European Scythians in all probability between 515—513 B. C. and to 514/513 B. C. in 60% probability.

<sup>9</sup> J. M. BALCER: *op. cit.* Harvard Studies in Classical Philology 76 (1970) 116.

As regards the other classical sources, at first we must draw attention to a methodological error committed by Balcer. He asserts that DB, Herodotus,<sup>10</sup> Ktesias,<sup>11</sup> and Polyaeus<sup>12</sup> did preserve in parallel reports the events of Darius' reign from 522 to 518 B. C. As a proof for this assertion the parallelism between the records of these four sources is used by him. But the main problem is exactly this whether Darius' expedition against the European Scythians can be identified with his campaign against the Sakā tigraxaudā. Accordingly, Balcer wants to prove the parallelism between the reports of DB and the Greek historians by assuming the identity of Darius' two expeditions on the one hand and the identity of these two campaign on the other hand. This is a simple vicious cercle.

In reality, no direct parallelism between the account of DB and those of the Greek writers can be established. DB does not mention any Egyptian campaign while it is the single source which gives absolut dates for the first three years of Darius. Herodotos knows nothing of the revolts against Darius in his first year but he describes the rebellion of the Babylonians in detail. This event, however, as it appears in his narration, cannot be identified with either the revolt of Nidintu-Bēl or with the one of Araxa. Then follows Darius' expedition against the Scythians of Europe and returning from there the Great King stay a longer time in Sardis from where according to the explicit assertion of Herodotus, he returned to Susa. Herodotus does not give any absolut chronology for these events but the space of time assumed by him for them represents a much longer time (*e.g.* 20 months for the siege of Babylon) than it is given in the report of DB.

The account of Ktesias cannot be paralleled with Herodotus at all because it is only preserved in excerpts and its contents deviate from the Herodotean narration considerably. Nor do the fragments of Ktesias contain any indication for the absolut chronology or for an Egyptian campaign of Darius. Lastly, the stories of Polyaeus do not follow any chronological order: they represent independent narrations, the order of which is the following: Polyaeus VII. 11, 1. A detail from Darius' expedition against the European Scythians. 2. Preparation of the attempt against Gaumāta. 3. Darius establishes the system of taxation. 4. A detail from Darius' expedition against the European Scythians. 5. The siege of Kalchedon by Darius. 6. The war against the tripartited Sakas. 7. Darius' visit in Egypt. As separate stories are attached Darius' expedition against the three Saka kings in Polyaeus VII. 12 and the strategem of Zopyros in Polyaeus VII. 12.

As anyone can see, the stories of Polyaeus do not give either an absolute chronology or a relative chronological order. Accordingly, they do not support

<sup>10</sup> Herodotus IV. 1, 83–144.

<sup>11</sup> Ktesias, FrGrHist 688 F 13.

<sup>12</sup> Polyaeus, VII. 11.

at all the assumption that Darius' campaign against the European Scythians took place in 520/519 and that it was followed by his Egyptian expedition in 519/518. The supposition of an Egyptian campaign in Darius' 4th regnal year is even contradicted by the Demotic Chronicle which attests the stay of Darius at home in this very year. Nor have the theory any foundation according to which the name *Sakai* was used to denote the European Scythians in Polyænus. According to the discussed passage the Persians succeeded to withdraw to the river *Baktros* — a fact which proves without any doubt that the scene of the event must be looked for to the North of the Oxus. Otherwise, there exists no passage in classical literature where the use of the name *Sakai* for the European Scythians could be proved. A simple mistake is, moreover, when Balcer asserts that Herodotus substituted Cimmerian for Scythian or when he presumes that Crimea represents a survival of the name Cimmerian. As it is well-known, the name Crimea goes back to Turco-Tatar *qyrym* 'fortress'. And if Balcer claims that «the literary evidence indicates that in 519 Darius campaigned in the Scythian Crimean area», this is again a mere assertion without any scholarly basis because this alleged event is not attested by any classical or OP text.

As regards the land of the Sakā tigraxaudā, the problem of its localization leads us already to the interpretation of the Vth column of DB over. All study of this passage must start from the text established by G. G. Cameron on the basis of his new readings.<sup>13</sup>

The text of DB V 21—30 revised by Cameron runs as follows :

- 21 *a-ya-θa-i-ya : pa-[sa-a-va : ha-da]-a : ka-[a-ra-a : a]-da-ma : [a-ša]-i-ya-va-ma : a-ba-i-ya : sa-ka-○-*
- 22 *a-ma : pa-sa-[a]-v[a : — — — — — — — — — — — — — — — ]: ta-i-ga-ra-a-ma : ba-ra-ta-i-*
- 23 *ya : i<sup>1</sup>-[ — — — — — — — — — — — — — — — ]-i-ša-[ — — — ]-i-ya : a-ba-i-ya : ○ da-ra-ya : a-*
- 24 *va-a-[ — — — — — ]-ra-xa-[ ]-a-[ — — — — — — — — — — — ]-a : vi-i-sa-a : vi-○-i-ya-ta-ra-○-*
- 25 *ya-ma[ — — — — — — — — — — — — — — — ]-a-ja-na-ma : a-[na]-i-ya-ma : a-ga-*
- 26 *ra-ba-a-ya-[ma : ha-u-va : ba-○]-sa-ta [: a-na-ya-ta-a : a]-○-ba-i-ya : ma-○-a-ma : u-ta-○-*
- 27 *a-[ — — — — — — — — — — — — — — — ]-i-ša-t[a-ša-a-ma : sa-ku-u]-xa : na-a-○-ma : a-va-ma : a-ga-*

<sup>13</sup> G. G. CAMERON: The Old Persian Text of the Bisitun Inscription. JCS 5 (1951) 53—54.

- 28 *ra-ba-a*[- — — — — — —:] *a-na-ya* [: *a-ba-i-ya* : *ma--a-ma* : *a*]-*va-da-*  
*a* : *a-na*-○-*i-ya-ma* : *ma-θa-*  
 29 *i-ša*-○-*t[a-mā]* : *a-ku-u-na-va-ma* : [*ya-θa-a* :] *ma-a-ma* : [*ka*]-*a-ma* : *a-ha* :  
*pa*-○-*sa-a-va* : *da-*  
 30 *ha-ya-a*-[*u-ša* : *ma*]-*na-a* : [*a*]-*ba*-○-*va* ○○

This text was restored by R. G. Kent<sup>14</sup> in the following way :

- 21 *āyaθiya* : *pa[sāva : had]ā* : *k[ārā : a]dam* : [*aš*]iyavam : *abiy* : *Sak*  
 22 *ām* : *pas[ā]* : *Sa[kā : tyaiy : xaudā]m* : *tigrām* : *barati*  
 23 *y* : *i[maiy : Sakā : hacāma : ā]iša* [: *yad*]iy : *abiy* : *draya* : *a*  
 24 *vā[rasam : pa]raši[m : ] a[vad]ā* : *ha[dā : kār]ā* : *visā* : *viyatara*  
 25 *yam* [: *pasāva : adam* :] *Sak[ā : vasiy : ] ajanam* : *aniyam* : *aga*  
 26 *rbāya[m : hauv : ba]sta* [: *anayata*]: *abiy* : *mām* : *ut*  
 27 *āš[im : avājanam : maθ]išta[šām : Sk]uxa* : *nāma* : *avam* : *aga*  
 28 *rbā[ya : utā : ] anaya* [: *abiy* : *mām*]: *avadā* : *aniyam* : *maθ*  
 29 *išta[m]*: *akunavam* : *ya[θā : ] mām* : [*k*]āma : *āha* : *pasāva* : *da*  
 30 *hyā[uš : ma]nā* [: *a*]bava

Translation of DB V 21—30 by Kent :

Afterwards with an army I went off to Scythia, after the Scythians who wear the pointed cap. These Scythians went from me. When I arrived at the sea, beyond it then with all my army I crossed. Afterwards, I smote the Scythians exceedingly; another (leader) I took captive; this one was led bound to me, and I slew him. The chief of them, by name Skunkha — him they seized and led to me. Then I made another their chief, as was my desire. After that, the province became mine.

This text — restored even in G. G. Cameron's last opinion expressed in 1975 «with considerable assurance»<sup>15</sup> — was generally adopted and used up to now in Iranian studies. It was, however recognized by M. A. Dandamaev already more than a decade ago that the restoration of DB column V 21—30 by R. G. Kent contains some mistakes from linguistic, epigraphic, and objective view-point and as a whole it cannot be accepted. Thus Dandamaev presented in 1968 another restoration of the text, made with the collaboration of M. N. Bogolyubov.<sup>16</sup>

The text of DB V 22—27 restored by Dandamaev is the following :

<sup>14</sup> R. G. KENT: Cameron's Old Persian Readings at Bisitun. Restorations and Notes. JCS 5 (1951) 56 and Old Persian. Grammar. Texts. Lexicon. 133 foll.

<sup>15</sup> G. G. CAMERON: Acta Iranica 4 (1975) 78.

<sup>16</sup> M. A. DANDAMAEV: op. cit. 176—177.

- 22 *ām* : *pas[ā]v[a : Sakā : tyaiy : xaudā]m : tigrām : barati*  
 23 *y* : *i[maiyy : hamaranam : cartanaiyy : ā]iša : [yad]iyy : abiy : draya : a*  
 24 *vā[rasam : pa]raši[m :] a[vadā : hadā : kār]ā : visā : viyatara*  
 25 *yam* [: *adam : kāram :*] *sak[am : aniyam :] ajanam : aniyam : aga-*  
 26 *rbāya[m : hauv : ba]sta [: anayatā : a]biy : mām : ut*  
 27 *āš[im : . . . . . : maθ]išta[šām : sku]xa : nāma : avam : aga*

The main objections to be raised against the restoration by Kent are the followings :

1) He used phrases, word-order and meanings which contradict the linguistic usage of Old Persian reflected in the inscriptions. Thus *pasā* cannot be used in the sense 'after, in pursuit of', consequently the sentence *adam* : *[aš]iyavam : abiy : Sakām : pas[ā] : Sa[kā : ty]ai[y : xaudā]m : tigrām : baratiy* could only mean «I marched against the Saka land after (*i.e.* beyond) the Sakas who wear pointed cap». Similarly impossible is the restoration *i[maiyy : Sakā : hacāma : ā]iša* because the verbal form *āiš* is used in all occurrences in the sense 'he marched (against somebody)'. Nor can *[yad]iyy* restored in the beginning of the following clause be correct for it is used in the sense 'when' only in subordinate clauses which follow the main clause. The verb *viyatarayam* is used not with *para* but with the simple accusative. In the sense of 'all army' it is not the phrase *kāra visa* which is attested but *kāra haruva* while *visa* never occurs in attributive use. Instead of the supposed word-order *[vasiy :] ajanam* the only attested one is *ajanam : vasiy* or *aja : vasiy*.

2) Kent arbitrarily changed the readings by Cameron. Thus in line 22 he changed Cameron's reading *pa-sa-[a]-v[a]* into *pa-sa-[a] : sa-[* and in line 24 Cameron's *]-ra-xa-[.]a-[* into *pa]-ra-ša-i-[ma :]*. Nobody will deny, of course, the possibility of clerical errors in the OP inscriptions but from methodological view-point it is fully unjustified to emend a character if from among 20 letters only 3 are preserved and can furnish the only basis for the restoration of the text. A mistake in the reading on behalf of Cameron can by no means be presumed because his readings were very thoroughly established as I could state checking his readings in the case of § 70 of DB. Therefore, we have to retain both readings published by Cameron and discussed above.

3) Kent's restoration is open to objection sometimes even from material view-point. Thus, it would be difficult to motivate the restoration of lines 25—26 : *aniyam : aga* 26 *rbāya[m : hauv : ba]sta [: anayatā] : abiy : mām* «another (leader) I took captive ; this one was led bound to me» because if it was Darius himself who took captive the Saka (leader) why was it still necessary to lead this one to him. In all other occurrences of this construction the situation is different : they (*i.e.* the army of Darius) took somebody prisoner and led him to the king. Similarly from material view-point it is difficult to adopt the

interpretation «another (leader) I took captive» of *aniyam agarbāyam* because there is no mention of a Saka leader in the context previously.

4) Kent did not take into consideration the number of the missing characters sufficiently. Thus he restored only 12 letters instead of 14 in line 22, only 12 1/2 instead of 15 in line 23, only 16 instead of 18 in line 25, and only 5 instead of 7—8 in line 28.

Comparing the text restored by Dandamaev by help of Bogolyubov with the one established by Kent, we can safely state that the former is far superior. Certain objections can still be raised, however, even against this restoration. In line 23 the restored text *i[maiy : hamaranam : cartanaiy : ā]iśa* is based on the parallel phrase ... *āiś ... patiś : mām : hamaranam : cartanaiy*. But this phrase precedes the account of a battle in all occurrences immediately while here the situation is quite different. Darius did not yet reach at the sea, he is still far from the theatre of war and the battlefield. The record relates at first his arrival at the sea then his crossing and only after that it mentions the battle. Therefore, it seems better to use the other part of the phrase for the restoration and to complet the gap in the following way: *i[maiy : Sakā : patiś : mām : ā]iśa* «these Sakas marched (or advanced) against me». Thus, this passage only indicates the beginning of the hostilities, perhaps a nomadic raid.

In lines 23—24 the same objections can be raised against the restored text as in the case of Kent's restoration. In line 25 Bogolyubov correctly recognized the impossibility of the restoration [*vasiy:*] *ajanam* on the one hand and he convincingly related the word *aniyam* to *kāram Sakam* on the other hand. The restoration of another *aniyam*] before *ajanam* contradicts, however, the construction of this phrase which is the following: (DB I 86 foll.) *kāram : maškauwā : avākanam : aniyam : ušabārim : akunavam : aniyahyā : asam : frānayam* or (DB I 95) *kāram ... ajanam ... aniya ... āhyatā*. Therefore, in view of the parallel passage of column V of DB (11 *Ga[ubar]uva : Uvajiyā : [av]āja*) the correct restoration will be here the following: [*kāram : Sakam : av]ājanam*. By relating the word *aniyam* to [*kāram Sakam*] the restoration *avājanam* will be impossible in line 27 because it would be without parallel that the Persians would have massacred an army taken prisoner. This was correctly noticed by Dandamaev without giving another restoration.

On the basis of these mainly negative considerations I propose the following restoration of DB V 22—28 :

- 22 *a-ma : pa-sa-[a]-v[a : sa-ka-a : ta-ya-i-ya : xa-u-da-a-ma : ] ta-i-ga-ra-a-ma : ba-ra-ta-i-*  
 23 *ya : i<sup>1</sup>-[ma-i-ya : sa-ka-a : pa-ta-i-ša : ma-a-ma : a]-i-ša [ : a-da-ka]-i-ya : a-ba-i-ya : ○ da-ra-ya : a-*  
 24 *va-a-[ra-sa-ma : ○ a]-ra-xa-[ša]-a [ : na-a-ma : ra-u-ta : a-va : ha-da]-a : vi-i-sa-a : vi-○-i-ya-ta-ra-○-*



- 25 *ya-ma* [: *pa-sa-a-va* : *a-da-ma* : *ka-a-ra-ma* : *sa-ka-ma* : *a-va*]-*a-ja-na-ma* :  
*a-[na]-i-ya-ma* : *a-ga-*
- 26 *ra-ba-a-ya* [: ○ *ha-u-va* : *ba-○*]-*sa-ta* [: *a-na-ya-ta-a* : *a*]-○*ba-i-ya* : *ma-*  
○*a-ma* : *u-ta-○-*
- 27 *a* [: *ha-ya* : *sa-ka-i-ša-u-va-a* : *ma-θa*]-*i-ša-t*[*a* : *a-ha* : *sa-ku-u*]-*xa* : *na-a-○-*  
*ma* : *a-va-ma* : *a-ga-*
- 28 *ra-ba-a-[ya* : *u-ta-a-ša-i-ma* :] *a-na-ya* [: *a-ba-i-ya* : *ma-a-ma* : *a*]-*va-da-a* :

Translation of Db V 21—29 :

Saith Darius the king : Afterwards I went with an army against the Saka land. Afterwards the Sakas who wear pointed cap, these Sakas marched against me. Then I arrived at the sea. A river by name Araxšā, I crossed it with all equipment. Afterwards I slew the Saka army, another (army) they took captive, this was led bound to me. And who was the chief among the Sakas, by name Skuxa, they seized him and led him to me. There I made another chief as was my desire.

I have to add to this text and interpretation only a few remarks. In line 24 before the verbal form *viyatarayam* the object of the crossing must have stood. But after *avā[rasam]* neither *avam* nor *avadā* can be restored. Thus, behind the mysterious ]*ra-xa-*[ ]-*a* obviously the name of the crossed water is hidden. If one restore [: *na-a-ma* : *ra-u-ta* : *a-va* : *ha-da*]-*a* on the basis of DZc 9 (*Pirāva* : *nāma* : *rauta* : *tya* ... then the restoration *a*]-*ra-xa*]-[*ša*]-*a* offers itself. Line 27 is restored on the basis of DB II 23—24 (*hya* : *Mādaišuvā* : *maθišta* : *āha*).

On the basis of this text, Darius' expedition against the Sakā tigraxaudā could have run in the following way. This Saka tribe advanced against Persian territory and perhaps made some raids. Darius marched with his army against the Saka land and arrived at the «sea», which can be no other sea in this context than Lake Aral, at the mouth of the *Araxšā* river. The latter must be identified with Herodotus' *Araxes*,<sup>17</sup> the *Oxus* of the Hellenistic Age. Crossing the river he very likely made a surprise attack against the Sakā tigraxaudā (it is remarkable that the relation does not speak of a regular battle, *hamaranam*) and slew them. Another Saka army or another part of it was taken prisoner. Afterwards the Persians succeeded to take captive also the Saka leader Skuxa, who was replaced by another Saka chief, obviously under the authority of the Great King. The course of the expedition remind us strongly of one of the strategem of Polyænus relating Darius' expedition against the tripartited Sakas whose two parts were taken captive while one part of them was massacred. It may

<sup>17</sup> Cf. on the *Araxes* I. V. РYАНКОВ : op. cit. ВДИ 1975/2 66.

be, therefore that the same event is reflected here as in the record of DB column V lines 21—29.

I think, we are still far from a reliable text of DB and in particular of its column V but in any case there can be hardly any doubt that the record on Darius' expedition against the Sakā tigraxaudā belong to the historical sources on Ancient Central Asia.

Budapest.

## THE MEDO-PERSIAN NAMES OF HERODOTUS IN THE LIGHT OF THE NEW EVIDENCE FROM PERSEPOLIS

Herodotus, on whom Cicero conferred the honorary title of a *pater historiae*, played a leading part, as is well known, already in the decipherment of the Old Persian cuneiform writing. So it is small wonder, that the Greek tradition on Ancient Iran generally and the nine books of Histories by Herodotus in particular took the limelight in the beginnings of Old Iranian onomastics. But when the first harvest was brought in through such pioneer works as Pott's article «Ueber altpersische Eigennamen»,<sup>1</sup> Bréal's thesis «De Persicis nominibus apud scriptores Graecos»,<sup>2</sup> remarks by Fick,<sup>3</sup> Keiper,<sup>4</sup> Nöldeke<sup>5</sup> and through Ferdinand Justi's «Iranisches Namenbuch»,<sup>6</sup> that not yet replaced *opus magnum* — after all that the interest in the (let us say) «Graeco-Iranian» names languished considerably. Iranian studies since the beginning of this century turned more towards the recently discovered sources in Middle Iranian languages and towards the other likewise by and by proceeding 'Nebenüberlieferung' of Old Iranian languages in Akkadian, Aramaic and Elamite texts.

The specific character of the transmission of the Old Iranian languages, directly attested only by a comparatively small number of texts, the Avesta-corpus and the cuneiform inscriptions of the Achaemenid kings, grants a central position in Old Iranian linguistics to onomastics: For these gaps of the tradition to be filled up puts a special significance on the 'Nebenüberlieferung', the indirect or collateral tradition of the Old Iranian languages among the neighbouring peoples, and mainly on the thousands of Iranian names in alloglot sources such as the Elamite, Aramaic, Akkadian, Greek, Egyptian, Lydian, Lycian, Indoarian texts etc. All this evidence of the collateral tradition

<sup>1</sup> A. F. POTT: «Ueber altpersische Eigennamen». ZDMG 13 (1859) 359–444.

<sup>2</sup> M. BRÉAL: De Persicis nominibus apud scriptores Graecos. Thesis. Lutetiae Parisiorum 1863.

<sup>3</sup> A. FICK: Die griechischen Personennamen. Göttingen 1874, CXIII–CXXXIX «Das iranische Namensystem».

<sup>4</sup> PH. KEIPER: «Die Perser des Aeschylus als Quelle für altpersische Altertumskunde betrachtet, nebst Erklärung der darin vorkommenden altpersischen Eigennamen», Acta Seminarii Philologici Erlangensis 1 (1878) 175–288; IDEM: «Les noms propres perso-avestiques». Muséon 4 (1884/85) 211–229, 338–358.

<sup>5</sup> TH. NÖLDEKE: «Persische Studien». SbÖAW 116 (1888) 387–423.

<sup>6</sup> F. JUSTI: Iranisches Namenbuch. Marburg 1895 (reprint Hildesheim 1963).

has to be collected carefully and completely and to be examined critically, and the final purpose must be at last, to reconstruct out of that the original Iranian form of the name in question. On examining and evaluating these materials one has not to leave out of account the specific problems of the tradition concerned: These refer usually to the writing systems, built up originally for other linguistic systems (e.g., Elamite and Akkadian cuneiform, Aramaic consonantal script, Egyptian hieroglyphics, Greek alphabetic script), but of course also the synchronic and diachronic, diatopic, dialect and idiolect data of the mediator-language have to be taken into due account. Besides all this one has at the same time to have in mind also the whole, i.e. the Iranian (the Old Persian and Avestan) sources themselves and the collateral tradition with all its branches in its entirety.

A preliminary study to such a general check-up of the oldest Graeco-Iranica from the period before Alexander the Great I have presented a short ten years before in my paper «Medisches und persisches Sprachgut bei Herodot»<sup>7</sup>. From that time I have not only postulated separate studies for each author and each textual stratum — at the first conference on the history of Central Asia in 1973 I had the privilege to read a paper on the Iranian names in the «Persika» of Ctesias<sup>8</sup> —, but I have also proposed to divide the reference material into three groups, which proceed from the assured to the less proofed and the purely hypothetical evidence. The reason for this practice lies in its final scope, to reconstruct the underlying Iranian form of the name, this reconstruction being attached to an etymological judgment on the name. To gain a firm starting-point for that, one has to start from those names, the Old Persian form of which is attested on the inscriptions themselves. This first group of names allows to set up lists of graphemic-phonemic correspondences for the textual corpus concerned. In that paper I had further proposed to subsume under a second heading those names, beside which there is other evidence restricting in a way the sphere of imagination of the scholar engaged in its interpretation. Such evidence may be names attested only in the Avesta-corpus, homophones in appellative use like epithets, textual figures of the poetical language combining the same elements — in the light of the close interrelations between poetical language and name-giving since proto-Indo-European times<sup>9</sup> —, but also proper names in a second or perhaps another branch of the collateral tradition of Old Iranian or those from a younger Iranian period

<sup>7</sup> R. SCHMITT: «Medisches und persisches Sprachgut bei Herodot». ZDMG 117 (1967) 119–145.

<sup>8</sup> R. SCHMITT: «Die Wiedergabe iranischer Namen bei Ktesias von Knidos im Vergleich zur sonstigen griechischen Überlieferung», to be published in the proceedings of that conference.

<sup>9</sup> On these problems see especially R. SCHMITT: *Indogermanische Dichtersprache und Namengebung*. Innsbruck 1973.

such as the Middle Persian, Parthian, Sogdian texts etc. The remaining third group, not a small one, covers all those names, the etymological interpretation and Iranian reconstruction of which is hanging in a sort of vacuum. This is a lot of hapax legomena, of names with various readings or those to be evaluated only very prudently and at the utmost with reference to the findings in the first two groups. The particular road entered upon does not matter: So, e.g., Mayrhofer in his «Onomastica Persepolitana»<sup>10</sup>, discussing the copious Elamite materials, from beginning to end kept a bipartition outwards by undertaking first the graphemic-phonemic clearing up with the aid of the Achaemenid trilingual inscriptions and then judging the whole body of names by this standard. Nevertheless Mayrhofer introduced underhand a distinction like my groups II and III also by setting off typographically the interpretations seeming certain against the others. Not all users of his work saw through this practice, attributing to its author opinions never claimed.

During the last years since I wrote that article on the Median and Persian words and names in Herodotus, a vast quantity of new material for comparison has been thrown open to the public. Among this there are many texts of general historical and also of linguistic interest presenting scarcely anything to onomastic sciences: I think of the two larger newly found Old Persian inscriptions XPl from the vicinity of Persepolis, being virtually a doublet of Darius' lower grave-inscription DNb<sup>11</sup>, and DSab on the Darius-statue from Susa.<sup>12</sup> Of onomastic importance are mainly two collections of texts unearthed in the thirties in the ancient capital of the Achaemenid kingdom by an American expedition under Ernst Herzfeld and Erich F. Schmidt and not published until a few years before: The one corpus are thousands of clay-tablets containing administrative texts from the reign of Darius<sup>13</sup> in Elamite cuneiform writing and language and edited by Richard T. Hallock in 1969 in his voluminous «Persepolis Fortification Tablets».<sup>14</sup> The other collection are 163 mostly very short Aramaic inscriptions on various objects such as mortars, pestles and plates published by Raymond A. Bowman in 1970 in his «Aramaic Ritual Texts from Persepolis»,<sup>15</sup> whose basic theory on the ritual use of these objects in the Haoma ceremony has been generally dismissed, however. Those Elamite cuneiform tablets, more than 2.000 of which have now been edited by Hallock — and the publication of other but less well-preserved texts and fragments may

<sup>10</sup> M. MAYRHOFFER: *Onomastica Persepolitana*. Das altiranische Namengut der Persepolis-Täfelchen. Wien 1973.

<sup>11</sup> See the edition in W. HINZ: *Altiranische Funde und Forschungen*. Berlin 1969, 45–51.

<sup>12</sup> See the *editio princeps* of F. VALLAT: «La triple inscription cunéiforme de la statue de Darius I<sup>er</sup> (DSab)». *RA* 68 (1974) 157–166.

<sup>13</sup> The texts are dated in the years 13–28 of Darius I, that is, 509–494 B. C.

<sup>14</sup> R. T. HALLOCK: *Persepolis Fortification Tablets*. Chicago, Ill. 1969.

<sup>15</sup> R. A. BOWMAN: *Aramaic Ritual Texts from Persepolis*. Chicago, Ill. 1970.

be hoped for —, include roughly 1.900 personal names. This treasure of texts is thus the greatest hoard of personal names that has ever been recovered from pre-Islamic Iran. The importance of this body of names for Old Iranian onomastics is thus obvious, but also the Aramaic corpus, although much smaller, must not be neglected, all the more since there is also hope for other texts, namely a number of Aramaic written clay-tablets. So one is faced with the question what light this new evidence from Persepolis throws on the Medo-Persian names of Herodotus and their treatment in that previous article of mine.

It is this question to which I will now turn: It goes without saying that chiefly the names of the second and third group are concerned. We have to do with one of the first group, where the Old Persian form is known, only in such an exceptional case as the name of Achaemenes' son *Τείσπης/Τίσπης* alias *Čišpiš/Čaišpiš* presenting special problems of transmission. To solve these problems Hinz<sup>16</sup> drew upon very doubtful evidence from the Persepolis material as support for a reading *Čaišpiš* with a diphthong in the first syllable: the form *Še-iš-be-iš* on a seal of Cyrus I, impressed on some clay-tablets,<sup>17</sup> and the by-name *Za-iš-pi-iš-ši-ya* PF 1801,5, which he reads contrary to the rules of the so-called 'broken writing' as *\*Čaišpišiya* «belonging to Teispes». But even if this interpretation is admitted, nothing is settled for the name Teispes itself, since the derivational suffix *-ya-* appears combined both with and without *vṛddhi*, so that the name underlying could have been *Čišpiš* as well as *Čaišpiš*. And *Še-iš-be-iš*, whose first sign Hallock called «quite clear» without identifying it,<sup>18</sup> is not conclusive, too, all the more since this seal attributed to Cyrus I is on another chronological level, for which the later common use of signs must not yet have been valid. In the text of Herodotus at any rate — and his attestation 7, 11, 2 in the somewhat 'too long' tree of the Achaemenid family is the only one — *Τίσπης* of the Roman manuscript-class is the *lectio difficilior*,<sup>19</sup> and nothing else that can be safely assumed is contrary to this evidence.

A number of names, which have been identified except in the Greek of Herodotus in some others of the above-mentioned sources even in this former article, has come to light now in the Persepolis texts, too. But through them only the number of testimonies and consequently the strength of the basis have been increased, the data themselves, however, scarcely have been altered. This holds good, e.g., for *Ἀρτάβαρος*/\**Rtabānuš* «having the splendour of *Rta*»,

<sup>16</sup> W. HINZ: «Achämenidische Hofverwaltung». ZA 61 (1971) 300; IDEM: Neue Wege im Altpersischen. Wiesbaden 1973. 25; IDEM: Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen. Wiesbaden 1975, 70. This view has been criticized by R. SCHMITT: «Neue Wege zum Altpersischen». GGA 226 (1974) 110.

<sup>17</sup> Seal No. 93; cfr. HALLOCK: l. c., 79.

<sup>18</sup> HALLOCK *apud* HINZ: l. c., ZA 61 (1971) 300.

<sup>19</sup> Cfr. already my paper from 1967 (l. c., note 7), p. 122 n. 23.

this being one of the test cases for the manifoldness of the collateral tradition,<sup>20</sup> which is equal to Elamite *Irdabanuš*;<sup>21</sup> likewise for Ἄρταβάτης/\**Rtapāta* «protected by Rta» equal to Elamite *Irdabada*,<sup>22</sup> for Ἄρταφάρνης with the constant reading Ἄρταφάρνης/\**Rtafarnā* «having the glory of Rta» equal to Elamite *Irdaparna/-pirna*<sup>23</sup> and Aramaic RTPRN in Bowman No. 46, line 3 according to the proposal of Bogoljubov,<sup>24</sup> for Ἄρταχάτης/\**Rtaxaya* (a two-stem hypocoristic form) equal to Elamite *Irdakaya*,<sup>25</sup> for Δηϊόνης, the name of a Median king and a hypocoristic form \**Dahyuka*, as is shown by the Greek and Akkadian form as well as by the majority of the eight different Elamite spellings; I have discussed this name in detail in 1973.<sup>26</sup> In like manner the attestation has extended for Μεγαβάτης/\**Bagapāta* «protected by (the) god(s)» through Elamite *Bakabada*<sup>27</sup> and the often-named treasurer BGPT of the Aramaic texts,<sup>28</sup> for the South-West Iranian form Μεγαδόστης/\**Bagadušta* «beloved by (the) god(s)» through Elamite *Bakadušta*,<sup>29</sup> for Μεγάπανος/\**Bagapāna* «having protection by (the) god(s)» through Elamite *Bakabana*,<sup>30</sup> for Μιτροβάτης/\**Miḍrapāta* «protected by Miḍra» through both Elamite *Mitrabada*<sup>31</sup> and Aramaic MTRPT, for Ὑμαίης/\**Humāya* «having good skill» through Elamite *Umaya*,<sup>32</sup> for the badly transmitted Φαρανδάτης/Φερενδάτης, which has been

<sup>20</sup> This name is attested in Akkadian, Elamite, Aramaic, Palmyrene, Lydian Greek, Latin as well as in Middle Persian and Parthian and, borrowed from there, in Armenian and Georgian: cfr., in addition to MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.576 and the bibliography quoted there, M. DANDAMAJEV, review of Mayrhofer, GGA 227 (1975) 231; J. K. STARK: Personal Names in Palmyrene Inscriptions. Oxford 1971. 7.73; H. HÜBSCHMANN: Armenische Grammatik. I: Armenische Etymologie. Hildesheim/New York 1972, 30 No. 33; M. ANDRONIK'AŠVILI: Nark'vevebi iranul-kartuli enobrivi urtiertobidan (Studies in Iranian-Georgian Linguistic Contacts). I. Tbilisi 1966, 548.

<sup>21</sup> Normally and as far as no misunderstandings result from this, I give the names in the condensed transcription of HALLOCK.

<sup>22</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.572; HINZ: l. c., Sprachgut, 214.

<sup>23</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 164 f. No. 8.592.

<sup>24</sup> Cfr. M. N. BOGOLJUBOV: «Aramejskie nadpisi na ritual'nyh predmetach iz Persepolja». IzvAN 32 (1973) 177; HINZ: l. c., Sprachgut, 210.

<sup>25</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.581; HINZ: l. c., Sprachgut, 211.

<sup>26</sup> R. SCHMITT: «Deiokes». AÖAW 110 (1973) 137–147; cfr., in part set out differently and in part obviously misrepresented, HINZ: l. c., Sprachgut, 79, where the material is split up into the two catchwords \**Dahyauka*- and \**Dahyuka*-.

<sup>27</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 134 No. 8.185; HINZ: l. c., Sprachgut, 58; DANDAMAJEV: l. c., 229 f. with additional Akkadian material. Wrong is the identification of the Herodotian Μεγαβάτης, a nephew of Darius (5.32<sup>bis</sup>; 33.1.2.3<sup>bis</sup>; 35.1; 7.97 [the same?]), with the *Bakabaduš* of the Persepolis tablets by R. T. HALLOCK: The Evidence of the Persepolis Tablets (pre-print of The Cambridge History of Iran. II). Cambridge 1971. 13; a misinterpretation of the name is to be found in V. I. ABAEV: «Iz iranskoj onomastiki». Istorija Iranskogo Gosudarstva i Kul'tury. K 2500-letiju Iranskogo Gosudarstva. Moskva 1971. 270 (as \**Bagapatiš*).

<sup>28</sup> Cfr. BOWMAN: l. c., 89 and the index p. 193.

<sup>29</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 135 f. No. 8.196; HINZ, l. c., Sprachgut, 55.

<sup>30</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 135 No. 8.188; HINZ, l. c., Sprachgut, 57.

<sup>31</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 207 No. 8.1168; HINZ: l. c., Sprachgut, 167; for all the Old Iranian \**Miḍra*-names cfr. my detailed paper on «Die theophoren Eigennamen mit altiranisch \**Miḍra*-», read at the Second International Congress of Mithraic Studies (Tehran, September 1975). [Addition: See now Acta Iranica 17 (1978) 395–455].

<sup>32</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 245 No. 8.1723; HINZ: l. c., Sprachgut, 125.

interpreted as \**Farna(h)dāta* «given (or : created) by the glory» for a long time,<sup>33</sup> through Elamite *Parnadadda*.<sup>34</sup> For the (original) Greek form *Φαγανδάτης* to be made clear, a piece of evidence in the Persepolis treasury tablets<sup>35</sup> may give a hint : There is once attested (PT 62,5 f.) the variant form *Par-in-da-ad-da*, which easily is to be understood as an 'allegro form' \**Farnādāta* (like \**Bagdāta*, \**Bagdušta* etc.),<sup>36</sup> whose three-consonant-group may have been split up into *Φαγανδάτης* in the mouth of a Greek-speaking.

For other names, formerly interpreted only by conjecture, further evidence has come to our hands, which allows now partly to confirm and partly to change those previous guess-work : *Ἀργαῖος* matches Elamite *Irdaya*<sup>37</sup> and is in all probability a hypocoristic form \**Rtaya*: *Bayaiōs* may be explained in the same way as \**Bagaya* and is the counterpart to Elamite *Bakeya*;<sup>38</sup> *Σατάσπηης*, interpreted as \**Satāspa* «having a hundred horses», has its parallel in Elamite *Šadašba*;<sup>39</sup> and *Φαγνάκης*, certainly a hypocoristic form \**Farnaka*, is attested frequently (and presumably for the same person) on the Elamite tablets in the form *Parnaka*<sup>40</sup> and on Aramaic written seals as PRNK, but further on in Akkadian, Hebrew, Palmyrene and Armenian sources, too.

In other cases Graeco-Elamite correspondences can be observed, without a reliable interpretation of the names being possible by this time : So the Herodotian name *Δαυγίσις* of a son-in-law of Darius' seems to be identical with Elamite *Da-a-ū-ri-sa/ša*, whose first member certainly is \**dahyu-* «land», on which otherwise nothing can be taken for granted;<sup>41</sup> *Μασχάμης* fits well with Elamite *Maškama*<sup>42</sup> and may be understood as \**Maškāma* «desiring violently» ; *Πατιράμης* goes with Elamite *Battirampa* on an unpublished Fortification tablet<sup>43</sup> and likewise *Φαγνούχης* (7,88,1<sup>bis</sup>.2) goes with Elamite *Parnukka* (PF 2012,13), both reflecting, I think, a hypocoristic form \**Farnuka*.<sup>44</sup>

<sup>33</sup> KEIPER : l. c., Muséon 4 (1884/85) 341 ; afterwards JUSTI : l. c., 91 ; SCHMITT : l. c. (note 7), 130 with note 90 (on the manuscript tradition) etc.

<sup>34</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 214 No. 8.1281 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 94.

<sup>35</sup> These so-called 'treasury tablets', edited by G. G. CAMERON : Persepolis Treasury Tablets. Chicago, Ill. 1948, date from the years 492—458 B. C.

<sup>36</sup> On such 'allegro forms' cfr. MAYRHOFER : l. c., 281 No. 11.1.5.1 and IDEM, «Zur [sic] altiranischen Namen aus Persopolis [sic]». Actes du XI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Onomastiques. II. Sofia 1975. 44.

<sup>37</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 166 No. 8.610 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 217. In addition, Babylonian *Ar-ta-a* (BE IX 50) belongs here also, I think.

<sup>38</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 138 No. 8.227 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 61.

<sup>39</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 229 No. 8.1472 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 223.

<sup>40</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 214 No. 8.1282 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 94 f.

<sup>41</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 150 No. 8.380 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 80.

<sup>42</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 194 No. 8.1017 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 162.

<sup>43</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 143 No. 8.289 ; HINZ : l. c., Sprachgut, 188.

<sup>44</sup> Cfr. MAYRHOFER : l. c., 214 No. 8.1286 and R. SCHMITT : ibidem, 298 No. 11.1.8.8. 5 ; to this I may add : *Φαγνούχης* and the already Aeschylean *Φαγνοῦχος* (Persae 313,967), assimilated to the numerous Greek compounds in *-ούχος* «having, holding sth.», would stand for the expected \**Φαγνούκας* as *Ἀγνούκας* in Ctesias and *Ἀγνούχας* in Xenophon stand side by side. — HINZ : l. c., Sprachgut, 95 reads \*-auka- for \*-uka- as he does in most similar cases.



But there are also cases, where the evidence from Persepolis is in itself problematical or where it poses new problems, if connected with the Greek one: Ἀρμαμίδης for instance, the name of a cavalry-commander under Xerxes and a son of Datis' (7,88,1), is shown in a new light by the discovery of Elamite *Harbamišša* in Persepolis and of Babylonian *Ar-ba-Mit-ri* in Babylon. Whether or not we have here an original form *\*Arbamiθra* and *\*-miça* respectively and what may have been the primary meaning of this compound, I for one am unable to say.<sup>45</sup> The always assumed assimilation to Greek ἄρμα «chariot» by popular etymology may have been facilitated in that the original *\*arba-* has been brought up to the indigenous names containing the name of the lunar god *Arma* in Asia Minor. In this instance only the aspiration would go to the debit of Greek. The name Ἀρπαγός of Cyrus' Median general and of a Persian commander under Darius<sup>46</sup> has been appreciated as an assimilation to Greek ἄρπαγή «robbery» long ago — may one remind of that it was that general of Cyrus' Ἀρπαγός, who had subdued the Greek cities of Asia Minor? — and identified with Ctesias' form Ἀρβάκης; To the hypocoristic form supposed in it, *\*Arbaka* from *\*arba-* «small, young», perhaps belongs the women's name *Harbakka*<sup>47</sup> found in the Persepolis tablets. Another son-in-law of Darius', Ἀρτόχμης (7,73), bears a name defying any interpretation until now: the form *Irdatakma*,<sup>48</sup> attested in Persepolis, conveyed to Mayrhofer the idea that the Greek form could be understood as a haplogical simplification from *\*Ἀρτοτόχμης*, perhaps *\*Rtataxma* «brave through Rta», but this has no support in the assured graphemic-phonemic correspondences. Likewise there is a fortuitous resemblance between Πηξιάσπης and Elamite *Parrakašpi* on a seal legend.<sup>49</sup> On the one hand the assimilation to the numerous Greek words and names with initial *πρᾶξ(ι)-*, Ionian *πηξ(ι)-* has obscured the Iranian original form, on the other hand the reading of the Elamite form is not reliable in the three middle signs. Besides, this form in *-ašpi* (suppose the reading being correct) is the only one opposite to a great number of forms in *-ašba*.<sup>50</sup> So the etymology of

<sup>45</sup> For references and details see, besides of MAYRHOFER: l. c., 154 No. 8.449 and HINZ: l. c., Sprachgut, 35, my forthcoming paper cited above (note 31). [Addition: See *Acta Iranica* 17 (1978) 403; 420; 421, 13; 424; 425, 40, 41].

<sup>46</sup> The nominative form Ἀρπαγός in my paper from 1967 (l. c., note 7), p. 133 was a regrettable misquotation.

<sup>47</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 154 No. 8.448; HINZ: l. c., Sprachgut, 35; to the Babylonian examples add *A-ra-bak* BE IX 49, too; everywhere is missing a reference to the Lycian form *arppaku* TL 44a, lf. 30; TL 44c, 57 f.; TL 77,2b: cfr. R. ZWANZIGER: *Studien zur Nebenüberlieferung iranischer Personennamen in den griechischen Inschriften Kleinasiens*, thesis Wien 1973, 83; A. SH. SHAHBAZI: *The Irano-Lycian Monuments. Persepolis 1975*, 43 f. The Nippur name *Ar-bu-uk-ku* (PBS II: 1,160,5), adduced by DANDAMAJEV: l. c., 231, reflects rather, I think, a hypocoristic form *\*Arbuka* (cfr. HINZ: l. c., Sprachgut, 35 s. v. *\*arbauka*).

<sup>48</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 166 No. 8.606; HINZ: l. c., Sprachgut, 215 f.

<sup>49</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 215 No. 8.1288; HINZ: l. c., Sprachgut, 193 s. v. *\*prkšās-pa-*.

<sup>50</sup> See the reverse index in MAYRHOFER: l. c., 259!

the name *Ποηξάσπης* remains obscure. To *Σισυμάκης*, the name of a Persian commander (5,121), it is tempting to relate Elamite *Ziššamakka*.<sup>51</sup> But this name, attested only in PF 1493,6 f., is held by Hallock<sup>52</sup> as a «hypocoristic form of Ziššawiš», i.e. *Zi-iš-ša-ú-iš* etc. = \**Čiçãva(h)uš* «good as to his descent», and may in these conditions only be understood as a two-stem hypocoristic form \**Čiça-v-aka-*. Regarded in this light, *Σισυμάκης* was a will-o'-the-wisp.

After having discussed all those cases, where the Elamite evidence throws more light on the Herodotian one without imparting decisive new information, now at last those materials shall be mentioned, which could and can give important hints and a new direction to the investigations. Here belong e.g. the name *Ἀρτύπιος* of the Gandarian general in Xerxes' army (7,66,2; 67,1) and *Ἀρτύβιος* of a commander under Darius,<sup>53</sup> this being a form looking as if it has been altered by popular etymology. The Old Persian original form \**Rdifya* «eagle» can be put in this form (and not as \**Rdufya*<sup>54</sup>) only for the reason that the Elamite collateral tradition gives us the decisive hint: *Ir-tup-pi-ya*<sup>55</sup> has been written with the sign *tup*, which had the phonemic value /tip/ in the New Elamite period. As has been shown in a detailed study,<sup>56</sup> this writing is the only evidence that allows us to establish unambiguously the vowel of the second syllable of the name in question. The recasted *Ἀρτύβιος*, seemingly assimilated to Greek *βίος* «life», may have a real phonetic background, for it is to *Ἀρτύπιος* as the many Graeco-Iranian names in *-φέρωνης* are to Ctesias' isolated *Μεγαβέρονης*.<sup>57</sup> This assumption, that the difference between the two forms renders the difference between voiceless and voiced fricative or between voiceless fricative and semi-vowel [ɥ], could well be reconciled with other Greek evidence rendering Iranian /v/ through β.<sup>58</sup>

Quite conclusive was the aid of the Elamite evidence for the definitive explanation of *Ἀρτυστώνη*, the name of one of Cyrus' daughters and Darius' consorts.<sup>59</sup> The interpretation of the name as \**Rduvafštānī* «having lifted breasts», once proposed by Émile Benveniste, has been abandoned generally, when

<sup>51</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 256 No. 8.1874; HINZ: l. c., Sprachgut, 72.

<sup>52</sup> Cfr. HALLOCK: l. c. (note 14), 775.

<sup>53</sup> Attested in Herodotus 5,108,1; 110; 111,1.2<sup>bis</sup>; 112,2<sup>bis</sup>; 113,1.

<sup>54</sup> This form is still to be found in SCHMITT: l. c. (note 7), 129.

<sup>55</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 170 No. 8.659; HINZ: l. c., Sprachgut, 205.

<sup>56</sup> R. SCHMITT: «Der 'Adler' im Alten Iran». Sprache 16 (1970) 63–77. Besides, this name is attested also in the non-Persian (presumably Median) form \**Rzifya* in Asianic inscriptions as Aramaic 'RZPY, Greek *Ἀρζυβίος*: cfr. M. N. BOGOLJUBOV: «Iranskie imena sobstvennye v aramejskich nadpisjach iz Kilikii i Likii». UZLU 374 (1974) 16 f.; SHAHBAZI: l. c., 116 ff.; differently E. LIPÍŃSKI: Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics. I. Leuven 1975. 152 and 162–171.

<sup>57</sup> See my forthcoming paper cited above (note 8).

<sup>58</sup> Cfr. already R. SCHMITT: «Nachlese zur achaimenidischen Anthroponomastik». BNF N. F. 6 (1971) 9 n. 73.

<sup>59</sup> This trait belonging more to the private sphere should not be neglected in discussing on Darius as Cyrus' heir.

one got a sight of the men's and women's name *Irtas'duna* in the Elamite tradition.<sup>60</sup> This name has been explained simultaneously and independently as \**Rtastūnd* «pillar of Rta» by Gershevitch, Mayrhofer and myself.

The name of the Thracian commander in Xerxes' army is not uniformly transmitted in Herodotus 7,75,2: *Βασ(σ)άκης* of the Roman branch is opposite to *Βayaσ(σ)άκης* of the Florentine. But contrary to *Βασάκης*, preferred in the editions of Herodotus' work — neither variant is attested anywhere else —, *Βayaσ(σ)άκης* finds an analogue in Elamite *Bakašakka*:<sup>61</sup> It has been proposed to see in it an Iranian \**Bagasaka* «remembering Baga». Of course, it would be quite well to know, upon which principles the Iranian names with first member \**baga-* «god» have been rendered in Greek by *Baya-* and *Meγa-* respectively: Dolores Hegyi<sup>62</sup> is of the opinion, that — within the limits of Herodotus — *Baya-*, appearing only in *Βayaϊος*, like some other divergent renderings of Iranian names has a special connexion with Sardis and has been taken over by Herodotus from a specific source in that form. This is not in accord with the reference material, however. It is more obvious, I think, to see the difference in the form: on the one hand one has the hypocoristic form *Βayaϊος*, on the other hand there are all the compounds with *Meγa-*. Now, *Βayaσ(σ)άκης* would be contrary to both these opinions. But Herodotus himself certainly did not see any discrepancy in this, the philological-linguistic studies being still in its early stages in his lifetime. For him the one was as good Iranian as the other: Remember only the famous passage 1,139, where he says, that all the Iranian names are ending in *-s*, where he therefore derived his Iranian learning from the Greek forms!

One of these names with *Meγa-* has been exposed to a cross-fire of the critics, *Μεγάσιδος*,<sup>63</sup> the name of the father of *Δῶτος* (7,72,2), who was the commander of the Paphlagonians and Matieni in Xerxes' army. Unlike the Iranian scholars, who saw in that name an Iranian \**Bagačidra* «having divine descent» for more than a hundred years — this is not in line with the normal correspondences, it is true —, Anton Scherer<sup>64</sup> considered this name, which he divides in *Μεγασ-ιδος*, to be a vernacular Paphlagonian one. This opinion seems to me to be nothing more than an etymological play, for he is not able to present exact correspondences, but only remote analogies for the (arbitrarily

<sup>60</sup> Cfr. MAYRHOFFER: l. c., 169 No. 8.651 (with detailed references); HINZ: l. c., Sprachgut, 215. Already KEIPER: l. c., Muséon 4 (1884/85) 345 n. 2 had come near to this interpretation.

<sup>61</sup> Cfr. M. MAYRHOFFER: Aus der Namenwelt Alt-Irans. Innsbruck 1971. 14; IDEM: l. c., (note 10) 137 No. 8.214; HINZ: l. c., Sprachgut, 58.

<sup>62</sup> D. HEGYI: «Historical Authenticity of Herodotus in the Persian 'Logoi'», AAH 21 (1973) 85 f.

<sup>63</sup> So the form is correct — contrary to SCHMITT: l. c. (note 7), 134 with n. 117.

<sup>64</sup> A. SCHERER: «Paphlagonische Namenstudien». Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde. Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein. Innsbruck 1968. 379 f.

divided) components<sup>65</sup> of the name, which he also can not explain as a whole. In this state of affairs new evidence is needed, and this has been furnished by the Aramaic inscription on the pestle Bowman<sup>66</sup> No. 117, where we read in line 3 the name BGŠTR = \**Bagačīθra*. By the way, the son of that *Μεγάσιδρος*, *Δῶτος* himself, may also bear an Iranian name: Previously I thought, that the name has been Grecized, but I must admit, that the basis for this assumption is not very broad; on the other hand Scherer<sup>67</sup> considered it to be possibly Pisidian, but on a small basis of comparison, too. For at least the same good reasons one can explain this name *Δῶτος* as an Iranian \**Dūta* «messenger», all the more since such a name has come to light in the Elamite texts from Persepolis in the form *Dudda*.<sup>68</sup>

Not irrelevant is the Elamite evidence for a judgment on the name Ὑστάνης, too. That is the name of the father of *Βάδρης*, the Maeonian commander in 7,77. Ὑστάνης may be read as \**Vištāna* on the line of Ὑδάρνης/*Vidrna* and Ὑστάσπης/*Vištāspa* or as \**Huštāna* on the line of Ὑμαίης/\**Humāya* (cfr. above). Whereas one has till now always decided in favour of \**Huštāna* «having a good location»,<sup>69</sup> now the Elamite seems to offer even a twofold parallel in *Uštana*<sup>70</sup> and *Mištana*,<sup>71</sup> the latter one being understood as a variant spelling of the former by Hallock in an unjustifiable manner.<sup>72</sup> The Aramaic and Akkadian evidence as well as the other Greek forms allow no decision, since they support both items or are even ambiguous themselves. But it may be, that Herodotus himself shows us a way out of this difficulty: Ὑστάνης is found in that famous list 7,61—99, which gives a survey on the tribal contingents composing the army of Xerxes and their commanders, just as Ὑδάρνης and Ὑστάσπης. So is called a son of Darius and Atossa, the commander of the Bactrians and Sakas (7,64,2), and Ὑδάρνης is the name of the father of Sisamnes, the commander of the Arii (7,66,1) as well as that of the chief of the Persian ten thousands (7,83,1) and that of this last one's father (ibidem). The only two counter-instances Ἰνταφρένης/*Vindafarnā* with *i-*, not *ū-* for */vi-/* and Ὑμαίης/\**Humāya* with *ū-* for */u-/* are alien to this list, however. They appear only in the third and fifth book respectively. This evidence seems to lead to the conclusion, that

<sup>65</sup> SCHERER: l. c., 379 f. likewise divides the name *Μεγασίστας*, attested in Lycia and to be analysed in my opinion as \**Baga-zūsta* (cfr. my article cited in note 58, p. 25 ff.), in *Μεγασ-στας*!

<sup>66</sup> Cfr. BOWMAN: l. c., 166 and finally HINZ: l. c., Sprachgut, 54.

<sup>67</sup> Cfr. SCHERER: l. c., 379 f.

<sup>68</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 150 No. 8.387; HINZ: l. c., Sprachgut, 90. — As to the Greek rendering with *ω* for */ū/*, compare the vowel in the penultimate of the name Ἀργυρώνη (cfr. above) reflecting Iranian \**Ḥrastānā*!

<sup>69</sup> Cfr. only my paper cited in note 7, p. 130.

<sup>70</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 250 No. 8.1780; HINZ: l. c., Sprachgut, 128.

<sup>71</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., ibidem; HINZ: l. c., Sprachgut, 267.

<sup>72</sup> Attested is this name only in PF 256, 8 f. *Mi-iš-tan-na* and PF 1544, 2 f. *Mi-iš-da-na*. Close connexions between these two tablets and others containing *Uštana* in respect of their personnel I cannot see: only the seal No. 262 would link PF 1544 up with PF 1471 (from the month before), where *Ū-iš-tan-na* occurs.

Ἰστιάνης in Herodotus is really a rendering of Iranian \**Vištāna*. But together with this the question arises, what may be the explanation of that Iranian name: I for one must confess that I have no answer on it.

Finally the vexed question of the Iranian form underlying the Greek names in *-βαζος* has also come to a new light through the new texts found in Persepolis. The point in question is, whether Ἀράβαζος — and likewise Μεγάβαζος and Οἰόβαζος, the only other instances in Herodotus — goes back to Iranian \**R̥tabāzuš* «the arm of R̥ta»<sup>73</sup> or to \**R̥tavazdā* «the supporter of R̥ta» (or something like that). I have argued in the past repeatedly<sup>74</sup> and for a number of reasons for the second alternative, but here I shall not take up this again in detail. Only two points should I like to emphasize: The Persepolis tablets confirm the fact, known already from the Avestan language, that there really has been such a proper name \**R̥tavazdah-* (Avestan *Ašvauzdah-*), through *Irdumašda*.<sup>75</sup> At the same time they include not a single attestation of a name in \**-bāzuš*, but there occur some forms in *-baduš*, wherein one was to see the typically Persian form of the word for «arm», \**bāduš*.

To sum up, the extremely rich material from the Persepolis excavations has spread a great deal of light on the Greek collateral tradition of Achaemenid Iranian names, too. Nevertheless linguistics and onomastics have good hopes, that further publications of texts found in Persepolis, as they are announced, will corroborate in future the old saying *Ex oriente lux*.

Saarbrücken.

<sup>73</sup> I am of the opinion, that such an interpretation is not possible, since this compound has to be interpreted as «having R̥ta in his arm», this being religious as well as onomastic nonsense.

<sup>74</sup> Cfr. my papers cited in note 7 (p. 128 and p. 132 f. n. 97) and 58 (p. 9 n. 73) as well as R. SCHMITT: «Neues Material zur altiranischen Namenkunde. Marginalien zu einem Buch von Emile Benveniste». BNF N. F. 3 (1968) 68.

<sup>75</sup> Cfr. MAYRHOFER: l. c., 167 No. 8.617 s. v. *Ir-du-mas-da*: The Akkadian sign with the value and conventional name MAŠ occurring in Achaemenid Elamite with the values *mas* and *maš*, I prefer to read this name as *Irdumašda* (as does HINZ: l. c., Sprachgut, 217).



J. KELLENS

## L'AVESTA COMME SOURCE HISTORIQUE: LA LISTE DES KAYANIDES

La compilation sassanide de textes composites — hymnes aux divinités, récitations liturgiques, préceptes rituels et livres de loi — qui constitue le canon avestique — n'est pas par nature un livre historique. Si on ne peut donc lui demander plus qu'il ne peut donner, on est légitimement navré de ses silences, de ses lacunes, de son style allusif: il constitue le témoignage écrit de loin le plus ancien sur ces marches de l'Iran oriental qui confinent aux steppes d'Asie Centrale, au massif du Pamir et aux rives de l'Indus. Son mutisme n'est heureusement pas total. Les Yašts, ou hymnes aux divinités, répètent six fois, avec une précision et une ordonnance variable, une énumération d'anciens héros. Il faut distinguer :

1. Énumération de sacrifiants prestigieux : Yašts 5, 9, 15, 17.
2. Interpellation des frauuāšis : Yašt 13.
3. Liste des détenteurs du x<sup>var</sup>ənah : Yašt 19.

Si on fait abstraction des héros qui s'insèrent entre Haosrauuah et Zərəduštra et si on l'enrichit de la série complète des kauuis, la liste du Yašt 5 correspond avec quelque précision à la généalogie des anciens rois d'Iran telle qu'elle est fixée chez les chroniqueurs musulmans de la Perse et dans le Shāhnāmah de Firdousi. L'interprétation traditionnelle, qui trouve son expression la plus achevée avec Arthur Christensen (*Les Kayanides*, Copenhague 1932),<sup>1</sup> a donc pu y voir le reflet d'une réalité historique et le schème squelettique d'une chronique de l'Iran oriental pré-zoroastrien. Ceci n'a bien sûr d'importance qu'en ce qui concerne les personnages portant le titre de *kauui-*: chacun s'accorde à exclure de l'histoire ces héros qui, de Haošiiiaṛha à Kərəsāspa, emplissent un monde magique de leurs exploits surhumains contre les monstres — démons et dragons. La question est de savoir où, dans ces listes, s'arrête la légende et commence l'histoire. Christensen juge que c'est entre Kərəsāspa et Kauui Kauuāta et conclut à l'existence d'une dynastie historique

<sup>1</sup> Voir, plus récemment, M. BOYCE (*Some Remarks on the Transmission of the Kayanian Heroic Cycle*, *Serta Cantabrigiensia* 1954, 45—62).

des kayanides. Son raisonnement utilise quatre arguments (op. cit. 27 sq.) :

1. Les kauuis se distinguent par leur humanité de leurs fantastiques prédécesseurs.

2. Les rois mythiques ne portent pas le titre de kauui, qui est historiquement attesté par les Gāthās.

3. Les noms-propres du Yašt 13 sont en général zoroastriens, mais ceux des kauuis ne le sont pas. Le fait qu'on ne les ait pas adaptés à la réforme religieuse semble une garantie d'authenticité historique.

4. Si on accorde à la tradition pehlevie et musulmane que les quatre kauuis qui vont de Kauui Usan, le troisième, à Kauui Biiaršan, le sixième, sont des frères, on y verra les maîtres de petits royaumes personnels unifiés ensuite par Kauui Usan, dont on dit qu'il régna «sur tous les pays, les démons et les hommes».

Ces arguments frappent d'emblée par leur faiblesse. Aucun n'a vraiment valeur de preuve ontologique, sinon peut-être le premier, qui est néanmoins impressionniste et néglige une série de possibilités. Si Kauui Usan accomplit des exploits moins formidables que ses prédécesseurs, n'est-ce pas un effet des lacunes de l'Avesta ou de la moindre popularité de son personnage. Comment savoir? Ne demande-t-il pas à Anāhitā la même faveur que Haošiiiaηha? La faiblesse de l'argumentation de Christensen tient au fait que l'analyse interne de si menues allusions ne peut fournir de preuves décisives. Ce qui exclut incontestablement Yima, Θraētaona et Kərəsāspa du champ de l'histoire, ce n'est ni leurs actions surhumaines ni le sens profond de leur mythe, c'est le fait que chacun d'eux correspond grosso modo à un personnage mythique de l'Inde. Quand le nom et la geste d'un héros avestique sont comparables à ceux d'un héros indien de telle manière que le hasard et l'emprunt sont exclus, on doit nécessairement conclure qu'il n'émane pas de l'histoire nationale iranienne, mais de la plus vieille mythologie indo-iranienne. On ne peut discuter autrement l'historicité des kauuis avestiques. Or, dans un livre récent (Mythe et épopée II, 1971, 133—238), Dumézil approfondit une étude de Lommel (Mélanges Bally, 1939, 209—214) et montre que Kauui Usan avestique ne peut être séparé de Kāvya Uśanas indien. En dépit de quelques disparités, les noms concordent : la première partie se réfère à la qualité de kauui, par l'emploi du nom même en iranien, par celui de l'adjectif dérivé en indien ; la seconde, malgré quelques difficultés,<sup>2</sup> repose sur un radical minimum commun \**uśan-*. Les légendes offrent plusieurs points de comparaison :<sup>3</sup>

<sup>2</sup> La déclinaison du mot védique comporte une série d'anomalies : certaines formes paraissent issues d'un thème en *-ā-*, d'autres d'un thème en *-a-* (voir WACKERNAGEL—DEBRUNNER, AiGr III 285). En avestique, *usan-* alterne avec *usadan-*.

<sup>3</sup> Ce qui suit résume l'analyse de DUMÉZIL. La légende de Kāvya Uśanas figure dans le Mahābhārata (éd. Poona I 71—81). Les détails de l'histoire de Kāus sont empruntés à la tradition pehlevie et musulmane. Je spécifie si les faits considérés n'appartiennent qu'à une branche isolée.



1. L'asservissement des démons et l'amoncellement des richesses: offensé dans sa dignité de père et de brahmane, Kāvya Uśanas ne consent à demeurer au service des démons que s'ils lui cèdent la plus grande partie de leur trésor, avec laquelle il s'installe au sommet du mont Meru. Kāus attelle les divs à l'édification au sommet de l'Elburz d'un palais grandiose où il entasse les trésors.

2. L'ambiguïté profonde du personnage: tout en entretenant d'excellents rapports avec les dieux, Kāvya Uśanas est chapelain des démons et prodige à ceux-ci les bienfaits de son savoir magique. Kāus est un souverain moralement ambigu: ambitieux, démesuré, scandaleux dans son désir de conquérir le ciel, il n'en est pas moins un roi utile au bonheur de son peuple, à la grandeur de la nation et à l'accomplissement du plan divin, en somme un héros positif. Quelque faute qu'il commette, il n'est pas puni irrémédiablement et reçoit toujours le pardon.

3. La drogue de vie: Kāvya Uśanas détient le pouvoir de ressusciter les morts. Kāus possède un baume qui guérit les blessures les plus mortelles et commet un de ses péchés les plus graves en refusant le secours à Sohrāb, fils de Rustam (Shāhnāmāh, éd. Mohl II 174 sq.).

4. La manipulation des âges de la vie: Kāvya Uśanas condamne le roi Yayāti à une vieillesse subite et prématurée, mais lui permet de la transférer sur celui qui acceptera de s'en charger. Le Dēnkart (éd. Madan IX 22, 4, 815 sq.) et le Bundahišn (éd. Anklesaria 32, 11, 270 sq.) rapportent que tous ceux qui passaient par les demeures que Kāus s'était fait construire sur l'Elburz revenaient avec l'apparence d'un jeune homme de quinze ans.

5. Le sauvetage réciproque avec le descendant naturel ou spirituel: Kāvya Uśanas accepte de ressusciter son disciple Kaca, dont il a avalé les cendres, quoique, en ressuscitant, celui-ci doit lui déchirer les entrailles et le tuer. Kaca, ressuscité, ressuscite à son tour Kāvya Uśanas. Kāus, menacé de mort par Neryosang pour avoir tenté la conquête du ciel, est sauvé par la frauuāši de son petit-fils à naître, Xosrōy, qui fait valoir que la mort de Kāus annulerait sa naissance et ses exploits (Dēnkart, éd. Madan IX 22, 7—12, 816 sq.).

6. La suspension des pouvoirs: les relations conflictuelles, oscillant de l'amour à la malédiction, qu'entretiennent les membres du trio Kāvya Uśanas, sa fille Devayāni et son disciple Kaca évoquent l'amour interdit de Sudābeh pour Siyāvuš. La calomnie qui y met fin a pour conséquence d'écarter celui-ci du pouvoir royal, qui échoira à son fils Xosrōy. La brouille finale entre Devayāni et Kaca débouche sur l'interdiction faite à celui-ci d'utiliser les pouvoirs auxquels l'a initié Kāvya Uśanas. Mais il pourra les transmettre à des disciples qui en useront.

Si elles ne sont pas exactement parallèles, les légendes de Kauui Usan et de Kāvya Uśanas s'organisent néanmoins autour d'une série de thèmes com-

muns qui s'expliquent mal autrement que par une origine commune.<sup>4</sup> Puisque Kauui Usan a, avec Kāvya Usanas, un équivalent précis dans la mythologie indienne, la cause est entendue. Son personnage n'appartient pas à l'histoire, mais au vieux fonds de légendes que les Indiens et les Iraniens ont emporté avec eux dans leur territoire historique et modifié ensuite selon l'évolution respective de leur religion et de leur idéologie. Cette conclusion est ici d'une importance peu banale : dénier toute historicité à Kauui Usan, c'est faire corrélativement de même pour tous les kayanides et fixer le point de rupture entre l'histoire et le mythe entre Haosrauuah et Zaruštra. Christensen (op. cit. 31) avait vu dans la solution de continuité entre ces deux personnages, peuplée de héros divers dans le Yašt 5, franche dans tous les autres, le reflet d'une époque de décadence et de vide politique avant l'instauration du règne de Vištāspa. Elle exprime plutôt la difficulté à joindre deux traditions différentes et, sans doute, à l'origine, antagonistes : la tradition mythologique indo-iranienne et la tradition historique zoroastrienne. Seuls les personnages du cycle zoroastrien ont une réalité historique : l'Avesta ne fournit donc aucun témoignage sur l'Iran antérieur au prophète.<sup>5</sup>

Cette conclusion négative n'empêche pas les listes des Yašts de constituer un document historique de haute valeur. Parmi bien d'autres raisons, on n'a pu les considérer comme le squelette d'une chronique que parce qu'elles en avaient toutes les apparences. En voici quelques-unes.

Elles donnent l'image d'une succession. En se correspondant l'une l'autre, elles attestent l'existence d'un ordre fixe ; en correspondant aux généalogies dynastiques de la tradition ultérieure, elles suggèrent que cet ordre fixe tend à constituer une chronologie. Sans doute le matériel se prête logiquement à une telle représentation en rassemblant les héros archétypiques des premiers âges de l'humanité et ceux, historiques ou semi-historiques, des débuts de la foi zoroastrienne. Pourtant, cela ne va pas de soi et ne représente en aucune manière les mythes originaux. Les personnages qui peuplent une mythologie se côtoient, quitte à ne jamais se rencontrer et modifier leur destin réciproque, dans un temps indéterminé où les notions d'antériorité ou de postériorité n'ont pas cours. Les ancêtres préhistoriques de Yima, de Θraētaona, de Kərəsāspa, de Kauui Usan ne devaient pas être conçus comme des successeurs. L'ordonnance des listes répond en fait à un choix qui n'est pas vain : il atteste la double volonté de récupérer les légendes du passé en leur donnant les couleurs de l'orthodoxie zoroastrienne et d'établir une chronologie qui magnifie le

<sup>4</sup> Le hasard est de toute manière exclu. S'appuyant sur une remarque de CHARPENTIER (Mo 25, 1931, 24), CHRISTENSEN (op. cit. 28 n. 2) a évoqué l'hypothèse que le renom des kauuis ait impressionné les Indiens et les ait conduits à les introduire dans leur littérature. L'argument est nul : les deux figures n'ont justement de commun que des thèmes mythiques.

<sup>5</sup> Sauf celles qui apparaissent par éclairage négatif sur sa religion.

zoroastrisme en le présentant comme un achèvement. Le témoignage du Yašt 19 revêt ici une importance singulière. D'une part, en évoquant les détenteurs successifs du x<sup>v</sup>arənah, il confirme l'existence d'un ordre chronologique. Sans lui et sans la tradition ultérieure, nous serions en droit de chercher à nos listes un autre principe d'ordonnance. D'autre part, Yima, Ɖraētaona et Kərəsāspa sont encore suffisamment ressentis comme contemporains pour que les deux derniers recueillent une part du x<sup>v</sup>arənah perdu par le premier. Le seul ordre qui existe entre eux est celui dans lequel ils entrent en possession du précieux pouvoir solaire. Tout indique que nous nous trouvons au début d'une tradition et que le zoroastrisme des Yašts correspond au moment où on tend à ordonner les héros mythiques de l'héritage indo-iranien en série chronologique.

Tous les sacrifiants sont attachés à un détail géographique précis, théâtre de l'exploit significatif qui assure leur renom. Peu importe ici de savoir à quoi ces lieux correspondent dans la géographie moderne de l'Iran, d'établir si certains comme la mer Vouru.Kaša ou le mont Harā ont ou non une origine mythique. Il nous appartient par contre de noter que les héros varient le théâtre de leurs hauts faits et, ce faisant, prennent en charge la totalité du territoire national en attachant leur nom à ses accidents géographiques les plus impressionnants. La conclusion est claire : ils sortent de la préhistoire et de ses espaces mythiques pour s'insérer dans le territoire national et en constituer la légende.

L'interprétation historiciste veut encore que les héros de nos listes, tout au moins certains d'entre eux, soient des rois, des détenteurs du pouvoir politique. Disons immédiatement qu'aucun élément de leur geste avestique n'en donne nécessairement l'impression. Il s'agit sans doute de personnages assez riches et assez puissants pour se livrer à des hécatombes. Mais, quoique cela puisse tenir à leur caractère allusif, les textes n'établissent entre eux aucune de ces filiations caractéristiques des dynasties. La pompe des rois et le déploiement des armées, si frappants dans le Shāhnāmah, manquent au tableau. Nous recevons plutôt l'image de héros superbes et solitaires qui terrassent l'ennemi dans le combat singulier ; non pas des administrateurs, mais des forces qui vont. L'interprétation historiciste ne peut se fonder que sur la tradition ultérieure, imprégnée des fastes royaux sassanides et islamiques, et sur quelques traits de la terminologie avestique. Je ne m'attarderai ici ni sur *paradāta-*, qui correspond à *Παράλαται*, désignation de la tribu des Scythes royaux chez Hérodote, ni sur *xšaēta-* que Wikander (Studling 5, 1951, 89—94) veut traduire par «royal» plutôt que par «brillant». <sup>6</sup> Ce sont les épithètes respectives de Haošiiarha et de Yima : y reconnaître des termes se rapportant à la royauté

<sup>6</sup> Aucun de ces termes n'est décisif. Les Scythes peuvent avoir appliqué secondairement à leurs rois une épithète qui ne peut signifier étymologiquement que «créé en premier». *xšaēta-* est irrémédiablement ambigu — voir l'analyse détaillée de BELARDI (Aion 3, 1961, 24 sq.).

n'aurait d'autre portée que de confirmer leur caractère original de roi archétypique.

Le terme *kauui-* joue un rôle essentiel. L'interprétation traditionnelle y voit la désignation de monarques particuliers aux provinces orientales de l'Iran, qui auraient régné, à l'époque de Zaratoustra, sur des territoires plus ou moins étendus<sup>7</sup> et auraient vraisemblablement perdu le pouvoir à la suite de la conquête achéménide. Il est bien connu que cette interprétation introduit une difficulté majeure dans l'étude comparative des langues et des faits culturels, puisque, dans l'Inde, le *kavī-* est une variété d'homme religieux. On ne peut s'étonner si certains ont tenté de réduire le plus possible la divergence. Les traductions par «princes—sorciers», de Duchesne-Guillemin (Zoroastre 1948), et «sakrale Stammfyrster», de Kaj Barr (Avesta 1954), tentent d'associer, chez le même personnage, l'exercice des secrets magiques et celui du pouvoir temporel. Gershevitch (Mi 185) est plus explicite. Pour lui, le *kauui* iranien est bien, au niveau des Gāthās, une variété de prêtre que son attachement aux anciens rites a voué aux malédictions de Zaratoustra. Une famille de *kauuis* originaires du Seistan a accédé au pouvoir temporel et régné sur la Chorasmie. Son représentant le plus fameux est Vištāspa et Zaratoustra se réfère à son titre sans garder conscience que c'est le même qu'il couvre ailleurs d'opprobre. On peut toutefois se demander si toutes ces hypothèses ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans la critique par une inconséquente concession à la tradition zoroastrienne tardive. Sans cette dernière et l'image qu'elle donne de Vištāspa, rien ne permettrait de faire du *kauui* avestique autre chose qu'un homme de religion.<sup>8</sup> Chaque indice linguistique est au contraire une confirmation. Le gāthique *kauui-* fait série avec *karapan-* et *usij-*, qui désignent des castes de prêtrise. Le lydien *kavés* a le sens de «prêtre», appuyant ainsi le témoignage du védique.<sup>9</sup> Le moyen-perse et parthe manichéen *k'w* ne désigne pas le roi, mais le géant et, plus largement, tout homme et toute divinité qui se distingue des autres par une prééminence physique et morale.<sup>10</sup> L'Avesta n'est

<sup>7</sup> Avec la «Grande Chorasmie», HENNING (Zoroaster 42 sq.) postule l'extension maximum de leur royaume. Voir la discussion chez DUCHESNE—GUILLEMIN (RelIrA 139 sq.).

<sup>8</sup> Ce n'est pas préjuger de la nuance exacte du vél. *kavī-* — sur lequel voir RENOU (JA 1953, 180—183) — que parler d'homme de religion ou, comme ci-dessous, de caste de prêtrise. Il est surprenant que DUMÉZIL (op. cit. 175 n. 2), après avoir évoqué la possibilité que le *kauui* gāthique équivaut exactement au *kavi* védique, fasse ce reproche-là à GERSHEVITCH et défende ainsi l'hypothèse d'un *kauui*-roi. Sa seconde objection n'est pas plus fondée : non seulement ce n'est pas *kauui-*, mais *karapan-* qui, au Y 48, 10, fait pendant à *dušaxšādrā daxiiunam*, mais à supposer que ces derniers soient bien des souverains — nous allons voir que la mention de *xšādra-* ne le garantit pas — le texte établit seulement une relation entre les puissants et leurs prêtres stipendiés.

<sup>9</sup> MASSON (Jahrb. f. Kleinas. Forsch. 1, 1950, 182—188); GUSMANI (Lud. Wb. 150 et 278); CHANTRAINE, (Dict II 505 sq.).

<sup>10</sup> BENVENISTE (MO 26, 1932, 214), HENNING (SPAW 1930, 30; BSOAS 11, 1943, 53 sq.), CHRISTENSEN (Iran sous les Sassanides 198 n. 4).

pas par ailleurs dépourvu d'allusions à l'organisation politique de la société qui lui est contemporaine. Les maîtres du pouvoir temporel sont désignés par *sāstar-* et par les termes qui composent la série hiérarchisée *mnānapaiti-*, *vīspaiti-*, *zantupaiti-*, *daīhupaiti-*. Rien n'indique que *kauui-* soit l'équivalent, ou le concurrent, d'un de ces mots. Il semble au contraire se référer à une tout autre réalité. Comment, dès lors, comprendre le titre avestique de *kauui* et expliquer l'évolution qui conduit ses détenteurs au type de monarque? Nous disposons d'un point de départ évident : *kauui-* désigne, dans les Gāthās, une variété de prêtres honnis. Rien non plus ne permet de faire un roi de Vištāspa, qui échappe à ce discrédit. Son rapport avec *Zaraθuštra* n'est jamais défini qu'en termes de culte. Ce sont deux complices, unis par leur choix religieux, qui demandent à partager le bénéfice de leurs pratiques orthodoxes :

Y 28,7 — *dāidi tū ārmaitē vištāspāi īšəm maibiiācā* «Donne, ô Ārmaiti, la vigueur à Vištāspa et à moi».

Y 46,11 — *zaraθuštrā kastē ašauuā uruuathō*  
*mazōi magāi kē vā frasrūidiīāi vaštī*  
*aṭ huuō kauuā vištāspō yāhī*

«Qui est, ô *Zaraθuštra*, ton ami partisan d'Aša pour la grande offrande? Qui veut être entendu? Le *kauui* Vištāspa est au moment du vœu».

Le plus simple n'est-il pas de conclure que Vištāspa est un *kauui* comme les autres, mais qu'à la différence des autres, il a adhéré au message du prophète? Quelle que soit sa richesse et sa puissance personnelle, le soutien qu'il a fourni à *Zaraθuštra* peut avoir consisté à cautionner de son autorité de prêtre en vue les propositions de la réforme et, ainsi, à ouvrir une brèche dans l'hostilité du clergé officiel. Aucun texte de l'Avesta récent ne contraint à modifier cette hypothèse. Sans doute, la figure de Vištāspa s'infléchit dans un sens guerrier. C'est là une tendance générale des Yašts, qui affecte même le caractère des divinités.

Vištāspa n'est clairement un roi que dans les livres pehlevis et l'épopée persane. Si on considère avec cela que les noms des *kayanides* ne sont adoptés par les rois sassanides qu'à partir de *Kavād I*, né vers 450, on est tenté d'y voir une interprétation tardive. Il est vraisemblable que la tradition zoroastrienne a utilisé le groupe *Zaraθuštra* — Vištāspa, déjà déformé par une «représentation guerrière» du second, pour forger l'image d'un couple prophète-roi. Celle-ci est le pur reflet de l'époque sassanide, où les sectes religieuses s'affrontaient à la cour des rois et se disputaient l'appui décisif du pouvoir temporel. Dans sa lutte contre les manichéens, voire contre les chrétiens, les *mazdakites* et les bouddhistes, le clergé mazdéen a voulu appuyer sa propagande sur un précédent grandiose de féconde collaboration entre un monarque et un prophète. Cette manœuvre idéologique l'a amené à interpréter la tradition reli-

gieuse dans une optique féodale et à projeter dans un passé lointain le modèle monarchique sassanide.<sup>11</sup>

C'est le rôle Vištāspa aux côtés de Zaratuštra qui est à la base de cette opération, non son titre de kauui. Ce mot ne permet pas de considérer les héros des Yašts comme des rois. S'ils l'ont été, c'est ailleurs qu'il faut en chercher la preuve.

*xšaθra-* est un autre terme essentiel. Haošiiarha, Yima, Kauui Usan et Haosrauuah adressent à Anāhitā la même demande (Yt 5,22.26.46.50) :

*auuaṭ āiiaptəm dazdi mē . . . yaθa azəm upəməm xšaθrəm bauuāni vispanqm dāziunqm daēuuanqm mašiiānqmca yāθβqm pairikanqmca sāθraqm kaouiqm karafnqmca* «Donne-moi cette faveur . . . que je sois le suprême *xšaθra* de tous les pays, des démons et des hommes, des sorciers et des sorcières, des sātars, des kauuis et des karapans».

Haosrauuah est toujours introduit par la même formule, malheureusement intraduisible (Yt 5,49 Yt 9,21 Yt 15,32 Yt 17,41) :

*arša airiianqm dāziunqm xšaθrāi haṅkəromō haosrauuā*

La cause serait entendue si le terme *xšaθra-* était l'expression du pouvoir politique comme *xšaça-* l'est dans les inscriptions achéménides. Il est clair en tout cas qu'il ne l'est pas à l'origine. Dans les Gāthās, *xšaθra-* désigne un pouvoir de la divinité, non pas celui qui est intrinsèquement lié à sa nature d'entité toute puissante, mais celui, circonstanciel, qui la rend libre et capable de poser une action momentanée et lui permet d'assurer à l'homme, hic et nunc, l'avantage qu'il désire :

Y 53,9 — *taṭ mazdā tauuā xšaθrəm yā ərəzəjiūdi dāhi drəgaouuē vahiiō* «Tel est, ô Mazdā, ton pouvoir par lequel tu as donné au pauvre qui vit droitement la meilleure part».

Le Y 28,9 présente l'intérêt particulier d'attester *xšaθra-* en fonction attributive, comme dans une des formules qui nous intéressent :

*yūžəm zəuištiiāṅhō išo xšaθrəmcā sauuanḡham*

Le sens profond du vers ne peut être que le suivant : c'est vous, dieux, qui êtes les plus rapides à venir vers ce sacrifice ; ainsi c'est vous qui vous assurez la maîtrise de la vigueur et des prospérités qui émanent de nos offrandes.<sup>12</sup>

*xšaθra-* n'est pas le pouvoir, encore moins l'empire ou le règne, mais tout simplement la capacité à disposer de quelque chose, à en user selon sa

<sup>11</sup> L'expression «à la cour de Vištāspa», qui revient si souvent sous la plume de tant de savants, de DARMESTETER à M. BOYCE, exhale un parfum d'anachronisme plus savoureux que celui de bien des bandes dessinées.

<sup>12</sup> Autrement INSLER (Gāthās 27) : «(But) ye are the strongest, (and) to mighty ones (like you) belong the powers and the mastery.» Cette interprétation est fondée sur l'idée d'un sens adjectif de *sauuuh-* (ibid. 129 – 130).

volonté. L'homme aussi, et pas seulement le monarque, peut en faire preuve :

Y 31,4 — . . . *vahišta išasā manarḥā*  
*maibiiō xšaθrēm aojōnghuuat yehiiā vərədā vanaēmā drujim*

«Je veux faire prospérer pour moi, selon le meilleur esprit, un *xšaθra* puissant par l'accroissement duquel nous pourrions vaincre la tromperie».

La racine verbale *xšā* présente la même nuance sémantique :<sup>13</sup>

Y 48,9 — *kadā vaēdā yezi cahiiā xšaiiāθā*

*mazdā ašā yehiiā mā āiθiš duuaēθā* «Quand saurai-je, ô Mazdā, si vous exercez votre volonté, par Aša, sur cela dont le danger m'effraie ?»

Y 50,9 — *yaḍā ašois mačiīā vasō xšaiiā* «quand je dispose à volonté de ma récompense».

Yt 5,96 — *masō xšaiiete x'varənarḥō yaθa višpā imā āpō yā zəmā paiiti fra-taciṇti* «(Anāhitā) dispose d'autant de *x'varənah* que toutes ces eaux qui coulent sur la terre».

Yt 10,29 — *tūm āxštōiš anāxtōiš miθra xšaiiehe dačiūunqm* «Toi, ô Miθra, tu disposes de la paix et de la non-paix pour les pays».

Il semble pourtant que, dans deux passages des Yašts, *xšaθra*- ait quelque rapport avec le pouvoir politique :

Yt 10, 109 — *kahmāi azəm yvrəm xšaθrēm x'ainisaxtəm pouru. spāδəm amainimnahe manarḥō paiiti. daθāni vahištəm* «A qui donnerai-je, sans qu'il s'y attende, comme la meilleure chose, un *xšaθra* puissant . . . pourvu d'une armée nombreuse ?»

L'épithète *pouru.spāda*- «pourvu d'une armée nombreuse» évoque clairement le pouvoir temporel. Le Yt 5,130 ordonne des épithètes encore plus frappantes :

*auuat āiiaptəm yāsāmi yaθa azəm huuāfrilō masa xšaθra niuuanāni aš.pa-cinu stui.baxōdra fraoθat.aspa x'anaθ.caxra xšuuāβaiiat.aštra . . .* «je demande cette faveur que, bien béni, je sois vainqueur grâce à un grand *xšaθra*, où on cuit beaucoup, où l'on reçoit des parts copieuses, où les chevaux ronflent, où les roues (des chars) résonnent, où les fouets vibrent . . .».

Sans ses épithètes, les affinités de *xšaθra* avec le pouvoir temporel ne seraient pas sensibles. Il l'évoque donc plus qu'il ne l'exprime, en désignant un de ses aspects: celui d'user librement de quelque bien. On sait que les Iraniens sont une de ces familles indo-européennes qui, pour une raison ou une autre, au cours de leur préhistoire, ont cessé de désigner le pouvoir royal par la racine

<sup>13</sup> Par son sens et sa construction avec le génitif, *xšā* est le synonyme exact de *īs* : Yt 8, 49 — *ištrīm . . . xšaiiamnəm isānəm hazarḥəm aiiaptanqm* ; Y 65, 14 — *yazata . . . xšaiianna isāna. xšaθra-* est souvent en rapport avec *išti* : Y 34, 5 — *kaθ vā xšaθrēm kā ištiš* ; Y 46, 16 — *yaθrā varḥēuš manarḥō ištā xšaθrēm* ; Y 51, 2 — *dōišā mōi ištōiš xšaθrēm* ; Y 51, 18 — *huuō.guuō ištōiš x'arənā ašā vərəntē taθ xšaθrēm manarḥō varḥēuš vīdō* ; Y 48, 8 — *kā tōi varḥēuš mazdā xšaθrahiīā ištiš* ; Y 44, 9 — *ərəšuuā xšaθrā θβāuuqš aš.ištiš mazdā*.

\**rēg*. Ils sont contraints, à date historique, de recourir à des expressions neuves et empiriques : composés à second terme °*paiti*- «maître», dérivé nominal de *sāh* «ordonner», spécialisation du sens de *xšā* «être maître de, disposer de». <sup>14</sup>

Il est difficile d'analyser la nuance que *xšāθra*- comporte dans les expressions de nos listes. <sup>15</sup> La détermination par *daēuuanam* suggère qu'il se réfère au pouvoir politique, mais cet indice est annulé par les déterminations suivantes, qui le rattachent plutôt au domaine magico-religieux. Les épithètes de Haosrauuah sont trop obscures pour être utiles : nous ignorons le sens de *haṅkərəmō* et la portée de l'inattendu datif *xšāθrāi*. L'étude exhaustive des attestations montre que le *xšāθra* appartient de façon préférentielle, parmi les dieux, à Ahura Mazdā, parmi les hommes, à Yima. Le Y 9,5 attribuée à ce dernier l'action de *xšā* : *yauuata xšāiioiθ huuaθβō yimō*. Dans toute une série de passages, on dit que c'est sur la base de son *xšāθra* (*xšāθrāda*) ou dans le domaine où il l'exerce (*xšāθre*), <sup>16</sup> que les vivants ne meurent plus, que les eaux et les plantes ne connaissent pas la sécheresse, que la nourriture est inépuisable. On ne peut savoir s'il est ainsi fait allusion à son règne, à son royaume, à son type de roi ou au pouvoir que lui a conféré Ahura Mazdā de favoriser toutes les formes de vie terrestre. Dans ce dernier cas, le Y 9,5, par exemple, devrait se traduire comme suit : «tout le temps que Yima aux beaux troupeaux disposa de cette puissance». Cette conclusion indéfinie est importante parce que le Yt 19,31, reprenant une expression qui avait déjà servi pour Haošiiarha et Taxma Urupi, montre que le *xšāθra* des héros des listes n'est pas différent de celui de Yima :

*darəyemciθ aiπi zrūuānəm yaθ xšāiīata paiti būmīm haptaiθiiqm daēuuanam . . . karafnaṃca* «pendant ce long temps où il fut puissant sur la terre aux sept parts etc. . . ».

La discussion se termine sur un *non liquet*. *xšāθra*- ne se rapporte incontestablement au pouvoir royal que dans deux passages des Yašts. Si même c'était le cas dans la liste des sacrifiants, il faudrait conclure que quatre héros seulement, tous d'origine mythique, ont été assimilés à des monarques : Haošiiarha, Yima, Kauui Usan, Haosrauuah. <sup>17</sup> Le *xšāθra* n'entre pas dans les souhaits des héros zoroastriens. Or ces derniers seuls présentent des traits épisodiques de détenteurs du pouvoir politique. Significativement, Jāmāspa doit affronter une armée :

<sup>14</sup> Voir, sur ces notions, BENVENISTE (Voc II, 17–22) : il n'y est malheureusement jamais clair que *xšā* n'est pas une désignation originale du pouvoir royal.

<sup>15</sup> La même ambiguïté se manifeste dans les composés : alors que *vasō.xšāθra*- désigne une liberté qui peut être l'apanage de chacun, *hamō.xšāθra*- définit clairement un aspect du pouvoir des sāsars.

<sup>16</sup> Y 9, 4 Yt 15, 16.54 Yt 19, 32.33 et Y 9, 5 V 2, 5 ; voir encore V 2, 8 et l'obscur V 2, 7 (*yimō asti bərəθe xšāθraivā*).

<sup>17</sup> Significativement, l'aspiration au *xšāθra* et la qualité de kauui ne se recouvrent pas. Seul Kauui Usan réunit les deux. Le cas de Haosrauuah est particulier en ceci que ce personnage ne porte pas toujours le titre de kauui.



Yt 5,68 — *tqm yazata jāmāspō yaṭ spādēm pairi.auuaēnaṭ durāṭ aiiantēm rasmaoiīō druuatqm daēuuaiiasnanqm* «Jāmāspa lui sacrifia quand il contempla l'armée venant de loin, avec ses rangs de trompeurs adorateurs des daēuuas».

Le Yt 19,93, étranger à nos listes, va plus loin en ce qui concerne Vištāspa : *kauua vištāspō aṣahe haēnaiiā caēšmnō*. L'étude que Johanna Narten vient de consacrer à la racine *ciš* «fournir», en dépit de la désinence irrégulière de *haēnaiiā*, permet de traduire par «Kauui Vištāspa fournissant des armées à Aša» et de faire de Vištāspa le soutien temporel de la foi.

L'interprétation dynastique est donc attestée dans l'Avesta récent. Mais elle l'est d'une manière si pauvre, si marginale, si allusive, si restrictive aussi en cela qu'elle ne concerne que le cycle zoroastrien, qu'il faut conclure, encore une fois, que nous assistons aux premiers instants d'une tradition qui n'aura de grand avenir que sous les sassanides.

Je puis maintenant conclure : les héros qui se succèdent dans les Yašts, pour autant qu'ils ne soient pas du cycle des Gāthās, appartiennent à la vieille mythologie indo-iranienne. Voici qu'ils s'ordonnent en série chronologique, qu'ils s'enracinent dans la terre d'Iran, qu'ils revêtent des caractères royaux. On assiste clairement à la constitution savante et délibérée d'une histoire nationale. L'Avesta est un mauvais document historique si on attend de lui un témoignage, qu'il ne donne pas, sur l'Iran pré-zoroastrien. C'en est un excellent si on y cherche le reflet de la société iranienne contemporaine de la rédaction de ses parties constitutives. C'est un fait que l'hypothèse historiciste, en tentant de lui arracher les bribes d'une histoire événementielle, a contribué à obscurcir. Les Yašts témoignent en fait d'une époque de vaste labeur idéologique où, sur les bases religieuses du zoroastrisme, on s'efforçait de fondre les mythes du passé et l'histoire primitive de l'orthodoxie en chronique dynastique. En cela, ces textes ne peuvent correspondre qu'à une époque de formation de la conscience nationale iranienne et de l'idéal monarchique. Ils ne fournissent aucun élément de datation, mais ils en suggèrent un, vague et conjectural : on ne peut se garder de soupçonner l'œuvre des achéménides. Si le sens des listes héroïques correspond à quelque chose dans l'histoire iranienne, c'est bien à leur tentative d'unification de l'Iran et de fixation du système monarchique. Sans doute ni l'empire ni les grands rois ne sont nommés dans les Yašts. Je rétorquerai à cela que je n'émetts ici qu'une hypothèse, ensuite que ce n'est pas leur rôle. Celui-ci se limite à interpréter la matière religieuse en fonction d'une idéologie précise et de fournir un tableau du passé lointain qui y soit conforme, en somme de légitimer un système politique sur le mode symbolique. Les rédacteurs des Yašts ont pu dire de l'empire achéménide ce que Saint-John Perse dit du soleil : il n'est point nommé, mais sa puissance est parmi nous.

Mayence et Liège.

LISTE DES SACRIFIANTS				LISTE DU XVARENĀH	LISTE DES FRAUUAŠIS
Yt. 5: Anūhita	Yt. 9: Druuāspā	Yt. 15: Vaiiu	Yt. 17: Aši	Yt. 19	Yt. 13
<i>ahura mazdā</i> (dans l'airiianam vaējah)		<i>ahura mazdā</i> (id.)		( <i>ahura mazdā</i> et les aməšas <i>spəntas</i> )	
<i>haošiiianha paradātu</i> (au pied du mont harā)	<i>haošiiianha para-</i> <i>dātu</i> (id.)	<i>haošiiianha para-</i> <i>dātu</i> (id.) <i>taxma urupi</i> (sur un thrône d'or)	<i>haošiiianha para-</i> <i>dātu</i> (id.)	<i>haošiiianha para-</i> <i>dātu</i> (id.) ( <i>miθra</i> )	
<i>yima xšaēta</i> (sur le mont hukairiia)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i>	<i>yima xšaēta</i>
<i>aži dahāka</i> (dans le pays baštri)		<i>aži dahāka</i> (près de kuuirinta)			
<i>θraētaona</i> (près du pays varəna)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i>	<i>θraētaona</i>
<i>kərəsāspa</i> (en face du lac pišinah)	<i>haoma</i> (sur le mont haraiti)	<i>kərəsāspa</i> (id.)	<i>haoma</i> (id.)	<i>kərəsāspa</i> (ātar— <i>aži dahāka</i> )	<i>aošnara, uzauua,</i> <i>ayraēraθa,</i> <i>mannišciθra</i>
<i>franrasiiian</i> (sur la fente de cette terre)				<i>franrasiiian</i>	
<i>kauui usan</i> (sur le mont ərəzifiia)				<i>kauui kauuāta</i> <i>kauui aipi.vohu</i> <i>kauui usaðan</i> <i>kauui aršan</i> <i>kauui pišinah</i> <i>kauui biiaršan</i> <i>kauui siiāuuaršan</i>	<i>kauui kauuāta</i> <i>kauui aipi.vohu</i> <i>kauui usaðan</i> <i>kauui aršan</i> <i>kauui pišinah</i> <i>kauui biiaršan</i> <i>kauui siiāuuaršan</i>
<i>haosrauuh</i> (en face du lac caēcasta)	<i>haosrauuh</i> (id.)	<i>auruuasāra</i> (dans la forêt blanche, pour vaincre <i>kauui</i> <i>haosrauuh</i> )	<i>haosrauuh</i> (id.)	<i>kauui haosrauuh</i>	<i>kauui haosrauuh</i>
					<i>kərəsāspa</i>

*tusa—pāuruua nauuāza-jāmāspa—ašuuuazdah, ašuuuazdah et θrita (près du dieu apam napāt) - vistauru (près du fleuve vītaṇu harī) — yōištā (sur une île de la raṇhā)*

*zaraθuštra (dans l'airiianəm vaējah)*

*kauui vīštāspa (en face du fleuve frazdānu)*

*zairi-vairi (en face du fleuve dāitiīā)*

*zaraθuštra (id.)*

*kauui vīštāspa (en face du fleuve dāitiīā)*

*hutaosā (dans la demeure des naotaras)*

*zaraθuštra (id.)*

*kauui vīštāspa (id.)*

*zaraθuštra*

*kauui vīštāspa*

*saošiiant*

*axrūra, haošiiant, frādāxšti*

*(les divinités, zaraθuštra et les personnages de son cycle sont l'objet de listes séparées)*



## SEMIRAMIS IN ZENTRALASIEN

Als klassischer Philologe, versuche ich anhand einzelner Teilinterpretationen zu zeigen, ob man aus den wohl bekannten griechisch-römischen Quellen etwas für die vorislamische Geschichte Zentralasiens herauslesen kann.

Beginnen wir mit einem «Strategem» des kaiserzeitlichen Rhetors Polyainos, welches eigentlich keine «Kriegsliste» ist; auf alle Fälle wird die Galerie der kriegstüchtigen Frauen in seinem B. VIII mit der Kriegstüchtigkeit der Semiramis eröffnet (Strat. VIII 26):

«Semiramis erfuhr im Bade (*λουομένη*) den Abfall der Siraker (*Σίρακες*) und augenblicklich zog sie, barfuß und ohne sich die Haare geflochten zu haben, in den Krieg.» (Wie Rhodogune, *ibid.* 27: nach dem Sieg über das abgefallene Volk ging sie ins Bad und wusch sich die Haare; eine bekannte anekdotische Formel.) Vom Ablauf der Ereignisse bekommt man nichts mehr zu lesen; es heißt nur, ihre Säule trägt folgende Inschrift (*τῇ δὲ στήλῃ αὐτῆς ἐπιγέγραπται τάδε*): «Mich hat zwar die Natur zum Weibe geschaffen, aber an Taten (*ἔργοις*) blieb ich hinter keinem der tapferen Männer zurück. Ich, Königin von Ninive (*Νίνου βασιλεύσασα*), habe gegen Osten den Fluß Hinamames (*Ἰναμάμην*, vgl. Plin., Nat. hist. VI 17,63; 18,69; 20,73 *Iomanes*; Curt. VIII 9,8 *Ganges decursurum Iomanen intercipit*; h. Djumna) zur Grenze gemacht; gegen Süden das Land, welches Weihrauch und Myrrhe hervorbringt; auf der Winterseite aber die *Sakai* und *Sogdoi*. Ein Meer hatte vorher keiner der Assyrer gesehen (*θάλασσαν πρότερον οὐδεὶς Ἀσσυρίων εἶδεν, ἐγὼ δὲ τέσσαρας...*). Die Flüsse habe ich gezwungen, meinem Willen zu folgen (*ποταμούς ἠνάγκασα ῥεῖν, ὅπου βουλοίμην*), aber ich wollte, daß sie dahin fließen, wo sie von Nutzen sind (*ἔβουλόμην δὲ ὅπου συνέφερε*). Unfruchtbares Land belehrte ich, besät zu werden (*γῆν ἄκαρπον ἐδίδαξα σπείρεσθαι*), denn ich bewässerte (eigentlich: knetete, *ἔμαξα*) es mit meinen Flüssen. Unüberwindlich erbaute ich die Mauern; unzugängliche Felsen bewältigte ich mit Eisen; Wege eröffnete ich für meine Wagen, wo sonst nicht einmal wilde Tiere durchkamen; und von den Taten blieb mir noch Zeit genug übrig, die ich mir und meinen Freunden widmete.»

Keine Kriegslist, in der Tat, wie man sie etwa in Kenntnis von Frontins Sammlung (*Strategemata*) erwarten dürfte, und keine historische Anekdote.<sup>1</sup> Genauer genommen fängt sie kurios an (eine Frau, der es mehr an Kriegstüchtigkeit als an der Schönheitspflege lag), allein wird sie statt mit der erwarteten Pointe mit einer Siegesinschrift fortgesetzt, welche zu gleicher Zeit Aretalogie und Rechenschaftsbericht ist. So sind wir bei den Dokumenten der *πράξεις*-Literatur angelangt, welche man neben dem Tatenbericht des Augustus lesen muß.<sup>2</sup>

Die Frage von Semiramis' Historizität wollen wir hier auf sich beruhen lassen. Nachdem C. F. Lehmann-Haupt den historischen Kern der Sage herausgeschält und somit «eine Persönlichkeit, die die Trägerin und den Mittelpunkt einer ganzen Gruppe von Legenden bildet, als solche der Geschichte zurückgewonnen» hatte,<sup>3</sup> urteilt man heutzutage schon wieder etwas skeptischer.<sup>4</sup> Außerdem, daß das Urbild der märchenhaften Semiramis-Gestalt, Šammuramat, als Gattin von Šamši-Adad V. (824—810) assyrische Königin, wahrscheinlich babylonischer Herkunft war und als «Palastfrau» einen gewissen Einfluß auf die Politik gehabt haben mag, wissen wir über ihr Leben nichts Genaueres. Auch eine Regentschaft anstelle ihres Sohnes Adad-Nirārī III. (810—782) läßt sich nicht nachweisen.<sup>5</sup> Die an ihr haftenden phantastischen Züge wurden allem Anschein nach aus der Volksüberlieferung auf sie konzentriert. Die von ihrem Namen unzertrennlichen «hängenden Gärten» brauchen auch keine *ἔργα Σεμράμιδος* (vgl. Strab. XVI 1,2 c. 737) gewesen zu sein: Diodor, dem wir die Hauptmasse der Semiramis-Überlieferung verdanken, schreibt diese ausdrücklich nicht ihr, sondern «einem späteren assyrischen König» — d.h. dem Chaldäer Nabu-kudurri-usur (605—562) — zu, der sie *χάριν γυναικὸς παλλακῆς* (einer Perserin) gebaut haben soll (Diod. II 10,1). Selbst die Realität dieses «Weltwunders» dürfte bezweifelt werden: zur märchenhaften Erzählung werden die in der Südburg von Babylon gefundenen Substruktionen für Gewölbebauten geführt haben.<sup>6</sup>

Wilhelm Eilers, der «Entstehung und Nachhall» der Semiramis-Geschichten zuletzt (1971) behandelte<sup>7</sup> und den historischen Kern der Sagenbildung in

<sup>1</sup> Vgl. W. H. BLUME, in der Vorrede zu seiner Übersetzung von «Polyäns Kriegslisten». I. Stuttgart 1833. S. 6: «Der Begriff Kriegslist ist für den griechischen Ausdruck *στρατήγημα* zu eng, welcher überhaupt Feldherrntat, insbesondere eine mit Klugheit und List ausgeführte, bedeutet.» Vgl. noch J. MELBER: Über Quellen und Wert der Strategemensammlung P.-s. Jb. f. Phil., Suppl. 14 (1885) 415 ff.; F. LAMMERT: RE «Strategemata» Sp. 176 ff., insbes. 180; «Polyainos» Sp. 1432 ff.

<sup>2</sup> Dazu vgl. E. NORDEN: Kunstpr. I 268 (und Nachtrag, S. 17).

<sup>3</sup> C. F. LEHMANN-HAUPT: Roschers M. L. «Semiramis». Die historische Semiramis und Herodot. Klio 1 (1901) 256 ff.; Die historische Semiramis und ihre Zeit. 1910.

<sup>4</sup> Vgl. W. RÖLLIG: Kl. Pauly V 95.

<sup>5</sup> Vgl. St. PAGE: *Orientalia* N. S. 38 (1969) S. 457 ff.; neuerdings W. SCHRAMM: War S. assyrische Regentin? *Historia* 21 (1972) 519 f. (mit weiterer Lit.)

<sup>6</sup> Vgl. R. KOLDEWEY: Das wiedererstehende Babylon. Leipzig 1914. S. 90 ff.; J. ŁANOWSKI: RE Suppl. X «Weltwunder» Sp. 107.

<sup>7</sup> SB. Wien, Phil.-hist. Kl. 274/2, S. 33.

einer assyrischen Königin «mit starken Beziehungen zum armenischen und medisch-persischen Hochland» erblickt hat, gibt zu, daß die historische Erinnerung im Vorderen Orient die medisch-persische Geschichte mit der babylonisch-assyrischen Geschichte verquickt, «indem sie zugleich den gewaltigen Zeitraum mehrerer Jahrtausende... mit schrecklicher Vereinfachung in wenige Namen und Daten zusammenpreßt.»<sup>8</sup> Aber damit hat es eine eigene Bewandnis: das meiste davon, was man von der sagenumwobenen Königin und ihrem Gemahl erzählte, hat mit ihr, ja sogar mit dem Assyrtum sehr wenig zu tun. Die Schilderung der Welteroberung des Ninos, wie sie am ausführlichsten bei Diodor (II 1–20) vorliegt,<sup>9</sup> dürfte u.a. durch Erinnerungen an die assyrisch-babylonische historische Überlieferung während der Epoche der medisch-babylonischen Koalition, unter Nabu-kudurri-usur inspiriert sein.<sup>10</sup> Sicher ist nach wie vor, daß die historische Semiramis weder die *Sakā haumavargā*, noch die *Sakā tigraxaudā*, noch diejenigen *para Sugdam* (jenseits des Iaxartes) bekämpft oder gar erobert hat, von ihrem Indienfeldzug nicht einmal zu reden. Die Reihenfolge *Sakai* — *Sogdoi*, die wir bei Polyainos gefunden haben, scheint für die Verhältnisse des altpersischen Reiches zu sprechen, diese von den Sogdianern nördlich lebenden Saken aber den *Sakā : tyaiy : para : Sugdam* zu entsprechen. Auch die *Σιρακες*, die von Semiramis abgefallen und ihr bald unterlegen sein sollten, gehören hierher, unabhängig davon, ob damit die in unseren Quellen als *Σιρακες*, *Σιραχοί*, *Sirac(h)i* genannten Kaukasier (Strab. XI 2,1 c. 492; CIG I 2132; Pomp. Mela I 114; Plin., Nat. hist. IV 12,83; Tac., Ann. XII 15,2), oder deren hyrkanische Verwandten zu beiden Seiten des Ochos (Teġen) gemeint sind,<sup>11</sup> oder aber man eher an Šāhpuhrs zukünftige Provinz *Nōd-Širakan* (Res gestae d. Saporis, 1), d.h. an Adiabene denken mag.<sup>12</sup>

Man staunt nur, wenn man die phantastisch aufgeputzten Schilderungen von Semiramis' Eroberungen und sonstigen Taten liest. Das ist der Fall bereits bei Herodot (I 184), während die Späteren (seit Ktesias) die bedeutendsten Bauten selbst in Medien ihr zuschrieben (vgl. Diod. II 9 f.). So heißt es z.B. bei Strabon (XVI 1,2 c. 737): «Diese (d. h. Ninos als Ninives Begründer und Semiramis, seine Frau) herrschten über Asien. Von Semiramis zeigt man außer den Werken in Babylon noch viele andere... fast in allen Ländern dieses

<sup>8</sup> *Ibid.*, S. 12 f.

<sup>9</sup> Vgl. E. F. WEIDNER: RE „Ninos“ Sp. 634 f. und K. PREISENDANZ: *ibid.*, „Nimrod“ Sp. 624 ff.

<sup>10</sup> Vgl. D. O. EDZARD: Kl. Pauly IV 133 f.

<sup>11</sup> Vgl. K. KRETSCHMER: RE «Sirakes» 284; «Sirakene» 282; Fort, bzw. Oasis *Serachs* an Chorassans Grenze; W. M. MASSON: Еще раз о Геродотовой реке Акес, in der Festschrift für N. W. Pigulewskaja: Эллинист. Ближний Восток, Византия и Иран, II. (Moskau 1967), S. 184 ff.; J. W. Pjankow, Хоразмий Гекатеря Милетского. WDI 1972/2, S. 10.

<sup>12</sup> Diesen Hinweis wie manch Anderes verdanke ich der freundlichen Hilfe von J. HARMATTA.

Weltteils: so die sogenannten Wälle (*χώματα*) der Semiramis, Mauern samt Festungswerken und unterirdischen Gängen, Wasserbehälter (*ὄδοεῖα*), Terrassen, Kanäle (*δωρογες*) an Flüssen und Seen, endlich Wege und Brücken.» Vergebens kritisierte z. B. der Chaldäer Berosos (bei Jos. c. Ap. I 20) die «Lügen» der griechischen Schriftsteller, die Sage von Semiramis — einmal geschaffen und mit immer grelleren Farben ausgestattet — konnte nicht mehr auf die historische Wirklichkeit reduziert werden, und erst nicht nach Alexanders Welteroberung, als man die Möglichkeiten von den mystischen Hoffnungen, die Realitäten von den Erfindungen nicht immer scheiden konnte oder gar wollte.

Assyrien hatte — wie gesagt — mit den Chorasmiern, Baktriern, Sogdianern usw. selbst zur Zeit seiner größten Ausdehnung nichts zu tun.<sup>13</sup> Immerhin stand Salmanassar III. im J. 835 als erster den *Madai* und *Parsua* gegenüber. Es dauerte drei Jahrhunderte voll von schweren Peripetien, bis Babylonien durch den Perserkönig Kyros d. Gr. im J. 539 erobert wurde. Im Laufe dieser Jahrhunderte wuchsen die soeben erschienenen primitiven medischen Stämme zu einer Macht heran, die nicht nur ihr Land behaupten konnten, sondern — zuerst mit babylonischer Hilfe — Assyrien vernichten, danach aber die Vormachtstellung an das Reich der Achämeniden übergeben sollten. Nun hat Lehmann-Haupt überzeugend dargelegt,<sup>14</sup> wie die Meder in dauernden Kämpfen die assyrische Großmacht als solche kennen lernten und deren frühere weltgeschichtliche Leistungen simplifizierend ihren zeitgenössischen Gegnern zuschrieben, wobei sie den sich in Ištar offenbarenden Reichsgedanken in der Gestalt einer auch bei ihnen verehrten Göttin erkannt haben dürften. So werden sie sich die vieldeutige Semiramis-Gestalt angeeignet haben, um ihren eigenen Willen zur Macht zu rechtfertigen und zum ändern sich durch ihre der Semiramis-Ištar gezollte Verehrung gleichsam hoffähig im uralten Kulturland zu machen.

Von dieser Ideologie der Macht kann die der Kyrosgestalt zuge dachte Rolle nicht getrennt werden. Es handelt sich darum, daß parallel mit der Ausgestaltung der persischen Reichsideologie alle Züge des *guten Hirten* (wie Kyros bei Jesaja 44,28 heißt) auf Kyros konzentriert wurden.<sup>15</sup> (Deshalb ist es eine vergebliche Mühe, den Helden von Xenophons *Kyrupaideia* mit einer einzigen historischen Persönlichkeit identifizieren zu wollen: er ist *Inbegriff* aller königlichen Tugenden, nicht nur derjenigen der *drei* Kyroi.) Wenn er nun das persische Weltreich durch seine erfolgreichen Kriege begründet hat, so ist es

<sup>13</sup> Die erste historische Erwähnung des Kuraš, Königs von Parsumaš (Großvaters von Kyros d. Gr.) und eines Landes jenseits Elarns (Hudimiri; wahrscheinlich Gedrosien, bzw. Patalene) auf einer fragmentarischen Inschrift des Aššur-bān-apli: vgl. E. F. WEIDNER: A. f. O. 7 (1931 — 32) S. 1 ff.

<sup>14</sup> A. a. O.

<sup>15</sup> Vgl. Die Achämeniden in der späteren Überlieferung. Acta Ant. Hung. 19 (1971) 41 ff.



völlig verständlich, daß diese Kriegszüge in der Reichspropaganda als Wiederholungen derjenigen der mythischen Königin kolportiert wurden: das heißt, daß die persischen Eroberungen als recht-, ja pflichtmäßig gezeigt wurden, trat doch der jeweilige Großkönig in die Fußstapfen der Semiramis.

Ktesias zählte bekanntlich — die herodoteische Darstellung der «Königsstraße» von Sardes (bzw. Ephesos) bis Susa (V 52 ff.) fortsetzend — die weiteren Strecken bis Baktra, bzw. Indien auf.<sup>16</sup> Dieses Itinerar des Ktesias ist nicht erhalten geblieben. Pjankow<sup>17</sup> wies allerdings auf das Fragment 1/b Jac. (Diod. II 2,1 ff.) hin, wo man von Ninus' Eroberungsplänen liest: «Es regte sich in ihm ein mächtiger Trieb (*δεινὴν ἐπιθυμίαν ἔσχε*), alles Land zwischen dem Tanais und dem Nil zu erobern. . . . So ließ denn Ninus einen seiner Freunde in Medien als Statthalter zurück und durchzog die asiatischen Länder. . . . und außer Indien und Baktrien machte er sich zum Herrn aller Übrigen. . . . (3) Es waren Ägypten, Phönicien, Kilikien, Pamphylien, Lykien, ferner Karien, Phrygien, Mysien, Lydien; weiter unterwarf er sich Troas. . . ., Bithynien, Kappadokien und die wilden Völkerschaften am Pontos. . . . Er bezwang die Kadusier und Tapyren, die Hyrkanier und Drangianer, die Derbiker, Karmanier und Choromnäer, die Borkanier und Parther. Auch Persien und Susiane nahm er ein, und die sog. Kaspiane, wohin sehr enge Pässe, die Kaspischen Tore führen. (4). . . . Baktrien fand er schwer zugänglich und an streitbaren Männern reich, so entschloß er sich nach vielen vergeblichen Anstrengungen, den Krieg gegen die Baktrier auf eine andere Zeit zu verschieben, und seine Heere nach Assyrien zurückzuführen. . . .» (Vgl. II 6,1: «Ninus konnte das ungeheure Kriegsheer, mit dem er gegen Baktrien zog, nur teilweise anrücken lassen, weil die Zugänge zu unwegsam und zu eng waren», *δυσεισβόλων τῶν τόπων καὶ στενῶν ὄντων*. . . .) Die von Ninus eroberten Völker werden — wie Pjankow<sup>18</sup> behauptet — von den *Κάσπιαι πόλαι* bis Baktrien nicht in der richtigen geographischen Reihenfolge aufgezählt, sondern werden die Eroberungen des Kyros in umgekehrter Reihenfolge wiederholt.<sup>19</sup>

So einfach ist die Sache nicht. Pjankow hat allerdings das Verdienst, auf etwas hingewiesen zu haben, was der Aufmerksamkeit der bisherigen Forscher der Ninus-Geschichte entging, darauf nämlich, daß es zwischen den historischen Eroberungszügen des Kyros einerseits und den mythischen (fiktiven) Unternehmungen des Ninus bzw. der Semiramis andererseits nicht nur Übereinstimmungen, sondern auch gewisse Unterschiede gegeben haben müsse. Waren

<sup>16</sup> Frg. 33 Jac.

<sup>17</sup> Vgl. I. W. PJANKOW: a. a. O. (WDI 1972/2), S. 10; zu Ktesias' Quellen vgl. das Frg. 15 Jac.

<sup>18</sup> *Ibid.* (S. 10.)

<sup>19</sup> Dieselben Völkerschaften werden in Kyros' Testament (Ktes. frg. 9 JAC.) wieder in einer anderen (geographischen) Reihenfolge aufgezählt; vgl. auch das Verzeichnis der von Kyros eroberten Völker bei Xen., Kyrop. I 1,4 f.: (Meder, Hyrkanier, Assyrer. . . .) *ἦρξε δὲ καὶ Βακτριῶν καὶ Ἰνδῶν καὶ Κιλικίων, ὡσαύτως δὲ Σακῶν . . .*

doch die Ausgangspunkte recht verschieden! Dementsprechend konnten die einzelnen Phasen der beiden Welteroberungen nicht ohne weiteres gleichgesetzt werden.

Dasselbe wiederholt sich in der Historiographie der makedonischen Welteroberung. Eine der größten Schwierigkeiten der Ktesias-Forschung ist, daß man z. B. die bei Diodor überlieferten Fragmente — trotz der häufigen namentlichen Zitierungen des Ktesias — nicht einwandfrei von den daselbst zu konstatierenden Relikten der Alexander-Historiker zu scheiden vermag.<sup>20</sup> Der neue Welteroberer ahmte nicht nur seine göttlichen Vorbilder Herakles und Dionysos nach, sondern er stieß auf Schritt und Tritt auf das Vorbild des sich in Kyros verkörpernden persischen Großkönigs und der mythischen Semiramis. Man weiß oft nicht, wer in gewissen Situationen für den anderen das Muster abgab, ob Alexander den mythischen Herakles nachgeahmt hat, oder umgekehrt das hellenistische Herakles-Bild nach Art und Muster des *νεός Ἡρακλῆς* gefärbt und bereichert wurde.<sup>20a</sup> Und das bleibt der Fall auch später, als die *imitatio Alexandri* ein unentbehrlicher Bestandteil der Lobreden sein wird, und ein jeder Schriftsteller seine Vorgänger überbieten muß, um *seinen* Helden für noch größer als Alexander d. Gr. zu zeigen.

Anlässlich des Feldzuges nach Indien weist Strabon (XV 1,5 c. 686) auf Nearchos hin, der Alexanders treibende Kraft im ehrgeizigen Streben (*φιλοεικῆσαι*) fand. Deshalb soll er sein Herr durch Gedrosien geführt haben, um nicht hinter Semiramis und Kyros zurückzubleiben, obwohl beide gerade in Indien schwere Verluste gelitten haben sollen. (Ebenso XV 2,5 c. 722). Daselbst liest man weitere Anspielungen auf die Unglaubwürdigkeit dichterischer Berichte über die makedonischen Eroberungszüge, wobei Strabons Quelle, Megasthenes, u. a. die Unternehmungen des Ägypters Sesostris, des Chaldäers Nabokodrosos und des Skythen Idanthyrso erwähnt: «Indien aber habe keiner von diesen berührt. Semiramis sei vor der Unterwerfung gestorben; die Perser hätten zwar die Hydraker als Hilfsvölker aus Indien kommen lassen, sie seien aber nie mit ihrem Heer dahin gekommen, sondern bloß in die Nähe, als Kyros gegen die Massageten zog.» (XV 1,6 c. 687.)

In der Alexandergeschichte des Curtius Rufus findet man dieselbe Motivation. Alexander will die jenseits von Marakanda liegende Kyrosstadt (*Cyropolis*) verschonen, *quippe non alium gentium illarum magis admiratus est, quam hunc regem* (vgl. X 1,30) *et Samiramin, quos et magnitudine animi et claritate*

<sup>20</sup> Vgl. M. DUNCKER: *Gesch. des Altertums*. II<sup>b</sup>. Leipzig 1878. S. 15, Anm. 1.; neuerdings J. W. PJANKOW: *Ktes. Duschambe* 1975. 5. 152.

<sup>20/a</sup> Anlässlich der *Cato invictus*-Figur weist neuerdings F. M. AHL (*Lucan. Ithaca*-London 1976, S. 272, Anm. 51) auf die Behauptungen von W. TARN (*Alexander the Great II*. Cambridge 1948. S. 338 f.) und St. WEINSTOCK (*Harv. Theol. Rev.* 50 [1957] S. 214) hin, wonach «the epithet *anikētos, invictus*, was not applied to heroes until after its use as an epithet of Alexander. Thus *Hercules invictus* owes much to *Alexander invictus* rather than vice versa.»

*rerum longe emicuisse credebat* (VII 6,20; über Semiramis vgl. noch IX 6,23).

Um den historiographischen Komplex Semiramis in seinen weiteren Zusammenhängen zu betrachten, wollen wir nun eine Textstelle besprechen, welche bisher auch an sich wenig befriedigend behandelt worden ist. Wir denken an die Inhaltsangabe der Inschrift Ramses' II. in Theben, wie sie einem jeden Leser der taciteischen Annalen (II 60) gegenwärtig sein dürfte. Der alte Priester interpretiert hieroglyphische Texte dem Erbprinzen Germanicus, die u. a. die Eroberungen des *rex Rhamses* in Afrika und Asien, sowie die Begrenzung des ägyptischen Reiches durch das Bithynische und Lykische Meer enthielten: *iussus e senioribus sacerdotum partium sermonen interpretari referebat habitasse quondam septingenta milia aetate militari atque eo cum exercitu regem Rhamsen Libya Aethiopia Medisque et Persis et Bactriano ac Scythia potitum, quasque terras Suri Armeniique et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare imperio tenuisse*. Was man davon nicht versteht, findet man freilich auch in den maßgebenden Kommentaren nicht.

Seit Jean François Champollion befaßten sich mehrere Generationen von Ägyptologen mit der Frage, ob sich der taciteische Text anhand der in Theben erhaltenen Denkmäler verifizieren läßt — ohne Erfolg. Aus den Annalen Thutmosis' III. oder aus dem poetischen Bericht über die Qadeš-Schlacht Ramses' II. wäre niemals ein solcher Völkerkatalog zustande gekommen. P. Montet, der die betreffenden Dokumente am eingehendsten behandelt hat,<sup>21</sup> wies neuerdings «auf die ägyptische Gepflogenheit hin, auswärtige Völker — auch wenn sie keineswegs unterworfen waren, sondern durch diplomatische oder Handelsbeziehungen mit dem Pharaon in Verbindung standen, — als tributpflichtig zu bezeichnen.»<sup>22</sup> Mit seinem Riesenheer von 700 000 Waffenfähigen, was dem Germanicus angesichts der *magna vestigia* der alten Größe (vgl. Strab. XVII 1,46 c. 816: *καὶ τὴν δ' ἔχρη δείκνυται τοῦ μεγέθους αὐτῆς*, sc. Thebens; weiter zitiert unten, Anm. 29) als gar nicht unglaublich erschienen sein wird, habe sich der König Ramses «Libyens, Äthiopiens, der Meder und Perser, des Baktriens und Skythen bemächtigt und auch die Länder, welche Syrer und Armenier sowie die benachbarten Kappadokier bewohnen, vom Bithynischen bis zum Lykischen Meer unter Botmäßigkeit gehalten.»

Einen vergleichbaren Völkerkatalog gibt es im Material der ägyptischen Siegesinschriften nicht, «was weniger an der fragmentarischen Überlieferung als vielmehr daran liegt, daß selbst die weitesten Eroberungen der Ägypter in Asien nicht wesentlich über Nordsyrien hinausreichten.»<sup>23</sup> Die Bezeichnung *imperio tenere* ist höchstens für Libyen, Äthiopien und Teile von Syrien vertret-

<sup>21</sup> P. MONTET: Germanicus et le vieillard de Thèbes. Publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg, Paris 1947. S. 47 ff.

<sup>22</sup> Vgl. D. G. WEINGÄRTNER: Die Ägyptenreise des Germanicus. Papyrol. Texte und Abb. 11. Bonn 1969. S. 166.

<sup>23</sup> WEINGÄRTNER: S. 168; vgl. W. HELCK: Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrht. Wiesbaden 1962. S. 269.

bar. Wie verhält es sich dann mit der Eroberung Mediens, Persiens, Baktriens und des Skythenlandes? Es handelt sich bei Tacitus um eine Version der Sesostrisvulgata, d. h. um die in der klassischen Literatur geläufige Vorstellung von einem ägyptischen König namens Sesostris (Sesoosis, Sesonchosis, Osymandyas), dessen Eroberungszüge ihn «bis in den äußersten Westen, bis zu den Skythen und über Kleinasien nach Europa führten.»<sup>24</sup> Was Herodot (II 102 ff.) und Diodor (I. 53 ff.) von Sesostris und Sesoosis erzählen, sind Taten mehrerer Könige (des Sethos und noch mehr seines Sohnes Ramses), aber bereits beim Vater der Geschichte ins Märchenhafte übertrieben. Laut Herodot zog Sesostris mit seinem großen Heer *διὰ τῆς ἠπειροῦ* und unterwarf alle Völker, die er auf seinem Wege fand. So zog er durch die Lande (103: *διεξήγε τὴν ἠπειροῦ*) bis er von Asien nach Europa hinüberging und Skythen und Thraker unterwarf. Dafür, daß das ägyptische Heer bis zu diesen Völkern gedrungen ist, spreche der Umstand, daß sich beschriftete Stelen hier noch finden, darüber hinaus aber nicht mehr. Nördlich von Beirut (am Nahr el Kelb, dem einstigen Lykos) sieht man noch heute hieroglyphische Inschriften mit Namensschildern des Ramses II., die die Grenzen seines Hoheitsgebiets bezeichnen sollten. (Herodot hat diese Stelen bei seinem dortigen Aufenthalt gesehen: II 106.) Wenn aber Herodot vom Sieg des Königs Sesostris über die Thraker und Skythen spricht, so ist hier die Gestalt des Sesostris mit derjenigen des Psammetichos I. verschmolzen, der in Palästina (um 630) mit den Skythen und deren Verbündeten gekämpft hat (I 105, wo es freilich heißt, daß der König von Ägypten die Skythen durch Geschenke und Bitten bewog, nicht weiter vorzudringen). Eine lehrreiche Parallele: der von Herodot benutzte ägyptische Bericht wird unerwähnt gelassen haben, daß die betreffenden Völker nicht in ihrem eigenen Lande, sondern bei einem Einfall nach Palästina «besiegt» wurden.

Lehrreich ist auch die Anekdote, nach welcher die memphitischen Pthahpriester dem Dareios nicht gestatteten, sein Standbild vor den Denkmälern des Sesostris aufzustellen, und zwar mit der Begründung, seine (des Dareios) Taten (*ἔργα*) seien denen des Ägypterkönigs nicht ebenbürtig; Sesostris habe ja alle dieselben Völker unterworfen wie Dareios, *καὶ δὴ καὶ Σκόθας*, die Dareios nicht habe überwältigen können (Herod. II 110).<sup>25</sup>

<sup>24</sup> WEINGÄRTNER: S. 169; vgl. FR. PFISTER: Würzb. Jb. f. Altertumswiss. 1 (1946) S. 56 ff.; H. KEES: RE «Sesostris» Sp. 1861 ff.; K. LANGE: Sesostris. Ein ägyptischer König in Mythos, Geschichte und Kunst. München 1954; über das Fortleben dieses legendenhaften Königs vgl. unseren Versuch: Das Bild der Antike im 16. Jh. Bp. 1960. S. 359 ff. Einige Bemerkungen auch bei H. VAN THIEL: Leben und Taten Alexanders des Makedonen. Der griech. Alexanderroman nach der Handschrift L. Darmstadt 1974, S. 178 (über die romanhafte ägyptische Geschichte des Hekataios von Abdera aus der Zeit Ptolemaios' I.); vgl. noch W. FAUTH (in H. Heubners Tac.-Komm. zu Hist. IV 83, 1), S. 189: «Sesonchosis-Šešonq und der viel ältere Sesostris sind zusammengefloßen.»

<sup>25</sup> Vgl. J. YOYOTTE: Darius et l'Égypte. Une statue de Darius découverte à Suse. Journal Asiat. 260 (1972) 253 ff. desgleichen im Tutankhamon-Buche von T. N. Sawelyewa (M. 1976), S. 165 f.

Allem Anschein nach zogen die Priester seit der Eingliederung Ägyptens in das persische Weltreich die persischen Inschriften, auf denen die Territorien des vom Großkönig beherrschten Gebietes verzeichnet waren,<sup>26</sup> zur Erweiterung des Eroberungskatalogs ihres unerreichbaren Sesostrius heran. Für die ägyptischen Priester galt auch Alexander d. Gr. als ein *νέος Σεσόγγωσις κοσμοκράτωρ* (Ps.-Kall. I 34, p. 37 Kroll), d. h. ein Epigone der glorreichen einstigen Könige. Hierher gehört die Anekdote vom Trug des Nektanebos<sup>27</sup> ebenso wie die durchscheinende Fiktion, wonach Kambyses Sohn einer Tochter des Königs Apries gewesen sein sollte.<sup>28</sup>

Alexanders östliche Erfolge fanden ihren Niederschlag u. a. in den Eroberungslisten des Osymandyas. Die Erzählung bei Diodor trägt unverkennbare «alexandreische» Züge, so z. B. über die hieroglyphischen Inschriften des βασιλεὺς βασιλέων Ὀσμανδύας (I 47,6), dann über einen Säulenhof, worin mancherlei Darstellungen aus dem Krieg eingemeißelt waren, welchen jener König gegen die abgefallenen Baktrier führte. (Das Motiv der Abtrünnigkeit sollte für sich untersucht werden; auch Semiramis' und Rhodogunes «Strategema» bei Polyainos beginnt damit.) S. auch I 55,2 ff.: «Er bezwang ganz Asien, denn er besetzte nicht nur die Länder, welche später Alexander von Makedonien inne hatte, sondern auch die Gebiete einige Völker, bis zu welchen dieser nicht vordrang. Er ging über den Ganges und nahm ganz Indien in Besitz bis an den Ocean, und die skythischen Gebiete bis zum Fluß Tanais... Nun ging er nach Europa hinüber und durchzog ganz Thrakien... Hier setzte er seinem Zug eine Grenze. In den eroberten Ländern ließ er an vielen Orten Denksäulen errichten... mit den sogenannten heiligen Buchstaben der Ägypter...»<sup>29</sup>

Der Inhalt der hellenistischen Dokumente war mit den reichlich übertriebenen Tatenberichten der früheren Könige des Neuen Reiches völlig verschmolzen, wobei für die «sesostrischen» Eroberungen der territoriale Bestand der jeweils größten politischen Gebilde im Osten in Anspruch genommen wurde.<sup>30</sup> Der alte thebanische Priester, der dem erlauchten Gast den hieroglyphischen Bericht über die Qadeš-Schlacht interpretierte, las ohne Bedenken die Völkernamen der Koalition, der Ramses II., der «Unwiderstehliche» entgegentrat, und deren Leichenhaufen er — nach der offiziellen Darstellung — eigen-

<sup>26</sup> Vgl. G. POSENER: La première domination perse en Égypte. Recueil d'inscriptions hiérog. Le Caire 1936. S. 182 ff.

<sup>27</sup> FGrHist 134 F 39, mit JACOBYS Komm.; vgl. noch O. WEINREICH: Der Trug des Nektanebos. Leipzig 1911; W. KROLL: RE „Kallisthenes“ Sp. 1709.

<sup>28</sup> Herod. III 2; vgl. R. MERKELBACH: Die Quellen des griech. Alexanderromans. München 1954. S. 58, Anm. 1.; s. auch den Komm. von H. STEIN zur Stelle: «Die ägyptische Version suchte, zur Tröstung des gebeugten Nationalgefühls, dem Kambyses eine Art von Legitimität zu verleihen.»

<sup>29</sup> Vgl. noch Strab. XVII 1,5 c. 790 (στήλαι και ἐπιγραφαί des Sesostrius); XVII 1,46 c. 816: ἀναγραφὰι δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων και τὴν ἐπικρατίαν, ὡς μέχρι Σκυθῶν και Βακτριῶν και Ἰνδῶν . . . διατείνασαν.

<sup>30</sup> Vgl. WEINGÄRTNER: S. 171.

händig in den Orontes warf.<sup>31</sup> Selbst Germanicus hätte ein «Weltreich» des Königs Ramses, das sich auf Syrien und Kleinasien beschränkte, als unvereinbar mit der kanonisch gewordenen Großmacht der alten Könige von Ägypten empfunden, und das nicht nur «auf Grund seiner Bildungsvoraussetzungen»,<sup>32</sup> sondern auch als Enkelkind des Antonius, der «sich ein Leben lang am meisten dem Dionysos hat gleichstellen wollen» (Plut., Ant. 75).

Zur Sesostrisvulgata gehört auch der Zug, daß der mythische Eroberer bis in den äußersten *Westen* triumphiert. So liest man bei Lucan (Phars. X 276 ff., eigentlich über die Unerforschlichkeit der Nilquellen) :

*Venit ad occasus mundique extrema Sesostris  
et Pharios currus regum cervicibus egit:  
ante tamen vestros amnes, Rhodanumque Padumque,  
quam Nilum de fonte bibit. . .*

Für uns ist diese Stelle höchst interessant insofern als sie die Selbstverständlichkeit zeigt, mit welcher die ägyptische Reichsideologie nicht nur Libyen, sondern weit darüber hinaus den äußersten Westen, ja sogar die Ergebnisse der karthagischen Expansion für sich in Anspruch nahm.<sup>33</sup> Das wird bei Lucan mit der bekannten Erzählung zusammengekoppelt, nach welcher Sesosis, wenn er in einen Tempel oder eine Stadt einziehen wollte, so ließ er die vier Pferde an seinem Wagen ausspannen, und an ihrer Stelle mußten vier von den Königen oder den anderen Feldherren unter das Joch treten. (Diod. I 58,2.) Diese Anekdote, welche später mit einer moralisierenden Tendenz so oft nacherzählt werden wird,<sup>34</sup> war in der Praxis der altorientalischen Könige gar nicht so harmlos, sondern eine furchtbare Realität.<sup>35</sup>

So sollte man alle im semiramischen «Strategem» erwähnten Motive verfolgen, was bei dieser Gelegenheit nicht gemacht werden kann. Vielleicht noch einige Worte über die *Flüsse*, welche die mythische Königin «gezwungen hat, ihrem Willen zu folgen; sie aber wollte, daß sie dahin fließen, wo sie von Nutzen sein konnten» (*ποταμούς ἠνάγκασα δεῖν, ὅπου βουλοίμην, ἐβουλόμην δὲ ὅπου συνέφερε*).<sup>36</sup> Die Bewässerungsanlagen behaupten unter den *ἔργα Σεμιράμιδος*

<sup>31</sup> Vgl. Ch. KUENTZ: La bataille de Qadech. *Mém. de l'Inst. Franç. d'Arch. Orientale* 55. Le Caire 1928—34. S. 328 ff. Laut der offiziellen Version wurde auch Valerian eigenhändig durch Sähpuhr gefangen genommen: *Res gestae d. Sap.* 11.

<sup>32</sup> WEINGÄRTNER: S. 172.

<sup>33</sup> Auch Alexander soll u. a. einen Feldzug gegen Karthago «und jenseits der Karthager» geplant haben, vgl. Arr., *Anab.* V 27,7.

<sup>34</sup> Vgl. unseren ob. (Ann. 24) erwähnten Versuch: S. 359 ff.

<sup>35</sup> Vgl. den Text des Rassam-Zylinders, X 17—30 (M. STRECK: *Assurbanipal und die letzten assyr. Könige.* II. Leipzig 1916, S. 83 ff.): «Sie (die vorher genannten vier Könige) zogen das Joch des Galawagens unter mir bis zum Tore des Tempels.»

<sup>36</sup> Nicht ganz genau, trotzdem interessant ist der Hinweis auf unsere Stelle bei DE LA BLANCHÈRE, DAREMBERG—SAGLIO s. v. «Fossa», p. 1326: «La devise de tout l'Orient semble être la déclaration que la légende prêtait à Semiramis dans l'inscription lue par Alexandre au delà de la Bactriane, pays de canalisation par excellence: «J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais. . .»

eine bevorzugte Stelle in unseren Quellen; sie sind kennzeichnend auch für das Fortleben der Semiramisgeschichten, welche wir unlängst in einem besonderen Aufsatz behandelt haben.<sup>37</sup> Diese Funktion der mythisch gewordenen Gestalt wird entsprechend den Forderungen einer Aretalogie formuliert: sie soll die Flüsse gezwungen haben, wie es ihr beliebte. Denkt man an die Rolle, die in den Darstellungen der mythischen Eroberungszüge Herakles oder Dionysos spielt, denkt man an ihre *στήλαι* oder *βωμοί*, welche sie am äußersten Westen oder Osten aufgestellt haben, was dann Alexander d. Gr. ebenso wie Sesostriis nachgeahmt haben sollen (vgl. Strab. III 5,5 c. 171: 'Αλέξανδρος δὲ τῆς Ἰνδικῆς στρατείας ὄρια βωμοὺς ἔθετο ἐν τοῖς τόποις, εἰς οὓς ὑστάτους ἀφίκετο τῶν πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς Ἰνδῶν, μιμούμενος τὸν Ἡρακλέα καὶ τὸν Διόνυσον,<sup>37/a</sup> s. auch Arr., Anab. V 29,1), oder an Arrians Beschreibung des Ortes, *ὅπου τινὰ ὑπομήματα τοῦ Διονύσου οἱ Νυσαῖοι ἐκόμπαζον*, und wo die Makedonier mit Efeu bekränzt eine Hymne auf Dionysos angestimmt haben, *τὰς ἐπωνυμίας τοῦ θεοῦ ἀνακαλοῦντες* (Arr. V 2,5 f.), so wird man auch den mehr als feierlichen Ausdruck des Polyainos (*ποταμοὺς ἠγάγκασα...*) verstehen. Liest man doch auch in der Bacchus-Aretalogie des Horaz (C. II 19,17, unter den übrigen Wundertaten des Gottes): *tu flectis amnis...*, wozu Porphyrio treffend bemerkt: *pro «domas»...*, *tamquam decursus eorum declinet, quo velit*.

Was nun das *amnis flectere* betrifft, so kommt dem Leser des Herodot nicht nur die Geschichte in den Sinn, wie Kyros den Fluß Gyndes «züchtigte» (I 189, dazu Steins Kommentar: «Was eine naive Volkssage als Werk kindischen Zornes darstellt, war ohne Zweifel nichts anderes als ein großes Kanalsystem zur Bewässerung der umliegenden Landschaft, das noch heute am Diala in vollem Betrieb ist»), sondern auch das berühmte Kap. III 117 über den Fluß namens Akes, der früher in fünf Arme geteilt die Länder der Chorasmier, der Hyrkanier, der Parther, der Saranger und Thamanaiier bewässerte. «Seit diese Völker aber Untertanen der Perser sind, soll es ihnen sehr schlecht ergehen: der König baute nämlich die Felspalten (*διάσπαρες*) zu» (vgl. VII 130, wo Xerxes die Thessalier mit der Versperrung des Tempe-Tales bedroht), und ließ sich für das Öffnen der Stauwehre (*πόλται*, iran. *vary*)<sup>38</sup> erhebliche Summen zahlen. Angesichts der Tatsache, daß das künstliche Bewässerungssystem von Iran mit den zugehörigen Kanälen usw. erst unter den Achämeniden ausgebaut wurde und auch die von Semiramis erwähnten Saker und Sogdianer erst durch Kyros ins persische Weltreich eingegliedert worden sind, kann man die Zeit, als diese Züge der Semiramis gewisse Aktualität hatten, zweifellos später als die Lebenszeit der «historischen» Semiramis ansetzen.

<sup>37</sup> Erscheint in den Mitteilungen der Ung. Akad. d. Wiss. (I. Kl.)

<sup>37/a</sup> Vgl. noch Plin., Nat. hist. VI 16, 49: *arae ibi (sc. in ultimis Sogdianorum finibus) sunt ab Hercule ac Libero patre constitutae, item Cyro et Semiramide atque Alexandro*. Dazu ED. NORDEN: Germ. Urg.<sup>3</sup> 184, 1; zu Sesostriis' Säulen: ED. MEYER: Gesch. d. Alt. I<sup>2</sup> 256 ff.

<sup>38</sup> Vgl. J. MARKWART: Wehrot und Arang. Leiden 1938, S 9; neuerdings W. M. MASSON: a. a. O., S. 172 ff., mit weiterer Literatur.

Wenn J. Markwart<sup>39</sup> behauptet, daß bei Herodot «ein Titanen- oder Dämonenwerk beschrieben wurde», so hat er sicherlich Recht. (Die herodoteische Darstellung hat auch nach Ph.-E. Legrand<sup>40</sup> «quelque chose de merveilleux».) Die ganze Semiramis-Legende hat auch «quelque chose de merveilleux», wobei nur die *historischen* Realitäten nicht außer Acht bleiben sollen. Wie W. Eilers neuerdings<sup>41</sup> geschrieben hat: «Infolge der bekannten Verquickung von Gestalten der babylonisch-assyrischen und der medisch-persischen Geschichte, aber wohl auch durch die beständigen Kriegszüge der mesopotamischen Könige ins Gebirgsland des Zagros verursacht, fließen iranische Elemente und medische Lokalüberlieferung in der Semiramisgestalt zusammen.» Allenfalls könnte der ganze Komplex innerhalb noch weiterer Zusammenhänge behandelt werden, wobei auch der klassische Philologe mitzuforschen hat.

Budapest.

<sup>39</sup> A. a. O., S. 11.

<sup>40</sup> In seiner Ausgabe: Hérodote, Hist. 1. III. Paris 1958, S. 155.

<sup>41</sup> A. a. O., S. 68.



J. WOLSKI

## L'ORIGINE DE LA RELATION D'ARRIEN SUR LA PAIRE DES FRÈRES ARSACIDES, ARSACE ET TIRIDATE

Dans les recherches relatives à la fondation de l'Etat parthe, une question surtout faisait l'objet de la controverse qui divisait le monde des savants en deux camps. Les uns se prononçaient en faveur de la version qui a attribué le rôle de la fondation de la monarchie des Arsacides à Arsace, premier dans la lignée de cette célèbre dynastie,<sup>1</sup> les autres, dont la position s'était fortifiée le long du XX<sup>e</sup> siècle, ont souligné la mission de la paire des frères, Arsace et Tiridate, en mettant l'accent sur ce dernier.<sup>2</sup> Cette seconde version appuyée sur la relation d'Arrien,<sup>3</sup> considérée comme fondamentale pour les origines des Parthes, a attribué la tâche de la fondation de l'État parthe de façon à n'en référer la plus grande partie qu'à Tiridate, en laissant du côté Arsace dont le règne de deux ans ne présentait, à vrai dire, qu'un petit champ d'activité. Ce schéma, élaboré surtout et défendu par A. v. Gutschmid<sup>4</sup> et développé avant la dernière guerre par W. W. Tarn,<sup>5</sup> a abouti dans sa conséquence finale à faire disparaître Arsace du cadre des personnalités historiques et retomber toute la gloire de la fondation de l'État parthe sur Tiridate.

Pour ma part, je suis depuis une quarantaine d'années partisan d'une opinion complètement différente. Déjà dans ma dissertation sur Arsace I<sup>er</sup>,<sup>6</sup>

<sup>1</sup> C'est surtout dans les travaux plus anciens, comme p. ex. J. SAINT-MARTIN : *Fragments d'une histoire des Arsacides*, I. Paris 1850. J. H. SCHNEIDERWITTH : *Die Parther nach griechisch-römischen Quellen*, Progr. Heiligenstadt 1873. J. G. DROYSEN : *Geschichte des Hellenismus*. III. 2. Hamburg 1877. FR. SPIEGEL : *Iranische Altertumskunde*. III, Leipzig 1878, qu'on trouve ce point de vue le plus répandu. Mais on n'a pas pris en considération dans ces travaux, probablement à cause du manque de critique des sources, toutes les conséquences qui résultaient de divergences des versions sur les origines de l'État parthe. Cf. déjà J. VAILLANT : *Arsacidarum imperium etc.* Parisii 1725.

<sup>2</sup> Pour ne citer de la nombreuse littérature que les positions les plus connues, comm p. ex. F. JUSTI : *Geschichte Irans*, dans : Geiger u. Kuhn, *Grundriss der iranischen Philologie*. II. Strassburg 1896, A. BOUCHÉ-LECLERCQ : *Histoire des Séleucides*, I, Paris 1911, A. CHRISTENSEN : *Die Iranier*. Handb. d. klass. Altertumsw. III, 1. 3, 3, 1, München 1933.

<sup>3</sup> Parth. fr. I. F. H. G. III (MÜLLER) 587. Cf. Syncelle, 284 B—C.

<sup>4</sup> A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer*, Tübingen 1888, 29 ss.

<sup>5</sup> W. W. TARN : *The Cambridge Ancient History*. IX. 1932, 574 s.

<sup>6</sup> J. WOLSKI : *Arsace I, założyciel państwa partyjskiego*, *Eos* 38 (1937) 492—513, et 39, 1938, 244—266, réimprimé en français : *Arsace I<sup>er</sup>, fondateur de l'État parthe*. *Acta Iranica* 3 (1974) 159—199.

ainsi que dans les articles ultérieurs dans «*Historia*»,<sup>7</sup> j'ai soumis à un examen critique toutes les sources relatives à cette question. En réfutant la thèse de la supériorité d'Arrien comme source capitale pour les origines de l'État parthe, j'ai mis au premier plan la couche des sources la mieux attestée dont Strabon et Trôgue Pompée dans l'Épitomé de Justin étaient les principaux représentants. Les résultats de mes recherches, acceptés pas à pas par la science,<sup>8</sup> se résumaient dans la constatation de l'historicité d'Arsace I-er sous la forme transmise par Strabon et Justin et de son rôle historique dans la fondation de l'État parthe. D'autre part, je refusais l'historicité à la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, dont l'existence dépendait uniquement de la tradition, imbuée de légendes, conservée chez Arrien et Syncelle.

Tel était l'état de la question, et bien que la thèse de l'historicité d'Arsace I-er semble être fixée, néanmoins il y avait des doutes quant à la provenance de la version d'Arrien relative à la paire des frères Arsacides et de sa signification. La chose paraît vraiment étrange et difficile à expliquer. Mais ces doutes apparaissant de temps en temps, surtout de la part d'Elie Bickerman,<sup>9</sup> devaient se taire en vue de la découverte pendant les fouilles soviétiques à Nisa des ostraca contenant des inscriptions permettant de reconstituer la généalogie des Arsacides. Publiées par Diakonoff et Livschitz,<sup>10</sup> elles ont écarté, comme il semble, pour toujours, l'hypothèse déjà fort douteuse de l'historicité de Tiridate ou bien, disons-le ouvertement, de la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate. Pour eux, il n'y a plus de place dans la généalogie des Arsacides.

La confirmation des déductions tirées des sources grecques et latines grâce aux données provenant du sol parthe tranche la question si longuement disputée. Mais ce n'est pas la fin des preuves livrées par l'Iran. Il y a quelques années, on a découvert quelque part en Iran un trésor de monnaies, pour la plupart parthes, et publié par Abgarians et Sellwood.<sup>11</sup> Après une analyse

<sup>7</sup> J. WOLSKI: L'historicité d'Arsace I<sup>er</sup>. *Historia* 8 (1959) 222–238, Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides, *Historia* 11 (1962), 136–145.

<sup>8</sup> En suivant M. ROSTOVITZ: *The Social and Economic History of the Hellenistic World. I–III*. Oxford 1941. 1425, un nombre de plus en plus grandissant des savants s'était rallié à ma reconstruction des origines de l'État parthe. Cf. H. BENGTSON: *Griechische Geschichte*<sup>5</sup>. München 1977, N. R. FRYE: *The Heritage of Persia*. London 1962, G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, Paris 1965. K. H. ZIEGLER: *Die rechtlichen Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich*. Wiesbaden 1964. H. SCHMITT: *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos d. Gr. und seiner Zeit*, Wiesbaden 1964, J. NEUSNER: *A History of the Jews in Babylonia, the Parthian Period*, Leiden 1965, E. WILL: *Histoire politique du monde hellénistique, I–II*, Nancy 1966–67. G. A. KOSCHELENKO: *Kultura Parfii*, Moscou 1966, A. M. SIMONETTA: *La monetazione partica*, Roma 1968.

<sup>9</sup> E. BICKERMAN: *Notes on Seleucid and Parthian Chronology*. *Berytus* 8 (1944) 73–83.

<sup>10</sup> Cf. I. M. DIAKONOFF et W. A. LIVSCHITZ: *Dokumenty iz Nisy I w. do n. e.* Moscou 1960, 20. Dans cette généalogie on ne trouve pas du tout cité le nom de Tiridate.

<sup>11</sup> Cf. M. T. ABGARIANS et D. G. SELLWOOD: *A Hoard of early Parthian Drachms*. *Numismatic Chronicle, Seventh Series*, vol. 11 (1971) 103–118.

minutieuse les auteurs se sont prononcés en faveur de l'opinion, combattue d'ailleurs depuis des années dans la science, que la frappe des premières monnaies parthes doit être attribuée aux deux premiers Arsacides, donc à Arsace I-er et à son fils et successeur, Arsace II. Elle se place alors à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. n.e., et non à la moitié du II<sup>e</sup> siècle av.n.e.<sup>12</sup> On ne peut donc nier aujourd'hui l'historicité d'Arsace I-er qui, de chef de la tribu des Parnes, grâce à ses conquêtes en Iran, s'est élevé à la position de roi et de fondateur d'un empire.

Du point de vue méthodique, ce n'est de cette façon que la moitié du problème qui se trouve résolue. On ne peut plus douter de l'historicité d'Arsace I<sup>er</sup> et de la reconstitution de la version de la fondation de l'État parthe transmise par la couche des sources composée de Strabon et de Justin.<sup>13</sup> Mais que faire avec la version de la couche tardive des sources, d'Arrien et de Syncelle, qui pousse au premier plan les frères Arsacides, Arsace et Tiridate? Pour gagner une approche à la totalité du problème, il me semble nécessaire de trouver l'explication de cette version, de cette paire énigmatique, non historique, il est vrai, mais dont l'existence provoque à en chercher l'origine, le fondement. Il est presque inadmissible, du moins pour moi, de traiter cette version, maintes fois citée dans les sources, comme un amas de légendes sans aucune valeur. Les études sur les Parthes, sur le mécanisme de leur gouvernement et leur niveau culturel nous placent aujourd'hui dans une situation qui est bien éloignée de l'idée de la barbarie des Parthes et de leur structure.<sup>14</sup>

Bien que la version d'Arrien et de Syncelle soit dotée de beaucoup de détails empruntés à des scènes historiques bien connues, comme p. ex. le motif de pédérastie, calqué sur le modèle de la passion criminelle de Pisistratide Hipparque pour le juvénile Harmodios,<sup>15</sup> ou bien celui de la conjuration de

<sup>12</sup> D'accord avec mon opinion sur l'historicité d'Arsace I<sup>er</sup>, c'est déjà dans Eos 39 (1938) 260 ss., que j'ai attribué la frappe des premières monnaies parthes à ce roi. Contre G. LE RIDER : Suse sous les Séleucides et les Parthes. Paris 1965. 299 ss., qui est partisan de la date plus tardive des premières émissions parthes, se sont prononcés, ces derniers temps, A. SIMONETTA : La monetazione partica dal 247 al 122 a. C., *Rivista italiana di numismatica*, vol. XVI, Serie quinta, 70 (1968) et G. A. KOSCHELENKO : Niekotoryje woprosy istorii ranniej Parfii, V. D. I. 1. 1968, 53-71.

<sup>13</sup> Pour l'ensemble de la question voir J. WOLSKI : L'effondrement de la domination des Séleucides en Iran au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *Bulletin intern. de l'Acad. Pol. des Sciences, Cl. de Philologie — Cl. d'Hist. et de Philos.*, No suppl. 5, Cracovie 1947, 13-70, la traduction allemande : *Der Zusammenbruch der Seleukidenherrschaft im Iran im 3. Jhrh. v. Chr.*, dans : *Der Hellenismus in Mittelasien*. Darmstadt 1969, 188-254, ainsi que *The Decay of the Iranian Empire of the Seleucids and the Chronology of the Parthian Beginnings*. Berytus 12 (1957) 35-52. Voir aussi les ouvrages cités plus haut, note 8.

<sup>14</sup> Pour ne mettre en relief qu'un domaine d'importance, celui de l'idéologie parthe. Cf. J. NEUSNER : Parthian Political Ideology, *Iranica Antiqua* 3 (1963) 40-59, et J. WOLSKI : Les Achéménides et les Arsacides. *Syria* 43 (1966) 67-89. L'apport très sérieux de l'archéologie soviétique pour éclairer le développement de la culture parthe, cf. G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*. Moscou 1966, où sont cités les travaux les plus récents relatifs à ce problème.

<sup>15</sup> Thucydide VI 54, 56 ; Arist. Athen. Polit. 18, 2.

sept Perses pour renverser Gaumata,<sup>16</sup> tout cela mis en relief par les auteurs cités plus haut, il ne me semble pas possible d'y voir l'essentiel de cette version. Son élément principal est la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, et ce qu'on doit chercher à expliquer c'est la cause de son apparition. Pour trouver l'éclaircissement de cette version énigmatique et qui reste en contradiction avec tout ce que nous savons des sources littéraires, inscriptions, monnaies, sur les origines des Arsacides, on ne peut se borner à embellir et à enrichir ce récit. Tous ces détails sont subordonnés à l'idée centrale, celle des frères Arsacides.

Pour approcher le problème, pour trouver l'élément capable de nous servir de point de départ dans nos recherches, il me semble nécessaire d'envisager l'atmosphère générale de la version. D'après Arrien et Syncelle — ce dernier est de beaucoup plus explicite qu'Arrien — les frères Arsacides, Arsace et Tiridate, ont libéré les Parthes du joug honteux, de l'esclavage, des Séleucides, représentés par le satrape de la Parthyène nommé une fois Pherecle, une autre fois Agathocle.<sup>17</sup> C'est contre l'attentat criminel du satrape, porté contre l'honneur du plus jeune des Arsacides, Tiridate, que les frères Arsacides, traités du reste comme les sujets des Séleucides, se sont mis à comploter avec cinq de leurs compagnons et, finalement, sont venus à bout du violeur. Leur action avait pour effet la libération de la Parthyène qui de cette façon s'est détachée de la monarchie des Séleucides pour former désormais un État distinct.

C'est dans un monde tout à fait différent de celui dont les fondements nous apparaissent fortement fixés dans la tradition historique digne de foi que nous nous trouvons placés par Arrien. Et cette différence est tellement marquée qu'il me semble impossible d'essayer de faire entrer cette version dans le milieu créé par Strabon et Justin malgré les efforts menés par E. Bickerman dans le sens opposé.<sup>18</sup> En constatant cet état de choses, nous sommes placés, je le répète encore une fois, devant une énigme. Il y a beaucoup d'exemples dans la tradition historique où la fondation d'un État est embellie de détails contradictoires, où la chronologie léguée par les sources se trouve en désaccord. Mais, pourquoi avoir inventé la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, au lieu d'un fondateur au nom bien connu et célèbre chez les Parthes, d'Arsace? Ces frères Arsace et Tiridate, l'un plus âgé et mort, ou plutôt tué après deux ans de règne, dont la réalité est nulle, l'autre, adoles-

<sup>16</sup> Cf. A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans*, 30, où il analyse ce passage sans cependant en tirer des conséquences méthodiques.

<sup>17</sup> Pour souligner l'indifférence avec laquelle on s'approche de ce problème, il faut considérer le manque d'intérêt pour la diversité du nom du satrape. Cf. J. WOLSKI : *Arsace I<sup>er</sup>, Acta Iranica* 3 (1974) 159 ss.

<sup>18</sup> Cf. E. BICKERMAN : *Notes on Seleucid and Parthian Chronology*, *Berytus* 8 (1944) 73 ss., qui est partisan d'une unique couche de sources. Pour moi ce n'est que la tradition de Strabon et de Justin qui compte comme sources dignes de foi.

cent au moment de l'origine de l'action, mais régnant après le meurtre d'Arsace trente sept ans, sont à mon avis plutôt des ombres que des personnalités, vivant et agissant dans l'histoire des Parthes.

Ce que je propose maintenant ne prétend pas être plus qu'une hypothèse entreprise au moyen d'éléments très restreints. Elle a l'avantage d'être fortement établie dans le réel du milieu parthe, dans le climat, disons-le franchement, des traditions et des croyances religieuses des Parthes. Pour m'exprimer d'une façon plus claire, je trouve quelques mentions d'importance dans la trame de la version d'Arrien qui nous donnent des points d'appui propres à nous aider dans nos recherches.

L'un, c'est la paire des frères, l'autre, c'est le meurtre du plus âgé après un court délai de deux ans. La sublimation de la paire des frères Arsacides, auteurs de la libération de la Parthyène, a, à mes yeux, quelque chose que relève du climat presque religieux, en tout cas extraordinaire. En me plaçant dans une telle atmosphère, j'ai commencé à chercher dans le domaine religieux une paire de frères surhumains et fortement liée avec le monde des croyances parthes et dont la substance pourrait répondre à l'atmosphère émanant de la tradition d'Arrien. En suivant le fil une fois saisi, je me suis orienté vers une paire de dieux frères connus sous le nom de Dioscours ou bien de Cabeires, nommés aussi grands dieux, *megaloi theoi*.<sup>19</sup> Leur fonction capitale s'est ramenée à porter secours dans des situations pénibles, difficiles, d'où vient leur nom *theoi soterés*. En analysant le contenu de la version transmise par Arrien et Syncelle, j'y trouve des analogies, des ressemblances entre les frères Arsacides et les Dioscours. Les deux paires se composent de frères, leur activité est la même, les Arsacides comme les Dioscours viennent au secours des opprimés, dans ce cas des Parthes exposés aux pires tourments de la part des Macédoniens. Ces rapprochements, je l'avoue, sont loin d'être décisifs, mais à notre aide viennent d'autres données des sources qui mettent en relief le rôle et la place des Dioscours, des grands dieux, dans le culte parthe.

Il y a déjà plus d'un demi siècle qu'on a publié une inscription trouvée à Délos et placée dans un recueil par Roussel;<sup>20</sup> elle date d'env. 101—100 av.n.e. Dans cette inscription est mentionné un haut personnage parthe de la cour de Mithridate II ainsi qu'un certain Hélianax qui, entre autres, est prêtre des «*theon megalon Samotrakon Dioscouron Cabeiron*». Une autre inscription, témoignant de l'importance du culte des dieux Dioscours chez les Parthes, date d'un peu plus tard.<sup>21</sup> Les travaux relatifs au culte et à l'importance des Dioscours chez les Parthes sont assez nombreux. Ils soulignent, avant tout, le caractère compliqué de ce culte où on voit se mêler les éléments grecs et

<sup>19</sup> Pour la question des Dioscours et celle de leur culte dans l'Etat parthe, voir G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*. Moscou 1966. 24 ss.

<sup>20</sup> Cf. P. ROUSSEL et M. LAUNEY : *Inscriptions de Délos*. Paris 1937. No 1581.

<sup>21</sup> Cf. P. ROUSSEL et M. LAUNEY : *op. cit.* No 1582.

d'autre part, dans la forme matérielle du culte, les éléments indigènes, iraniens.<sup>22</sup>

Sans entrer ici dans la discussion sur l'étendue des influences iraniennes sur le fond grec, telles que nous les voyons dans le culte des megaloi theoi, des Dioscourses, une chose nous semble évidente. C'est que ce culte occupait une place d'importance dans la vie religieuse et culturelle des Parthes. Son ascendant date du II<sup>e</sup> siècle av. n.e. Comme élément fondamental dont l'existence est strictement liée avec la paire des frères Dioscourses apparaît l'idée du dualisme, si intimement unie avec le zoroastrisme. Les Dioscourses avaient dans le monde iranien comme leurs correspondants les frères Ahoura-Mazda et Anglo-Maniou. Ce syncrétisme irano-grec, révélé dans ce culte, apparaît aussi dans la tradition d'Arrien où l'on discerne beaucoup d'interpolations grecques allant de paire avec des éléments iraniens.<sup>23</sup>

Pour étayer l'hypothèse avancée plus haut et qui se résume dans le parallélisme des deux paires de frères, Arsacides et Dioscourses, un nouvel apport nous est fourni grâce à la découverte par les archéologues soviétiques à Nisa, dans cet ensemble somptueux, du temple dit «rond». En se référant à la discussion dont Pugatschenkova<sup>24</sup> et Koschelenko,<sup>25</sup> entre autres, étaient les principaux auteurs, on en déduit la conclusion que ce temple était consacré au culte des megaloi theoi, des Dioscourses. L'analyse bien approfondie du principe architectural souligne la juxtaposition dans ce bâtiment d'élément tantôt grecs tantôt indigènes dont la provenance chorésmienne ressort des fouilles effectuées il n'y pas longtemps dans la région chorésmienne.

Si les suppositions avancées à propos du temple rond s'avèrent justes, alors nous disposons d'un ensemble de preuves qui dépeignent d'une manière assez convaincante le milieu parthe. C'est à partir de ce climat que nous pouvons admettre la formation de la tradition dont les héros n'étaient autres que les frères Arsacides, Arsace et Tiridate. Ils étaient, à ce qu'il paraît, imbus d'une onction quasi divine comme sauveurs de la Parthyène menacée par le violateur macédonien. La juxtaposition de beaucoup d'éléments d'origine diverse peut nous servir de moyen pour éclairer le jeu de forces dont l'Iran des Arsacides était le théâtre depuis au moins le II<sup>e</sup> siècle av. n.e. Et il me semble hors de doute de voir comme l'instance active et déterminante, responsable de la création de cette version, les Arsacides mêmes.<sup>26</sup>

<sup>22</sup> Cf. G. A. KOSCHELENKO : op. cit. 26 ss.

<sup>23</sup> Cf. J. WOLSKI : Arsace I<sup>er</sup>, *Acta Iranica* 3 (1974) 176 ss.

<sup>24</sup> G. A. PUGATSCHENKOVA et N. I. KRASCHENINNIKOVA : *Krouglyj chram parfianskoj Nisy*. *Sovietskaja Archaologia*, 1964. No 4, 119 ss.

<sup>25</sup> G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*, 24 ss.

<sup>26</sup> Ce qui nous semble témoigner de l'apport des Arsacides dans la formation de cette tradition, c'est la version de la provenance des Arsacides de la dynastie des Achéménides. Cette idéologie proiranienne se laisse constater dans la tradition probablement déjà dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av. n. e. Cf. J. WOLSKI : Les Achéménides et les Arsacides : *Syria* 43, 67 ss.

La force créatrice du milieu parthe capable d'absorber et de faire entrer dans le tissu de sa propre tradition des idées en vigueur dans le passé en les adaptant habilement aux propres exigences nous est révélé dans un détail conservé chez Arrien et Syncelle. Dans l'atmosphère bien connue des Perses d'Eschyle, où Darius s'exprime à propos d'hybris, cette transgression des lois éternelles, dont la domination englobe le monde entier, l'Iran aussi,<sup>27</sup> Arrien nous y introduit en parlant du satrape séducteur dans le terme de *hybrisanta*, et de son méfait comme *hybris*. Il y a donc beaucoup de fils qui se multiplient pour nous révéler ce milieu unique où pullulaient les réminiscences de part et d'autre.

Mais ce n'est pas la dernière preuve à notre disposition. La version d'Arrien et de Syncelle contient encore un élément dont la signification plaçait la critique devant une énigme. Il s'agit d'un passage de Syncelle qui raconte le sort des frères Arsacides après leur victoire remportée sur le violateur macédonien et après la revendication de la liberté par les Parthes. Arsace devient maintenant roi des Parthes, mais son règne ne dure que deux ans à cause de son meurtre. Après sa mort, c'est le frère cadet Tiridate, qui saisit la couronne pour régner trente-sept ans. La critique s'était donné beaucoup de peine pour faire entrer ces deux rois Arsacides dans les cadres de l'histoire parthe, pour les mettre en concordance avec ce que nous savons des sources sur les origines de l'État parthe. Vain effort, on s'y était heurté à des difficultés quasi insurmontables.<sup>28</sup>

Pour ma part, je tiens, je tenais, pour impossible un tel procédé parce que pour moi ces frères Arsacides n'ont aucun droit à l'historicité.<sup>29</sup> Ni Arsace avec son règne limité à deux ans, ni Tiridate, régnant trente-sept ans, n'ont existé en réalité. Une image tout à fait différente apparaît à partir du moment où nous admettons, en suivant la ligne de raisonnement adoptée plus haut, qu'il y a ici une scène quasi rituelle empruntée au culte des Dioscourses, des Cabeires.<sup>30</sup> D'accord avec ce culte, dont un des éléments consistait dans les mystères, domaine pas tout à fait étranger aux Perses et, à leur exemple, aux Parthes, un des *megaloi theoi* devait mourir. Sa mort constituait l'apogée des mystères qui étaient aussi à la base du culte de Mithra connu, lui aussi, en Iran des Arsacides depuis au moins le II siècle av. n.e. Et voilà, la mort d'Arsace

<sup>27</sup> Voir en dernière instance, A. MOMIGLIANO : *Alien Wisdom, The Limits of Hellenisation*. Cambridge 1975. 130, qui analyse cette question sur la plate-forme plus large des relations entre la Grèce et le monde iranien.

<sup>28</sup> Pour n'en citer qu'un exemple, il suffit de mentionner A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans*, 30, dont l'effort à harmoniser tous les éléments chronologiques, entre autres l'ère des Arsacides, comptée par lui en l'an 248. s'avérait vain, cette date, ainsi que la date de l'ère des Séleucides se plaçant d'un an plus tôt que l'on ne l'admettait auparavant.

<sup>29</sup> Opinion déjà exprimée par moi en 1938, Cf. *Eos* 39 (1938) 244 ss.

<sup>30</sup> Sur la question de culte des Cabeires chez les Parthes, voir les justes remarques de G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*, 28 ss.

ne peut pas être interprétée comme un fait historique contrairement à ce qu'en ont dit depuis Gutschmid les écrivains contemporains. Il faut absolument prendre une distance avant d'utiliser les données de la tradition d'Arrien et de Syncelle pour combler les lacunes du schéma chronologique de la plus ancienne histoire des Parthes.

Ces deux personnages, Arsace de deux ans et Tiridate de trente sept ans sont complètement dénués de réalité historique. Pour finir, je tiens pour nécessaire d'avouer combien les propositions avancées plus haut sont hypothétiques. La cause en est l'état de notre tradition composée presque uniquement de sources grecques et latines. Je n'ai pas besoin de souligner, aujourd'hui d'autant plus, que nous nous trouvons devant une tâche très pénible, les sources parthes n'étant pas en état de nous livrer des données dignes de foi. Pour ma part, je l'ai déjà dit en 1973, pendant la Conférence tenue à Budapest, je suis toujours disposé à utiliser les sources classiques pour l'histoire de l'Orient à moins qu'elles ne soient contradictoires à la tradition indigène.<sup>31</sup> Dans le cas de la version d'Arrien et de Syncelle, si l'on peut en dégager le fond, j'ai essayé de la vérifier, de l'appuyer à l'aide d'autres genres de sources, tantôt écrites, tantôt archéologiques. Tâche très difficile vu l'aspect de cette version, probablement produit d'une longue période de temps, due aux divers éléments qui ont contribué à former son état actuel. Elle reflète en tout cas la richesse, et en même temps la complexité de ce phénomène qu'on appelle la culture des Parthes.

Kraków.

<sup>31</sup> Il est probable que la forme extérieure, prosopographique, de la version des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, a trouvé sa source dans l'histoire de l'Arménie, où fut fondée la secondogéniture arsacide. Nous connaissons son représentant Arsace dont le règne ne durait que deux ans (33 – 35 n. e.), ainsi que Tiridate, bien connu par sa visite à Rome sous Néron ; il devait régner env. 37 – 38 ans (62 – 100 n. e.). Cf. J. DE MORGAN : *Histoire du peuple arménien*. Paris 1910. 91.



J. HARMATTA

## THE ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE FOR THE DATE OF THE SOGDIAN «ANCIENT LETTERS»

The Sogdian «Ancient Letters» can be regarded without doubt as valuable historical sources for the history of Ancient Central Asia.<sup>1</sup> Their testimony cannot be used, however, as historical evidence without the exact knowledge of their chronological position. It is, therefore, easy to understand when the date of the «Ancient Letters» aroused a keen interest among Iranian scholars of late years. The historical value of these Sogdian texts was clearly recognized by Sir Aurel Stein, the discoverer of them, already before their decipherment and publication. Without any knowledge of their contents, he thought of two possibilities: (1) either they testify to the presence of an Iranian element in the indigenous population of the Tun-huang Limes — (2) or they may emanate from Sogdian traders travelling along the «Silk Route» between China and the Sogdian land.<sup>2</sup>

It is interesting to note that Sir Aurel Stein himself did not raise the question of the date of the «Ancient Letters». His only aim was to establish certain chronological limits for the use of the paper on which the letters were written. He referred to the invention dated from 105 A. D. of the paper in China on the one hand, and to the latest Chinese documents, dated from 137 A. D. and 153 A. D. respectively, found on the Tun-huang Limes, on the other hand. On the basis of this and other archaeological evidence he concluded «that the garrisoning of the stations of the Limes must have ceased some time in the second century A. D.»<sup>3</sup> From this statement it becomes perfectly clear that he put the writing of these paper documents roughly between 105 A. D. and the end of the second century A. D. Unfortunately, Sir Aurel Stein's views concerning the composing of the Sogdian «Ancient Letters» were misunderstood and misinterpreted by H. Reichelt when he published these documents for the first time. He ascribed to him the view that the letters were written between 105 A. D. and 137/153 A. D., *i.e.* between the invention of the paper and the

<sup>1</sup> Cf. their appreciation by W. B. HENNING: *The Date of the Sogdian Ancient Letters*. BSOAS 12 (1948) 602.

<sup>2</sup> SIR AUREL STEIN: *Serindia*. II. Oxford 1921. 676, 752.

<sup>3</sup> *Serindia*. II. 673.

supposed withdrawal of the Chinese garrisons from the Limes.<sup>4</sup> It is, however, perfectly clear from the text quoted above that Sir Aurel Stein carefully dated the abandoning of the military stations on the Tun-huang Limes to «some time in the second century A. D.».

It is to be regretted that W. B. Henning was also misled by Reichelt. Thus, he too, ascribed to Sir Aurel Stein the view that the «Ancient Letters» are to be dated between 105 A. D. and 137/153 A. D. He also wanted to refute this theory, ascribed erroneously to Sir Aurel Stein, even by archaeological arguments, placed at his disposal by G. Haloun. Unfortunately, Henning had no acquaintance either with archaeological methodology or with the archaeological finds of the Tun-huang Limes. Thus the essence of the arguments put forward by Sir Aurel Stein totally escaped his attention. Moreover, he supposed that the «Ancient Letters» were found together with about seven hundred Chinese documents.<sup>5</sup> Accordingly, he believed that the main argument used by Stein for a date between 105 A. D. and 137/153 A. D. was the joint occurrence of the «Ancient Letters» and the dated Chinese documents. Now, Haloun composed a table<sup>6</sup> for him which shows that while 78 Chinese documents are dated between 98 B. C. and 39 B. C. and 30 pieces between 1 A. D. and 94 A. D., only one document can be dated to 137 A. D. and another doubtful one to 153 A. D. On the basis of these data Henning wrote that it is perilous «to argue that the Sogdian Letters must belong to a year in which occupation of the site is attested by the presence of a Chinese document» because «Chinese paper documents, too, some (three) from the second (?) century, but most of them (eleven) from T'ang times, probably the *eight century*, were found in the same area».<sup>7</sup>

The archaeological facts are, however, the followings. The Tun-huang Limes represents a fortification system extending more than 70 miles in length.<sup>8</sup> Behind the wall rose a chain of watch-towers. The distance of these from each other varied between 3/4 of a mile and 4 1/2 miles. The overwhelming majority of the finds unearthed by Sir Aurel Stein came to light in the ruins of buildings adjoining to the watch-towers and in refuse-heaps situated in or around them. That means that we have to do not with one but with many archaeological

<sup>4</sup> H. REICHELT: Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums. II Heidelberg 1931. 6.

<sup>5</sup> HENNING: BSOAS 12 (1948) 602 «The Sogdian Letters were found together with a large number (about seven hundred) of Chinese documents».

<sup>6</sup> HALOUN compiled his table on the basis of the table published by E. CHAVANNES (Les documents chinois découverts par Aurel Stein. Oxford 1913. III), containing the dates occurring in the Chinese documents. However, he abridged CHAVANNES' table arbitrarily by contracting the evidence into two aggregate groups and contrasting them with the two latest dates. This manipulation is inadmissible because one could contrast any year attested only by one document and separated by a chronological gap from the other years with the total of the other dates. As we show below, most of the dates are recorded in only one document. Had HENNING himself consulted CHAVANNES' book, he would have spared himself a series of misunderstandings and mistakes.

<sup>7</sup> W. B. HENNING: BSOAS 12 (1948) 601–602.

<sup>8</sup> SIR AUREL STEIN: Serindia. II. 735.

sites on the Tun-huang Limes inasmuch as each watch-tower represents a separate site lying often at a distance of 3—4 miles from the next. On the basis of a thorough study of the archaeological finds and the Chinese documents discovered at the separate sites, Sir Aurel Stein succeeded in elucidating the historical fate of several watch-towers. Each of them had its own individual fate: they were built at different times as the construction of the Limes advanced westwards; they were used for various purposes, garrisoned or abandoned and reoccupied again from time to time.

It would be quite incorrect, therefore, to say that the Sogdian «Ancient Letters» «were found together with a large number (about seven hundred) of Chinese documents» because this is the total number of the Chinese documents found along the Tun-huang Limes at 30 or more sites (708 were published by E. Chavannes, to which 62 published later by H. Maspero can be added). We must not, however, forget either that the finds came to light in several places within one and the same site. Thus the 770 documents were actually found in 67 different places. This was also the case at watch-tower T. XII. a where the «Ancient Letters» were unearthed: here, too, finds were made at several places. It turns out that the Sogdian «Ancient Letters» were found together with only two complete Chinese slips (documents Nos. 607, 609) and a fragmentary one,<sup>9</sup> *i.e.* instead of about seven hundred Chinese documents with only two ones. It becomes clear that archaeological finds, used with the method applied by Haloun and Henning, will be of no use in determining the date of the «Ancient Letters».

Fortunately, this does not exhaust the possibilities furnished by the archaeological finds of the Tun-huang Limes for establishing the date of the «Ancient Letters». The above given characterization of the archaeological material and its distribution shows that we have two ways of approach in solving the problem. The Chinese documents and the other finds enable us both to elaborate the general history of the Tun-huang Limes, already outlined by Sir Aurel Stein,<sup>10</sup> and to elucidate the fate of the «Ancient Letters» within the history of the site, *i.e.* the watch-tower T. XII. a.

For the first way of approach it is necessary to examine the distribution of the dated Chinese documents along the Tun-huang Limes as well as the chronological limits of the garrisoning of the different watch-towers inasmuch as they can be established on the basis of the dated Chinese slips. For this purpose I compiled two tables, the first showing all occurring dates and their connections with the watch-towers, the second presenting the attested dates for the separate watch-towers and finding places respectively.

<sup>9</sup> SIR AUREL STEIN: *Serindia*. II. 669. The fragmentary slip is not included among the documents published by E. CHAVANNES and the inventory number of No. 609 (T. XII. a. II) is obviously incorrect (the serial number of the find is missing).

<sup>10</sup> SIR AUREL STEIN: *Serindia*. II. 721—766.

Table I<sup>11</sup>

Date	Serial number of the documents <sup>12</sup>	Inventory number of the documents <sup>13</sup>
98 B.C.	No. 271	T. XXI. c. 22
96 B.C.	No. 304	T. XIV. III. 67
	No. 308	T. XIV. III. 20
95 B.C.	No. 306	T. XIV. III. 6
	No. 309 (?)	T. XIV. III. 64
94 B.C.	No. 305	T. XIV. III. 15
	No. 430 <sup>14</sup>	T. IV. b. II. 1
68 B.C.	No. 255	T. VI. b. II. 6
65 B.C.	No. 37	T. VI. b. I. 49. a
	No. 256 (?)	T. VI. b. II. 4
64 B.C.	No. 262 (?)	T. VI. b. IV. 2
63 B.C.	Nos. 9-24	T. VI. b. I. 220, 238, 128+203, 135, 50, 104+95, 254+92, 207, 8+39, T. VI. b. 003, T. VI. b. I. 186+283, 240, 273, 48, 58+ +215, 204
		No. 39 <sup>15</sup>
61 B.C.	No. 38	T. VI. b. I. 208
	No. 40	T. VI. b. I. 10
	No. 447 (?)	T. XV. a. III. 42
60 B.C.	No. 42	T. VI. b. I. 42
	No. 43	T. VI. b. I. 191
	No. 181 (?)	T. VI. b. I. 2
59 B.C.	Nos. 25-35	T. VI. b. I. 104+40, 201, 105, 36, 25, 63, 133, 234, 69, 86+148, 84
		No. 41
	No. 44	T. VI. b. I. 236

<sup>11</sup> The tables were composed on the basis of the works by E. CHAVANNES: *Les documents chinois découverts par Aurel Stein*. Oxford 1913., by H. MASPERO: *Les documents chinois de la troisième expedition de Sir Aurel Stein en Asie Centrale*. London 1953., by SIR AUREL STEIN: *Serindia. II*. Oxford 1921., and with the help of the corrections written by STEIN in his copy of CHAVANNES' book. The table compiled by CHAVANNES is incomplete: it does not contain every date occurring in the Chinese documents published by him and does not give any reference to their finding places. The latter defectiveness of the table was clearly felt by STEIN who wrote in by hand the references to the sites in his copy of the book. In general, studying CHAVANNES' book one must constantly consult SIR AUREL STEIN's *Serindia*.

<sup>12</sup> The serial numbers represent those of the documents published by CHAVANNES while the letter M after the numbers marks the serial numbers of the documents published by MASPERO. A question-mark after the serial number means that the date of the document cannot be established with absolute certainty.

<sup>13</sup> The inventory numbers of the documents contain firstly the sign of the watch-towers consisting of the capital letter T, a Roman numeral (= serial number of the watch-tower) and sometimes also a minuscule letter, while the second Roman numeral indicates the different refuse-heaps or other finding places within the same site. Lastly, the Arabic numerals mark the serial numbers of the finds unearthed at the indicated finding place. Thus *e.g.* the inventory number T. XV. a. III. 27 is to be explained as follows: T. XV. a = sign of the watch-tower, III = indication of the finding place within the site T. XV. a, 27 = serial number of the find discovered at the finding place III.

The meaning of the inventory numbers became clear even for CHAVANNES only after SIR AUREL STEIN had called his attention to the significance of their different components (cf. his remarks in the Errata of his book, p. 230).

<sup>14</sup> SIR AUREL STEIN had convincingly shown (*Serindia. II. 636*) that of the two theoretically possible dates proposed by CHAVANNES, only 94 B. C. can be taken into account from a historical view-point.

<sup>15</sup> This document contains two dates: 63 B. C. and 58 B. C. (Cf. also 58 B. C.)

Table I. (cont.)

Date	Serial number of the documents <sup>18</sup>	Inventory number of the documents <sup>18</sup>	
58 B.C.	No. 39 <sup>16</sup>	T. VI. b. I. 1	
	No. 45	T. VI. b. I. 305	
	No. 46	T. VI. b. I. 176	
	No. 87 (?)	T. VI. b. I. 223	
	No. 158	T. VI. b. I. 206	
	No. 159	T. VI. b. I. 14	
	No. 160	T. VI. b. I. 9	
	No. 392	T. XVII. 2	
	58/56 B.C.	No. 140 <sup>17</sup>	T. VI. b. I. 35
	58 or 54	No. 138 <sup>18</sup>	T. VI. b. I. 19
57 B.C.	No. 36	T. VI. b. I. 192	
	No. 47	T. VI. b. I. 49	
	No. 48	T. VI. b. I. 3	
	No. 49	T. VI. b. I. 91	
	No. 50	T. VI. b. I. 38	
	No. 51	T. VI. b. I. 213	
	No. 52	T. VI. b. I. 199	
	No. 53	T. VI. b. I. 210	
	No. 54	T. VI. b. I. 78	
	No. 55	T. VI. b. I. 45	
	No. 56	T. VI. b. I. 143	
	No. 57	T. VI. b. I. 287	
	No. 91	T. VI. b. I. 89	
	No. 92	T. VI. b. I. 188	
	No. 93	T. VI. b. I. 94	
	56 B.C.	No. 58	T. VI. b. I. 156
		No. 399	T. XIII. I. 8
53 B.C.	No. 446	T. XV. a. III. 13	
52 B.C.	No. 413	T. XVIII. I. 40	
	No. 414	T. XVIII. III. 6	
48 B.C.	No. 338 (?)	T. XIV. II. 14	
45 B.C.	No. 339 (?)	T. XIV. II. 15 <sup>19</sup>	
39 B.C.	No. 428	T. V. 2	
	No. 429	T. V. 4	
34 B.C.	No. 84 <sup>20</sup>	T. VI. b. I. 298	
17 B.C.	No. 6. M. (?)	T. XXIII. c. 023; T. XXIII. I. II. 013	
	No. 593 (?)	T. XII. a. II. 9	
4 A.D.	No. 355 <sup>21</sup>	T. XIV. IV. 3	
5 A.D.	No. 400	T. XIII. III. 4	
8 A.D.	No. 585	T. VIII. II. 2	
9 A.D.	No. 585	T. VIII. II. 2	
12 A.D.	No. 272	T. XXII. b. 9	
14 A.D.	No. 307	T. XIV. III. 25	
14-19 A.D.	No. 371	T. XIV. I. 30	
	No. 372	T. XIV. I. 8	

<sup>16</sup> This document contains two dates: 58 B. C. and 63 B. C. (Cf. also 63 B. C. above.)

<sup>17</sup> Cf. MASPERO: *op. cit.* 41.

<sup>18</sup> Cf. MASPERO: *op. cit.* 9, n. 6.

<sup>19</sup> The inventory number T. IV. II. 15 in CHAVANNES: *op. cit.* p. 77 is obviously a misprint and should read T. XIV. II. 15 (not corrected by him in the Errata), cf. STEIN: Serindia. 688.

<sup>20</sup> Cf. MASPERO: *op. cit.* 6, n. 7.

<sup>21</sup> This document is not included in the table compiled by CHAVANNES; cf. STEIN: Serindia. 686.

Table I. (cont.)

Date	Serial number of the documents <sup>21</sup>	Inventory number of the documents <sup>22</sup>
15 A.D.	No. 356 (?) No. 482	T. XIV. VII. 8 T. XV. a. II. 49
17 A.D.	No. 368 No. 369	T. XIV. I. (well) T. XIV. I. (cave)
20–21 A.D.	No. 592	T. XII. a. 3
35 A.D.	No. 562	T. XXVII. 6
43 A.D.	No. 483	T. XV. a. II. 22
46 A.D.	No. 484	T. XV. a. II. 9
47 A.D.	No. 31. M.	T. XXII. d. 015
50 A.D.	No. 563 No. 564	T. XXVII. 3 T. XXVII. 2
53 A.D.	No. 565	T. XXVII. 13
55 A.D.	No. 485	T. XV. (a. II.) 41
56 A.D.	No. 486	T. XV. a. II. 38
61 A.D.	No. 566	T. XXVII. 5
63 A.D.	No. 34. M.	T. XXI. d. 019
64 A.D.	No. 33. M.	T. XXII. d. 018
67 A.D.	No. 535	T. XV. a. I. 12
68 A.D.	No. 579	T. XVI. 4
75 A.D.	No. 613 No. 614	T. XXVIII. 8 T. XXVIII. 54
77 A.D.	No. 580	T. XVI. 3
87 A.D.	No. 390	T. XIV. a. I. 1
92 A.D.	No. 60. M.	T. XXIII. I. 02
94 A.D.	No. 537	T. XV. a. I. 1
115 A.D.	No. 41. M. <sup>22</sup>	T. XXII. d. 024
137 A.D.	No. 536	T. XV. a. I. 6
153 A.D.	No. 680 <sup>23</sup>	T. XI. II. 6
205 A.D.	No. 5. M. <sup>24</sup>	T. XXII. f. 1

On the basis of Table I we can state that there exists no contrast between the two documents containing the dates 137 A. D. and 153 A. D., and the rest of the documents concerning their chronological evidence and the chronological gap between them, as was supposed by Haloun and Henning. At the outset, it must be stressed that we have evidence (= a dated document) for altogether

<sup>22</sup> Cf. MASPERO : *op. cit.* 26. He proposed two alternative dates for this document : 10 B. C. and 115 A. D. As we have dated documents at watch-tower T. XXII.d only from 47 A. D. on, we must regard 115 A. D. as the only possible date.

<sup>23</sup> E. CHAVANNES : *op. cit.* 145 determined the date of this document by the following argumentation. The slip, representing part of a calendar, belongs to a group of documents which includes, among others, a slip analogous to those containing parts of the *Chi chiu chang* written between 48–33 B. C. Knowledge of this work on the Tun-huang Limes can probably be assumed in his opinion in the I<sup>st</sup> and II<sup>nd</sup> centuries A. D. In this case the date of No. 680 can only be 153 A. D. If we take into consideration that a fragment of the *Chi chiu chang* (No. 4 = T. XV. a. I. 5) was found together with a slip (T. XV. a. I. 12) dated from 67 A. D., this conclusion is obviously inevitable.

<sup>24</sup> Cf. MASPERO : *op. cit.* 16–19. The indications of this calendar satisfy two years : 13 B. C. and 205 A. D. MASPERO himself adopted the former date. It must not be forgotten, however, that the series of watch-towers marked with XXII produced evidence for only one date from the early I<sup>st</sup> century B. C. (98 B. C.); all other dates occurring in the documents found at these watch-towers belong to the I<sup>st</sup> and II<sup>nd</sup> centuries A. D. It seems, therefore, more reasonable to refer the data of No. 5. M to the end of the Later Han Dynasty rather than to the intermediate period before the usurper Wang Mang.

54 years (even if we include some doubtful cases) from the 303 years between 98 B. C. and 205 A. D. *i.e.* for only 17,8% of the whole period of time. Then we must state that we have only one item of evidence for 39 years, *i.e.* 72,2% of the 54 attested years and two items of evidence for 13 years, *i.e.* 24% of the total. It follows that 82,2% of the years from 98 B. C. to 205 B. C. are not attested by dated Chinese documents at all and 96,2% of the 54 years recorded are only attested by one — in a few cases by two — documents. Finally, as regards the chronological gaps, the relevant data are as follows: we have one gap of 51 years once and also gaps of 25, 21, 20, 17, 15, 14, 12, 9, 7, 5 years, each occurring once. That means that 11 chronological gaps span 196 years, *i.e.* the average length of these gaps is 17,8 years. Besides, 25 short gaps span 53 years, the average being 2,1 years.

These data prevent us from devaluating the testimony of the Chinese documents dated from 137 A.D. and 153 A. D. respectively. The overwhelming majority (72,2%) of the years attested between 98 B. C. and 205 A. D. are only represented by one dated document. It seldom occurs that the dated documents form coherent chronological series as Henning would have us believe<sup>25</sup> and even in these few cases the series are very short; we find only 3 series consisting of 3 successive or more years: 96—95—94 B. C., 65—64—63 B. C., and 61—60—59—58—57—56 B. C. On the contrary, the 54 attested years are as a rule separated from each other by longer chronological gaps, in 11 cases, of an average 18 years, and by shorter gaps of an average two years in 25 cases. Accordingly, the two documents under discussion fit well into the system of occurrence and chronology of the dated Chinese documents found on the Tun-huang Limes and from a historical view-point their testimony cannot be devaluated or neglected.

Table II

Sites/Finding Places <sup>26</sup>	Dates <sup>27</sup>
T. IV. b. II	94 B.C.
T. V	39 B.C.
T. VI. b	63 B.C.
T. VI. b. I	65 B.C., 63 B.C., 61 B.C., 60 B.C., 59 B.C., 58 B.C., 58 or 54 B.C., 57 B.C., 56 B.C., 34 B.C.
T. VI. b. II	68 B.C., 65 B.C. (?)
T. VI. b. IV	64 B.C.
T. VIII. II	8 A.D.
T. XI. II	153 A.D.
T. XII. a	20—21 A.D.
T. XII. a. II	1 A.D. (?)
T. XIII. I	56 B.C.
T. XIII III.	5 A.D.

<sup>25</sup> BSOAS 12 (1948) 601, n. 2.

Table II. (cont.)

Sites/Finding Places <sup>26</sup>	Dates <sup>27</sup>
T. XIV. I	9 A.D., 14–19 A.D., 17 A.D.
T. XIV. II	48 B.C. (?), 45 B.C.
T. XIV. III	96 B.C., 95 B.C., 94 B.C., 14 A.D.
T. XIV. IV	4 A.D.
T. XIV. VII	15 A.D.
T. XIV. a. I	87 A.D.
T. XV. a. I	67 A.D., 94 A.D., 137 A.D.
T. XV. a. II	15 A.D., 43 A.D., 46 A.D., 55 A.D., 56 A.D.
T. XV. a. III	61 B.C., 53 B.C.
T. XVI	68 A.D., 77 A.D.
T. XVII	58 B.C.
T. XVIII. I	52 B.C.
T. XVIII. III	52 B.C.
T. XXII. b	12 A.D., 35 A.D.
T. XXII. c	98 B.C.
T. XXII. d	47 A.D., 63 A.D., 64 A.D., 115 A.D.
T. XXII. f	13 A.D., 17 A.D., 205 A.D.
T. XXIII. c	17 B.C. (?)
T. XXIII. I	92 A.D.
T. XXVII	35 A.D., 50 A.D., 53 A.D., 61 A.D.
T. XXVIII	75 A.D.

Table II elucidates the connection between the sites (and finding places) and the dates recorded in the Chinese documents as well as the distribution of the occurring dates among the finding places. Dated Chinese documents came to light at 21 watch-towers, *i.e.* 68% of all watch-towers where Chinese documents were found. The 21 watch-towers provided 33 finding places, *i.e.* 49% of all finding places where Chinese documents were unearthed. It follows that we have dates for roughly three-quarters of the watch-towers and for half of the finding places where Chinese slips were found. The distribution of the dates among the finding places is again very interesting. At 19 finding places (*i.e.* 57% of the total) we have evidence for 1 year, at 6 finding places for 2 years, at 3 finding places for 3 years, at 3 finding places for 4 years, at 1 finding place for 5 years and at 1 finding place for 10 years. That means that from the period spanning 303 years between 98 B. C. and 205 A. D. we have chronological evidence for the garrisoning of a watch-tower only during 3,3% of this period of time even in the most favourable case.

We cannot, of course, neglect to mention the obvious fact that this source material is relatively scanty. This fact did not escape the attention of Sir Aurel Stein either who himself emphasized: «It is impossible to expect that,

<sup>26</sup> The watch-towers are regarded as sites here, the refuse-heaps, dustbins, and living quarters at the watch-towers as finding places. The signs for the finding places are indented.

<sup>27</sup> Each year is quoted only once, even if it occurs in several documents.



with such scattered and often incomplete materials as our documents from the watch-posts of the Tun-huang Limes are, we should be able with certainty to reconstitute all essential details.»<sup>28</sup> In spite of the obvious difficulties resulting from the scantiness of the evidence concerning the history of the Tun-huang Limes, it must not be dismissed in our attempts to elucidate the date of the Sogdian «Ancient Letters» because this evidence — be it ever so scanty — does exist and neglecting it would be to commit a serious methodological error.

At first, we have to establish how this scattered written evidence came into being and what its relation is to the original mass of documents produced by the Chinese military administration on the Tunhuang Limes. The Chinese documents prove that a written system of administration existed at the greater part of the watch-towers where Chinese troops were permanently stationed. The written documents comprised calendars, registers of official letters received, official orders, military and economic documents, private records etc. Surely, we have to reckon at least with one calendar and several dated official letters at each watch-post every year. Consequently, it becomes obvious that the original mass of Chinese documents at the watch-towers must have been considerably greater than the number actually found by Sir Aurel Stein. We may even regard his finds as a very small fraction of all written documents produced.

The documents were obviously preserved for several years. On the basis of the «small official archive — thrown down together on the rubbish-strewn slope»<sup>29</sup> found at watch-tower T. VI. b and containing documents dated from 65 B. C. to 56 B. C., we can even presume that they were kept for a decade. Thereafter they were thrown on the refuse-heap or as more frequently happened, repeatedly scraped clear and used as palimpsest writing material<sup>30</sup> or simply used as matchwood and fuel for heating.<sup>31</sup> Leaving the station the garrison evidently took the archive of the last few years along. Accordingly, unless the watch-tower suffered destruction, we must assume that the occupation of a watch-tower lasted 5—10 years beyond the last date of the Chinese documents found on the refuse-heaps there. On this basis we must regard the testimony of the Chinese documents found by Sir Aurel Stein at the Tun-huang Limes as providing minimum information on the history of this fortification system and not maximum information as was done by Haloun and Henning.

Now, on the basis of these facts and considerations, we can draw some important conclusions as regards the history of the Tun-huang Limes and the

<sup>28</sup> Serindia. II. 744.

<sup>29</sup> Serindia. II. 645.

<sup>30</sup> SIR AUREL STEIN: On Ancient Central-Asian Tracks. (Hung. ed.) Budapest 1934. 97, 123; Serindia. II. 646, 685, 714.

<sup>31</sup> SIR AUREL STEIN: On Ancient Central-Asian Tracks. 97.

general testimony of its Chinese documents. Table II enables us to draw the following sketchy picture of the stationing of Chinese troops at the watch-towers :

1st epoch 98 B. C.—34 B. C.

T. IV	94 B. C.
T. V	39 B. C.
T. VI. b	68 B. C.—34 B. C.
T. XIII	56 B. C.
T. XIV	96 B. C.—45 B. C.
T. XV. a. III	61 B. C.—53 B. C.
T. XVII	58 B. C.
T. XVIII	52 B. C.
T. XXII. c	98 B. C.

Intermediate epoch 34 B. C.—1 A. D.

T. XXIII. c	17 B. C. (?)
-------------	--------------

2nd epoch 1 A. D.—205 A. D.

T. VIII	8—9 A. D.
T. XI	153 A. D.
T. XII. a	1 A. D.—20—21 A. D.
T. XIII	5 A. D.
T. XIV	4 A. D.—19 A. D.
T. XIV. a	87 A. D.
T. XV. a. II	17 A. D.—56 A. D.
T. XV. a. I	67 A. D.—137 A. D.
T. XVI	68 A. D.—77 A. D.
T. XXII. b	12 A. D.—35 A. D.
T. XXII. d	47 A. D.—115 A. D.
T. XXII. f	13 A. D.—205 A. D.
T. XXIII. 1	92 A. D.
T. XXVII	35 A. D.—61 A. D.
T. XXVIII	75 A. D.

Defective though this evidence is, it clearly proves that the history of the Tun-huang Limes falls into two periods: one beginning with the creation of the Limes and lasting up to the thirties of the 1st century B. C., the other comprising practically the whole of the 1st and 2nd centuries A. D. It would appear that the military occupation of the Limes was not quite the same in

these two epochs. In the first half of the 1st century B. C. greater importance was ascribed to the westernmost section of the Limes where between the watch-towers T. IV.a and T. IV.b a fortified camp as a bridge-head for western expeditions was established and at watch-tower T. VI.b a great centre of military administration existed. About the thirties of the 1st century B. C., however, the westernmost section of the Limes was apparently abandoned. However, abundant finds of Chinese documents prove beyond any doubt that the greater part of the Limes was also garrisoned during the Later Han Dynasty. And even though we have practically no dated documents after the middle of the 2nd century A. D., there can be hardly any doubt that the Tun-huang Limes preserved its significance even during the second half of the 2nd century A. D., indeed after the loss of the Western Countries in 153 A. D. its importance as a frontier line and border land became even greater. The scantiness of dated Chinese documents from the second half of the 2nd century A. D. can probably be explained by the circumstance that it is always the uppermost layer exposed to erosion, climate and human destruction which disappears or suffers essential damage.

We must, however, emphasize that there exists no evidence for the stationing of troops at the Tun-huang Limes during the 3rd and 4th centuries A. D. This fact cannot be explained by the same causes as the almost total absence of Chinese documents dated from the end of the Later Han Dynasty because Sir Aurel Stein did find numerous Chinese documents dated from the 3rd century and the beginning of the 4th century A. D. at the Lou-lan site which was equally exposed to wind and erosion. The total absence of finds later than those from the Later Han Age can only be caused by the abandoning of the whole Tun-huang Limes which obviously lost both its military and administrative importance during the 3rd century A. D.

From the view-point of the date of the Sogdian «Ancient Letters» it is, therefore, a fact of decisive importance that only documents and other finds dating exclusively from the Han Age were found at the sites and finding places of the Tun-huang Limes. This fact renders the conclusion inevitable that the Sogdian «Ancient Letters», too, could be written only within the same time limits. Accordingly, they cannot be dated from a time later than the end of the 2nd century A. D. It was a regrettable mistake on Henning's part when he argued that the find of eleven Chinese paper documents from T'ang times «in the same area» deprives the archaeological arguments (which were misunderstood and misinterpreted by him) of any validity.<sup>32</sup> He did not recognize

<sup>32</sup> Cf. W. B. HENNING: BSOAS 12 (1948) 602. Nobody — and least of all SIR AUREL STEIN — asserted that «the Sogdian Letters must belong to a year in which occupation of the site is attested by the presence of a Chinese document, or to a year earlier than that» (HENNING: *op. cit.* 601).

that these Chinese paper documents from the T'ang Age were found not at a site or finding place belonging to the Tun-huang Limes of the Han Age but in the remains of a modest Buddhist shrine, built, according to the testimony of the Chinese coins found there, in the T'ang Age. The stratigraphic position of the shrine is absolutely clear because it was built above a refuse heap of the Han Age.<sup>33</sup> Accordingly, the find of the Chinese paper documents of the T'ang Age in the vicinity of watch-tower T. XIV does not alter the fact at all that at the sites and finding places of the Tun-huang Limes only documents and other finds of the Han Age, and no other, were unearthed. As a final conclusion, on the basis of the archaeological finds of the Tun-huang Limes, we must put the date of the Sogdian «Ancient Letters» necessarily between the time limits of the Han Age.

Now we can proceed to the other task, *viz.* to elucidate the fate of the «Ancient Letters» within the scope of the history of the site, the watch-tower T. XII. a and the finding place T. XII. a. II respectively. At first, we have to understand the character of the distribution of documents and other finds among the watch-towers. As was stated above, only a part of the watch-towers had a garrison. In the Chinese document No. 617<sup>34</sup> an order is said «to be sent to the commandants of watch-posts and to the company residences. . .». On the basis of this text we can assume that the Limes was divided into sections and in each section a company was stationed. The companies each had their headquarters at a watch-tower where a system of written administration and an official archive existed. The companies sent smaller detachments on patrol, for signal service and supervision of the traffic to other watch-towers without a permanent garrison. This system explains the abundance of written documents and debris at some watch-towers and their scantiness or total absence at other watch-posts. The division into sections of the Limes, the number of companies and the dislocation of their detachments could vary from time to time.

The Sogdian «Ancient Letters» were found at watch-tower T. XII. a and the circumstances of their discovery are described by Sir Aurel Stein<sup>35</sup> as follows :

«Immediately against the south face of the tower was a space about 4 feet wide, which seemed to have been filled up on purpose with broken bricks and loose earth. Next to this came a still narrower passage (marked II in plan), only 1'10" wide, enclosed between walls of single bricks and divided by an equally thin partition into two little compartments, each about 11 feet in length. A thick layer of straw and stable refuse covered this passage as well

<sup>33</sup> Cf. SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 687.

<sup>34</sup> CHAVANNES : *op. cit.* 136 ; SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 749, n. 35a.

<sup>35</sup> *Serindia*. II. 669 foll.

as a little room, measuring only 5 by 6 feet, which adjoined it and the southwest corner of the tower. The passage, as I convinced myself by subsequent inspection, had its walls still standing to a height of over 4 feet.

Refuse of all kinds had completely filled the passage, and within it was found embedded the remarkable collection of Early Sogdian documents on paper, T. XII.—a. II. 1—8... According to the Naik's statement, which I have every reason to accept as accurate, their position was about 3 feet above the floor. In the refuse below them there turned up three Chinese slips, among them two complete ones, Doc. 607, 609. From the little room adjoining westwards came five more Chinese records on wood, also marked T. XII. a. II, among them one, Doc. 593... bearing a date which, taken by itself, could safely be read on the spot as corresponding to A. D. 1...».

From this description it becomes clear that the Sogdian «Ancient Letters» were found in a well defined cultural layer of the Han Age which was more than 4 feet thick in the passage where these documents were discovered. On the basis of the Chinese documents found below them and in other finding places of the site, a general outline of the history of watch-towers T. XII. a and T. XII, situated on the same oblong and narrow plateau, can be drawn.

It seems certain that the most intensive military occupation of watch-towers T. XII. a and T. XII occurred during the period of Wang Mang, when T. XII. a must for a time have been a company residence. Comparing the Chinese documents Nos. 596, 597, 598, 599 and 587, we can presume that T. XII. a went through three stages of military occupation during this epoch. At first, the headquarters of the *Kuang-hsin* company were at *Yü-men* and only a detachment of it was stationed at T. XII. a. Later on, the headquarters of this company were transferred to watch-tower T. XII. a. In the third stage, the *Kunag-hsin* company was followed by the *Hsien-ming* company who had been stationed formerly at *Yü-men*. At the same time a detachment of the latter company was in charge of the signal service at watch-tower T. XII. Being stationed formerly at *Yü-men*, the same company had a detachment at watch-tower T. VIII. These three stages can clearly be distinguished but their sequence cannot be established with certainty; it might even have been in the inverse order. The dislocation at the watch-towers or the concentration in *Yü-men* of the companies obviously depended on strategic necessities. In any case, watch-tower T. XII was subordinated to T. XII. a, being a company residence at that time.

Neither the Chinese documents nor the other finds discovered in the dustbin T. XII. a. II furnish any basis for the assumption that T. XII. a would have had a permanent garrison already during the Former Han Dynasty. Signal service or supervision of the traffic were probably managed by small patrols and guards sent to these watch-towers from time to time. Thus the rise of the dustbin T. XII. a. II can be connected in all probability with the epoch

of Wang Mang. The Chinese documents of this period were thrown on the rubbish at the time when the permanent garrisons of the watch-towers west of T. XIV were withdrawn to *Yü-men*. In the thirties or forties of the 1st century A. D. After this event, however, a rather long period must have been passed before the Sogdian «Ancient Letters» were thrown into the dustbin T. XII. a. II. They were found 3 feet above the floor and about 1 foot below the surface of the dustbin. This stratigraphic position clearly indicates a point in time towards the end of the Han Age. Thus a further question arises: what could have been the function of watch-tower T. XII. a after the withdrawal of the permanent garrison?

There exists some evidence (mainly documents) which suggests that watch-towers T. VI. c, T. XI, T. XII and T. XII. a were kept in use even after the abandoning of the military occupation of the western part of the Tun-huang Limes. This can be explained by the topographic position of the watch-towers listed above. As Sir Aurel Stein pointed out,<sup>36</sup> watch-tower T. XI lying a days march from T. XV. a and being the last station where drinkable water was obtainable on the route westwards, offered a convenient intermediate halting-place. Similarly, according to his description<sup>37</sup> watch-tower T. VI. c occupied «an ideal position on the flat top of a small and completely isolated clay terrace. This rises as a conspicuous landmark to a height of fully 150 feet above the surrounding low ground. . . Its top completely overlooks the great basin. . .». Lastly, as regards watch-tower T. XII, Sir Aurel Stein drew attention to the fact that «. . . a post maintained at T. XII was excellently placed for guarding the ancient route and watching the traffic passing along it. . . The purpose of T. XII was to serve as a road-side post for what I may call the police control of the border as distinct from its military defense. . . In the same way a preliminary watch could be kept here upon travellers, etc. coming from the Western Regions. . . the system of 'double check' here assumed could be paralleled. . . by plentiful earlier historical evidence. . .».<sup>38</sup>

On the basis of these observations it becomes clear that watch-towers T. VI. c, T. XI and T. XII were obviously used as «police» posts for controlling the traffic coming from or going to the Western Regions. Because of its excellent topographical location, watch-tower T. XII. a, lying on the same oblong and narrow plateau as T. XII and providing limited accomodation, could probably have served with its quarters as the base for the patrols and guards sent to the near-by control post T. XII for the purpose of supervising the traffic. The thick layer of straw and stable refuse in the passage and in the little room at T. XII. a suggests that mounted patrols stayed here from time to time.

<sup>36</sup> Serindia. II. 699.

<sup>37</sup> Serindia. II. 651.

<sup>38</sup> Serindia. II. 679.

According to the Chinese document No. 150, one of the main tasks of the frontier guards was to control «the men, domestic animals, carts, and arms which leave or enter through the pass».<sup>39</sup> Another Chinese document (No. 379) prescribes to prohibit the persons transporting objects other than those of ordinary use from departing from the pass.<sup>40</sup> Obviously, control was extended over a wider range of objects than those mentioned in the two documents. Without doubt, among the things controlled at the frontier posts letters were considered of special significance at all times. In this context the finding of the Sogdian «Ancient Letters» in the dustbin T. XII. a. II also becomes understandable. During internal troubles all governments strive to prevent the dissemination abroad of news and information concerning the internal state of the country. This may also have been the case at the end of the Later Han Dynasty in China. The Sogdians living and trading in China corresponded with their families, relatives or lords in Sogdiana and informed them about conditions and events in China. The Sogdian «Ancient Letters», too, contained just such information. On the basis of the above considerations, it now seems very probable that the «Ancient Letters» were seized by Chinese frontier guards at watch-tower T. XII who investigated the caravan transporting the letters as it passed through the second set of controls. The letters were confiscated and brought by them to their base, established at watch-tower T. XII. a and later thrown into the dustbin.

An exact parallel to the fate of the «Ancient Letters» is offered by another Sogdian document found by Sir Aurel Stein at watch-tower T. VI. c. This was a «wooden tablet with Early Sogdian script» (Inv. No. T. VI. c. II. 1),<sup>41</sup> taken by Stein for a sign of the presence of Iranian auxiliaries and considered by him a tally.<sup>42</sup> Actually, however, the document was obviously a letter, written on a wooden tablet, the text of which can be read as follows :

line 1	<i>MN nypδ ' [</i>	«From the humble A[
2	<i>βrysk k[</i>	you/he should bring (it) wh[en
3	<i>'kškšw ' ' [</i>	having done it .[
4	<i>'sknym ]</i>	I (shall) note (it)»

<sup>39</sup> CHAVANNES : *op. cit.* 45 ; SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 756.

<sup>40</sup> CHAVANNES : *op. cit.* 84.

<sup>41</sup> *Serindia*. II. 652. The description of the tablet (*Serindia*. II. 770) runs as follows : «Early Sogdian wooden doc. ; slip trimmed down R. side, broken away down L., inscr. at with 4 ll. Sogdian and one char. (5th l.) and rectilinear diagram below.»

<sup>42</sup> STEIN (*Serindia*. II. 654) supposed «that the tablet was cut into two exact halves» but the contents of the Sogdian text prove that such an assumption is impossible. The preserved part may constitute only one fifth or one sixth of the original. Of course, even though the original form of the tablet might have been different from the one supposed by Stein, this fact does not exclude the possibility that the Chinese soldiers used a part of it as tally.

## Remarks on the interpretation

*nypδ*: the meaning 'humble' can be assumed on the basis of B. Sogdian *nypδ*- 'lie down'. Line 1 probably contained the name of the writer and that of the addressee and the beginnings of the text.

*βry* may be either 2nd Sing. Pres. or Fut. Indicative, Imperfect or Optative or 3rd Sing. Optative.

*sk*: durative particle, *βrysk* may be «you are bringing».

*'ktk*: cf. B. Sogdian *'krt'k* 'done'. *šw* = enclitic personal pronoun 3rd Sing. Acc.

*'sknym*: cf. B. Sogdian *skn*- 'engrave', *'sk'n* 'sign, sculpture, image', Anc. Lett. *sk''nk* 'note, record'.

This Sogdian letter, too, was obviously seized by the Chinese frontier guards at the second control post and perhaps used by them for some purpose of their own. Below the Sogdian text a Chinese character was written which can be read tentatively as 𠄎 *ch'i*. Unfortunately, this word has many meanings and without a context its sense here cannot be unambiguously established. If we assume the meaning 'to permit; to transport, to export' here, the character may represent a note made by the Chinese frontier guards at the first control at the Jade Gate. It may have been inscribed, however, also after the tablet was seized at the second control.

To sum up, the archaeological finds of the Tun-huang Limes and primarily the Chinese documents among them prove beyond any doubt that the Sogdian «Ancient Letters» were written at the end of the Han Age, *i.e.* in the second half or towards the end of the II<sup>nd</sup> century A. D. This result harmonizes perfectly with the fact that the paper of the «Ancient Letters» does not yet show any trace of the «sizing» with storch which already appears in a Chinese document from *Lou-lan*, dated 312 A. D. (No. 912, Inv. No. L. A. VI. II. 0230).<sup>43</sup> Finally, as I have shown elsewhere,<sup>44</sup> the contents of Letter II reflect events connected with the decline and fall of the Later Han Dynasty at the end of the II<sup>nd</sup> century A. D.

Budapest.

<sup>43</sup> SIR AUREL STEIN: *Serindia*. II. 674.

<sup>44</sup> J. HARMATTA: *Eine neue Quelle zur Geschichte der Seidenstrasse*. *Jb. f. Wirtschaftsgeschichte* (1971) 135 foll.



B. N. MUKHERJEE

KHAROSHṬHĪ DOCUMENTS OF SHAN-SHAN  
AND THE KUSHĀṆA EMPIRE

J. Brough postulates that the ancient kingdom of Shan-shan (to the south of Lop-nor in Sinkiang of China) was incorporated in the Kushāṇa empire around the middle of the 2nd century A. D. Administrative documents in Gāndhārī Prakrit and Kharoshṭhī script, found at Niya, Endere and Lou-lan and datable to about the last four decades of the 3rd century and the first three decades of the 4th century A.D., suggest the use of the language and script in the administration of Shan-shan in 3rd-4th century A. D. Brough thinks that earlier the Kushāṇas adopted the identical language and script for official use and carried them into Central Asian territories. The same scholar is of the opinion that the general arrangement of the titles in the Shan-shan records (like the phrase *maharaya rayatiraya mahamtasa jayamtasa dhramiyasa sachadhramathidasa mahanu'ava maharaya Amkvaga devaputrasa* in inscription no. 579) could not have been derived from any source other than the Kushāṇas.

The references to monks and novices of the Buddhist order and to the Saṅgha itself in several of the above records, the allusion to an established church in inscription no. 489, and the occurrence of Buddhist verses in a few of the records, etc., show that Buddhism was predominant in Shan-shan for a very considerable time even before the first of the above documents was written. It appears from Brough's arguments that it was already penetrating into the Shan-shan area 80 or 100 years earlier than the seventh decade of the 3rd century A. D., or by c. A. D. 160 or 180. As the Kushāṇa empire assisted Buddhism to spread in the western parts of Central Asia, it might have been responsible for its introduction into the region concerned. In fact, the earliest Chinese translations of Buddhist texts, the first of which may be dated to the latter half of the 2nd century A. D., were those written mostly, if not exclusively, in Gāndhārī Prakrit, which was introduced in Central Asia by the Kushāṇas and also used in the documents of Shan-shan in 3rd—4th century A. D.

All these data suggest, according to Brough, a period of Kushāṇa possession of the Shan-shan country starting from about the middle of the 2nd century

A. D. He draws our attention to a passage in Chapter 118 of the *Hou Han-shu* which indicates that the Han influence in the «western regions» (including the Tarim basin and the territories fringing the Takla Makan desert in Central Asia), declined from the period of Yang-kia (A. D. 132—134), and that the Kushāṇas, profiting by the inability of the Chinese to maintain control over these areas, «sought to extend their own power to the east of the complex of mountain country of the Pamir-Muztagh-ata region».<sup>1</sup>

Brough apparently thinks that the presence of the Yüeh-chih (Tochari) in the Shan-shan country is suggested by a possible reference by Hsüan-tsang to an Old Tu-huo-lo country, identifiable with Endere, and also perhaps by the references to several persons as (Yüeh-)chih or as hailing from the Yüeh-chih kingdom in a number of Chinese documents discovered at Lou-lan and the Niya site. Brough also believes that the Great Yüeh-chih king Po-t'iao, who sent an embassy to the Wei emperor in A. D. 230,<sup>2</sup> was a Yüeh-chih ruler of a small splinter kingdom of the Shan-shan country.<sup>3</sup>

The theory of J. Brough seems to mark the climax of a trend of opinions given by certain earlier scholars. M. A. Stein questioned whether the use of Kharoshthī script and Prakrit language for administrative purposes «was not partly a result» of the political influence established by the powerful «Indo-Scythians»,<sup>4</sup> meaning the Kushāṇas. S. Konow thought that the royal titles used in the documents in question should indicate that the Kushāṇas had left a strong mark in the administration of Chinese Turkistan.<sup>5</sup>

The origin of the script and language of the documents concerned, written in Shan-shan, can certainly be traced to the north-western parts of the Indian subcontinent,<sup>6</sup> which had once been in the Kushāṇa empire. But this does not prove that the Kushāṇas were directly responsible for their introduction in the administration of Shan-shan. In fact, the appearance of Bactrian legends on such official products like the vast majority of the coins of Kanishka I and all coins of his successors suggests that in the dominions of Kanishka I and his successors the Bactrian language and the Greek script were rated more important than the Prakrit language and the Kharoshthī alphabet for administrative purposes. The evidence of the few «official» records of the Kushāṇa empire — like the great Bactrian inscription from Surkh-Kotal, Kharoshthī epigraph from the Shāh-ji-kī-ḍherī stūpa, Brāhmī inscriptions from the dynastic sanctu-

<sup>1</sup> *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 1965, vol. XXXVIII, pp. 587—589, 593, 596—598, and 605—606.

<sup>2</sup> *San-kuo chih*, Wei-chih, ch. 3, p. 6a.

<sup>3</sup> *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, pp. 597—598 and 605. In this connection see also *ibid.*, 1969, vol. XXXII, pp. 91—103; 1970, vol. XXXIV, pp. 39f; *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, 1963, vol. XXII, pp. 148f.

<sup>4</sup> M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, p. 243.

<sup>5</sup> S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, vol. II, pt. I, p. LXXIV.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 1f; *BSOAS*, 1935—37 vol. VIII, pp. 425f.

ary at Mat, etc. — indicates the use of local language and script for local administration.

A class of coins, discovered in different localities of Chinese Turkistan, may have some bearing on the problem. These coins, found in two different sizes, have on one side Chinese characters indicating the weight of the coins.<sup>7</sup> According to these legends, the larger pieces had the «weight of (one) *liang* (and) four *tchu* (of) copper money», or about 227.48 grains, and smaller pieces weighed «six *tchu* (of) money», or approximately 48.72 grains.<sup>8</sup> The average weight of several coins of either of the sizes examined by A. R. F. Hoernle roughly agree with their theoretical weight.<sup>9</sup> The other side of the larger coins bear a trotting horse and a Kharoshthī legend, while the reverse of the smaller pieces carry Kharoshthī inscriptions and a standing or walking horse or a Bactrian camel.<sup>10</sup> The style of portraying the horse on the larger pieces can be favourably compared with that of the same animal on several copper coins of the Indo-Parthian king Azilises and on those struck jointly by him and Azes II.<sup>11</sup> The arrangement of royal titles (*maharajasa rajatirajasa mahatasa*) in several inscriptions in Kharoshthī script and in Prakrit language, appearing on these coins, is identical with that of the titles noticeable on a large number of Indo-Parthian coins, especially those of Azes I, Azilises, Azes II, etc.<sup>12</sup>

These coins, the origin of which seems to have been influenced by Chinese and also by Indo-Parthian coinages, should have begun to be struck before the all-pervading influence of the reformed Kushāna currency swept away the vestiges of Indo-Parthian currency. These species must have been minted for

<sup>7</sup> *Numismatic Chronicle*, 1944, pp. 83 f.

<sup>8</sup> *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1899, extra number I, pp. 9–10.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 11, D. W. MacDowall observes that «it looks as though a native coinage was initiated in Khotan, copying the denominations and standard of the Kushāna copper coinage, which had reached the area in quantity before the Kushāna lost effective control» (A. L. Basham (Editor), *Papers on the Date of Kanishka*, pp. 146–147). No doubt, the average weights of the two varieties of coins (large ones weighing 213.44 grains and the smaller ones weighing 47.857 grains) are nearly the same as the average weights of the copper «tetradrachms» (weighing c. 15 gms.) and «drachms» of Kanishka (weighing c. 3.5 to 4 gms.). However, it should be remembered that the weight of the coins is explicitly stated in Chinese legends, as was the custom with the Chinese currency for centuries including the Han period (R. A. G. Carson, *Coins*, p. 540). Moreover, legends like *Wu-tchu*, i.e., «five *tchus*», etc., appear on pure Chinese coins of the Han period found in the Khotan area, where most of the coins in question have been discovered (T. de Lacouperie, *Catalogue of Chinese Coins in the British Museum*, pp. 361 and 396; *JASBL*, 1899, extra number I, p. 18). Hence the weight standard or standards followed by the species in question seems or seem to have been based on multiplication of the weight of *tchu* (about 8.12 grains) (T. de Lacouperie, *op. cit.*, pp. XLII–XLIV).

<sup>10</sup> *JASBL*, 1899, extra number I, pl. I, nos. 6, 9, 10, 16, etc.

<sup>11</sup> *Numismatic Chronicle*, 1890, pl. XI, no. 10; R. B. Whitehead, *Catalogue of Coins in the Punjab Museum*, Lahore, vol. I, pl. XI, no. 254; P. Gardner, *The Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India in the British Museum*, pl. XXI, no. 5.

<sup>12</sup> R. B. Whitehead, *Catalogue of Coins in the Punjab Museum*, Lahore, vol. I, pp. 104f. In this connection see also *East and West*, 1965, volume XV, pp. 231ff. *JNSI*, 1973, vol. XXXV, pp. 101f, etc.

circulation in an area which was familiar with Chinese and also with the Prakrit language and the Kharoshthī script. Since the great majority of these coins have been found at different places of Khotan,<sup>13</sup> their origin can be located somewhere in or near it. As the area of Khotan was on the «Southern route» leading to *inter alia* Chi-pin<sup>14</sup> in the North-Western parts of the Indian subcontinent, Indian influences could have percolated into the region in question through commercial and other types of contact.<sup>15</sup> The perpetual local tradition of Khotan speaks of an Indian contingent in the original population of the country.<sup>16</sup>

Chinese language could have become known in this territory by sometime of the 1st century B. C., when, as indicated by the *Ch'ien Han-shu*, the Chinese influence was dominant in Chinese Turkistan.<sup>17</sup>

Whatever may have been the exact reason for striking these coins, their evidence certainly indicates official use of the Prakrit language and the Kharoshthī script in a zone not very much to the west of Shan-shan before the Kushāṇa influence could have reached there. The employment of the Prakrit language and the Kharoshthī script for the administration of Khotan in a later period is suggested by an inscription referring to Avijida-siṃha, or Vijita-siṃha, the king of Khotan, which was found along with several Kharoshthī documents of Shan-shan.<sup>18</sup> Thus the influences of the Indian language and script could have reached Shan-shan through the neighbouring territory of Khotan and not as a direct result of a Kushāṇa occupation.

There is nothing peculiarly Kushāṇa in the arrangement of the royal titles in the Kharoshthī inscription (no. 579) from Shan-shan mentioned by Brough. In fact, no Kushāṇa document inserts all these epithets simultaneously before the name of a Kushāṇa monarch. Moreover, the title *Devaputra* occurs in Kushāṇa documents before and not after the royal name.<sup>19</sup> Again, one can argue that the idea of adopting the title of *Devaputra* could have originated

<sup>13</sup> M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, pp. 576–579; *Serindia*, vol. III, p. 1340; *Innermost Asia*, vol. II, pp. 988–990; *NC*, 1944, p. 85.

<sup>14</sup> *Hou Han-shu*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 169–170 and 172; *Wei-lüeh* quoted in Pei Sung-chih's commentary on the *San-kuo chih*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, pp. 535–539.

<sup>15</sup> See below n. 16.

<sup>16</sup> M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, pp. 156 f; *NC*, 1944, p. 86.

<sup>17</sup> *Ch'ien Han-shu*, ch. 96A; *Journal of the Anthropological Institute*, 1881, vol. X, pp. 22f; *NC*, 1944, p. 86. Shan-shan, near Khotan, was surely under the Han influence even in the first quarter of the 1st century B. C. (*JAI*, 1881, vol. X, p. 27).

<sup>18</sup> E. J. Rapson, E. Senart and A. Boyer, *Kharoshthī Inscriptions Discovered by Sir Aurel Stein in Chinese Turkestan*, no. 661 p. 249. The Prakrit dialect used in this inscription is somewhat different from that used in the other Kharoshthī records from Shan-shan (*BSOAS*, 1935–37, vol. VIII, pp. 430f). As suggested by Hoernle and Thomas, the native language of Khotan during the early centuries of the Christian era was probably proto-Tibetan. Prakrit language and Kharoshthī script were used for official purposes (*Asia Major*, os, vol. II, pp. 270–271).

<sup>19</sup> H. Lüders, *Mathura Inscriptions*, pp. 64, 66, etc.

from the Chinese royal epithet of the «son of Heaven», which might have earlier prompted the introduction of the term *Devaputra* into the array of Kushāṇa royal epithets.<sup>20</sup>

Buddhism could have been carried into Shan-shan by traders,<sup>21</sup> who were purveyors of culture, and by early missionaries from India, who probably visited Shan-shan on their way to some localities to its east.<sup>22</sup> One of them, called Lo-yang, has, incidentally, yielded a Kharoshthī inscription, palaeographically datable to sometime between the late 2nd century and the end of the 4th century A. D.<sup>23</sup>

If Hsüan-tsang actually called the region of Endere as «the old country of the Tu-huo-lo»<sup>24</sup> (Tukhāra), the name could have perpetuated the association of that area with the Little Yüeh-chih (Tochari), who, after migrating from the original homeland, settled in the mountaneous districts of Altyn-tagh, to the east of the Nan-shan and the Nan-shan itself, and from a region not far from Lop-nor and Niya to the Pamirs.<sup>25</sup> The persons referred to in two Chinese identification documents found at the Niya site as hailing «from the Yüeh-chih kingdom»,<sup>26</sup> or those mentioned in a few Chinese documents from Lou-lan as (Yüeh-)chih<sup>27</sup> might have belonged to the group or habitat of the Little Yüeh-chih, or might have come from the Great Yüeh-chih (Kushāṇa) empire.

There is no reason to believe that the Great Yüeh-chih king Po-t'iao, referred to in the *San-kuo-chih* as having sent an embassy to the Wei emperor

<sup>20</sup> *Journal Asiatique*, 1934, pp. 1–21.

<sup>21</sup> The Parthian An Hsüan was a merchant who arrived at Lo-yang in A. D. 187 and later joined the Buddhist monastery at Lo-yang. An-hsi-kaio from Parthia worked at Lo-yang from A. D. 148 to 170. The homes of many of the persons who translated Buddhist works into Chinese at Lo-yang during or immediately after the Han period might have in the Indian subcontinent or in its borderlands situated within the Yüeh-chih (Kushāṇa) empire. The grandfather of Yüeh-chih Chih Ch'ien had come to settle in China with a group of several hundred compatriots during the reign of emperor Ling (A. D. 168–190). Dharmaraksha (Fa-hu) was born in the first half of the 3rd century A. D. in a Yüeh-chih family which had been living for generations at Tun-huang. Chu Shu-lan was the son of an Indian named Dharmasīras who fled from his native country and settled in Honan in the first half of the 3rd century A. D. (N. Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, 1st edition, vol. I, p. 23; *Nanjio*, pp. 381–383).

Many, if not all, of such persons and families might have crossed Shan-shan on their way to Lo-yang, Tun-huang, and other places in China. People of the above categories — traders, monks, etc., — could have settled down in the Shan-shan area. With them they brought Indian religion, language, script, art, and culture.

<sup>22</sup> See above n. 21.

<sup>23</sup> *BSOAS*, 1961, vol. XXIV, pp. 520 and 527.

<sup>24</sup> T. Watters, *op. cit.*, vol. II, p. 304; M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, p. 435; *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, p. 593. It should be remembered, as Brough himself has pointed out, that in the Taisho text the name concerned appears as *Tuo-la* (vol. LI, no. 2087, p. 945c; *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, p. 593).

<sup>25</sup> *Shih-chi*, ch. 123, p. 3b; *CHS*, ch. 96A, p. 14b; *Wei-lüeh*, quoted in P'ei Sung-chih's commentary at the end of chapter XXX of the *Wei-chih* section of the *San-kuo-chih*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, pp. 526–527, *KG*, pp. 24–25.

<sup>26</sup> M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, p. 540; nos. N. XV, 191 and N. XV 53.

<sup>27</sup> M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, p. 411.

in A. D. 230, was a ruler of one of the fragments of the Kushāṇa empire in Shan-shan. A monarch called Vāsudeva, whose name can be phonetically related to that of Po-t'iao, known to have been pronounced in Ancient Chinese as *Puā-d'ieu*,<sup>28</sup> could well have been the ruler of the Kushāṇa empire in A. D. 230. On the other hand, the *Wei-lüeh*, which deals with the period from A. D. 227 to 239, mentions Shan-shan as having its own dependencies,<sup>29</sup> and does not in any way connect it with any part of the Great Yüeh-chih empire.<sup>30</sup> In fact, the Han annals refer to Shan-shan either as an independent territory or as under the influence of the Hsiung-nu or the Chinese,<sup>31</sup> but never speak of the Great Yüeh-chih rule in that region.

The evidence of the Kharoshthī documents from Niya, Endere and Loulan, datable to the 3rd—4th century A. D., betrays abiding Indian influence on the religion, culture and administration of Shan-shan.<sup>32</sup> The ruins of Miran point towards the impact of Indian art and religion on the region for a certain period from the 3rd century A. D.<sup>33</sup> The process of «Indianisation» might have started appreciably earlier than the period of the above Kharoshthī documents. Shan-shan was on the route vital for China's trade with the west, in which India participated.<sup>34</sup> Hence it was natural for enterprising Indian traders to visit and to maintain contact with Shan-shan. The rate of the growth of this relation might have been accentuated during the palmy days of the Kushāṇa empire, which encouraged commercial activities and which offered to a vast area, including the Pamirs, the security and freedom of movement so necessary for fruitful exchange of ideas and successful transaction of commerce.<sup>35</sup> The Buddhist missionaries came in the wake of traders, themselves great patrons of Buddhism.

It appears that if in the title of *Devaputra*, used in the Shan-shan inscriptions, one traces the influence of the imperial Kushāṇas, it should be considered as one of the vestiges of the contact between their empire and Shan-shan and not of their direct rule in the latter territory. As an almost parallel example we can refer to the use of the title of *Kaśara*, identifiable with Roman

<sup>28</sup> A. L. Basham (Editor), *Papers on the Date of Kanishka*, p. 389, no. bp; R. A. Stein «*Le Lin-yü*», *Han Hieu*, vol. III, pt. 1—3, pp. 139—140.

<sup>29</sup> *Wei-lüeh*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, p. 537.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 539.

<sup>31</sup> *CHS*, ch. 96A; *JAI*, 1881, vol. X, pp. 25—27; *HHS*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 172, 200, etc.; M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, pp. 332f; W. Samolin, *East Turkistan to the Twelfth Century*, pp. 27, 34, etc.

<sup>32</sup> E. J. Rapson, E. Senart and A. Boyer, *op. cit.*, vol. I, pp. 1 f.

<sup>33</sup> M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, pp. 491, 499 f. According to Stein, the Buddhist settlement at Miran was abandoned sometime between the 4th or 5th century A. D. and the middle of the 8th century A. D.

<sup>34</sup> *HHS*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 169—170; B. N. Mukherjee, *The Economic Factors in Kushana History*, pp. 13—14 and 53—54.

<sup>35</sup> B. N. Mukherjee, *The Economic Factors in Kushana History*, pp. 14—16.

*Caesar*, before the name of the Kushāṇa ruler Kanishka (II) in the Ara inscription of the year 41.<sup>36</sup>

The upshot of the above discussion is that there is no evidence of extension of the rule of the Imperial Kushāṇas to Shan-shan. The limits of the empire lay much to the west of that region.

Calcutta.

<sup>36</sup> S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, vol. II, pt. I, pp. 163 and 165.





## EIN BRUCHSTÜCK EINER SOGHDISCHEN KIRCHENGESCHICHTE AUS ZENTRALASIEN ?

Olaf Hansen, dem wir als einzigem zusammenfassende Beschreibungen des christlich-soghdischen Literaturbestandes verdanken,<sup>1</sup> hat wiederholt auch auf ein Textfragment hingewiesen, das kirchengeschichtliche Angaben macht und den Namen einer Stadt 'rgn nennt. Seine Ausführungen im Handbuch der Orientalistik verdienen es, hier wörtlich zitiert zu werden :<sup>2</sup>

«Unter den Blättern der Handschrift C 3 befindet sich ein Blatt, das leider nicht vollständig ist, und seine Ränder sind dazu so stark beschädigt bzw. abgerieben, daß nur wenige Zeilen zu den folgenden ohne Lücke überleiten. Das ist um so bedauerlicher, als es sich um das einzige bisher gefundene Blatt historischen Inhalts handelt. Es ist möglich, daß es eine Übersetzung eines syrischen kirchengeschichtlichen Werkes ist ; da es aber auf Zustände in Zentralasien anzudeuten scheint, besteht die Möglichkeit, daß hier, wenn auch nicht ein selbständiges Werk soghdischer Kirchengeschichtsschreibung, so doch mindestens ein Werk vorliegen muß, das im Raum Mittelasiens seinen Ursprung hat. Es handelt von einem, namentlich nicht genannten Kirchenfürsten, der über die vier «Seiten»(?) des Tigrisflusses und über die sieben Bezirke (? , Gemeinden?) von Chūzistān herrscht. Dann heißt es weiter, daß er seinen Bruder, namens Prsyh (wie ist der Name zu lesen?) zur Herrschaft nach einem Ort 'rgn schickt, wo er mit großen Ehren empfangen wird. Im weiteren Verlauf des Textes handelt es sich um den Bau eines Klosters — für Kloster ist das syr. 'wmr' gebraucht — wobei mehrere Personen namentlich genannt werden, die beim Bau mitzuwirken scheinen.


Der sehr schlechte Erhaltungszustand des Blattes erlaubt vorläufig nicht, mehr über diesen, wie mir scheint, sehr wichtigen Text zu sagen. Es muß versucht werden, unter den zahlreichen noch nicht identifizierten kleinen Fragmenten dieser Handschrift zum obigen Blatt gehörende Stücke zu finden.»

<sup>1</sup> O. HANSEN : Die christliche Literatur der Soghdier. Jahrbuch der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz 1951. S. 296—302. Ders. : Die christliche Literatur der Soghdier. Handbuch der Orientalistik. 1. Abt., 4. Bd., 2. Abschn., Lieferung 1. Leiden—Köln 1968, S. 91—99.

<sup>2</sup> Vgl. Anm. 1, zweiter Titel, S. 98—99.

In einer Fußnote erklärt Hansen den Ortsnamen *'rgn*, den man *Argēn*, *Ar(r)ayēn* oder *Ar(r)ayēn* lesen kann, auf Grund der von Henning in «Argi and the Tokharians»<sup>3</sup> vermuteten Etymologie als eine kutschisch *akeñe*,<sup>4</sup> sak. *argiña* usw. entsprechende Form des alten Namens der Stadt Qarašahr in Chinesisch-Turkistan. Trifft dies zu, so darf das kleine soghd. Fragment in mehr als einer Hinsicht größere Beachtung beanspruchen, als ihm bisher zuteil wurde. Nicht nur wäre es kirchengeschichtlichen, also historischen Inhalts, es bereicherte auch unser geringes Wissen von der Ausbreitung des Christentums in Zentralasien, und es wäre vielleicht ein von syrischen Vorlagen freies Zeugnis unabhängiger, intellektueller Produktivität des zentralasiatischen soghdischen Christentums. Daß dann noch die Schreibformen des alten Namens der Stadt Qarašahr durch eine nestorianische bereichert würden, spricht für sich selbst. Es braucht auch nicht hervorgehoben zu werden, daß Hansens Text in Hansens Interpretation von besonderem Interesse für die Arbeitstagung ist, zu der wir zusammengekommen sind.

Allerdings wirft Hansens Deutung sogleich Fragen auf, die unbeantwortet bleiben, z. B. wie man sich die Adjektivableitung man. soghd. *'rkcyk*, *'rkcyq*<sup>5</sup> neben dem christl. soghd. Namen *'rgn* mit *-ēn* und *-g/-γ-* erklären soll, die auf einen soghd. Ortsnamen *\*Ark/g ('rk)* schließen läßt, der zwar nicht im Soghd., aber, wie Henning gezeigt hat,<sup>6</sup> u. a. im MPT. *'rk* bzw. *'rq'* bezugt ist.

Hansen hatte, als er den C 3-Text beschrieb, einen «ersten Versuch einer Interpretation» des Fragments in der ZDMG angekündigt.<sup>8</sup> Diese ergänzende Ausführung ist bisher m. W. nicht erschienen. Stattdessen ging Hansen in einem auf dem XVII. Deutschen Orientalistentag in Würzburg (21.—27. 7. 1968) gehaltenen Vortrag nochmals kurz auf das besprochene Stück ein, äußerte sich nun aber noch vorsichtiger und teilte für *'rgn* auch die Alternativerklärung mit, daß Arrajān in Fārs gemeint sein könnte. Die Handschrift, so sagte er, enthalte wahrscheinlich «einen Bericht über die Tätigkeit irgendwelcher Missionare: ein Mann namens *Prsyh* (?) wird von seinem nicht namentlich genannten Bruder (*br't*) nach der Stadt *'rgn*  d. h. also *\*argēn* gesandt, um dort ein Kloster (*γwmr'*) zu gründen».<sup>9</sup>

Der erörterte Text ist mir gut bekannt. Er gehört zur Turfansammlung der AdW der DDR und trägt die genaue Signatur C 3 = T II B 40. Da Hansens Ausführungen die wichtigsten und interessantesten Ergebnisse einer Edi-

<sup>3</sup> BSOS IX [1938], S. 564 ff., bes. S. 571.

<sup>4</sup> Vgl. E. STEG: SPAW. Phil.-hist. Kl. 1937, S. 130 f., S. LÉVI: JA 1913, S. 320 Anm. 1.

<sup>5</sup> M 1 (88) bei MÜLLER: Maḥrnāmag, APAW 1912, Berlin 1913, S. 8 und 11, T II D 94 (c/13) bei HENNING: Sogdica. London 1940. S. 8 und 10.

<sup>6</sup> Vgl. Anm. 3, S. 564.

<sup>7</sup> M 1 (187) bei MÜLLER, vgl. Anm. 5, S. 13 und 16. M 297 (5).

<sup>8</sup> Vgl. Anm. 1, zweiter Titel, S. 99 Anm. 1.

<sup>9</sup> ZDMG. Supplementa I, VXII. (so!) Deutscher Orientalistentag, Vorträge, ed. W. VOIGT. Teil 3. Wiesbaden 1969. S. 1034 f.

tion vorwegnehmen, so glaube ich berechtigt zu sein, im Rahmen meines Beitrages eine Stellungnahme zu einigen Resultaten Hansens einer regelrechten Textedition vorzuschicken. Wenn ich hier und heute diese Ausgabe selbst nicht vorlegen kann, so vor allem, weil ich den Text noch nicht völlig verstehe und weil ich bisher nicht alle Möglichkeiten ausschöpfen konnte, ihn mit einem eventuellen syr. Original zu identifizieren.

Meine hier mitzuteilenden vorläufigen Ergebnisse unterscheiden sich freilich in wesentlichen Punkten von jenen Hansens.

Die Annahme eines über «die vier Seiten (?)» des Tigrisflusses, die «sieben Orte» Seleukia-Ktesiphons<sup>9a</sup> und Chuzistan herrschenden Kirchenfürsten ist von vornherein unwahrscheinlich. Warum wird seine Amtsausübung Herrschaft genannt wie die eines weltlichen Machthabers? Ja, warum sollte überhaupt von einem Manne der Kirche die Rede sein, wenn nicht nur sein eigener Name, sondern auch die Bezeichnung seiner geistlichen Würde, der Name seines Amtssitzes und seiner Diözese fehlen? Tatsächlich ist Hansens Annahme unhaltbar, denn der rätselhafte Machthaber ist mit Name und Rang in Zeile /R/2/ genannt. Es ist ein *xwr's'n xm(yr)y* (Obl.), ein «Amir von Churasan», bzw. des «Ostens»,<sup>10</sup> also ein Würdenträger eines islamischen Staates. Daß in diesem Fall *xwr's'n* nicht nur im Sinne der bekannten nordostiranischen Provinz sondern als «Osten» überhaupt zu übersetzen ist, folgt allein schon aus der Tatsache, daß er mittel- oder unmittelbar u. a. über das Tigrisland in allen vier Richtungen und über Chuzistan gebot. Ein sehr mächtiger Gouverneur muß also gemeint sein, der den ganzen Osten eines islamischen Reiches verwaltete, das nur das umayyadische Chalifat gewesen sein kann. Sein Name, der Amtsbezeichnung vorangestellt, wird *hsys* geschrieben, und es gehört nicht viel Phantasie dazu, in ihm den größten und einzigen Statthalter der Umayyaden zu erkennen, der tatsächlich über den ganzen Ostteil des Reiches gebot, mit vollem Namen Abū Muḥammad al-Ḥ a ḡ ḡ ā ḡ b. Yūsuf b. al-Ḥakam b. 'Aqīl at-Taqafī. 75/694 wurde er als Gouverneur von Kūfa und Baṣra mit der Sicherung der ummayyadischen Herrschaft im Osten betraut. Seit 78/697–8 unterstanden auch Churasan und Sistan seiner Herrschaft, die er bis zu seinem Tode im Jahre 95/714 ausübte.<sup>11</sup> Die Wiedergabe des *ḡim*-Lautes seines Namens in nestorianischer Schrift durch *Ṣādē* ist ganz natürlich und entspricht den Regeln aller soghd. Orthographien,<sup>12</sup> wie übrigens auch den Regeln für die Niederschrift des Neupersischen in nestorianischer

<sup>9a</sup> Diese evident richtige Erklärung von soghd. *bt' 'wt'qt* verdanke ich Herrn Prof. K. RUDOLPH, der mich auf M. STRECK: Seleucia und Ktesiphon, *Der Alte Orient* 16 (1917) S. 35 ff. und M. STRECK: Al-Madā'in, *Enzyklopädie des Islām*. III. Leiden Leipzig 1936. S. 80 verweist.

<sup>10</sup> Zur christl. soghd. Form *xmyr* = soghd. in soghd. Schrift *ymyr*, *chwarozm*. *xmyr* vgl. V. A. LIVŠIC: *Sogdijskie dokumenty s gory mug II*. Moskva 1962. S. 108.

<sup>11</sup> A. DIETRICH in: *The Encyclopædia of Islām*. III. Leiden London 1971. S. 39 ff.

<sup>12</sup> I. GERSHEVITCH: *A Grammar of Manichean Sogdian*. Oxford 1961. § 70 mit Anm. 1.

Schrift.<sup>13</sup> Daß *ā* durch *y* bezeichnet wird, läßt sich wohl nur so erklären, daß der Verfasser des Textes den Namen des Ḥaġġāġ in einer vulgärarabischen Lautgestalt vernahm und schrieb, für die das bekannte Phänomen der *Imāla*, der Aufhellung von *ā*, charakteristisch war. Es findet sich heute stark ausgeprägt in den Dialekten von Bagdad, Mosul und Mardin, wo *ā* bisweilen wie *ī* ausgesprochen wird.<sup>14</sup> Wenn diese Erscheinung in den genannten Gebieten bis in das 7. oder 8. Jh. zurückreicht, so erscheint als eine mögliche Lösung die Annahme einer syrischen Vorlage des soghd. Textes, die etwa im irakischen Raum entstand.

Wenn aber von Ḥaġġāġ die Rede ist, so wird es verständlich, daß dieser jemanden zur Ausübung der Herrschaft über eine fremde Stadt ausschickte. Den Namen des Abgesandten, *Prsyh*, vermag ich weder zu deuten noch zu identifizieren. Es heißt von ihm, daß er der Bruder eines *Byrw* gewesen sei, der bei Ḥaġġāġ in hohem Ansehen stand. Auch dieser ist mir unbekannt. Darf man in ihm und folglich auch in seinem Bruder einen jener christlichen Beamten sehen, die in der Administration der Umayyaden auch im iranischen Landesteil tätig waren?<sup>15</sup> Wie dem auch sei, fest steht, daß die Stadt, in die *Prsyh* geschickt wurde, keinesfalls Qarašahr in Chinesisch-Turkistan gewesen sein kann. Hansens in diesem Sinn gegebene Erklärung des Stadtnamens ist also auch aufzugeben. Stattdessen gewinnt sein Alternativvorschlag, *'rgn* mit der persischen Stadt Arrajān zu identifizieren, an Bedeutung. Die näher gelegene Stadt bietet auch eine näherliegende Erklärungsmöglichkeit.

Arrajān bildete spätestens seit spätsasanidischer Zeit einen der fünf Kreise der Provinz Pārs. Wie Ṭabarī und Ibn al-Faqīh berichten, wurde er durch Kawād I. zu Beginn des 6. Jh. aus Teilen von Chuzistan und Pārs gebildet.<sup>16</sup> Seinen gleichnamigen Hauptort begründete, besser gesagt: neubegründete,<sup>17</sup> Kawād unter einem mit Kawād zusammengesetzten Officialnamen, den man aus seinen verschiedenen überlieferten Schreibungen<sup>18</sup> wahrscheinlich auf ein ursprüngliches Weh az Āmid i Kawād «Kawāds bessere (Stadt) als Amida» oder Weh Āmid i Kawād «Kawāds besseres Amida» wird zurückzuführen haben. Diese Bezeichnung verrät, was die Historiker bestätigen, daß Kawād in Arrajān aus Amida (und Maipherqat) deportierte Kriegsgefangene ansiedelte.<sup>19</sup> Man kann daraus gewiß folgern, daß spätestens seit dem 6. Jh. ein

<sup>13</sup> Vgl. Mémorial Jean de Menasce, Louvain 1974. S. 449.

<sup>14</sup> C. BROCKELMANN: Das Arabische und seine Mundarten. Handbuch der Orientalistik. 3. Bd., 2. und 3. Abschn. Leiden 1954. S. 228.

<sup>15</sup> Vgl. B. SPULER: Iran in früh-islamischer Zeit. Wiesbaden 1952. S. 211 Anm. 3.

<sup>16</sup> P. SCHWARZ: Iran im Mittelalter. III. Leipzig 1912. S. 111, H. GAUBE: Die südpersische Provinz Arraġān / Kūh-Gilūyeh von der arabischen Eroberung bis zur Safawidenzeit. Wien 1973. S. 22.

<sup>17</sup> GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 28 ff.

<sup>18</sup> TH. NÖLDEKE: Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Leiden 1879. S. 146 Anm. 2, J. MARQUART: Ērānšahr. Berlin 1901. S. 41 f., G. C. MILES in: The Cambridge History of Iran IV. Cambridge 1975. S. 368 Anm. 2.

<sup>19</sup> SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 112, GAUBE, vgl. Anm. 16, S. 28.

beträchtlicher Teil der Einwohnerschaft Arrajāns christlichen Glaubens gewesen sein muß. Unter der Herrschaft der Umayyaden und Abbasiden bestanden Stadt und Kreis Arrajān fort, wie auch die administrative Einheit der Provinz Fārs, ja Arrajān scheint eine wirtschaftliche Blüte erlebt zu haben.<sup>20</sup> Arrajān käme also als Amtssitz eines umayyadischen Kreisgouverneurs durchaus in Frage.

Das Verhältnis der Schreibung *ʿrqn* zum Ortsnamen Arrajān bietet keine unüberwindlichen Hindernisse. Bereits das *Ḥudūd al-ʿālam* belegt für das 10. Jh. die persischen mundartlichen Varianten *ʿrkʿn* und *ʿryʿn*, d. h. *Ar(a)gān* und *Ar(a)γān*.<sup>21</sup> *Yāqūt* (12.—13. Jh.) vokalisiert *Aryān*.<sup>22</sup> Einheimische Aussprachen *Aryān* und *Arxān* sind ferner im 14. Jh. bezeugt.<sup>23</sup> Es ist also sehr wohl möglich, ja wahrscheinlich, daß die Namensformen *Ar(a)gān*, *Ar(a)γān* bis in sasanidische oder frühislamische Zeit zurückgehen, auch wenn dies sich m. W. bisher nicht beweisen läßt.<sup>24</sup>

Stattdessen wird bisweilen eine frühere Bezeugung von Namensformen mit *-j-* vermutet. So las Herzfeld auf einer von ihm veröffentlichten sasanidischen Bulle einen Ortsnamen *ʿlcʿn* oder *hlpʿn*, d. h. *Arrajān* oder *Hulwān* (!).<sup>25</sup> Die Bulle bietet aber in Herzfelds Nachzeichnung folgenden Gesamttext: auf dem Rand: *ʿylʿn ʿsʿn k(l)[t] kwʿtʿ*, in der Mitte: */1/ ʿlcʿn* (oder statt *ʿh*, statt *c:p*) */2/ m(g)wh*. Ob man nun mit R. N. Frye *mgwh* als *mgwhutʿy* «Magierherr» deutet<sup>26</sup> oder mit A. Maricq *mgwhʿnk* «Magierhaus» liest und dies mit Maricq und Ph. Gignoux als «bureau des mages» erklärt,<sup>27</sup> das *mgwh* vorangehende Wort könnte, ja sollte in der Tat ein Ortsname sein. Wie aber ist er mit *Ērān-āsān-kard-Kawād* in Beziehung zu setzen? Gignoux zufolge müßte der mit *mgwh* zusammengenannte Ort bei dem auf dem Bullenrand genannten größeren Ort oder in seinem Gebiet liegen. Was wir über die Lokalisierung von *Ērān-āsān-kard-Kawād* wissen,<sup>28</sup> ist damit nur vereinbar, wenn *Hulwān* gemeint sein sollte. Die Bestimmung des Ortsnamens Arrajān kann daher vorläufig nicht als gesichert gelten.

<sup>20</sup> SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 111, 114 ff., G. LE STRANGE: *The Lands of the Eastern Caliphate*. Cambridge 1905. S. 268 ff., GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 45 f.

<sup>21</sup> *Ḥudūd al-ʿālam*, transl. V. MINORSKY. London 1937. S. 74, 127 u. 378 f. Text: *Ḥudūd al-ʿālam mina l-mašriq ila l-maʿrib*, ed. MANŪČIHR SUTŪDA, Tih-rān 1340 š., S. 45, 133.

<sup>22</sup> V. MINORSKY: *BSOAS XVII* [1955], S. 266. Vgl. *Yāqūt*, *Muʿjam al-buldān I*, Beyrouth 1955, S. 142.

<sup>23</sup> W. STRECK in: *Enzyklopädie des Islam*. I. Leiden Leipzig 1913. S. 478.

<sup>24</sup> H. GAUBES Angaben über Ortsnamenschreibungen A. R. G. A. N., A. R. G. A., A. R. G. und A. R. G. N. in sasanidischer und frühislamischer Zeit (vgl. Anm. 16, S. 22 und 29) treffen nicht zu. Daß in allen Fällen statt G. ein C. zu lesen ist, hat GAUBE selbst in *Arabosasanidische Numismatik*, Braunschweig 1973, S. 85 f. gezeigt. Für Beratung und Hilfe auf numismatischem Gebiet danke ich Herrn Dr. H. SIMON.

<sup>25</sup> *Transactions of the International Numismatic Congress 1936*, London 1938, S. 420.

<sup>26</sup> R. N. FRYE: *Sasanian Remains from Qasr-i Abu Nasr*, Cambridge 1973, S. 50 f.

<sup>27</sup> PH. GIGNOUX: *Studia Iranica* 2 [1973], S. 140 ff.

<sup>28</sup> J. MARQUART, vgl. Anm. 18, S. 22, ders. [J. MARKWART], *A catalogue of the provincial capitals of Ērānshahr*, ed. G. MESSINA, Rom 1931, S. 105.

Auf Tonbullen von Qaṣr-i Abū Naṣr hat R. N. Frye den Ortsnamen 'rc und 'rcf gelesen und als Arrajān gedeutet.<sup>29</sup> Ph. Gignoux, der nach Frye diese Bullen studieren konnte, schwankt aber zwischen den Lesungen 'lc und 'lh bzw. 'lc(°) und slc(°) und läßt beides unübersetzt.<sup>30</sup>

Schließlich hat auf arabosasanidischen Münzen des 7. Jh. (54 und 56 d. H.) J. Walker eine Prägestätte 'lcn entdeckt und diese als *Arrajān* gedeutet.<sup>31</sup>

Nächst diesen letzten, überzeugend erklärten Belegen ist die älteste sichere Bezeugung des Ortsnamens mit -j- Mutanabbīs Wiedergabe als Arjān (10. Jh.),<sup>32</sup> die von Abu l-Fiḍā sogar die üblichere genannt wird. Ihr kommt deswegen auch größere Bedeutung zu, weil Mutanabbī selbst in Arrajān gelebt hat. (Yāqūts Behauptung, Mutanabbī habe den Ortsnamen «verkürzt», wird durch die oben angeführten zweisilbigen Parallelförmigkeiten entkräftet.)

Berücksichtigt man die persischen Wiedergaben mit g/γ, so dürften die Formen *Ar(a)g/γān* und *Ar(ra)jān* bis in frühislamische Zeit zurückreichen. Setzt man für den besprochenen soghd. Text ein syr. Original voraus, so konnte seine Schreibung 'rgn das g/γ der persischen Formen *Ar(a)g/γān* wiedergeben. Die Ersetzung von ā durch ē ist zwar ungewöhnlich, aber nicht ganz ohne Parallele in neupersischen, dialektal gefärbten Wörtern<sup>33</sup> und auch geographischen Namen.<sup>34</sup> Im vorliegenden Fall ist es verlockend, die ē-Schreibung mit der bereits vermuteten Erscheinung von *Imāla* im Namen des Ḥaḡḡāḡ zu verbinden und als vulgärarabische Aussprache der persischen Form der Wortes zu erklären. Eine solche etwas komplizierte Deutung erscheint mir denkbar, wenn man sich vorstellt, daß das Syr. die pers. Form des Ortsnamens in der Schreibung 'rgn übernahm. Setzt man auch voraus, daß später über die Vokalisierung des Namens nur bekannt war, daß er im umgangssprachlichen Arabisch Arjān o. ä. lautete, so könnte dies den Verfasser des syr. Textes veranlassen, entsprechend 'rgn zu vokalisieren. Daß mit solchen Hybridbildungen gerechnet werden darf, bestätigt die von V. Minorsky aus dem Ḥudūd al-'ālam zitierte Lesung *Imaḍ* für *Āmid*.<sup>35</sup>

Wie Hansen richtig festgestellt hat, beschreibt der hier besprochene Text die Gründung eines Klosters. Läßt sich ein Kloster in oder bei Arrajān nachweisen? In der Tat findet man in dem im 8. Jh. von Iṣō'danaḥ von Baṣra verfaßten *katūbā dā nakpuṭā* «Buch der Enthaltbarkeit» die folgende Mitteilung:<sup>36</sup>

<sup>29</sup> Vgl. Anm. 26, S. 53, S. 60b (D 44), S. 63a (D 201).

<sup>30</sup> Vgl. Anm. 13, S. 173 und 177.

<sup>31</sup> A Catalogue of the Arab-Sasanian coins, London 1941, S. 85 und 87.

<sup>32</sup> Vgl. Anm. 22, S. 266, SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 112.

<sup>33</sup> G. LAZARD: La langue des plus anciens monuments de la prose persane, Paris 1963, S. 187.

<sup>34</sup> Vgl. Anm. 22, S. 250.

<sup>35</sup> Vgl. Anm. 22, S. 250.

<sup>36</sup> Le Livre de la Chasteté, composé par Jésusdenah, Évêque de Baṣrah, publ. et trad. par J.-B. CHABOT. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire 16 [1896]. Paris-Rome 1907. § 116, S. 274 und 60.

«Der heilige Herr Yōḥannān Dailomāyā, der ein Kloster in den Bergen von Pārs gründete, in der Nähe der Stadt ṛgn . . .». Der ṛgn geschriebene Ortsname stimmt, bis auf die Vokalisierung, völlig mit der Schreibung des soghd. Textes überein. Da das *katūbā dā nakpūtā* hervorhebt, daß dieser Ort in Pārs lag, kann wohl kein weiterer Zweifel an seiner Identifizierung mit Arrajān bestehen. H. Gaube, dem wir eine gründliche historisch-geographische und archäologische Beschreibung des alten Kreises Arrajān verdanken, hat auch die Angabe Iṣōḏonaḥs verwertet. Er vermutet, das Kloster des Yōḥannān Dailomāyā habe sich in einem Gebiet östlich von Arrajān befunden, das heute den Namen Dair-i Aiyūb «Hiobs Kloster» trägt.<sup>37</sup>

Ist es nun ein Zufall, daß aus derselben Handschrift, zu der C 3 = T II B 40 gehört, u. a. auch das Schlußblatt einer Lebensbeschreibung des Yōḥannān Dailomāyā erhalten ist? Es ist das Fragment C 3 = T II B 17, das Hansen ebenfalls im Handbuch der Orientalistik, S. 97, allerdings als «Werk des Johanan Dailōmayā», erwähnt. Der Kolophon spricht von *zpr(t ptry ywḥnn dyl)* — [*wmy' xy*](*pθ*) ṛz(*n*)[*t*] *pwsty*, dem «Buch der Geschichte des hl. Vaters Yōḥannān Dailomāyā». Diese Angabe ist zweideutig insofern, als Yōḥannān als Verfasser oder als Gegenstand des Buches gemeint sein kann. Da aber eine Beschreibung des Buchinhaltes oder ein Buchtitel nicht folgt, so verdient m.A.n. die Annahme den Vorzug, daß der Text *vom* hl. Yōḥannān Dailomāyā *handelte*. Die übrigen Fragmente der Handschrift C 3 sind mit dieser Annahme gut vereinbar. Man wird also an eine soghd. Version einer der vielen syr. Lebensbeschreibungen dieses berühmten Asketen denken müssen, die einst existierten.<sup>38</sup> Yōḥannān soll 737/8 hochbetagt, angeblich im Alter von 122 Jahren, gestorben sein.<sup>39</sup> Als Zeit seines bedeutsamsten Wirkens werden die Jahre um 690 genannt.<sup>40</sup> Das paßt ausgezeichnet zu der oben gegebenen Datierung der Ereignisse des Textes unter die Stadthalterschaft des Ḥaḡḡāḡ. Auch wenn sich in dem besprochenen Fragment der Name des Yōḥannān Dailomāyā nicht mehr mit Sicherheit nachweisen läßt, so ist doch die Annahme zwingend, daß dieses Stück zu der Erzählung von Yōḥannān gehörte.

C 3 = T II B 40 handelt somit von der Begründung eines Klosters in der Umgebung von Arrajān in der Provinz Fārs durch Yōḥannān Dailomāyā Ende des 7. oder Anfang des 8. Jh. Als eine Quelle für die Geschichte Zentralasiens kommt dieses Fragment nicht in Frage. Es ist nichteinmal der bescheidene Rest eines nestorianischen kirchengeschichtlichen Werkes.

Berlin.

<sup>37</sup> GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 51, 198 f.

<sup>38</sup> The Book of Governors: The Historia Monastica of Thomas Bishop of Margā A. D. 840, ed. F. A. WALLIS BUDGE. London 1893. I, S. 97, 11 ff., II, S. 222.

<sup>39</sup> A. BAUMSTARK: Geschichte der syrischen Literatur, Bonn 1922. S. 211.

<sup>40</sup> Vgl. Anm. 38, II, S. 220.

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985

1984-1985



PH. GIGNOUX

PROBLÈMES D'INTERPRÉTATION HISTORIQUE  
ET PHILOLOGIQUE DE TITRES ET NOMS PROPRES  
SASANIDES

L'interprétation philologique et historique des sources me semble devoir être basée au moins sur deux principes, dont le respect m'apparaît d'autant plus nécessaire lorsqu'il s'agit de faits sasanides, pour lesquels la documentation primaire est très peu abondante. Le premier de ces principes peut s'énoncer ainsi : tout document, quel qu'il soit, s'interprète grâce au concours de données plus anciennes ou plus récentes, qui doivent toujours être critiquées à la lumière d'un second principe — qui est donc étroitement lié au premier — et que j'ai eu le plaisir d'exposer ici même, en 1973, lors du premier colloque sur la «Collection des sources pour l'histoire de l'Asie centrale»: <sup>1</sup> il faut accorder aux sources indigènes, officielles ou non, une prééminence ou une priorité sur les sources étrangères, c'est-à-dire extérieures à un territoire ou à une culture donnés, ou postérieures à l'époque considérée. Autrement dit, tout document est naturellement éclairé par le passé, cela est bien sûr évident, mais lorsque toutes les traces du passé ont été effacées et que seuls des documents plus récents peuvent jeter quelque lumière sur ce qui est objet d'étude, il faut que ceux-là soient exploités de manière prudente, selon les restrictions imposées par le second principe. Faute de quoi, on se risquerait à des interprétations fragiles ou sujettes à révision, dès lors que la découverte de nouveaux documents anciens apporterait de meilleurs éléments d'information. C'est ce que je dois constater précisément à propos de l'interprétation qui a été faite du titre de «défenseur et juge des pauvres».

1. Mais je voudrais auparavant, pour illustrer les principes que j'ai énoncés, citer comme premier exemple de la méthodologie à appliquer, un passage en pehlevi des livres, qui, mal compris par les traducteurs, ne peut s'interpréter que grâce à un témoignage plus ancien, en l'occurrence une inscription sur cachet. Il s'agit du paragraphe 55 du petit traité appelé Čīdag handarz ī pōryōtkēšān, où on lit ceci :

*«tan ī ošōmand ruvān vēn ud kirbag kun . . .»<sup>2</sup>*

<sup>1</sup> «Problèmes de distinction et de priorité des sources», dans *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*. 137 ss.

<sup>2</sup> *Pahlavi Texts* I, p. 50. Le même passage apparaît dans les *Vāzay ī ēčand ī Ādurbād ī Māraspandān*, II p. 153, paragr. 76. Cette répétition atteste l'authenticité du texte, sinon son ancienneté.

R. C. Zaehner a cru bon de corriger le texte, en lisant à la place de l'idéogramme *HZYTN* clairement écrit, le mot *asāzišn*, et a traduit avec un contre-sens : «The body is mortal but the soul is immortal».<sup>3</sup> M. F. Kangā<sup>4</sup> et J. C. Tarapore,<sup>5</sup> quoique plus proches de la traduction exacte, n'ont pas bien compris, le premier le sens de *vēn* («O mortal body ! perceive the soul . . .»), le second le sens de *ōšōmand* (O intelligent body ! See the soul . . .).

Or une formule identique qui se lit sur un cachet du Pergamon Museum, à Berlin-Est, nous permet de comprendre correctement ce passage. Le sceau V.A.2179 porte l'inscription suivante :

*tny ZY KBYR k'mk(y) lwb'n HZYTN*

«O corps aux nombreux désirs, regarde l'âme !»<sup>6</sup>

et le passage cité se comprend ainsi :

«O corps mortel, regarde l'âme !»

Cette interprétation est la seule possible, parce que cette formule doit être comparée à d'autres formules analogues de «commémoration de l'âme», qui apparaissent sur plusieurs cachets et que j'ai réunies ailleurs.<sup>7</sup> Il faut aussi noter que ce cachet de Berlin peut être considéré comme ancien, car il contient deux idéogrammes *KBYR* et *HZYTN*, qui ne sont attestés sous cette graphie que dans le pehlevi épigraphique du 3<sup>ème</sup> siècle.<sup>8</sup> On peut donc tirer de cette ancienneté une indication importante sur le plan de l'interprétation historique : les *handarz*, dont on a souvent dit<sup>9</sup> qu'ils remontent au dernier siècle sasanide, à la période des *Xosrō*, pourraient avoir une origine beaucoup plus ancienne, comme en témoigne la formule de ce cachet qui, pour des raisons de paléographie, pourrait avoir été inscrite au 3<sup>ème</sup> ou 4<sup>ème</sup> siècle.

2. Je voudrais donner un second exemple pour montrer qu'un titre ancien n'est pas nécessairement bien explicité par des textes tardifs dont il faut faire un usage très mesuré. C'est le cas du *driyōšān jāday-gōv ud dādvar*, «défenseur et juge des pauvres». Grâce aux nombreuses attestations de ce titre sur les

<sup>3</sup> *The teachings of the Magi*, London 1956, p. 28 ; 2d ed. 1975, p. 28.

<sup>4</sup> *Čitak Handarž i Pōryōtkēšān, A pahlavi text*, Bombay 1960, p. 29.

<sup>5</sup> *Čhātak andarz ī Pōryōtkāēshān*, Bombay 1933, p. 12.

<sup>6</sup> Mal lu et interprété par P. Horn et G. Steindorf, *Sassanidische Siegelsteine*. Berlin 1891, p. 39 : «Viele Körper und den Wunsch der Seele schau erfüllt».

<sup>7</sup> Dans un article intitulé «Les 'formules' des sceaux sassanides et la signification de *rāst* et *rāstih*» *Miscellanea in honorem Ibrāhīm Pūrdārūd*, ed. I. Afshar, Tehran 1976, p. 41—45). Parmi ces formules, citons : *lwb'n HZYTN'n*, «Puisse-je voir l'âme !» (BM. 119387) ; *myšky lwb'n 'byd't 'yw YHW*, «Que l'âme de Mēšag soit commémorée» (Wien n° IX B. 112) ; *mtr'twlwšnspsy lwb'n HZYTN*, «Regarde l'âme de Mihr-Ādur-Višnasp» (M. Foroughin° 202) qu'on peut comprendre aussi «O Mihr-Ādur-Višnasp, regarde l'âme !».

<sup>8</sup> Cf. mon *Glossaire des inscriptions pehlevies et parthes*, p. 24—25. En pehl. des livres, ils sont écrits *KBD* et *HZYTWN*.

<sup>9</sup> A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 57 et 431 : «Genre de littérature très en faveur chez les Iraniens du temps des Khusrō, à savoir celui des *andarz* ou livres de conseils».

bulles sasanides (environ 22), nous savons maintenant que cette fonction était générale et exercée par des titulaires dans beaucoup de régions de l'empire : dans le Fârs, cœur de cet empire (Staxr, Firūzābād, Bišāpūr),<sup>10</sup> mais aussi en Médie (Ray, Ahmadān, Vālašfarr, Māsabadān aux confins du Xuzistān),<sup>11</sup> dans le Xuzistān (Ērān-xvarrah-Šābuhr = Suse),<sup>12</sup> la Mésopotamie (Veh-Ardaxšīr = Séleucie),<sup>13</sup> le Gilan (Gēlān),<sup>14</sup> le Gurgan (Gurgān),<sup>15</sup> le Khorasan (Abaršahr = Nišāpūr),<sup>16</sup> l'Azerbaïdjan (Ādurbādagān),<sup>17</sup> soit une huitaine de régions différentes. Certes, ces inscriptions ne sont sans doute pas de la même période, mais elles appartiennent certainement toutes à l'époque sasanide, car elles contiennent la même formulation : au centre du cachet, le nom de la province, et sur le pourtour, l'énoncé du titre, et cela sans exception.<sup>18</sup>

Dès lors, la fonction de « défenseur et juge des pauvres », mise en évidence par J. de Menasce, et qui, d'après les bulles, ne se confond pas avec celle de *mgywpty*, ne peut être restreinte et assimilée aux Mobads du Fârs, comme il l'explique en s'appuyant sur un passage du Mādayān ī hazār dādestān :<sup>19</sup> ce texte ne s'applique sans doute qu'à une époque tardive, voire post-sasanide, durant laquelle les mobeds ont pu assumer cette autre fonction, lorsque par suite de la conquête arabe, les structures religieuses mazdéennes durent éclater.

Ce titre ne peut non plus, si l'on tient compte de sa large application géographique, être considéré comme un simple titre honorifique et non comme une fonction, comme l'a montré tout récemment Sh. Shaked,<sup>20</sup> qui utilise à nouveau pour l'interprétation de ce terme, des textes pehleviens tardifs (Pursišnihā, Saddar Nasr . . .) et le définit comme « celui qui se soucie des pauvres ». Je ne puis agréer sa conclusion selon laquelle le terme « ne doit pas référer à un office ou à une fonction » et « était évidemment utilisé comme un titre complémentaire désignant les mōbads du Pârs en particulier ».<sup>21</sup> L'évidence est à

<sup>10</sup> Bulles Irān Bāstān (IB) n° 89, 231, sans n° ; IB 155, 169 et 13, provenant toutes de Qasr-i Abu Nasr.

<sup>11</sup> Bulles inédites de M. Pirouzan, de la Bibl. Nat. Paris (BN) n° 10.1, 10.2, 3.3, de M. Foroughi 49, BN 8.1.

<sup>12</sup> IB n° 1957.

<sup>13</sup> IB n° 2642.

<sup>14</sup> BN n° 5.1.

<sup>15</sup> IB n° 776, sans n° ; BN 6.1.

<sup>16</sup> BN n° 1.2.

<sup>17</sup> BN n° 2.1.

<sup>18</sup> Il y a toutefois deux variantes à signaler : sur la bulle de Māsabadān, le nom est écrit en abrégé au centre : *m'sp*, et en entier sur le pourtour avant le titre. Il en est de même à Suse, avec *'yl'n* au centre et le nom complet sur le pourtour. La longueur de ces mots pourrait expliquer cette disposition différente, mais ce n'est sans doute pas la seule raison.

<sup>19</sup> J. de Menasce, « Le protecteur des pauvres dans l'Iran sasanide », dans *Mélanges Henri Massé*, Téhéran, p. 282 — 287.

<sup>20</sup> « Some legal and administrative terms of the Sasanian period », dans *Monumentum H. S. Nyberg* II, p. 213 — 216 (= *Acta Iranica*, 5 (1975)). Il n'existe pas deux variantes de ce titre comme l'indique l'auteur p. 213.

<sup>21</sup> *o. c.*, p. 215 — 216.

démontrer, et ce petit exemple nous indique comme il peut être aléatoire de tenter d'éclairer une notion ancienne par des sources postérieures.

3. Mais un document récent peut aussi nous enseigner sur une période plus ancienne, lorsque son évidence, c.à.d. sa valeur sûre comme source, n'est plus à mettre en doute : celle-ci semble plus difficile à établir dans le domaine de l'historiographie, où l'objectivité du chroniqueur et sa connaissance des sources sont souvent insuffisantes, que dans celui de la philologie, où la rigueur du raisonnement entraîne davantage la conviction. L'exemple est ici choisi dans l'onomastique sasanide : il existe une classe de noms propres qui n'a pas été remarquée jusqu'ici. Il s'agit de *dvandvas* composés de deux noms de divinités (cf. Liste ci-jointe). On notera que dans ces composés, les noms des deux dieux sont parfois interchangeables : Ādur-Ohrmazd / Ohrmazd-Ādur, Ādur-Mihr / Mihr-Ādur, Ādur-Māh / Māh-Ādur, noms qu'il ne faut pas comprendre comme « feu d'Ohrmazd » ou « feu de Māh »,<sup>22</sup> comme dans les composés déterminatifs du type Dād-Ohrmazd / Ohrmazd-dād. On doit rechercher maintenant si une telle catégorie de composés existe aussi à une époque plus ancienne, et il y a peu de motifs de croire qu'elle ait pu être créée à l'époque sasanide.

#### NOMS À DEUX DIVINITÉS

Āb-Xvar	'phwr	s. BM. EQ 8
Ādur-Anāhīd	'twr'nhyt	i. ŠKZ 23, 25.
Ādur-Ardūy	'twr'ltk''twl'ldky	s. MF. 182 ; b. QAN. 2
Ādur-bay ?	'twrbg	s. PL. 2. 8
Ādur-Māh	('tw)lm . .	b. BN. 7. 11b
Ādur-Mihr	'twry(mt)ry	s. BN. 4. 2
Ādur-Ohrmazd	'twr'whrmzd	s. MF. 27, 52, 96, 137, 153, 164 ; s. BM. AF 3 ; b. BN. 16. 11a
Ādur-Vahrām	'twrwlhl'n	s. MF. inédit
Ard-Ohrmazd	'rt'whrm[zd]	b. ML. 16. 25g
Bay-ādur ?	bg'twr'	b. BN. 12. 16
Gušnasp-Ohrmazd	gušnsp'whrmzd	s. PL. 3. 6
Hordād-Mihr	hwr(d)tmtry	s. BM. AC 17
Māh-Ādur	m'h'[tw]l	s. BM. ED 4
Mihr-Āb	mtr''[p]	s. MF. 205
Mihr-Āboy	ml'pwyd	s. BN. 4. 24
Mihr-Ādur	(mtr'twr)y	s. BN. 3. 25
	mtr'twr	b. PL. inédit
Mihr-Narseh	mlnrs[h']	s. BN. 5. 8 ; syr. <i>mhrnrsy</i>
Mihr-Ohrmazd	mtr'whlmzdy'mtr'whrmzd	s. BM. CH 1, DB 1, AF 6 ;
Mihr-Vahrām	mtrywlhl'n'mtr'wlhl'n	s. PL. 4. 14 ; s. MF. 147
Mihr-Xvar	mtr'hwl	s. BM. AF 5
Ohrmazd-Ādur	'whrmzd'twl	s. PL. 4. 19
Tīr-Māh	tylm[']h	b. MF. inédit
Tīr-Mihr	tyrnmtry	i. ŠKZ 32
Tīr-Ohrmazd	tyl'whrmzd	s. IB. 736
Xvaršēd-Māh	hwšyt'm'h	s. BN. 4. 14 ; s. MF. 26
Zurrān-Māh	zwlw'nm'h	b. QAN. 204

<sup>22</sup> Il serait trop long d'exposer ici mon refus de ces traductions devenues habituelles, mais je compte le faire dans un autre article.

On connaît en sanskrit quelques termes associant deux divinités : *Indra-Nasatya* (RV. 8.26.8.) et *Mitra-Aryaman* (RV. 5.67.1 et 8.26.11). De même *divah-prthivī-* est un *dvandva* associant le ciel et la terre. En avestique aussi, quoique peu nombreux, les composés du même type ont été relevés par J. Duchesne-Guillemin dans ses Composés de l'Avesta, p. 211 et sv. : *ahurō ašā* (Yasna 51,3) désigne deux divinités, *Ahura* et *Aša* ; de même *miθra ahura bərəzanta-* (Yt 10,113 et 145, Ny. 1.7) désignent Mithra et le «Ahura élevé», noms parallèles au véd. *mītrāvárūṇā*. On doit penser, avec P. Thieme<sup>23</sup> que l'ordre des mots dans ces composés n'a aucune importance, et que le plus court des deux noms vient simplement en premier, sans que l'on puisse tirer de ce fait une quelconque signification religieuse,<sup>24</sup> comme cela apparaît également dans les composés pehlevi.

Or ces couples de noms divins sont attestés aussi dans l'onomastique achéménide. Le premier, et presque le seul, à avoir été jusqu'ici reconnu, est le nom grec *Μεσορομασδης* fourni par Plutarque,<sup>25</sup> que S. Wikander<sup>26</sup> a expliqué à juste titre comme la juxtaposition des noms de Mithra et d'Ohrmazd, en notant que ce nom était connu aussi en pehlevi et que la combinaison inverse *\*ahura-mazdāh-miθra-* était impossible.<sup>27</sup> Le nom, avec *Mes-* représentant *\*Miça-* était perse.

Un autre *dvandva* existait peut-être, déjà au 8<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, sous Sargon II, si l'on adopte la restauration de E. A. Grantovskij, qui propose de voir dans l'acc. *bagmašta* un nom mède *\*bag-mazdā*.<sup>28</sup> ce mot refléterait, selon l'opinion très récente de J. Duchesne-Guillemin,<sup>29</sup> le couple ancien de Mithra et de Mazdā, car Mithra se dissimule parfois sous le nom de Baga, ou pourrait prouver que dès cette époque Mazdā pouvait être dit *«baga»*.

A ces noms, je peux ajouter maintenant plusieurs noms transcrits en élamite et reconstitués par W. Hinz dans son dernier ouvrage, *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen*<sup>30</sup> : p. 57, le nom de *\*bagamihr*, qui ne signifie pas «Gottesfreund» mais «Baga et Mithra», que Henning a reconnu comme tel, quoique avec quelque hésitation.<sup>31</sup> De même, *\*bagamiša-* pourrait

<sup>23</sup> «Die vedischen Aditya und die zarathustrischen Aməša Spənta» dans *Zarathustra*, herausg. von B. Schlerath, Darmstadt 1970 p. 397–418

<sup>24</sup> W. B. Henning pensait que c'était le moins important qui venait en premier : *BSOAS* 28 (1965), p. 250 ; cf. la même opinion chez M. Boyce, *A History of Zoroastrianism*, Leiden 1975, Vol. I p. 49.

<sup>25</sup> Dans son traité *Ad principem inereditum* 3.

<sup>26</sup> «Mithra en vieux-perse» dans *Orientalia Suecana*, I (1952) p. 66–68.

<sup>27</sup> Ce que semble confirmer l'onomastique pehlevie. Mais voir aussi note 34.

<sup>28</sup> *Rannaya istoria iranskix plemen perednej Azii*, Moscou 1970, p. 156 sv

<sup>29</sup> «Le dieu de Cyrus» dans *Acta Iranica* 3 (1974) p. 20.

<sup>30</sup> *Göttinger Orientforschungen, Iranica*, Bd 3, Wiesbaden 1975.

<sup>31</sup> «A sogdian God», dans *BSOAS* 28 (1965) p. 250. L'auteur, note 44, semble encore regretter sa première interprétation (*BSOAS* 1961), fautive, du nom *T'ir-Mihr* «(trusting) in a contract of alliance with Tir(i)» which could be applied also to *\*Bag(a)mihr*. Le texte qu'il cite pourtant p. 248, où sont invoqués ensemble Baga et Mithra, rend clair le sens du nom propre, mais affaiblit l'opinion citée plus haut de J. Duchesne-Guillemin.

représenter v. perse \**Baga-miça-*. P. 131 : \**hvarmāhi* associe le soleil et la lune en tant que divinités, et peut être comparé à pehl. *Xvaršēd-Māh*. P. 213 : \**rtamazdāh* (mieux *-mazdā*) n'est pas à comprendre comme «Weisheit der Rechten Ordnung», mais associe *Arta* et *Mazda*. Il est à comparer aussi à pehl. *Ard-Ohrmazd*. P. 214 : \**rtamiça- / rtamiθra-* ne signifie pas non plus «Freund der Rechten Ordnung» mais «Arta et Mithra».

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les raisons pour lesquelles telle et telle divinité se trouvent associées deux à deux, c.à.d. la signification de ces paires au plan de l'histoire des religions, mais M. Boyce me paraît avoir raison, lorsqu'elle affirme dans le premier volume de son *Histoire du Zoroastrisme*, qu'il y a eu tendance à associer les divinités chez les Indo-Iraniens et à ne pas les invoquer isolément.<sup>32</sup> L'existence de ces noms propres rend cette affirmation très pertinente.

Cette classe de composés n'apparaît pas seulement en pehlevi à l'époque du moyen-iranien : on connaît bien le nom parthe de Rašn-Mihr (ršnwmttr).<sup>33</sup> On pourrait également penser au nom bactrien de *Ωουζδο δο Μιγο*, «Ohrmazd et Mihr», si, comme l'a suggéré H. Humbach,<sup>34</sup> on le tient pour un seul nom. Ce mot attesterait une fois de plus l'inversion possible des membres du composé, comme je l'ai dit plus haut, mais la présence de *-odo-* atteste une réfection de ce type de composé.

Paris.

Ce nom de Bagamihr n'est pas seulement attesté dans cette transcription de l'accadien, mais aussi très à l'est, à Mathurā : cf. H. Lüders, *Mathurā Inscriptions*, 1961, 95, reconstruit de *vakamihira*.

<sup>32</sup> *o. c.* p. 58.

<sup>33</sup> Diakonov et Livshits, *Dokumenty iz Nisi*, 1960, 24 ; Henning, *BSOAS* 1965, 250.

A ce nom fourni par les ostracas de Nisa, il faut ajouter *T'ir-Mihrak* (cf. mon *Glossaire*, 65b), ainsi que *Ātur-Mihrak* et *Mihr-Xšahr*, attestés dans le Glossaire complet des textes de Nisa, qui doit paraître dans le *CII* et dont V. A. Livshits m'a remis une copie en m'autorisant à en exploiter le contenu avant la parution, ce dont je le remercie de tout cœur. On devrait ajouter à ces noms ceux de *Valrām-Sāsān* et de *Šroš-Sāsānak*, car, dans les noms propres composés, j'ai constaté, tout comme Livshits qui en fait état dans la publication des textes de Nisa sous presse, que le mot *Sāsān* se comporte exactement comme un nom divin (cf. par ex. *Sāsān-dāt*, *Sāsān-boat*) et devrait par conséquent représenter, déjà sous les Arsacides, une divinité ignorée jusqu'ici. Outre l'origine inexpliquée, mais probablement parthe du nom, si bien attesté à Nisa sous plusieurs formes, il y a là, à ce qu'il semble, une découverte fondamentale faite par Livshits en matière d'histoire des religions.

<sup>34</sup> «Kara-Tepe, Tochi, Surkh Kotal» dans *MSS* 28 (1970), p. 43–50.

BEMERKUNGEN ZUR GESCHICHTE  
(CHRONOLOGIE UND TOPOGRAPHIE)  
DER SASSANIDISCH-BYZANTINISCHEN KRIEGE

(IN DEN SIEBZIGER JAHREN DES SECHSTEN JAHRHUNDERTS)

I. Der greise Chosroes I. starb nach den Nachrichten der orientalischen (arabischen) Quellen, des Menandros Protektor und des Theophylaktos Simokattes, die miteinander in Einklang gebracht werden können,<sup>1</sup> am Ende des Winters oder am Anfang des Frühlings (also ungefähr Februar—März) 579. Kurz vorher hatte er, wie Agathias erzählt, an einem niederschmetternden Erlebnisse teil: bei dem Eintritt der Sommerhitze zog er sich nach Thamanon in die kühle karduchische Berglandschaft zurück, doch mußte er dann von dort eiligst nach seiner Hauptstadt Ktesiphon-Seleukeia fliehen, denn der Oberfeldherr der oströmischen Truppen, Maurikios fiel in sein Reich ein und der bestürzte Großkönig sah schon aus seiner Sommerresidenz die Flammensäulen, die infolge der feindlichen Verheerungen aufloderten. Aller Hoffnung bar, ohne Widerstand lief er vor den annähernden Byzantinern weg.<sup>2</sup>

Die Soldaten des Maurikios (des künftigen Kaisers) brachen die Feinde verfolgend in die persische Provinz Arzanene ein. Sie sengten und brennten, deportierten die Einwohner aus Rache dafür, was das sassanidische Heer vorher am byzantinischen Gebiet begangen hatte.<sup>3</sup> Tamchosro und andere persischen Feldherrn fielen nämlich, wie Menandros Protektor berichtet, (auf

<sup>1</sup> Menand. Protect. fr 55 (Excerpta de legationibus ed. C. DE BOOR [Exc. hist. iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta I.], Berolini 1903, p. 213, 5—14); Theophyl. Simoc., hist. III 16,7 (ed. C. DE BOOR—P. WIRTH. Stutgardiae 1972, p. 144, 9—10); TH. NÖLDEKE: Gesch. der Perser u. Araber zur Zeit der Sassaniden. Aus. . . Tabari übersetzt. . . Leiden 1879. 428—430 (hier werden ausser Tabari auch die anderen orientalischen Nachrichten berücksichtigt).

<sup>2</sup> Agathias, hist. IV 29, 7—10 (rec. R. KEYDELL. Berolini 1967, p. 161, 5—24).

<sup>3</sup> Men. Prot. fr. 57 (Exc. de leg. p. 470—471); Euagrius, hist. eccl. V 19 (ed. J. BIDEZ—L. PARMENTIER. London 1898, p. 215, 16—26); Theophyl. Sim. III 15, 13—16, 2; Iohannes Ephes., hist. eccl. VI 15, 27, 34 (Iohannis Ephesini historiae ecclesiasticae pars tertia. Interpretatus est E. W. BROOKS [Corp. Script. Christ. Orient., Script. Syri, series tertia, tomus III, versio]. Lovanii 1936, p. 236—37, 250—52, 257); Michael Syrus, chron. X 13 (Chronique de Michel le Syrien patriarche jacobite d'Antioche [1166—1199]. Éditée. . . et traduite. . . par J.-B. CHABOT. Tome II. Paris 1901, p. 323); «Anonymus Fourmont» (Fourmont, Histoire d'une révolution arrivée en Perse dans le sixième siècle: Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres VII., Paris 1733, p. 329), diese trübe Erzählung verlegt den Einbruch des Maurikios irrtümlicherweise nach der Thronbesteigung des Hormisdas.

Befehl oder wenigstens mit Zustimmung des Chosroes) vertragsbrüchig — vierzig Tage vor dem Ablauf der dreijährigen Waffenstillstandes — in das Imperium ein. Dort lagerten sie, wie wir es von Iohannes Ephesius wissen, dreissig Tage lang vor Amida, nachdem sie eine kurze Zeit (vielleicht drei Tage) in der Umgebung Verheerungen anrichteten. Als dann sie weder Amida einzunehmen noch die Einwohner zur Geldzahlung zu zwingen imstande waren, hausten sie noch weitere fünfzehn Tage im Feindesland. Erst danach scherten sie sich vor dem übermächtigen Heer des Maurikios fort.<sup>4</sup>

Der Zug des Letztgenannten bis nach der Gegend von Thamanon dauerte selbst beim Gewaltmarsch wenigstens eine Woche.<sup>5</sup> Dem ging das fünfzehntägige Hausen der Perser im oströmischen Gebiet<sup>6</sup> und die dreißigtägige Belagerung von Amida<sup>7</sup> voran. Die erste kurze Phase der Invasion vor der erwähnten Belagerung kann auf drei Tage<sup>8</sup> angeschlagen werden. So begann der vertragsbrüchige persische Angriff ungefähr fünfundfünfzig Tage vor der Flucht des Chosroes von Thamanon.

Was die Chronologie des letztgenannten Ereignisses betrifft, läßt uns der Wortlaut des Agathias kaum daran zweifeln, daß der Zeitabstand zwischen dem Anbruch der Hitze (als der Großkönig nach der frischen Berglandschaft zog) und der Ankunft des oströmischen Heeres (als der Sassanide wieder nach

<sup>4</sup> Men. Prot. fr. 47, 50 (*ὀλίγω πρότερον ἢ αἱ τριτηρίδες σκοπεῖν τελευτήσεσθαι ἔμελλον, πρὸ ἡμερῶν δέηρον μ'*), 51, 52, cf. 55 (Exc. de leg. p. 210–211, 464–470, cf. 212–216); Theoph. Sim. III 15, 11–12; Ioh. Eph. VI 14, 15, 27, 34 (die Belagerung von Amida dauerte triginta dies: p. 235, 34 et 251, 26; nach der Belagerung verheerten die Perser das Reichsgebiet diebus quindecim: p. 237, 3 et 251, 32–33 cf. 257, 14; für p. 236, 11 *diebus circiter duodeviginti*? siehe unten Anm. 8); vgl. Mich. Syr. X 13 (II p. 323).

<sup>5</sup> Von Chlomarons Umgebung, wo Maurikios aller Wahrscheinlichkeit nach die persische Grenze überschritt, liegt Thamanon in Luftlinien wenigstens 150 Kilometer weit. Und in der Berglandschaft hatte der Weg sicherlich viele Biegungen. So müssen wir den Marsch vom Betreten des sassanidischen Reichs bis zur Sommerresidenz des Chosroes auf mehr als 200 Kilometer anschlagen; vgl. P. GOUBERT: *Byzance avant l'Islam*. I. Paris 1951. 192 (Karte).

<sup>6</sup> Ioh. Ephes. VI 15 (p. 237, 3), 27 (p. 251, 32–33), vgl. 34 (p. 257, 14). Siehe oben Anm. 4.

<sup>7</sup> Ioh. Eph. VI 14 (p. 235, 34), 27 (p. 251, 26); siehe oben Anm. 4. Der Kodex des Iohannes Ephesinus, dessen Text von BROOKS sorgfältig kollationiert, ediert und ins Lateinische übersetzt wurde, stammt aus dem VII. Jh. (vgl. E. HONIGMANN: *L'histoire écclesiastique de Jean d'Éphèse: Byzantion* 14 [1939], 616). Demgegenüber kann das Exzerpt bei Michael Syrus (X 13, p. 322), laut dessen Amidas Belagerung statt dreißig nur drei Tage gedauert hätte, nicht als glaubwürdig betrachtet werden: vor dem am Ende des XII. Jh. schreibenden antiochenischen Patriarchen lag nämlich vermutlich eine spätere und somit unzuverlässigere Handschrift als die im British Museum aufbewahrte ist.

<sup>8</sup> Iohannes Ephesinus spricht an den oben (Anm. 6) angeführten Stellen von einer fünfzehntägigen Verheerung der Perser nach der erfolglosen Belagerung von Amida (die Reihenfolge der Ereignisse wurde in der gedrängten Erzählung von VI 34 verwirrt). Nur in VI 14 (p. 236, 11) lesen wir bei dem Kirchenhistoriker von einer ungefähr achtzehntägigen Verwüstung, hier ist aber aller Wahrscheinlichkeit nach auch die kurze Zeitspanne zwischen der Grenzüberschreitung der persischen Truppen und der Umzingelung von Amida miteingerechnet, die also vermutlich drei Tage dauerte.



seiner Hauptstadt zurückfloh) nicht allzu lang war.<sup>9</sup> Somit kommt als Zeitpunkt der Flucht des Chosroes am ehesten Mitte Juli in Betracht. Diesem Datum ging der persische Vertragsbruch etwa fünfundfünfzig Tage voraus. Der Ablauf des dreijährigen Waffenstillstandes fiel also auf Ende Juni 578, er erfolgte vierzig Tage später als die Verletzung der Waffenruhe seitens der Perser stattfand.<sup>10</sup>

So soll man die Chronologie von E. Stein<sup>11</sup> korrigieren, die — soweit ich die diesbezügliche Fachliteratur überblicken imstande bin — bis heute von niemandem berichtigt wurde.<sup>12</sup> Stein konnte nun seinerseits bloß Schönfelders Übersetzung von Iohannes Ephesius benutzen und darin las er, daß die vertragsbrüchigen Perser Amida nicht länger als drei Tage belagerten.<sup>13</sup> Heute steht aber uns schon die viel zuverlässigere Edition und Übertragung der syrischen Kirchengeschichte von E. W. Brooks zur Verfügung, woraus es klar erhellt, daß Amidas Belagerung in der Tat nicht weniger als dreißig Tage dauerte.<sup>14</sup> Damit verliert die von Stein vertretene Chronologie, wonach der dreijährige Waffenstillstand frühestens Juli 578 abgelaufen wäre, ihre Grundlage. Statt Juli müssen wir mit Juni 578 als mit dem vertragsmäßigen Endmonat der Waffenruhe rechnen.

Die neue Datierung des persischen Treubruchs bzw. des Ablaufs des dreijährigen Waffenstillstandes wirkt natürlich auch auf die Zeitbestimmung einiger früheren Episoden der persisch-byzantinischen Verbindungen zurück. So müssen wir nun den Abschluß der Waffenruhe<sup>15</sup> statt Juli 575 auf Juni desselben Jahres verlegen. Und obzwar wir vom Nacheinander der Ereignisse des mesopotamisch-syrischen Gebietes in diesem Jahre keine pünktlichen Nachrichten besitzen, scheint die neue Chronologie besser dazu passen, was die erhaltenen Quellen erzählen.

Das befestigte Daras wurde Mitte November 573 durch Chosroes eingenommen.<sup>16</sup> Daß die byzantinische Regierung nach dem unerwarteten schweren

<sup>9</sup> Agath. IV 29, 7–8: ἐτόγγαυε . . . ἐς κόμηγ Θεμανῶν διὰ τὴν τοῦ θεόρου ὄραν . . . μεταβάς τε καὶ ἐνδιαυόμενος. Μανολίκιος δὲ . . . ἐσέβαλεν ἀθρόον ἐς τὴν Ἀρξιανήνην χώραν.

<sup>10</sup> Men. Prot. fr. 50, Exc. de leg. p. 210, 28 (πρὸ ἡμερῶν δῆπου μ').

<sup>11</sup> Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches vornehmlich unter den Kaisern Justinus II u. Tiberius Constantinus. Stuttgart 1919. S. 82 Anm. 6.

<sup>12</sup> In dieser Hinsicht ist P. GOUBERTS Verfahren charakteristisch (Byzance avant l'Islam I. Paris 1951, p. 74 n. 5). Er beruft sich ohne kritische Bemerkung auf STEINS Chronologie, obzwar diese ihre quellenmäßige Grundlage verloren hatte.

<sup>13</sup> J. M. SCHÖNFELDER: Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus. Aus dem Syrischen übersetzt. München 1862. S. 242, 258.

<sup>14</sup> Iohannis Ephesini historiae ecclesiasticae pars tertia. Interpretatus est E. W. BROOKS (C S C O Scriptorum Syri, series III. tom. III. versio). Lovanii 1936, p. 235, 251 (im Textband [«textus»] des syrischen Originals p. 310, 331).

<sup>15</sup> Men. Prot. fr. 40 (Exc. de leg. p. 199–200); Theoph. Sim. III 12, 10; Theophanes, chronogr. a. m. 6072 (rec. C. DE BOOR. I. Lipsiae 1883, p. 250); Euagr. V 12; Georgius Cedrenus p. 689 (ed. I. BEKKER, vol. I., Bonnæ 1838), die Dauer des Waffenstillstandes verschrieben: vier statt drei Jahre; vgl. noch Ioh. Ephes. VI 8.

<sup>16</sup> Michael Syr. X 9 (15. Nov.); Agapius, Kitab al-'Unvan, éd. et trad. A. VASILIEV: Patrologia Orientalis. VIII, p. 436 (11. Nov.).

Schlag möglichst schnell die einjährige Waffenruhe zustande brachte, die für sie um den Preis von fünfundvierzigtausend Goldstücken eine kurze Aufatmung sichern konnte, ist an sich wahrscheinlich. Und eine Textstelle von Michael Syrus scheint es auch unmittelbar zu beweisen, daß der Waffenstillstand nicht viel später als drei Monate nach dem Fall der Grenzfestung schon in Kraft getreten war.<sup>17</sup>

Nach dem Ablauf der einjährigen Kriegspause, also irgendwann nach dem fünfzehnten Februar 575 brachen persische Truppen in byzantinisches Mesopotamien bzw. Syrien ein. Die mit ungenügenden Kräften begonnene Belagerung von Konstantine wurde aber sofort eingestellt und das Heer ohne Schwertstreich hinter die Grenze zurückgezogen, als die Hälfte der Streitmacht des oströmischen Feldherrn Iustinianos in der Richtung auf die bedrohte Stadt aufmarschierte.<sup>18</sup> Das einzige Ziel der persischen Kriegsoperation war augenscheinlich die Aufmerksamkeit der Byzantiner von Armenien abzulenken, wo Chosroes mit dem Groß seiner Armee einen überraschenden Angriff vorbereitete. Dieses Ablenkungsmanöver konnte aber nur solange einen Sinn haben, bis die Oströmer über die wahre Absicht des Großkönigs im unklaren blieben. Als er am Ende des Frühlings<sup>19</sup> — also jedenfalls vor Ende Mai — vor der oströmischen Grenzfestung Theodosiupolis mit mächtigen Streitkräften erschien, wurde für die kaiserliche Heeresleitung sicherlich klar, daß byzantinisches Armenien — und nicht Syrien — der wirkliche Zielpunkt des persischen Angriffs war.

Im Sinne des oben Gesagten soll das persische Täuschungsmanöver gegen Konstantine spätestens auf Mai 575 datiert werden. Und die Erzählung des Menandros Protektor zeigt es deutlich, daß die Annahme der dreijährigen Waffenruhe für Syrien und Mesopotamien seitens des Bevollmächtigten des

<sup>17</sup> Die Mehrzahl der Quellen spricht von einem einjährigen Waffenstillstand, der am Gebiet der Dioecesis Oriens nach der Einnahme von Daras in Geltung trat: Men. Prot. fr. 38 (exc. de leg. p. 198, 20–21); Ioannes Epiphaniensis fr. 5 (Historici Graeci minores, ed. L. DINDORFIUS I., Lipsiae 1870, p. 381, 9–10); Theoph. Sim. III 11, 3; vgl. Theophanes Byzantinus fr. 4 (Histor. Gr. min., ed. L. DINDORF. I. p. 449). Demgegenüber lesen wir bei Michael Syrus X 9 (p. 312) von einer fünfzehnmonatlichen Waffenruhe. Die zwei abweichenden Daten lassen sich ohne weiteres in Einklang bringen, wenn wir annehmen, daß die Vorlage des Michael Syrus zu den zwölf Monaten des formalen Waffenstillstandes auch jene drei Monate zurechnete, während deren der diplomatische Briefwechsel und die Verhandlungen nach der tatsächlichen Unterbrechung der Kriegsoperationen stattgefunden hatten.

<sup>18</sup> Men. Prot. fr. 40 (Exc. de leg. p. 199–200); Io. Epiph. fr. 5 (H G M I. p. 382, 15–20); Theoph. Sim. III 12, 9–10; Ioh. Ephes. VI 13: wegen der Erwähnung des Strategos Iustinianos kann eine Partie des Berichtes auf das Jahr 575 und nicht auf 578 bezogen werden (die 60000 «Langobarden» machten die Hälfte des ganzen Heeres [120000 Mann: Ioh. Eph. VI 8] aus; Euagr. V 14 spricht von einer noch größeren Zahl, von 150000 Soldaten).

<sup>19</sup> Men. Prot. fr. 41 (Exc. de leg. p. 202, 9–10: ἐσβάλλει τε ἐς τὴν Ῥωμαίων Ἀρμενίαν κατὰ Θεοδοσιοῦπολιν, λήγοντος ἤδη τοῦ ἔαρος) vgl. Ioh. Ephes. VI 8 (II 24); Euagr. V 14; Theoph. Sim. III 13, 10–12; Mich. Syr. X 12 (p. 317); Sebeos 1, 2 (Histoire d'Héraclius par l'évêque Sebeos traduite... par F. MACLER. Paris 1904, p. 6, 9).

Großkönigs dem Ausgang der Ablenkungsoperation unmittelbar nachfolgte.<sup>20</sup> Somit kommen wir auf Juni 575 als Zeitpunkt der Abschließung des dreijährigen Waffenstillstandes. Und dies steht in vollem Einklang mit dem Datum, was wir durch die Berichtigung der von Stein vertretenen Chronologie schon vorher bestimmt haben. Soviel über Chronologie.

2. Und nun eine topographische, beziehungsweise toponymische Frage. Wer in der neusten von P. Wirth besorgten Bearbeitung der Theophylaktos-Ausgabe von de Boor den Text und die zugehörige Erläuterung von I 13, 10 und II 10, 6 nachschlägt, findet er dort folgende Behauptung: an der persisch-byzantinischen Grenze gab eine Ortschaft bzw. Festung mit dem Namen Rhabdi(o)s ~ Rhabdion; Theophylaktos hat aber den Genetiv dieser Toponymie τοῦ Πάβδιος mißverstanden, betrachtete den Artikel und den Ortsnamen als ein einziges Wort; daraus bildete er den Adjektiv Τουραβδηρός.<sup>21</sup> Die russische Übersetzung des Theophylaktos Simokattes aus der Feder des S. P. Kondratev (mit Anmerkungen von K. A. Osipova) scheint ebenfalls die Namensform Rhabdios ~ Rhabdion als die eigentliche Benennung des Ortes aufzufassen.<sup>22</sup>

Die Grundlage dieser Meinung ist in erster Linie die Tatsache, daß man in dem erhalten gebliebenen Anfang des historischen Werkes von Ioannes Epiphaneus sowohl in der Müllerschen als auch in der neusten Dindorfschen Edition ἐκ τοῦ Πάβδιος liest<sup>23</sup> und eben dieser Ioannes war die Hauptquelle und wichtigste Vorlage des Simokattes,<sup>24</sup> als er die Vorkommnisse der persisch-byzantinischen Kriege erzählte. Dazu kommt es noch, daß Ioannes denselben kaiserlichen Offizier Theodoros als ἐκ τοῦ Πάβδιος stammenden benennt, den Theophylaktos mit dem Beiwort Τουραβδηρός bezeichnet.<sup>25</sup> Außerdem wurde auch auf Prokopios' «De aedificiis» hingewiesen, wo ein Πάβδιος (v. l. Πάβδιον) genannter Ort figuriert.<sup>26</sup>

<sup>20</sup> Men. Prot. fr. 40 (Exe. de leg. p. 199, 28—31: Ταρχοσδρῶ . . . ἐπιδρομῶν ἐνέπηρσε τὰ ὅσα πλησιόχωρα τοῦ Λάρας, ἕως ἐπέστη Μεβώδης δέξασθαι τὰς τριμύκοντα χιλιάδας τῶν χροσῶν νομισμάτων ἀν' ἔτος τῆς τριετηρίδος ἕνεκα εἰρήνης).

<sup>21</sup> Theophylacti Simocattae historiae. Edidit C. DE BOOR. Editionem correctiorem curavit explicationibusque recentibus adornavit P. WIRTH. Stutgardiae 1972, pp. 65, 89 (!), 343, 348.

<sup>22</sup> Феофилакт Симокатта, История (Перевод С. П. Кондратева. Примечания К. А. Осиповой), Москва 1957, стр. 43, 58, 199 (!).

<sup>23</sup> CAR. et THEOD. MÜLLER: Fragmenta Historicorum Graecorum IV., Parisiis 1851 (Repr. 1967), p. 274; Historici Graeci Minores. Edidit L. DINDORFIUS. I. Lipsiae 1870, p. 378, 27 (fr. 3).

<sup>24</sup> Dies zeigt klar die Vergleichung folgender Textstellen: Theoph. Sim. III 9, 3—11, 4 et 12, 1—9 ~ Ioannes Epiph. fr. 2—5. Über die Quellen des historischen Werkes des Theophylaktos Simokattes bereitet TH. OLAJOS eine Monographie vor, deren Manuskript ich benützen konnte.

<sup>25</sup> Theoph. Sim. II 10, 6 (p. 89, 17) ~ Ioannes Epiph. fr. 3 (HG H I. p. 378, 26—27).

<sup>26</sup> Procop., De aedif. II 4 (Procopii Caesariensis opera omnia. Rec. J. HAURY. Vol. IV. Addenda et corrigenda adiecit G. WIRTH. Lipsiae 1964, p. 57—59).

Aber die Wahrheit ist wohl, daß in dem Text des Ioannes Epiphaneus *Τουράβδιος* ein einziges Wort bildet und ist nichts anderes als der Genetiv von einem Ortsnamen *Τούραβδης*. Der Historiker gebraucht nämlich den Ortsnamen in Verbindung mit der Präposition *ἐκ* ohne Artikel, wie Fr. 4 dies klar bezeugt: *βασιλεὺς Χοσρόης ἄρας ἐκ Βαβυλῶνος ἅμα τῷ Μήδων στρατῷ*.<sup>27</sup> Es ist kein triftiges Gegenargument *Μαρκιάνου . . . ἐκ τε τοῦ Λάρας ὀρηθέντος* in Fr. 3, denn nur wegen der Indeklinabilität des Namens Daras ist hier der Artikel nötig, um den Genetiv erkennbar zu machen.<sup>28</sup>

Daß bei Theophylaktos die Lesung *τὸ τοῦ Ῥάβδιος* keineswegs richtig sein kann, beweist übrigens schon der Wortlaut der Stelle: *ἐπὶ τὸ Σισαοβάνων, εἶτα ἐπὶ τὸ Τουράβδιος*.<sup>29</sup> Die völlige Parallelität der beiden Ausdrücke macht es klar, daß man in *τὸ Τουράβδιος* nur mit einem einzigen Artikel *τὸ* rechnen darf, wenn einmal in *τὸ Σισαοβάνων* nach *τό* kein weiterer Artikel (*τῶν* oder *τοῦ*) zu finden ist. So kann (ja muß) der Sprachgebrauch des Theophylaktos als folgerichtig betrachtet werden, wenn er später aus dem Ortsnamen *Τούραβδι(ο)ς* einen Adjektiv *Τουραβδηνός* bildet.<sup>30</sup>

Der Text des Ioannes Epiphaneus und des Theophylaktos Simokattes zeugt also von einer Ortsbenennung *Τούραβδης* bzw. *Τουράβδιος*. Dieselbe Namensform (*κάστρον Τουραβδίου*) bietet uns auch die handschriftliche Überlieferung von Georgios Kyprios.<sup>31</sup> Außerdem gehört hierher auch der Name Tūr 'Abdīn in einem anonymen syrischen hagiographischen Werk («Geschichte des Einsiedlers Ya 'qōb»).<sup>32</sup>

Nach dem oben Gesagten darf man mit Fug und Recht annehmen, daß im Lichte der vier angeführten Quellen die richtige Benennung der betreffenden Ortschaft *Turabdi(o)s* war. Und die einzig und allein bei Prokopios befindliche Variante *Rhabdios* (bzw. *Rhabdion*) kann als Ergebnis eines Mißverständnisses betrachtet werden: Prokopios hörte wohl den Genetiv des Ortsnamens *Τούραβδι(ο)ς* und folgerte daraus fälschlich auf einen Nominativ *τὸ Ῥάβδιος* (oder *Ῥάβδιον*). Die moderne Wissenschaft darf aber einen falschen Ortsnamen nicht übernehmen, selbst wenn sie ihn bei einem so angesehenen Historiker liest, wie Prokopios ist.

Szeged.

<sup>27</sup> H G M I. p. 379, 15–16.

<sup>28</sup> H G M I. p. 378, 31–32.

<sup>29</sup> Theoph. Sim. I 13, 10 (p. 65, 21–22).

<sup>30</sup> Theoph. Sim. II 10, 6 (p. 89, 17).

<sup>31</sup> Georg. Cypr. 914 (E. HONIGMANN: Le Synekdèmos d'Hiéroklos et l'opuscule géographique de Georges de Chypre. Texte. Introduction. Commentaires et cartes. Bruxelles 1939, p. 64).

<sup>32</sup> Die betreffende Textstelle zitiert E. HONIGMANN: Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071 (A. A. VASILIEV: Byzance et les Arabes III.). Bruxelles 1935. S. 4–5 (mit Hinweis auf die früheren diesbezüglichen Arbeiten).

## NON-RELIGIOUS BOOK PAHLAVI LITERATURE AS A SOURCE TO THE HISTORY OF CENTRAL ASIA

The existing secular Book Pahlavi literature is far from extensive. Apart from a juridical work and a number of small *andarz* books («wisdom-literature»),<sup>1</sup> already on the border-line to the religious sphere, it consists mainly of fragments of historical and legendary traditions, including parts of an epic poem. In order to elucidate the possible use of these texts as a source for the history of Pre-Islamic Central Asia, I have looked through four of the most important texts and searched them for references to Central Asian historical events. The four texts are the following :

1. *Šahristānihā ī Ērān*
2. *Vičārišn ī čatrang* (or *Māliyān ī čatrang* or *Čatrang-nāmak*)
3. *Kārnāmak ī Artaxšēr ī Pāpakān*
4. *Ayyātkār ī Zarērān*

The relevant paragraphs will be summarized below, and from this it will be seen what kind of information these sources may yield. A more complete analysis of the material must be left for a future occasion.<sup>2</sup>

The text-critical situation is very much the same for the four texts: the tradition rests more or less completely on Jamasp-Asana's Codex MK dated 691 A. Y. (1322 A. D.), considered to be the oldest Pahlavi MS. extant, and on a copy of the same dated 1136 A. Y. (1767 A. D.), designated JJ by Jamasp-Asana.<sup>3</sup> (The *Vičārišn ī čatrang* and the *Kārnāmak* are found also in some younger MSS., but those texts hardly represent independent traditions.)<sup>4</sup> On that foundation *Šahristānihā*, *Vičārišn* and *Ayyātkār* were published by Jamasp-Asana in his *Pahlavi Texts* (Bombay 1897, 1913). The *Kārnāmak* was not included by him, as it had already been published by Sanjana (Bombay 1896). The textual tradition is such that it leaves us with great problems as regards the reliability of the text material and in determining dates and other circumstances of composition.

<sup>1</sup> Mary Boyce, *Handbuch der Orientalistik*, I: IV: 2: 1, pp. 51–55.

<sup>2</sup> Likewise, only selected references to the rather rich secondary literature are included. It is hoped that the secondary material can be more fully presented in a future edition of these texts within the scope of the project responsible for this volume.

<sup>3</sup> See further my «On the composition of the *Ayyātkār ī Zarērān*» in the *Monumentum H. S. Nyberg*, II, Téhéran-Liège 1975, pp. 399–418 (esp. 399–400, 418).

<sup>4</sup> Cf. H. S. Nyberg, *Manual of Pahlavi*, I, Wiesbaden 1964, pp. xi–xii, xxii.

The *Šahristānihā ī Ērān* (Cites [provincial capitals] of Ērān) is generally supposed to be a late composition, written down in the 9th century A. D., but containing much older, traditional material.<sup>5</sup> This dating is especially based upon the mentioning of the caliph Abū Ja'far [al-Manšūr] (754—775 A. D.), here called Abu 'd-davānīq («father of the small coins» or «pinchpenny»), the founder of Baghdad, in the last paragraph (60). But this is rather obviously a later addition. Likewise § 33 (with *madīnak* for Yathrib, etc.) reflects a late recension. On the other hand the supposed «covered malice» against al-Manšūr in § 50<sup>6</sup> is unlikely<sup>7</sup>. On the whole one must say that the shape of the text is rather pre-Islamic, reflecting the stage of composite historical tradition found in the sources of the *Šāhnāmāh*, conveniently labelled *Xʷatāy-nāmāh*. As regards the passages on Eastern Iran, our main concern here, they show the usual mixture of legendary, i.e. Pishdadian and Kayanian, elements and Sasanian history. The enemies are styled *xyōn* (Av. *hyaona-*) and *tūr* (Av. *tūra-*) but also display names of the Turks of the 6th and 7th centuries A. D.

The first part is devoted to the cities of the East (*xʷarāsān*) and begins with a note on Samarkand (§§ 2—5), said to have been founded Kāyōs, son of Kavāt, and completed by Siyāvaxš — whereupon his son Kai-Xōsrōv was born there and later on installed a Varhrān-fire there. Afterwards, it is said, Zartuxšt brought the [good] religion there on the order of Vištāsp-šāh, and 1,200 chapters of the religion were engraved on gilt tablets and deposited in that fire-temple; but later they were burnt (Samarkand was really so in 329 B. C.) and flung into the sea/river (*drayāp* = Zarafšān?) by «the accursed Sokandar» (word play on *sōxtan?*).

By taking the end of § 5 to § 6 one finds in the following a list of the rulers of Sogdiana (swkw d: *sugud!*) «of seven nests(?)»:<sup>8</sup> Yam, Aži-dahāk (Gardīzī: Bēvar-asp), Frētōn, Manūčīhr, Kāyōs, Kai-Xōsrōv (not in Gardīzī), Luhrāsp and Vištāsp-šāh. Then (§ 7) «the accursed Frāsyāk (Afrāsiyāb) of Tūr» made each one of these residences into an idol-temple.<sup>9</sup>

Then comes Balx (*baxl ī nāmīk*, §§ 8—9), here the name of the province, with the capital Navāzak founded by Spandidāt (Isfandiyār), son of Vištāsp, who also installed a Varhrān-fire there and by striking his lance and sending a message, as it is written, challenged an array of Central Asian rulers: Yab-b[ū]-xākān (= Yabgū-xāqān, the title of the khaqan of the Western Turks),

<sup>5</sup> M. Boyce, *op. cit.*, p. 62.

<sup>6</sup> J. Markwart, *A catalogue of the provincial capitals of Ērānshahr*, ed. G. Messina. Romo 1931, p. 102.

<sup>7</sup> Cf. Nyberg, *Unwala Memorial Vol.*, Bombay 1964, pp. 111—112.

<sup>8</sup> If read *āšyān*, as it seems to be written and acc. to Kiyā (*Maj. Danišk. Adab, Tīhrān* 2, 1334, 3, pp. 47—49) with ref. to a passage in Gardīzī's *Zain ul-axbār*; Markwart, *Catalogue*, emends *xʷatāyān* with Jamasp-Asana; Nyberg's suggestion in *Manual: HY<sup>3</sup>k'n'*: \**jānakān*, «soul-place», seems very unlikely.

<sup>9</sup> With an old form *uzdāēs-tačār* for the later *uzdēs-čār*; possibly *šāhān* for *dēvān* and \**šaman* for \**baγān*.

Sinjēpik-xākān (= Sinjēpūk, Ar. Sinjibū or Silzibul),<sup>10</sup> Čöl-xākān,<sup>11</sup> the Great Kan (*vazurg kān* = Chinese t'ai kan, the official title of the chief of the Hepthalites in the VIIth century),<sup>12</sup> Gōhram (*Šāhnāmāh*: Guhram, brother or son of Arjāsp), Tučāp (*Šāhnāmāh*: Tužāv, son-in-law of Afrāsiyāb) and Arjāsp Xyōnān-šāh (Av. Arəjaṭ.aspa-, king of the *hyaona*-).

§ 10: The city of Xūārizm was founded by Narsēh (brother of Bahrām Gōr), presented as «the son of the Jewess» (i.e. Šišin-duxt, daughter of the «rēš-galūtak», the exilarch, who was the wife of Yazdigird I, 399—421, and is mentioned in § 47).

§ 11: The city of Marv-rōt (Marvarūd) was founded by Vahrām (Gōr, 421—439), son of Yazdigird (I).

§ 12: The cities of Marv and Harāy (Herat) were founded by the «accursed Sokandar ī hrōmā[yī]k».<sup>13</sup>

§ 13: The city of Pōšang (Yāqūt: Būšanj, on the Hari-rūd west of Herat) was founded by Šāhpuhr (240—272), son of Ardašīr, who also built the bridge there.

§ 14: The city of Tūs was founded by Tūs, son of Nōtar, who was the *spāh-pat* (commander-in-chief) for 900 years — followed by Zarēr, Bastvar and Karāzm (*Šāhnāmāh*: Gurāzm), in that order.

§ 15: The city of Nēv-Šāhpuhr was founded by Šāhpuhr, son of Ardašīr at the time and place of his slaying the (otherwise unknown) Pahlēčak ī Tūr.<sup>14</sup>

§ 16: The city of Kāyēn (Qāyin, south of Mašhad) was founded by Kai-Luhrāsp, father of Vištāsp (Markwart: popular etymology).

§ 17: In Gurgān the city of Dahēstān (Yāqūt: Dihistān) was founded by Narsēh ī Aškānān (the Arsacid!).

§ 18: The city of Kūmis (Yāqūt: Qūmis, present Dāmḡān) was, if we read it straight as it is written in *Pahlavi Texts*, «made a harem (? *šapistān*) by Panj-bōr, the father (? pt')<sup>15</sup> of Aži-dahāk», but Markwart reads instead (*Catalogue*, p. 12): «Kōmish, the five-towery, was built by Až ī dahāk, the chief of the sorcerers(?)». The paragraph continues: «there was the settlement

<sup>10</sup> I.e. Istāmi, the first khaqan of the Western Turks, contemporary of Xosrau Anūšīrvān (531—579).

<sup>11</sup> Acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 39, the leader of the horde Čöl, «White Hun, later turkicized», from the second half of the fifth century living east of the Southern Caspian; Turk. *čöl*: sand, desert; is this the same as the descendant of Istāmi which the Chinese sources, cf. Chavannes, *Documents sur les Tuo-k'ue (turcs) occidentaux*, pp. 3, 261, calls Ch'ou-lo Kagan and makes a ruler of the Ili valley around 610?

<sup>12</sup> Thus acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 39, but the same in *Wehrot und Arang*, pp. 143—144: *vazurg-xākān*, and Nyberg, *Manual: vazurgakān*, «the magnates» (of Čöl-x.).

<sup>13</sup> Influence from the Alexander-romance, acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 47.

<sup>14</sup> Otherwise stated to have been founded by Šāhpuhr II, 309—379, when he used it as his base in the war against the Chionites; e.g. G. Hambly (ed.), *Zentralasien* (Fischer-Weltgeschichte), 1966, p. 66.

<sup>15</sup> In *Šāhnāmāh* Dahāk's father is called Mardās (and was a good man!); Markwart and Nyberg read *pat*, «chief»; or just the prep. *pat* (cf. § 49)?

(*māniš[n]*) of the \*Pahlavīks;<sup>16</sup> in the reign of Yazdkirt, son of Šāhpuhr,<sup>17</sup> Virōy-pahr (the Gruzinian Guard, i.e. Darband) was built in the pass (*tač*) of Čöl (or Čör)<sup>18</sup> on that (the other?) side». Markwart translates instead «Y. the son of Sh. made it (Kōmish) in his reign against the foraging Chöl to a strong watch-station of that side (region).»<sup>19</sup> There is obviously a confusion already in the Pahlavi text between the name of the people Čöl (Čöl) and the place name (west of the Caspian) Čöl (Čör, Yāqūt : Šül). This confusion between the limes west and east of the Caspian probably plays a part in the following two paragraphs (19—20) which mention five cities founded by Xōsrō[v] (Anūšīrvān), son of Kavāt, and a wall (*parisp*), 180 parasangs long, built by him. They should rather be Western but are mentioned as the last in the section on the East.

§§ 21—33 form the section on the Western part (*kust ī x<sup>u</sup>arbarān*) which does not concern us here.

The third and last section treats the Southern part (*kust ī nēmroč*) and begins (§ 34) with the city of Kāvul, founded by Artāsēr, son of Spandidāt (i.e. Bahman, son of Isfandiyyār, in Šāhnāmah).<sup>20</sup>

§ 35: The city of Rax<sup>u</sup>at (Yāqūt: Ruxxaj, Arachosia, i.e. modern Qandahar) was founded by Rahām (*Šāhnāmah*: Rahhām), son of Gōtarz, at the time when he killed Aspvarévar ī Tūr and put to flight from there the Yabb[ū]-xākān.<sup>21</sup>

§ 36: The city of Bast (= Bust) was founded by Bastvar (popular etymology?), son of Zarēr, at the time when Vištāspšāh made sacrifice at the (lake/river?) Frazdān (Av. *frazdānu-*, cf. Yt. 5.108).

§ 37: The cities of Frāh (modern Farāh) and Zāvalistān (modern Ghazni) were founded by Rōtastahm ī Sakastān-šāh.

§ 38: The city of Zrang (Drangiana, Yāqūt: Zaranj) was first built by «the accursed Frāsiyāk ī Tūr», who installed the Karkōy fire there, «and he confined Mānušēihr in Patišx<sup>u</sup>argar, and he asked Spandarmat in marriage, and Spandarmat mixed with the earth (?), the city was devastated, and he extinguished the fire; and then Kai-Xōsrōv, son of Siyāvaxš, refounded the city and reinstalled the fire of Karkōy; and Artšēr, son of Pāpak, completed

<sup>16</sup> I.e. the Parthians, thus Markwart, *Catalogue*, p. 12; it is, however, written *pārsakān*, «the people of Pārs».

<sup>17</sup> I.e. Yazdkirt I (399—421); acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 57, a confusion with Yazdkirt II (438—457).

<sup>18</sup> Cf. Widengren, *Orientalia Suecana* 1 (1952), p. 73.

<sup>19</sup> Thus also D. Monchi-Zadeh, *Topographisch-historische Studien zum iranischen Nationalepos*, Wiesbaden 1975, p. 223, n. 11.

<sup>20</sup> Acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 83, here substituted for Kūruš II the Just, the founder of the Achaemenian empire: «we have here a reminiscence of the conquest of Kapiša and Gandhāra i.e. the later kingdom of Kābul by Kūrush II.»

<sup>21</sup> Kayanian and Turkish side by side! Cf. above on § 6!



the city». — Then the text passes on to Kirmān (§ 39) and continues further west and south till it ends in § 60.

It is certainly not an easy task to disentangle historical facts from this web of religious legend and national romance. Markwart<sup>22</sup> has done much of the basic work, and many have followed in his footsteps.<sup>23</sup> But there are still many problems, and it seems likely that a careful philological analysis of the text could yield further results.

The *Vičārišn ī čatrang u nihišn ī nēv-artaxšēr*, «The explanation of chess and the setting up of backgammon», is a quite short treatise (6 pages in *Pahlavi Texts*). It concerns us here mainly for one reason: it is a very concrete example of the cultural exchange between India and Iran. It seems that neither the contents nor the ways of this exchange have been clarified to a satisfactory extent. Apart from the favourite examples *Panchatantra* | *Kalīla wa Dimna*, *Bilauhar and Būdāsaf* | *Barlaam and Josaphat* and the origins of the *Arabian Nights*, there must be a mass of material to investigate in this respect — perhaps especially in science. And some of the main roads for this exchange should have gone through Central Asia.

The contents of the *Vičārišn ī čatrang* may be summarized in the following way:

In the reign of Xōsrōy Anōšak-ruvān the king of the Hindus \*Sačīdarm<sup>24</sup> sent to Iran a set of chess, 1,200 camel loads of precious things, 90 elephants, the envoy \*Tatragat(i)vas<sup>25</sup> and a letter saying (in short) «you who are the king of kings over us ought to have wise men, wiser than ours; if you cannot explain this game of chess, you should give us tribute!». Only (the famous grand vizier) Vazurg-mihr, son of Buxtak, declared himself capable of solving the problem, and furthermore he promised to make up something to send to the Indian king which he would be unable to explain and thus to make him pay double tribute. The next day he explained the game to the Indian envoy<sup>26</sup> and then he played and won 12 games against him. The following day Vazurg-mihr presented a new game by his own invention called Nēv-Artaxšēr, «because of the rulers of this millennium Artaxšēr was the most active and the wisest»

<sup>22</sup> *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i* (= Abh. der kgl. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Philol.-hist. Kl., N. F., III, 2), Berlin 1901; *A catalogue of the provincial capitals of Ērānšahr*, ed. by G. Messina (= *Analecta Orientalia*, 3), Rome 1931; *Wehro und Arang*, hrsg. von H. H. Schaeder, Leiden 1938.

<sup>23</sup> Recently D. Monchi-Zadeh, *Topographisch-historische Studien zum iranischen Nationalepos* (= Abh. für die Kunde des Morgenlandes, XLI, 2), Wiesbaden 1975.

<sup>24</sup> Thus Nyberg in *Manual*, Skr. \*Satyadharmā- ?; Salemann, *Bull. Acad. Imp. Sciences Si-Petersbourg* 31 (1887), p. 427: Dēvsarm; Markwart & de Groot, *Festschrift Sachau*, Berlin 1915, p. 257, n. 2: Jasōdharm.

<sup>25</sup> Thus Nyberg in *Manual*, Skr. \*Tatra-gati-vaša- ?; Salemann, *ibid.*: Taxtaritūs.

<sup>26</sup> It is like a battle between two overlords, the king (*šāh*) in the centre, the rook (*razu*) like the left and right wing, the vizier (*fračīn*) like the commander of the (chariot) warriors (*artēštārān*), the elephant (*pil*) like the commander of the life-guards, the horse (*asp*) like the commander of the cavalry and the foot-soldier (*padātak*) like the soldier in the first line.

(a somewhat far-fetched reason, it seems; in fact this is probably a play on a popular etymology of the old name of the game: *nard*). The description of the true meaning of this game is far more complicated than that of the meaning of chess: it sketches a whole Zoroastrian universe and this is the dominating theme of the treatise.

The great king was delighted and ordered 12,000 well-adorned Arabian horses, 12,000 distinguished young men of Ērān-šahr, 12,000 sevenfold armours, 12,000 ornamented Indian swords of steel, 12,000 «seven-eyed» girdles and whatever else becomes 12,000 men and horses to be equipped, made Vazurg-mihr their commander and sent them at a chosen (auspicious) date to the Hindus. The wise men of the Indian king were unable to understand this game of Nēv-Artaxšēr, and Vazurg-mihr exacted double tribute from the Indian king and returned to Ērān-šahr. Then the text ends with some rather out-of-place advice on how to play chess.

Of course, not a word in this story is true in a literal sense, and thus no philological analysis can lead us on to useful historical facts. The investigation on how and on what ways the game of chess came from India to Iran must continue outside of this text. One could wonder, however, at what time and for what purpose it was written down.<sup>27</sup> Firdausī had access to a very similar source and made some 190 tedious verses out of it.<sup>28</sup> The main difference is that Firdausī gives a simple military explanation of *nard* in sharp contrast to the elaborate religious universe described in the Pahlavi text. An by him the game is all the time called *nard*, never Nēv-Ardašīr.

*Kārnamak ī Artaxšēr ī Pāpakān*, «The chronicle of Artaxšēr, son of Pāpak», is the most well-known secular Book Pahlavi work. It is a historical romance in very straight prose, possibly written around 600 A. D.<sup>29</sup> but now existing in a later redaction, to judge from the (partly) very late Middle Persian in it.<sup>30</sup> It is included more or less as it stands in the *Šāhnāmah*<sup>31</sup> — which does little to enhance its historical value. It has been argued repeatedly<sup>32</sup> that the main features of the rising and succession of Artaxšēr have been taken over from old traditions on the rise of Kūruš and the fall of the Median dynasty. This probably mirrors a conscious policy of Artaxšēr (225–240) to resume the connections with a still remembered glorious past.<sup>33</sup>

The legendary character of the main part of this text does not exclude the possibility of finding more factual information on peripheral matters.

<sup>27</sup> Cf. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhagen — Paris 1936, p. 424.

<sup>28</sup> *Šāhnāmah*, Russian ed., VIII, p. 206–216; Mohl (*jībī*), VI, pp. 193–201.

<sup>29</sup> Th. Nöldeke, *Das iranische Nationalepos*, 2. Aufl., Berlin — Leipzig 1920, p. 6.

<sup>30</sup> M. Boyce, *op. cit.*, p. 60, n. 3.

<sup>31</sup> C. 1030 verses; Russian ed., VII, pp. 115–172; Mohl (*jībī*), V, pp. 135–179.

<sup>32</sup> A. v. Gutschmid, *ZDMG* 34 (1880), pp. 585–587; Nöldeke, *op. cit.*, p. 6.

<sup>33</sup> Markwart, *Catalogue*, p. 103.

I think especially of what is written on how far Artaxšēr could extend his rule in the Eastern and North-Eastern parts of the empire. There are contradictory opinions on that subject.<sup>34</sup> This is what can be inferred from the *Kārnāmak*:

Artaxšēr had married a daughter of Ardavān and kept two of her brothers in prison, but two other sons of Ardavān had fled to the Kāvul-šāh.<sup>35</sup> From there they sent a messenger instigating their sister to poison her husband. She tried, but Artaxšēr was miraculously saved and ordered his wife to be killed. As she was pregnant, however, she was, in concealment from Artaxšēr, allowed to bear her child: Šāhpuhr, the future King of Kings.

Somewhat later on (ed. Anklesaria, ch. XII; ed. Sanjana, ch. XI) we are told that Artaxšēr had great difficulties in pacifying his empire and, growing tired of this, he sent a messenger to «the soothsayer (astrologer) of the Indians» (*kēt ī hindūkān*),<sup>36</sup> asking if he was ever meant to put Ērānšahr under one rule. The reply was that «this kingdom is for two seeds: one is yours, and one is of the family of Mihrak, son of Anōšak-zāt (*Šāhnāmah*: Mihrak-i Nūš-zād)». This Mihrak was a prince of Pārs who revolted against Artaxšēr when he suffered defeat in his wars in Kirmān (Ch. VIII—IX). As a result of this prophecy, Artaxšēr tried to kill all the offspring of Mihrak, but a girl was concealed and later on married Šāhpuhr and subsequently gave birth to Ohurmazd (Hormizd), i.e. the grandson of Artaxšēr, for a short period (272—273) successor of Šāhpuhr as the King of Kings. In due time Artaxšēr found out about the boy and was content to see that the prophecy could be realized in that way.

In a final paragraph (ed. Anklesaria, XIV: 19; ed. Sanjana, XIII: 19), the outcome of this is described as follows: «And after this, when Ohurmazd came to power, he could bring back the whole of Ērān-šahr under one rule; and Ohurmazd brought the vice-roys of the various parts to submission; and he exacted tax and tribute from Rome (*hrōm*) and the Indians (*hindūkān*); and he made Ērān-šahr most embellished and busy and celebrated; and Kaisar, the ruler of the Romans (*hrōmāyān*), and \*Tāb (?)<sup>37</sup> of Kāvul, the Hindūkān-šāh, and Tūrak (?), the Khakan, and the other vice-roys of the various parts came to the court for gracious salutation.»

<sup>34</sup> Cf. R. Frye, *Heritage of Persia*, Cleveland—New York 1963, p. 202.

<sup>35</sup> Ed. B. T. Anklesaria, Bombay 1935, X: 1; ed. Sanjana, Bombay 1896, IX: 3—4.

<sup>36</sup> Av. *kaēta-*; *Šāhnāmah*: *kaid-i hindī*; Steingass: «a king of Kanūj, whose daughter is said to have been married to Sikandar»; in the first occurrence here glossed with *kwšk'n'*, read *kandākān* by Nyberg, «astrologer», MPrs *qnd'y* «magic, astrology» (W. Henning, *BSOS* IX, p. 84) and NP *kundā* «sorcerer»; Anklesaria reads *kamūškān* and translates «of-Kanūj».

<sup>37</sup> Personal name or title? Cf. Nyberg, *Manual* II, s. v. and ref. there to Tābān, the capital of the country of Kabul, acc. to Yāqūt 3, 454.

It is obviously difficult to evaluate this text as a historical source. During his one year on the throne, 272—273, Hormizd I could not have done much of what is said above, but as a prince of great esteem, as it seems he was,<sup>38</sup> he may have been instrumental in many of the conquests ascribed to his father Šāhpuhr.

*Ayyātkār ī Zarērān*, «the Memoir of the Zarēr family», is a fragment of an epic poem, preserved in a form which seems to be partly prose, partly verse. I have recently described it in some detail in a contribution entitled «On the composition of the *Ayyātkār ī Zarērān*» to the *Monumentum H. S. Nyberg* (vol. II, pp. 399—418). The original Middle Persian poem may have been composed, on a Parthian model, in the beginning of the 6th century A. D., as suggested by Nöldeke.<sup>39</sup> It was probably transmitted orally (sung?) till some time well after the Arab conquest,<sup>40</sup> when it was put down in writing and rather soon lost its appearance of a verse composition. Some parts were paraphrased in prose and some parts were lost.

The text contains a description of the battle between the Iranians under king Vištāsp and the Xyōns under king Arjāsp, cursorily referred to already in the Avesta (Yt. 5.109—117, 9.29—30, 19.84—87). Here the war is said to have started when Vištāsp-šāh and his men had accepted the (good) religion from Zartuxšt (§§ 1—22), but apart from that very little Zoroastrianism is present in the text. According to Markwart (*Catalogue*, pp. 36—37) «the holy war of Spandiyāt against the Khyōn king Arjāsp has grown out of a fusion of the mythical, conical strife of the water-gods Vishtāspa and Zarivari (. . .) against Arjaṭ.aspa-, a demon of *dearth* (. . .) with the historical campaign of Kūrush II the Just against the Massagetae i.e. the ichthyophagists in the neighbourhood of the lake Aral and the Jaxartes.» And, still according to Markwart (*Catalogue*, p. 86), the third component is quite secondary: «the confusion of this Vishtāspa with Kavi Vishtāspa, the protector of Zarathushtra is of late origin» (speaking of the water sacrifice mentioned above under *Šahristānihā ī Ērān* § 36).

The historical importance of a text like this would be found in the many reflexes of historical events in a fundamental myth incorporating also different layers of religious history. In the West-Iranian material on the history of Central Asia this is, of course, the all-dominating theme: the war between «the desert and the sown». Names change (and are exchangeable): Av. *hyaona-*,<sup>41</sup>

<sup>38</sup> Cf. Frye, *Heritage of Persia*, p. 208.

<sup>39</sup> *Nationalepos*<sup>2</sup>, p. 5.

<sup>40</sup> M. Boyce, *Handbuch*, p. 56.

<sup>41</sup> From Hun, Hsiung-nu, etc.? Much discussed, e.g. J. Maenchen-Helfen, *Festschrift Karlgren*, Copenhagen 1959, pp. 223—238 (esp. p. 227, n. 10); secondary in Avesta acc. to H. S. Nyberg, *Religionen des alten Iran*, 1938 (repr. 1966), pp. 296, 468 f.

MPrs *xyōn* (chionite), not kept in NP<sup>42</sup> but continued by *haitāl* (Hephtalite) and others; Av. *tūra-*, MPrs/NP *tūr*, also continued by *turk* etc.; Av. *Arə-jat.aspa-*, MPrs/NP *Arjāsp*, *Afrāsiyāb*, *Yabgū-xākān*, *Sinjibū*, *Xākān-i Čīn*, etc. But the enemy remains essentially the same.

In *Ayyātkār ī Zarērān* the battle-field is set on the steppe at «Hutōs-ē razūr»(?)<sup>43</sup> and «Murv-i Zartuštān» (Marv of the Zoroastrians) (§ 19). The army is marching up with drums, wind instruments, elephants, horses, chariots, spears (?), arrows and brilliant and four-fold armours (§§ 27—28). Commander-in-chief, travelling in a chariot, is Zarēr (Av. *Zairi.vari-*), one of the brothers of *Vištāsp-šāh* (§§ 32—33). An elaborate and very «epic» passage (§§ 35—68) describes how *Vištāsp* asks his vizier (*bītaxš*) *Jāmāsp* for a prophecy and receives a frightening answer: the Iranians will win the battle but after grievous losses, among others 23 of the king's own brothers and sons (including Zarēr) will die. *Vištāsp* then refuses to fight and wants to lock them all up in a castle of copper with fortifications of iron, but at long last he is persuaded by his leading warriors to start the battle.

Thus *Vištāsp* and *Arjāsp* take their seats, each on a hilltop, their forces around being of legendary proportions:  $12 \times 12 \times 10,000$  (?) on *Vištāsp*'s side and  $12 \times 10,000 \times 10,000$  on *Arjāsp*'s side (§ 69). Then the text, after an obvious lacuna, jumps right into the decisive stage of the battle: Zarēr is fighting heroically (§ 70) but is killed through a stratagem by the sorcerer *Vīdrafš* — and «the twanging of the bows and the clamour of the valiant men abate» (§ 75).

*Vištāsp* asks who among his men will take revenge, promising his daughter *Hamāk*, the estate of Zarēr and the command over the Iranians in reward (§§ 77—78). Only the 7 year old son of Zarēr: *Bastvar* (Av. *Bastavari-*) presents himself willing (§ 79) but is not allowed to go (§§ 80—81). He rides out secretly, finds his father's dead body (§§ 82—83), sings a moving dirge at his side (§§ 84—86), but is unable to bring his body back and returns to *Vištāsp* asking for permission to go out and revenge his father (§§ 87—89). On the advice of *Jāmāsp*, the king gives *Bastvar* a horse (§§ 90—91), and he rides out, singing an archaic incantation to this arrow and horse (§§ 92—93), killing enemies as bravely as his father (§ 95).

*Arjāsp* becomes worried at the sight of this and asks his men to kill the boy, promising his daughter \**Bēhistan* and the *bītaxš*-ship over the *Xyōns* in reward (§§ 95—98). Once more *Vīdrafš* tries his stratagem, but *Bastvar* outwits him and kills him (§§ 99—105). The Iranians are filled with wonder, and *Spandidāt* (the son of *Vištāsp*) delivers the command of the army of the Iranians in the hands of *Bastvar* and himself attacks *Arjāsp* on the hill-top

<sup>42</sup> Perhaps *hayūn*, «Bactrian camel», Nyberg, *Manual II*, s. v. *Xiōn*.

<sup>43</sup> The Forest of Atossa? Cf. Av. *spaēvīta-razura-*, «the White Forest», Yt. 15. 31.

and drives him and 12,000 men out in the steppe (§ 111), and then it does not take long until Arjāsp is the only Xyōn left alive (§ 112). Spandidāt takes him and cuts off one of his hands, one of his feet, one of his ears, burns out one of his eyes, puts him on a donkey with cut tail and sends him back to his own lands as a warning to others (§ 113).

In *Šāhnāmah* and Ṭabarī this is a long-drawn war, but here it gives the impression of a one-day battle — which is natural, after all. It is a mythical battle, of enormous dimensions — and outside of ordinary time.

Copenhagen.

PRISKOS' FRAGMENT ÜBER DIE WANDERUNGEN  
DER STEPPENVÖLKER

(ÜBERSICHT ÜBER DIE NEUEREN FORSCHUNGEN)

Priskos' Beschreibung der Wanderungen von den Awaren, Sabiren und Oguren gehört innerhalb der an Berichten über die Geschichte der Steppenvölker so reichen byzantinischen Literatur zu den wenigen Texten, die unsere lückenhafte Kenntnisse nicht nur durch kleinere Einzelheiten ergänzen, sondern ein umfassendes Bild über die Geschichte der betreffenden Völker geben. In der vorliegenden Arbeit werden wir die wichtigsten Publikationen kurz besprechen, die über das Priskosfragment seit dem Erscheinen des Aufsatzes von D. Sinor<sup>1</sup> veröffentlicht wurden.

Die Feststellung des genauen Textes ist schon an sich keine leichte Aufgabe. Der Text wurde in zwei monumentalen Sammelwerken des 10. Jh., in den *Excerpta de legationibus* und im *Suda*-Lexikon, beide Male mit verschiedenen Kürzungen, überliefert.<sup>2</sup>

*Excerpta de legationibus*<sup>3</sup>

Ἐπηρεσβέυσαντο δὲ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον κατὰ τοὺς ἐφόους Ῥωμαίους Σαράγουροι καὶ Οὐρωγοὶ καὶ Ὀνόγουροι, ἔθνη ἐξαναστάντα τῶν οἰκείων ἡθῶν, Σαβίρων ἐς μάχην σφίσιν ἐληλυθότων, οὓς ἐξήλασαν Ἀβαροὶ μετανάσται γενόμενοι ὑπὸ ἐθνῶν οἰκούντων μὲν τὴν παρωκεανίτιν ἀκτὴν,

ὥσπερ καὶ οἱ Σαράγουροι ἐλαθέντες κατὰ ζήτησιν γῆς πρὸς τοῖς Ἀκατίροις Οὐννοις ἐγένοντο,...

*Suda*<sup>4</sup>

ὅτι οἱ Ἀβάροι οὗτοι ἐξήλασαν Σαβίρων, μετανάσται γενόμενοι ὑπὸ ἐθνῶν οἰκούντων μὲν τὴν παρωκεανίτιν ἀκτὴν, τὴν δὲ χώραν ἀπολιπόντων διὰ τὸ ἐξ ἀναχύσεως τοῦ Ὀκεανοῦ ὀμιγλῶδες γινόμενον, καὶ γρουπῶν δὲ πλήθος ἀναφανέν, ὅπερ ἦν λόγος μὴ πρότερον παύσασθαι πρὶν ἢ βορὰν ποιῆσαι τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος· διὸ δὴ ὑπὸ τῶνδε ἐλαυνόμενοι τῶν δεινῶν τοῖς πλησιοχώροις ἐνέβαλλον· καὶ τῶν ἐπιόντων δυνατωτέρων ὄντων οἱ τὴν ἔφοδον ὑφιστάμενοι μετανίσταντο, ὥσπερ καὶ οἱ Σαράγουροι ἐλαθέντες πρὸς τοῖς Ἀκατίροις Οὐννοις ἐγένοντο.

<sup>1</sup> D. SINOR: Autour d'une migration de peuples au V<sup>e</sup> siècle. *Journal Asiatique* 235 (1946—1947), 1—77.

<sup>2</sup> In der Gliederung der beiden Fragmente folgen wir Gy. MORAVCSIK, s. Ann. 6.

<sup>3</sup> *Excerpta de legationibus*, ed. C. DE BOOR. Berolini 1903, S. 586, Z. 7—12.

<sup>4</sup> *Suda* s. v. Ἀβαροι, ed. A. ADLER. I. Lipsiae 1928, S. 4, Z. 6—14.

Die Zusammengehörigkeit der beiden Fragmente wurde von J. Classen nachgewiesen,<sup>5</sup> und diese wichtige Feststellung wurde nach der Veröffentlichung des Aufsatzes von Gy. Moravcsik über die Onoguren<sup>6</sup> allgemein bekannt, so daß es heute nur wenige Forscher gibt, die diesen Umstand außer Acht lassen. Zu diesen wenigen gehört J. D. P. Bolton, der Verfasser der neuesten *Aristeas-Monographie*,<sup>7</sup> der die Verfasserschaft des im Suda erhaltenen Fragments dem Priskos mit der Begründung abspricht, daß es in der Müllerschen Fragmentensammlung nicht vorhanden sei. Seine diesbezüglichen Ausführungen können schon deshalb die Deutung des Priskosfragments kaum fördern.

Ehe wir auf unser eigentliches Thema, d. h. die Besprechung der neueren Forschungsergebnissen zu sprechen kommen, möchten wir das Beweismaterial, mit welchem Gy. Moravcsik in seinem Aufsatz die Zusammengehörigkeit der beiden Priskosfragmente unterstützt hatte, durch eine kleine Einzelheit ergänzen. Die Lesart *Σαβίωρας* des Suda-Lexikons, an deren Stelle wir in sämtlichen Handschriften der *Excerpta de legationibus* die Form *Σαβίρων* finden, kann ebenfalls als ein Beweis für die Zusammengehörigkeit der Fragmente bewertet werden. Durch falsche Kürzung der Worte *Σαβίρων ἐς μάχην σφίσιν ἐλληνότων* entstand \**Σαβίρωνες* (< *Σαβίρων ἐς*), was der Kopist oder Exzerptor als Nominativ aufgefaßt und der grammatischen Konstruktion des gekürzten Textes gemäß in den Akkusativ verwandelt hat. Aus dieser Form ergab sich durch Metathese die uns bekannte Lesung *Σαβίωρας*. Die auf diese Weise in *Σαβίωρας* erhalten gebliebene Präposition zeigt also, daß auch die Kompilatoren des Suda ein vollständigeres Exemplar vor sich hatten.

Unter den Aufsätzen, welche sich mit der Priskosstelle befassen, muß zuerst eine Arbeit besprochen werden, die den fraglichen Text in weiteren Zusammenhängen behandelt. In einem unlängst veröffentlichten Aufsatz<sup>8</sup> streitet L. Vajda die Richtigkeit der in den beiden letzten Jahrhunderten so gerne angewandten Migrationslehre ab, und stellt fest, daß diese Hypothese, welche die Übereinstimmungen der einzelnen Kulturen oder ihre abrupte Wandlungen mit Migrationen zu erklären sucht, nichts als eine rein gedankliche Konstruktion ist.<sup>9</sup> Er setzt sich mit der Lehre der kettenreaktionsartigen Völkerwanderungen auseinander, und veranschaulicht die Unfruchtbarkeit die-

<sup>5</sup> *Excerpta de legationibus*. Edd. I. BEKKER—B. G. NIEBUHR. Bonn 1829. S. 158.

<sup>6</sup> GY. MORAVCSIK: Zur Geschichte der Onoguren. Ung. Jbb 10 (1930) 53—90, bes. 55—57.

<sup>7</sup> J. D. P. BOLTON: *Aristeas of Proconnesus*. Oxford 1962. S. 171 f. Hinsichtlich der Zusammengehörigkeit der beiden Texte nimmt die deutsche Übersetzung von E. DOBLHOFER: *Byzantinische Diplomaten und östliche Barbaren*. Byzantinische Geschichtsschreiber. IV. Graz—Wien—Köln 1955, eine Mittelstellung ein: DOBLHOFER ließ aus der im Suda überlieferten Partie die märchenhaften Elemente weg, behielt aber die allgemeinen Äußerungen über die Völkerwanderung bei (S. 70).

<sup>8</sup> L. VAJDA: Zur Frage der Völkerwanderungen. *Paideuma* 19/20 (1973—1974), 5—63.

<sup>9</sup> A. a. O., S. 5.



ser Theorie an einem Beispiel aus der Maya-Geschichte. Er versucht auch den Ursprung dieser Lehre nachzuweisen. Die beiden frühesten Belege für die Hypothese der kettenreaktionsartigen Wanderungen sind bei Herodot erhalten, der im sog. «skythischen Logos» die Erscheinung der Kimmerier und der Skythen im Gesichtskreis der Griechen zweimal als Ergebnis einer großen Völkerwanderung darstellt, indem er das eine Mal sich auf griechische und barbarische Informatoren, das andere Mal aber auf das Epos des Aristeas stützt. Vajda nimmt an, daß die beiden Theorien Herodots auf Hekataios zurückgehen und die deduktiv rationalistische Auffassung der ionischen Aufklärung widerspiegeln.<sup>10</sup> Für das Weiterleben der Migrationslehre in der Antike führt der Verfasser jene Stelle aus Priskos an, die wir eingangs zitiert haben. Vajda hält es für unwahrscheinlich, daß die in Byzanz eingetroffenen ogurischen Gesandten irgendeinen Bericht über die Kämpfe der Sabiren und Awaren hätten geben können, und ist geneigt, darin gelehrte Kombinationen zu sehen, die von Priskos selbst herrühren. Er meint, daß der byzantinische Geschichtsschreiber diese Völker möglicherweise wegen ihrer geographischen Nähe miteinander in Zusammenhang gebracht hatte.<sup>11</sup> Obwohl die These von Vajda eine Anzahl interessanter Beobachtungen enthält, ist die Einbeziehung des Priskosfragments für die Widerlegung der Migrationstheorie zweifellos verfehlt. Die Sabiren kamen mit den Byzantinern erst 515 auf dem Schlachtfeld in Berührung, während die ersten Gesandten der Awaren viel später, im Jahre 558, in Konstantinopel eintrafen. Beide Völker werden in der byzantinischen Literatur zum ersten Male von Priskos erwähnt, der also noch keine persönlichen Erfahrungen mit ihnen gehabt haben konnte.

Die folgenden Untersuchungen analysieren die Priskosstelle unter dem Gesichtspunkt der Erforschung der Steppenvölker.

K. Czeglédy faßte seine Ansichten über die im Priskosfragment erwähnten Ereignisse zweimal zusammen, zuerst in einem 1954 veröffentlichten Aufsatz,<sup>12</sup> sodann in seinem Buche über die Wanderungen der Steppenvölker, das 1969 erschien.<sup>13</sup> Die Hauptzüge seiner Auffassung blieben zwar seit dem Erscheinen seiner früheren Untersuchung die gleichen, doch sind in den Einzelheiten infolge der neueren Forschungsergebnisse gewisse Änderungen eingetreten, und deshalb empfiehlt es sich seine beiden Untersuchungen, gesondert ins Auge zu fassen.

<sup>10</sup> A. a. O., S. 25 f.

<sup>11</sup> A. a. O., S. 43.

<sup>12</sup> Heftaliták, hunok, avarok, onogurok. MNy 50 (1954) 142–151 = IV–IX. századi népmozgalmak a steppén. (A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai. 84.) Budapest 1954, S. 1–12. Im Weiteren zitiert die letzte Ausgabe, abgekürzt: «Népmozgalmak».

<sup>13</sup> Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig (Kőrösi Csoma kiskönyvtár 8.) Budapest 1969. Im Weiteren: «Nomád népek».

In seinem 1954 erschienenen Aufsatz gelangt er durch die sorgfältige Prüfung des auf die Hephthaliten bezüglichen Quellenmaterials zu Schlüssen, die auch für die Völkerbewegung der Awaren, Sabiren und Oguren von Belang sind. Die Widersprüche der Quellen, welche die Hephthaliten unter verschiedenen Namen (Hephthalite, Xyōn[o], Hua) erwähnen, und ihnen völlig entgegengesetzte Eigenschaften zuschreiben (sie werden teils als Stadtbewohner, teils als Nomaden, bald als Angehörigen einer Weltreligion, bald als Anhänger anderen Religionen beschrieben), versucht er dadurch aufzuheben, daß er die Hephthaliten in zwei, hinsichtlich ihres Wohngebietes und ihrer Bezeichnung völlig verschiedene Gruppen scheidet. Die in Städten wohnenden, weißhäutigen Hephthaliten, die sich zum Christentum bekannt hatten, lokalisiert er «auf das uralte iranische Gebiet zwischen Afghanistan und dem Kaspischen Meere» und sieht in ihnen die Träger des Namens «Xyōn(o)». Die andere Hephthalitengruppe identifiziert er mit einem Stamme von Ost-Tocharistan, der in den chinesischen Quellen den Namen Hua trägt.<sup>14</sup> Er akzeptiert die Behauptung des Prokopios, die westlichen Hephthaliten seien ein hunnisches Volk, und nimmt an, daß die Namen der europäischen Hunnen (griechisch: *Οὔρροι*, spätawestisch: *hyaona*, pehlewī: *xyōn*, indisch: *huṇa*) mit der Bezeichnung *xyōno* identisch sind. Denselben Namen Xyōno erblickt er in der Bezeichnung der bei Ammianus Marcellinus erwähnten Chionitae. Da dieses Volk nach dem Zeugnis des römischen Geschichtsschreibers 356 an den Ostgrenzen Irans auftaucht, und nach chinesischen Berichten sogdischer Herkunft um die gleiche Zeit (ca. 350) die Hiung-nu in dem auch von Ammianus erwähnten Raum erscheinen, nimmt er die Identität der Hiung-nu mit den Xyōn (bzw. Xyōno) als richtig und auch lautgeschichtlich als einwandfrei an und hält für wahrscheinlich, daß auch die europäischen Hunnen mit ihnen identisch sind.<sup>15</sup> Czeglédy lehnt die ältere Auffassung ab, nach welcher die Bezeichnung Hua eine Entsprechung des Namens Hun wäre, und auf Grund der Forschungen von Marquart, Pelliot und eines unveröffentlichten Vortrags von L. Ligeti hält er das Wort Hua für die genaue Wiedergabe eines fremden \*Uar.<sup>16</sup> Aus Mangel an hinreichenden Angaben vermeidet er den Zeitpunkt der Vereinigung der Stammesgruppen Xyōn und Uar unter dem führenden Stamme Hephthal näher zu bestimmen, den er mit Ghirshman für xyōnischer Herkunft hält. Aus seinem Aufsatz ist es aber zu entnehmen, daß er diese Ereignis auf das Ende der Periode zwischen der Niederlassung der Xyōn in der Nachbarschaft Irans (ca. 350) und dem Auftauchen des Namens Hephthalite (ca. 460) zu setzen geneigt ist.<sup>17</sup> Im Weiteren untersucht Czeglédy die schon von der

<sup>14</sup> Népmozgalmak. S. 2–4.

<sup>15</sup> Népmozgalmak. S. 4–8.

<sup>16</sup> Népmozgalmak. S. 8.

<sup>17</sup> Népmozgalmak. S. 9.

früheren Forschung entdeckte, aber unzulänglich bewiesene Namensähnlichkeit der hephthalitischen Stammesgruppen \*Uar und Xyōn mit den bei Theophylaktos Simokattes erwähnten Stämmen *Οὐάο* und *Χορρί* der pannonischen Awaren. Wie E. Norden und A. Alföldi schenkt er der Aussage Theophylakts, die nach Europa ausgewanderten Awaren trügen zu Unrecht diesen Namen, weil sie eigentlich am Til wohnende Oguren seien, keinen Glauben. Czeglédy weist mit viel Überzeugungskraft nach, daß die Oguren, die am Ufer des seiner Ansicht nach mit der Wolga identifizierbaren Til wohnten, unmittelbare Nachbarn eben der Onogur-Bulgaren gewesen waren, welche diese nach Theophylakt für Awaren gehalten hätten. Eine Verwechslung könne deshalb unmöglich eintreten, und die Pseudoawarenen des Theophylakt seien echte Awaren. Die Absprechung ihrer Herkunft bei Theophylakt ist ein ethnographischer Topos, den wir z. B. auch aus der *Germania* des Tacitus kennen. Die Namen *Οὐάο* und *Χορρί* können somit als wirkliche Bezeichnungen der Awaren angesehen werden.<sup>18</sup> Gleichzeitig aber verzichtet Czeglédy auf die nähere Bestimmung des Zusammenhangs zwischen den Namen Awar und Uar, und hält die Identität der in chinesischen Quellen erwähnten Juan-juan mit den Awaren (Uaren) für unwahrscheinlich.<sup>19</sup> Im Folgenden versucht der Verfasser an Hand des bei Menander überlieferten Ausdrucks des türkischen Khagans aus dem Jahre 575 zu beweisen, daß die Awaren tatsächlich die Namen *Οὐάο* und *Χορρί* getragen hatten. Die betreffende Stelle Menanders besagt nämlich, daß die Türken das in Byzanz «awarisch» benannte Volk mit dem Namen *Οὐαρχωνῖται* bezeichneten. Danach steht der Identifikation der Uarxonon (Awaren) mit den Uarxyōnen (Hephthaliten) nur eine Schwierigkeit im Wege: der Türkenkhagan scheidet die Hephthaliten von den Awaren nachdrücklich ab. Czeglédy hebt diesen Widerspruch mit der am Anfang seiner Untersuchung erwähnten Hypothese auf: Unter Hephthaliten müsse man seiner Ansicht nach die Stadtbewohner verstehen, die keineswegs mit den östlichen, nomadisierenden Uarxyōn identisch seien.<sup>20</sup> Für die Identität der Uarxōn mit den Uarxyōn führt er zwei weitere Beweise chronologischer Natur. Die Auflösung des Hephthalitenreiches erfolgte nach neueren Forschungen nicht zwischen 563 und 568, sondern um 557—558. Um 557 mag die letzte hephthalitische Gesandtschaft nach China abgereist sein, und in dieses Jahr fällt auch die Flucht der Awaren nach dem Westen.<sup>21</sup> Der andere Beweis kann aus den Ereignissen um der Gründung des Hephthalitenreiches geschöpft werden: Die Uaren zogen nach chinesischen Quellen um 460 aus dem Altai-Gebirge südlich nach Ost-Tocharistan, und Priskos erwähnt gerade unter diesen Jahren (genauer zwischen 461 und

<sup>18</sup> Népmozgalmak. S. 9—10.

<sup>19</sup> Népmozgalmak. S. 10, Anm. 5.

<sup>20</sup> Népmozgalmak. S. 10.

<sup>21</sup> Népmozgalmak. S. 11.

465) die Bewegung der Awaren, Sabiren und Oguren.<sup>22</sup> Der Verfasser versucht im Weiteren die beiden anderen bei Priskos erwähnten Völkergruppen, d. h. die Sabiren und die Oguren zu lokalisieren. Die Sabiren wohnten seiner Meinung nach auf dem Wege der Uar-Wanderung, in der Dsungarei und am Mittellauf des Syr Darja, die Oguren, wie aus Priskos ersichtlich, weiter im Westen auf dem späteren ogurischen Siedlungsgebiet. Einen Beweis für ihre Nachbarschaft mit den sogdischen Städten sieht er in der Aussage Theophylakts, nach welcher eine der alten Städten der Onoguren den Namen *Baxáð*,<sup>23</sup> trug, dessen zweites Glied aus dem sogdischen Wort für 'Stadt' (*kað*) erklärt werden kann.<sup>23</sup>

In seinem Buch über die Wanderungen der Steppenvölker behandelt Czeglédy die betreffenden Fragen in viel weiteren Rahmen. Demzufolge ist er genötigt seine ursprüngliche, ansprechende These an manchen Punkten aufzugeben, jedoch betreffen seine Änderungen den Kern seiner früheren Auffassung über den Hergang der im Text des Priskos erwähnten Völkerbewegung nicht. Es genügt deshalb nur die wichtigsten Unterschiede zwischen seiner älteren und neueren Auffassung anzudeuten.

Die Entstehung des uar-hunischen (uar-xyönischen) Stammesverbandes versetzt er in seinem Buch nicht mehr nach Ost-Tocharistan, in die Zeit nach dem Einfall der Xyön im Jahr 350, sondern nimmt an, daß derselbe Stammesverband schon aus dem Altai-Gebirge die in Kangkü wohnenden Hunnen überfiel, um nachher nach Süden abzubiegen.<sup>24</sup> Die sich in der Gobi-Wüste niedergelassenen Juan-juan, welche die frühere Forschung mit den europäischen Awaren verknüpfte, identifiziert Czeglédy mit den Uar-Hun (Uar-Xyön), da dieses letztere Volk, das 350 in Tocharistan einbrach, von einer chinesischen Quelle Juan-juan genannt wird.<sup>25</sup> In seinem obenerwähnten Aufsatz trennte er noch die Uar-Hun die Juan-juan voneinander ab mit der Begründung, daß in chinesischen Quellen die Hua (\*Uar) klar von den Juan-juan unterschieden werden.)<sup>26</sup> Nachweise für den gemeinsamen Einfall der Uar- und Hun-Stämme nach den Ländern am Amu-Darja sind: Das nach Baktrien einbrechende Nomadenvolk wird in chinesischen Quellen auf Grund von Erzählungen baktrischer Kaufleute für Juan-juan gehalten, während die Nomaden, welche zur selben Zeit, also in der Mitte des 4. Jh., das benachbarte Sogdien eroberten, im Anschluß an Berichte sogdischer Kaufleute Hiung-nu genannt werden. Auf Grund der örtlichen und zeitlichen Nähe der beiden Invasionen nimmt Czeglédy an, daß ein und derselbe Stammesverband beide Länder erobert hatte.<sup>27</sup> In der gleichzeitigen Anwendung der Bezeichnungen Juan-juan und Hiung-nu sieht

<sup>22</sup> Népmozgalmak. S. 11.

<sup>23</sup> Népmozgalmak. S. 12.

<sup>24</sup> Nomád népek. S. 55 ff.

<sup>25</sup> Nomád népek. S. 59—60.

<sup>26</sup> Siehe Anm. 19.

<sup>27</sup> Nomád népek. S. 60—62.

er keinen Widerspruch, sondern gerade den Beweis dafür, daß «unter den nach dem Oxus-Gebiet eindringenden Juan-juan auch die Hiung-nu vertreten waren».<sup>28</sup> Die Namensform Hua in den südchinesischen Quellen aus der Mitte des 6. Jh., die das Nomadenvolk in Ost-Tocharistan bezeichnet,<sup>29</sup> ist nach den Aufzeichnungen der Gespräche der Gesandten entstanden, die das Hephthalitenreich während seiner Glanzzeit ausgeschiedt hat. Er nimmt indessen an, daß die Namensform nicht erst zur Zeit der hephthalitischen Gesandtschaften, sondern schon seit Beginn der Hephthalitendynastie (im Buch einmal mit 467,<sup>30</sup> einmal mit 456<sup>31</sup> angegeben) gebräuchlich war, wenn nicht gar mit diesen Namen sich die Mitglieder jener Stammesverbände, die in der Wüste Gobi erstarkt waren und deren anderes wichtiges Element die Hunnen (chinesisch : Hiung-nu, bei den Nomaden des Oxus-Gebietes : Xyōn) gewesen sind,<sup>32</sup> schon vor 350 selbst bezeichnet haben. Für die Identität der uar-hunischen Stammesverbandes mit den Juan-juan führt Czeglédy zwei Beweise an. Erstens nimmt er an, daß das Volk der Awaren, welches Priskos in Zusammenhang mit den Ereignissen der Jahren um 463 erwähnt, sich östlich von den vermutlich am Syr Darja wohnenden Onoguren niedergelassen hatte und die vom byzantinischen Rhetor erwähnte, aber zeitlich unbestimmbare Bewegung in westlicher Richtung vollzog. Da kurz vor der Zeit der Gesandtschaftsreise der ogurischen Völker (um 463), worüber Priskos berichtet, also um 450<sup>33</sup> (an anderen Stellen seines Buches : um 460),<sup>34</sup> die Juan-juan aus der Gobi-Wüste nach Westen auswanderten, hält er es für möglich, daß die Awaren des Priskos mit den Juan-juan der chinesischen Quellen identisch sind.<sup>35</sup> Byzantinische Angaben türkischer Herkunft aus der zweiten Hälfte des 6. Jh. bezeichnen die Awaren mit solchen Namen, die den Formen Uar und Hun nahe stehen (Menander : *Ὀυαρζωνῖται*, Theophylakt : *Ὀυάρ* und *Κορυνί*). Deshalb hält es Czeglédy für möglich, daß auch die Juan-juan schon im 4. Jh. denselben Namen gebraucht haben, der sich auf Grund der Menanderstelle in der Form Uar-Hun rekonstruieren läßt. Den anderen Beweis für die Namensidentität sieht er in dem schon erwähnten Umstand, daß die chinesischen Quellen eine Stammesgruppe, welche, wie aus chronologischen und geographischen Angaben ersichtlich, vermutlich eine politische Einheit bildete, mit verschiedenen Namen — Juan-juan, Hiung-nu, Uar (Hua) bzw. Hephthalite (Ye-ta) — bezeichnen.

<sup>28</sup> Nomád népek. S. 62.

<sup>29</sup> Nomád népek. S. 60.

<sup>30</sup> Nomád népek. S. 15 und 156.

<sup>31</sup> Nomád népek. S. 140 (vgl. S. 62).

<sup>32</sup> Nomád népek. S. 84—89.

<sup>33</sup> Nomád népek. S. 96 (vgl. S. 91).

<sup>34</sup> Nomád népek. S. 19.

<sup>35</sup> Nomád népek. S. 95.

Mit der Versetzung des uar-hunischen Stammesverbandes nach Innerasien erhalten wir ein zum Teil abweichendes Bild über die Bewegungen der Awaren, Sabiren und Oguren, von welchen uns Priskos unterrichtet. Die Awaren, die Priskos erwähnt, sind nach der neuen These von Czeglédy mit jenen Juan-juan identisch, welche um 450 aus Innerasien nach dem Westen aufbrachen. Die Sabiren lokalisiert er auch diesmal nach der Dsungarei, aber nicht deshalb, weil dieses Gebiet auf dem Wege der uarischen Wanderung, zwischen dem Altai-Gebirge und dem Oxus-Gebiet lag.<sup>36</sup> Jetzt geht der Verfasser von dem in seiner früheren Untersuchung nur nebenbei erwähnten Umstand aus, daß die sogdische Etymologie einer wichtigen onogurischen Stadt (Bakath) darauf hinweist, daß die Onoguren nördlich vom sogdischen Siedlungsgebiet, also am Mittellauf des Syr Darja wohnten,<sup>37</sup> und beruft sich auf Priskos, der die Sabiren zwischen den ogurischen Völkern und den Awaren ansetzt, woraus folgt, daß die Sabiren östlich von dem onogurischen Gebiet wohnten.<sup>38</sup> Den Zug der Awaren nach Europa erklärt er diesmal nicht mit dem Sturz des Hephthalitenreiches, sondern sieht darin eine Folge des dritten Auszugs der Juan-juan aus Innerasien, was auf die Erstärkung der türkischen Macht zurückzuführen sei.<sup>39</sup> Er nimmt an, daß die Juan-juan vor den Türken nicht bloß nach dem Fernen Osten geflohen waren, was aus chinesischen und byzantinischen Quellen (Theophylakt) zu entnehmen ist, sondern auch nach dem Westen. Den Nachweis für das Letztere will er in der von Theophylakt erwähnten pseudoawarischen Wanderung gefunden zu haben. Die Echtheit der Pseudoawaren beweist er auf die früher dargestellte Weise,<sup>40</sup> jetzt aber ist er geneigt, die nach Westen geflohene Awaren eher für innerasiatische Juan-juan zu halten.<sup>41</sup> Den hephthalitischen Ursprung der europäischen Awaren hält er immerhin nicht für unmöglich. Aber nachdem er seine frühere Auffassung über die Zweiteilung der Hephthaliten stillschweigend aufgegeben hatte, kann er die größte Schwierigkeit der hephthalitischen Herkunft, die nachdrückliche Scheidung der Hephthaliten von den Uarchoniten im Bericht des Türkenkhagans bei Menander, nicht mehr so schlagend aus dem Wege räumen, wie es in seinem früheren Aufsatz getan hatte.<sup>42</sup>

Czeglédy's Theorie ruht im wesentlichen auf zwei Pfeilern :

1. Die erste von den chinesischen Bezeichnungen (Juan-juan, Hiung-nu und Hua) der Hephthaliten bzw. ihrer Vorfahren ist ein Sammelbegriff, und weist nicht bloß darauf hin, daß unter den ins Oxus-Gebiet (in Baktrien) ein-

<sup>36</sup> So argumentierte er in seinem früheren Aufsatz: *Népmozgalmak*. S. 12.

<sup>37</sup> *Nomád népek*. S. 92.

<sup>38</sup> *Nomád népek*. S. 93—94.

<sup>39</sup> *Nomád népek*. S. 98 ff.

<sup>40</sup> *Nomád népek*. S. 113.

<sup>41</sup> *Nomád népek*. S. 114.

<sup>42</sup> *Nomád népek*. S. 115.

fallenden Nomaden auch einige Juan-juan vertreten sein konnten. Die beiden anderen Namen, also das schon aus der Zeit vor 350 bekannte Hiung-nu/Xyōn, und das seit der Mitte des 6. Jahrhunderts belegte Hua/Uar, das sich mit voller Sicherheit höchstens bis zum letzten Drittel des 5. Jahrhunderts zurückverfolgen läßt, bezeichnen seiner Ansicht nach die beiden Bestandteile dieses Stammesverbandes der Juan-juan, dessen Mitglieder die aus dem Namen der beiden Gruppen zusammengesetzte Selbstbezeichnung Uar-Hun führten.

2. Den Charakter der Bezeichnung Juan-juan als Sammelbegriffs und seine Gleichwertigkeit mit den Namen Uar-Hun, die sich bis nach Innerasien verfolgen läßt, beweist Czeglédy letzten Endes dadurch, daß er die von Priskos erwähnte awarische Wanderung mit der Expansion der Juan-juan (Mitte des 6. Jh.) verknüpft. Dazu nimmt er an, beweist aber nicht, daß die von Priskos beschriebene Völkerbewegung in den Jahren unmittelbar vor der Ankunft der ogurischen Gesandten in Konstantinopel erfolgte, und sich in ost-westlicher Richtung vollzog.

Wie aus dem Obengesagten erhellt, bildet in der Auffassung von Czeglédy über die Geschichte der Steppenvölker zwischen 350 und 550 gerade die fragliche Priskosstelle bzw. die Chronologie der darin erwähnten awarischen Wanderung den Kardinalpunkt, von welchem alle seine übrigen Feststellungen (z. B. Identität der Uarchoniten, Awaren und Hephthaliten) abhängen. In seiner Hypothese bedürfen unserer Meinung nach die nachfolgenden Punkte weiterer Bekräftigung:

1. Wie kann die Rekonstruktion Hua < \*Uar mit Berufung auf den nordwestchinesischen Dialekt lautgeschichtlich begründet werden,<sup>43</sup> wenn «den Namen Hua uns die Annalen der südlichen Dynastie überliefert haben, deren Verfasser im Sprachgebrauch von jenem des Nordens abweichen, und auch diesen in den nördlichen Annalen sonst nicht erwähnten Namen der Hephthaliten uns mitteilen»?<sup>44</sup> Daran kann natürlich gar nicht gedacht werden, daß die Form Hua etwa innerhalb Chinas auf mündlichem Wege nach Süden geraten wäre aus jenem nordchinesischen Dialekt, «der eine wichtige Rolle im Verkehr mit den nördlichen Nomaden spielte»,<sup>45</sup> da der Verfasser nachdrücklich hervorhebt, daß die Bezeichnung Hua «rührt direkt von den hephthalitischen Gesandten her, die Südchina besucht hatten».<sup>46</sup>

2. Der Name Hua/Uar, der nach Czeglédy schon in Innerasien gebräuchlich war, ist nach gleichlautendem Zeugnis unserer östlichen und westlichen Quellen erst aus Mittelasien bekannt. Was mag die Chineser dazu veranlaßt haben, daß sie die ihnen geläufige Bezeichnung Juan-juan in den Berichten über Mittelasien zum Teil mit dem Namen Hua bzw. Hiung-nu vertauschen,

<sup>43</sup> *Nomád népek*. S. 87.

<sup>44</sup> *Nomád népek*. S. 84.

<sup>45</sup> *Nomád népek*. S. 87.

<sup>46</sup> *Nomád népek*. S. 84.

und warum hatten sie es nicht früher, schon mit den innerasiatischen Juan-juan getan?

3. Die gleichzeitige Anwendung der Formen Uar und Hun in einem Kompositum, was übrigens aus dem parallelen Vorhandensein der beiden Bestandteile noch nicht notwendigerweise folgt, für die (europäischen) Awaren kann wiederum nach dem übereinstimmenden Zeugnis einer östlichen<sup>47</sup> und einer westlichen Quelle (Menander) erst aus der Zeit nachgewiesen werden, wo jene schon unter türkischer Herrschaft standen. Außer diesen Quellen erwähnt nur ein einziger Verfasser (Theophylakt) die beiden Namen nebeneinander, aber er scheidet sie nachdrücklich voneinander ab. Wir haben also für den Stammesverband der Uar und Hun, bzw. für die Existenz dieses Volkes, erst aus der europäischen Phase der awarischen Wanderung Zeugnisse, welche sowohl im Westen, als auch im Osten türkischer Herkunft sind. Wodurch kann bewiesen werden, daß die Volkselemente der Uar und der Hun sich nicht erst während und vielleicht infolge der türkischen Expansion in einen einheitlichen Stammesverband verschmelzten, dessen ethnische Grundlage demzufolge nicht mehr mit jener der Awaren des Priskos identisch war? Wir dürfen nicht vergessen, daß wir aus Mittelasien noch keine einzige Angabe für das gemeinsame Vorkommen der Uar und Hun haben. Andererseits aber ist es wohlbekannt, welche große Assimilationskraft die europäischen Awaren besaßen.

4. Bei der zweifellos richtigen Lokalisierung des sogdischen Sprachgut enthaltenden Stadtnamens Bakath<sup>48</sup> ist es vielleicht ratsam statt der Etymologie eher von den gleichen tektonischen Gegenbenheiten des onogurischen und des sogdischen Siedlungsgebiets auszugehen (Häufigkeit von Erdbeben), da es möglich ist, daß dieser Name erst im Munde der sogdischen Dolmetscher sein sogdisches Gepräge erhalten hatte. (Sicherlich auf sogdische Vermittlung ist das auslautende  $\vartheta$  der griechischen Transskription zurückzuführen, das in der griechischen Aussprache dieser Epoche schon zweifellos den Lautwert eines interdentalen Spiranten hatte, und dieser Laut war im Phonembestand des Onogurischen kaum vorhanden, auch wenn die Onoguren sonst im muttersprachlichen Verkehr irgendeine Form des sogdischen Stadtnamens gebrauchten.)

H. W. HAÜSSIG ging auf die Problematik der Priskosstelle in drei Untersuchungen näher ein.<sup>49</sup> In den Zeitabschnitten, die zwischen der Erscheinung

<sup>47</sup> *Nomád népek*. S. 98 (Völkernamen Wu-hun)

<sup>48</sup> *Nomád népek*. S. 92.

<sup>49</sup> H. W. HAÜSSIG, Theophylakts Exkurs über die skythischen Völker. *Byzantion* 23 (1953) 275–462, + XII Tafel, 2 Karten, *Ders.*, Die Quellen über die zentralasiatische Herkunft der europäischen Awaren. *CAJ* 2 (1956) 21–43. *Ders.*, Zur Lösung der Awarenfrage. *Byzantinoslavica* 34 (1973) 173–192. Die nachfolgenden Anmerkungen beziehen sich auf den letzten Aufsatz.



seiner Aufsätzen verfloßen, hatte er seine Auffassung und das herangezogene Beweismaterial wesentlich verändert, deshalb ist es unnötig seine beide ersten Arbeiten ausführlicher zu besprechen. Gemeinsamer Zug der drei Untersuchungen ist, daß ihr Verfasser den Ursprung der Awaren auf Grund von Völker- und Ortsnamen zu lösen versucht, die dem Lautgestalt des in Europa durch byzantinische Vermittlung bekannt gewordenen Namens «Awar» nahe stehen.

In seinem letzten, 1973 erschienen Aufsatz behauptet er gegenüber der These von Deguignes, daß die Identität der Awaren mit den Juan-juan an Hand der Quellen sich nicht beweisen lasse, obwohl es zweifelsfrei sei, daß der Bericht des Theophylaktos Simokattes über die nach Taugast und Mukri geflohenen Awaren sich auf die Juan-juan bezieht. Als Ausgangspunkt seiner Untersuchungen nimmt er die chinesischen bzw. alttürkischen Bezeichnungen A-pa und Abar, deren Lautgestalt an das byzantinische \**Αβαροι* erinnert. Nachdem er festgestellt hat, daß die vom Ende des 6. Jh. stammende chinesische Namensform eine direkte Übernahme des uns von der Inschrift des Kül tegin bekannten Namens ist, und keine der beiden Bezeichnungen für die Juan-juan verwendet wurde, sondern beide sich auf ein mittelasiatisches Volk bezogen, will er denselben Namen auch im Toponym Apr Šahr (persisch: Abr Šahr) entdeckt haben,<sup>50</sup> das nach armenischen Quellen im Norden Chorasans zu suchen ist. Diesen Namen deutet er als «Land der Awaren», indem er Marquart folgend die Deutung «Oberes Land» ablehnt.<sup>51</sup> Im Folgenden wendet er seine Aufmerksamkeit den beiden anderen Bezeichnungen der Awaren, d. h. den «War und Hunni» zu, die uns aus Theophylakt und Menander bekannt sind. Er stellt fest, daß beide Namen in Mittelasien nachweisbar sind: Hunni—Hun unter anderem in der Bezeichnung Chionitae bei Ammianus, sowie im Stammesnamen Wen der chinesischen Quellen, während War in der ebenfalls in chinesischen Texten überlieferten Namensform Hua, welche sich als \*Uar rekonstruieren läßt, und außerdem in den aus chinesischen und islamischen Quellen bekannten Ortsnamen Huo und Warwaliz.<sup>52</sup> Damit betrachtet er die Aufenthalt der Awaren in Mittelasien als bewiesen, und versucht ihren Weg nach Europa zu rekonstruieren. Seiner Ansicht nach kamen die Awaren durch den Kaukasus über den Dariel-Paß nach Europa.<sup>53</sup> Im Weiteren untersucht er die Geschichte der Awaren vor ihrer Ankunft in Mittelasien. Er meint, daß Theophylakt behauptete, die ehemaligen Herrscher (*ἑξάρχου*) der Awaren seien die Hunnen gewesen, während wir im erhaltenen Text des Priskos keinen direkten Hinweis auf ihren Namen finden. Der griechische Historiker erwähnt nur, daß sie sich von der Ozeanküste auswanderten. Nach Ammianus' Dar-

<sup>50</sup> A. a. O. S. 178 und 181.

<sup>51</sup> A. a. O. S. 181, Anm. 72.

<sup>52</sup> A. a. O. S. 180—181.

<sup>53</sup> A. a. O. S. 182—183.

stellung sind es die Hunnen, welche vor ihrem Angriff auf die Awaren von der Küste des Ozeans aufbrachen. Haussig nimmt an, Ammianus und Priskos haben eine gemeinsame Quelle benutzt, wofür er den Nachweis darin sieht, daß beide Autoren die Überschreitung des Mäotis durch den Hunnen erwähnen und den Ozean als Ausgangspunkt dieser Völkerbewegung betrachten.<sup>54</sup> Für die Bestätigung seiner Ansicht führt er eine Stelle aus dem Apokalypsenkommentar des Andreas von Kaisareia an, welche seiner Deutung nach besagt, daß die Hyperboreer (welche nach dem herodotischen Geschichtswerk, das dem Priskos gewissermaßen als Vorlage diente, neben den Greifen und dem Meere wohnten) mit den Hunnen identisch sind. Gleichzeitig nimmt er an, Andreas habe ebenfalls aus der dem Priskos und Ammianus gemeinsamen Quelle geschöpft.<sup>55</sup> Haussig fährt fort und stellt an Hand von Ammianus und der Erwähnung des Til-Flusses bei Theophylakt fest, daß die Hunnen die Awaren noch vor ihrer Ankunft in Westturkestan und dem Angriff auf die Alanen unterjocht hatten. Leider läßt sich seine Beweisführung an diesem Punkt schwerlich folgen.<sup>56</sup> Im Weiteren gelangt er zur Feststellung, die Bezeichnung «Awar» stamme aus dem Namen des mythischen Abaris, und Theophylakt habe Unrecht mit der Behauptung, daß die Stämme der Sabiren, Onoguren und Barsilt die europäischen Awaren mit irgendeinem anderen Volk verwechselt haben konnten.<sup>57</sup> Im abschließenden Teil seiner Untersuchung versucht Haussig eine Antwort auf die Frage zu geben, warum Theophylakt die vor den Türken nach Osten fliehenden Juan-juan Awaren nennt. Er stellt fest, daß diese Nachricht nur aus sogdischer Quelle entstammen kann.<sup>58</sup> Seiner Ansicht nach sind die Mitte des 4. Jh. nach Sogdien einfallenden Hunnen mit jenen Hunnen identisch, die 311 unter der Führung von Liu Ts'ung die Stadt Lo-yang erobert hatten. Einen Nachweis dafür sieht er darin, daß der Ortsname, welcher in dem chinesischen Bericht über die hunnische Invasion für die Bezeichnung Sogdiens verwendet wurde (Yen-ts'ai), später das Gebiet der Alanen bezeichnete, woraus folgt, daß die chinesischen Quellen und Ammianus, wie auch aus der zeitlichen Übereinstimmung ersichtlich, über ein und dasselbe Ereignis berichten. Auf der anderen Seite beruft er sich darauf, daß die Hunnen, welche Lo-yang eroberten, ihr ehemaliges Reich gerade einige Jahre vor der Invasion gegen Sogdien (ca. 349) verlassen hatten.<sup>59</sup> Wie erwähnt, waren die Awaren seiner Meinung nach schon vor ihrer Einwanderung nach Mittelasien den Hunnen untertan. Haussig entdeckt die unter hunnischer Herrschaft stehenden Awaren im Volke Wu-huan der chinesischen Quellen.<sup>60</sup> Der Name Wu-huan

<sup>54</sup> A. a. O. S. 184—185.

<sup>55</sup> A. a. O. S. 185, Anm. 102.

<sup>56</sup> A. a. O. S. 186.

<sup>57</sup> A. a. O. S. 186—188.

<sup>58</sup> A. a. O. S. 188.

<sup>59</sup> A. a. O. S. 190.

<sup>60</sup> A. a. O. S. 191.

läßt sich als \*Awar rekonstruieren,<sup>61</sup> und dieses Volk «nördlich des heutigen Peking und in der südwestlichen Mandschurei westlich des Liao-Flusses» verschwindet aus dem Gesichtskreis der Chinesen zu der Zeit als die Hunnen des Liu Ts'ung, deshalb ist es also möglich, daß sie beide zusammen nach Sogdien einwanderten.<sup>62</sup> Die Verwendung des Namens «Awar» bei Theophylaktos geht nach Haussigs Meinung auf eine sogdische Quelle zurück, weil die Juan-juan auf demselben Gebiet wohnten, wo früher die den Sogden näher bekannten Wu-huan (Awaren) lebten, und die Sogden haben auf Grund der Identität des Wohngebietes die Bezeichnung der letzteren auf die Juan-juan übertragen.<sup>63</sup>

Wie ersichtlich, spielt die Deutung des Priskosfragments auch in den Ausführungen von Haussig eine wichtige Rolle, strebt er doch den zeitlichen und örtlichen Abstand zwischen den bis zur Mitte des 4. Jh. im Fernen Osten erwähnten Volke Wu-huan und dem seit Ende des. 6. Jh.<sup>64</sup> aus Mittelasien belegbaren Stamme der Apar/A-pa durch die Annahme der hunnischen Herrschaft aufzuheben, eine Annahme, welche sich in hohem Masse auf das Werk des Priskos stützt. Im Folgenden möchten wir nur auf solche Punkte seiner Theorie hinweisen, deren Problematik aus dem inneren Gedankenzusammenhang seiner Untersuchung hervorgeht :

1. Haussig wendet seine Aufmerksamkeit einseitig den awarisch-hunnischen Beziehungen zu. Die Flucht der Awaren setzt er ebenfalls 558<sup>65</sup> an, erklärt aber nicht, wo und wann jene Kämpfe der Awaren mit den Sabiren stattfanden, über welche uns Priskos berichtet. Aus seinem Aufsatz ist zu entnehmen, daß er die Sabiren schon zur Zeit der Gesandtschaftsreise der Oguren (um 463) in das Gebiet des Kaukasus versetzt.<sup>66</sup>

2. Eine wichtige Rolle in Haussigs Argumentation spielt die Annahme, daß die Awaren längere Zeit unter hunnischer Herrschaft gestanden haben. Priskos' Text dagegen besagt deutlich, daß die Awaren vor den Küstenvölkern fliehen mußten. Auch Theophylakts Aussage ist vielmehr so zu deuten, daß er bzw. seine Quelle die ehemaligen Träger der Namen *Oῦάq* und *Χορννί* nicht für Völker, sondern für eponyme Herrscher hielten. Trotzdem ist es möglich, daß diese Namen anfangs tatsächlich Völker bezeichneten, aber die Kontamination dieser beiden Interpretationsmöglichkeiten (Herrscher und zugleich Völker = herrschende Völker) entbehrt jeder Grundlage.

3. Weiterer Bekräftigung würde die Annahme der uarischen Herrschaft über den Awaren bedürfen, die ein notwendiges Gegenstück der hunnischen

<sup>61</sup> A. a. O. S. 173, Anm. 7 und S. 191.

<sup>62</sup> A. a. O. S. 191.

<sup>63</sup> A. a. O. S. 192.

<sup>64</sup> A. a. O. S. 179.

<sup>65</sup> A. a. O. S. 181.

<sup>66</sup> A. a. O. S. 182.

Herrschaft in Haussigs Hypothese ist. Die diesbezüglichen Angaben sind unvergleichlich weniger zahlreich und gewichtig als jene Beweise, die der Verfasser für die Begründung der hunnischen Herrschaft anführt.

4. Aus dem Aufsatz wird nicht klar, ob die Sabiren an der Benennung der Awaren mit dem Namen «Awar» beteiligt waren.<sup>67</sup>

5. Wir sind mit der Deutung der Stelle aus dem Apokalypsenkommentar des Andreas von Kaisareia nicht einverstanden. Für Haussig ist diese Stelle der wichtigste Beweis dafür, daß man die Hunnen für Hyperboreer, also für Küstenvölker betrachtete. Er teilt den Text folgendermaßen mit: *τινές μὲν Σκυθικὰ ἔθνη νομίζουσιν ὑπερβόρεια, ἅπερ καλοῦμεν Οὐννικά*<sup>68</sup> und fügt Folgendes hinzu: «Dort (d. h. im Kommentar) ist von den 'als hyperboreisch bezeichneten skythischen Völker die Rede, die man Hunnen nennt'. Bei Andreas findet man aber den folgenden Text:<sup>69</sup> *Εἶναι δὲ τὸν Γὼγ καὶ Μαγὸγ τινές μὲν Σκυθικὰ ἔθνη νομίζουσιν ὑπερβόρεια, ἅπερ καλοῦμεν Οὐννικά*. Das Wort *ὑπερβόρεια* ist als Apposition aufzufassen, und der Text läßt sich folgendermaßen übersetzen: «Einige meinen, daß Gog und Magog jenseits des Boreas (oder: im fernen Norden) wohnende skythische Völker seien, die (d. h. die Skythen) man Hunnen nennt». Andreas wollte also keineswegs die Hyperboreer mit den Hunnen identifizieren.<sup>70</sup>

<sup>67</sup> A. a. O. S. 188.

<sup>68</sup> A. a. O. S. 185, Anm. 102.

<sup>69</sup> MIGNE, PG 106, Sp. 416 B.

<sup>70</sup> Nachdem wir die Thesen von K. CZEGLÉDY und H. W. HAUSSIG kurz besprochen haben, ist es angebracht einige Worte über die Forschungen von J. HARMATTA auf dem Gebiet der Geschichte der Kuschanen und Hephthaliten zu sagen, in welchen zwar der Priskosstelle keine wichtige Rolle zukommt, doch werden die Angaben, auf welchen sich die oben besprochenen Theorien stützten, auf eine völlig abweichende Weise interpretiert. HARMATTA hält von den beiden Namen des den Kidara vertreibenden Volkes (Hiung-nu und Juan-juan) den ersten für primär und erblickt in der Anwendung der Bezeichnung Juan-juan, die in der Theorie sowohl von CZEGLÉDY als auch von HAUSSIG eine zentrale Stelle einnimmt, gelehrte Kombinationen chinesischer Annalisten, s. J. HARMATTA, Acta Ant. Hung., 17 [1969] S. 393. Ferner weist er nach, daß die Lesung *Hapatata šaho oiono* der hephthalitischen Münzlegenden, die in der Beurteilung der Verhältnisse zwischen den kidaritischen Hunnen und der Hephthaliten von entscheidender Bedeutung ist, völlig verfehlt ist, und schlägt dafür eine Lesung vor, welche den auch aus chinesischen und indischen Quellen bekannten hephthalitischen Herrschernamen *Xingül* enthält (a. a. O. S. 393, 396 Anm. 52 und S. 430 f.). J. HARMATTA hatte ferner eine Anzahl wichtiger Beobachtungen über die uns hier interessierenden Themen gemacht in einer bisher noch unveröffentlichten Arbeit, die er als Opponent der akademischen Doktorarbeit von I. ERDÉLYI: *Az avarság és a Kelet a régészeti források tükrében* (Das Awarentum und der Osten im Spiegel der archäologischen Quellen), verfaßt und 15. 9. 1976 an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften vorgetragen hat. HARMATTA weist in dieser Arbeit darauf hin, daß die Annahme eines Zusammenhangs zwischen dem Toponym *Warwaliz* und dem in chinesischen Quellen überlieferten Völkernamen Hua unhaltbar ist. Das aus dem Baktrischen stammende *Warwaliz* hat die Bedeutung «Zitadelle» und das spätere *Qunduz* < \**Kōh-andēz* ist seine genaue Spiegelübersetzung. Der Völkernamen Hua, das für die Begründung der angeblichen Bezeichnung Uar angeführt wird, kann noch wenigstens auf fünf verschiedene Weisen rekonstruiert werden, und Harmatta zieht aus diesen Möglichkeiten die Deutung \**Qal*/\**Xwal* vor. Dieser Völkernamen mag durch Addierung des türkischen Suffixes -*ac* bzw. -*ji* in der Bezeichnung des Stammes *Qalac*, *Qilji* weiterleben, den die arabisch-persische geographische Literatur für Überreste der Hephthaliten hält. Die

Haussig versucht durch Identifikation der Küstenvölker des Priskosfragments mit den Hunnen, ein bisher für topisch oder mythisch gehaltenes Element für die historische Forschung wiederzugewinnen. Den wahren Kern einer vermeintlichen literarischen Entlehnung strebt auch S. Szádeczky-Kardoss nachzuweisen, der in einem 1967 in ungarischer Sprache erschienenen Aufsatz die angeblichen Urheber der priskosschen Völkerbewegung unter die Lupe nimmt.<sup>71</sup> Von einem Exkurs des Germanienbuches von E. Norden ausgehend weist er darauf hin, daß der Gedanke einer vom Ozean verursachten Völkerbewegung schon vor Priskos bei griechischen und lateinischen Schriftsteller der römischen Kaiserzeit vorhanden ist, und geht nach den Vermutungen Nordens auf Apollonios von Ephesos zurück. Szádeczky-Kardoss nimmt an, daß Priskos diese Theorie möglicherweise durch die Vermittlung des Ammianus Marcellinus übernommen hatte, und deshalb darf nur die Erwähnung des Nebels (*δμίχλη*) als Priskos' eigene Erfindung betrachtet werden. Im zweiten Teil seiner Untersuchung zieht er aus dem parallelen Vorhandensein von Greifen in der Erzählung des Priskos und in Darstellungen awarischer Funde aus dem Karpathenbecken den Schluß, daß die Erwähnung der Greife bei dem byzantinischen Rhetor nicht allein dem Einfluß Herodots zuzuschreiben sei, sondern zum Teil auf seine eigene Gewährsmänner zurückgehen müsse. Vier Jahre früher sprach unabhängig von ihm eine ähnliche Meinung auch I. Kovrig aus.<sup>72</sup> Die Brauchbarkeit dieser zweifellos interessanten These wird durch zwei Umstände vermindert. Das Greifmotiv war auch in der innerasiatischen Kunst schon vor dem Auftauchen der Awaren so weit verbreitet, daß es kaum als eine spezifische Eigentümlichkeit der im Priskosfragment genannten Völker aufgefaßt, und dadurch die Nachahmung Herodots verringert werden dürfte. Bezeichnenderweise gibt es auch eine solche Annahme, die auch die mythischen Greife des herodotischen Geschichtswerkes mit einer ähnlichen Beweisführung erklären will.<sup>73</sup> Der andere Umstand, der gegen diese Annahme spricht, liegt in der Periodisierung der ungarischen Awarenfunde: die Awaren kamen 567 ins Gebiet des heutigen Ungarn, nach dem gegenwärtigen Stand unserer Kenntnisse aber tauchen Greifenschläge zuerst um 670 in awarischen Gräbern auf, was der Verknüpfung des Greifenmotivs mit dem awarischen Volkselement den Boden entzieht.

einzig noch übrig bleibende Angabe über die Existenz des hypothetischen Volkes Uar ist die schon mehrfach erwähnte Stelle des Theophylakts, die aber nach Harmatta's Meinung aus zwei antiken Topoi entstanden ist (das Motiv der zwei eponymen Helden und Namensänderung wegen der Erweckung von Furcht) und somit jeder geschichtlichen Grundlage entbehrt.

<sup>71</sup> S. SZÁDECZKY-KARDOSS: Avarok és griffek Priskosnál, Hérodotosnál és a régészeti leletanyagban. Ant. Tan. 19 (1967) 257–261. Deutsche Version: Literarische Reminiscenz und historische Realität bei Priskos Rhetor (Fr. 30). Actes de la XII<sup>e</sup> Conf. Intern. d'Ét. Class. «Eirene.» Bucaresti 1975. 289–294.

<sup>72</sup> I. KOVRIG: Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán. Budapest 1963 S. 239.

<sup>73</sup> T. SULIMIRSKI: The Sarmatians. London 1970. S. 79.

Zusammenfassend können wir feststellen, daß trotz der Vielfalt der Meinungen stimmt die Forschung während der letzten dreißig Jahre in zwei Punkten überein: einerseits nimmt man an, ohne dafür Beweise zu bringen, daß der Zug der Awaren, Sabiren und Oguren nach dem Westen irgendwann in den vorhergehenden fünfzehn Jahren vor der Ankunft der ogurischen Gesandten nach Konstantinopel stattfand und nicht etwa 50–100 Jahre früher begann, andererseits aber strebt man nachzuweisen, daß die Völkerbewegung auf der ganzen Strecke im wesentlichen in ost-westlicher Richtung erfolgte. Unter den Beweisen, die dafür angeführt werden, spielt die genaue Lokalisierung des Ozeans im Gegensatz zu älteren Auffassungen wie jener von E. Darkó<sup>74</sup> diesmal keine wichtige Rolle. Vereinzelt können Versuche erlappt werden, die auf die Nutzbarmachung früher als topisch beweteter Elemente des Priskosfragments für die historische Forschung gerichtet sind.

Budapest.

<sup>74</sup> E. DARKÓ suchte den Ozean des Priskos mit dem Kaspischen Meere zu identifizieren, vgl. A magyarokra vonatkozó népnevek a bizánczi írónál. In: Értekezések a nyelv- és széptudományok köréből XXI 6. Budapest 1910. S. 15. Die Widerlegung seiner Ansicht bei MORAVCSIK: a. a. O., S. 59, Anm. 13 und Gy. NÉMETH: A honfoglaló magyarság kialakulása. Budapest 1930. S. 107, sowie SINOR: a. a. O. S. 37 f.

## SĪSTĀN NACH DEN ARABISCHEN GEOGRAPHISCHEN QUELLEN

Sistān wird von den arabischen geographischen Schriftstellern — Geographen, Kartographen, Muḡam-Schreibern als Siġistān bezeichnet. Das Wort Siġistān bedeutet in engerem Sinne den unteren Lauf des Hilmand, in weiterem Sinne das ganze Gebiet des Hilmand und seiner Nebenflüsse, also auch die Distrikte Zamīn al-Dāwar, al-Ruḥḥaġ, Zābulistān und Wālistān, mit anderen Worten, den südlichen Teil des heutigen Afghanistan und die Gegend von Quetta in Pakistan.

Die historische Geographie dieser Territorien ist ziemlich gut bekannt, und dank den Bemühungen europäischer Philologen, Archäologen, Reisenden und der in die Forschung sich neulich eingeschalteten afghanischen Wissenschaftler ist die Identifikation der in den alten Quellen überlieferten geographischen Namen — trotz gewisser Schwierigkeiten — eine größtenteils gelöste Aufgabe.

Das in engem Sinne genommene Siġistān galt als Knotenpunkt von verschiedenen wichtigen Hauptstraßen. Das Gebiet war vom Westen durch zwei Wege zugänglich: aus Kermān und aus Khorasān. Der Weg zwischen Kermān und Zaranġ, der Hauptstadt von Siġistān (südlich vom heutigen Nasretabad) war eine schwer befahrbare Wüstenstraße. Tomaschek nimmt Narmāšīr als Ausgangspunkt auf. Die Stationen sind Fhraġ, Saniġ (heute Nuṣratābād), die erste Stadt in Siġistān, dann كرخان، رباط القاض، رباط الناسی، رباط کرمان der Flutgraben Šīleh, dann كونيشتك (heute Tum-i Mir-dūst). Von hier noch vierschwache Tagereisen: رباط كندر (dessen Ruinen sind noch heute zu sehen) رباط بارين (das ist Hauz-i-dār), دارك (heute Sih-kōheh) und endlich Zaranġ. Der jetzt geschilderte alte Weg entspricht im großen der modernen, von Kermān nach Sistān durch das Wüstenland Dešt-i-Lūt führenden Hauptstraße.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> W. TOMASCHKEK: Zur historischen Topographie von Persien. II. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Classe. CVIII. Bd. Jahrgang 1884. Wien 1885. 585 — 589.

Wenn wir uns zu dem anderen, aus Toḥaristān nach Siġistān führenden Itinerar zuwenden, finden wir, daß sich ein ähnliches Bild abzeichnet. Der Weg war Herāt, الجبل الاسود جارمان، قناتسى، جاشان، اسفزار، جاشان (heute Säbzäwar) قنطرةادى فراه (heute die Großstadt Farah) فراه (heute Dārā-i Šikaft) دره، کولسان، کفجن، تيرشک، سير، جوين، بست، كركويه und Zaranġ. Der Weg entspricht dem heutigen Herāt — Sistān Landstraße, wie die Untersuchungen J. Markwarts beweisen.<sup>2</sup> Bei Farah befand sich — wie auch heute — eine Abzweigung nach سبيج، Qandahar.

Siġistān selbst war eine Provinz mit wenigen Städten und vielen Festungen.<sup>3</sup> Die wichtigste Stadt in den Südlichen Gebieten war كس، 30 Farsang von Zaranġ entfernt. Die Stadt ist in der Umgebung von Rōdbār zu suchen.<sup>4</sup> Auf dem Weg nach كس lag الطاق 5 Farsang von Zaranġ entfernt, bei dem heutigen Sar-o-Tar.<sup>5</sup> Auch زالق، der grosse Rustāq lag in der Nähe von Zaranġ, begränzt von Bunġur, Qāsimābād, Ġalālābād und Karhī-šāh.<sup>6</sup> Im Norden bietet die Stadt الخواش einen festen Punkt. Sie ist mit der auf dem Ufer des Khash-rud liegenden modernen Stadt Khash gleichzusetzen.<sup>7</sup> Die Stadt lag 1 Farsang nördlich von dem Zaranġ-Bust Weg, ebenso wie die Stadt القرنين<sup>8</sup>, aber zwischen den beiden Städten betrug die Entfernung 1 Manzil, also ungefähr 25 Km. Zwischen Farah und القرنين lag die Stadt جزء، von Zaranġ 3 Marāhil (150 Km) und von Farah 2 Marāhil (100 Km) entfernt.<sup>9</sup> Die Beschreibungen erwähnen eine andere Stadt namens نه in Siġistān.<sup>10</sup> Über die Lokalisation dieses Ortes wird in den modernen Arbeiten nicht gesprochen, so gewinnt man den Eindruck, daß die Forscher unserer Zeit ihn mit der im West-Iran liegenden Stadt Neh identifizieren wollen. Der Eindruck wird durch die Siġistān-Karte Bosworths verstärkt.<sup>11</sup> Aufgrund der arabischen Quellen ist diese stillschweigende Annahme sicherlich falsch. Die von den Quellen erwähnte نه ist in einem 1 Marḥala (50 Km) Kreis um Farah zu suchen.

<sup>2</sup> J. MARQUART: *Ēranšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*. Berlin 1901. 197—199.

<sup>3</sup> al-Muqaddasī: *Aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālīm*. Ed. DE GOEJE. BGA III. Lugduni Batavorum 1877. 297.

<sup>4</sup> LE STRANGE: *The Lands of the Eastern Caliphate*. Cambridge 1905. 344.

<sup>5</sup> M. SISTANI: *Sartar ya hisar-i Taq*. Aryana 25 (1967) No. 1. 37—46. L. P. SMIRNOVA: *Ta'riḥ-i Sistān*. Moskva 1974. 396—397.

<sup>6</sup> G. P. TATE: *Seistan, a Memoir of the History, Topography, Ruins and People of the Country*. Calcutta 1910—1912. II. 150—151. C. E. BOSWORTH: *Sistān under the Arabs, from the Islamic Conquest to the Rise of the Šaffārids (30—250/651—864)*. IsMEO, Rome 1968. 16. L. P. SMIRNOVA: *Ta'riḥ-i Sistān*, 406—407.

<sup>7</sup> J. MARQUART: *Ēranšahr*. 253. V. MINORSKY: *Ḥudūd al-'Ālam*. London 1937. 346.

<sup>8</sup> al-Iṣṭahri: *Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik*. Ed. M. J. DE GOEJE. Lugduni Batavorum 1870. 245. ibn Ḥawqal: *Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik*. ed. M. J. DE GOEJE. Lugduni Batavorum 1873. 306—307.

<sup>9</sup> al-Iṣṭahri: 248, 252 ibn Ḥawqal: 306.

<sup>10</sup> al-Iṣṭahri: 252 ibn Ḥawqal: 306.

<sup>11</sup> C. E. BOSWORTH: 145.



Eine wichtige Hauptstraße war der Weg von Zaranġ nach Bust. Die Stationen waren زانوبق, سرورن und hinter dem Ort war der Fluß نيشك zu überqueren, um in حرورى anzukommen. Der Fluß kann nur der Shandrud sein, auf dessen linkem Ufer liegt دهك. Dann muss man in die Wüste Desht-i-Margo eintreten, und nach ابشور und رباطكرودين dann قهستان und vielleicht رباط عبد الله folgt بست (heute Qala-yi-Bist), wo die Wüste aufhört. Der Weg ist bis heute als eine Wüstenstraße im Gebrauch, und als solche bleibt auf den Karten unbezeichnet.<sup>12</sup> Bust befindet sich dort, wo der Arghandab-Fluss in den Hilmand einmündet.

Auf dem West-Ufer des Hilmand nördlich von Bust liegt schon eine andere Provinz, Zamin al-Dawar. Ihre Hauptstadt hiess تل oder دترل, heute Girishk.<sup>13</sup> Die Stadt lag und liegt auf der Herat-Farah-Qandahar Landstrasse, bei einer sehr alten Furt.<sup>14</sup> Die Lokalisation der anderen Stadt درغش ist unsicher. Die Provinz hatte einige Bezirke, wie Bagnīn, Bišlang, Khalag, deren Hauptorte Baġnī und Bišlang noch existieren, auf das Khalag-Problem kommen wir noch später zurück.

Der Weg von Bust nach Ġazna bereitet uns gewisse Schwierigkeiten. Al-Iṣṭahrī ibn Ḥawqal beschreiben den Weg folgendermassen: فيروزقند، بست، رباطالاول، رباط سراب، خرسانة، تكين اباد، بنجوى، مدينة الرنج، رباط كبير، رباط ميغون، غرته، رباط هزار، قرية خاشباجي، خابسار، قرية جومة، قرية خاست، قرية غرم، رباط جنكل اباد، die Hauptstadt von Zābulistān.<sup>15</sup> Zwischen allen Stationen ist ein Manzil, insgesamt 16 Manzil, also 8 Tagereise. Dagegen ersetzt al-Muqaddasī das Manzil immer mit Marḥala, so wäre die Strecke doppelt so lang, also in 16 Tagen befahrbar.<sup>16</sup> Abū'l-Fidā' gibt 14 Marḥala an.<sup>17</sup> Die Worte al-Muqaddasīs wiegen schwerer als die von al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal, weil al-Muqaddasī als Augenzeuge betrachtet werden kann, dagegen al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal haben die beschriebene Gegend nie gesehen, und sie haben nicht einmal die Hauptstadt von Siġistān falsch geschildert, wie Th. Holdich im Kenntnisse ihrer Texte und der übergebliebenen Ruinen von Zaranġ bestätigte.<sup>18</sup> Ein Vergleich der Zaranġ-Bust Strecke mit der Entfernung zwischen Bust und Ġazna kann uns überzeugen, daß al-Muqaddasī die Manāzil durch Marāḥil mit Recht ersetzt hat. Der Weg ist von A. Toynbee beschrieben. Von seinen persönlichen Erfahrungen ausgehend stellt er fest, daß es nur einen leicht befahrbaren Weg zwischen Bust und Ġazna gibt, und das ist der berühmte «arachosische Korri-

<sup>12</sup> al-Iṣṭahrī: 249–250; ibn Ḥawqal: 305. DJ. DAWARI: Die Ruinenstadt Bost am Helmand. Acta Ir. II. ser. 4 (1975) 201–208.

<sup>13</sup> DJ. DAWARI: Die Ruinenstadt, TH. HOLDICH: The Gates of India. London 1910. 207.

<sup>14</sup> TH. HOLDICH: The Gates, 207–208.

<sup>15</sup> al-Iṣṭahrī: 250–251, ibn Ḥawqal: 305.

<sup>16</sup> al-Muqaddasī: 349.

<sup>17</sup> Cf. die Besprechung bei J. MARQWART: Ēransāhr, 257.

<sup>18</sup> TH. HOLDICH: The Gates. 197.

dor», das Tal des Arachotos Potamos, heute der Tarnak-Fluss.<sup>19</sup> In diesem Tal lag die Provinz الرنج, deren Hauptstadt بنجواى war, heute Panğwahi. Die andere Stadt كهك ist aus Mangel an weiteren Angaben noch nicht identifiziert worden.<sup>20</sup>

Von Ġazna bis nach Kabul waren 23 Farsang zu hinterlegen, das bedeutet 3 starke oder 4 schwache Tagereisen. (Zum Vergleich: Masson, der berühmte Reisende des vorigen Jahrhunderts, hat für diesen Weg in Wirklichkeit 5 Tage benötigt.)<sup>21</sup>

Von Kabul konnte man im Tale des Kabul-Flusses durch den Khyber-Paß nach Vaihind in Indien fahren, die Straße wurde von al-Birūnī<sup>22</sup> und in den modernen Zeiten — unter anderem — von A. Toynbee beschrieben.<sup>23</sup> Dieser Weg ist von unserem Standpunkt aus weniger wichtig, weil die arabischen Geographen zum größten Teil darüber schweigen.

Viel wichtiger ist der Weg nach Beludschistan, nach dem ehemaligen والستان. Der Ausgangspunkt war die Hauptstadt von Arachosien, بنجواى (Panğūhī), in der Nähe von Qandahar. Al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal beschreiben den Weg, aber zweimal, und auf zwei verschiedene Weisen.<sup>24</sup> Die Texte der zwei Autoren stimmen fast wörtlich überein, wir müssen also annehmen, daß diese Beschreibungen von al-Balḥī stammen. Die erste Beschreibung gibt von بنجواى bis nach اسفنجای 4 Manzil an, und zwar رباط الحجرية، رباط كنى، رباطير، und Isfanğāy. Neben Isfanğāy lag القصر، die Residenz des Gouverneurs. Dann zwei Tagereisen bis nach سيوى. Die andere Beschreibung gibt von Panğawāy bis nach Isfanğāy 3 Tagereisen an, dann 2 Tagereisen bis nach سيوى. Wir müssen Tomaschek zustimmen, als er سيوى mit dem heutigen Sibi identifiziert, und als er den Weg nicht mit dem durch den Bolan-Paß, Quetta führenden, sondern mit dem durch Harnai, Ziarat, Pišin führenden Weg gleichsetzt. Es kommt aber bedenklich vor, daß اسفنجای heute Ġwāl, und القصر Ahmedan wäre. Tomaschek selbst schweigt über die Beweise, jedoch kann man seinem Text entnehmen, daß seine Ausgangsposition schlecht war. Er sagt, daß Isfanğāy von Sibi 2 Tagereisen, von Panğawāy aber 7 Tagereisen entfernt war.<sup>25</sup> Das weicht aber von den arabischen Angaben stark ab, wie auch die arabischen Daten mit der Wahrheit nicht übereinstimmen, die angegebenen 5 Tagereisen<sup>26</sup> machen eine viel kürzere Strecke aus, als die Qandahar-Sibi Entfernung. Wir müssen vielleicht davon

<sup>19</sup>A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*. London 1961. 53–56.

<sup>20</sup>DJ. DAWARI: *Die Ruinenstadt*, 201–208.

<sup>21</sup>J. MARQWART: *Ēranšahr*, 288.

<sup>22</sup>E. SACHAU: *Alberuni's India*. London 1914. I. 206.

<sup>23</sup>A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*, 46–53.

<sup>24</sup>al-Iṣṭahri: 251, 252; ibn Ḥawqal: 306, 307.

<sup>25</sup>W. TOMASCHKEK: *Zur historischen Topographie von Persien I. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Classe. CII. Bd. I. Heft. Jahrgang 1882. Wien 1883. 199.*

<sup>26</sup>Der grössere Wert bei al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal, der auch von al-Birūnī angegeben wird. — A. SPRENGER: *Post- und Reiserouten des Orients. Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes III/3. Leipzig 1894. Karte 12.*

ausgehen, daß die Araber nicht die geographische Wahrheit, sondern eine für uns unbekannt Karte beschrieben haben. Das bedeutet, daß die Entfernungsangaben sich nicht auf Messungen, sondern auf Schätzungen stützen. In diesem Lichte können wir feststellen, daß die in dem ersten Falle angegebenen 4 Manzil mit den in dem zweiten Falle angegebenen 3 Tagereisen in Einklang stehen können, wenn wir voraussetzen, daß es sich um die sogenannten schwachen Tagereisen handelt. Beide bedeuten ungefähr 15–16 Farsang, die andererseits 2 starken Tagereisen entsprechen. Das würde bedeuten, daß der Panğawāy-Isfanğāy Weg ungefähr ebenso lang ist, wie der Isfanğāy-Sibi Weg, also Isfanğāy und al-Qaṣr sind um den halben Weg zu suchen, mit anderen Worten, in dem Pišin-Tale. A. Stein berichtet uns über einen Ort namens Sra-Qala im Pišin-Tale, wo er Ausgrabungen geführt hat. Der mit den arabischen Quellen nicht vertraute Forscher schreibt, daß der Ort in mancher Hinsicht einem Gouverneur-Sitz in der Sassanischen und Früh-Islamischen Periode entsprach. Sra-Qala kann also al-Qaṣr sein, und Isfanğāy ist in der Nähe zu suchen.<sup>27</sup>

Al-Muqaddasī erwähnt auch einen anderen Weg nach Indien. Der Ausgangspunkt ist Ġazna, dann كوديز اوغ، گازنا nach je einem Marhala, von hier nach 17 oder 19 Manzil folgt Vaihind.<sup>28</sup> Der Weg kann nur die berühmte Heeresstraße sein, die von den muslimen Angreifer gegen Indien sehr oft benutzt worden ist: Ġazna, Gardiz, dann die bis heute existierende Nord-Süd Straße durch den Kotanni-Paß bis nach Urgun, von hier des Tochi-Flusses entlang nach Bannu in Indien.<sup>29</sup> Die oberflächliche Beschreibung läßt nicht entscheiden, ob der Weg von hier nach Vaihind durch Kohat-Peshawar, oder weiter nach dem Indus, und dann entlang des Flusses nach Norden lief. Die im Tochi-Tale im Gebiete Spinwam gefundenen spät-baktrischen Inschriften verleihen dieser Straße eine besondere Wichtigkeit in der Iranistik.

Die modernen Reisenden berichten uns über einen dritten, sehr leichten Weg nach Indien. Der Weg ist eine wichtige Handelsstraße, und spielte vielleicht immer in der Geschichte eine ähnliche Rolle.<sup>30</sup> Der Weg ist wahrscheinlich von Yāqūt angedeutet worden, der einen Weg von al-Mangūra (etwas nördlich von Hyderabad) nach بنانين, dann der Wüste von Zarathustra, شهداور، تمنين, und endlich Ġazna kennt.<sup>31</sup> Infolge der oberflächlichen Beschreibung, können wir den Weg nicht in allen Details rekonstruieren, aber eins ist mehr als wahrscheinlich, das heißt, daß der Weg im Gomal-Tal nach Urgun und so weiter nach Ġazna lief.

<sup>27</sup> A. STEIN: An Archaeological Tour in Waziristan and Northern Baluchistan. Calcutta 1929. 83.

<sup>28</sup> al-Muqaddasī: 349.

<sup>29</sup> TH. HOLDICH: The Gates, 512–513

<sup>30</sup> TH. HOLDICH: The Gates, 512–514

<sup>31</sup> Jacut's Geographisches Wörterbuch. Hrsg. von F. WÜSTENFELD. I–IV. Leipzig 1866–1873. III. 457.

Die arabischen Quellen ergänzen und unterstützen einander in Bezug auf die historische Topographie. Anders verhält es sich mit der politischen Einteilung der jetzt beschriebenen Gebiete. Am Anfang haben wir gesehen, das Wort Siġistān einerseits den unteren Lauf des Hilmand, das Gebiet von Saniġ (Nusratābād) bis nach Bust (Qala-yi Bist) bedeutet, andererseits die Gesamtheit der Provinze: Siġistān, Zamīn al-Dāwar, al-Ruḥḥaġ, Zābulistān und Wālistān bezeichnet. Es gibt aber auch eine andere Einteilung, die in krassem Gegensatz zu der jetzt erwähnten steht. Anderen gebrauchen nämlich das Wort Kābulistān für die Provinz um Kabul, und im weiteren Sinne auch für Zābulistān, al-Ruḥḥaġ, Zamīn al-Dāwar und Bust. Die Geographen dieser Gruppe nehmen also Bust und andere Städte bis nach كس aus Siġistān heraus, und fassen sie unter dem Namen بلاد بست zusammen. Al-Muqaddasī sagt ausdrücklich: ابوزيد جعل غزنین و بست من سجستان ومن الناس يجعلها كورة واحدة و يسميها كابلستان (Abū Zayd [al-Balḥī] betrachtet Ġaznīn und Bust als Teile von Siġistān, anderen machen sie eine Distrikt und nennen sie Kābulistān.)<sup>32</sup> Es geht aus dem Text klar hervor, daß die erste Gruppe besteht aus der Balḥī-Schule, die zweite Gruppe vereinigt die anderen Geographen. Vor allem die arabischen Weltkarten — die von Al-Hwārizmī und Suhrāb — spiegeln diese zweite Auffassung wieder. Sie haben eine 'Stadt von Siġistān' (Zarānġ) dann die Stadt Kābul. Unter den Ländernamen geben sie nur بلادكابل an, daneben finden wir die بلاد كرمان, aber dazwischen fehlt der Ländername بلاد سجستان. In diese zweite Gruppe sind einige al-Masālik wa 'l-Mamālik-Schreiber einzuordnen, die diese Territorien gar nicht, oder nur sehr oberflächlich behandeln. Sie beschreiben die Herat-Siġistān Straße gründlich, aber nicht mehr die weiter führenden Wege. Hier sind ibn Ḥurradādbēh, al-Qudāma, ibn Rusta usw. zu nennen.<sup>33</sup>

Es liegt an der Hand, anzunehmen, daß die verschiedenen Gruppen aus verschiedenen Quellen geschöpft haben. Die Mitglieder der Balḥī-Schule entlehnen den Text ohne Veränderung von al-Balḥī, der eine alte persische Karte muß beschrieben haben. Der Grund für diese Annahme liegt darin, daß die Provinze Bust, al-Ruḥḥaġ, Zābulistān und Wālistān nur nach den Eroberungen Xusros I. um die Jahre 560—570 dem persischen Reich angegliedert wur-

<sup>32</sup> al-Muqaddasī: 297. C. E. BOSWORTH: 28—32, 36.

<sup>33</sup> Bei diesen Autoren herrscht eine theoretische Unordnung. Ibn Ḥurradādbēh und ibn Rusta betrachten die Distrikte al-Ruḥḥaġ, Zamīn al-Dāwar usw. als Teile von Siġistān, Qudāma erwähnt sie unter den Distrikten Ḥurassans. Praktisch kennen sie diese Territorien nicht. Ibn Ḥurradādbēh sagt zum Beispiel kurz, daß die Reise von Zarānġ bis nach Multān 2 Monate dauert, aber den anderen durch Makran führenden Weg beschreibt er gründlich. Die Erklärung dieser Ungereimtheit liegt darin, dass diese Geographen — wie al-masālik-Schreiber — einerseits aus älteren Quellen schöpfen, jedoch ihre praktische Kenntnisse (sie waren teilweise Beamten) führen dazu, daß sie auch die wirkliche Lage kennen und in ihren Werken widerspiegeln, wie es auch im Falle der Futūḥ-Literatur zu beobachten ist. Cf.: ibn Ḥurradādbēh: Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik. Lugduni Batavorum 1889. 35, 50, 54, 56. Qudāma: Kitāb al-ḥarāġ. Lugd Batavorum. 1889. 190, 243. ibn Rusta: Les atours précieux. Trad. G. WIET. Le Caire 1955. 117, 201.

den.<sup>34</sup> Die unbekannte Karte muß nach dieser Zeit entstanden sein, aber jedoch vor der arabischen Eroberung. Die andere Auffassung gilt als Widerspiegelung der neuen Lage nach der Eroberung. Die Geographen der zweiten Auffassung schöpfen nämlich aus der Futūh-Literatur, wie Yāqūt ausdrücklich formuliert: Bust ist ein Distrikt von Kābul, *في الاخبار والفتوح كذا يقتضى*, «die Berichte und Eroberungen behaupten so».<sup>35</sup> Der Terminus *كابلستان* und die dahintersteckende politisch-geographische Lage sind Ergebnisse der von der Lokalbevölkerung geführten erfolgreichen Freiheitskämpfen, die ein Echo in der Futūh-Literatur fanden. Einige al-Masālik-Schreiber, als hochgestellte Reichsbeamten, mußten ferner von der alltäglichen bürokratischen Praxis ausgehend die aktuelle Lage schildern.

Manchmal erwies sich ein Widerspruch für die Balhī-Schule als unvermeidbar, als sie Siġistān einem veralteten Muster und gleichzeitig der aktuellen Lage folgend beschreiben versuchten. Al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal berichten uns über die al-Halağ-Türken, und über *ناحية الخلیج* in Zamin al-Dāwar.<sup>36</sup> Die *خلج* sind Angehörigen eines türkischen Stammes, deren Nachkommen die Ġilzai in dem heutigen Afghanistan sind. Die Ġilzai leben aber jetzt in der Süd-Ost-Ecke von Afghanistan, wo sie schon zur Zeit Yāqūts lebten: *موضع قرب غزنة . . . خلج . . . من نواحي زابلستان* (Khalag . . . ein Ort in der Nähe von Ġazna, ein Bezirk in Zābulistān).<sup>37</sup> Die unbekannt persische Karte al-Balhīs muß sie noch weiter im Westen, in Zamin al-Dāwar dargestellt haben, wo die arabische Eroberung sie getroffen hat. Aufgrund des Berichtes von Mas'ūdī müssen wir die Khalag-Türken dort suchen, wo die Balhī-Schule sie lokalisierte.<sup>38</sup> Von hier sollten sie unter dem arabischen Militärdruck weiter nach Zābulistān wandern. Al-Muqaddasī, das dritte Mitglied der Balhī-Schule, verfügte über Lokalkenntnisse, darum schwankt er oft zwischen der ersten auf al-Balhī zurückgehenden und der zweiten, auf der Futūh-Literatur fussenden Auffassung. Er erwähnt die Khalag-Türken in Zamin al-Dāwar nicht. Daraus können wir schließen, daß al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal in diesem Hinblick einerseits die veralteten Umstände in Zamin al-Dāwar beschreiben, andererseits mit der Bemerkung, daß unter der Bevölkerung die einen den Islam angenommen haben, die anderen Frieden halten, die aktuelle Lage der frühislamischen Zeiten widerspiegeln. Zum Schluß können wir also feststellen, daß wir nicht nur die frühislamischen Umstände aus den arabischen Quellen erkennen, sondern auch die spätsassanischen Verhältnisse erschließen können.

Budapest.

<sup>34</sup> TH. NÖLDEKE: Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden. Leiden 1879. 156. Cf. G. WIDENGREN: *Orientalia Suecana* 1 (1952) 69, J. HARMATTA: *Acta Antiqua* 17 (1969). 401 ff.

<sup>35</sup> Jacut: I. 612.

<sup>36</sup> al-Iṣṭahri: 244—245 ibn Ḥawqal: 302.

<sup>37</sup> Jacut: II. 459.

<sup>38</sup> Maçoudi: *Les Prairies d'or. Texte et traduction par C. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE. I—IX. Paris 1861—1877. III. 254; V. 302.*



PARRATTARNA, SAUŠTATAR UND DIE ABSOLUTE  
DATIERUNG DER NUZI-TAFELN

E. Gaál hat in *Acta Ant. Hung.* 22 (1974) 281 ff. den Text HSS XIII 165 einer gründlichen Revision unterzogen<sup>1</sup> und ist dabei zu dem Ergebnis gekommen, daß hier keineswegs die Rede von einer Leichenverbrennung ist, so daß der vielzitierte angebliche erste schriftliche Beleg für diese Bestattungssitte im Vorderen Orient, der gern mit der indo-europäischen Herkunft der herrschenden Dynastie des Mittani-Reichs<sup>2</sup> in Verbindung gebracht wurde,

<sup>1</sup> E. GAÁL: «The King Parrattarna died and was cremated?», *Acta Ant. Hung.* 22 (1974) 281 – 286.

<sup>2</sup> Es hat sich eingebürgert, diesen Namen als Mitanni zu normalisieren. Es ist jedoch darauf hinzuweisen, daß die eine hurritische Phonemopposition bezeichnende Unterscheidung von Doppel- und Einfachkonsonanz in der Schrift nur im hurritisch geschriebenen Brief Tušrattas an Amenophis III. konsequent durchgeführt ist. Der Name Mittani begegnet in diesem Text einmal (abgesehen von der akkadischen Einleitung, wo er aber abgebrochen ist), und zwar mit Doppelkonsonanz. *M*[i]-i-ù-ta-a-an-ni-e-we III 4. Die Parallelität mit dem l. 105 folgenden Landesnamen *M*[i]-zi-ir-ri-e-we-ni-e-we macht deutlich, daß im ersten Falle ein adjektivierendes Suffix /n(n)i/ vor liegt, das syntaktisch die Position des Genitivmorphems oder des Morphems /ge/ einnimmt und wie diese durch Suffixaufnahme mit dem Bezugswort kongruiert (z. B. *mašriya* = n(n)i *omini* «das ägyptische Land» versus *mašriya* = n(n)i = ne = ve *omini* = ne = ve *evrni* «der König des ägyptischen Landes»; cf. F. W. BUSH: *AOAT* 22 (1973) (Kevelaer/Neukirchen-Vluyn) 50; G. WILHELM: *ZA* 66 (1976) i. E.). Dieses Morphem /n(n)i/ ist immer noch nicht voll geklärt und soll in anderem Zusammenhang noch einmal behandelt werden. Hier sei nur auf die archaische Form des Namens hingewiesen (*Ma-i-ta-ni*), die mit dem in Nuzi belegten PN *Maitta* in Zusammenhang gebracht werden muß (*Ma-it-ta* HSS XIII 6: 48; *Ma-i-it-ta* HSS XVI 20: 8; XIX 2 passim und sonst). Zur Semantik des Namens Mittani cf. zuletzt E. VON WEIHER: *Mitanni*. Fs. Heinrich Otten. Wiesbaden 1973. 321 – 326. Die dort vertretene These, daß Mittani zunächst kein Landesname gewesen sei, sondern möglicherweise ein Stammesname, Ortsname oder Epitheton, ist schwerlich zu widerlegen, doch sind auch die dafür beigebrachten Argumente nicht sehr stark. Insbesondere hätte der älteste Beleg aus der Biographie des *Imn-m-h3.t*, der der Zeit Thutmosis I. und damit der Gründungsphase des Mittani-Reichs (etwa Suttarna I.?) entstammt, nicht nur kommentarlos beiseite gelegt werden dürfen (p. 323 n. 9). Aus der Formulierung wird nämlich deutlich, daß hier ein bisher unbekanntes Land in den Gesichtskreis der Ägypter rückt, und es fällt schwer, bei dieser Sachlage die Namensgleichheit für zufällig zu halten.

K. A. KITCHEN teilt mir hierzu nach Abschluß des Manuskripts in einem Brief vom 21. 7. 1976. freundlicherweise mit: «... not only the Brunner reference, but all Egyptian references (by determinative and by narrative contexts!) clearly define Mitanni as a land in the conception of the Egyptians. And long before Tushratta. Their view may be strictly less than accurate by origin, but its existence and constancy cannot

hinfällig ist. Obwohl sich Verfasser in seiner Dissertation der herkömmlichen Deutung der Stelle angeschlossen hatte,<sup>3</sup> war er schon während des Budapest Altorientalisten-Kongresses 1974<sup>4</sup> umso eher bereit, sich der dort von E. Gaál vorgetragenen Auffassung des Textes HSS XIII 165 anzuschließen, als er dieselbe Auffassung in einem Brief an K. Deller bereits erwogen hatte. Und gleichzeitig ist I. M. D'jakonov (Diakonoff) — wiederum unabhängig davon — zu derselben Ansicht gelangt,<sup>5</sup> so daß über die Interpretation der fraglichen Stelle hinreichende Einigkeit besteht.

Der Text<sup>6</sup> ist jedoch nicht nur in dieser Hinsicht von Bedeutung, sondern auch als Indiz für die relative Chronologie der Nuzi-Texte.<sup>7</sup> E. Gaál<sup>8</sup> schließt sich in seinem Aufsatz der Feststellung des Verfs.<sup>9</sup> an, die in HSS XIII 165 genannten Personen seien prosopographisch nicht zu verwerthen. Dies ist jedoch ein Irrtum.

Im unteren Teil der Rückseite von HSS XIII 165 ist ein Siegel abgerollt, das zwar nicht durch die übliche Beischrift bestimmt ist, doch geht aus dem

be denied. . . . The wider context (sc. of the Tuthmosis I(?) text) is indeed 'zerstört', but the surviving phrases are crystal clear, especially the first one: — «the foreign land Mitanni, (as) one calls it». Here and always, the name itself has the determinative of 'Fremdländer', besides being explicitly called such a land. . . . Reference to WILSON, ANET, 243 (lists only) is not adequate. Far more important are mentions in connected context, e.g. the Gebel Barkal stela of Tuthmosis III: 'the numerous army of Mitanni was overthrown within the hour', and the pharao crossed the Euphrates 'as the first of his army, seeking that wicked fallen one [the Mitanni-king] in the foreign lands of Mitanni' (HELCK: Urkunden d. 18. Dynastie, pp. 1230, 1232, and HELCK: Urk. . . . Übersetzung zu den Heften 17—22, 1961, pp. 7, oben, unten). There is also the mention on a broken obelisk of this king at Karnak (SETHE: Urk. IV, p. 589 : 9), *rdi nt-<sup>c</sup> m tsu Mtn 'šs r š'* — 'imposing (his) rule is the lands (or: plains) of Mitanni, more numerous than the sand'. . . . (Rhetorical text). These examples show plainly that (alongside their commoner term *Nhm*) the Egyptians used the term Mitanni territorially as early as Tuthmosis III (several decades before Tushratta) — precisely as in the damaged text commented on by Brunner and Helck and so needlessly dismissed by von Weiher.\*

<sup>3</sup> G. WILHELM: Untersuchungen zum Hurro-Akkadischen von Nuzi. AOAT 9 (1970) 6, 76.

<sup>4</sup> Cf. Zusammenfassung der Vorträge. Internationale Tagung der Keilschriftforscher der sozialistischen Länder. Budapest, 23—25. April 1974, in Verbindung mit E. GAÁL herausgegeben von G. KOMORÓCZY, Budapest 1974. Internationale Tagung der Keilschriftforscher der sozialistischen Länder, Budapest 23—25. April 1974, Acta Ant. Hung. 22 (1974).

<sup>5</sup> I. M. DIAKONOFF: Zum Mythos von den vorderasiatischen Ariern: die «Leichenverbrennung» des Königs Parrattarna. Altorientalische Forschungen 2 (1975) 131—132.

<sup>6</sup> Gegenüber der Bearbeitung von E. GAÁL: l. c., sind folgende Verbesserungen zu notieren: l. 7: *Dām-hu*-GUŠKIN; es handelt sich um den auch in Mari (ARM X passim; cf. W. H. PH. RÖMER: Frauenbriefe über Religion, Politik und Privatleben in Mari. AOAT 12 [1971] 6.) belegten Personennamen *Dām-hurāši*, der in Nuzi ferner in dem Toponymikon AN.ZA.GAR *Dam-hu-ra-šá-w[e]* HSS XIII 417: 18 und der «Nisbe» URU *Dí-am-hu-ra-šá-ip-hé-na* HSS XIII 334: 6 vorliegt. l. 9: Nach der Autographie HSS XIII pl. V *Ar-ša-[t]* ohne \**il-qé*. l. 10: *A-ba-ni-<sup>c</sup>x'*. l. 11: *šu-ta-<sup>c</sup>ah<sup>1</sup>-li*. l. 24: *dáb-*, falls Deutung richtig; zu dieser paßt nicht *tab-be-be(-šu)* HSS IX 8: 13, 23, 29; unklar [*ta*]b<sup>1</sup>-bi-bi-šu HSS XIII 123: 21. l. 34: *ba-a-bi* (Druckfehler). l. 38: *a+na ŠU Kip-ku-šu-uh* (dieselbe Verbesserung ist auch bei G. WILHELM: l. c. 7, nachzutragen).

<sup>7</sup> Erstmals (unzulänglich) zur Problematik G. WILHELM: l. c. 7.

<sup>8</sup> E. GAÁL: l. c. 283.

<sup>9</sup> G. WILHELM: l. c.



Text hervor, daß es sich um das Siegel des Kipkušuh handelt, da er der Empfänger der Gewänder ist und diese also zu quittieren hat. Dies wird bestätigt durch die Quittung HSS XIV 214 (= 585), auf der dasselbe Siegel abgerollt ist (cf. Umzeichnung E. R. Lachemans im Text). Hier ist es ebenfalls Kipkušuh, der quittiert.<sup>10</sup> Dieser Text stammt aus dem Raum L 14 des Palastes; für HSS XIII 165 wird als Herkunftsangabe das Haus des Šilwatešup<sup>11</sup> angegeben (Raum A 14). Diese Angabe ist sicherlich ebenso wie viele andere in den Nuzi-Publikationen falsch; der Text fügt sich in keiner Weise in die Archive des Šilwatešup ein, während der Zusammenhang mit dem Palast nicht nur durch den eben zitierten Text HSS XIV 214 klar ist. Kipkušuh ist nämlich noch in der Quittung HSS XIV 198 genannt, die ebenfalls aus Raum L 14 stammt.<sup>12</sup> Diese Tafel trägt zwei Siegel, von denen leider nur eines veröffentlicht ist (HSS XIV 272); das andere, auf der Rückseite der Tafel befindliche, wird als «indistinct seal impression» bezeichnet. Es ist also nicht sicher, ob eine Identifizierung mit dem Siegel des Kipkušuh noch möglich ist.

Das erste Siegel ist auch auf der Tafel HSS XV 171 abgerollt, die aus Raum L 44 stammt und wie HSS XIII 165 von Gewändern handelt. Dasselbe Siegel ist noch HSS XIV p. XIII auf der Rs. der Tafel HSS XIV 6 abgerollt,<sup>13</sup> die auch aus Raum L 44 stammt und bei der es sich ebenfalls um eine Kleiderliste handelt. Ein weiterer Vermerk mit Erwähnung des Kipkušuh ist HSS XIII 47,<sup>14</sup> eine Tafel, die gleichfalls in Raum L 14 gefunden wurde. Es steht demnach außer Zweifel, daß die Tafel HSS XIII 165 in den Zusammenhang einer Abteilung des Palastarchivs gehört, die sich insbesondere in den Räumen L 14 und L 44 befand und vor allem der Registratur von Textilien diente. Man wird deshalb nicht zögern, auch die Herkunftsangabe für die Tafel HSS XIII 165 in «L» 14 zu verbessern.

Die drei kurzen Empfangsnotizen des Kipkušuh enthalten nur einen Namen, der zur Datierung der Gruppe herangezogen werden könnte, nämlich Šerpaurši.

<sup>10</sup> Der Text lautet: 1 [x+] ANŠE *ni-ir-WA*  
2 *ša mŠe-er-ba-ú-ur-ši*  
3 *a+na! ŠU Kip-ku-šu-uh*  
4 *na-ad-nu*

Der PN Šerpaurši ist NPN 132a sub \*Šerpatašši gebucht.

<sup>11</sup> Der Name begegnet nur in der Schreibung *Ši-íl-WA*...; ich lese wieder *Ši-íl-wa-te-šup*, da der PN<sup>1</sup> *Ši-íl-wa-aš-dar* HSS XVI 346: 20 sicherlich nicht das (nicht-theophore) Element *aštar* (NPN 206b) enthält wie die Namen *Ašta(i)te(šup)ia* und *Aštartilla*, sondern – unter Annahme einer Kontraktion von *a+i>a* – als \**Šilwa-ištar* zu rekonstruieren ist und damit den *a*-Auslaut für das erste Namensglied beweist.

<sup>12</sup> Der Text lautet: 1 5 ANŠE *kà-na-at-ku*  
2 *a+a ŠU Kip-ku-šu-uh*  
3 *na-ad-nu*

<sup>13</sup> Außerdem trägt die Tafel die Abrollung HSS XIV 297.

<sup>14</sup> Der Text lautet: 1 2 BÂN 7 ŠILA *hu-ra-tu*  
2 *a-na ŠU mKip-ku-šu-uh*  
3 [na]-ad-nu

Bei folgenden drei Personen wird der Vatername Šerpaurši angegeben : Nihria (HSS IX 47 : 18), Ithitilla (HSS IX 9 : 22) Šukrapu JEN 399 : 41, 668 : 51). Alle drei sind etwa gleichzeitig, nämlich zur 4/5. Generation (= Šilwatešup) gehörig, die beiden letzteren sind beide Richter. Es ist also gut möglich, daß die drei Patronymika zu einer Person zusammenzuziehen sind, die dann der 3. Generation angehörte. Ein Šerpaurši, Sohn des Kurišni, erscheint in Tehiptilla-Texten (JEN 223, 238, JENU 397); eine Identität ist auch hier möglich, da die Wirkungszeit des Tehiptilla bis in die Zeit der 3. Schreiber-generation hineinreicht — und nach Schreiber-generationen ist die Zeit des Šilwatešup als 4/5. Generation festgelegt. Sicher zu trennen ist dann nur ein Šerpaurši aus Arrapha, der der ersten Generation angehört (RA XXIII 14 : 10).

Ist dies richtig, so ist die Gruppe der Kipkušuh-Tafeln gegen Ende der Tehiptilla-Zeit zu datieren.

Über einige Personennamen lassen sich weitere Texte mit HSS XIII 165 verbinden, deren Gemeinsamkeit in der Erwähnung des Hauses des Elhijšarri liegt.

1. HSS XIV 200. Hieran anzuschließen ist HSS XIII 119; beide Texte stammen aus Raum L 14, erwähnen <sup>f</sup>Wirzu(i), <sup>m</sup>Kapazi, <sup>f</sup>Šarratu-GAL und <sup>f</sup>Šuħartia, welche auch in HSS XIII 165 erscheint. Die Personen sind für eine relative Datierung nicht wesentlich weiterführend.

2. HSS XIV 215 = Nuziana II p. 169;<sup>15</sup> erwähnt werden u. a. Ewarakali, <sup>f</sup>Šuħartia, der Arzt Keltešup, Ianzimašhu.<sup>16</sup> Ewarakali ist nach JEN 447 Prinz, dieser Text stammt aus der Zeit des Tehiptilla, ist jedoch schon von einem Schreiber der 3. Generation (Ithapiħe, Sohn des Taja) geschrieben. Etwa gleich alt ist HSS V 61 mit einem weiteren Beleg für Ewarakali.

Ianzimašhu ist nach NPN 66 b weiterhin auf der noch unveröffentlichten Tafel SMN 3493 belegt, die wahrscheinlich aus dem Palastzusammenhang stammt. Ianzimašhu verwendet hier, offenbar in seiner Funktion als Palastbeamter, das Siegel des Tehiptilla,<sup>17</sup> das auch von dessen Sohn Šurkitilla sowie von seinem Urenkel Tiešurħe verwendet wurde, die beide hohe Palastämter innehatten. Das Siegel des Tehiptilla ist offenbar ein Dienstsiegel geworden, während er selbst es noch auch für seine privaten Geschäfte, d. h. als persönliches Siegel verwendet hatte. Ianzimašhu ist demnach frühestens in der 3.

<sup>15</sup> Dieser sowie der folgende Text ist kürzlich auch von E. CASSIN zur Datierung der Tafel HSS XIII 165 herangezogen worden : E. CASSIN : Le palais de Nuzi et la royauté d'Arrapha. [in :] Le palais et la royauté, [CRRA 19]. Paris 1974. 375 n. 13.

<sup>16</sup> Zwei Priester treten in der Liste auf; die entu-Priesterin von Abenaš (*a-na* [en-t]i ša URU A-be-na-aš; nachzutragen bei K. DELLER—A. FADHIL : Mesopotamia 7 [1972] 193sqq.) und ein *āpīlu* (zu diesem cf. auch HSS XIII 152 : 16; XIV 149 : 6).

<sup>17</sup> E. PORADA : Seal Impressions of Nuzi. AASOR 24 (1944/45) Nr. 663 = HSS XIV pl. 5, 267; cf. HSS XIV p. XIII.

Generation anzusetzen. Seine Identität mit dem gleichfalls der 3. Generation zuzurechnenden Ianzimašhu mār A(i)ttara ist wenig wahrscheinlich, da dieser nur auf Urkunden aus URU Temtena als Zeuge erscheint.<sup>18</sup>

3. HSS XV 288. Liste von Häusern, die bestimmten Personen übergeben wurden. U. a. werden genannt: Šuħartia (wie in den zuvor genannten Texten sowie in HSS XIII 165); Piriaššura der als Richter in AASOR XVI 1 : 56 erwähnt wird, einer Tafel aus dem Komplex des Kuššiharbe-Prozesses.<sup>19</sup> Der andere dort genannte Richter ist Partasua. Kuššiharbe war nach einer öfter begegnenden Datenformel<sup>20</sup> Bürgermeister von Nuzi zur Zeit des Tehiptilla. Sein Prozeß liegt deshalb keinesfalls in der ersten Hälfte der Tehiptilla-Zeit, sondern später. Partasua fungiert als Zeuge in Texten aus der späten Tehiptilla-Zeit (JEN 22, 409, in beiden Fällen ein Schreiber der 3. Generation) sowie als Richter zur Zeit des Ennamati, des Sohnes des Tehiptilla (JEN 177, 329); in dieselbe Zeit fällt wohl auch der Kuššiharbe-Prozeß; die hierher gehörige Tafel AASOR XVI 4 ist von Nabû-ila geschrieben, der der 3. Schreibergeneration angehört,<sup>21</sup> aber auch noch für Tehiptilla arbeitete.<sup>22</sup> Wir stehen also auch hier am Übergang der 2. zur 3. Generation. Die zweite chronologisch signifikante Person des Textes ist Hišmitešup, der zweifellos mit dem gleichnamigen Prinzen und Gemahl der Amminaja identisch ist. Beide gehören der 3. Generation an; da Hišmitešup später König geworden ist,<sup>23</sup> fällt dieser Text noch in die Regierungszeit des Ithitešup. Die Textgruppe, der die sianātu-Liste HSS XIII 165 mit der Erwähnung des Parrattarna angehört, datiert also nach allen festgestellten chronologischen Indizien in die späte Tehiptilla-Zeit, möglicherweise sogar noch etwas später.

Wie ist nun der Brief des Sauštatar relativ zu datieren, d. h. wie ist das zeitliche Verhältnis des Sauštatar zu Parrattarna?

<sup>18</sup> Das dringend notwendige Studium der Prosopographie der Nuzi-Texte haben K. DELLER und seine Schüler in den Mittelpunkt ihrer Arbeit am Nuzi-Material gestellt. Sie konstituieren dabei Textgruppen nach dem Ort ihrer Abfassung und kommen auf diese Weise zu Lokalprosopographien der verschiedenen Städte und Dörfer in der Nachbarschaft von Nuzi. Der Großzügigkeit von K. DELLER verdanke ich die Einsicht in diese Zusammenstellungen.

<sup>19</sup> AASOR XVI 1–14; HSS XIII 286, 466. Cf. C. H. GORDON: The People versus the Mayor, *Smith Alumnae Quarterly*, August 1941, 821.

<sup>20</sup> *ù i+na ú-[mì]-šu ina URU Nu-zi mKu-uš-ši-ħar-be ħa-za-an-nu* JEN 13 : 21–22. *un-du mKu-uš-ši-ħar-be i+na URU Nu-zi ħa-zi-a-an-nu* JEN 31 : 37–38. *ù šu-un-du mGu-ši-ħar-be [in]a URU Nu-zi ħa-za-an-nu-ta i-pu-uš* <sup>1</sup> *ù* <sup>1</sup> *[i+n]a UD-šu mTe-[ħi-ip-ti]l-la . . . ùl-qè* JEN 46 : 23–25. *ki-ma mKu-uš-[ši]-ħar-be ħa-za-an-nu i[na] UD-mi-šu ša-ġi-ir* JEN 231 : 31–32; etc.

<sup>21</sup> G. Wilhelm: l. c. 10.

<sup>22</sup> z. B. JEN 178.

<sup>23</sup> Hišmitešup wird nie als König bezeichnet, doch seine Gemahlin Amminaja trägt HSS XIX 57 : 3 den Königinnentitel. Beider Erbe und wohl auch Sohn ist Šilwatešup, der stets als DUMU LUGAL «Sohn des Königs» bezeichnet wird, ein Titel, der, soweit wir sehen, in Nuzi wörtlich zu nehmen ist.

E. R. Lacheman ist unlängst auf die Königsfolge in Arrapha und den Brief des Sauštatar eingegangen.<sup>24</sup> Wenn ich die etwas dunkle Argumentation richtig verstehe, bezweifelt er die Identität des Empfängers des Sauštatar-Briefes, Ithia, mit dem gleichnamigen König des Siegels der Tafel HSS XIV 7 sowie beider Identität mit dem König Ithitešup, Sohn des Kipitešup. Seine Argumente sind:

1. Wenn der Ithia des Sauštatar-Briefes König von Arrapha wäre, müßte sein Titel erwähnt werden.

2. Die Paläographie von HSS XIV 7 stellt diese Tafel in die Gruppe der «old tablets» (Tafeln des Puššenni, der Winnirke, des Schreibers Apil-Sin).

3. Der Stil des Siegels auf HSS 7 sei vollkommen anders als alle anderen Siegel aus Nuzi.

4. Die Identifikation der Amminaja des Sauštatar-Briefes sei problematisch; es gebe kein Dokument, das die sonst öfter belegte Amminaja mit URU Paḥarraše in Verbindung bringe.

ad 1: Da es außer IX 1 keinen Brief eines Königs von Mittani an den Herrscher eines abhängigen Landes gibt, haben wir für die Stilisierung solcher Schreiben kein Vergleichsmaterial.<sup>25</sup>

ad 2: Wenn dies Argument ausschließen soll, daß der König Ithia von HSS XIV 7 in die Tehiptilla-Zeit fällt (innerhalb der Argumentation Lachemans wäre damit nichts bewiesen), so müßte konsequenterweise auf Grund des Akzessionsdatums in JEN 289<sup>26</sup> (Tehiptilla-Zeit) ein Ithia II. angesetzt werden, der dann — wenn man die skeptische Bemerkung von Lacheman *ibid.* 363 über die Deutung des Namens Ithia als Hypokoristikon von Ithitešup so verstehen soll, wiederum von Ithitešup zu trennen wäre. Nun fällt aber nach JEN 82 das Akzessionsdatum des Kipitešup<sup>27</sup> in die Zeit der Winnirke, d. h. die Tafel HSS XIV 7 mit Erwähnung des Ithia, Sohnes des Kipitešup, muß trotz des alten Duktus in die Tehiptilla-Zeit fallen, will man dem Kipitešup nicht eine Regierungszeit von nur wenigen Jahren zumessen. Damit reduziert sich aber das Problem auf die Gleichsetzung eines *Ithia mār Kipitešup šar Arraphi* mit einem der gleichen Generation zugehörigen *Ithitešup mār Kipitešup šar Arraphi* — eine Gleichsetzung, gegen die vernünftigerweise keine Zwei-

<sup>24</sup> E. R. LACHEMAN: *Le palais et la royauté de la ville de Nuzi: Les rapports entre les données archéologiques et les données épigraphiques.* [in:] *Le palais et la royauté*, [CIRA 19]. Paris 1974. 363sq.

<sup>25</sup> Allerdings ist der Einwand insofern von Interesse, als z. B. in den Briefen des Königs von Kargamiš an den abhängigen König von Ugarit (13. Jhdt.) der letztere in der Tat stets mit seinem Titel genannt wird; und in den Briefen des Pharaos an seine syrisch-palästinensischen Vasallen (14. Jhdt.) werden diese nicht nur mit Namen, sondern stets auch als LÜ ON titulierte.

<sup>26</sup> M[U] *It-hi-ia* LUGAL *ki-ma a+nu* LUGAL-*ti iš-ša-ak-nu* JEN 289: 31–32; cf. G. WILHELM: l. c. 78.

<sup>27</sup> MU *mKi-bi-te-eš-šu-up* LUGAL JEN 82:26.

fel angeführt werden können, da das /ia/-Hypokoristikon von *-tešup*-Namen bei prosopographischer Identität der Namensträger einwandfrei nachzuweisen ist.<sup>28</sup>

ad 3: Zu dem «Stil» des Siegels HSS XIV 7 ist aufgrund der Umzeichnung wenig zu sagen, die Ikonographie ist jedenfalls nicht ungewöhnlich. Standarten mit dem Sonnensymbol, wenn auch nicht zusammen mit dem Mondsymbold, sind auch sonst zu belegen, desgleichen gegenüberstehende Personen im Adorationsgestus, gekleidet mit einem langen Mantel und einer Kappe. Selbst wenn das Siegel ganz ungewöhnlich wäre, müßte man fragen, was damit angesichts der Seltenheit von Königssiegeln aus Nuzi/Arrapha bewiesen wäre.

ad 4: Die Liste der Sklaven aus URU Paḥarraše HSS XIII 454 wurde im Archiv des Šilwatešup im Raum A 14 gefunden. Sie gehört indes nicht zu den Administrationstexten aus der Zeit des Šilwatešup selbst, sondern ist in eine ältere Gruppe von Texten einzufügen, die der Mutter des Šilwatešup, Amminaja, der Gemahlin des Prinzen und späteren Königs Hišmitešup, gehören.<sup>29</sup> Diese Amminaja ist zweifellos identisch mit der gleichnamigen im Sauštatar-Brief erwähnten Dame. Da also die Gemahlin des Thronfolgers betroffen ist, fällt es schwer, in Ithia, dem Empfänger des Briefes, nicht den König Ithia sehen zu wollen.

Der Brief des Sauštatar nennt den König mit seinem Jugendnamen, wie er auf dem sicherlich früheren der beiden Siegel des Königs<sup>30</sup> (auf einer Tafel vom Typus der «old tablets»!) sowie in dem Akzessionsdatum<sup>31</sup> erscheint. Andererseits wird Besitz der Schwiegertochter des Ithia/Ithitešup, Amminaja, erwähnt, so daß der Brief doch wohl nicht ganz an den Anfang der Regierung des Königs zu setzen ist (oder aber er hatte bei Regierungsantritt sein 40. Lebensjahr überschritten, was für eine lange Regierungsdauer des Kipitešup sprechen würde). Da das Akzessionsdatum des Ithia in die Wirkungszeit des Tehiptilla fällt, ist der Brief des Sauštatar am ehesten an das Ende der Tehiptilla-Zeit zu rücken.

Damit kommen wir zu dem Ergebnis, daß der Brief des Sauštatar und die Erwähnung des Todes des Parrattarna in dieselbe Zeitspanne fallen, die keinesfalls länger als zwanzig Jahre sein dürfte.

<sup>28</sup> So erscheint der oft bezugte Sohn des Šilwatešup, Kipitešup (HSS XVI 49: 2, HSS XIII 324: 9, etc.), in HSS XIII 392: 10 als Kipia.

<sup>29</sup> Cf. oben n. 23. Eine Zusammenstellung und Auswertung dieser Textgruppe ist in Vorbereitung.

<sup>30</sup> *mIt-hi-ia LUGAL Ar-ra-ap-hi DU[MU] Ki-bi-t[e-eš]-šu-up* HSS XIV 7 Siegel.

<sup>31</sup> Cf. oben n. 26. Leider ist das Akzessionsjahr des Ithia innerhalb der Wirkungszeit des Tehiptilla nicht genauer zu bestimmen, da der betreffende Text aus URU Unapšewe stammt (cf. oben n. 18) und die genannten Personen der dortigen Bevölkerung zugehören, der ganze Text sich deshalb nur über die Identität einiger Zeugen als zeitgleich mit Tehiptilla erweisen läßt.

Wie ist das zeitliche Verhältnis von Sauštatar und Parrattarna nach den Alalah-Texten?

Sauštatar ist nach Al. T. 13 und 14<sup>32</sup> kontemporär mit dem König Nikmepa von Alalah, dem Sohn des Idrimi. Darüber hinaus gehört in dieselbe Zeit Šunaššura, der als Prozeßgegner des Nikmepa vor dem Gericht seines Oberherrn, des Königs von Mittani, ein gleichfalls abhängiger König sein muß und wegen der Namensgleichheit mit dem König von Kizzuwatna zur Zeit Šuppiluliumas ebenfalls als König dieses Landes angesehen wird. Dieser Šunaššura I. ist allerdings sonst nicht belegt und zur relativen Datierung deshalb unergiebig. Der Vater des Nikmepa, Idrimi, hatte nach seiner eigenen Aussage bereits 30 Jahre regiert, als er seine Statue mit seinem Tatenbericht aufstellen ließ.<sup>33</sup> Das geschilderte Eingreifen des Königs der Hurriter Parrattarna fällt vor seine Regierungszeit und hat seinen Höhepunkt in der Einsetzung des Idrimi in die Königswürde. Zwischen der Erwähnung des Sauštatar in Alalah und der Einsetzung des Idrimi durch Parrattarna liegen demnach 30 + X Jahre, nämlich :

Letzte Erwähnung des Parrattarna im Jahr 1 des Idrimi (= Jahr 7 + X des Parrattarna)

30 Jahre Reg.-zeit des Idrimi bis zum Aufstellen der Statue

X Jahre Reg.-zeit des Idrimi bis zum Ende seiner Herrschaft

X Jahre Reg.-zeit des Nikmepa bis zur Abfassung der Urkunden Al.T.  
13 und 14.

Erwähnung des Sauštatar in den Jahren x und y des Nikmepa.

Will man dem Parrattarna keine überlange Regierungszeit von 40 oder mehr Jahren zuschreiben, so müßte man den Zeitraum von etwa 40—50 Jahren zwischen der frühesten Parrattarna-Bezeugung und den Sauštatar-Belegen auf beide Könige verteilen. Damit würde allerdings die Verwendung des Dynastie-Siegels<sup>34</sup> später als die des eigenen Siegels des Sauštatar (HSS IX 1) erfolgen, denn, wie wir sahen, fallen der Brief des Sauštatar aus Nuzi und die Erwähnung des Todes des Parrattarna etwa in dieselbe Zeit, der Brief mit dem darauf abgerollten persönlichen Siegel muß also ganz am Anfang der Regierungszeit des Sauštatar geschrieben worden sein. Die Weiterverwendung von Siegeln nach dem Tode ihres ersten Besitzers ist leider noch nicht systematisch untersucht. Gemeinhin wird allerdings angenommen, daß das persön-

<sup>32</sup> D. J. WISEMAN: *The Alalakh Tablets. Occasional Publications of the British Institute of Archaeology in Ankara.* 2. London 1953. 39, pl. VII, VIII.

<sup>33</sup> S. SMITH: *The Statue of Idri-mi. Occasional Publications of the British Institute of Archaeology in Ankara.* 1., London 1949. 22 l. 102.

<sup>34</sup> *Šu-ut-tar-na DUMU Ki-ir-ta LUGAL Ma-i-ta-ni* Al.T. 13, 14 Siegel.

liche Siegel das Dynastie-Siegel ablöste.<sup>35</sup> Die zweite Schwierigkeit liegt in der Erwähnung seines Vaters Parsatatar auf dem Siegel des Sauštatar.<sup>36</sup> Bei alt-orientalischen Königen dient die Nennung des Vaters der Legitimation; ist der Vater kein König, so wird er im allgemeinen auch nicht erwähnt. Die Ansetzung einer Regierungszeit des Parsatatar paßt gut in die Berechnung des (verhältnismäßig großen) Abstands zwischen Parrattarna und Sauštatar nach den Alalah-Quellen, gar nicht dagegen zur ungefähren Gleichzeitigkeit der Nuzi-Bezeugungen der beiden Könige.

Es bieten sich zwei Lösungsmöglichkeiten an :

1. Parrattarna hat außerordentlich lange regiert; die Regierungszeit seines Nachfolgers Parsatatar beschränkt sich auf wenige Jahre. Das Dynastie-Siegel wird in diesem Falle parallel mit und nach dem persönlichen Siegel verwendet, denn der Brief des Sauštatar an Ithia steht ganz am Anfang der Regierungszeit des Mittani-Königs.

2. Parrattarna hat eine Regierungszeit von normaler Länge (ca. 25 Jahre). Sein Nachfolger ist Parsatatar, gleichfalls mit einer durchschnittlichen Regierungszeit; darauf folgt dessen Sohn Sauštatar, in dessen frühe Regierungszeit die Belege aus Alalah mit Verwendung des Dynastie-Siegels fallen, während der Brief an Ithia mit dem persönlichen Siegel aus seiner späteren Zeit stammt. Nach ihm hat dann ein Parrattarna II. mit einer kurzen Regierungszeit von wahrscheinlich weniger als zehn Jahren regiert.

Eine weitere, bisher noch nicht erwogene Möglichkeit, derzufolge der Parrattarna des Textes HSS XIII 165 gar kein König von Mittani sein könnte, darf wohl ausgeschlossen werden, da die Herrscher von Arrapha bis zuletzt ausschließlich klar hurritische Namen, meist mit den theophoren Elementen -tešup und -tilla, tragen (Ithitilla, Kip(i)tešup, Ithitešup, Hišmitešup (?), Tarmitešup (?), Mušteja).<sup>37</sup> Allerdings muß man aufgrund des Textes HSS XIII 165 annehmen, daß Parrattarna in Nuzi gestorben ist, da hier nach seinem Tode eine Decke — doch wohl die, unter oder auf der er lag und die er durch seinen Tod magisch verunreinigt hat — verbrannt wurde.

<sup>35</sup> TH. BERAN : ZA 52 (1957) 203.

<sup>36</sup> *Sa-uš-ta-at-tar* DUMU *Bar-sa-ta-tar* LUGAL *Ma-i-ta-ni* HSS IX 1 Siegel.

<sup>37</sup> Der letztere König ist gesichert durch den Text IM 73273 aus Tell al-Fahhār (l. 21 : NA<sub>4</sub> *mMu-uš-te-ia* LUGAL); cf. A. FADHIL : Rechtsurkunden und administrative Texte aus Kurrühanni. Mag.-Arbeit Heidelberg 1972. 108sq., wo erstmals die Siegel der Königsbriefe HSS IX 2, 3, JEN 494 zur Rekonstruktion der Königsreihe von Arrapha herangezogen werden und eine detaillierte Studie dazu in Aussicht gestellt wird. Damit ergibt sich ferner, daß die *ḥazannu*-Instruktion HSS XV 1 (zum Text cf. M. MÜLLER : die Erlässe und Instruktionen aus dem Lande Arrapha, Diss. Leipzig 1968, 195—239) auf den (letzten?) König Mušteja zurückgeht (l. 48 : NA<sub>4</sub> *mMu-uš-t[e-ia]* (LUGAL)). Eine neue Umzeichnung des Siegels HSS XV 1 l. Rd. müßte zeigen, ob es nicht doch — entgegen dem von der Umzeichnung E. R. LACHEMANS vermittelten Eindruck — identisch ist mit dem Siegel Nr. 810 (abgerollt auf JEN 494) bei E. PORADA : Seal Impressions of Nuzi. AASOR 24 (1944/45) pl. XL. Die Siegelabrollung auf der Tafel IM 73273 ist nach A. FADHIL : l. c. 108, „ganz schwach“.

Für die absolute Datierung der Nuzi-Tafeln ist indes weder der Parrattarna- noch der Sauštatar-Synchronismus ergiebig, da beide Könige zeitlich nicht näher zu fixieren sind. Die absolute Datierung der Dynastie des Idrimi von Alalah, mit der Parrattarna und Sauštatar kontemporär sind, ist ungewiß,<sup>38</sup> und die Erwägungen, die sich hinsichtlich der Datierung Sauštatars an die Syrien-Feldzüge Thutmosis III. knüpfen,<sup>39</sup> sind allzu spekulativ. Das Verhältnis Sauštatars zu den wohlbekannten Mittani-Königen des 14. Jhdts. ist nicht klar; Kur/Šattiwaza,<sup>40</sup> der Sohn des Tušratta, nennt Sauštatar *abu ababija*<sup>41</sup> «Vater meines Vatersvaters», was keinesfalls richtig ist, da dies Artatama I. ist.

Das einzige Indiz, das die Geschichte von Nuzi mit der wohletablierten mittellassyrischen Chronologie verbindet, ist der Aššur-mutakkil-Synchronismus: Die kurze Notiz über Kleiderausgaben HSS XIV 118<sup>42</sup> erwähnt einen Sohn des Aššur-mutakkil. Dieser selbst muß, da ohne weiteren Zusatz, als bekannte historische Persönlichkeit betrachtet werden. Er ist mit einem gleichnamigen *limu* aus der späten Regierungszeit Erība-Adads (1392—1366)<sup>43</sup> oder den Anfängen Aššuruballits I. (1365—1330) identifiziert worden.<sup>44</sup> Diese Zuweisung muß jedoch in Frage gestellt werden.

ad 1. 4: Die Schreibung *šina-ḫi-lu* ist nicht als jung zu bestimmen, da sie bereits in HSS XIV 247 : 17 begegnet, einem Inventar, das von dem der 3. Generation zugehörigen Ezira gesiegelt ist.

ad 1. 6.: Die korrekte Bewahrung des Akkusativs pl. *an-nu-ti* gegenüber der verbreiteten Tendenz zum Abbau des Akkusativs zugunsten des Nominativs<sup>45</sup> ist eher in einem älteren Text zu erwarten.

<sup>38</sup> H. KLENGEL: Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v. u. Z. Teil I — Nordsyrien. Berlin 1965. 227—238.

<sup>39</sup> B. LANDSBERGER: JCS 8 (1954). 54. Zweifel daran bringt zuletzt D. COLLON: The Seal Impressions from Tell Atchana/Alalakh. AOAT 27 (1975) 168, zum Ausdruck.

<sup>40</sup> Zur Lesung cf. zuletzt C. ZACCAGNINI: Šattiwaz(z)a. OrAnt 13 (1974) 25—34.

<sup>41</sup> KBo I 3 : 8.

<sup>42</sup> Der Text lautet: Vs. 1 2 TÚG lu-bu-uš-tù ša a-ši-ia-an-ni  
2 2 GÚ.È 2 ḫul-la-an-nu lu-bu-uš-tù  
3 2 ku<sub>g</sub>-si-tù KI.MIN : 1 ÍB.LÁ  
4 5 TÚG.MEŠ šina-ḫi-lu 5 GÚ.È šina-ḫi-lu  
5 5 ḫul-la-an-nu KI.MIN  
6 an-nu-ti ki-i-ma LUGAL  
7 ina URU Ū-lam-me  
u. Rd. 8 aš-bu  
9 mAr-ša-li il-qè  
Rs. 10 ina ITU ḫi-zu-ri-we  
11 ki-ma DUMU Aš-šur-mu-tàk-ki-il  
12 il-li-ka<sub>4</sub>

<sup>43</sup> Die Daten der assyrischen Geschichte folgen der Fischer Weltgeschichte. 3. Die Altorientalischen Reiche. II. Frankfurt/Main 1966.

<sup>44</sup> H. LEWY: Or 28 (1959) 15.

<sup>45</sup> G. WILHELM: l. c. 65sqq.

<sup>46</sup> Cf. das Kuššiharbe-Datum JEN 231 : 31 (oben n. 20); das Ithia-Datum JEN 289/31 (oben n. 26).



*kīma* in «Daten» begegnet vor allem in älteren Texten,<sup>46</sup> während die späten Texte des Palastarchivs — so weit ich sehe, durchgehend — *šundu* verwenden,<sup>47</sup> das auch in Texten anderer Fundorte zu finden ist.<sup>48</sup>

ad 1. 9: Ein Palastfunktionär namens Aršali ist HSS XIV 240 : 5 zusammen mit Tehiptilla und Tarmia (2. Generation) belegt. Sein Siegel ist nach HSS XIV p. XIII auch auf der Tafel AASOR XVI 69 abgerollt, auf der Ennamati, der Sohn des Tehiptilla, (3. Generation) genannt wird, ferner auf dem eben erwähnten großen Inventar HSS XIV 247 (3. Generation) und auf einem ähnlichen, gleichfalls in der Wirkungszeit der 3. Generation geschriebenen Inventar (HSS XV 130; 1. 57: NA<sub>4</sub> KIŠIB >KIŠIB< Ar-ša-li, außerdem von Šattiperwe und Šurkitilla [beide 3. Generation] gesiegelt).

Da die Parrattarna erwähnende Urkunde oben ebenfalls in die Zeit gegen Ende der 2. oder die der 3. Generation datiert wurde, darf man Identität mit dem dort 1. 9 genannten Ar-ša-[I]i annehmen.

Wertet man diese Fakten im Zusammenhang, so ist eine Datierung des Textes HSS XIV 118 in die Zeit der 2.—3. Generation am wahrscheinlichsten, während für eine Spätdatierung keine Argumente beizubringen sind.

Von einer Datierung in die 5. und letzte Generation geht jedoch H. Lewy in ihrem Versuch aus, die Erwähnung Aššur-mutakkils als Stütze für die Datierung der Zerstörung von Nuzi heranzuziehen.<sup>49</sup> Diese Datierung muß also als unbegründet zurückgewiesen werden.<sup>50</sup>

Die Identität des Aššur-mutakkil von HSS XIV 118 mit dem gleichnamigen *līmu* aus der Zeit Aššur-uballiṣ I. (1365—1330) ist auszuschließen, da dies zu der Konsequenz führen würde, den maximal eine Generation früher regierenden König Sauštatar in die 80er oder 70er Jahre des 14. Jhdts. datieren zu müssen — eine Zeit, in der bereits Šuttarna II. und Tušratta das Mitanni-Reich regierten.

Versucht man dennoch, über HSS XIV 118 zu einer absoluten Datierung der Nuzi-Texte zu kommen, bietet sich ein zweiter *līmu* namens Aššur-mutakkil aus der Zeit Aššur-nērāris II. (1426—1420)<sup>51</sup> an. Als Konsequenz dieser — letztlich allerdings nicht beweisbaren — Identifizierung ergibt sich: Der Brief des Sauštatar, der oben in die ausgehende Tehiptilla-Zeit datiert

<sup>47</sup> HSS XIV 41 : 13 ; 46 : 30 ; 53 : 22 ; 56 : 24 ; 248 = 643 : 5, 24 ; 249 = 523 : 8, 20 ; etc.

<sup>48</sup> HSS XIII 457 : 11 ; XV 255 : 13 (beide aus dem Archiv des Šilwatešup). AASOR XVI 65 : 48 (Schreiber der 4. Generation) ; JEN 46 : 23 (Kuššiharbe-Datum der Tehiptilla Zeit), etc.

<sup>49</sup> H. LEWY : Or 28 (1959) 15—24 («... we come to the result that the end of the Tešurhe period at Nuzi must be dated a few years before 1362 B. C.»).

<sup>50</sup> Hiermit werden auch die Einwände von G. SZABÓ : WO 7 (1973) 172 zu G. WILHELM : l. c., 58qq. gegenstandslos. Hinsichtlich der Datierung Parrattarnas vermischt G. SZABÓ die Problematik durch Annahme eines (zu hohen) Generationendurchschnitts von 30 Jahren.

<sup>51</sup> KAJ 177 : 19. Zur Datierung des Textes cf. C. Saporetti : *Onomastica Medio-Assira II.* Studia Pohl 6. Rom 1970. 35 im Anschluß an H. A. FINE : HUCA 24 (1952/53) 189.

wurde und damit gleichzeitig oder etwa älter als die Erwähnung des Aššurmutakki ist, wurde etwa um 1430 geschrieben.

Es ist zu fragen, wie sich dieses Datum in die bisher bekannte Chronologie des Mittani-Reiches einfügt. Für diese stehen folgende Synchronismen mit der ägyptischen Geschichte zur Verfügung:

1. Thutmosis IV. (etwa 1413—1403)<sup>52</sup> und Artatama I. unterhalten diplomatische Beziehungen. Der Pharaon nimmt eine Tochter des Königs von Mittani in seinen Harem auf.

2. Amenophis III. nimmt in seinem 10. Regierungsjahr (etwa 1393) die Kelu-hepa, Tochter Šuttarnas II, in seinen Harem auf.

3. Amenophis III. korrespondiert mit Tušratta und nimmt dessen Tochter Tatuhepa in seinen Harem auf.

4. Tušratta wird etwa zur Zeit des Todes des Tut-anch-amon (etwa 1337/36) ermordet.

Aus den bekannten Daten geht nicht hervor, ob Sauštatar der unmittelbare Vorgänger Artatamas war oder nicht. Jedoch passen die beiden oben dargestellten Alternativen für die Königsfolge im 15. Jhdt. gut zu einer durchschnittlichen Regierungszeit Artatamas etwa um 1415—1395 (mit Spielraum nach oben): Folgt man der ersten Alternative, so steht der Brief Sauštatars am Beginn seiner Regierungszeit, die dann etwa um 1440—1415 läge und der des Artatama unmittelbar vorausginge, legt man die zweite Alternative zugrunde, so stammt der Brief aus seiner späten Regierungszeit, die also etwa 1450—1425 anzusetzen wäre, wodurch für einen Nachfolger \*Parrattarna II. etwa ein Jahrzehnt zur Verfügung stünde.

Die Konsequenzen dieser Rekonstruktion, deren in der Ungenauigkeit der Generationenrechnung begründete Unsicherheit im übrigen nicht vergessen werden darf, ist, daß der Vorstoß Thutmosis III. über den Euphrat in seinem 33. Regierungsjahr (= etwa 1458) in jedem Falle der Regierung Sauštatars vorausgeht. Die Zeit der größten Machtentfaltung des Mittani-Reichs unter Sauštatar (Oberhoheit über Arrapha, Aššur, Alalah, Kizzuwatna[?]) geht also ohne Zäsur in die Zeit der Stabilisierung der internationalen Beziehungen unter Artatama (Friedensschluß mit Ägypten) über.

Für die Datierung der Dynastie von Alalah (der Schicht IV) ergibt sich gegenüber der bisherigen Datierung eine Verschiebung nach unten, so daß die Regierungszeit Idrimis etwa 1475—1440 anzusetzen ist.

Schließt man von dem ungefähren Datum des Sauštatar-Briefes mit Hilfe der Generationenrechnung auf das Datum der Zerstörung Nuzis, so ist dies etwa um 1360 festzulegen — zufällig also etwa dasselbe Datum wie das,

<sup>52</sup> Die Daten der ägyptischen Geschichte folgen J. VON BECKERATH: Abriß der Geschichte des Alten Ägyptens. München/Wien 1971.

zu dem H. Lewy durch Fehldatierung des Aššur-mutakkil-Textes kommt. Der historische Rahmen dürfte indes anders zu interpretieren sein, als H. Lewy es tut:<sup>53</sup> Die Ermordung Tušrattas und die von Šuttarna III. eingeleitete Koalition zwischen Mittani und Assyrien findet erst etwa zwanzig Jahre nach der Zerstörung von Nuzi statt. Diese dürfte deshalb eher auf Kämpfe in Verfolgung der assyrischen Unabhängigkeitsbestrebungen in den ersten Jahren der Regierungszeit Aššur-uballiṣ I. zurückzuführen sein.<sup>54</sup>

Saarbrücken.

<sup>53</sup> H. LEWY: Or 28 (1959) 22sqq.

<sup>54</sup> Bereits P. KOSCHAKER: Neue keilschriftliche Rechtsurkunden aus der El-Amarna-Zeit, Abh. d. phil.-hist. Kl. d. Sächs. Ak. d. W. 39/5, Leipzig 1928. 17sqq., fügte die Zerstörung Nuzis in diese politische Konstellation ein, hielt allerdings noch für möglich, daß die Zerstörung unter einem späteren assyrischen König stattfand.



WINKELMESSUNG UND DIE ANFÄNGE  
DER TRIGONOMETRIE\*

I

Der Begriff des Winkels in der Planimetrie scheint eine Neuschöpfung der altionischen Wissenschaft in der Zeit um Thales herum gewesen zu sein. Darf man sich auf die Erörterungen von O. Neugebauer verlassen, so gab es diesen Begriff im vorgriechischen Ägypten und in Babylon noch überhaupt nicht. Neugebauer spricht nämlich über die interessante Begriffsbildung etwa im folgenden Sinne.<sup>1</sup> Wollte man in Ägypten eine 'geneigte Fläche' beschreiben, so hat man dazu angegeben: um wieviel *Handbreiten* die Böschung bei einer vertikalen Höhe von einer *Elle* zurückspringt. Anstatt des Winkels selbst maß man also in diesem Fall die beiden Katheten eines rechtwinkligen Dreiecks, denn 'Höhe' und 'Zurückspringen' entsprechen ja in Neugebauers angedeuteten Schilderung den beiden kürzeren Seiten eines rechtwinkligen Dreiecks. Interessant ist dabei, daß die Maße der beiden Längen auch nicht nach derselben Einheit angegeben werden; das 'Zurückspringen' — dies ist gewöhnlich wohl die *kürzere Kathete* — wird in *Handbreiten* gemessen, während die *andere Kathete*, die 'Höhe' als *eine Elle* (= 7 Handbreiten) genommen wird. Eine völlig ähnliche Begriffsbildung sei auch für Babylon charakteristisch; und auch dort hätte man noch die horizontalen und vertikalen Längen — also die für den fraglichen Winkel bezeichnenden Katheten des rechtwinkligen Dreiecks — nach verschiedenen Maßeinheiten angegeben.

Es ist demnach fraglich: ob es bei diesen älteren orientalischen Völkern einen solchen Begriff — und auch ein Wort für die Bezeichnung des betreffenden Begriffes — wie die griechische *γωνία* überhaupt schon gab? Denn 'Böschung', 'Höhe' und 'Zurückspringen' sind ja in diesem Zusammenhang nur Hilfsbegriffe, die den fehlenden Begriff 'Winkel' ersetzen.

Der griechische Begriff *γωνία* entstammt nun offenbar der Architektur. Der 'Winkel' ist nämlich die innere *Ecke*, die zwei Mauern oder zwei Wände

\* Vortrag anlässlich eines Symposiums der 'Angewandten Mathematik', veranstaltet von der 'Union Balkanique des Mathématiciens' in Thessalonike, 16–21 August 1976.

<sup>1</sup> O. NEUGEBAUER: Vorlesungen über Geschichte der antiken mathematischen Wissenschaften. I. Bd. Vorgriechische Mathematik. Berlin 1934. S. 124.

miteinander bilden. Daher ist auch der 'rechte Winkel'  $\acute{\alpha}\rho\theta\eta\ \gamma\omega\nu\acute{\iota}\alpha$  = *rectus angulus*) der ursprünglichen Wortbedeutung nach gar nichts anderes als die normale, gewöhnliche Ecke zweier aufeinander stoßenden Wände.

Die Überlieferung der Griechen schrieb die ältesten und einfachsten Sätze über Winkel dem Thales zu. Er hätte als erster solche grundlegenden Theoreme ausgesprochen, wie z. B.: «zwei gerade Linien bilden, wenn sie einander schneiden, *Scheitelwinkel*, die einander gleich sind»;<sup>2</sup> die *Winkel an der Grundlinie eines gleichschenkligen Dreiecks* sind untereinander gleich;<sup>3</sup> alle auf einem Halbkreis ruhenden *Peripheriewinkel* sind rechte Winkel,<sup>4</sup> und noch einiges ähnliche.

Diese einfachen und grundlegenden Sätze bezeugen nicht nur das erwachte Interesse an dem neuentdeckten Begriff 'Winkel', sondern auch, daß man schon frühzeitig versucht hatte, die Winkel untereinander zu vergleichen und messen.

Es gab eine Maßeinheit für das Messen der Winkel ursprünglich natürlich nicht. Euklid unterscheidet, wie bekannt, nur die drei grundlegenden Begriffe:<sup>5</sup>

(1) «Wenn eine gerade Linie, auf eine gerade Linie gestellt, einander gleiche Nebenwinkel bildet, dann ist ein jeder der beiden gleichen Winkel ein *rechter Winkel*»,

(2) «Der *stumpfe Winkel* ist größer als der rechte Winkel», und

(3) «Der *spitze Winkel* ist kleiner als der rechte Winkel».

In der Tat genügen diese drei Begriffe — wie man bald sehen wird — um jene wichtigen 'Winkelmaße' zu schaffen, die die Elementargeometrie der Griechen gebraucht hatte. Dagegen war das Messen der Winkel in *Graden*, *Minuten* und *Sekunden* in der Geometrie der Alten eigentlich *nicht* üblich. Dieses andere Messen wurde erst durch eine Art angewandte Geometrie, nämlich durch die *Astronomie* eingeführt. Man beachte, wie diese Neuerung der Astronomie in der heutigen historischen Literatur gewöhnlich beurteilt wird. Man liest z. B. bei B. L. v. d. Waerden:<sup>6</sup> «Für astronomische Rechnungen waren die gewöhnlichen Brüche zu unpraktisch; deshalb haben die Griechen die babylonischen Sexagesimalbrüche übernommen. Eine Teilung des Volltages (Tag + Nacht) in 360 'Zeitgrade' nach babylonischem Muster kommt schon bei Hypsikles (um 180 v. u. Z.) vor. Im Almagest des Ptolemaios (2. Jh. u. Z.) wird der Kreis nach babylonischem Beispiel in 360 Grade geteilt, jeder Grad in 60 Minuten, jede Minute in 60 Sekunden, usw.»

<sup>2</sup> Euklid. Elem. I 15. Vgl. Procli Diadochi In I. Eucl. Elem. librum comm., ed. G. FRIEDLEIN. Lipsiae 1873. S. 299, 1–5.

<sup>3</sup> Euklid, Elem. I 5. Vgl. Proclus, In Eucl. (F) 250, 20–251, 2.

<sup>4</sup> Diogenes Laërtios I 1, 24. Im allgemeinen über Thales siehe T. HEATH: A History of Greek Mathematics. Oxford 1921. I 130–137.

<sup>5</sup> In den drei Definitionen des Buches I. der Elemente: 10, 11 und 12.

<sup>6</sup> 'Erwachende Wissenschaft'. Basel—Stuttgart 1956. S. 82–83.

Ein anderes Zitat aus demselben Werk besagt dazu noch folgendes:<sup>7</sup> «Der große Vorgänger des Ptolemaios, Hipparchos (um 150 v. u. Z. herum) benützte auch schon die sexagesimale Kreisteilung. Er kannte die babylonische Astronomie durch und durch: Er hat babylonische Finsternisbeobachtungen und Mondperioden überliefert. Wie Ptolemaios hat auch Hipparchos schon Sehrentafeln berechnet, die sexagesimal eingeteilt waren. Etc. etc.»

Liest man solche Worte — die in der heutigen historischen Literatur gar nicht so ungewöhnlich sind —, so glaubt man in der Tat, daß die Babylonier das Messen der Winkel in Graden — eben mit ihrer Einteilung des Kreises in 360 Grade — angeregt, ja, begonnen hätten, und daß bei den Griechen dies gar nichts anderes als eine Übernahme, oder vielleicht die bloße Anwendung einer babylonischen Errungenschaft wäre. Aber ist dies überhaupt wahrscheinlich? Wir haben ja eben gesehen, daß nach Neugebauer selbst der Begriff des geometrischen 'Winkels' in der babylonischen Wissenschaft noch nicht regelrecht ausgearbeitet war. Und doch wären dieselben Babylonier auf dem Gebiete des Messens der Winkel den Griechen weit vorangegangen.

Noch mehr Zweifel bekommt man gegen B. L. v. d. Waerdens historische Konstruktion, wenn man etwas aufmerksamer die Erörterungen jenes Gelehrten untersucht, der heute als der allgemein anerkannte Fachmann der babylonischen Wissenschaftsgeschichte gilt. Dieser ist der schon mehrmals genannte O. Neugebauer, der einmal betonte, daß das sexagesimale Zahlensystem der Babylonier viel älter als die Einteilung des Kreises in 360 Grade wäre, und gar nichts mit astronomischen Überlegungen zu tun hätte. Auch Neugebauer glaubte zwar, daß die Einteilung des Kreises in 360 Grade von der babylonischen Astronomie her käme, aber dies wäre dort — wie er behauptete — *erst in den letzten Jahrhunderten vor unserer Zeitrechnung eingeführt worden*.<sup>8</sup> Vermutet man also, daß Hypsikles oder Hipparchos im 2. Jahrhundert v. u. Z. die Einteilung in 360 Grade 'nach babylonischem Muster' angewendet hätte, so heißt dies auch soviel, daß diese beiden griechischen Astronomen ziemlich neue, ja vielleicht sogar zeitgenössische und eben erst aufgekommene Methoden ihrer babylonischen Kollegen übernommen und unter den Griechen eingeführt hätten.

Nun ist dies natürlich *nicht* der Fall. Es ist zwar nicht ausgeschlossen, daß manche Elemente des Winkelmessens in der griechischen Astronomie vielleicht in der Tat babylonischen Ursprungs sind, aber in Wirklichkeit sind die Dinge doch nicht so einfach, wie man sie sich nach den obigen Zitaten leicht denken könnte. Es gab in diesem Fall überhaupt kein solches 'babylonisches

<sup>7</sup> Ebd. S. 84.

<sup>8</sup> O. NEUGEBAUER: *The Exact Sciences in Antiquity*.<sup>2</sup> Providence, Rhode Island. p. 25: «The division of the circumference of the circle into 360 parts originated in Babylonian astronomy of the last centuries B. C. The sexagesimal number system as such is many centuries older and has nothing to do with astronomical concepts.»

Muster', dem die griechischen Astronomen hätten folgen können. Es ist viel wahrscheinlicher, daß die griechische Astronomie die Methode des Winkelmessens in Graden, Minuten und Sekunden aus sehr alten, auch in Babylon bekannten Elementen sich selber ausgearbeitet hatte. Es gab nämlich in der griechischen Astronomie — wie ich es gleich zeigen werde — auch eine ältere, einfachere Art des Winkelmessens, die noch *nicht sexagesimal* war, aus der sich jedoch die spätere, als 'sexagesimal' bezeichnete Winkelmessung konsequent entwickeln ließ. Bevor ich jedoch diese ältere astronomische Winkelmessung bespreche, möchte ich hier zunächst daran erinnern, wie die Alten Pythagoreer einige spezielle Winkelmaße in der Geometrie gewonnen und bezeichnet hatten.

Man könnte eigentlich auch schon aus den oben angeführten drei Euklidischen Definitionen erschließen, daß die *Einheit* für das Messen der Winkel der 'rechte Winkel' selber war. An ihm gemessen erscheinen ja der *stumpfe* und der *spitze Winkel* als ein 'größerer' bzw. als ein 'kleinerer'. Dieselbe Winkelmaß-Einheit erscheint auch im Euklidischen Satz, Elem. I 13: «Wenn eine gerade Linie, auf eine gerade Linie gestellt, Winkel bildet, dann muß sie entweder *zwei Rechte* oder solche bilden, die zusammen *zwei Rechten gleich* sind.» Eben deswegen, weil man mit dem 'Rechten Winkel' als mit der *Einheit* rechnet, kann es auch heißen, daß die Summe der inneren Winkel in jedem Dreieck '*zwei Rechten gleich*' ist.<sup>9</sup> Das Winkelmaß also, das wir gewöhnlich als '*gestreckten Winkel*', oder als  $180^\circ$  bezeichnen, wird nach dieser klassischen Art des Messens als *zwei Rechte* gemessen.

Dieses alte System des Winkelmessens war bei den Pythagoreern auch in seinen weiteren Einzelheiten benutzt, wie wir dies aus dem Text des Proklos einmal beinahe zufällig erfahren. Es war nämlich eine alte pythagoreische Entdeckung,<sup>10</sup> die Proklos als 'paradoxon theorema' bezeichnet, daß es nur *drei* solche regelmäßige Polygone gibt, die die Fläche um einen Punkt herum auszufüllen vermögen; diese sind nämlich: das regelmäßige (gleichseitige) *Dreieck*, das *Viereck* (Quadrat) und das *Sechseck*. Man würde dieselbe Lehre heute in der Schule etwa folgendermaßen behandeln.

Nur solche regelmäßige Polygone vermögen die Fläche um einen Punkt herum auszufüllen, bei denen *das Maß je eines Winkels — in Graden ausgedrückt, und mit einer ganzen Zahl vervielfältigt 360 ausmacht*. Und dies trifft in der Tat nur in den drei genannten Fällen zu. Denn ein innerer Winkel des regelmäßigen Dreiecks ist  $60^\circ$ , und  $6 \times 60 = 360$ ; der Winkel des Quadrats ist  $90^\circ$ , und  $4 \times 90 = 360$ , während ein Winkel des regelmäßigen Sechsecks  $120^\circ$  ausmacht, und  $3 \times 120 = 360$  sind.

In diesem Sinne wird die Frage auch bei Proklos behandelt, doch er benützt, anstatt der Grade, das oben eben angedeutete Winkelmaß. Um eine

<sup>9</sup> Proclus, In Eucl. (F) 379, 2 ff. Vgl. Euklid, Elem. I 32: *αἱ ἐντὸς τοῦ τριγώνου τρεῖς γωνίαι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι εἰσίν.*

<sup>10</sup> Vgl. auch E. FRANK: Plato und die sog. Pythagoreer. Halle (Saale) 1923. S. 223.



leichte Übersicht zu bieten, fasse ich hier in einer kleinen Tabelle alle jene Winkelmaß-Bezeichnung zusammen, die bei Proklos in diesem Zusammenhang vorkommen.<sup>11</sup>

- 1) Den Winkel von  $30^\circ$  bezeichnet er als  $\tauρίτον \acute{\alpha}ρθής$  = «ein Drittel eines rechten Winkels» ;
- 2) Der Name des Winkels von  $45^\circ$  heißt  $\acute{\eta}μισον \acute{\alpha}ρθής$  = «die Hälfte eines Rechten» ;
- 3)  $60^\circ$  ist  $\deltaίμοιρον \acute{\alpha}ρθής$  = 'zwei Drittel eines rechten Winkels' ;
- 4)  $90^\circ$  ist selbstverständlich eine  $\acute{\alpha}ρθή$  = 'ein Rechter' ;
- 5)  $120^\circ$  (der Winkel eines regelmäßigen Sechsecks) wird als  $μία \acute{\alpha}ρθή και τρίτον$  = 'ein rechter Winkel und ein Drittel' genannt ;
- 6)  $180^\circ$ , unser 'gestreckter Winkel' beträgt — wie oben schon erwähnt wurde —  $\deltaύο \acute{\alpha}ρθαί$  = 'zwei Rechte' ;
- 7) und zum Schluß, der Name des Vollwinkels,  $360^\circ$ , heißt  $τέσσαρες \acute{\alpha}ρθαί$  'vier Rechte'.

Es scheint nun, daß man sich mit diesen speziellen Winkelmaßen in der Geometrie eine Zeitlang begnügen konnte. Man hat für kleinere Winkel als  $30^\circ$  (ein  $\tauρίτον$ ) wohl keine besondere Namen geprägt.

Die Astronomie mußte sich jedoch bald eine feinere Methode des Winkelmessens ausbilden. Es ist interessant zu beobachten, wie diese Arbeit schon bei einem älteren Zeitgenossen des Euklid, Autolykos von Pitane, in den ältesten erhaltenen Werken der griechischen Astronomie<sup>12</sup> begann. Dieser Astronom bediente sich nämlich beim Winkel messen einer anderen Einheit, nicht des 'rechten Winkels', den die Pythagoreer halbiert und dreigeteilt hatten. Bemerkenswert ist dies u. a. auch darum, weil die Winkelmaß-Einheit des Autolykos eben  $30^\circ$  war, doch er bekam diese Einheit *nicht* durch das Dreiteilen des 'rechten Winkels', wie dies in der theoretischen Planimetrie üblich war. Er dachte sich nämlich anstatt dessen — *wohl nach uraltem Vorbild* — den vollen Kreis der Ekliptik, den  $\zeta\omega\deltaίων \acute{\alpha}νκλος$  zwölfgeteilt. Und eben das *Zwölfstel*,  $\deltaωδεκατημόριον$  wurde seine Winkelmaßeinheit. Begegnet man also im Text des Autolykos von Pitane Ausdrücken, wie  $\deltaωδεκατημόριον$  oder  $\deltaωδεκατημορίον περιφέρεια$  oder auch  $\zeta\omega\deltaίον$  (*signum*), so heißt dies genau dasselbe, wie unser  $30^\circ$ . Ja, es werden bei ihm auch *alle* möglichen Mehrfachen des 'Zodion' (also  $60^\circ$ ,  $90^\circ$ ,  $120^\circ$  etc.) genannt. Natürlich haben auch die Babylonier den Tierkreis zwölfgeteilt, aber es ist mir nicht bekannt, ob das 'Zwölfstel' auch schon in Babylon ein Winkelmaß war. Dagegen ist bei Autolykos auch

<sup>11</sup> Man findet alle folgenden Winkelmaß-Bezeichnungen z. B. im Euklid-Kommentar des Proklos (FRIEDLEIN-Ausgabe) auf den Seiten 304—305 und 383.

<sup>12</sup> Autolyki, 'De sphaera quae movetur liber' et 'De ortibus et occasibus libri duo', ed. F. HULTSCH: Lipsiae 1885.

das ἡμισὸν ζῳδίου, das 'halbe Zodion', also unser  $15^\circ$ , ein exaktes Winkelmaß, das kleinste eben, dessen sich er bedient.

Man hat es also hier mit einem System des Winkelmessens zu tun, das man — meines Wissens — noch *nicht* versucht hatte, unmittelbar aus der Praxis der babylonischen Astronomie abzuleiten, und das auch nicht sexagesimal ist. Und doch kann man aus diesem einfacheren System das spätere, als 'sexagesimal', bezeichnete System des Winkelmessens sehr leicht ableiten. Nachdem nämlich die Sonne durchschnittlich in 30 Tagen ein 'Tierbild' hinter sich legt, hat man das 'Zodion' in 30 Teile aufgespaltet, und dadurch wurde der Kreis in  $12 \times 30 = 360$  Grade geteilt. Wie man es bei *Vitruvius* liest:<sup>13</sup> «*Sol enim signi spatium — das ist das griechische 'Zodion' — quod est duodecima pars mundi, mense vertente (also in 30 Tagen!) transit: ita duodecim mensibus XII signorum intervalla pervagando cum redit ad signum unde coeperit, perficit spatium vertentis anni.* Man muß dieses Zitat nur noch mit der Bemerkung ergänzen, daß der Monat auch zur Zeit des *Herodotos* noch in der Tat 30 Tage zählte.<sup>14</sup> Dies war der Grund dafür, warum das 'Zodion' dreißig-geteilt werden konnte.

Man ersieht also aus dem Fall des Autolykos, daß die griechische Astronomie den Kreis der Ekliptik ursprünglich *nicht* in 360 Grade, sondern bloß zwölfgeteilt hatte. Darum ist das kleinste Winkelmaß bei Autolykos das 'halbe Zodion', das nach unserer Rechnung einem Winkel von  $15^\circ$  entspricht.

Meine Vermutung ist nun, daß die Einteilung des Kreises in 360 Grade bei Hypsikles und Hipparchos im 2. Jh. v. u. Z. (bzw. bei ihrem späten Nachfolger, Ptolemaios im 2. Jh. u. Z.) *nicht* nach babylonischem Muster erfolgt war. Diese Grad-Einteilung der griechischen Astronomen bildet vielmehr den weiteren Ausbau derselben Methode des Winkelmessens, die zum ersten Male bei Autolykos erschienen war. Erhärtet wird diese Vermutung nicht bloß durch die Tatsache, daß auch Neugebauer darauf hinweisen mußte: die Einteilung des Kreises in 360 Grade *ist in der babylonischen Astronomie erst in den letzten Jahrhunderten vor der Zeitwende aufgekommen.* Auch eine andere Beobachtung spricht dafür, daß die griechischen Astronomen die Grad-Einteilung wohl selbständig für sich entwickelt hatten.

Es wurde vorhin angedeutet, daß die sog. sexagesimale Einteilung des Kreises dadurch entstand, daß man je ein 'Zodion' — also jene Verschiebung der Sonnenbahn, die sich im Laufe je eines Monats vollzieht — in 30 kleinere Einheiten aufgespaltet hatte. — Aber das Dreißig-Teilen ist keineswegs das einzig mögliche Aufspalten des 'Zodions' in kleinere Einheiten. Autolykos begnügte sich noch mit dem bloßen *Halbieren* ( $15^\circ$ ). Andere nach ihm haben

<sup>13</sup> Vitruvius, 'De architectura' IX 1, 6.

<sup>14</sup> Herodotos I 32.

dasselbe Halbieren das 'Zodions' weiter fortgesetzt. Man beachte z. B., was über Poseidonios (zwischen 135—50 v. u. Z.) in dieser Hinsicht berichtet wird.

Er soll nämlich — als er die Länge eines Meridiankreises berechnen wollte — vom Gedanken ausgegangen sein, daß der Kreisbogen eines Meridians zwischen Rhodos und Alexandria *der 48. Teil eines vollen Kreises sei*. Wie unsere Quelle darüber, Kleomedes sagt:<sup>15</sup> «er hat den ganzen Kreis des *Zodiakus* in 48 Teile geteilt, indem er jedes 'Dodekatomorion' von ihm *viergeteilt hatte*» τὸν ζῳδιακόν . . . εἰς ὀκτὼ καὶ τεσσαράκοντα μέρη διαιρεῖ, ἕκαστον τῶν δωδεκατημορίων εἰς τέσσαρα τέμνων). In diesem Fall ist also das kleinste Winkelmaß: 'ein Viertel *Zodion*' = 'der 48-ste Teil des Kreises', der in der sog. sexagesimalen Berechnung einem Winkel von 7°30' entspricht.

Man konnte also den Kreis für das Winkelmessen nicht nur in 360 Grade einteilen, sondern es war auch eine andere Aufspaltung von ihm, bloß in 48 Teile möglich. Es ist außerdem interessant, daß man die 360 Grade schon für Hypsikles und Hipparchos nachweisen konnte. Und doch kommt bei dem späteren Poseidonios eine Kreiseinteilung vor, die wohl anfänglicher ist, nachdem sie sich mit gröberer Einheiten begnügt. Diese seltsame Aufeinanderfolge zeigt also, daß das Winkelmessen in Graden wohl auch später nicht obligatorisch war. Man konnte das Messen in 'Zodia' je nach Bedarf mehr oder weniger verfeinern.

Ja, auch das Zwölftteilen des Kreises zum Zweck der Winkelmessung war nicht unbedingt notwendig. Es scheint, daß die griechischen Astronomen und Geographen das Winkelmessen auch mit anderen regelmäßigen Polygonen ausführen konnten. Es seien dafür hier noch zwei interessante Beispiele namhaft gemacht.

Das eine Beispiel ist dasjenige des Eratosthenes, der ebenfalls — wie später auch Poseidonios — die Länge eines Meridiankreises bestimmen wollte. Er fand dabei,<sup>16</sup> daß der Kreisbogen zwischen Alexandria und Syene — die seiner Ansicht nach auf demselben Meridian lägen — der *fünfundzwanzigste Teil* eines vollen Kreises wäre. Einerlei, wie *Eratosthenes* dieses Winkelmessen praktisch ausgeführt haben mag, es ist sicher, daß er *nicht* mit der Zwölftteilung ('Zodia'), und auch *nicht* mit einer sexagesimalen Grad-Einteilung (360) gearbeitet hatte. Wahrscheinlich hat er die Seite eines regelmäßigen Fünfecks zehngeteilt. *Der fünfundzwanzigste Teil des Kreises* — die 'Einheit' des *Eratosthenes* bei diesem Winkelmessen — entspricht einem Winkel von 7°12'.

Noch interessanter ist das andere Beispiel, das wahrscheinlich auch den ältesten Fall eines Winkelmessens in der griechischen Astronomie darstellt.

<sup>15</sup> Cleomedes, 'De motu circulari corporum caelestium libri duo', ed. H. ZIEGLER, Lipsiae 1891. I 10.

<sup>16</sup> Die Quelle ist ebenfalls Kleomedes. Siehe die vorige Anmerkung.

Wie bekannt, behauptet die Überlieferung,<sup>17</sup> daß der Milesier Anaximandros der erste war, der die sog. 'Schiefe der Ekliptik' erkannt hatte. Die moderne Forschung schenkt auch volles Vertrauen diesem Bericht.<sup>18</sup> Doch wurden in diesem Zusammenhang zuletzt auch Behauptungen formuliert, auf die ich nachdrücklich aufmerksam machen möchte. Man liest nämlich: «*Oinopides von Chios* bestimmte die Schiefe der Ekliptik wahrscheinlich als  $24^\circ$ . Ein Pythagoreer erfand kurz darauf eine Konstruktion des regulären 15-Ecks und damit des Winkels von  $24^\circ$ , wobei er nach Proklos die Anwendung auf die Ekliptik im Auge hatte.»

Ich möchte im Zusammenhang mit diesem Zitat dreierlei bemerken.

1. Es gibt für die Vermutung, daß eben Oinopides von Chios 'als erster' die Schiefe der Ekliptik gemessen hätte — soweit ich sehe — keinen Beleg in der antiken Überlieferung.

2. Selbst wenn die moderne Vermutung zutreffen sollte, und wenn in der Tat Oinopides von Chios der erste gewesen wäre, der das Winkelmaß für die Schiefe der Ekliptik zu bestimmen versuchte, auch dann müßte ich die obige Formulierung beanstanden. Denn was soll es heißen, daß dieser griechische Astronom und Mathematiker des 5. Jh. v. u. Z. den betreffenden Winkel als « $24^\circ$ » bestimmt hätte? Welcher Astronom oder Mathematiker hat die Winkel schon im 5. Jh. *in Graden* gemessen? Auch noch um mehr als ein Jahrhundert später hat Autolykos von Pitane die Winkel am Himmel — wie man sah — *nicht* in Graden sondern in 'Zodia' und in 'halben Zodia' gemessen.

3. Verworren und irreführend finde ich auch die Darstellung, die behauptet, man hätte *früher* die Schiefe der Ekliptik als  $24^\circ$  gemessen, und erst 'kurz danach' hätte man entdeckt, daß der Winkel von  $24^\circ$  etwas mit dem 15-Eck zu tun haben könnte. Ebenso ungenau ist auch die Behauptung, daß der unbekannte Pythagoreer, der die Konstruktion des regulären 15-Ecks erfand, «nach Proklos die Anwendung auf die Ekliptik im Auge gehabt hätte». In Wirklichkeit besagt unsere Quelle etwas anderes.

Proklos erklärt nämlich:<sup>19</sup> Euklid hätte die Konstruktion des regelmäßigen Fünfeckes deswegen in seine Elemente aufgenommen, weil dieses Polygon für die Astronomie so wichtig ist: man mißt mit der Seite des Fünfeckes, als mit Sehne, die Entfernung beider Pole voneinander, desjenigen des Äquators und des Zodiakus.

<sup>17</sup> Plinius, N. H. II 31: «obliquitatem eius (scil. zodiaci) intellexisse, hoc est rerum foris aperuisse, Anaximander Milesius traditur primus olympiade quinquagesima octava (548—545 v. u. Z.) etc.»

<sup>18</sup> B. L. v. D. WAERDEN, 'Anfänge der Astronomie', Groningen o. J. S. 258: «Die Aussage, daß Anaximandros die Schiefe der Ekliptik erkannt hat, ist richtig; denn wir wissen, daß die Bahnen der Sonne und des Mondes in seinem System schiefe Kreise waren. Es scheint also, daß die Mitteilung des Plinius aus einer guten Quelle stammt.» — Zum folgenden vgl. auch S. 134.

<sup>19</sup> Proclus, In Eucl. (F) 269

Es darf also nur als eine *Auslegung* verstanden werden, wenn es heißt: die Schiefe der Ekliptik beträgt — nach dieser alten Messung —  $24^\circ$ . Denn in Wirklichkeit hat man ja diesen Winkel *gar nicht in Graden gemessen*. Proklos sagt ausdrücklich: man maß die Entfernung beider Pole voneinander *mit der Seite des regelmäßigen Fünfecks als mit einer Sehne πεντεκαίδεκαγωνικήν γὰρ ἀλλήλων πλευρὰν ἀφ᾽εστίασιν*). Zweifellos macht diese Sehne — umgerechnet auf unsere Art des Winkelmessens — genau  $24^\circ$  aus. Übrigens ist dieses Winkelmaß eine gute Approximation auch für den modernen Wert derselben Schiefe.

Es wurde nicht überliefert, wer zum ersten Male die Schiefe der Ekliptik mit der Seite des Fünfecks gemessen hat. Aber ich halte doch nicht gewagt zu vermuten: vielleicht war es Anaximandros selber. Man könnte für diese Vermutung die folgenden Argumente ins Feld führen.

1. Läßt man die Überlieferung gelten, daß er als erster die Schiefe der Ekliptik erkannt hat, so muß man sich unwillkürlich fragen: Und hätte er dabei gar nicht versucht, festzustellen, wie groß diese Schiefe ist? — Das ist recht unwahrscheinlich. Irgendwie muß er doch gezeigt oder angedeutet haben: wie weit voneinander entfernt beide Pole stünden.

2. Das Winkelmessen mit der Seite des Fünfecks scheint *sehr alttümlich* zu sein. Wohl war zu jener Zeit, in der man dieses Winkelmaß so bestimmt hatte, das astronomische Messen in 'Zodia' (= 'Dodekatemoria'), wie es später bei Autolykos in Erscheinung tritt, entweder gar nicht bekannt, oder mindestens noch nicht allgemein üblich. Denn man hätte ja dasselbe Winkelmaß ( $24^\circ$ ) auch als einen Bruchteil des 'Zodions' genau und leicht angeben können. Wie später Poseidonios das 'Zodion' viergeteilt hatte, so hätte man dieselbe Einheit in diesem Fall *fünfteilen* müssen, denn  $24^\circ$  macht gerade *'vier Fünftel des Zodions'* aus.

3. Es stimmt zwar, daß wir nicht viel über *Anaximandros* wissen; die Überlieferung, die ihn betrifft, ist sehr mangelhaft und dürftig. Aber wir wissen doch einiges über ihn, das die Vermutung nahelegt: vielleicht war gerade er derjenige, der die Schiefe der Ekliptik mit der Seite des Fünfecks gemessen hatte. Es sei hier über ihn folgendes aus einer unlängst veröffentlichten Geschichte der Astronomie angeführt:<sup>20</sup> «Anaximandros, der um 550 in Sparta einen Gnomon errichtete (Diogenes Laertios II 1), muß geometrische Konstruktionen ausgeführt haben. Der Gnomon 'zeigte' nämlich die Äquinoktien und Solstitien. Bei den Äquinoktien steht die Sonne in der Ebene des Äquators. Eine Ebene, durch die Gnomospitze parallel zur Ebene des Äquators gelegt, schneidet die Grundplatte in einer Geraden *g*. Wenn die Schattenspitze in *g* fällt, hat man den genauen Augenblick der Tag- und Nachtgleiche. Diese

<sup>20</sup> B. L. v. D. WAERDEN, 'Anfänge der Astronomie', S. 134.

Gerade  $g$  muß Anaximandros konstruiert und in die Platte eingeritzt haben, sonst könnte sein Gnomon unmöglich die Äquinoktien zeigen.»

Ich glaube, auch dies spricht dafür, daß Anaximandros in der Lage sein mußte, das Winkelmaß für die Schiefe der Ekliptik — wenn nicht genau, so doch annähernd, also mit der Seite eines regelmäßigen Fünfecks — angeben zu können. Denn es stimmt zwar, daß einerseits unsere Quelle (Plinius) *nichts* darüber besagt, welche Beobachtungen den Anaximandros geführt haben mögen, die Schiefe der Ekliptik anzunehmen. Und andererseits werden im Zusammenhang mit seinem Gnomon — nicht allein bei Diogenes Laertios, sondern auch noch in zwei anderen (allerdings späten) Quellen<sup>21</sup> — *nur* die Solstitien, Äquinoktien und Jahreszeit-Beobachtungen erwähnt. Aber man muß sich unwillkürlich fragen — wenn man schon den Bericht über den Gnomon des Anaximandros akzeptiert —, ob er mit demselben Gnomon nicht auch die *Schiefe der Ekliptik* gemessen hat? Denn auch dazu war dieses Instrument — bei den Späteren allerdings — brauchbar.<sup>22</sup>

Ja, der Gnomon des Anaximandros stellt — eben vom Gesichtspunkt des Winkelmessens aus — auch andere interessante Probleme, die ich im nächsten Abschnitt der vorliegenden Arbeit mindestens kurz noch skizzieren möchte.

## II

Ich möchte nämlich hier, im Zusammenhang mit den historischen Problemen des Winkelmessens, zum Schluß noch die Ursprungsfrage der *Trigonometrie* berühren. Diese hochwichtige geometrische Disziplin entstand damals, als man dahinter gekommen war, daß mit den Winkeln des Dreiecks auch die Proportionalität seiner Seiten — und auch umgekehrt: mit der Proportionalität der Seiten auch das Maß der Winkel — gegeben ist. Nun ist man, wie bekannt, darüber wohl einig, daß die Trigonometrie ihren Ursprung den Bedürfnissen der Astronomie verdankt. Aber nicht so einstimmig sind die Historiker dann, wenn unmittelbar die Frage gestellt wird: Bei wem und in welchem Zeitalter die Anfänge der Trigonometrie zu suchen sind?

Es gibt eine ältere Ansicht, die besonders im vorigen Jahrhundert bedeutende Anhänger hatte, und nach dieser war Hipparchos, der große Astronom des 2. Jahrhunderts v. u. Z. der Erfinder der Trigonometrie.<sup>23</sup> Gegen diese Ansicht wandte sich zuletzt B. L. v. d. Waerden; er schrieb nämlich:<sup>24</sup>

<sup>21</sup> Im Suda-Lexikon (s. v. Anaximandros) und bei Eusebios, P. E. X 14, 11. Vgl. H. DIELS—W. KRANZ: Fragmente der Vorsokratiker (8. Aufl.) 12 Anaximandros A 2 und 4.

<sup>22</sup> Vgl. A. ARDAILLON; Artikel 'Horologium' im: CH. DAREMBERG—EDM. SAGLIO: Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, Tome troisième pp. 256—264.

<sup>23</sup> Vgl. z. B. PH. E. B. JOURDAIN (in: James R. Newman, The World of Mathematics, vol. I. New York 1956. p. 18): «Hipparchus (born about 160 B. C.) seems to have invented this practical science of the complete measurement of triangles from certain data, or as it is called 'trigonometry', and the principles laid down by him were worked out by Ptolemy of Alexandria (died 168 B. C.) and also by the Hindoos and Arabians.»

<sup>24</sup> B. L. v. d. WAERDEN, 'Erwachende Wissenschaft', S. 448—449

«Wir wissen nicht ob Hipparchos Erfinder der Trigonometrie ist, und ob er nur mit ebenen Dreiecken, oder auch mit sphärischen Dreiecken arbeitete, denn seine Schriften sind größtenteils verlorengegangen. Wir müssen also die älteste Geschichte der ebenen und sphärischen Trigonometrie vor allem aus den Werken des Menelaos (Ende des 1. Jahrhunderts u. Z.) und des Ptolemaios holen.»

Nun möchte ich selber keiner dieser Ansichten beipflichten. Ich glaube nämlich, daß die Wurzeln der Trigonometrie älter sind, als Hipparchos, der große Astronom des 2. Jahrhunderts. Ich würde die Anfänge dieser Disziplin mit der *Anwendung des Gnomons in der Astronomie verbinden*. Dabei darf jene Rolle, die im Zusammenhang mit dem Gnomon in einem Teil der Überlieferung dem Anaximandros zugeschrieben wird, einstweilen unberücksichtigt bleiben.

Zweifellos diente der Gnomon ursprünglich ebenosehr oder in noch höherem Maße astronomisch-kalendarischen Zwecken, d. h. der Bestimmung der Sonnenwenden, sowie der Tag- und Nachtgleichen, wie der Messung der Tageszeit.<sup>25</sup> (Auch dem Anaximandros soll der Gnomon vor allem zur Bestimmung der Wenden und Gleichen gedient haben.<sup>26</sup>)

Die Anwendungsmöglichkeiten des Gnomons für die Zwecke der antiken Astronomie sind zwar, wie mir scheint, noch keineswegs befriedigend erforscht, aber es wird sich lohnen, im vorliegenden Zusammenhang auf eine interessante Schilderung des Römers Vitruvius hinzuweisen.<sup>27</sup>

Vitruvius hebt nämlich die Tatsache hervor, daß eben *bei Tag- und Nachtgleiche* der Gnomon zu seinem kürzesten Mittagsschatten sich an den verschiedenen geographischen Punkten der Erde völlig unterschiedlich verhält. Anders ist die Länge des Gnomon-Schattens bei Tag- und Nachtgleiche (und selbstverständlich: *zur Mittagszeit*)<sup>28</sup> in Athen und Alexandria, in Rom und Placentia, und ebenso auch an den anderen Orten der Erde. — An der einen Vitruvius-Stelle werden als Beispiele die eben genannten vier Städte ohne

<sup>25</sup> Siehe den Artikel 'Horologium' von REHM in Pauly-Wissowa RE VIII (1913) 2416 ff.

<sup>26</sup> Dies wird sowohl bei Diogenes Lartios (II 1) und im Suda-Lexikon (s. v. Anaximandros), wie auch bei Eusebios, P. E. X 14, II gleichermaßen hervorgehoben.

<sup>27</sup> Vitruvius, De architectura IX 1: «Ea autem sunt divina mente comparata habentque admirationem magnam considerantibus, quod umbra aequinoctialis alia magnitudine est Athenis, et alia Alexandriae, alia Romae, non eadem Placentiae ceterisque orbis terrarum locis. Itaque longe aliter distant descriptiones horologiorum locorum mutationibus, etc.

<sup>28</sup> Es ist ärgerlich, daß man diese wichtige Einschränkung weder an der eben angeführten Stelle des Vitruvius (IX 1), noch an jener anderen, die die genauen Angaben enthält (IX 7, 1; siehe die nächste Anmerkung) expressis verbis lesen kann. Aber selbstverständlich muß man den Schatten des Gnomons nicht nur im allgemeinen 'bei Tag- und Nachtgleiche' sondern außerdem noch gerade zu jenem Zeitpunkt messen, bei dem die Sonne auf ihrer täglichen Bahn am höchsten steht, also zur *Mittagszeit*. Ohne diese Einschränkung hat ja der Vergleich von Gnomon-Länge und Schatten-Länge gar keinen Sinn. Darum steht die Ergänzung des Textes über jeden Zweifel.

nähere Angaben aufgezählt. Nicht genau daselbst, wo dies gesagt wurde, doch unweit von der vorigen Stelle sagt noch Vitruvius :<sup>29</sup> Wenn in Rom ein 9 *Einheiten* langer Gnomon aufgestellt wird, so beträgt hier sein äquinoktialer Mittagsschatten 8 *Einheiten*. — Und so findet man daselbst die interessanten Zahlenpaare der Gnomon-Längen und Schatten-Längen (bei äquinoktialer Mittagszeit) noch für vier weitere Ortschaften. Die erste Zahl gibt jedesmal die Länge des Gnomons, und die zweite diejenige des Schattens an. Die fünf Ortschaften mit ihren Zahlen-Paaren sind :

1. Rom	9 : 8	4. Tarent	11 : 9
2. Athen	4 : 3	5. Alexandria	5 : 3.
3. Rhodos	7 : 5		

Soviel ich weiß, es ist nicht bekannt, seit welcher Zeit es überhaupt solche Listen für Gnomon-Längen und Schatten-Längen bei äquinoktialer Mittagszeit in den verschiedenen Städten gab. Aber doch kann man einiges mit großer Wahrscheinlichkeit auch den Worten des Vitruvius selbst entnehmen. An der einen Stelle erwähnt er nämlich als ein Beispiel, neben Athen, Alexandria und Rom — wohl die drei *vornehmsten* Städte des Mittelmeergebietes zu seiner Zeit — auch *Placentia*. Man hat also ähnliche Angaben auch für *Placentia* schon registriert. Doch wird an der zweiten Stelle *Placentia* nicht mehr genannt. An ihrer Stelle bekommt man genaue Angaben für Rhodos und Tarent. — Es ist nicht wahrscheinlich, daß Vitruvius selber an allen diesen fünf — oder sogar an sechs Stellen eigene Beobachtungen der Gnomon-Längen und Schatten-Längen bei Äquinoktium durchgeführt und darüber Aufzeichnungen gemacht hätte. Er muß seine Angaben irgendeiner fertigen Zusammenstellung entnommen haben. Er sagt auch, daß die Tatsachen, wofür er nur einige Beispiele flüchtig aufzählt in Fachkreisen als beachtenswert, ja als bewundernswürdig gelten (*ea . . . sunt divina mente comparata habentque admirationem magnam considerantibus*).

Nun kann man über die vorige Liste des Vitruvius noch folgendes feststellen.

Der Gnomon und sein Schatten wurden offenbar mit einer gemeinsamen Einheit gemessen, auch wenn diese Einheit von Fall zu Fall anders gewählt wurde. Denn man hat ja die Worte des Vitruvius in diesem Sinne zu verstehen : hat man den Gnomon in Rom als einen 9 Einheiten langen Stock gemessen, so wurde sein Schatten daselbst 8 Einheiten lang. Aber : hat man densel-

<sup>29</sup> De architectura IX 7, 1 : «Nam sol (ariete libraque versando) quas e gnomone partes habet *novem* eas umbrae facit *VIII* in declinatione caeli, quae est Romae. Itemque Athenis quae magnae sunt gnomonis partes *quattuor*, umbrae sunt *tres*, ad *VII* Rhodo *V*, ad *XI* Tarentum *IX*, ad *quinque* Alexandriae *tres* etc.»



ben Gnomon etwa in Rhodos als 7 Einheiten lang bestimmt, so maß sein Schatten hier in diesen anderen Einheiten 5.

Aber wozu diese komplizierte Art des Messens? Denn man hätte ja schließlich auch sagen können: die Länge des Gnomons soll ein für alle Male aus so und so viel Einheiten bestehen, und zu dieser Länge messe man von Fall zu Fall die Länge des Schattens. Warum mußte man jedesmal eine andere Einheit auch für den Gnomon finden? — Ich glaube, dies kommt daher, daß man das Verhältnis der beiden Längen zueinander mit der alten, Euklidischen Methode der *Wechselwegnahme* (*ἀνθραίσεις*, Elem. VII 1 und X 2) festgestellt hatte. Es ist auch interessant, daß man die Zahlenverhältnisse, die auf diese Weise (mit Wechselwegnahme) gewonnen wurden, auch nachträglich *nicht* vereinheitlicht hatte. Man würde eine solche Vereinheitlichung eigentlich nur deswegen erwarten, weil man weiß, daß in der Musiktheorie der Pythagoreer die ebenfalls mit Wechselwegnahme gewonnenen und in verschiedenen Einheiten gemessenen Zahlenverhältnisse der Oktave (2 : 1), Quarte (4 : 3) und Quinte (3 : 2) nachträglich mit dem zwölfgeteilten Kanon vereinheitlicht wurden: 12 : 6, 12 : 9 und 12 : 8. — Mir scheint die eben hervorgehobene Eigentümlichkeit der Zahlenverhältnisse bei Vitruvius ein Zeichen der großen Altertümlichkeit zu sein. — Doch wir wollen den Sinn dieser Zahlen vor allem verstehen.

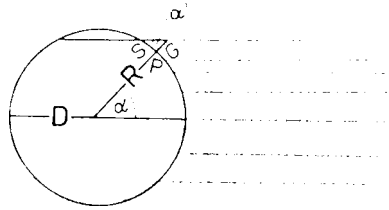
Vitruvius betont ausdrücklich, daß die Unterschiede der Zahlenverhältnisse von Gnomon-Länge und Schatten-Länge beim Äquinoktium je nach geographischen Orten (*ceteris orbis terrarum locis*) von der Krümmung des Himmels gewölbes (*declinatio caeli*) abhängig sind. Es ist eine Konsequenz der '*declinatio caeli*' in Rom, daß dort ein 9 Einheiten langer Gnomon beim Äquinoktium einen 8 Einheiten langen Mittagsschatten hat. Man mißt die '*Krümmung des Himmelsgewölbes*' natürlich als einen *Winkel*. Auch die obigen Zahlenverhältnisse vertreten also eine Art *Winkelmessung*.

Kein Zweifel, der Gnomon und sein Schatten sind die *beiden Katheten eines rechtwinkligen Dreiecks*. Hört man außerdem noch von dem jeweiligen *Verhältnis* der beiden Katheten, so wird ein jeder — der auch nur das mindeste von Trigonometrie weiß — an Tangens- oder Kotangens-Werte denken müssen. Es fragt sich nur: auf welchen Winkel kommt es hier wohl an?

Nach Analogie jener Meridian-Messung des Eratosthenes, über die Kleomedes berichtet,<sup>30</sup> glaube ich die angedeutete Vitruvius-Stelle folgendermaßen erklären zu dürfen.

Sei der Kreis hier nebenan das schematische Bild der Erdkugel. Die Sonnenstrahlen, die auf der Skizze die rechte Halbkugel beleuchten, erreichen

<sup>30</sup> Sieh oben die Anmerkungen 15 und 16. Man findet eine gute englische Übersetzung und Interpretation beider Kleomedes-Stellen (von T. L. HEATH) im Sammelwerk von MORRIS R. COHEN — L. E. DRABKIN: *A Source Book in Greek Science*, Cambridge, Mass. 1958 149 — 153.



die Erde als *parallele Geraden*.  $D$  ist Durchmesser des Äquators. Stellt man bei Tag- und Nachtgleiche — und genau zur Mittagszeit — einen Gnomon auf dem Äquator auf, so wirft dieser überhaupt keinen Schatten, nachdem die Sonne (wie es auch oben einmal schon gesagt wurde) «bei den Äquinoktien in der Ebene des Äquators steht». Man beachte auch, daß der hier aufgestellte Gnomon sozusagen die Fortsetzung des Erdendurchmessers bildet. Ebenso bildet auch der andere Gnomon, den wir in Punkt  $P$  auf der nördlichen Hemisphäre — und ebenfalls bei äquinoktialer Mittagszeit — senkrecht aufstellen, die Fortsetzung des Erden-Radius ( $R$ ). Doch wirft dieser andere Gnomon ( $G$ ) einen Schatten ( $S$ ). Da sowohl der Gnomon, wie auch sein Schatten im Verhältnis zur Größe der Erde sehr klein sind, darf auch  $S$  als eine gerade Strecke gelten.  $G$  und  $S$  sind also jene beiden Katheten eines rechtwinkligen Dreiecks, über die oben schon die Rede war, und die im Text des Vitruvius für fünf verschiedene Städte mit Zahlenverhältnissen charakterisiert werden.

Da nun die Sonnenstrahlen den Gnomon auf dem Äquator und den anderen in Punkt  $P$  in parallelen Geraden erreichen, entstehen hier zwei *untereinander gleiche Wechselwinkel*. Ich bezeichne diese Winkel auf der Skizze als  $\alpha$ , und  $\alpha'$ . Der eine von ihnen,  $\alpha$  den der Durchmesser des Äquators ( $D$ ) mit  $R$  bildet, gibt die Entfernung des Punktes  $P$  vom Äquator an. — Man kann dagegen den anderen, ihm gleichen Wechselwinkel  $\alpha$  mit der Länge des Gnomons ( $G$ ) und mit derjenigen seines Schattens ( $S$ ) angeben.

Ich fasse also — wie man es aus der vorigen Interpretation wohl ersieht — die bei Vitruvius zusammengestellten Zahlenverhältnisse als *Kotangenswerte* auf. Rechnet man die den Verhältnissen entsprechenden Brüche in *Dezimalbrüche* um,<sup>31</sup> so bekommt man Zahlen, denen in einer entsprechenden Tabelle der Kotangenswerte in Graden und Minuten ausgedrückte *Winkel* entsprechen. Und diese Winkel müssen — vorausgesetzt, daß die Zahlenverhältnisse zutref-

<sup>31</sup> Man hat in der Antike natürlich *keine* Dezimalbrüche gebraucht. Aber man wird in einer Interpretation gegen die Unrechnung in Dezimalbrüche doch nichts einwenden können. Man kann ja den Sinn der Zahlenverhältnisse bei Vitruvius *nur* auf diesem Wege beleuchten, denn *wir* benutzen ja in der Tat Tabellen, in denen die Tangens- und Kotangens-Werte auf Dezimalbrüche umgerechnet sind.

fend sind — die *geographischen Breitengrade der betreffenden Ortschaften angeben*. Es seien nun die genannten Umrechnungen in der folgenden Tabelle zusammengestellt.

1. Rom	9 : 8	$\text{ctg } \alpha = \frac{9}{8} = 1,125,$	$\alpha \approx 41^{\circ}39'$	( $41^{\circ}52'$ )
2. Athen	4 : 3	$\text{ctg } \beta = \frac{4}{3} = 1,3\bar{3},$	$\beta \approx 36^{\circ}52'$	( $38^{\circ}$ )
3. Rhodos	7 : 5	$\text{ctg } \gamma = \frac{7}{5} = 1,4,$	$\gamma \approx 35^{\circ}33'$	( $36^{\circ}$ )
4. Tarent	11 : 9	$\text{ctg } \delta = \frac{11}{9} = 1,2\bar{2},$	$\delta \approx 39^{\circ}18'$	( $40^{\circ}25'$ )
5. Alexandria	5 : 3	$\text{ctg } \varepsilon = \frac{5}{3} = 1,6\bar{6},$	$\varepsilon \approx 30^{\circ}59'$	( $32^{\circ}$ )

Bemerken muß ich zu dieser Tabelle vor allem, daß ich in der letzten Spalte rechts in Klammern auch jene Winkelmaße zusammengestellt habe, die man heute auf Grund eines Schulatlas für die Breitengrade der betreffenden Ortschaften *schätzungsweise* angeben könnte. Angesichts dieser letzteren sind jene Winkelmaße, die man auf Grund der Zahlenverhältnisse des Vitruvius ausrechnen kann, zweifellos gute Approximationen.

Aber ist diese Auslegung nicht erzwungen? Ist es in der Tat wahrscheinlich, daß die Zahlenverhältnisse des Gnomons und seines Schattens bei Vitruvius wirklich und auch *bewußt* geographische Breiten bezeichnen sollen? Die Auslegung ist zweifellos berechtigt. Auch Vitruvius spricht im Zusammenhang mit diesen Zahlen von der 'Krümmung des Himmelsgewölbes' (*declinatio caeli*). Und die 'Krümmung des Himmelsgewölbes' entspricht — im Sinne des geozentrischen Weltbildes der Antike — der Krümmung der Erdkugel. Der *antike* Sinn der behandelten Zahlenverhältnisse besteht also ohne jeden Zweifel eben darin, daß durch diese die Breitenkreise der Erdkugel charakterisiert werden.

Es ist auch kein Zufall, daß man in der Antike derartigen Angaben, wie die Gnomon- und -Schatten-Zahlen des Vitruvius, gewöhnlich bei *Geographen* begegnet. Man liest z. B. einmal bei Strabon,<sup>32</sup> daß in der Gegend um Byzantion herum der längste Tag des Jahres *15 Stunden und eine Viertelstunde* lang ist, wobei — wie der Verfasser bemerkt — die Stunden mit der Stundenlänge an Tag- und Nachtgleichen gemessen wurden. Und daselbst ist das Zahlenverhältnis des Gnomons und seines Schattens *bei Sommersonnenwende* — heißt es noch bei Strabon —  $120:41 \frac{4}{5}$ . (Man darf dieses letztere Verhältnis — das für die Astronomie und mathematische Geographie ebenfalls wichtig ist — mit dem anderen, demjenigen *bei Äquinoktium* natürlich nicht verwechseln.)

Und was unmittelbar die *Breitenkreise* betrifft, es ist bekannt, daß auch Eratosthenes *a c h t* parallele (Breiten-) und *z w ö l f* 'größte' (Meridian-

<sup>32</sup> Strabon II 134.

oder Längen-) Kreise unterschieden hat.<sup>33</sup> Diese beiden Arten von Kreisen schnitten sich — wie auch bei uns auf dem Globus — rechtwinklig, und so entstanden die 'Sphragides' des Eratosthenes, seine 'Abteilungen der Erdoberfläche', wofür ebenfalls Strabon unser Zeuge ist.<sup>34</sup> Denkt man also an derartige Angaben, so wird es nicht mehr überraschend, daß bei Vitruvius die behandelten Zahlenverhältnisse des Gnomons in der Tat verschiedene *Breitenkreise der Erdkugel* charakterisieren.

Doch fassen wir noch einmal die Frage ins Auge: wie kann man eigentlich mit Hilfe der Kotangenswerte die *Winkel* angeben? Versuchen wir die Antwort auf diese Frage bloß auf Grund jener fünf Angaben, die bei Vitruvius genannt werden.

Am südlichsten von den fünf Städten liegt *Alexandria*, und am nördlichsten *Rom*. Die Reihenfolge der Städte — den Entfernungen vom Äquator ab entsprechend — wäre also, wie in unserer nächsten Tabelle: 1. Alexandria, 2. Rhodos, 3. Athen, 4. Tarent, 5. Rom. Selbstverständlich muß man auch in der Antike das Größer-Werden der Winkel der Breitenkreise vom Äquator ab gerechnet haben, wie auch bei uns der Äquator dem 0° und der Nordpol dem 90° entspricht. Der Winkel des Breitenkreises einer Ortschaft wird also umso größer, je nördlicher sie liegt, wobei der Breitenkreis selber je nördlicher umso kleiner (d. h. seine Peripherie umso kürzer) ist. Aber diese letztere Tatsache spielt für uns gar keine Rolle. Man erkennt das Größer-Werden des Winkels, mit dem Fortschreiten nach Norden zu, sogleich an jener II. Spalte der nächsten Tabelle, die die Breitengrade der betreffenden Ortschaften — berechnet nach Vitruvius — zusammenstellt: je nördlicher die Stadt, umso größer das Maß des ihr zugehörigen Winkels.

Dagegen verändern sich die Kontangenswerte in entgegengesetzter Richtung: je größer der Winkel — zwischen 0° und 90° — umso kleiner wird der ihm zugehörige Kotangenswert. Darum werden also die Dezimalbrüche in der III. Spalte beim Übergang zu einer nördlicheren Ortschaft immer kleiner. — Aber Dezimalbrüche wurden in der Antike *nicht* benutzt. Und ob man denselben Prozeß des Kleiner-Werdens — den für uns die Dezimalbrüche wahrzunehmen erleichtern — ebenso leicht auch an jener IV. Spalte erkennt, in der ich jene Brüche zusammengestellt habe, die den Zahlenverhältnissen des Vitruvius entsprechen? — Selbstverständlich sieht man auch hier sogleich, daß z. B. Athen *nördlicher* als Alexandria liegen muß, denn der Bruch (oder das Verhältnis), womit der Winkel von Athen angegeben wird, ist  $\frac{4}{3}$ , während, in der Reihe von Alexandria  $\frac{5}{3}$  steht. Und da der *kleinere*

<sup>33</sup> Man vergleiche dazu besonders die Artikel 'Horologium' und 'Zodiacus' im 'Dictionnaire' von CH. DAREMBERG — EDM. SAGLIO.

<sup>34</sup> Strabon II 5,34; II 1, 22. (Auch im Griechisch-Deutschen Handwörterbuch von W. PAPE, s. v. σφραγίς.)

Bruch ( $\frac{4}{3}$ ) dem *größeren* Winkel, also der nördlicheren Stadt entspricht, trifft dies für Athen zu. Aber der Vergleich von Brüchen, die nicht nur untereinander verschiedene Zähler, sondern auch verschiedene Nenner haben, ist für uns Heutigen nicht immer so leicht, wie der Vergleich von Dezimalbrüchen.

Natürlich könnte man auch den Vergleich der Brüche in der IV. Spalte erleichtern. Bringt man nämlich diese auf einen *gemeinsamen Nenner* (360), so braucht man in der V. Spalte nur noch die Zähler anzugeben, und sofort sieht ein jeder: mit dem Zunehmen des Winkelmaßes (also mit dem Fortschreiten nach Norden zu) vermindern sich in der Tat die Kotangenswerte. Es ist nur, leider, nicht bekannt, ob man diese Vereinfachung in der Antike in der Tat versucht hatte.

Zusammenfassend sieht also die Tabelle so aus:

I.	II.	III.	IV.	V.
1. Alexandria	30°59'	1,66̄	$\frac{5}{3}$	600
2. Rhodos	35°33'	1,4	$\frac{7}{5}$	504
3. Athen	36°52'	1,33̄	$\frac{4}{3}$	480
4. Tarent	39°18'	1,22̄	$\frac{11}{9}$	440
5. Rom	41°39'	1,125	$\frac{9}{8}$	405

### III

Ich hoffe im vorigen Abschnitt zweierlei Dinge gezeigt zu haben:

1. *Nicht* erst Hipparchos hat die Trigonometrie inaugurirt. Diese Disziplin begann — nach unserem gegenwärtigen Wissen — mit den Messungen des Gnomons und seines Schattens.

2. Es gab neben den anfänglichen Winkelmessungen der griechischen Astronomie — in 'Zodia' und in ihren Bruchteilen, bzw. mit den Seiten von regelmäßigen Polygonen als mit Sehnen — daselbst auch eine andere, wie ich sie bezeichnen möchte: eine *indirekte Art des Winkelmessens*. Eine solche Art des Messens vertreten die 'Kotangenswerte' bei Vitruvius, die Verhältnisse von Gnomon-Längen und Schatten-Längen, also der beiden Katheten eines rechtwinkligen Dreiecks. Es ist einerlei, ob man diese *Verhältnisse* auf *Winkel* umrechnete, oder ob man sie nur unmittelbar benützte, man wußte auf alle Fälle, daß die betreffenden Werte für *Winkel* dastanden.

Es wäre eine andere Frage: Ob man nicht exakter auch das Zeitalter bestimmen könnte, in dem das Winkelmessen mit Hilfe von Gnomon- und Schatten-Länge in die Wissenschaft eingeführt wurde?

Einen Anlaß zu den obigen Betrachtungen über den Gnomon bot mir die Vermutung, daß vielleicht schon Anaximandros die Schiefe der Ekliptik mit Gnomon-Beobachtungen zu messen imstande war. Ich wollte diese Vermutung

damit unterstützen, daß ich an den Gnomon des Anaximandros in Sparta erinnerte, der nach Diogenes Laertios (II 1) die Solstitien und Äquinoktien zeigte.

Aber hat in der Tat schon *Anaximandros* die 'Gnomon-und-Schatten-Länge bei Tag- und Nachtgleiche' in demselben Sinne verstehen können, der für Vitruvius sich sozusagen über jeden Zweifel nachweisen ließ? — Es seien hier — um eine Antwort auf die zuletzt gestellte Frage vorzubereiten — noch einmal jene oben schon angeführten Worte zitiert, mit denen B. L. v. d. Waerden des Funktionieren des Gnomons von Anaximandros in Sparta zu erklären versuchte.<sup>35</sup>

«. . . Bei Äquinoktien steht die Sonne in der Ebene des Äquators. Eine Ebene, durch die Gnomonspitze parallel zur Ebene des Äquators gelegt, schneidet die Grundplatte in einer Geraden *g*. Wenn die Schattenspitze in *g* fällt, hat man den genauen Augenblick der Tag- und Nachtgleiche. Diese Gerade *g* muß Anaximandros konstruiert und in die Platte eingeritzt haben, sonst könnte sein Gnomon unmöglich die Äquinoktien zeigen.»

Ich glaube, wirklich einleuchtend ist diese Erklärung nur dann, wenn man ihr die Vermutung zugrunde legt, daß einerseits das Weltbild des Anaximandros *geozentrisch* war, und andererseits, daß er auch von der *Kugelgestalt* der Erde wußte. — Übrigens hat auch schon *Rehm* betont,<sup>36</sup> daß die Voraussetzung für die Gnomon-Beobachtungen des Anaximandros jener Gedanke war, den für ihn. u. a. das Suda-Lexikon in den Worten bezeugt: *τὴν γῆν ἐν μεσαράτω κείσθαι*. In der Tat, man kann den *Geozentrismus* des Anaximandros auf Grund der Überlieferung gar nicht bezweifeln. — Aber leider, nicht so eindeutig bezeugt wird von der Überlieferung, ob Anaximandros auch die *Kugelgestalt* der Erde gelehrt hatte.

Die einzige Quelle, die wirklich auch die Lehre von der Kugelgestalt der Erde dem Anaximandros zuschreibt, ist der ziemlich späte Diogenes Laertios.<sup>37</sup> Und auch dieser alleinstehende Bericht wird dadurch gewissermaßen sogleich entkräftet, daß bei demselben Gewährsmann in einem anderen Zusammenhang über Parmenides beinahe wörtlich dasselbe wie über Anaximandros gesagt wird:<sup>38</sup> er (also Parmenides) wäre der 'erste' gewesen, der die Kugelgestalt der Erde und ihre zentrale Stellung gelehrt hätte. — Allerdings könnte man sich da noch fragen: ob Diogenes Laertios in den Fällen 'Anaximandros' und 'Parmenides' nicht zwei verschiedene, und voneinander unabhängige Quellen benutzt hatte? — Wo mag er überhaupt einen Bericht gefunden haben, der behauptete, daß Anaximandros von der *Kugelgestalt der Erde* gesprochen hatte?

Es gibt bei Diogenes Laertios auch noch eine andere völlig alleinstehende Nachricht über Anaximandros, daß nämlich dieser Milesier seinen Gnomon in

<sup>35</sup> 'Anfänge der Astronomie', 134.

<sup>36</sup> Im Artikel 'Horologium'; RE VIII (1913) 2416 ff.

<sup>37</sup> II 1: *μέσῃ τε τὴν γῆν κείσθαι, κέντρον τάξιν ἐπέχουσαν, ὄσων σφαιροειδῆ . . .*

<sup>38</sup> IX 3: *Πρῶτος δ' οὗτος [- Παρμενίδης] τὴν γῆν ἀπέφηνε σφαιροειδῆ καὶ ἐν μέσῳ κείσθαι*  
Den Hinweis auf diese von mir eigentlich vergessene Angabe verdanke ich Herrn Professor H. CHERNISS.

Sparta aufgestellt hätte. Wohl erwähnen auch andere Quellen den Gnomon als eine Erfindung des Anaximandros, ein Instrument, mit dem er Solstitien und Äquinoktien 'zeigen' konnte; aber Sparta wird in diesem Zusammenhang nur bei Diogenes Laertios genannt. — Dies ist deswegen wichtig, weil hier auch die Quelle des Berichtes namhaft gemacht wird. Diogenes Laertios verdankt sein Wissen über den Gnomon des Anaximandros in Sparta jenem Favorinus, der ein Zeitgenosse des römischen Kaisers Hadrianus (117—138 u. Z.) war, und von dem wir wissen, daß er u. a. auch ein Werk über *γνωμολογικά* zusammengestellt hatte. Man fragt sich: ob nicht derselbe Favorinus auch für den anderen ebenfalls alleinstehenden Bericht die Quelle war, wonach Anaximandros die Kugelgestalt der Erde gelehrt hatte. Die beiden alleinstehenden Berichte würden sich gewissermaßen gegenseitig ergänzen. Die Gnomon-Messungen des Anaximandros wären nämlich viel bedeutender gewesen, wenn sie von der Theorie der Kugelgestalt der Erde ausgegangen wären.

Aber selbst wenn der fragliche Bericht wirklich auf Favorinus zurückgehen sollte, auch damit ist nicht erwiesen, daß die Kugelgestalt der Erde die authentische Ansicht des Anaximandros war. — Es gibt nämlich auch eine andere Überlieferung, wonach das Weltbild des Anaximandros zwar geozentrisch, aber doch nicht mit der Ansicht von einer kugelförmigen Erde verbunden war. Er hätte nach diesem anderen Bericht gelehrt, daß die Erde zylinderförmig, oder wie eine Trommel wäre, die eine obere und auch eine untere Fläche hat.<sup>39</sup> Gewöhnlich schenkt man mehr Vertrauen *nicht* dem Bericht bei Diogenes Laertios, sondern dieser anderen Überlieferung, nachdem ihr Ursprung sich mindestens bis auf Theophrastos zurückverfolgen läßt. Weniger beachtet wird dagegen die bloß *in n e r e* Wahrscheinlichkeit des Berichtes bei Diogenes Laertios. Denn Anaximandros hat ja auch gelehrt, daß die Erde deswegen unbeweglich im Mittelpunkt des Weltalls beharrt, weil sie sich in gleicher Entfernung von allem befindet. Und daraus folgt eher, daß die Erde *k u g e l f ö r m i g*, und nicht daß sie zylinderförmig sein soll.<sup>40</sup>

Natürlich sind Winkelmessungen mit Hilfe von 'Gnomon-und-Schatten-Länge' auch dann möglich, wenn man von dem Gedanken ausgeht, daß wir auf der oberen Fläche einer zylinderförmigen Erde leben.<sup>41</sup> Doch wird man in diesem Fall die bei Tag- und Nachtgleiche gemessenen Winkel kaum mit

<sup>39</sup> Vgl. H. DIELS—W. KRANZ: *Fragmente der Vorsokratiker* (8. Aufl.) 12 Anaximandros A 10 und 11.

<sup>40</sup> Der Italiener D. ANTISERI schrieb zuletzt (in einer Besprechung der Philosophie von K. R. POPPER): «se (Anassimandro) avesse tratto le conseguenze della sua teoria originaria, della sua intuizione, avrebbe dedotto che la terra era *rotonda*, perché se essa è equidistante da tutti gli altri astri, è normale che sia una *sfera*.» *Studi Urbinati*, Anno XLVIII N. S. B N. 1—2 1974 p. 278.

<sup>41</sup> Und ebenso kann man auch die sog. 'Schiefe der Ekliptik' selbst von einer zylinderförmigen Erde aus gesehen erkennen.

'Breitenkreisen' verbinden können. Und was heißt in diesem Fall überhaupt 'Äquator'?

Erforscht man einmal in der Zukunft gründlicher die einstigen Anwendungen des Gnomons in der antiken Astronomie, so wird man selbstverständlich auch den Bericht des Herodotos über den Ursprung dieses Instrumentes berücksichtigen müssen,<sup>42</sup> wie auch die 'babylonischen Gnomon-Tafeln' eine eingehendere Untersuchung verdienen.<sup>43</sup>

Budapest.

<sup>42</sup> Herodotos II 109: «Den *Polos* und den *Gnomon*, sowie die 12 Teile des Tages haben die Griechen von den Babyloniern gelernt.»

<sup>43</sup> Vgl. B. L. v. D. WAERDEN: 'Anfänge der Astronomie' 80–81.



F. FRANCIOSI

## DIE ENTDECKUNG DER MATHEMATISCHEN IRRATIONALITÄT

### I. STAND DER FORSCHUNG

Die Entdeckung der Irrationalität<sup>1</sup> darf als eine grundlegende Errungenschaft der voreuklidischen Mathematik der Griechen angesehen werden. Es wird in der vorliegenden Arbeit das Problem behandelt, worin diese mathematische Errungenschaft bestand. Außerdem werden die mit dem Irrationalen zusammenhängenden Begriffe — unter Berücksichtigung der antiken Terminologie — historisch erörtert.

Wie bekannt, berichten über die frühere Phase der Geschichte des Irrationalen keine mehr oder weniger gleichaltrige Quellen. Die Berichte aus der späteren Antike sind wohl nicht mehr authentisch. Die modernen Rekonstruktionsversuche der letzten Jahrzehnte sind untereinander häufig widersprechend. Es seien hier als wichtigste einschlägige Abhandlungen die folgenden hervorgehoben.

1. Man darf die Übersicht wohl mit der Arbeit von zwei Mathematikern von Rang, H. Hasse und H. Scholz beginnen.<sup>2</sup> Das Werk ist keine Quellenuntersuchung, es stellt eher die Reflexionen von Vertretern der zeitgenössischen Mathematik über ein wichtiges Ereignis der antiken Mathematik dar. Auch der Titel verrät schon die Betrachtungsart der Verfasser, wonach durch die Entdeckung der Irrationalität eine Grundlagenkrise der antiken Mathematik hervorgerufen worden sei. Die pythagoreische Mathematik soll vorwiegend Arithmetik gewesen sein. Nach den Pythagoreern war alles Zahl, wie Aristoteles behauptet.<sup>3</sup> Diese Ansicht soll durch die entdeckte Irrationalität erschüttert worden sein. Einen Anlaß zur Erkenntnis soll der pythagoreische Lehrsatz gebildet haben, indem man ihn auf das gleichschenklige rechtwinklige Dreieck anzuwenden versuchte. Eine Zusammenfassung der neuen Erkenntnis sei der pythagoreische Terminus: *ἀλογος*.<sup>4</sup> Dies Wort hieße nicht nur, daß

<sup>1</sup> Man wird 'Irrationalität' und 'Inkommensurabilität' unterscheiden müssen. Der vorige Terminus gilt im allgemeinen für das Problem des mathematischen 'Irrationalen', während der letztere nur eine Beziehung zwischen zwei Segmenten (ihre 'Unmeßbarkeit') bezeichnet.

<sup>2</sup> H. HASSE—H. SCHOLZ: Die Grundlagenkrise der griechischen Mathematik. Charlottenburg 1928.

<sup>3</sup> Arist., *Metaph.* 987 a 19.

<sup>4</sup> HASSE u. SCHOLZ: op. cit. S. 7.

man die betreffende Größe *nicht* als einen 'logos' (also nicht als ein *Verhältnis*, nicht als einen *Bruch*) ausdrücken könnte, sondern auch, daß dieselbe gewissermaßen 'widersinnig' wäre.

2. K. v. Fritz hat unser Problem dreimal in Angriff genommen, wobei er als Philologe die antiken Texte mehr in den Vordergrund rückte. Er war zur Zeit seiner Mitarbeit an der Realencyclopädie der Ansicht,<sup>5</sup> daß die Inkommensurabilität ursprünglich an Hand eines Vergleichs von Seite und Diagonale des Quadrats erfolgt wäre. Nach dieser ersten Entdeckung hätten Theodoros und Theaitetos weitere Fälle der quadratischen Irrationalität entdeckt, wie man dies aus Platons Dialog 'Theaitetos' ersehen könnte. — Er modifizierte jedoch diese Ansicht später in dem Sinne, daß der älteste Fall der Entdeckung an Seite und Diagonale des Fünfecks erfolgt wäre.<sup>6</sup> Der jüngste Aufsatz<sup>7</sup> wiederholt nur seine früheren Ansichten, zum historischen Problem der Irrationalität bringt er nichts wesentlich neues.

3. Auch S. Heller hat unserem Problem zwei verschiedene Arbeiten gewidmet.<sup>8</sup> Seiner Ansicht nach war die Irrationalität für die Pythagoreer nicht so sehr ein arithmetisches, als eher *ein geometrisches Problem*. Die sog. Grundlagenkrise sei nicht unmittelbar nach der Entdeckung der Irrationalität — die anlässlich einer Untersuchung des Fünfecks erfolgt wäre — sondern erst dann in den Vordergrund getreten, als man das Verhältnis von Seite und Diagonale des Quadrats untersucht hatte.

4. In eine andere Beleuchtung wurde das historische Problem der Irrationalität in den letzten 20 Jahren durch die einschlägigen Arbeiten von Á. Szabó gerückt.<sup>9</sup> Die neuen Gesichtspunkte, die dieser Forscher zur Geltung zu bringen versuchte, sind die folgenden:

a) Er betonte vor allem, daß die sog. Inkommensurabilität — diesen Ausdruck gebraucht er konsequent, anstatt 'Irrationalität' — kein praktisches, sondern vom Anfang an ein rein *theoretisches Problem* war.<sup>10</sup>

<sup>5</sup> PAULY-WISSOWA RE s.v. Theaitetos II. Reihe, Bd. X Sp. 1356; s.v. Theodoros ebd. Sp. 1812–14. Der Band erschien i. J. 1934.

<sup>6</sup> K. v. FRITZ: The discovery of incommensurability by Hippasus of Metapontum. *Annals of Mathematics* 46 (1945) S. 242–264. Derselbe Aufsatz wurde in deutscher Übertragung im Sammelband 'Zur Geschichte der griechischen Mathematik', hrsg. von O. BECKER, Darmstadt 1965 wieder abgedruckt.

<sup>7</sup> K. v. FRITZ: Die ΑΡΧΑΙ in der griechischen Mathematik, *Archiv für Begriffsgeschichte* 1 (1955) 12–103.

<sup>8</sup> S. HELLER: Ein Beitrag zur Deutung der Theodoros-Stelle in Platons Dialog 'Theaitetos', *Centaurus* 5 (1956) S. 1–58 (Neudruck Würzburg 1970). S. HELLER: Die Entdeckung der stetigen Teilung durch die Pythagoreer, *Abh. der Deutschen Akademie der Wiss., Kl. f. Math.* 6. 1958, neuabgedruckt in: *Zur Geschichte der griechischen Mathematik* (hrsg. O. BECKER). S. 319–354.

<sup>9</sup> Sein wichtigstes Werk: 'Anfänge der griechischen Mathematik', München–Wien 1969. Man findet auf Seite 37 dieses Buches die Liste von SZABÓs Arbeiten von diesem Gebiet. Neuerdings hat er sich noch mit dem Problem beschäftigt: Á. SZABÓ: 'Tetragonizein'. *Acta Ant. Acad. Sci. Hung.* 21 (1973) S. 111–123.

<sup>10</sup> Sieh Á. SZABÓ: 'Anfänge etc.' S. 113. Einen praktischen Anlaß hat besonders K. v. FRITZ vermutet, vgl. 'Zur Geschichte der griechischen Mathematik. S. 294 ff.

b) Das Problem sei historisch anlässlich der Verdoppelung des Quadrats aufgetaucht. Für diese Vermutung hat Prof. Szabó zwei wichtige Anhaltspunkte: (1) Er verweist auf das analoge Problem der Würfelverdoppelung; die Quadratverdoppelung wäre die einfachere und ursprünglichere Variante des später so berühmt gewordenen Problems der griechischen Geometer (Würfelverdoppelung). Er beruft sich außerdem (2) auf die 'Menon'-Stelle bei Platon,<sup>11</sup> die in der Tat das Problem der Quadratverdoppelung in didaktischer Form behandelt.

c) Dabei bildet nach Szabó das Problem der Quadratverdoppelung, das zur Entdeckung der Inkommensurabilität geführt haben mag, nur einen Spezialfall des sog. 'tetragonismos', der Verwandlung eines Rechtecks in ein flächengleiches Quadrat. Und es ist, als ein Fall des 'tetragonismos' mit dem Problem der Mittleren Proportionale identisch.

d) Auf das engste verbunden ist mit dem 'tetragonismos' der Begriff *δύναμις*. In der Erklärung dieses letzteren Begriffes erreicht Szabós Rekonstruktion ihren Höhepunkt. Dieser Terminus wurde nämlich — seiner Erklärung nach — aus der Finanzsprache übernommen, und man hat den Begriff, den er zum Ausdruck bringt, noch in vorplatonischer Zeit geprägt.

5. Zuletzt hat sich auch noch W. R. Knorr mit unserem Problem beschäftigt.<sup>12</sup> Er kritisierte die durch v. Fritz und Heller vorgeschlagenen komplizierten Rekonstruktionen, und er kam wieder zur alten Vermutung zurück: die Pythagoreer hätten, indem sie das Quadrat untersuchten, die Inkommensurabilität beinahe zufällig (?) entdeckt. Sie wären ursprünglich naiv und unvoreingenommen der Ansicht gewesen, es gäbe ein zahlenmäßiges Verhältnis für Seite und Diagonale des Quadrats; erst später hätten sie erstaunt feststellen müssen, daß diese Annahme zu einem Widerspruch führt.

## II. DAS PROBLEM DER QUADRATVERDOPPELUNG

Nun versuche ich selber die Entdeckung der Irrationalität folgendermaßen zu rekonstruieren.

Ich glaube vor allem, daß man in der Entdeckung zwei verschiedene Etappen — eine mehr arithmetische, und eine andere mehr geometrische wird unterscheiden müssen. Auf der ersten Stufe hat man nämlich wohl nur eine *arithmetische Unmöglichkeit* entdeckt. Man hat für diese Entdeckung auch einen Terminus *technicus* geprägt. Das ist das Wort *ἄροητος*, das besagt, daß etwas nicht als Zahl ausgedrückt werden kann.

Auf der zweiten Stufe hat man dagegen für dieselbe Tatsache einen *geometrischen Begriff* eingeführt. Dieser Begriff ist die *ἀσσυμμετρία*,<sup>13</sup> die betont,

<sup>11</sup> 'Menon' 82 B—85 E.

<sup>12</sup> W. R. KNORR: *The Evolution of the Euclidean Elements. (A Study of the Theory of Incommensurable Magnitudes and its Significance for Early Greek Geometry)*. Dordrecht—Boston 1975.

<sup>13</sup> Das abstrakte Substantiv kommt z. B. in Arist., *Metaph.* 1061 b 1 vor.

daß die fragliche Länge, verglichen mit einer anderen, aus Einheiten bestehenden Länge, *nicht meßbar* ist.

Ausgehen soll man bei dieser Rekonstruktion in der Tat vom Problem der Quadratverdoppelung. Allerdings war dies ursprünglich kein rein geometrisches Problem. Es soll eher in den Rahmen jener *Arithmetik* gestellt werden, die — wie O. Becker darauf hingewiesen hat<sup>14</sup> — im Kreise der Pythagoreer gepflegt wurde. Bezeichnend waren für diese anschauliche Arithmetik drei wesentliche Bestandteile :

1. die Rechensteine
2. die Polygonalzahlen
3. die Lehre vom Geraden und Ungeraden.

Es sei hier sogleich auch erklärt, warum die drei genannten Bestandteile der pythagoreischen Arithmetik eben in dieser Reihenfolge zur Entdeckung der Irrationalität beigetragen hatten.

1. Die Zahlen wurden in der Arithmetik der Rechensteine mit Steinchen (*ψηφοι*) ausgelegt ; d. h. also sie wurden als aus diskreten Einheiten bestehende Mengen behandelt. Darum hat man in dieser Art Arithmetik jene Unmöglichkeit, die im oben erwähnten Terminus *ἄρρητος* zum Ausdruck kommt — besonders solange von kleinen Zahlen die Rede war — sozusagen *konkret erlebt*.

2. Die Gewohnheit, bestimmte Zahlen als Polygone mit Steinchen auszuliegen, hat leicht zur verhältnismäßig einfachen Frage geführt : *welche Zahlen lassen sich überhaupt als Quadrate auslegen?*

3. Und schließlich hat die Lehre vom Geraden und Ungeraden den entscheidenden *Beweis* für die Existenz der entdeckten Irrationalität ermöglicht.

Die Quadrat-Seite und -Diagonale — deren Inkommensurabilität bei Aristoteles so oft erwähnt wird<sup>15</sup> — spielten in der Arithmetik der Rechensteine, und in derjenigen der Polygonalzahlen, noch kaum dieselbe Rolle, wie später. Denn umsonst würde man ja Seite und Diagonale eines solchen Quadrats *zahlenmäßig* vergleichen, das mit Steinchen ausgelegt wurde. Wohl springt es zwar sogleich in die Augen, daß die Diagonale selbstverständlich länger als die Seite ist, aber doch hat die Diagonale nur ebensoviel Steine, wie die Seite.

Die ursprüngliche Frage hieß eher : Wie verdoppelt man ein Quadrat, das aus einer bekannten Anzahl von Steinchen ausgelegt wurde? Für die Zahl, die sich als Quadrat darstellen ließ, war ja bezeichnend, daß sie «gleich mal

<sup>14</sup> O. BECKER : Die Lehre vom Geraden und Ungeraden, Quellen und Studien zur Gesch. d. Math., Astr., u. Physik, Abt. B Bd. 3. 1936. S. 533—553. Der Aufsatz wurde in dem schon mehrmals erwähnten Sammelband 'Zur Geschichte der griechischen Mathematik' S. 125—145 wieder abgedruckt. Vgl. auch O. BECKER : Das mathematische Denken der Antike. Göttingen 1966<sup>2</sup>. S. 40—44

<sup>15</sup> H. BONITZ verzeichnet in seinem Index Aristotelicus S. 185 mindestens 25 solche Stellen.

gleich» *ισάκεις ἴσος* ist.<sup>16</sup> Hatte das ursprüngliche Quadrat 4 oder 9 Steinchen, so war es leicht einzusehen, daß diese Quadrate sich *nicht* verdoppeln lassen. Denn mit den verdoppelten Steinchen — 8 und 18 — ließen sich eben keine Steinchen-Quadrate machen. Aber ob sich diese Unmöglichkeit auch bei den ganz großen Zahlen wiederholt? Verdoppelt man ein solches Quadrat, das mit *sehr vielen Steinchen* ausgelegt wurde, begegnet man auch dann derselben Unmöglichkeit, daß nämlich das Doppelte einer Quadratzahl *keine* Quadratzahl ist? — Wir können zwar mit keinen Texten belegen, ob die Pythagoreer jemals solche Zweifel hatten. Aber es wird sich doch lohnen, eben in diesem Zusammenhang an jene Worte des Proklos zu erinnern, mit denen er einmal die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale und -Seite begründete. Wie er sagte:<sup>17</sup> «Denn es gibt keine Quadratzahl, die das Doppelte einer anderen Quadratzahl wäre» (*οὐ γὰρ ἔστιν τετράγωνος ἀριθμὸς τετραγώνου διπλάσιος*).

Die Annahme, daß das Ausgangsproblem die Verdoppelung eines solchen Quadrats war, das man aus einer bestimmten Anzahl von Steinchen ausgelegt hatte, sieht zunächst als eine 'freie Rekonstruktion' aus. Zieht man jedoch zum Vergleich zu dieser nur scheinbar freien Rekonstruktion die Menon-Stelle heran,<sup>18</sup> so sieht man sogleich auch, wie dasselbe Problem auf der nächsten Entwicklungsstufe behandelt wurde. Das Quadrat, das Sokrates dem Sklavengungen vorlegt, wird nicht mehr mit Steinchen ausgelegt. Seine Seite hat zwei Fuß Längenmaß, aber diese Länge wird immer noch so behandelt, als bestünde sie aus diskreten Einheiten. Die Verdoppelung wird zahlenmäßig versucht. Doch verweist Sokrates auch schon darauf hin, daß man diese Länge vielleicht gar nicht mehr als eine Zahl wird bestimmen können. Darum sagt er zum Jungen: Und wenn du es uns nicht als eine *Zahl* sagen willst, so *zeige es uns doch* (*ἀλλὰ δεῖξον* 83 E). Es wäre denkbar, daß man eben auf dieser Stufe den Ausdruck *ἄρρητος* geprägt hätte. Es gab nämlich — im Sinne meiner Rekonstruktion — eine Stufe, auf der man schon gewußt hatte, daß man mit der Diagonale die Fläche des ursprünglichen Quadrats verdoppeln kann, daß aber die Diagonale — wenn die Seite als eine *Zahl* gewählt wurde — zahlenmäßig sich nicht bestimmen läßt, 'arrhetos' ist. Es ist allerdings bezeichnend, daß die Menon-Stelle *nicht* von Inkommensurabilität redet, nur soviel wird in den hervorgehobenen Worten des Sokrates angedeutet, daß die Diagonale 'unsagbar' sein könnte.

(Ich will selbstverständlich nicht behaupten, daß zu jener Zeit, in der Platon seinen Dialog 'Menon' geschrieben hatte, die Erkenntnis der Irrationalität erst noch jene Stufe erreicht hätte, die sich im Dialog widerspiegelt. Es handelt sich bloß darum, daß die Mathematikstunde des Sokrates die hier

<sup>16</sup> Der Ausdruck, den mehrere Autoren (z. B. Platon, Resp. 546 C; Theat. 148 A; Eucl. Elem. VII def. 18 — 19) bezeugen, ist zweifellos altpythagoreischen Ursprungs.

<sup>17</sup> Proclus Diad., In Plat. Remp. II vol. p. 27 (KROLL).

<sup>18</sup> Siehe oben, Anm. 11.

hervorgehobene frühere Entwicklungsphase durchblicken läßt, wie auch sonst manchmal im Unterricht frühere Stufen der mathematischen Entwicklung wiederholt werden.)

Der Vergleich mit der Menon-Stelle ermöglicht also das weitere Präzisieren jener Rekonstruktion, die ich eben vorgeschlagen hatte. Ging man nämlich — wie ich vermute — in der Tat vom Problem der Quadratverdoppelung aus, als man die Irrationalität entdeckt hatte, so wird man in der Behandlung dieses Problems deutlich *zwei* Stufen unterscheiden können. Hat man nämlich das Quadrat, das man verdoppeln wollte, vorhin mit *Steinchen* ausgelegt, so ließ sich ein solches unter keinen Umständen *in Quadratform* verdoppeln. — Anders wurde es jedoch, als man das Quadrat nicht mehr mit Steinchen ausgelegt, sondern als man Seite und Diagonale schon als *Streckensegmente* darstellte. Dieses andere Quadrat läßt sich — wie Sokrates im Dialog 'Menon' zeigt — als Fläche leicht verdoppeln. Eben diese Situation wird bei Proklos in den Worten angedeutet:<sup>19</sup> Man findet in der Geometrie (*εὐρόντες ἐν γεωμετρίᾳ*) das Quadrat, das das Doppelte eines anderen Quadrats ist (*(τετράγωνον τετραγώνου διπλάσιον)*), aber man hat (eine solche Seite) unter den Zahlen nicht (*ἐν ἀριθμοῖς δὲ οὐκ ἔχοντες*).

Man sieht also: es ist ziemlich überflüssig zu vermuten, «die Pythagoreer hätten Versuche angestellt, *Zahlen zu finden, mit denen sowohl Seite wie auch Diagonale eines Quadrats messen ließen*», oder auch, daß sie «*mit der Methode der Wechselwegnahme diesen Fall der Irrationalität entdeckt hätten*». Für diese Vermutungen hat man in der Überlieferung keinen textlichen Beleg namhaft machen können. Diese Vermutungen sind also in der Tat nur 'freie Rekonstruktionen'. Dagegen ist die Beschäftigung mit dem Problem der Quadratverdoppelung durch Platons Dialog auch unmittelbar belegt. Das Scheitern der ersten Versuche (das Quadrat zu verdoppeln), die man noch in der Arithmetik der Rechensteine angestellt haben mag, mußte die antiken Forscher auch darauf aufmerksam machen: man kann zwar mit Hilfe von Segmenten und Flächen das Quadrat verdoppeln, aber wenn die Seite des ursprünglichen Quadrats eine Zahl ist, so findet man keine Zahl für die Seite des verdoppelten Quadrats. Auf diese Weise mag das Problem der Quadratverdoppelung — das man ursprünglich mit Rechensteinen vergeblich zu lösen versucht hatte, wofür man jedoch später auf geometrischem Gebiete eine Lösung fand — die Entdeckung der Irrationalität vorbereitet haben.

Es ist auch natürlicher zu vermuten, daß die sog. Seiten- und Diagonalzahlen *nicht* im Laufe eines naiven Suchens nach einer ganzzahligen Lösung des Problems gefunden wurden. Alles spricht dafür, daß man die unendliche Reihe dieser Zahlenpaare eher in einer solchen Zeit zusammengestellt hatte, in der die Inkommensurabilität beider Streckensegmente schon eine wissen-

<sup>19</sup> Proclus Diad., In I. Eucl. p. 61 (FRIEDLEIN).

schaftlich erwiesene Tatsache war. (Man hat ja mit den Seiten- und Diagonalzahlen eine antike Art der *Approximation* verwirklicht.)

Nun war die erste Epoche der Entdeckung der Irrationalität diejenige, die sich mit dem Problem der Quadratverdoppelung charakterisieren läßt. Sozusagen den Schlußstein dieser Epoche bildet jener Beweis der Inkommensurabilität der Quadratdiagonale und -Seite, der für uns am Ende des Buches X. der *Elemente* als Appendix 27 aufbewahrt wurde. Wie bekannt, bildet den wesentlichsten Kern dieser *reductio ad absurdum* der Gedanke: wären Seite und Diagonale kommensurabel, so müßte dieselbe Zahl gerade und auch ungerade sein.<sup>20</sup> Der Beweis baut also auf die alte Lehre vom Geraden und Ungeraden, auch wenn er in einer etwas schon revidierten Form vorliegt.

Derselbe Beweis zeigt übrigens auch, daß man zu jener Zeit, in der der erste Fall der Inkommensurabilität entdeckt wurde, bald auch den naiven und alltäglichen Begriff des 'Messens' revidieren mußte. Zu dieser Zeit hat man wohl die beiden neuen Termini: *σύμμετρος* und *ἀσύμμετρος* ('*meßbar*' und '*unmeßbar*') eingeführt.

### III. PROPORTIONALITÄT UND INKOMMENSURABILITÄT

Der eben erwähnte Beweis der Inkommensurabilität (in *Elem.* X App. 27) bedient sich des Begriffes der Proportionalität ('*logos*'). Die Begriffe *Proportionalität* und *Inkommensurabilität* waren auch sonst eng miteinander verbunden, wie ich es gleich zu zeigen versuche.

Gehen wir von dem denkbar einfachsten Fall aus. Wollte man das Problem der Quadratverdoppelung mit Rechensteinen lösen, so dachte man etwa folgendermaßen. Gegeben sind zwei untereinander gleiche Quadrate, deren Seiten aus je  $n$  Steinchen bestehen. Addiert man die beiden Quadratzahlen, so hat man zunächst die doppelte Anzahl von Steinchen, die als zwei Quadrate nebeneinander gelegt wie ein *Rechteck* mit Seiten  $2n$  und  $n$  aussehen. Das gesuchte Quadrat — wenn die Steinchen in einer solchen Form sich umordnen ließen — müßte eine Seite haben, so daß  $n < x < 2n$  ist. Außerdem wußte man, daß die Gesamtzahl der Steinchen  $2n^2$  ist, also das gesuchte Quadrat müßte so sein, daß  $x^2 = 2n^2$  ist. Dies ist jedoch gleichwertig mit dem Satz VII 19:

«Stehen vier Zahlen in Proportion, dann muß das Produkt aus der ersten und vierten dem Produkt der zweiten und dritten gleich sein etc.»<sup>21</sup>

<sup>20</sup> H. J. WASCHKIES (Eine neue Hypothese zur Entdeckung der inkommensurablen Größen durch die Griechen, *Archive for History of Exact Sciences* 7, [1971] S. 325 — 353) vermutet, daß die Pythagoreer die Unmöglichkeit eine Quadratzahl zu verdoppeln nur mit der Arithmetik der Rechensteine beweisen konnten. Die Lehre vom Geraden und Ungeraden hätte man erst später ausgearbeitet. Die ganze Arbeit ist eher ein Kuriosum. Rekonstruktion, Gedankengang und Argumente des Verfassers sind *nicht* überzeugend.

<sup>21</sup> HEIBERG dachte in seiner Ausgabe der *Elemente* (vol. II p. 229), daß der euklidische Beweis dieses Satzes Stoff des Buches V. benützte. Neuerdings hat A. FRAJESE diese Behauptung überzeugend widerlegt. Vgl. A. FRAJESE — L. MACCIOTTI: *Gli Elementi di Euclide*. Torino 1970. S. 458.

In der Tat denkt man sich drei — bzw. vier<sup>22</sup> — Zahlen, von denen die mittlere einstweilen auch unbekannt sein mag, in der folgenden Proportion:  $n : x = x : 2n$ , so bekommt man daraus leicht die vorige Gleichung.

Das Problem der Quadratverdoppelung ist also gleichwertig dem Problem: die mittlere Proportionale zu einer Zahl und ihrem Doppelten zu finden. Wie bekannt, waren die Pythagoreer diesem Problem auch schon in der Musik begegnet. Nun hat die Arithmetik nachgewiesen, daß dieses Problem zahlenmäßig sich *nicht* lösen läßt.

Es sei hier hervorgehoben: die Rekonstruktion, die ich eben vorschlug, erinnert zwar bis zu einem gewissen Grade an diejenige von Prof. Szabó, doch sie unterscheidet sich auch von derjenigen in einem wesentlichen Punkt. Szabó versuchte nämlich die Entdeckung der Inkommensurabilität sozusagen als ein Beiwerk der Proportionenlehre darzustellen.<sup>23</sup> Ich möchte zwar die Verbindung zwischen der Proportionenlehre und der Entdeckung der Irrationalität *nicht* bestreiten. Aber ich vermute doch, daß dieselbe Entdeckung ursprünglich in einer Anwendung der Arithmetik auf die Geometrie erzielt wurde, und daß das Ergebnis sich erst später auch in der Proportionenlehre als brauchbar erwies.

Die Griechen haben also bald danach, daß sie entdeckten, wie man ein Quadrat mit seiner Diagonale verdoppelt, auch die andere Tatsache mindestens intuitiv erfaßt: das ist auch der Grund dafür, warum die Diagonale des Quadrats ein Segment ist, das die *mittlere Proportionale* zwischen einem kleineren Segment (der Seite) und dem Doppelten dieses kleineren Segments darstellt. Es ist nicht bekannt, ob man diese Tatsache auch vor Eudoxos schon beweisen konnte, und worin der Beweis wohl bestand. Denn man hatte ja damals noch nicht den Eudoxischen Begriff der 'Größe' (megethos) und die Eudoxische Definition der Verhältnisgleichheit (Elem. V. def. 5). Wahrscheinlich hat man sich ursprünglich damit begnügt, daß man jene Flächengleichheit (bzw. Produktengleichheit), über die im Satz VII 19 die Rede ist, exakt nachweisen konnte. Und nachdem im Sinne dieses Satzes die Flächengleichheit (bzw. Produktengleichheit) eine Konsequenz der Proportionalität ist, erlaubte man sich den Rückschluß aus der nachgewiesenen Flächengleichheit auf das Bestehen der Proportionalität. (Dies mag zwar de facto richtig sein, aber der Beweis ist — ohne eine Definition der Proportionalität der *Größen* — doch nicht vollgültig.)

Allerdings war die Geometrie imstande, ein allgemeingültigeres Ergebnis zu erzielen. Man konnte — unter Anwendung der euklidischen Sätze II 5 und II 14, die zweifellos altpythagoreisch sind<sup>24</sup> — jedes beliebige Rechteck in ein

<sup>22</sup> Natürlich hat man vier verschiedene Zahlen in der gewöhnlichen Proportion; vgl. dazu Arist., Eth. Nic. 1131 a 31–b 5.

<sup>23</sup> Vgl. z. B. Á. SZABÓ: 'Anfänge etc.' S. 130

<sup>24</sup> S. HELLER: 'Die Entdeckung der stetigen Teilung' in: 'Zur Geschichte der griechischen Mathematik'. S. 331 ff.; Á. SZABÓ: 'Anfänge etc.' 62; derselbe: 'Die Muse der Pythagoreer'. Historia Mathematica 1 (1974) S. 291–316.



flächengleiches Quadrat verwandeln. Es handelt sich um den sog. 'tetragonismos'.<sup>25</sup> Das hieß aber, daß man zu zwei beliebigen Strecken — als zu den beiden Seiten eines Rechtecks — immer die Mittlere Proportionale finden kann: die Seite des dem Rechteck flächengleichen Quadrats ist eben die Mittlere Proportionale.

Auch dieses Resultat war allgemeingültiger, als das andere, das man im Zusammenhang mit dem verwandten Problem in der Arithmetik erzielen konnte. Man konnte nämlich in der Arithmetik nur zwischen zwei Quadratzahlen, oder höchstens zwischen zwei ähnlichen ebenen Zahlen (Elem. VII def. 22) die mittlere proportionale Zahl finden (vgl. Elem. VIII 18, 20).

Aristoteles betont auch an zwei verschiedenen Stellen, daß das Wesen des 'tetragonismos' darin besteht, daß man die Mittlere Proportionale auffinden kann. Es heißt an der einen Stelle:<sup>26</sup>

«Wir schreiben uns auch bei jedem anderen Ding, wofür es eine Beweisführung gibt, *Wissen* dann zu, wenn wir die Frage 'was es ist' beantworten können; z. B. Was ist Quadrieren (*τετραγωνίζειν*)? — Das Auffinden der Mittleren Proportionale (*μέσης ἕρσεις*).» — Noch ausführlicher ist die andere Stelle bei Aristoteles:<sup>27</sup> «Gewöhnlich sind die Definitionen Schlußsätzen ähnlich; z. B. 'Was ist die Quadratur (*τετραγωνισμός*)?' — 'Die Gleichheit eines ungleichseitigen (*ἑτερομήκεις*) Rechtecks mit einem gleichseitigen rechtwinkligen Viereck (d. h. mit einem Quadrat).' Eine solche Definition ist ein Schlußsatz. Wer aber behauptet: Quadratur ist das Auffinden der Mittleren Proportionale, der macht auch den Grund der Sache (*τὸ αἴτιον*) namhaft.»

Zweifellos richtig haben die modernen Kommentatoren auch früher schon festgestellt: Aristoteles kann nur deswegen das Quadrieren des Rechteck (*τετραγωνισμός*) dem Auffinden der Mittleren Proportionale (*μέσης ἕρσεις*) gleichsetzen, weil er weiß, das Rechteck wird auf dem Wege in ein flächengleiches Quadrat verwandelt, daß man die Mittlere Proportionale zu seinen beiden Seiten konstruiert. — Aber es wird sich doch lohnen, die beiden vorigen Zitate von historischem Gesichtspunkt aus noch schärfer ins Auge fassen. Zweifellos muß nämlich Aristoteles — im Zusammenhang mit dem 'tetragonismos' noch — folgendes gewußt haben:

1. Da er das Problem der Mittleren Proportionale *nicht* mit den ähnlichen ebenen Zahlen, sondern mit dem 'tetragonismos' verbindet, und über diesen letzteren in dem Sinne redet, daß er offenbar der Ansicht ist: *jedes beliebige Rechteck läßt sich in ein flächengleiches Quadrat verwandeln*, muß er jene geometrischen Tatsachen, die in den euklidischen Sätzen *Elem. II 5 und 14* zusammengefaßt werden, gekannt haben. Denn diese beiden Sätze ermöglichen ja,

<sup>25</sup> Über den Sinn dieses Terminus sich z. B. W. THOMSON: The Commentary of Pappus on Book X of Euclid's Elements, arabic text and translation, Cambridge, Mass. 1930. S. 183

<sup>26</sup> *Metaph.* 996 b 18–21. (Übersetzung nach H. BONITZ, Berlin 1890).

<sup>27</sup> *De Anima* 413 a 16–20 (Übersetzung nach W. THEILER, Berlin 1959)

daß man das Rechteck — ohne Rücksicht darauf, durch was für Zahlen seine Seiten ausgedrückt werden — in ein flächengleiches Quadrat verwandelt.

2. Aristoteles muß auch gewußt haben, daß die Seite des Quadrats, dessen Fläche einem Rechteck gleich ist, die Mittlere Proportionale zu den beiden Seiten des Rechtecks ist. Für uns — und auch für die griechischen Mathematiker zu Euklids Zeiten — ist diese Tatsache durch den eudoxischen Begriff der Größe ('megethos') — man denke an das sog. 'archimedische Grundgesetz' — und durch die eudoxische Definition der Proportionalität gesichert. Wir haben keinen Beleg dafür, daß auch schon Aristoteles diesen Begriff und diese Definition gekannt hat. Es geht jedoch aus den beiden Aristoteles-Stellen ziemlich eindeutig hervor, daß zu seiner Zeit — auch wenn evtl. der Grad der eudoxischen Verallgemeinerung noch nicht erreicht war — die Proportionenlehre schon seit langem (mindestens praktisch!) auf allerlei Strecken angewendet wurde.

Auf dieser Entwicklungsstufe sah das Problem der Irrationalität etwa folgendermaßen aus.

1) Es wurde plötzlich klar — nachdem es sich herausgestellt hatte, daß die Quadratverdoppelung (ein Spezialfall des 'tetragonismos'!) sich mit Hilfe jener Quadratdiagonale lösen läßt, die einerseits als Zahl 'arrhetos', und andererseits doch irgendwie die *Mittlere Proportionale* zwischen der Quadratseite und ihrem Doppelten ist —, daß es *auch andere, ja unendlich viele andere solche Fälle gibt*. Man findet nämlich in allen Fällen, in denen die beiden Seiten des Rechtecks *nicht ähnliche ebene Zahlen* sind, daß die Seiten der ihnen flächengleichen Quadrate ebenfalls 'arrhetoi' sind; und doch müssen diese Seiten ebenso *Mittlere Proportionale* zu den beiden Seiten der ihnen flächengleichen Rechtecke sein, wie die Quadratdiagonale Mittlere Proportionale zur Quadratseite und dem Doppelten dieser Seite ist.

2) Der alltägliche Begriff sowohl des 'Messens' wie auch des 'Maßes', der schon im Zusammenhang mit der Quadratdiagonale sich als *unzulänglich* erwies, wurde durch die neue Entdeckung noch *fraglicher*. Denn man hat ja gut meßbare Flächen (Rechtecke) in gleichwertige Quadrate verwandelt. Man kannte also allerdings das Flächenmaß dieser Quadrate; doch war dieses Flächenmaß *nicht auf Grund irgendeines 'Messens', sondern auf Grund einer Überlegung bekannt*. — Um die neuen, im Zusammenhang mit dem allgemeinen 'tetragonismos' bekannt gewordenen Fälle der Irrationalität zu bewältigen, und um auch einen Ausweg aus den Schwierigkeiten des problematisch gewordenen 'Messens' zu finden, hat man einen neuen mathematischen Begriff eingeführt.

#### IV. DYNAMIS

Der neue mathematische Begriff, der auf dieser Stufe der wissenschaftlichen Entwicklung eingeführt wurde, ist *δύναμις*. Á. Szabó hat die Ableitung

dieses Begriffes aus der Finanzsprache auf Grund von zahlreichen Quellenangaben geklärt.<sup>28</sup> Diese Ableitung wurde, soviel ich weiß, akzeptiert und allgemein gebilligt.<sup>29</sup> Es sei hier nachdrücklich auch darauf hingewiesen, daß vor Szabós Studien über 'dynamis' die früheren Forscher diesen Terminus nur in Platons Dialog 'Theaitetos' zu erklären bestrebt waren, aber keiner hat es wahrgenommen, daß hier eigentlich ein vollkommen neuer mathematischer Begriff vorliegt, der historisch — auch von Platons Dialog unabhängig — beachtenswert ist.

Ich will in diesem Abschnitt die beiden mathematischen Ausdrücke — das Verbum 'dynamai' und das Substantiv 'dynamis' — in mehreren antiken Texten überblicken, indem ich auch darauf hinweise: in welchem Sinne jene Erkenntnis, die in diesem Fachausdrücken in Erscheinung tritt, die Entfaltung des Begriffes der 'Irrationalität' beeinflußt hat. Zahlreiche Stellen, die unten in meiner Zusammenstellung den Sinn und die historische Entfaltung des mathematischen Begriffes 'dynamis' beleuchten, wurden in den einschlägigen Arbeiten von Prof. Szabó nicht berücksichtigt. Doch erhärten, meiner Ansicht nach, auch diese Stellen die von ihm vorgeschlagene Erklärung.

Um den Überblick zu erleichtern, behandle ich die Quellen in drei Gruppen. Ich beginne mit solchen Texten, in denen der mathematische Sinn des Fachausdruckes am eindeutigsten hervortritt. (Einstweilen spielt dabei die Chronologie gar keine Rolle.) Zur zweiten Gruppe rechne ich einige Vorkommnisse dieses Ausdruckes in Euklids Werk selbst. Und schließlich fasse ich in der dritten Gruppe den mathematischen Begriff 'dynamis' noch einmal in Platons Dialog 'Theaitetos' ins Auge.

### Erste Gruppe

Archimedes, De sphaera et cylindro 1. 40: «*Et sit circulus  $N$ , cuius radius quadratus aequalis sit rectangulo (ὄψ ἡ ἐκ τοῦ κέντρον ἴσον δύνανται τῷ περιεχομένῳ) quod continetur uno latere polygoni et omnibus lineis iungentibus cum dimidio lineae  $KL$* »,<sup>30</sup>

Archimedes, De conoidibus et sphaeroidibus 3: «*Quare lineae a sectione ad lineam  $DZ$  ductae lineae  $AE$  parallelae quadratae aequales sunt spatii lineae  $N$  aequali (δύνανται τὰ παρὰ τὰν ἴσων τῆ  $N$ ) adplicatis...*»

Apollonios, Con. 1. 11: «*Quae a sectione conii parallela ducitur communi sectioni plani secantis basisque conii, usque ad diametrum sumpta quadrata*

<sup>28</sup> Á. SZABÓ: Der mathematische Begriff 'dynamis', 'Maia' 15, 1963, S. 214–256; 'Anfänge etc.' S. 46–47 mit den Anmerkungen.

<sup>29</sup> Neuerdings auch R. FALUS: Acta Ant. Acad. Sc. Hung. 20 (1972) S. 1–41.

<sup>30</sup> Die Übersetzung dieser Stelle, wie auch diejenige der beiden folgenden Zitate, nach J. L. HEIBERG in seiner Textausgabe.

*a equalis erit rectangulo comprehenso* (δυνήσεται τὸ περιεχόμενον) *recta ex diametro ab ea ad verticem abscisa sectionis aliaque quadam recta . . .*»

In diesen drei Zitaten bezieht sich das Verbum *'dynatai'* auf die Seite je eines solchen Quadrates, das einem gegebenen Rechteck flächengleich ist. Also kein Zweifel: *'dynamis'* und *'tetragonismos'* gehören auf das engste zusammen. Ja, das Verbum *'dynatai'* hätte auch gar keinen Sinn, wenn das Rechteck nicht *'quadriert'*, also nicht in ein flächengleiches Quadrat verwandelt worden wäre. Man versteht auch, daß eine solche Flächenverwandlung besonders in denjenigen Fällen wichtig war, in denen die Seite eines durch *'tetragonismos'* gewonnenen Quadrates sich als *'arrhetos'* erwies, man konnte sie nicht als eine Zahl angeben.

Es wurde möglich, nachdem man den Begriff *'dynamis'* besaß, auch solche Segmente (d. h. also die Seiten jener Quadrate) mit Zahlen zu bezeichnen, die bis dahin als *'arrhetoí'* schlechthin galten. Allerdings hat man diese Segmente *nicht* ihrer Länge, sondern jenen *Quadraten nach* gemessen, deren Seiten sie waren.

Auch die vorhin angedeutete Schwierigkeit des Messens wurde dadurch beseitigt. Einfach der *Länge nach* hat man die Seiten jener Quadrate gemessen, deren Flächen durch eine Quadratzahl ausgedrückt wurden. Dagegen hat man die Seiten jener anderen Quadrate, deren Flächen zwar je eine ganze Zahl aber keine Quadratzahl waren, *nach ihren Quadraten* gemessen, d. h. also man hat den Begriff der *'quadratischen Kommensurabilität'* geschaffen; auch die bis dahin fraglichen Segmente bekamen dadurch einen zahlenmäßigen Wert — allerdings nur einen *'ihrem Quadrat nach'* (*'dynamei'*) zahlenmäßigen.

Selbstverständlich konnte später — sowohl das Verbum *'dynatai'*, wie überhaupt der ganze Begriffskreis — nicht nur dann angewendet werden, wenn ein Rechteck in das ihm flächengleiche Quadrat verwandelt wurde, sondern auch dann, wenn Quadratwerte von Strecken (also Quadrate über gewissen Strecken) untereinander verglichen wurden. Es sei für einen solchen Wortgebrauch noch einmal Archimedes angeführt:<sup>31</sup> *ἡ ΒΑ ἐλάσσων ἐστὶν ἢ διπλασίων δυνάμει τῆς ΑΚ.*

Kein Wunder, daß der Begriff *'dynamis'* auch in den Formulierungen des Pythagoreischen Lehrsatzes häufig benutzt wurde. Ich zitiere hier als ein Beispiel für solche Fälle das berühmte Vorkommen bei Athenaios:<sup>32</sup> *Τριγώνου ὀρθογωνίου ἢ τὴν ὀρθὴν γωνίαν ὑποτείνουσα ἴσον δύνανται ταῖς περιεχούσαις.* Aber man findet auch bei anderen Verfassern denselben Lehrsatz ähnlich formuliert.<sup>33</sup> Man begegnet den ältesten solchen Belegen schon bei Aristoteles;

<sup>31</sup> Archimedes, *De sphaera et cylindro* 2. 9

<sup>32</sup> Athenaios, 10. 418 f.

<sup>33</sup> Z. B. Plut., *Mor.* 720 a; *Iambl., Comm. Math.* p. 59 Festa.

z. B. :<sup>34</sup> «Das Bein, das unter der Last steht, muß aufrecht sein und lotrecht zur Erde. Wird es dagegen vorgesetzt, so wird es zu Hypotense in einem Dreieck, dessen Katheten unten die Schrittlänge und darauf senkrecht das stehenbleibende Bein sind» (*γίγνεται ὑποτείνουσα καὶ δυναμένη τὸ μένον καὶ τὴν μεταξὺ*). Und in demselben Passus etwas weiter (De incessu animalium 709 a 18—20): «Wenn der eine Schenkel vorschreiten wird, während der andere aufrecht bleibt, . . . wird er zu Hypotenuse und er wird denselben Quadratwert haben, wie zusammen der in Ruhe gebliebene Schenkel und die darunter gespannte Schrittlänge.»

Ich halte es für besonders wichtig, am Ende dieser Gruppe ein Paar Vorkommnisse des Ausdruckes 'dynamis' zu zitieren, die zeigen, daß dieser Begriff der Mathematik *nichts* mit der gewöhnlichen Aristotelischen 'dynamis' (dem Gegensatz zur 'Energeia') zu tun hat. Dies sei besonders in Hinblick auf Bärthleins Versuch betont.<sup>35</sup> Es wird nämlich von Aristoteles behauptet:<sup>36</sup> *κατὰ μεταφορὰν δὲ ἢ ἐν γεωμετρίᾳ λέγεται δύναμις*. Eben diese Stelle wird durch Alexander von Aphrodisias folgendermaßen erklärt:<sup>37</sup> «Es wird eine gewisse 'dynamis' auch in der Geometrie gesagt; die Geometer bezeichnen nämlich die *Quadrate* als 'dynamis'; was nämlich *die Seite ermöglicht*,<sup>38</sup> das ist ihre 'dynamis'; und jede (Seite) ermöglicht das aus sich selbst entstehende Quadrat; darum sagt er (d. h. Aristoteles), daß es in übertragenem Sinne (*κατὰ μεταφορὰν*) und nicht eigentlich (*καθ' ἑαυτὴν*) hier (nämlich: in der Geometrie) 'dynamis' gesagt wird.»

### Zweite Gruppe

Das Verbum 'dynatai' wird — im Sinne: 'den Wert eines Quadrates haben' — auch bei Euklid im Buch X der Elemente gebraucht; z. B. im Satz 17, und im Beweis des Satzes 22.<sup>39</sup> Aber in der Tat kommt das Substantiv (Nominativ, also als Synonym für 'tetragonon') weder im Sinne 'zweite Potenz' (wie bei Platon, Resp. 587 D, oder Tim. 54 B) noch im Sinne 'Quadrat' bei Euklid jemals vor. Kein Zweifel, dies läßt sich darauf zurückführen, daß Euklid Ordnung und strenge Konsequenz in der Terminologie erstrebt hat.

<sup>34</sup> Arist., De incessu animalium 708 b 30—709 a 2 (Übersetzung nach P. GOHLKE Paderborn 1959).

<sup>35</sup> K. BÄRTHLEIN: Über das Verhältnis des Aristoteles zur Dynamislehre der griechischen Mathematiker. Rhein. Mus. 108 [1965] S. 35 ff.

<sup>36</sup> Arist., Metaph. 1019 b 33.

<sup>37</sup> Alexander Aphr. Comm. in Metaph. p. 394 (HAIDUCK).

<sup>38</sup> Ein Mathematiker hätte den Ausdruck nie so gebrauchen können; nur der Aristotelische Wortgebrauch ermöglicht für den Kommentator die seltsame Wendung: '*pleura dynatai tetragōnon*'.

<sup>39</sup> Diese beiden Vorkommnisse sind Prof. SZABÓ entfallen; nur darum hat er schreiben können ('Anfänge etc.' S. 56): «... bei Euklid kommt das Verbum 'dynasthai' — im Sinne 'den Wert in Quadrat haben' nie vor.»

Aber in der Tat benutzt Euklid den Dativ dieses Substantivs, 'dynamēi' in den sozusagen stereotypen Wendungen: 'dynamēi isos, meizōn, elassōn, symmetros und asymmetros'; wie man deutsch sagen würde 'dem Quadrat nach gleich, größer kleiner, meßbar und unmeßbar'.

Überlegt man sich die relative Chronologie der mit dem Wort 'dynamis' gebildeten Fachausdrücke,<sup>40</sup> so ist es zunächst klar, daß diese Termini auf keinen Fall von Euklid selbst zum ersten Male eingeführt wurden. Die Art und Weise, wie der Verfasser der Elemente diese benützt, zeigt, daß er sich längst fertiger, wohlbekannter Ausdrücke der Mathematik bedient. Es ist außerdem auch klar, daß der Ausdruck 'dynamēi symmetros' wohl am spätesten entstanden sein mag. Ursprünglich hat man wohl nur entdeckt, daß z. B. die Quadratdiagonale mit der Seite 'asymmetros' ist.<sup>41</sup> Da diese Strecke nur 'mekei' asymmetros ist, hat man dies wohl erst dann festgestellt, als man dahinter kam, daß sie dabei 'dynamēi' symmetros ist. Und noch späteren Ursprungs muß jene Entdeckung sein, daß es auch Strecken gibt, die auch 'dynamēi asymmetroi' sind.<sup>42</sup>

### Dritte Gruppe

Sowohl das Verbum 'dynatai', wie auch das Substantiv 'dynamis' werden in Platons Dialog 'Theaitetos' mehrmals als mathematische Ausdrücke benützt. Das Verbum 'dynatai' hat an der Stelle 148 B — die übrigens von einem anderen Gesichtspunkt aus problematisch ist — natürlich den gewöhnlichen, schon mehrmals hervorgehobenen Sinn: 'Quadratwert haben'.

Das Substantiv 'dynamis' wird an unserer Stelle insgesamt fünfmal benützt. Die drei Vorkommnisse 147 D-E sind — nach Szabós Erklärung — nicht mehr problematisch:<sup>43</sup> das Wort hat nämlich in diesen Fällen die Bedeutung: 'Quadrat', oder: 'Quadratwert eines Segmentes, das der Länge nach nicht meßbar ist'.

Der vierte Beleg (148 A) ist am schwersten. Es ist nämlich klar, daß 'dynamis' in diesem letzteren Fall — mindestens dem Sinne nach — 'Segmente' bezeichnen muß. Eben auf diesen Fall konnten sich jene Gelehrten berufen, die das Wort 'dynamis' im ganzen fraglichen Platonischen Passus mit 'Quadratseite', oder geradezu mit 'Quadratwurzel' übersetzen wollten.<sup>44</sup> —

<sup>40</sup> Sie werden sozusagen aufgezählt in *Elem.* X def. 2—3.

<sup>41</sup> Siehe das Ende des Abschnittes II. der vorliegenden Arbeit.

<sup>42</sup> Dies stimmt nicht völlig mit den Ansichten von Prof. SZABÓ überein. Erstens glaubt er, daß die Ausdrücke 'mekei asymmetros' — 'dynamēi symmetros' nur zusammen hätten entstehen können; und zweitens schlägt er eine relative Chronologie vor ('Anfänge etc. S. 84—86), die ich nicht akzeptieren kann.

<sup>43</sup> Auch durch B. L. v. D. WAERDEN wurde SZABÓs Erklärung gebilligt; vgl. seinen Nachtrag in 'Zur Geschichte der griechischen Mathematik'. S. 254.

<sup>44</sup> Um von P. TANNERYs Peripetien gar nicht zu sprechen; man vgl. dazu die oben in Anmerkung 28 genannte Arbeit von Á. SZABÓ. Auch MUGLER, *Dict. géom.* s. v. 'dynamis' S. 150: 'racine carrée'; und LIDDEL-SCOTT: 'The lines representing square roots'.

Heute darf auch dieser Beleg als befriedigend erklärt gelten. Kein Zweifel nämlich, daß das Wort '*dynameis*' hier eine elliptische Abkürzung für den vollständigen Ausdruck (*grammas*) '*dynamei symmetrous*' ist. Den entscheidenden Beweis dafür findet man im arabisch überlieferten Kommentar des Pappus zum Buch X. von Euklids Elementen. Der Herausgeber Thomson schreibt über jenes arabische Wort, das in diesem Text der griechischen '*dynamis*' entspricht:<sup>45</sup> «is used in paragraph 11 (nämlich des arabischen Textes) once (p. 11, l. 15) in the same sense as *dynamis* in 'Theaetetus' 148 A i.e. as the *side of a square which is commensurable in square but not in length*. In all other cases it means *square* and *square* only. Its use in the first sense is quite exceptional and is explained by its occurring in a direct citation of the 'Theaetetus' passage where *dynamis* is used in this sense» (Unterstreichungen von Thomson).

Es gibt jedoch auch noch einen fünften Beleg an derselben Platon-Stelle (148 B), der von den meisten Gelehrten nicht berücksichtigt wurde,<sup>46</sup> und doch heißt gerade hier '*dynamis*' am eindeutigsten '*Quadratwert*'.

Nun wollen wir — nach den drei Gruppen von Belegen — die Chronologie dieses mathematischen Begriffes näher ins Auge fassen. Wann wurde eigentlich dieser Begriff geprägt? — Man könnte zunächst an drei Möglichkeiten denken.

a) Zu jener Zeit, als Platon seinen Dialog 'Theaetetus' geschrieben hat, also etwa um 369 v. u. Z. herum;

b) Unmittelbar vor dem Tode des Sokrates, also etwa zu jener Zeit, in der, nach der Darstellung des Platonischen Dialogs, Sokrates ein Gespräch mit dem jungen Theaitetos geführt haben mag;

c) Zu einem noch früheren Zeitpunkt.

Die erste, nur prinzipielle Möglichkeit wird durch andere Belege sogleich beseitigt. In Platons 'Politikos' (266 A-B), der ungefähr zu derselben Zeit entstanden sein mag, wie der 'Theaitetos', begegnet man einem Wortspiel, das die frühere Existenz des mathematischen Begriffes '*dynamis*' zweifellos beweist. Doch es sei hier hervorgehoben: diese Stelle beweist noch *nicht* auch die 'vorplatonische Existenz' desselben Begriffes, wie es einmal bei Prof. Szabó heißt.<sup>47</sup>

Überzeugender ist der andere Beleg, den Szabó für die Datierung des Begriffes '*dynamis*' anführt: Platon, *Resp.* 546 C. Diese Stelle setzt nämlich ohne Zweifel die Kenntnis der '*quadratischen Kommensurabilität*' voraus, obwohl der Fachausdruck '*dynameis symmetros*' hier wörtlich nicht benutzt wird. Ja, hätte Prof. Szabó dieselbe Stelle in Platons 'Staat' auch einige Zeilen vor dem Zitat berücksichtigt, so hätte er in den Worten *ἀδξήσεις δυνάμεναι καὶ δυναστεύομεναι* nicht nur einen Beleg für Begriff und Wort '*dynamis*', sondern auch einen Anhaltspunkt für ihr vermutlich größeres Alter gefunden.

<sup>45</sup> W. THOMSON: The Commentary of Pappus on Book X etc., App. A, S. 182.

<sup>46</sup> Auch Á. SZABÓ und W. R. KNORR haben dieses Vorkommen nicht beachtet.

<sup>47</sup> Á. SZABÓ: 'Anfänge etc.' S. 90 ff.

Ja, mir scheint sogar, daß Platons 'Staat' auch noch einen weiteren Beleg und Anhaltspunkt für die Datierung des Begriffes 'dynamis' zu liefern vermag. An der Stelle 528 A liest man nämlich über 'tetragonizein', ein Wort, das — wie Sokrates behauptet — *auch von Leuten häufig gebraucht wird, die sonst nicht viel von Mathematik wissen*. Aber es ist überhaupt nicht wahrscheinlich, daß er Begriff des 'Quadrierens' (= 'tetragonizein') ohne die Kenntnis des 'Quadratwertes' (= 'dynamis') hätte zu einem 'häufig gebrauchten Ausdruck' werden können. Man vergesse nicht: Zweck und Ziel des Quadrierens war ja gerade, daß man den Quadratwert eines Rechtecks (bzw. einer Fläche) also die 'dynamis' feststelle.

Das Datieren des Begriffes 'dynamis' auf einen verhältnismäßig frühen Zeitpunkt wird auch noch durch eine nicht-mathematische Quelle ermöglicht, die jedoch Ausdrücke von zweifellos mathematischer Färbung in übertragenem Sinne benutzt. Ich denke an Alkidamas, der in seinem Werk 'Sophistai' einmal behauptet:<sup>48</sup> derjenige, der aus dem Stegreif redet, kann mit den Worten sparsam sein (*tamieuesthai*), indem er die 'dynamis' der Gedanken im Auge behält und die 'Längen' (= 'meke') kurz schneidet. Das Nebeneinander der beiden mathematischen Ausdrücke, 'dynamis' und 'meke' läßt keinen Zweifel darüber aufkommen, daß der Rhetor sich wohlbekannte Fachausdrücke der Wissenschaft bedient, um seinen Gedanken eindrucksvoller zu gestalten. Aber daraus ersieht man doch, daß diese mathematischen Begriffe damals — mindestens unter den Gebildeten — wohlbekannt sein mußten. Das kleine Werk des Alkidamas ist etwa zwischen 390—380 v. u. Z. entstanden.<sup>49</sup>

Die andere Möglichkeit, daß nämlich der mathematische Begriff 'dynamis' etwa in den letzten Lebensjahren des Sokrates geprägt worden wäre — in der Zeit also, in der dieser mit dem jungen Theaitetos in der Tat ein Gespräch gehabt haben mag — ist aus den folgenden Gründen nicht wahrscheinlich. Es ist schon gezeigt worden, daß die Platon-Stelle *kein Beleg* dafür ist, als ob man dem Theaitetos neue mathematische Entdeckungen, oder auch nur neue mathematische Begriffe zuschreiben dürfte.<sup>50</sup> Aber auf der anderen Seite wird auch Theodoros bei Platon nicht so geschildert, als hätte er den neuen mathematischen Begriff 'dynamis' als erster eingeführt. Ja, in Platons anderem Dialog, im 'Politikos' ist überhaupt *nicht* der anwesende Theodoros derjenige, der sich des Begriffes 'dynamis' bedient.

Und es gibt schließlich auch unmittelbare Indizien dafür, daß der Begriff 'dynamis' mindestens zur Zeit des Hippokrates von Chios, also im letzten Drittel des V. Jh. v. u. Z. existiert haben muß. Der Bericht des Simplikios über die

<sup>48</sup> Alkidamas, Sph. 23 in: 'Oratores attici' rec. J. G. BAITER et H. SAUPPE, Zürich 1850 (Anast. Darmstadt 1967), vol. II. p. 164.

<sup>49</sup> Vgl. in RE I Sp. 1535.

<sup>50</sup> Das steht nun seit CHERNISS und SZABÓ fest; man vgl. dazu Á. SZABÓ: 'Anfänge etc.' S. 97 (Anm. 52) und ff.



Möndchen-Quadratur des Hippokrates von Chios<sup>51</sup> geht zwar unmittelbar nur auf Eudemos zurück. Aber es ist nicht wahrscheinlich, daß Eudemos den von ihm zitierten Text des Hippokrates irgendwie modernisiert hätte. Als Peripatetiker hätte er das Wort 'dynamis' wohl eher in aristotelischem Sinne benutzt — wenn er überhaupt etwas an dem ihm vorliegenden Text geändert hätte. Der häufige Gebrauch des Begriffes 'dynamis' geht also in diesem Fragment wohl auf Hippokrates selber zurück. Vermutlich darf man also die mathematische 'dynamis' für mindestens so alt halten.

#### V. 'ALOGOS'

Die Schöpfung des Begriffes 'dynamis' hat nicht nur jene frühere Schwierigkeit beseitigt, die in den Bezeichnungen 'arrhetos' und '(mekei) asymmetros' zum Ausdruck kommt; der neue Begriff zeigt auch, bis zu welcher Grenze die Griechen mit dem Problem der Irrationalität vordringen konnten.

Man liest im zweiten Teil der Definition 3 des Buches X der Elemente: «Eine vorgelegte Strecke soll *rational* (= 'rhetē') heißen, und die mit dieser meßbaren — sei es sowohl der Länge wie auch ihrem Quadrat nach, oder nur dem Quadrat nach — sollen *rational* (= 'rhetai') heißen; und die mit der vorgelegten Strecke nicht meßbaren sollen *irrational* (= 'alogoi') sein.»

Ich möchte anläßlich dieses Zitates drei Dinge hervorheben.

1. Man beachte vor allem, daß die Strecke, von der man ausgeht, *beliebig* gewählt wird. Es folgt nicht sozusagen 'aus ihrer geometrischen Beschaffenheit', daß die betreffende Strecke *rational* (= 'rhetē') ist. Wir wählen eben eine solche Einheit, mit der sie gemessen werden kann, und infolgedessen *ist* die Ausgangsstrecke schon rational. Eben diese Tatsache wird auch durch das Scholion hervorgehoben:<sup>52</sup> *προτεθεισαν εὐθείαν καὶ ῥητὴν ἐνταῦθα λέγει, ἥτις ἀρχὴ μέτρων ἐστίν* . . . In diesem Zusammenhang heißt also 'rhetos' lange nicht mehr dasselbe, wie etwa 'diametros rhetē', z. B. bei Platon.<sup>53</sup>

2. Euklid behauptet, daß alle Strecken rational sind, die in bezug auf die willkürlich gewählte Strecke entweder sowohl der Länge wie auch dem Quadrat nach, oder nur dem Quadrat nach meßbar sind. Diese strenge Terminologie wurde nur dadurch möglich, daß man den Begriff 'dynamis' geschaffen hat.

3. Und zum Schluß: irrational (= 'alogoi') sind jene Strecken, die weder der Länge noch dem Quadrat nach mit der Ausgangsstrecke meßbar sind.

<sup>51</sup> Simplicii, In Aristotelis Physicorum libros IV priores ed. H. DIELS, Berolini 1882, p. 61 ss. Dieser Teil des Werkes wurde auch durch F. RUDIO: Der Bericht des Simplicius über die Quadraturen des Antiphon und Hippokrates, Leipzig 1907 herausgegeben.

<sup>52</sup> Euclidis Opera, vol. V p. 435 (H).

<sup>53</sup> Vgl. Platon, Resp. 546. Nach Platon besitzt ein solches Quadrat eine 'diametros rhetē', dessen Diagonale *annähernd* eine ganze Zahl ist. Mißt man z. B. die Seite des Quadrats in 5 Einheiten, dann ist seine *diametros rhetē* 7.

In der Tat besagt auch das vorhin angeführte Scholion: *ἄλογον καλεῖ ὁ γεωμέτρης τὴν μήκει καὶ δυνάμει ἀσύμμετρον τῇ ῥητῇ.*

Natürlich ist die wissenschaftliche Strenge dieser Definition nicht nur dem Genie des Euklid, sondern auch jener Entwicklung zu verdanken, die die Mathematik der Griechen seit der Schöpfung des Begriffes 'dynamis' durchgemacht hat.

Wir wollen hier noch die Frage näher ins Auge fassen: Warum kontrastiert Euklid im Buch X der Elemente die Begriffe 'rhetos' — 'alogos'? Warum begnügt er sich nicht mit den Termini '(mekei bzw. dynamei) symmetros — asymmetros'? Oder mit anderen Worten: Warum war ein teilweise neues Gegensatzpaar: 'rhetos' — 'alogos' notwendig?

Von dem Gegensatzpaar 'rhetos' — 'alogos' wurde der ursprüngliche Sinn des ersten Terminus ('rhetos') nach der Einführung des neuen Begriffes 'dynamis' modifiziert. Dies war die natürliche Konsequenz dessen, daß es sich herausgestellt hat: was man früher für 'arrhetos' (= 'unsagbar') schlechthin hielt, war *nur in einem gewissen Sinne 'unsagbar'*. Man konnte z. B. keine Zahl für die Diagonale des Quadrats finden, solange man die gesuchte Zahl sich nur als 'Längenmaß' denken konnte. Aber gar nicht mehr 'arrhetos' war dieselbe Diagonale, nachdem man eingesehen hat, daß die gesuchte Zahl ein 'Flächenmaß' sein kann. — Darum wurde nach der Schöpfung des Begriffes 'dynamis' der Terminus 'arrhetos' immer seltener benutzt. 'Arrhetos' war nämlich nicht mehr das 'Unsagbare' schlechthin, denn schließlich kann Euklid im Buch X., indem er sich des Begriffes 'dynamis' bedient, auch höhere Irrationalitäten behandeln.

Man findet einen wahrscheinlichen Beleg dafür, daß höhere, nicht bloß quadratische Irrationalitäten zeitweilig als 'arrheta' bezeichnet werden konnten, in 'Hippias maior' 303 B: «Nichts steht im Wege, daß wenn zwei Zahlen jede für sich irrational ('arrheta') sind, beide zusammen (d. h. ihre Summe) doch bald rational ('rheta') bald irrational ('arrheta') sein kann.<sup>54</sup>

Im Dialog 'Theaitetos' kommt der mathematische Ausdruck 'arrhetos' nicht vor. Das hängt wohl auch damit zusammen, daß an der mathematischen Stelle dieses Werkes eben jene Stufe der wissenschaftlichen Entwicklung geschildert wird, auf der der ältere Terminus 'arrhetos' (in seiner Anwendung sowohl auf die Quadratdiagonale, wie überhaupt auf die Mittlere Proportionale zu zwei nicht-ähnlichen ebenen Zahlen) durch die genauere Bezeichnung: 'der Länge nach unmeßbar (= 'mekei asymmetros') doch meßbar dem Quadrat nach (= dynamei symmetros)' — abgelöst werden konnte.

<sup>54</sup> Übersetzung nach APELT, Leipzig 1918. Wenn 'arrhetos' an dieser Stelle nur solche Irrationalitäten, wie  $\sqrt{2}$ ,  $\sqrt{3}$  bezeichnete, dann könnte ihre Summe *nie* rational sein. Mit dem Terminus 'arrhetos' müssen hier dagegen auch Irrationalitäten bezeichnet werden, wie  $(2 - \sqrt{2})$  und  $(2 + \sqrt{2})$ , deren Summe in der Tat *rational* ist.

Man begegnet dem Adjektiv *'arrhetos'* zweifellos auch noch in späteren Quellen, Scholien und Kommentaren zu antiken Autoren.<sup>55</sup>

Und was die Frage betrifft: Warum bei Euklid das sozusagen neue Gegensatzpaar *'rhetos'* — *'alogos'* eingeführt wird? — möchte ich noch auf folgendes hinweisen. Es handelt sich hier um einen Unterschied der mathematischen Konzeption selbst, der auch eine Beweis für Euklids Rigorosität ist. Es ist kein Zufall, daß der Scholiast eben mit diesem Punkt seine Bemerkungen zu Buch X der Elemente beginnt. Er sagt nämlich — in freier Paraphrase etwa folgendes:<sup>56</sup>

Zweck dieses Buches ist das *'symmetron — asymmetron'*, sowie das *'rheton — alogon'* darzustellen. Denn *nicht* dasselbe ist das *'asymmetron'* und das *'alogon'*. Wie der Kommentator sich ausdrückt: *'symmetra'* oder *'asymmetra'* sind manche Größen untereinander in der Geometrie *'physei'*. Dagegen *'aloga'* oder *'rheta'* sind sie *'thesei'*. Das heißt also: kommensurabel oder inkommensurabel sind zwei Segmente davon abhängig, welche Rolle ihnen in einer geometrischen Figur oder Konstruktion zukommt. Dagegen ist das *'rheton'* oder *'alogon'* die Konsequenz einer willkürlichen Wahl der Ausgangsstrecke.

Auch den Terminus *'alogon'* hat natürlich *nicht* Euklid erfunden. Es scheint zwar, als ob der Sinn dieses Ausdruckes klar und eindeutig wäre, aber sein Ursprung ist bisher doch nicht geklärt worden. Jene Vermutung, die früher Hasse und Scholz,<sup>57</sup> und später K. v. Fritz vertraten,<sup>58</sup> daß nämlich eben *'alogos'* der älteste Terminus der Irrationalität gewesen wäre, läßt sich mit Quellenangaben nicht belegen. Außerdem spricht auch die Wortbedeutung von *'arrhetos'* mehr für eine anfängliche, ursprünglichere Denkweise als *'alogos'*.

Es wird sich lohnen, hier einige voreuklidische Angaben ins Auge zu fassen, die den Ausdruck *'alogos'* in mathematischem Sinne enthalten.

Nicht lange vor der vermutlichen Zusammenstellung der *'Elemente'* durch Euklid hat ein unmittelbarer Schüler des Aristoteles das kleine Werk verfaßt, das heute in der Fachliteratur unter dem Titel *'de lineis insecabilibus'* bekannt ist. In diesem werden die beiden Fachausdrücke *'rhetos'* und *'alogos'* schon in einem ähnlichen Sinne wie bei Euklid benutzt. Das heißt *'rhetos'* hat für diesen Verfasser genau denselben Sinn, wie für Euklid im Buch X. Dagegen benutzt er das Wort *'alogos'* nicht genau so wie Euklid. Z. B. eine Irrationalität wie  $\sqrt{2} + \sqrt{3}$  wäre für den Verfasser der Schrift *'De lineis insecabilibus'* kein *'alogon'* sondern eine Kategorie für sich *z w i s c h e n* *'rhetai'* und *'aloi'*.<sup>59</sup>

<sup>55</sup> Man denke z. B. an Proclus, *In I Euclidis* p. 60 (F). Hätte Proklos an dieser Stelle anstatt *'arrhetos'* das Wort *'alogos'* benutzt, dann hätten wir hier ein unangenehmes und nicht beabsichtigtes Wortspiel: *'alogos logos'*.

<sup>56</sup> Euclidis, *Opera* vol. V p. 414 (H).

<sup>57</sup> Siehe oben Anmerkung 4.

<sup>58</sup> Vgl. *'Zur Geschichte der griechischen Mathematik'* S. 301 — 302.

<sup>59</sup> *De lineis insecabilibus* 968 b 18 ss.

Aristoteles kontrastiert einmal in den *Analytica Posteriora* (76' B 7) die Arithmetik und die Geometrie, wobei er das 'alogon' in den Bereich der Geometrie verweist: ἡ μὲν ἀριθμητικὴ (λαμβάνει) τί περιττὸν ἢ ἄρτιον . . . , ἡ γεωμετρία τί τὸ ἄλογον . . . Kein Zweifel, daß hier 'alogon' eine allgemeine Bezeichnung für das 'Irrationale' ist. Dies impliziert selbstverständlich auch die Gegenüberstellung zu 'rheton'. Der Gedanke, der bei Aristoteles zum ersten Male auftaucht, kehrt später auch bei anderen Autoren wieder,<sup>60</sup> wobei schon beide Ausdrücke, sowohl 'rheton' wie auch 'alogon' benutzt werden.

Übrig sind noch die beiden ältesten Vorkommnisse dieses Begriffes, über die jedoch nur Vermutungen möglich sind. Man findet die eine Stelle bei Platon, Resp. 534 D: «Du würdest doch nicht dulden, daß deine Kinder, 'alogoi', wie die Strecken (ἄλόγους ὄντας ὥσπερ γραμμάς), den Staat lenken . . .». — Man ist darüber einig: es handelt sich hier um eine spaßhafte Anspielung auf einen Begriff der Geometrie.<sup>61</sup> Ja, das Wortspiel könnte umso treffender sein, wenn der Begriff und die benutzten Termini noch ziemlich jung aber immerhin bekannt genug wären . . . Der Vergleich mit den 'alogoi grammai' bezieht sich auf einzelne Kinder, und darum wohl auch auf einzelne Linien.

Die andere Stelle ist der Titel des Werkes von Demokritos: *περὶ ἀλόγων γραμμῶν καὶ ναστῶν*.<sup>62</sup> Man weiß in der Tat auch über dieses Werk sehr wenig — ja so gut wie nichts — um irgendeine Vermutung hinsichtlich des Ursprungs des Begriffes 'alogon' zu wagen. Es scheint auf alle Fälle, daß 'alogos' sich auch hier auf allein stehende Linien bezieht, und weniger scheint es ein Verhältnis (bzw. kein Verhältnis) zwischen zweien oder mehreren Linien (Körpern) anzudeuten. Ich vermute sogar, daß dieser Terminus gar nicht aus der Proportionslehre entstammt. In der Tat benutzt auch das Scholion (ad Eucl. p. 251 H.), das den sog. 'goldenen Schnitt' erklärt, dieses Wort in einem solchen Sinne, der der Vermutung — der Terminus käme aus der Proportionslehre — sozusagen widerspricht: Ἴσθι καὶ τοῦτο, ὅς δι' ἀριθμῶν οὐ δεικνύται ἀλογος γὰρ ἐστὶ ἡ τοιαύτη εὐθεῖα καὶ ἀριθμοῖς οὐχ ὑποπίπτει.

Es sei hier noch bemerkt, daß diese 'alogos eutheia' der Grund einer der wichtigsten Proportionen ist:  $a : x = x : (a - x)$ .

Das eben angeführte Zitat enthält auch sozusagen eine Definition des Begriffes 'alogos': ἀριθμοῖς οὐχ ὑποπίπτει.

Bisher waren beinahe alle Forscher darüber einig, daß Theaitetos derjenige war, der nach der Entdeckung der Irrationalität den Begriff und Ter-

<sup>60</sup> Z. B. Proclus, In I Eucl. p. 60 (F); PAPPUS, Comm. in Book X etc. p. 64—65 (THOMSON).

<sup>61</sup> CHAMBRY sagt in einer Anmerkung zur Übersetzung der Stelle (Coll. des Univ. de France, Paris): «C'est un calembour de mathématicien». — P. SHOREY in seiner Ausgabe des *Staites* (Sammlung Loeb, London—Cambridge, Mass. 1956. 209, e): «A slight touch of humour».

<sup>62</sup> H. DIELS—W. KRANZ: *Fragmente der Vorsokratiker* (8. Aufl.) 68 A 33.

minus *'alogos'* in die Mathematik eingeführt hätte.<sup>63</sup> Ich möchte zwar die Verdienste, die durch die Überlieferung dem Theaitetos zugeschrieben werden — daß er nämlich die Irrationalitäten systematisch behandelt hätte — *nicht* in Abrede stellen. Aber ich glaube doch nicht, daß der Terminus *'alogos'* von ihm stammen sollte. — Woher hat aber dann Demokritos diesen Fachausdruck genommen?

Ich möchte hier folgendes hervorheben. Der Terminus *'alogos'* wird an der mathematischen Stelle des Platonischen Dialogs *'Theaitetos'* (147 B—148 C) nicht gebraucht. Doch wird dasselbe Wort an den nicht mathematischen Stellen des Werkes mehrmals benutzt. Und noch überraschender ist die Tatsache, daß an einigen Stellen (wie z. B. 202 B, 205 D—E) dieser Begriff mit *'rhetos'* kontrastiert wird. In einem nicht-mathematischen Zusammenhang ist dies sehr ungewöhnlich. Mugler hat schon darauf hingewiesen,<sup>64</sup> daß diese Stelle des Dialogs *'Theaitetos'* auf das engste mit dem Atomismus zusammenhängt. Ich vermute nun, daß Platon hier Ausdrücke des Demokritos benützt. Vielleicht hat gerade Demokritos der Terminus *'alogos'* in die wissenschaftliche Terminologie eingeführt. Auch der vorhin erwähnte Passus in Platons *'Staat'* dürfte eine Anspielung auf Demokritos sein.

*'Alogos'* wurde nun der endgültige Terminus der Griechen für die mathematische Irrationalität. Die höheren Irrationalitäten, die man mit diesem Wort bezeichnet hatte, werden — soweit sie sich mit Hilfe der *'dynamis'* bewältigen lassen — im Buch X. von Euklids *Elementen* behandelt. Weitere Irrationalitäten hat erst Leonardo von Pisa im 13. Jh. untersucht.

Padova.

<sup>63</sup> K. v. FRITZ: *'Die Entdeckung der Inkommensurabilität'* in: *'Zur Geschichte der griechischen Mathematik'* S. 302; CH. MUGLER: *Dictionnaire de la terminologie géométrique des Grecs*, Paris 1958 s. v. *'alogos'* S. 48.

<sup>64</sup> MUGLER: *'La physique de Platon'*, Paris 1960. S. 143 ff.



## MAGIC ELEMENTS IN THE PRAYERS OF THE HELLENISTIC MAGIC PAPYRI

### 1. NAME OF THE EXAMINED GENRE OF PRAYERS IN THE ANCIENT TEXTS AND IN CLASSICAL PHILOLOGY

The subject of our research is the genre that in the collection known under the title *Papyri Magicae Graecae*<sup>1</sup> appears in the form of metric, most frequently hexametric, verse insertions,<sup>2</sup> beside the description of magic acts, magic prescriptions, amulet texts and magic words. These prayers addressed to the gods are generally called ὕμνος and sometimes ἐὶχὴ (thus e.g. PGM IV. 2785). The more general usage of the term «hymn» has also been adopted in special literature.<sup>3</sup> This name refers, on the one hand, to the affinity with ancient Greek literature, viz.: «. . . Die hexametrischen Hymnen schließen an die griechische Hymnenpoesie»,<sup>4</sup> and, on the other hand, it also takes out this genre from the environment of the texts of the papyri regarded as magical. This was formulated most pregnantly by M. P. Nilsson. According to him the introductory parts are related to the cultic hymns, while the description of the magic acts belongs to magic literature.<sup>5</sup> On the next page of his study Nilsson gets into a self-contradiction in regard to this sharp separation. Here he speaks about «on the whole magic hymns» (PGM IV. 2242—2347, I. 315, IV. 2901 ff., the whole of XXIII),<sup>6</sup> however, without defining by what these hymns are made magical. He does not forget either, why he applies the term «Gebet» also on texts of the same type (III. 62, I. 200).<sup>7</sup> The term «Gebet» is also used by S. Eitrem for

<sup>1</sup> K. PREISENDANZ: *Papyri Magicae Graecae I—II*. Leipzig—Berlin 1928—1931.

<sup>2</sup> The metric texts are selected, published and explained by E. ABEL: *Orphica*. Leipzig—Prague 1885. NILSSON calls the works in question hymns and states that most of them are hexametric, with the exception of the long Selene hymn, which is trimetric (IV. 2242—2347), and the initial verse of the Apollo hymn, which consists of one trimeter: M. P. NILSSON: *Die Religion in den Griechischen Zauberpapyri*. Bulletin de la Societé de Lettres, Lund, 2 (1947). Idem in: *Opuscula selecta III*. 1968. 129—166.

<sup>3</sup> E. ABEL: *op. cit.* passim; M. P. NILSSON: *op. cit.* passim; E. HEITSCH: *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*. Abh. der Akademie der Wiss. in Göttingen, Phil. hist. Kl. 49 (1961) passim; D. WORTMANN: *Neue magische Texte*. Bonner Jahrbücher. Köln—Graz 1968. pp. 168, 56—111, passim; Zs. Ritoók: *Egy új görög varázspapirusz (A New Greek Magic Papyrus)*. Antik Tanulmányok 1976, passim.

<sup>4</sup> M. P. NILSSON: *op. cit.* p. 165.

<sup>5</sup> M. P. NILSSON: *op. cit.* p. 131.

<sup>6</sup> M. P. NILSSON: *op. cit.* p. 132.

<sup>7</sup> M. P. NILSSON: *op. cit.* p. 154.

PGM VII. 779, *viz.* «mantisches Gebet», but his definition is not on the level of a genre theory, *viz.* : «. . . einzelne Rezepte möchten wir geradezu theurgisch überarbeitete Gebete ansprechen».<sup>8</sup> Besides the denominations «prayer» and «hymn», the term «magische Gesänge» also occurs in special literature,<sup>9</sup> in connection with the more ancient elements of the texts (which are just regarded by Nilsson in a particular way as hymns).<sup>10</sup> The designation applied by Wessely to the hymns, however, is more recently used by Bonner in connection with the short amulet texts in his large monograph, *viz.* he calls the short verses or magic texts carved on statues of gods : «charms or incantations»,<sup>11</sup> and he renders the phrase *ἐπάσματα* of Gregory of Naziane with the word «incantation» also earlier.<sup>12</sup>

In short, the metric, and mostly hexametric, verses are called by special literature sometimes «hymns», sometimes «prayers» and sometimes «magic songs». The unclarified character of the terminology arises from the fact that the verses have not been so far analysed properly either from the viewpoint of the contents or from that of the form. Thus, even that is not clarified, whether they fit in the magic environment of the papyri, or whether they themselves also contain magic elements, or they are insertions prepared with other intentions and their magic power is only due to their textual environment. The latter possibility must be rejected, because no essentially alien texts could get into the texts very strictly prescribing and observing the magic rites. In one way or the other, the insertions also had to serve the same purpose as the unambiguously magic parts of texts (description of magic acts, amulets, magic words), *viz.* the producing of the magic effect. Our preliminary working hypothesis is that the verse insertions placed beside the unambiguously magic acts, prescriptions and amulet texts, in a certain sense, must also be magic, *i.e.* in some way they must satisfy the same rules as the other elements of magic. Our research has, therefore, two main points of view, *viz.* :

- a) to collect the means and requisites of magic and magic literature ;
- b) to examine, whether they can be shown in the verse insertions of the PGM.

We shall extend our research also to the magic words of the PGM, on the one hand because they are frequently built in the verses themselves with or without assimilation, and on the other hand, because the regularities discovered in them will presumably help us to analyse also the verses themselves.

<sup>8</sup> S. EITREM : *Mana und «Ausfluß» in griechischer Magie*. *Ellênika* 4 (1953) pp. 190 – 197, esp. p. 195.

<sup>9</sup> K. WESSELY : *Griechische Zauberpapyrus von Paris und London*. *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*. Philosophisch-historische Klasse, Wien, 2 (1888) pp. 27 – 208, esp. p. 36.

<sup>10</sup> M. P. NILSSON : *op. cit.* p. 131.

<sup>11</sup> C. BONNER : *Studies in Magical Amulets Chiefly Graeco-Egyptian*. Oxford 1950. p. 22.

<sup>12</sup> C. BONNER : *op. cit.* p. 3.



## 2. STRUCTURAL ANALYSIS

The structure of the prayers is very simple, *viz.*: α) addressing the deity : invocation ; β) description of the habit of the deity, conjuring up of the divine figure, this is the evocation proper that has two methods, *viz.*: a) evoking his properties with attributes ; b) enumeration of his deeds with short relative clauses, the formula of this is : you who have done this, who were here, etc. ; γ) repetition of the calling and invitation to action. This structural scheme can be found in the verses of the PGM almost without exception. This is the structure also of one of the most complete and most beautifully formed pieces, *viz.* the so called Selene prayer (IV. 2785—2809) that will be regarded by us as a model verse exactly on account of its structural lucidity, metric perfection and other poetical merits. The invocation of the Selene prayer (line 2785) is as follows :

ἐλθέ μοι, ὦ δέσποινά φίλη, τριπρόσωπε Σελήνη.

The whole of the prayer is a mighty evocation, then the last line (2869) is a repeated calling and invitation to action :

ἐλθέ ἐπ' ἐμαῖς θυσίαις καὶ μοι τὸδε πρᾶγμα ποιήσον.

The vocative of the deity is regularly missing from the imperative of the calling, since the request is addressed to the figure already conjured up. Already the structural characteristics show that however close the relationship with the cultic hymns is, the difference also manifests itself immediately. In the last line or lines of most of the Homeric hymns there is no request, there is rather a promise, *viz.* :

αὐτὰρ ἐγὼ καὶ σεῖο καὶ ἄλλης μνήσομ' ἀοιδῆς

(*e.g.* in the Demeter hymn). Some Homeric hymns pray for the benevolence of the deity, and the Orphic hymns, in regard to age and religious world concept standing closer to the syncretic and Hellenistic magic texts, similarly request the god only to stand beside them, to listen to their supplication (permanent formulas are : *κλῦθι, ἐλθέ* and their synonyms). The Selene prayer of the magic papyrus, however, going beyond the above Orphic formula (line 2854), says the following : «accomplish the action !». The difference is essential. *As long as the deity is only present at a sacrifice, or graciously accepts it, we have to do with a cult or a sacrificial rite. When, however, a deity is evoked to such an action that is not done by the believer, because he cannot do it, then they invite to the setting into action of a superhuman power.* The Selene prayer not only invokes the deity but it also compels him to do certain work. And the compelling is unambiguously a magic phenomenon. The magic element, the compelling, can, therefore, be pointed out already in the structure of the Selene prayer in

an explicit form. If, however, we continue to examine the prayer and the other verses called hymns, we also find other forms of compelling, sometimes in an explicit, but mostly rather in an implicit form. These represent all those elements of compelling that constitute the magic essence of the magic words and the amulet texts, and therefore they leave the mark of the magic character also on the verses called hymns by special literature.

As we have shown a magic compelling in the macrostructure (whole structure) of the hymns, this can be shown in the same way also in the microstructure (sentence formations, locutions, etc.). The research covering the microstructures shows that the poetical and stylistic characteristics of this genre are constituted just by the application of all the means that render a thing magical. Thus, according to the evidence mentioned by us below, the genre is defined as magical not only by the structure but also by the poetical and stylistic characteristics.

### 3. POETICAL AND STYLISTIC CHARACTERISTICS OF THE GENRE

#### A) *The compelling*

The compelling character already pointed out in the third part of the structure is also the essence of the first structural element, *viz.* the invocation, of the prayer discussed here, since in fact the invocation had a compelling power in its original, ancient form also in itself, *viz.* at the time of the belief in the name magic even the mere utterance of the name had an evoking power. The vocative element of the invocation that compels the *person* of the deity, originates from the name magic. The essence of the second element of the invocation, the imperative, is the demand, the invitation. This indicates to *what action* the evoked person is compelled. The side by side appearance of the imperative and vocative characterizes the oldest working songs to be regarded as magical (*ἀλεῖ, μύλα, ἀλεῖ*), as well as the invocation of the epic, in its origin also to be traced back to magic antecedents (*Μῆριν ἄειδε, θεά*).

#### B) *The repetition*

For the increase of the compelling character of the syntagmatic structure of invitation brought about from the vocative and the imperative, as from the oldest monuments through the Greek and Roman poetry imitating magic to the Hellenistic papyri, uniformly the repetition was used most frequently and in the most different forms. *The simplest form of repetition* is the unchanged repetition of the word or words. The most ancient and most frequent variant of this is the repetition of the imperative (*ἀλεῖ μύλα, ἀλεῖ*). The repetition of the imperatives comprises already two magic elements (first: the imperative as compelling, second: the repetition), while the vocative joining these is the

third magic element. Thus the following formula, *viz.* Do it, X, do it! is one of the most effective magic elements. It is also used by the magics of poetry, increasing the compelling power by the fact that they also repeat the above formula refrain-like. In a line of Catullus, also to be regarded as a magic song, the Parcae stimulate the spindles to work as follows:

*Currite ducentes sub tegmina, currite, fusi*<sup>13</sup>

The magic refrain of Vergil, very close to the above line even in its phrasal, goes as follows:

*Ducite, ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.*<sup>14</sup>

In the magic texts we find numerous manifestations of the simple repetition. In order to arouse the magic effect, frequently the end of an intelligible word is repeated, bringing about by this an unintelligible relationship *Πυριπγάννξ Νυξίω* (XII. 291).<sup>15</sup> The repeating applications of magic words can bring about also other kinds of repetition, *viz.* the very frequent *πανφόρβα φορβαρα* is not only a simple repetition, but also a *repeating secondary word-formation*. In my opinion the *figura etymologica* must be regarded as a variant of the repeating secondary word-formation, whose application renders a strongly magic character to the first line of one of the texts published by D. Wortmann, *viz.*: *δεσμεύω σε δεσμοῖς*.<sup>16</sup> The word repetition and the *figura etymologica* contain such an element that becoming independent creates a new magic means. This is the *alliteration*, the repetition made on a phonetic level that in its efficiency has become not only a means, but also a demanded requisite of the magic texts. It is general as in the poetry of the primitive peoples, as in the archaic Roman poetry (Ennius), and we can feel a fine poetical care in the following two lines of Seneca which depict the dressing of a pontiff preparing to magic with a multiple alliteration and with a word repetition, *viz.*:

*ipse funesto integit vates funesto corpus  
lugubris imo palla perfudit pedes . . .*<sup>17</sup>

In the two lines of Seneca the alliteration appears, on the one hand, as a requisite of the magic texts and, on the other hand, as a conscious archaization. The archaization itself also gives a magic power, just like the reference to any old and distinguished thing (we return to this later on). The forms of repetition discussed so far, *viz.* the word repetition, the *figura etymologica* and the alliteration, do not belong to identical textual levels. *The alliteration is repetition*

<sup>13</sup> Catullus: 64: 327, 333 and continued refrain-like.

<sup>14</sup> Vergilius: Bucolica. Ecloga VIII. 76, 79, 84 and continued refrain-like.

<sup>15</sup> About this recently Zs. RITÓK: *op. cit.* 15.

<sup>16</sup> D. WORTMANN: *op. cit.* p. 90: A. col. Bindezauber, 1.

<sup>17</sup> Seneca: Oedipus 561—562.

on a phonetic level. In the texts of the PGM it is quite general in the magic words, but it is very frequent also in the verses. The first two lines of the Selene prayer, with regard to its structure to be regarded as a model, are as follows :

ἐλθέ μοι, ὦ δέσποινα φίλη, τριπρόσωπε Σελήνη,  
 ἐμμενίη δ' ἔπακουσον ἐμῶν ἱερῶν ἔπαιδιῶν<sup>18</sup>

and there is an alliteration also in the subsequent line. In the prayers attaining a lower artistic level the alliterating magic words are perhaps meant just to fulfil the poorer realization of the alliteration, and perhaps also this reason plays a role in the otherwise unjustified appearance of certain deities, viz.:

πάσα φύσις τρομέει σε, πάτερ κόσμιοι, Πακερβηθ<sup>19</sup>

In the artistically even more simple texts the alliteration is realized by the arbitrarily interjected magic words. This can also explain the popularity of the formula *μασκελλι — μασκελλω*. The magic words with acrostichon and telestichon have a magic effect related to the alliteration. Such a variant is mentioned by one of Wortmann's magic papyri, viz. *Γενιομουθιγ, Δημογενηδ*.<sup>20</sup> The alliterating repetitions of the *figura etymologica* already touch the *syntactic level of the text*. Besides the above mentioned text of the Wortmann papyrus (*δεσμεύω σε δεσμοῖς*) I would place here the frequent formula *θεῆ θεῶν* of the PGM, and the phrase *Χαρίτων τρισσῶν τρισσαῖς μορφαῖσι* of our model text,<sup>21</sup> in which the different forms of the number three, with the building in of the number playing an important role in magic, fulfil also the demand of numerology.

We think to have discovered the fulfilment of the demand of repetition also on the *metric level of the texts*. As we have already mentioned, the greatest part of the prayers were written in hexametric form, and the hexameter, even in spite of its diversity and possibility of variation, is a *repeating metre*. Nilsson states just about the hexametric «hymns» that they point back to the most ancient period of Greek magic and they are relics of ancient traditions.<sup>22</sup> We also know that the epics written in hexameter also had magic antecedents.<sup>23</sup> According to our assumption the repeating character of the hexameter is the *repetition manifesting itself on the metric level*, which was definitely a requirement of the magic prayers. This metric regularity is even supported by those few, above mentioned exceptions, which are written in iambic trimeter (note 2) and in anapaestic lines (the so called Thief magic : PGM V. 172—179), since,

<sup>18</sup> PGM IV. 2785—2789.

<sup>19</sup> PGM I. 305.

<sup>20</sup> D. WORTMANN : *op. cit.* p. 98.

<sup>21</sup> PGM IV. 2794.

<sup>22</sup> M. P. NILSSON : *op. cit.* pp. 131—132.

<sup>23</sup> K. MARÓT : *A varázslaltól az eposzig* (From the Magic Song to the Epos). *Ethnographica* 69 (1958) pp. 505—536, *passim*.

after all, these are also repeating metres. The metrics and rhythmic forms of the magic text published with the study of Zs. Ritoók are considerably different from the hymns prepared on the model of the ancient texts, but in my opinion its homoeoteleutic and rhythmic form and its parallel composition expounded and beautifully analysed by the author of the study<sup>24</sup> fulfil an identical demand, in another age and with new means. However, repetition is the essence also of this rhythmic form, and the monotony of the repetition is directed to compelling.

The examined magic texts show the regularities of the repetition also on another level, *viz.* they have *parallelism*. In my opinion, in the second structural element of the hymns, in the evocation, the relative clause following the series of attributes, and the alternation of further relative clauses, must be regarded as parallelism. The model prayer mentioned by us is built up completely on this principle, and in this respect its aesthetic value is higher than that of Orphic hymn No. I, in which at the place of the clauses with relative pronoun we find participial structures, and on account of this the text has an emphasised enumerating character. The enumerating character provides less than the parallelism only from the aesthetic point of view and not from a magic view point, because the enumeration has many variants and a magic power was attributed to each of them. E. Norden in his «Agnostos Theos» analysing a huge material deals with the compositions with participles and with relative clauses, and exactly after the examination of the clauses of the Selene prayer beginning with ἡ he arrives at the conclusion that this structural form is not purely of Hellenic origin, but it admits of eastern influence.<sup>25</sup>

Thus, the parallelism observed above enriches the appliances of the prayer with another new element, *viz.* with orientalism (more of this later).

### C) *The enumeration and the demand on completeness*

In the second structural element of the prayers, in the evocation, on the one hand, the monotony of the enumeration is magical, and on the other hand — and this is the essential point —, the enumeration aims at the *full* approach of the personality of the deity. The *demand on completeness* is one of the most important components of the magic compelling that can perhaps be most easily disclosed from the texts. It is easy to disclose already on account of the fact that attention was drawn to its importance already by the ancient authors. Iamblichos saw the reason of the complete variability of the written letters and the uttered sounds utilizing every possibility, in the circumstance that if any of the names of a god is left out from the enumeration, the god will

<sup>24</sup> Zs. RITOÓK: *op. cit.*

<sup>25</sup> E. NORDEN: *Agnostos Theos*. Leipzig—Berlin 1913. p. 172.

feel offended, but if the letters are arranged according to every possible variation, then the name will definitely be contained by one of these.<sup>26</sup> A demand on completeness with compelling power is shown by the fact that all the twenty-four names of the Sun-god changing every hour must be enumerated<sup>27</sup> and that the names and attributes of the gods must be arranged so that they should contain every vowel. This is why the phrase *Ιαω Σαβαωθ δ ὄν θεός βοήθει*<sup>28</sup> occurs very frequently in the texts of the PGM. The completeness of the letters and the complex of the functions are combined in that Dionysus hymn, which consists of 26 hexameters. The first of these is the prooimion, the last one is the *ἔφύμνιον*, while the remaining 24 lines enumerate the qualities of the god in alphabetic order (Anthologia Palatina IX. 524, the same in Abel's Orphica: p. 284). A demand on completeness, is indicated by the invocation of the whole of the world. This can be fulfilled by a long enumeration covering everything (thus PGM VII. 352 ff.), which is perhaps not accidentally closed down by a magic word with a characteristic letter variation, viz.: the initial word root is the secondary word-formation of the particle reminding just of the invoked cardinal point, the *βυθός*, with the sound group *βυθουραρα*, referring to another world unit, *οὐράνος*. The completeness of the world is conjured up also by the threatening of the dead in one of the Wortmann Papyri with indication of the three main cardinal points.<sup>29</sup> In the same way, the invocation of a hexametric verse of poetical value also visualizes the three cardinal points with the help of the attributes given to the god addressed, to Bombo, viz.: *Νεστειρή χθονή τε καὶ οὐρανὴ μολέ Βομβώ*.<sup>30</sup> According to the non-magic thinking the enumeration of the attributes felt to be necessary for the full evocation of the deity would be unnecessary, since after all the power of the deity is defined and circumscribed already by the utterance of his name. In the magic thinking, however, this is also one of the means of compelling, viz.: the god may use *all his qualities* to the benefit of the person doing the magic. Dornseiff explains the accumulation of word fragments in a similar way.<sup>31</sup> According to him the magic word is effective also in its whole, but its particles have an active force also separately, and they can display this only if they are uttered also independently.

<sup>26</sup> Iamblichos: De mysteris Aegyptiorum 5, 21.

<sup>27</sup> PGM III. 496.

<sup>28</sup> C. BONNER: *op. cit.* p. 12.

<sup>29</sup> D. WORTMANN: *op. cit.* p. 92, C. col. 9–11.

<sup>30</sup> Hippolytos: Refutationis omnium heresum libri IV. 35, 5. The text is qualified a poetical work and published by E. HEITSCH: *op. cit.* p. 171. He also attempts the identification of the form *Βομβώ* with the publication of the various readings (*Βαυβώ*, *Βομώ*): the evoked deity is Brimo-Hecate.

<sup>31</sup> F. DORNSEIFF: Das Alphabet in Mystik und Magie. Stoicheia. VII. Leipzig—Berlin 1925. p. 65.

D) *Gradation and creation*

The gradation is a peculiar, intensive variety of the enumeration. This can be a magic requisite also in itself, as a means of the arousing of the extatic state. One can gradate the most different things, and the magic gradation lies not so much in the saying of the magic text by Lucan's Thessalian witch, but rather in the way of saying it, *viz.* she runs her sound intensity over a scale extending from silence to a loud shouting.<sup>32</sup> The description of the state preceding the magic action results in the *gradation of the tenseness of the atmosphere*, *viz.* nature is waiting in astonishment before the sounding of the real magic word (the non-metrically formed text uses parallelism and homoeoteleuton that is poetical means held by us magical already earlier: *οὐ ἡ γῆ ἀκούουσα τὸ ὄνομα ἀνοίγεται, οὐ οἱ δαίμονες ἀκούοντες τὸ ὄνομα ἔμφοβοι τρέμουνσιν, οὐ οἱ ποταμοὶ καὶ αἱ θάλασσαι ἀκούοντες τὸ ὄνομα ἔμφοβοι τρέμουνσιν, οὐ αἱ πέτραι ἀκούουσαι τὸ ὄνομα ῥήσσουνται.*<sup>33</sup> Only after the natural and emotional preparatory gradation sound the omnipotent magic word: *Adónai—Iaó—Abraxas*, as the most important and most effective element of the enumeration.

The quantitative increase, very frequent in the magic texts, must be held a similar gradating method. Dornseiff, in connection with the gradually increasing angel names of a Coptic papyrus, recognizing the mixing of numerology and mysticism of letters, attempts a more profound explanation.<sup>34</sup> The gradually increasing Coptic angel names, just like the letter variants gradually arriving at the real magic word (*Melibu, Melibau, Melibaubau, e.g.* in PGM VII. 379 and 384), contain a new magic element, *viz.* the gradatingly approaching and completing creation. According to the conception of the primitive analogical magic, the building up and evoking of a thing covering all details is identical with the creation of the thing concerned. (This was the case especially in Egyptian magic; on the vivifying of the statues of gods *i.e.* on the creation of their beings Budge and Bonner give detailed analyses.)<sup>35</sup> We have Roman literary evidence about the fact that the creation of the divine figures by gradation could not be unfamiliar to Roman magic either. Ovid first unwraps the moon from the shapeless darkness of the night, and then he unveils its goddess with a form creating, enumerating gradation, *viz.*: *Nox, Luna, Triceps Hecate.*<sup>36</sup> Seneca builds up the prayer of his *Medea*, consisting of nearly hundred lines,<sup>37</sup> on the distinguishing power of the qualities and on their total fullness. In this he approaches the fullness of the being of the goddess evoked

<sup>32</sup> Lucanus: *Pharsalia* VI. 685 ff.

<sup>33</sup> D. WORTMANN: *op. cit.* 72: I. 1, 28—32.

<sup>34</sup> F. DORNSEIFF: *op. cit.* p. 65. The divine names formed from the chaotic confusion of letters are held by him similarly birth: *ibidem*: p. 40.

<sup>35</sup> E. A. W. BUDGE: *The Gods of the Egyptians* I—II. London 1904. I. p. 430.

<sup>36</sup> Ovidius: *Metamorphoses* VII. 170 ff.

<sup>37</sup> Seneca: *Medea*. 770—850.

with the gradating enumeration of the functions differing in their intensity. The apostrophe *Phoebe* is addressed to the undifferentiated moon-goddess. The name *Trivia* designates two of the moon-goddesses, viz. : *Diana* and *Hecate*. By the mentioning of *Dictynna* the author wants to delimit the desired aspect of the still undifferentiated *Trivia*, viz. the wild massacring. The meaning of *Perseis*, daughter of *Perses*, is the euphemistic circumscription of the already unambiguous *Hecate*-figure with the paternal name. And at the end of the prayer at last *Hecate* appears with her real name, created by this in her full power, compelled to assume magic power in the course of the creation. (With the quotation of the examples of classical poetry we follow E. Norden's method, who accounts for his method as follows : «Denn daß Catullus und Horatius, wenn sie Kultlieder dichteten, nicht bloß literarischen Vorbildern, sondern einer damals wohl noch lebendigen Praxis folgten, ist mir wahrscheinlich»<sup>38</sup>). The varying play with the name *Iao* in the PGM IV. line 964 and III. line 583 must be held similarly a procedure of creating from shapelessness.

#### E) *Mysticism of letters and numerology*

Mysticism of letters and numerology are so general in the texts of the PGM (just like in all other magic texts) that we deem it sufficient to mention only a few examples. Besides the number three dominating in magic, in the PGM, on account of the seven vowels of the alphabet meaning completeness of the world, the number seven also receives a significant role. Greek and Roman magic unambiguously stand under the domination of the number *three*. In the texts of classical poetry the accumulation of the variants of the number *three* (cardinal numbers, ordinal numbers, distributive terms, multiplying numbers) also renders a possibility for the gradated alliteration. Vergil almost luxuriates in the alliterations :

*Terna tibi haec primum triplici diversa colore*  
*licia circumdo, terque haec altaria circum*  
*effigiem duco. Numero deus impare gaudet.*

Another quotation :

*ter centum tonat ore Deos, Erebumque Chaosque,*  
*tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianae.*<sup>39</sup>

Ovid also fulfils the same magic and poetical demand :

*ter se convertit, ter sumptis flumine crinem*  
*irroravit aquis, ternis ululatibus ora*  
*solvit . . .*<sup>40</sup>

<sup>38</sup> E. NORDEN : *op. cit.* p. 160.

<sup>39</sup> Vergilius : *Bucolica*. *Ecloga VIII.* 73 — 75. and *Aeneis IV.* 511 — 512.

<sup>40</sup> Ovidius : *Metamorphoses VII.* 189 — 190.



The various forms of the number *three* are varied also by our model text, the Selene prayer of the PGM IV., extending the scale with another possibility, viz. it incorporates the number into attributes.<sup>41</sup> Dornseiff interprets the phrase *οἱ τρεῖς κννοκέφαλοι* of a passage of the same papyrus (IV. 1003) by saying that it came into being for the sake of the fulness of the magic perfection. Nilsson sees the same reason in the arranging side by side of the divine names *Iao—Sabaoth—Adonai* of identical person.<sup>42</sup> Lucian reports that the magic word of formidable strength consists of three syllables.<sup>43</sup> The stressed role of the seven vowels<sup>44</sup> in the PGM faced with the dominating number *three* resulted in the speculative mixing of the two numbers, viz. : *Iao* is therefore the most favourite divine name and magic word, because it consists of three letters, and these three letters are just the beginning, the middle and the end of the series of the seven vowels. The completeness with a compelling force of beginning, middle and end, beyond the magic character, shows already the marks of syncretistic gnosticism.

#### F) *Letters and magic operations : magic circle and defiction*

It could appear that in our expositions made so far we attributed a gratuitously great significance to the letter plays, and these are in fact rather plays reminding of children's jokes, than magic means. Our attention, however, is drawn to their importance not only by the circumstance that they subject the letters to the same regularities as the words with a sense, word structures and even whole verses, but also by the opinion generally spread in antiquity, according to which the operations made with letters analogically affect the subject of the magic: «*Infirmis sanguis cui currenit multum, et non poterit restringere, scribe de sanguine eius in fronte ipsius de grano turis nomen ipsius inversis litteris apices deorsum et stat.*»<sup>45</sup> The letters have a magic power also in themselves for those who cannot write or read,<sup>46</sup> and this is that can make them of similar or equal value with the magic power of words having a sense. This justifies our searching for regularities in the letter variations of the texts of the PGM,<sup>47</sup> and that we parallel these regularities with the texts and eventually with the restrictions of the magic actions. The first regularity of letter

<sup>41</sup> PGM IV. 2823—2825.

<sup>42</sup> DORNSEIFF: *op. cit.* 39; and NILSSON: *op. cit.* p. 134.

<sup>43</sup> Lukianos: Philopseudes 35.

<sup>44</sup> In the Coptic writing entitled «Mystery of the Greek Letters» they mean seven races: DORNSEIFF: *op. cit.* p. 33—34.

<sup>45</sup> The Medic. Plinii I. 7 is quoted by E. HEIM: *Incantamenta magica. Fleckenisens Jahrbücher*, Suppl. 19 (1893) p. 555.

<sup>46</sup> BONNER: *op. cit.* p. 193.

<sup>47</sup> HARNACK also draws our attention to the fact that the resonant jumble particles in the magic texts of the pagan world, characteristic of early shamanism, are strictly and systematically arranged. He does not speak, however, about the arranging principle: A. HARNACK: *Pistis Sophia*. Berlin 1891. VII, 2.

variations of this character was brought about by the belief according to which the desired divine name is surely hiding in the letter variations. According to Dornseiff this is the surrounding or encircling of the name.<sup>48</sup> I hold the magic words of the PGM IV. 2849, *viz.* Δαμνῶ, Δαμνομένηα· Δαμασάνδρα· Δαμνοδαμία, for such an encircling because in this line the magician draws gradually smaller and smaller circles around the real name (smaller circles from the viewpoint of conceptual definition and not from that of the size). We find a similar method also on one of Wortmann's Papyri.<sup>49</sup> The telestichons, as series of letters returning into themselves (Wortmann's passages quoted already, *viz.*: Γενιομονθιγ, etc.), and even more evidently the palindromes, must unambiguously be regarded as formations symbolizing circles. In my opinion the frequency of these and the almost exclusive leading role of the magic word *ablanathanalba* can be attributed not only to the fact that they do not mean a counter-magic even if we read them reversed, but also to the circumstance that they can be in phonetic and letter form incorporated symbols of the magic circle playing such an important role in the magic action. We could quote many palindromes from the PGM (I. 140, III. 153, IV. 197), where a palindrome is the unavoidable invocation of Typhon. Thus, the palindrome is interpreted by us as a magic circle, and our opinion is not very distant from the conception of Delatte, *viz.* «es seien im Kreis geschriebene Symbole und Anrufungen der Sonnengotttheit, ihr Uhrbild die sich in dem Schwanz beißende Schlange»,<sup>50</sup> although according to us the simple magic circle plays a more important role in the texts than the Uroboros serpent of gnostic character, formed with a greater philosophical demand. Hecate's magic ring having a magic power also appears as a magic means symbolizing the magic circle (PGM IV. 2632). Kerényi's study<sup>51</sup> has brought us nearer to the understanding of the phenomenon of the magic circle, and relying upon his interpretation I propose to reject the explanation of Kiessling—Heinze on the magic circles of Roman literature. According to them, namely, the magic circle symbolizes the rotation without will and sense of the enchanted person, while in my opinion the magic circle is that circle from which one cannot step out and by which one is captivated. I would interpret also the following magic word similarly: «ο turbo, maritum meum adducito». <sup>52</sup> In our formulation we have unwillingly created a relationship between the circle on the one hand, and the captivating, fastening to a place and nailing down, on the other. The verbs entwine, tie down and fasten are almost synonyms also in the Hungarian language. With Theocritus,<sup>53</sup>

<sup>48</sup> DORNSEIFF: *op. cit.* p. 54.

<sup>49</sup> WORTMANN: *op. cit.* 62, No. I. 40—45.

<sup>50</sup> A. DELATTE: Musée Belge 18 (1914) 12 and 28.

<sup>51</sup> K. KERÉNYI: Napleányok (Daughters of the Sun). Budapest 1948. Passim.

<sup>52</sup> A. KIESSLING—R. HEINZE: Q. Horatius Flaccus. Oden und Epoden. 1930. p. 557. They also quote the refrain of Vergil.

<sup>53</sup> Linguistic analysis of the magic texts of Theocritus: WESSELY: *op. cit.* 27; and BONNER: *op. cit.* p. 43.

from the linguistic point of view standing nearest to the texts of the magic papyri, the fastening appears in the same way, *viz.* *ὄν δὲ νιν ἐκ θνέων καταδήσονται*,<sup>54</sup> as in the magic papyri (IV. 276: *φίλτρο-καταδεσμός*). We see the analogy of this fastening or defiction (which in magic can also be done in deed, *e.g.* with puppets, etc.; with Vergil this happens with the effigies, Aen. IV.) in the fact when the texts compel only one quality, only one active force of the deity evoked or already compelled into a magic circle. Usener also draws attention to the fact that «Zur erhofften Wirkung ist das *treffende* Wort die wichtigste Bedingung» (author's italics).<sup>55</sup> This can be realized with the uttering of the name of a definite active force of a deity having many names (Brimo-Hecate: PGM IV. 1211, similarly Apollonios Rhodios Arg. III. 1211); with the invocation of a personified attribute seizing a feature of the deity, *e.g.* in one of Wortmann's texts for getting into the Tartarus, *viz.*: *κελεύω σοῖ, κλείς . . .*<sup>56</sup> A Hermes prayer from Poimandres in the invocation does not evoke the name of the deity, but only three of his epithetons. This way of expression is called by Pradel magic,<sup>57</sup> while I, making a stricter interpretation within the term magic, regard it as a defiction.

Among the defictions of a single definite feature of the personality one of the most educative ones is the love magic entitled the «Sword of Dardanos» (PGM IV. 1740—1755). In this a *pars pro toto*-like letter magic is carried out with the names of the gods of love. The magic is done with one letter each of the two names, but in a peculiar way not with the initial letters that would be obvious, and not even with some letters of medial position, but with the terminal *eta* and *sigma* letters, respectively. Since we have to do with a love magic, therefore the stressing of the two suffixes indicating the grammatical gender of the words and, in the case of names, the feminine or masculine character of the persons, cannot be a mere accident. In the fertility rites and cults, and even in the love magic, the parts of body determining the sexual character could come to an independent life. *The stressing of the grammatical gender means a magic defiction analogous with this.*

### G) *The authoritative principle and the oriental character*

The magic texts, in order to prove their own effectiveness to others, and to strengthen the person doing the magic in his own action, generally refer to authorities. For a magician every ancient thing was an authority. Homer is frequently quoted in the PGM, and there exists also an independent magic

<sup>54</sup> Theokritos II. 10 ff., preceding it also in line 3.

<sup>55</sup> H. USENER: Götternamen . . . p. 336.

<sup>56</sup> WORTMANN: *op. cit.* 77, I. 1, 57—59.

<sup>57</sup> F. PRADEL: Griechische und süditalienische Gebete. Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten III., Giessen 1907. 293 ff.

text entitled «Homer prophecy».<sup>58</sup> The figure of Orpheus comprises the ancient character and the reference to the magician ancestor. Apollonios of Tyana, Pithys, Manethon, etc. are also magician authorities. Certain myths were also believed to have magic power, thus in the Oslo papyrus the author wants to make his sweetheart similar to Penelope.<sup>59</sup> The sorceresses of Roman literature refer in the same way to the authorities of love magic, viz. Circe and Medea.<sup>60</sup> In these Roman examples the new indispensable requirement of magic, the *oriental character*, is formulated with an artistic consciousness, by laying a stress upon the figures of Medea and Circe. The assumption of the artistic consciousness manifesting itself in the formulation of the cultic texts is justified not only in the Late Roman examples but also in the earlier Greek texts. This is shown by the accurate formulation of Plato, viz.: *ὡσπερ ἐν ταῖς ἐδχαῖς νόμος ἐστὶν ἡμῖν εὔχεσθαι* (Kratylos, 400 E). In the syncretistic world of the magic papyri the mass of the oriental gods and the nonsense words of oriental sounding is already entirely natural, but our Roman texts draw our attention to the fact that the combination magic and orientalism had taken place already earlier. The Erichtho of Lucanus is Thessalian, the Elissa of Justinian is Carthaginian,<sup>61</sup> and moreover already Dido doing barbaric magic is also regarded as oriental. The Lucius of Apuleius travels to Thessaly to get acquainted with witchcraft. Lucian states that according to the Greeks and the Romans Egypt is the land of magic.<sup>62</sup> The Jewish gods having an immense significance in the PGM have earned their prestige not by their being Jewish but by their oriental character, and presumably Bonner is right when, analysing the Ogdoas (PGM XIII), he maintains that it does not bear the title of Books of Moses because of its Jewish origin, but on account of the antiquity and prestige of the name of Moses.<sup>63</sup> Norden shows that the formula *σὺ εἶ*, very popular also in the papyri, is of oriental origin, and he regards its use definitely as stylized.<sup>64</sup>

The oriental character of religiosity and even of science in Late Greek paganism is explained by Festugière and Nilsson by the fact that the transcendent powers becoming incomprehensible could not be systematized and understood either with the methods of ancient Greek science, or with its reli-

<sup>58</sup> PGM VII. 1—148.

<sup>59</sup> Papyrus Osloensis I. 289.

<sup>60</sup> Vergilius: Bucolica. Ecloga VIII. 70: *Carminibus Circe socios mutavit Ulissei*. Horatius: Epod. 5, 21—24, where he refers to Circe by mentioning her country, in epod. 17, 14—16 he mentions her by name, and in the same place, in 35 Colchis is already mentioned. Claudianus: In Rufinum 153: *Quas legit Medea ferox et Callida Circe*.

<sup>61</sup> According to EITREM for the ancients the orientalism of Medea furnishes the mystic magic power: S. EITREM: *Das Ende Didos in Vergils Aeneis* (without year dedicated reprint in the Library of the Hungarian Academy of Sciences) passim.

<sup>62</sup> On the relationships of orientalism and magic: I. TRENCSENYI-WALDAPFEL: *Die Hexe von Endor*. Acta Orient. Hung. 12 (1961) pp. 202—222, esp. 210 ff.

<sup>63</sup> BONNER: *op. cit.* p. 27.

<sup>64</sup> NORDEN: *op. cit.* p. 187; about the origin of the formula see also pp. 207—220.

giosity built on tangible divine concepts. In this period Greek science became hair-splitting and inanimate compilation, and religion was obliged also to deal with the world of the phenomena. With Nilsson's words: «. . . religion had swallowed up science». In the east, however, the relationship of magic and science was unbroken, and this served as an unattainable ideal for the Greeks.<sup>65</sup> Of course, the illusive wealth, military power and security of the eastern empires also contributed to the respect for the East.

Another characteristic feature of the oriental character is its *strangeness*, its *barbarism* in confrontation to antiquity proud of its culture. All the antique sources reporting on enchantment and magic stress that in the magic rites barbaric and unintelligible words are uttered, viz.: *Παραμυγνύς ἄμα βαρβαρικά τινα καὶ ἄσημα ὄνοματα καὶ πολυσύλλαβα* (Lucian: *Nekyomantia* 9). Similarly with Heliodorus: *καὶ πολλὰ πρὸς τὴν Σεληναίαν βαρβαροῖς τε καὶ ξενίζουσι τὴν ἀκοήν ὀνόμασι κατευξαμένη*,<sup>66</sup> and also with Eusebius: *βάρβαρα καὶ ἄσημα ὀνόματα*.<sup>67</sup> Thus, it cannot be an accident that among the magic words the most frequent ones are the plays of words reminding of the words «barbaric» or varying it on the papyri known for a long time, as well as on those published by Wortmann.<sup>68</sup> The *φορβορ*-like forms could come about after the example of the variants of the word «barbaric» having a peculiar meaning for the person doing the magic, with a secondary magic word-formation from the word *φοβέρον*. Since the sense of the magic words is given by their functions and by the correspondence to the functions, their origin is not more important either than their forms developed in accordance with the functions, and the investigation of the origin takes us nearer to the solution of the magic words only inasmuch as it shows the elements to be used by magic in the original forms of the words. The otherwise useful and exhausting analyses of Bonner furnish, therefore, only the basic material for the investigation of the regularities of the magic words.<sup>69</sup> One of the reasons for the use of these barbaric words has been explained clearly enough by the contemporaries. According to Iamblichos the words sounding strange and appearing to be unintelligible are therefore favoured, because they remind of the languages of the sacred peoples, the Assyrians and Egyptians, very suitable for the rites (the explanation is at the same time a beautiful example for the combination of the oriental character = barbarism with the suitability to the rites and prestige).<sup>70</sup> And although there is a certain degree of truth in the opinion of the present day Hungarian reviewer of the antique author, who says: «Iamblichos could not write the

<sup>65</sup> On the question comprehensively: A. J. FESTUGIÈRE: *La Révélation d'Hermès Trismégiste. I—IV*. Paris 1950. passim; M. P. NILSSON: *The Psychological Background of Late Greek Paganism. The Review of Religion* 1 (1947) 115—125 passim.

<sup>66</sup> Heliodoros: *Aithiopika* VI, 14.

<sup>67</sup> Eusebios: *Praeparatio evangelica* V, 10, 8.

<sup>68</sup> WORTMANN: *op. cit.* p. 60, No. 1, *Liebeszauber* 35—36.

<sup>69</sup> BONNER: *op. cit.* pp. 7 and 11, as well as the appendix.

<sup>70</sup> Iamblichos: *De mysteriis Aegyptorum* VII, 4—5.

simple truth that the psychology of magic demanded the mysteriousness of the texts and rites in every age, and the believers in the magic very likely listened with a holy thrill to the words unintelligible for them»,<sup>71</sup> and even if Iamblichos did not explain this, but Jerome did explain it in the same way,<sup>72</sup> in our opinion we have to do with more than this in the case of the magic papyri. The rules repeat themselves with such a regularity and they determine the forms of the «unintelligible words» so strictly that we must presume that beyond the arousing of amazement they also met a definite demand.

H) *The becoming unnecessary and the disappearance of the sense,  
and the inconceivable god*

In the solution of the essence of this definite demand we are helped also by the papyrus texts themselves. In PGM IV. 1010—1011 we can read as follows: «the greatest names are: βαρβαροι, βαρβαρωθ . . . Βαλ, Βηλ, Βολ», thus the divine name believed to be most powerful is exactly the barbaric formula. This is quasi made equal with another divine name that is mentioned by the text also in three forms, testifying its uncertainty, viz.: which is the real one, or perhaps neither of them. The essence of the name and by this of the personality of the deity is expressed surely only by the barbaric formula. Another passage of the same papyrus (IV. 1345 ff.) is held by me an analogous case. Here we do not find a divine name, only attributes point to the qualities of an inconceivable divine being. Two other passages (XII. 237 and XIII. 761 ff.) take us even nearer to the solution. In both of them unnamable cosmic deities are evoked, and then after the usual natural and emotional preparation a name is uttered, viz. *Agathos Daimon*, the inconceivable other-worldly being, called good with euphemic compelling. In two hymns of Poimandres (I. To Hermes; VII. To the Agathos Daimon) the Agathos Daimon appears as a similar cosmic deity. In the first one a mythic phenomenon expanded to a cosmic being revives, viz.: οὐ ὁ ἥλιος καὶ ἡ σελήνη ὀφθαλμοὶ εἰσιν . . . ὃ οὐρανὸς κεφαλὴ . . . σὺ εἶ ὁ Ἀγαθὸς δαίμων . . . The phenomenon strikingly reminds of the description of the statue of Sarapis, identified with Aion (Marcobius, *Saturnalia* I. 20, 13 ff.):

εἶμι θεὸς τοῖοσδε μαθεῖν, οἷον κ' ἐγὼ εἶπω  
οὐράνιος κόσμος κεφαλὴ, γαστήρ δὲ θάλασσα,  
γαῖα δέ μοι πόδες εἰσι, τὰ δ' οὐατ' ἐν αἰθέρι κεῖται,  
ὄμμα τε τηλαυγὲς λαμπρὸν φάος ἠελίοιο.

<sup>71</sup> L. KÁKOSY: *Varázslás az ókori Egyiptomban (Magic in Ancient Egypt)*. Budapest 1969. p. 95.

<sup>72</sup> *Armazel, Barbelon, Abraxan, Balsamum et ridiculum Leusiboram ceteraque magis portenta quam nomina, quae ad imperitorum et mulierculorum animos concitandos, quasi de Hebraicis fontibus hauriunt, barbaro simplices quosque terrentes sono, ut quod non intelligunt plus mirentur*: Hieronymus: *Epist.* 75, 3. 1. In: CSEL 55.

(The Egyptian god of eternity in the personification of abstracted time represents that mystic divine concept that as a god having become inconceivable and therefore being lost, is being tried to be regained by the name magics quoted above. Norden published a large collection of examples in order to demonstrate in how many ways people try to address the inconceivable god with an unutterable name. The characteristic feature of the *ἄγνωστος θεός* (*incertus* or *ignotus deus*), however, is exactly the fact that he can be evoked or eventually cannot be evoked with any name (*quocumque nomine*), depending on his own preference. The *topos* of the enumeration of the variants of names *ὀνόματα θεοφόρα* is clearly disclosed from Norden's unparalleled analysis, *viz.* the names are connected with each other by the conjunctions *εἴτε . . . εἴτε*, or *sive . . . sive*.<sup>73</sup> It is similarly Norden who drew the attention to the fact that anonymity and polyonymy cover an identical phenomenon, *viz.* if the prayer enumerates all the names of the god, differing according to the different peoples, this means that neither of these is the real one.<sup>74</sup> Nilsson characterizes the process with keen insight, stating that, as a matter of fact, polymorphism means already shapelessness,<sup>75</sup> and in our opinion the «unintelligibility» of the magic words of the papyri lies rather in this than in the idea formed about the secret name of the god. This is held by me rather an Egyptian feature, since motive of the secret name constitutes a permanent locution of the Egyptian texts.<sup>76</sup> Thus, in order to substitute the lost and estranged reality (for the religion the transcendent sphere is also reality) *there came about the compelling of a material, the stock of phonemes of the language, under definite rules, raising to the level of a rule the abstracted form held suitable for the expression of the essence of the false idea.* We can find this process in every declining period of history. The most analogous example is perhaps the geometric form cult of the fine arts of the avantgarde. We have also Roman literary evidence for the loss of the personal god having a figure, *viz.*: *vocat inde Manes, teque qui Manes regis.* This stands in a text of Seneca,<sup>77</sup> without the definition of the person of the accusative *te*. The addressing in second person is a permanent locution, and as it has been shown by Norden,<sup>78</sup> a stylistic requisite with significance of history of religion, of that type of prayer that turns to the unnamable deity. A similar anonymous power stands above the cosmic powers in the PGM XIII. 62, and with an even greater emphasis in IV. 1169, addressing the blissful undetermined one, single among the eternal ones. For the denomination of the

<sup>73</sup> NORDEN : *op. cit.* pp. 146–149.

<sup>74</sup> NORDEN : *op. cit.* p. 165.

<sup>75</sup> NILSSON : *The Psychological . . .* p. 124.

<sup>76</sup> KAKOSY : *op. cit.* passim, especially pp. 91–92.

<sup>77</sup> Seneca : *Oedipus* 572.

<sup>78</sup> NORDEN : *op. cit.* 149–153.

only eternal one besides the «barbaric» particles the formula *εἰς θεός* of Jewish origin was also used. On the one hand, this referred to the monotheistic demand already developing, and on the other hand, very frequently with this formula three supreme gods were united to create the magic trinity. This is called by Bonner «trinitarian monotheism».<sup>79</sup> The addressing of the inconceivable, anonymous, unfathomable, only deity is *ἄγνωστος θεός* in the later gnostic texts, and as it was elucidated by Norden, this divine idea is frequent also in the form *ἄγνωστος πατήρ*. The figure of the *ἄγνωστος πατήρ* in the beginning (*Κόρη κόσμου*) bears the characteristics of the demiurgos, but already in an early gnostic writing (*Σοφία Χριστοῦ*, 2. half of the 2. century A. D.) the unfathomable first god (*πρῶτος θεός* the *ἄγνωστος*) and the *δεύτερος θεός* endowed with demiurgos features separate. Norden follows along the form- and semantic changes of the *ἄγνωστος θεός* developed by the monotheistic demand, and its path up to the Christian divine ideas.<sup>80</sup> He holds the phrase *agnostos theos* non-Greek and derives it from the oriental and syncretic religions.<sup>81</sup> The monotheistic demand unfolding from the papyri is closely related to the divine idea formulated in the gnostic texts. And as the earliest gnostic writings (*e.g.* Pistis Sophia, Acta Johannis) address the monotheistic deity with the phrases *ἀόρατος*, *ἀκατάλεπτος*, *ἀφανής* and with others similar to these, and the phrase *ἄγνωστος* becomes wide-spread only later, similarly the magic texts also use these words having a closer connection with the Greek traditions.

#### 4. GENRE DEFINITION ON THE BASIS OF THE ANALYSES

Let us make a brief summarization the results of our research made so far :

A) *In the elements of the magic papyri* (descriptions of magic actions, hymns, magic words) we recognize identical regularities that satisfy the demand of the magic character. These are as follows : compelling, repetitions on every level of the text (on phonetic, metric, stylistic, poetical, syntactic levels) ; enumeration ; gradation ; numerology and mysticism of letters ; drawing into the magic circle and defiction ; reference to authorities ; emphasizing of the oriental character ; identification of orientalism and barbarism ; appearance of the inconceivable and therefore unnamable god.

B) Since all these elements have been completely discovered by us also in the verse insertions called hymns, we had to arrive at the conclusion that *these verses are magic texts*, and they form an organic unity with the magic words frequently standing with them even in metric unity.

<sup>79</sup> BONNER : *op. cit.* pp. 174–175.

<sup>80</sup> NORDEN : *op. cit.* Chapter I, especially pp. 70–73.

<sup>81</sup> NORDEN : *op. cit.* pp. 83–84 and 113.



Before drawing our main conclusion we must still draw attention to another fact. The ancient sources gave names to the similar magic texts. In this sense occurs the *epuoide* in the *Odyssey*, and a magic text of this character is called *hymnos desmios* in the «*Eumenides*». It is peculiar that the insufficiency of the term *hymnos* is completed here exactly with such an attribute that rhymes well with the word of the magic fastening. It is strongly emphasized also by the Romans that in magic the leading role is played by that versified text, whose regularities have been pointed out above. After an exhaustive magic preparation Vergil states: «*nihil his, nisi carmina desunt*», and hereafter follows the refrain of strongly magic character «*Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim*», already analysed above.<sup>82</sup> The power of the *carmina* is infinite also with Ovid, viz. «*Quid enim non carmina possint?*»<sup>83</sup> The stressing of the role of the *carmina* is a very conscious element with the Romans. This is shown by those verses that differ from their Greek models exactly at this point. In Book VI of Ovid's *Metamorphoses* the *carmina* have a very important role, while his model, Apollonios Rhodios does not yet use them in his magic action. In the model idyll II of Theocritus the enamoured girl sends the *inyx*-bird for her lover, while with the reminiscent Vergil the task of the *carmina* is to lead back the lover. With Claudius the strength of the *carmina* is greater than the power of the *Parcae*, viz.: «*multosque canendo, quamvis Parcarum restarent fila, peremi*».<sup>84</sup> Thus, the texts of magic power were called by the Romans *carmina*, and less frequently *cantus*. Our text analyses show that these are really magic songs, incantations. On the basis of our above verifications their regularities and fundamentals entirely agree with the characteristics of the verses of the PGM called «hymns». Since, however, the magic verses of the PGM contain also other elements (praise, aretalogy, mild request, promise of sacrifice), and these bring them nearer to the hymns, and with regard to their form they are really close to the hymns too, *they cannot be called either magic songs or spells, but because of their magic characteristics they cannot be called hymns either*. There is, however, such a genre that «arises from the same root with the magic word»,<sup>85</sup> and this is the prayer. The difference between the two is defined by Kákósy as follows: «On the whole we can say: the prayer is request, and the magic word is compelling».<sup>86</sup> This definition also supports our terminological proposition, according to which in the texts examined by us *expressis verbis* are namely only requests, but the hidden means suggest the magic compelling in its full strength. Thus the origin of the genre

<sup>82</sup> Vergilius: *Bucolica*. *Eclōga VIII*. 67–68.

<sup>83</sup> Ovidius: *Metamorphoses VII*. 161.

<sup>84</sup> Claudianus: In *Rufinum* 146–170.

<sup>85</sup> Ρητορικ; *op. cit.* p. 16.

<sup>86</sup> KÁKÓSY: *op. cit.* p. 31.

of prayer taking shape before us this way is the magic word, it developed and grew rich from that, while the genre unfolding from it and further developing is the hymn. The genres developed and formed from each other — *mutatis mutandis* — preserve, of course, also the characteristics of their antecedents. This has also added to the difficulty of the terminological clarification. These genres, after their formation, chronologically exist also side by side, just as the different phases of belief in the other world, from magic to religion, also exist together, although in their functions they still demand different genres.

*In our opinion, the verses of the PGM called hymns are prayers, because they contain magic compelling elements, while the magic element is not the main essential quality of the hymns, even if they begin with an invocation, as a remembrance of their origin from the prayer, and they contain only aretalogy, promise and eventually mild request that has an indefinite content, and is directed only to gaining of benevolence. The prayer turns to the deity always with a definite request.*

Further, similar compelling means and definite requests are contained in the prayers of the PGM, as in the prayer of Chryses (Iliad, canto I), or in Medea's magic prayer of compelling power (Seneca's drama). The above two examples in time distant from each other, *have never been called hymns by special literature.* The prayers of the PGM are richer than the magic word, because they also elaborate other elements, but as a remembrance of the affinity of the prayer and the magic word, they have preserved almost all characteristics of the magic words.

##### 5. THE DIRECT SOCIAL ROLE OF THE GENRE

The magics can generally be divided into two main groups, *viz.* magics made on behalf of individuals and magics made in interest of the state. The latter was very frequent in Egypt,<sup>87</sup> but the texts of the PGM generally belong to the other type. The magics made in interest or against the state, even if in a false way, had at least communal, social purposes. In the magic texts of the PGM the demands of the definitively disappointed masses, no longer setting communal purposes before themselves, are satisfied by trying to solve the problems of their estranged and narrow individual lives with miracles. The fact that the *carmen* assumes a very great power in Rome, indicates that the magic narrowing the individual desires to private life starts to luxuriate again at this time. We know that the circle of Augustus showed a keen interest for magic. The insertion of Dido's magic action into the Aeneid is attributed by certain researchers also to this interest.<sup>88</sup> Among the rulers of the imperial age

<sup>87</sup> KÁKOSY: *op. cit.* p. 41.

<sup>88</sup> Thus, in ETTREM's already mentioned Aeneid study, *passim*.

there were only a few who persecuted the magic,<sup>89</sup> and even they did it unsuccessfully, its spreading was unrestricted and irresistible. The life of the late antique masses believing in magic could be very dreary from this point of view, only their desires of private life could assert themselves, *viz.*: their loves, their revenges, their fears of diseases, as well as the world view believed to be the solution of this narrow life, magic, a mere deceiving and pseudo-science. This is how magic became a prognostic symptom, and the way showed by it a blind alley.

Budapest.

<sup>89</sup> Ammianus Marcellinus : 19, 12—14 ; *Scriptores Historiae Augustae* : Caracalla 5, 7.



## RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE DANS L'HISTOIRE DE L'ART ROMAIN

La rhétorique des anciens ne constitue pas seulement un ensemble de règles et de normes données a priori pour l'expression oratoire. Elle est aussi imprégnée d'observations dont l'ensemble rend possible une critique littéraire. Elle fournit ainsi les éléments d'une esthétique et cela mérite d'autant plus d'intérêt que toute rhétorique, chez les Grecs et les Romains, se construit en référence à la philosophie. Si l'on cherche donc dans l'antiquité une esthétique philosophique appliquée, c'est dans la rhétorique qu'on a des chances de la trouver.<sup>1</sup>

Nous essaierons de le montrer en étudiant ici, de façon chronologique, quelques œuvres marquantes de l'art romain. Bien entendu, une objection se présente tout de suite : les peintres, les sculpteurs, les architectes qui ont produit les œuvres dont nous allons parler n'étaient pas des rhéteurs ; il est vraisemblable qu'en général cette formation leur était inconnue. Peut-être ; mais les hommes pour lesquels ils travaillaient avaient souvent reçu et plus ou moins assimilé une telle éducation. Cela est évident quand il s'agit des princes ou des magistrats et le reste d'une autre façon quand il s'agit d'un Trimalcion.

On voit du même coup que ce recours à la rhétorique comme élément d'interprétation esthétique n'est pas sans rapport avec les aspects sociaux de la création esthétique. La rhétorique, comme toute forme de parole active ou persuasive, ne se comprend que dans la vie concrète, dans la cité. Les très beaux travaux de M. Bianchi-Bandinelli ont montré récemment le rôle que tenaient les causalités sociales ou régionales dans la création artistique des Romains.<sup>2</sup> Nous serons amenés à confirmer beaucoup de ses indications en utilisant pour notre part la méthode que nous venons d'indiquer.

<sup>1</sup> Cf. A. MICHEL, *Rhétorique et esthétique générale : de Cicéron à Eupalinos*, R. É. L., LI, 1973, pp. 302—325 (nous utiliserons les résultats de cet article dans la présente étude jusqu'au n° 5). Nous voulons remercier ici M. le Professeur HARMATTA et l'Université de Budapest, qui ont accueilli cette conférence en octobre 1975.

<sup>2</sup> R. BIANCHI-BANDINELLI, *Rome. Le centre du pouvoir. L'art romain des origines à la fin du II<sup>e</sup> siècle*, Coll. «L'univers des formes», Paris, 1969 (v. en particulier *Introduction*, p. IX).

## I

1. Nous nous arrêterons assez longuement sur une première peinture. Elle est très connue. Il s'agit de la scène de flagellation qu'on voit dans la Villa des Mystères, à Pompéi.

Cette suite est bien datée, de 55 à peu près av. J. C. Elle est donc exactement contemporaine du *De oratore* de Cicéron. Cela nous fournit un excellent point de départ. Nous allons voir que les rapprochements peuvent être nombreux.

D'abord, cette peinture du «second style» pompéien garde, dans son coloris, la trace de la stylisation de l'art hellénique, qui se bornait à trois couleurs. Ici, le célèbre rouge pompéien fournit un fond presque abstrait. Cicéron, avant d'autres auteurs et selon une tradition qui remonte peut-être à l'Aca-



Fig. 1. La flagellée et la bacchante. Pompéi. Villa des Mystères. A. MAIURI, *La peinture romaine*, Les grands siècles de la peinture, Genève, Skira, 1953, p. 59.

démie, a beaucoup insisté sur la valeur de cette sobriété, qui évite tout dégoût au spectateur et se rattache au refus du luxe.<sup>3</sup>

En second lieu, la beauté de cette scène se rattache manifestement à une certaine rencontre du rationnel et de l'irrationnel et, si nous osons dire, de la géométrie et de la passion. La première est représentée par la stylisation des formes (nous pensons en particulier à la courbe parfaite de la draperie) ou par l'alternance rythmique des couleurs (blancheur des corps, caractère plus sombre des draperies) ou encore par le rôle important que joue l'angle droit dans cette composition, en s'y mariant subtilement avec la spirale. L'aspect irrationnel et pathétique résulte évidemment du sujet lui-même. Les deux aspects se combinent dans l'élément musical du tableau (il s'agit entre autres choses d'une danse) et dans son réalisme (les figures qui nous sont présentées sont essentiellement vraisemblables dans leur idéalisation même).

Cette rencontre du pathétique avec la raison dans le culte de l'harmonie (*pulchrum, aptum*) et dans la volonté de vraisemblance constitue assurément une part importante de la démarche accomplie par Cicéron dans ses traités de rhétorique. Sans doute, je ne prétends pas que l'orateur soit un dévôt des mystères qui nous sont ici représentés. Mais la démarche esthétique qui a permis ce tableau et cette interprétation correspond très exactement à la problématique qu'il a mise au point en s'inspirant des philosophes grecs qui l'avaient précédé. C'est pourquoi on pourrait interpréter la même image à partir des poèmes de Catulle qui est le contemporain de Cicéron. Certes, ce poète apporte des solutions bien différentes qui, en particulier, doivent beaucoup à l'Épicurisme.<sup>4</sup> Mais ces solutions répondent aux mêmes questions, qui sont celles de la vraisemblance, de la *symmetria*, de la passion, de la musique. Le *De oratore* nous aide à comprendre comment et pourquoi ces questions se sont posées aux contemporains du peintre des Mystères. On voit que ce dernier ne les a pas ignorées.

2. Nous nous arrêterons maintenant sur la «Primavera» de Stabies, qui est aujourd'hui au musée de Naples. Ici encore une analyse fondée sur la rhétorique permet de saisir des analogies frappantes.

Ce qui caractérise cette œuvre, c'est à la fois l'unité obtenue par la dominante d'une lumière dorée, c'est d'autre part la grâce, qui se manifeste dans la

<sup>3</sup> *De oratore*, III, 96.

<sup>4</sup> Celui-ci nous semble fréquemment présent chez le poète. Catulle est un protégé de l'épicurien Memmius, ami de Lucrèce. Il chante le juste mariage d'un Torquatus qui semble être, dans le *De finibus*, le porte-parole de la secte. Il cherche, comme les Épicuriens, à glorifier l'amitié dans l'amour (qu'on se rappelle les premiers et les derniers vers du *Carmen* 109 — le dernier, lui-même, qui soit consacré à Lesbie) : *Iocundum, mea vita, mihi proponis amorem/ hunc nostrum inter nos perpetuumque fore . . . Ut liceat nobis tota perducere vita/ aeternum hoc sanctae foedus amicitiae . . .*). Enfin, il critique la superstition (c'est dans cet esprit sans doute qu'il faut interpréter l'*Attys*, qui lie le mysticisme oriental aux débordements de la passion). Bien entendu, comme il est naturel chez un poète, cet épicurisme n'a rien de systématique ; mais sa présence nous paraît dominante dans cette œuvre.



Fig. 2. *Primavera* de Stabies. Musée National de Naples. *Ibid.*, p. 83.

légèreté harmonieuse du mouvement de la jeune fille. Le peintre n'a pas songé à nous montrer son visage ; de la vraisemblance, il n'a gardé que le naturel qui accentue l'élégance.

Cette image est contemporaine d'Auguste et donc d'Horace. Or l'*Art poétique* est tout entier dominé, dès ses premiers vers, par cette idée d'une grâce qui s'associe avec le naturel pour assurer l'unité de l'œuvre d'art et dont la «douceur» surpasse même la «beauté».<sup>5</sup> La coïncidence, encore une fois, nous apparaît ici très frappante. Elle pourrait s'étendre à beaucoup d'autres tableaux du même temps.

<sup>5</sup> C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter par exemple les premiers vers : *Humano capiti ceruicem pictor equinam / iungere si uelit, et uarias inducere plumas ' undique collatis membris* etc. ; v. aussi 29 sqq. ; sur la «douceur», cf. 99 : *Non satis est pulchra esse poemata. Dulcia sunt*. Sur le rapport avec la notion de grâce, cf. le commentaire de P. GRIMAL ; sur les sources platoniciennes et aristotéliennes de cette recherche de l'unité dans la convenance, v. le commentaire de C. O. BRINK.



3. Nous porterons ensuite notre attention sur un portrait provenant de Pompéi qui représente le visage d'un personnage coiffé d'un bonnet phrygien. Je ne veux pas insister ici sur ce que cela implique du point de vue de la culture, sur les éléments orientaux qui interviennent ainsi. Cette image m'intéresse pour une autre raison : les traits en sont présentés d'une manière floue et impressionniste. Nous pouvons employer ce mot au plein sens du terme, puisque tout repose sur une juxtaposition de touches lumineuses. Il est certain



Fig. 3. Portrait de femme(?). Musée National de Naples. *Ibid.*, p. 101.

que cette manière de peindre est à l'origine de notre impressionisme. Non sans doute que celui-ci s'y soit référé directement. La peinture pompéienne était moins connue qu'elle ne l'est aujourd'hui et c'est lui au contraire qui nous a aidé à l'apprécier, à la redécouvrir. Mais les impressionnistes, après Delacroix, ont découvert leur technique chez des peintres aussi différents que le Titien et Fragonard, qui, selon toute vraisemblance, avaient vu à Rome des tableaux de ce style ou qui en avaient entendu parler chez Plinie.

M. Bianchi Bandinelli a souligné que cette manière ne constitue pas, comme on l'a cru, l'originalité de l'art romain. Il s'agit simplement d'un aspect particulier de son style, qui se développe notamment à l'époque néronienne. Ici encore, pour en parler, nous pouvons nous référer à la rhétorique. Ne doit-on pas en effet penser à l'Asianisme ?

4. Le Musée de Naples possède, de la même période, une vue de port qui provient de Stabies. Le moderne qui contemple cette peinture s'émerveille d'abord, bien entendu, de ses ressemblances avec le style vénitien. S'il analyse ensuite son plaisir, il se rend compte que ce dernier se fonde sur deux raisons : d'abord, l'impressionnisme même dont nous venons de parler, qui se trouve favorisé (ici comme à Venise) par le sujet ; ensuite, la beauté de ces architectures imaginaires. Autrement dit, pour nous résumer, il s'agit de la rencontre entre l'impressionnisme et l'imaginaire.

Or le même fait se produit exactement dans l'art des déclamateurs, qui constitue à ce moment l'un des aspects dominants de la rhétorique. Chacun sait que cette technique se fonde essentiellement sur l'art des figures, des images. Elle se détache de l'imitation et du naturel pour développer la virtuo-

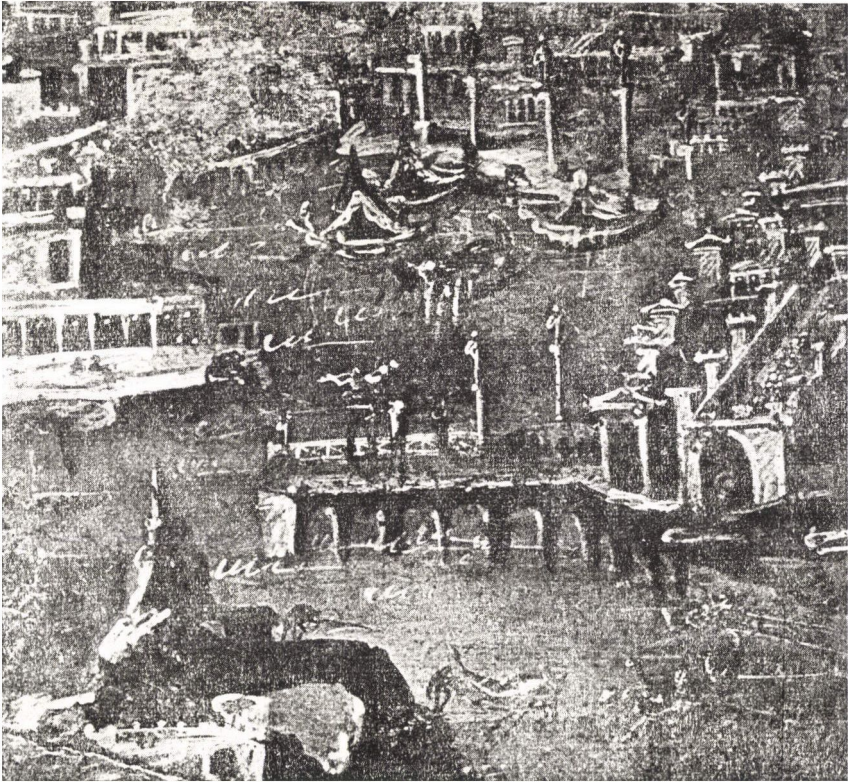


Fig. 4. Vue d'un port. Prov. de Stabies. Musée National de Naples. *Ibid.* p. 123.

sité. Ses adversaires néo-classiques lui ont beaucoup reproché ce goût de l'imaginaire. Mais ce qui peut être un défaut quand il s'agit d'éloquence judiciaire ne l'est pas nécessairement quand il s'agit de poésie ou de peinture. Le «troisième» et le «quatrième» styles pompéiens en témoignent en joignant la virtuosité à la rêverie, l'imaginaire au réel, l'impressionnisme des figures allusives aux constructions de la fantaisie.

Ainsi, tout ce premier groupe d'images, dont chacune est très célèbre et caractéristique, atteste la coïncidence constante qui existe entre l'esthétique des œuvres d'art et celle des rhéteurs. Nous prenons ce mot dans son meilleur sens. Mais nous nous apercevons aussi parfois que la méthode que nous avons appliquée permet de rendre leur valeur à certains aspects de la création littéraire qu'on tendrait autrement à mépriser. Je pense ici à la déclamation. En tout cas, nous avons pu rattacher chacune de ces créations à une esthétique cohérente au moins dans ses problèmes : nous avons vu la grâce et la beauté dia-



Fig. 5. Le «boulangier» et sa femme (Terentius?). Musée National de Naples, *Ibid.*, p. 102.

loguer autour de l'imaginaire et du vrai dans un monde qui est à la fois celui du Platonisme, de l'Épicurisme de la passion et de la raison, de Cicéron et de Catulle, d'Horace, d'Ovide, de Trimalcion.

5. Cependant, le réalisme ne disparaît pas. Le célèbre portrait du «boulangier» et de sa femme en témoigne. On sait que ce tableau, trouvé chez un boulangier, ne le représente peut-être pas et qu'on peut le dater peu de temps avant l'éruption de 79. Il est donc contemporain de Stace et de Quintilien, il vient peu de temps après Pétrone. A côté des courants impressionnistes ou juste après eux, il témoigne pour la renaissance du réalisme associé à l'amour des lettres, lequel est attesté ici par ces emblèmes d'immortalité, la tablette et le *volumen*.

## II

La seconde série d'œuvres d'art que nous allons examiner maintenant nous permet de quitter le monde classique. Mais ici encore, la référence à la culture gréco-latine des rhéteurs permet de mieux les comprendre. Nous sommes au temps où leur influence est dominante puisque c'est l'époque de la Seconde Sophistique.

6. Il suffit de contempler la coupole des grands thermes de la Villa Adriana pour être saisi par cette évidence. L'art grec des colonnes et l'art oriental, solaire, des coupoles s'y combinent dans une plénitude spécifiquement romaine. Dans le palais d'Hadrien l'organisation fonctionnelle de la société humaine — la pensée politique — se combine avec le goût du spectacle et du loisir — le sens de la fête et du panégyrique<sup>6</sup> — dans une culture qui accorde tous les apports du monde méditerranéen — éclectisme où la rhétorique répond aux philosophies, où le corps et l'âme dialoguent dans un cadre qui, par l'art, reproduit à la fois le cosmos et le monde romain. L'alliance méthodique de tous ces éléments constitue le programme dont s'inspirait déjà Dion de Pruse, que reprendront Favorinus, Hérode Atticus, Aelius Aristide, Philostrate.

On peut s'arrêter un instant pour souligner que la Villa Adriana a servi de modèle, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, à des artistes comme le Borromini<sup>7</sup> et Piranèse. Ces hommes se trouvaient placés par leur culture à l'extrême pointe du classicisme. Ils étaient confrontés au maniérisme, qui doit beaucoup de son côté aux déclamations d'Ovide et de Sénèque. Ils répondaient comme Rome avait répondu avant eux et ils se servaient des synthèses issues de la Seconde Sophistique pour réconcilier le classicisme et le baroque, fût-ce dans le rêve et dans la folie.

<sup>6</sup> On se rappellera que la notion de panégyrique prend une importance particulière dans la Seconde Sophistique et dans la rhétorique du II<sup>e</sup> siècle (cf. Hermogène).

<sup>7</sup> V. à ce sujet P. PORTOGHESI, *Borromini, Architecture, langage*, Paris, 1969, chap. I, p. 11 sqq.

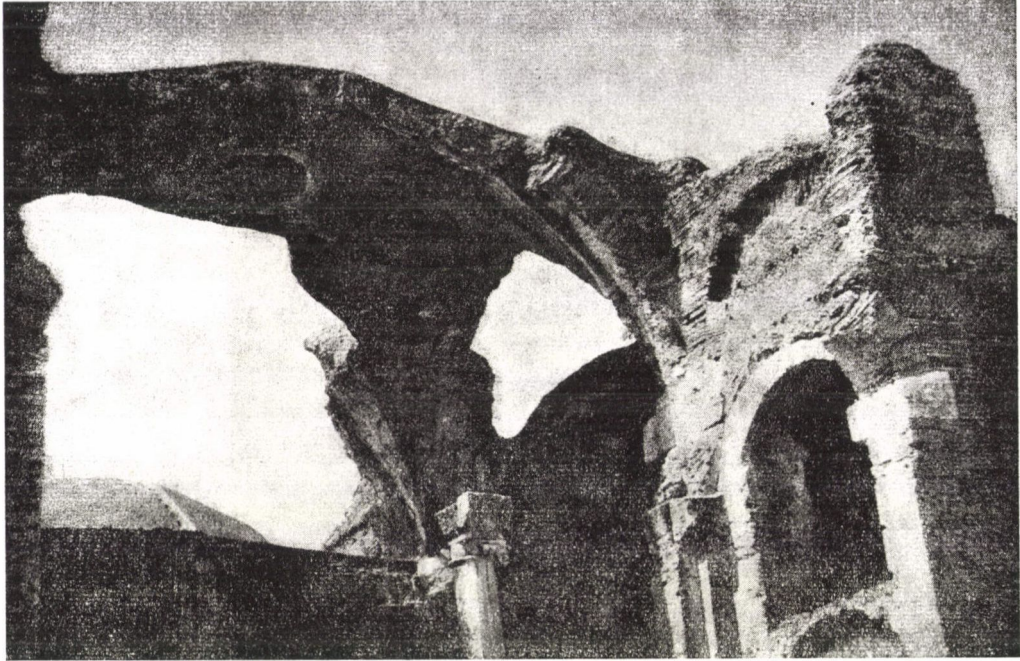


Fig. 6. Villa Adriana. Les grands thermes. Cliché A. Michel.

7. Ce pouvait être aussi dans la finesse et dans le sourire. Nous pensons à Lucien et à Apulée. La chèvre quelque peu ironique et désinvolte sur laquelle nous jetons un instant les yeux et qui provient d'une mosaïque de la Villa Adriana (Vatican, Musée Pio Clementino) atteste l'existence d'un art animalier qui, bien sûr, à une époque voisine, fait penser à l'«âne d'or». D'une manière plus large, il faudrait insister sur l'art décoratif à l'époque d'Hadrien et après lui. Il se distingue par son élégance, sa sobriété, sa simplification. Sur les murs des villas, les trompe l'œil qui, dans l'art pompéien, reproduisaient en les idéalisant parfois des motifs architecturaux, se réduisent à de sobres esquisses géométriques. L'art de la discrétion se joint à celui de la suggestion. Telle est l'évolution de l'atticisme. Elle implique à la fois un sens aigu de l'élégance et une culture assez approfondie pour se contenter de l'allusion, la reconnaître d'emblée, se défier de toute explication excessive en sa lourdeur. Tel est le monde de Lucien. On saisit dans cet art, dont il parle si souvent, ce qui rapproche cet auteur de la Seconde Sophistique et ce qui l'en distingue : une telle esthétique implique une culture aussi large. Mais cette culture, par son ampleur et sa finesse, se défie précisément de toute emphase et la Sophistique, si l'on peut dire, se délivre ainsi d'elle-même.



Fig. 7. Villa Adriana. Mosaïque de pavement (détail). Le Vatican. Museo Pio Clementino. R. BIANCHI-BANDINELLI, *Rome. L'Univers des formes* (Paris, Gallimard). *Le centre du pouvoir*, p. 273, n° 307 (ph. De Antonis, Rome).

8. A côté de Lucien, Apulée, comme on sait, traite à sa façon les mêmes sujets. Les deux figures de la maison d'Eros et Psyché, à Ostie, sont célèbres. Il est très naturel de penser qu'elles traduisent dans l'art figuré l'esprit des *Métamorphoses*. Qu'il suffise d'en rappeler ici quelques aspects. Le symbolisme platonisant, bien sûr . . . Mais aussi la sensualité délicate. L'art d'Apulée est proche de la Seconde Sophistique par ce goût éclectique des synthèses, par ce désir d'accorder le ciel et la terre. Cela se traduit en particulier par une manière d'approcher et de vivre le temps. Dans la maison de Byrrhène, amie de Lucius, il existait une salle<sup>8</sup> où des sculptures d'une finesse admirable représentaient

<sup>8</sup> Apulée, *Métamorphoses*, II, 4.



Fig. 8. Eros et Psyché. Ostie. Cliché A. Michel.

les chiens de Diane dans le mouvement même de la course ; le sculpteur avait saisi chaque animal dans l'instant, l'instantané de son mouvement, presque soulevé de terre, ne tenant au sol que par les pattes postérieures. Ailleurs, l'eau d'une fontaine tremblait sur les rocailles qu'elle animait de mille nuances changeantes. Tout cherchait à traduire de la façon la plus fine le mouvement du temps dans l'instant.

Ces nuances se retrouvent ici d'une façon différente, et pourtant très proche d'Apulée. Le luxe raffiné (qui fait penser à la Sophistique) est présent dans cette salle de marbre. La sensualité s'exprime dans le baiser, le symbolisme

dans le sujet. Quant à l'obsession du temps, de l'instant qui passe si purement, avant même qu'on le regrette, elle est traduite par l'image des amours enfantines.

9. Rome, depuis le temps d'Hadrien et des Sophistes, rêvait du bonheur, sous ses formes les plus complexes, sensualité et esprit d'enfance, réalisme et allégorie, luxe et simplicité, calme et volupté. Mais, dès le temps de Marc Aurèle, les dures réalités du courage stoïcien sont obligées de se confronter à ce platonisme éclectique et mélangé d'esprit épicurien. Cela coïncide avec



Fig. 9. Barbare mourant. Sarcophage d'un général de Marc Aurèle (détail). Rome, Musée National. R. BIANCHI BANDINELLI, *Rome. Le centre du pouvoir*. (Paris, Gallimard). p. 307, n° 348 (ph. U. D. F. La Photothèque).



la montée des barbares, avec le brusque afflux des inquiétudes qui pèsent sur l'empire et sur la civilisation.

M. Bianchi Bandinelli, dans d'admirables analyses, a mis l'accent sur ce nouvel état d'esprit. Dans l'art romain, la souffrance, exprimée par une stylisation pathétique dont les origines remontent à Pergame, prend une place nouvelle. Comme l'écrit Bianchi Bandinelli, le temps de la douceur de vivre est passé : c'est de la « douleur de vivre » qu'il s'agit maintenant.<sup>9</sup> Parmi les nombreux exemples qu'il donne de cette tendance (qui certes n'est pas exclusive mais dont l'importance est notable), nous avons choisi le visage d'un barbare mourant, représenté sur la tombe d'un général de Marc Aurèle.

10. Certes, cette image peut s'expliquer par la joie cruelle que les Romains éprouvent à représenter ceux qu'ils ont vaincus. Mais on sait depuis Tacite et l'histoire d'Arminius, que les barbares, vaincus ou non, reflètent étrangement l'inquiétude de leurs adversaires. Germanicus, déjà, ressemblait à Arminius. De même, une tension nouvelle apparaît sur le visage des princes, tel que la sculpture le décrit, qu'il s'agisse de Marc Aurèle, au Capitole ou ailleurs, ou de ses successeurs.

Ce portrait de l'empereur Probus (232—282) que nous considérons maintenant, traduit de belle façon cet état d'esprit : gravité, rigueur des traits, caractère appuyé du regard, humanisme profond de l'image : ce prince manifestement n'a que ses forces humaines, son courage pour résister au destin. Probus s'appelait Marcus Aurelius.

Mais il était aussi le contemporain de Plotin (204—270). L'humanisme stylisé de ce visage nous fait songer à ce philosophe et au conseil que donnaient ses *Ennéades* : « Il faut sculpter son âme comme une statue ». Le Platonisme rejoint ici le stoïcisme. Voici que s'ébauche (à la fois réaliste puisqu'elle est humaine et symbolique puisque elle est spirituelle) une sculpture ou une peinture de l'âme. Cela nous conduit vers un monde nouveau, celui du moyen âge, que nous aborderons dans la dernière partie de cet exposé.

### III

Entre le réalisme humaniste de l'art antique et le formalisme symboliste de l'art médiéval, il existe de grandes différences. On les explique souvent par la modification des techniques et l'affaiblissement du savoir des artistes. Ces causes existent incontestablement. Mais il faut aussi faire la part de l'évolution des états d'esprit et du changement des langages. En appliquant la méthode qui préside à notre enquête et en réfléchissant sur rhétorique et philosophie, nous arriverons sans doute à faire dans ce sens certaines observations.

<sup>9</sup> *Rome. La fin de l'art antique*, Paris, 1970, p. 1 (c'est le titre du premier chapitre, dans la trad. J. C. et É. PICARD). Le sarcophage auquel nous renvoyons ensuite se trouve à Rome, Museo Nazionale.

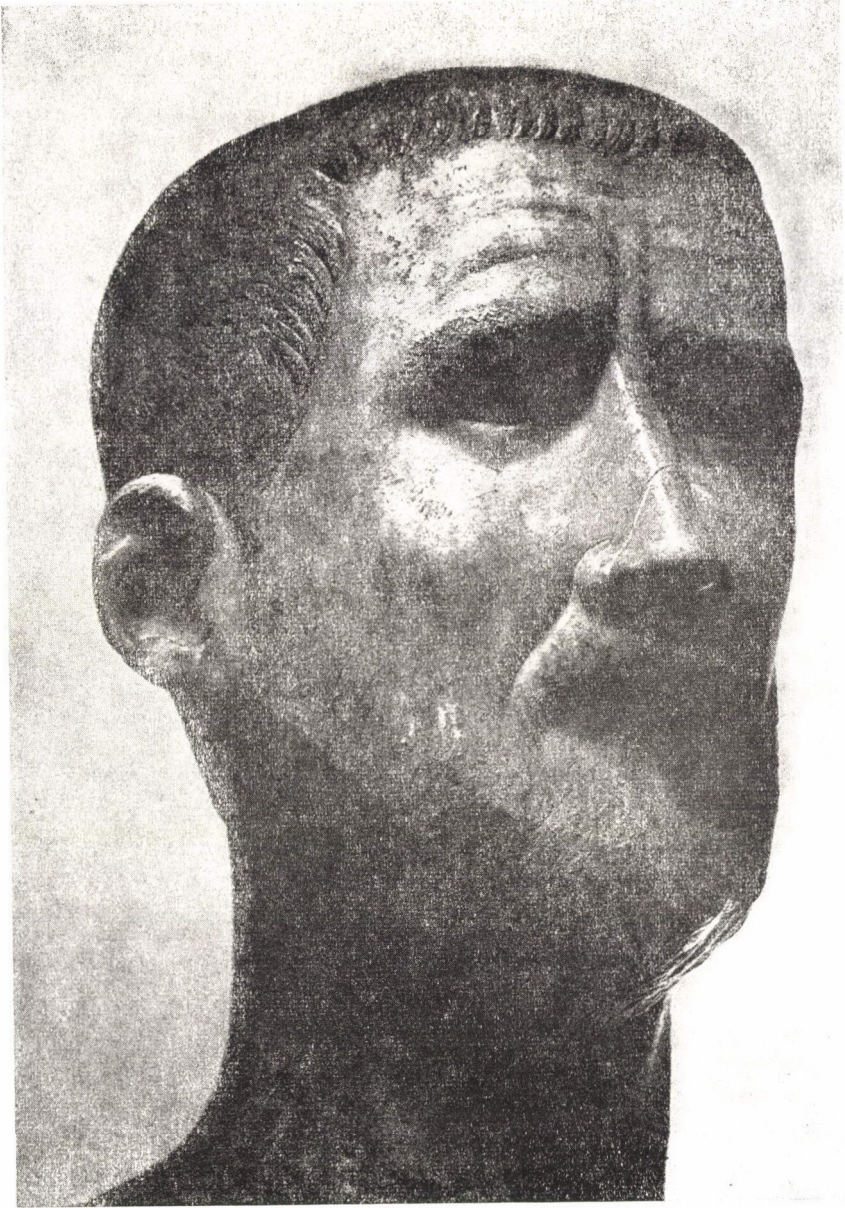


Fig. 10. Probus. Musée du Capitole. Rome. B. ANDREAE, *L'art de l'ancienne Rome*, Paris, B. Mazenod, 1973 (ph. B. Mazenod, 33, rue de Naples, Paris).

11. Il faut d'abord souligner que l'ancien langage a tendu à se maintenir. L'image que nous examinons maintenant se trouve au f. 41 du ms. «Vaticanus» de l'*Énéide* (IV, 663—67), qui date du IV<sup>e</sup> siècle. Didon vient de mourir sur son bûcher et les suivantes qui accourent se transforment en pleureuses et lacèrent leurs seins de leurs ongles en même temps qu'elles font les autres gestes de la lamentation. Tout ici reproduit fidèlement la tradition littéraire de Rome : harmonie sobre des couleurs, réalisme idéalisé des personnages, impressionisme pictural et expressionisme oratoire des attitudes et des sentiments. La déclamation virgilienne est fidèlement reproduite dans tous ses principaux aspects et l'on ne saurait en méconnaître ni la beauté ni la cohérence.

12. Mais le «Vaticanus» doit être comparé au Virgile «Romanus», du V<sup>e</sup> siècle. L'une de ses images les plus célèbres (f. 11v) se rapporte aux *Bucoliques* (V, 1 sqq.) : elle représente Ménalque et Mopsus entourés de leurs chiens et des bêtes diverses de leur troupeau.

Naturellement, chacun a souligné l'importance des différences qui séparent cette image de la précédente. Tous les éléments impressionnistes et oratoires ont disparu. La recherche des volumes et de la perspective est pratiquement absente. Les personnages sont suspendus dans un espace idéal où ils prennent un aspect stylisé et comme emblématique. Du coup, le réalisme s'estompe et le symbolisme, dont le rôle est si important dans les *Bucoliques*, se trouve accentué. Nous n'avons plus ici la description d'un paysage ou d'une scène humaine, mais celle d'une rencontre idéale entre musique et pastorale.

La façon même dont nous présentons cette description montre que nous n'attribuons pas le changement de style à la gaucherie du peintre. Nous pensons qu'il a voulu proposer une lecture nouvelle de Virgile et qu'il a cherché pour cela un langage adéquat. Il l'a trouvé en poussant à son terme cet humanisme spiritualisé dont nous parlions à la fin de la deuxième partie de notre exposé. De ce fait, d'une part il a cessé de mettre l'accent sur la vraisemblance (dont la perspective est un élément important) ou sur la psychologie individuelle des personnages, pour faire ressortir au contraire leurs intentions spirituelles. D'autre part, sans renoncer à la vérité, il a simplifié à l'extrême le dessin.

On comprend mieux en analysant cette œuvre pourquoi saint Jérôme a pu parler, fréquemment, de la simplicité qui constitue selon lui la caractéristique du style chrétien.<sup>10</sup> Cette qualité ne paraît pas dominante dans son style ; mais c'est que nous ne savons pas la chercher là où il la mettait : dans la stylisation symbolique de l'expression.

13. L'image suivante, très célèbre et tirée du Mausolée de Galla Placidia à Ravenne, représente l'application parfaite de l'esthétique que nous venons

<sup>10</sup> Cf. Mlle C. GUSSE, *La critique littéraire et esthétique dans la Correspondance de saint Jérôme*, Mémoire de maîtrise, Paris-Sorbonne, 1974, p. 71 sqq. (cf. saint Jérôme, *Epist.*, 36, 14 ; 10, 3 ; 133, 11 sq. ; 52, 9 etc.).

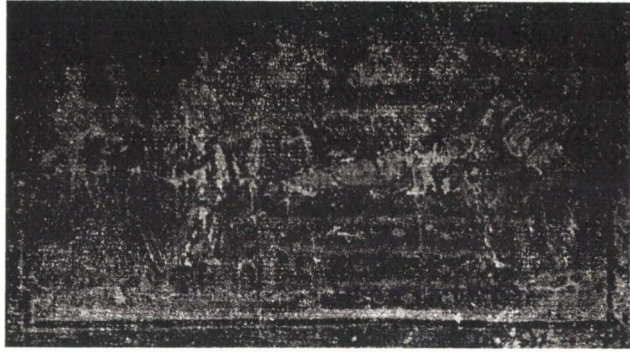


Fig. 11. Mort de Didon. Codex Vergilius Vaticanus (Vat. lat. 3225), f 41. r. Bibl. apostolica Vaticana. A. GRABAR, *L'âge d'or de Justinien, L'Univers des formes*, Paris, (Gallimard) 1968, p. 194, n° 210 (ph. Bibliothèque).



Fig. 12. Illustration de la *Bucolique V*. Codex Vergilius Romanus (Vat. lat. 3867), f. 44 v. Catalogue de l'exposition «Survie des classiques latins». Exposition des manuscrits vaticans du IV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles. 14 avril – 31 décembre 1973. Bibl. apostolica Vaticana.

d'analyser. Le symbolisme, qui est cette fois franchement chrétien, domine tout. Mais, à l'intérieur de ce symbolisme, l'abstraction décorative dialogue avec la vraisemblance humaniste. De la rencontre des deux aspects naît ici une admirable harmonie. Cette mosaïque semble résumer tous les aspects de l'esthétique des anciens. D'une part, le mouvement à la fois naturel et concerté du Bon Pasteur résume toute la réflexion humaniste sur grâce et beauté (mais, bien sûr, le symbolisme transforme ici cette grâce en Grâce). D'autre part, la mosaïque d'un bleu profond qui recouvre la voûte semble symboliser d'une manière plus abstraite l'azur d'un ciel nocturne où se rencontre la Transcendance.



Fig. 13. Le bon pasteur. Mausolée de Galla Placidia. A. GRABAR, *La peinture byzantine*, Genève, Skira, 1953, p. 53 (ph. Hans Hinz).

14. Ailleurs, la Transcendance envahit tout. Elle s'attaque aux formes sensibles et, poussant à l'extrême le mouvement de simplification dont nous avons vu les débuts au temps de Plotin, elle ne laisse subsister du monde que sa lumière (c'est ainsi que l'or envahit la mosaïque) et des visages que leur regard (que nous avons vu s'élargir peu à peu dans la peinture romaine depuis le temps du «boulangier» pompéien). Nous arrivons ainsi à la mosaïque du Pape Jean VII qui se trouve aux Grottes Vaticanes et bientôt aux stylisations byzantines et romanes. Cette image annonce même les plus fortes stylisations modernes.



Fig. 14. Le pape Jean VII (705–707). Rome. Grottes Vaticanes. *Ibid.*, p. 78 (ph. Hans Hinz)

#### IV

Il va de soi que nous ne présentons pas ce schéma d'évolution comme le seul possible. Nous le croyons cependant significatif. Son unité, sa cohérence sont manifestes. Surtout, nous avons essayé de les confirmer en les référant à l'unité de la tradition culturelle établie par les rhéteurs et les philosophes. Celle-ci ne cesse de s'affirmer à travers ses propres métamorphoses : elle pose,

dans la raison, l'émotion, la musique, le rapport entre *pulchrum* et *aptum* ainsi que le débat entre le réel et l'imaginaire ; elle essaie de réconcilier, grâce à la civilisation qui fait la synthèse des arts, la philosophie et la sophistique ; mais elle découvre à la fois, dans la double rencontre de la barbarie et de la transcendance, l'inquiétude de l'homme et les exigences de son esprit. Tel est le chemin qui, en passant par Cicéron et Horace, va de Platon à Plotin et saint Augustin, et jusqu'au moyen âge ou à notre temps. Nous avons voulu montrer que les artistes antiques avaient aussi suivi ce chemin. Cela permet peut-être de mieux les comprendre. Cela permet aussi de répondre à ceux qui, entre leur temps et le nôtre, entre Rome et le moyen âge, voient une rupture fondamentale. Cette rupture n'a pas existé. Une métamorphose, assurément : nous en avons suivi les étapes continues. Elles s'accomplissaient à la fois dans les innovations et dans les fidélités. C'est un exemple à suivre. D'ailleurs, sommes-nous libres de ne pas le suivre ? Tout ce qui touche à l'essentiel suit les lois de la vie et ces lois ne veulent rien d'autre. En rapprochant à chaque instant rhétorique, philosophie et histoire de l'art, nous avons pu constater que l'histoire de la beauté à Rome n'obéissait pas à d'autres exigences.

Paris.





## LE SIÈGE DE NISIBE ET LA CHRONOLOGIE D'HÉLIODORE

Les choses que je vais dire se groupent autour d'une question de chronologie. Cette question de chronologie pourrait être brièvement formulée de la façon qui suit : Y a-t-il aucun rapport entre le siège de Nisibe qui eut lieu en 350 et les Ethiopiques, la seule œuvre qui nous soit restée d'Héliodore, le plus vaste roman d'amour grec ? Ou, pour parler d'une façon plus marquante : peut-on supposer ou affirmer même que, du point de vue de la genèse des Ethiopiques, cette entreprise de Sapor II, roi de Perse, signifierait le *terminus post quem* ?

Qu'il me soit permis d'ajouter tout de suite que, actuellement, c'est là justement le point neuralgique de la philologie d'Héliodore. Et même, il ne s'agit pas *uniquement* d'Héliodore : ce problème de chronologie que je viens d'esquisser touche le tout du roman d'amour grec, en tant que genre littéraire. C'est que si nous réussissions à prouver par des arguments convaincants que l'un des épisodes des Ethiopiques a été fait d'après le modèle historique du siège de Nisibe de 350, ce qui est d'ailleurs affirmé par un nombre toujours augmentant de savants, dans ce cas-là non seulement la datation d'Héliodore — et des Ethiopiques bien sûr — passant pour absolue depuis presque une demi-siècle, serait à modifier de cent ans, mais le tableau fait jusqu'ici du développement du roman d'amour grec se trouverait-il, lui aussi, remarquablement changé.

1. Tout d'abord, voyons brièvement les antécédents. Du roman d'Héliodore, on le sait, tout ce qu'on apprend avec certitude c'est que l'auteur est «citoyen d'Emèse de Phénicie, fils de Théodose, celui-ci provenant de la race d'Hélios». Héliodore fait savoir ceci dans la dernière phrase de son œuvre, à la manière d'une *sphragis*, sans donner aucun point de repère de chronologie, et le texte du roman ne comporte nulle part aucune allusion ni épisode qui permettraient une datation certaine et précise. Socrate, au 5<sup>e</sup> siècle croit savoir plus : quelque part dans son histoire ecclésiastique<sup>1</sup> il écrit que dans la ville

<sup>1</sup> 5, 22 = PG 67, Migne, p. 637 : τοῦ μὲν ἐν Θεσσαλία ἔθνους ἀρχηγὸς Ἡλιόδωρος Τρικκῆς τῆς ἐκεῖ γενόμενος ἐπίσκοπος, οὗ λέγεται πονήματα ἐρωτικὰ βιβλία, ἃ νέος ὧν συνέταξε καὶ Αἰθιοπικὰ προσηγόρευσεν.

de Triikka de Thessalie un évêque nommé Héliodore aurait introduit le célibat : et ce même Héliodore, ajoute-t-il, écrivit, «dit-on», dans sa jeunesse un roman d'amour intitulé *Ethiopiennes*. Il ne précise pas *expressis verbis* quand vécut cet Héliodore, d'abord écrivain païen, ensuite chef de l'Église chrétienne, pourtant, du contexte on peut conclure à ceci (ou à ceci aussi), que ce fut dans la seconde moitié du 4<sup>e</sup> siècle et que l'introduction du célibat eut lieu probablement sous Théodose le Grand.

Étant donné que plus tard, sans fournir de nouvelles données mais, tout au plus, enrichissant ou nuanciant l'affirmation de Socrate d'autres écrivains byzantins s'exprimèrent de pareille façon,<sup>2</sup> l'authenticité de Socrate n'a éveillé, jusqu'à la fin du siècle dernier, aucun soupçon. E. Rohde fut le premier à refuser l'identification du romancier avec l'évêque de Triikka<sup>3</sup> et depuis l'apparition de son œuvre devenue classique ses arguments de poids ont été presque sans réserves acceptés par les chercheurs.

Ce qui tout d'abord rend l'identification problématique c'est que Socrate lui-même, en identifiant l'évêque de Triikka avec le romancier d'Emèse ne peut et n'ose s'en rapporter qu'à des on-dit incontrôlables et des vagues rumeurs.<sup>4</sup> D'autre part le nom Héliodore se rencontre trop de fois dans les premiers siècles de notre ère et parmi ceux qui le portent on trouve même des écrivains ;<sup>5</sup> aussi se peut-il très facilement que le source dont Socrate lui-même se servit avec une certaine distance ait — à cause de l'identité du nom — confondu<sup>6</sup> ou bien identifié le chef de l'Église avec le romancier et ceci, peut-être, avec autant plus de facilité que le héros principal des *Ethiopiennes*, Théagène pro-

<sup>2</sup> Les témoignages relatifs à Héliodore ont été recueillis par A. COLONNA, voir : *Heliodori Aethiopica*, rec. A. COLONNA. Rome 1938. P. 361—372. Aux 20 témoignages enregistrés par lui s'ajoutent encore : Georges le Moine, PG 111, ed. MIGNE, p. 716 ; Léon le Grammairien, ed. I. BEKKER, Bonn 1842. P. 103 ; Theodose de Mélitène : *Chronographia*, ed. L. F. TAFEL. Munich 1859, p. 73. De pareilles données se retrouvent encore dans le *lemma* du manuscrit grec N° 157 de la Bibliothèque du Vatican (fol. 151 recto) et dans le titre des manuscrits A et S des *Ethiopiennes*. Pour ces derniers cependant voir les remarques critiques de M. D. REEVE: *Notes on Heliodorus' Aethiopica*. Clq NS 18, 1968, p. 262. note 2.

<sup>3</sup> *Der griechische Roman und seine Vorläufer*. Berlin. 1960 (= Leipzig 1914) p. 460 et suiv., p. 471 et suiv. Une très bonne synthèse de la récente littérature critique concernant les sources byzantines est donnée par O. WEINREICH : *Der griechische Liebesroman*. Zürich 1962, p. 32 et suiv.

<sup>4</sup> Récemment CHR. LACOMBRADÉ admet de nouveau l'identification de Socrate, en se référant, entre autres, à ce que dans la littérature spéciale Socrate figure comme auteur digne de confiance (v. REG 83 [1970] p. 71 et suiv.). Or, ceci étant le cas, on va supposer avec d'autant plus de droit que Socrate emploie le terme *λέγεται* non à l'aveugle, mais bien consciemment, et ceci pour exprimer le caractère incontrôlable de l'identification voire même ses doutes ou son soupçon concernant celle-ci.

<sup>5</sup> Parmi les 22 Héliodore figurant dans le 8<sup>e</sup> volume (1913) du PWRE se trouvent 9 écrivains, sans compter le romancier.

<sup>6</sup> Pour ce qui est de la confusion des Héliodore, on en trouve des exemples, d'une manière assez caractéristique, même dans la littérature savante de nos jours: A. FEUIL-LÂTRE, en esquissant la littérature relative au romancier cite, entre autres, l'œuvre de J. R. KEHRINGS, laquelle s'occupe en effet d'un autre Héliodore ; v. *Études sur les Ethiopiennes d'Héliodore*. Contribution à la connaissance du roman grec. Paris 1966, p. 153.

vient de Thésalie, fait qui put passer pour une preuve indirecte quant à la personne de l'auteur. Un autre argument opposé c'est que le collègue-romancier d'Héliodore, Achille Tatius passe, dans la tradition byzantine, également pour évêque et, d'ailleurs, dans le cas de celui-ci elle n'est pas beaucoup plus parleuse : cette fois encore elle se contente d'enregistrer qu'il fut païen, qu'il se convertit plus tard à la religion chrétienne et qu'il finit par devenir évêque.<sup>7</sup> Si maintenant à tout cela j'ajoute que justement Héliodore et Achille Tatius ont influencé de la façon la plus durable le roman byzantin,<sup>8</sup> il paraît tout évident et logique de conclure que les données se rapportant à leur évêché n'ont probablement rien à faire avec les traditions biographiques authentiques : elles témoignent plutôt de l'activité de certains cercles qui, ne reculant même pas devant quelque *pia fraus* travaillaient à rendre à temps acceptable la figure de ces deux romanciers populaires afin d'assurer le *nihil obstat* même pour leurs histoires d'amour conçues dans l'esprit païenne. Et cet embellissement touchait non seulement les auteurs, mais aussi les personnages de leurs romans : d'après leur légende St. Galaction et St. Epistémé sont nés, d'une façon assez caractéristique, de Clitophon et Leucippé, ce couple d'amants d'Achille Tatius, et Clitophon, lui, non par hasard peut-être, est rattaché à Émèse, ville natale d'Héliodore.<sup>9</sup> Or, sous cet aspect la dignité ecclésiastique attribuée avec insistance à Héliodore (et à Achille Tatius) ne serait, semble-t-il, qu'une pure fiction.

Ces arguments — irréfutés, d'ailleurs, jusqu'à nos jours — commençaient à ébranler, malgré les réserves de quelques chercheurs, l'autorité de Socrate. Vers la fin des années trente s'est, peut-on dire, généralisée l'opinion qu'Héliodore ne put être identique avec l'évêque de Trikka et que les informations, portant sur lui, de Socrate et de la tradition byzantine sont tout à fait incertaines. Or, ceci étant, rien n'attachait plus Héliodore au 4<sup>e</sup> siècle : le rejet de la tradition biographique qu'on prenait antérieurement pour incontestable donna nécessairement lieu à cette question : quand le romancier a-t-il bien vécu et quand furent écrites les Éthiopiennes ? Toujours vers la fin des années trente, à partir des essais de solution s'est formée l'opinion publique réfutée ou contestée par très peu de gens : d'après celle-ci l'auteur d'Émèse aurait écrit son roman quelque part dans la première moitié du 3<sup>e</sup> siècle.<sup>10</sup>

<sup>7</sup> V. Suda s. v. : *γένονε ἑσχατον Χριστιανός και ἐπίσκοπος.*

<sup>8</sup> Cf. E. ROHDE : *op. cit.* p. 555.

<sup>9</sup> V. Acta Sanctorum ad 5. Novembris : Novembre III., ed. H. DELAHAYE, p. 33 et suiv. = PL. 116, ed. MIGNE, p. 96 et suiv.

<sup>10</sup> K. MÜNSCHER : PWRE 15, 1912, p. 20 et suiv. W. CHRIST—W. SCHMID—O. STÄHLIN : Geschichte der griechischen Literatur II/1—2. München 1920—1924, p. 822 ; TH. SINKO : De ordine quo erotici scriptores Graeci sibi successisse videantur. Eos 41 (1940—1946) p. 43 ; E. H. HAIGHT : Essays on the Greek Romances. New York, 1943, p. 62 ; G. FERROTTA : Storia della letteratura greca III. Milano—Messina 1946, p. 235 ; F. ALTHEIM : Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum (dans la suite : Literatur) I. Halle 1948, p. 93 ; B. LAVAGNINI : Studi sul romanzo greco. Messina—Firenze

C'est qu'E. Rohde a déjà remarqué<sup>11</sup> que le roman d'Héliodore et la biographie d'Apollonius de Tyane faite par Philostrate riment ensemble sur plus d'un point, à partir de plusieurs douzaines de conformités textuelles d'ordre stylistique jusqu'aux éléments de contenu se trouvant en parenté d'esprit et idéologique. Chez l'un comme chez l'autre il s'agit d'une religiosité spéciale qui a les traits du néo-pythagorisme avec, au centre, l'adoration d'Hélios : ils condamnent, tous les deux, les sacrifices sanglants et certains genres primitifs de la magie ; l'un et l'autre considèrent les gymnosophistes comme les dépositaires de la suprême sagesse humaine — pour ne mentionner que quelques unes des analogies. Tout ceci revient à dire que Philostrate n'a pas simplement *influencé* Héliodore : le nombre et la qualité des analogies fait plutôt penser à un milieu culturel commun et, par conséquent, à une proximité chronologique.

Or, ce milieu, la recherche prétend le trouver dans la cour des Sévères<sup>12</sup> dont l'atmosphère, on le sait bien, était fortement influencée, pendant presque trois décennies, par les membres-femmes de la dynastie, premièrement par l'énergique Julia Domna et sa soeur Julia Maesa, femme de Septime Sévère et grand-mère d'Élagabale et d'Alexandre Sévère. Membres d'une famille sacerdotale d'Emèse, il est fort naturel qu'elles aient diligemment propagé le culte d'Hélios,<sup>13</sup> dieu suprême de leur ville natale (ce n'est sans doute indépendamment d'elles qu'Élagabale, proclamé empereur introduisit le culte officiel du dieu-soleil à Rome aussi) ; c'est à l'instigation de Julia Domna, organisatrice,

1950, p. 195 et suiv. ; V. HEFTI : Die Erzählungstechnik in Heliodors Aethiopica. Diss. Basel—Wien 1950, p. 144, note 450 ; F. ALTHEIM : Der unbesiegte Gott. Heidentum und Christentum. Hamburg 1957 (dans la suite : Heidentum), p. 67 et suiv. ; P. GRIMAL : Romains grecs et latins. Paris 1958, p. 518 ; T. R. GOETHALS JR. : The Aethiopica of Heliodorus. A Critical Study. Diss. Columbia University, 1959 (Je n'ai pas vu la dissertation, mais du bref compte rendu du DA, voir 22 (1961) p. 1984, il est clair que l'auteur est également l'adepte de la datation antérieure.) ; E. CIZEK : Evoluția romanului antic. București 1970, p. 42 ; O. WEINREICH : *op. cit.* p. 33 ; R. MERKELBACH : Roman und Mysterium in der Antike. München—Berlin 1962, p. 234 ; K. KERÉNYI : Der antike Roman. Einführung und Textauswahl. Darmstadt 1971, p. 87 ; A. M. SCARCELLA : Testimonianze della crisi di un' età nel romanzo di Eliodoro. Maia NS 24 (1972) p. 10, note 6. Certains comptent aussi avec la possibilité d'une datation au 4<sup>e</sup> siècle : T. И. КУЗНЕЦОВА : Роман Геллиодора «Ефиопика» и его место в истории жанра. In: Античный роман. Москва 1969, p. 97 et suiv. ; A. LESKY : Geschichte der griechischen Literatur. Basel 1963, p. 922 et suiv. A. FEUILLÂTRE est le seul, à ce que je sache, qui ait voulu placer Héliodore au 2<sup>e</sup> siècle, époque de Hadrien, mais sa tentative a été généralement refusée, cf. Gnomon 40 (1968) p. 719 et suiv. (R. KEYDELL), Athenaeum 45 (1967) p. 249 et suiv. (A. COLONNA), REG 14 (1967) p. 190 (J. LECLANT).

<sup>11</sup> *Op. cit.* p. 467 et suiv.

<sup>12</sup> Cf., entre autres, F. ALTHEIM : Literatur I. p. 102 et suiv. ; p. 113 et suiv. ; F. ALTHEIM : Heidentum p. 26 et suiv., p. 73 et suiv. ; O. WEINREICH : *op. cit.* p. 33 ; R. M. RATTENBURY—T. W. LUMB—J. MAILLON, dans la préface de leur édition dans la collection Budé : Paris 1960, I. p. XIII et suiv.

<sup>13</sup> K. BIHLMAYER : Die «syrischen» Kaiser zu Rom (211—235) und das Christentum. Rottenburg a. N., 1916, *passim* ; A. v. DOMASZEWSKI : Die politische Bedeutung von Emesa. AfR 11 (1908) p. 223 et suiv. = Abhandlungen zur römischen Religion. Leipzig und Berlin 1909, p. 197 et suiv.

aussi, d'un cercle littéraire<sup>14</sup> que Philostrate se mit à écrire la biographie d'Apollonius ;<sup>15</sup> pendant le règne des Sévères, même peut-être appuyés par eux d'autres écrivains provenant d'Emèse se firent encore voir dans la vie publique littéraire<sup>16</sup> — Héliodore, provenant également d'Émèse et descendant, lui aussi, d'une famille sacerdotale, vulgarisateur, dans son roman, du culte d'Hélios et montrant tant de traits communs avec Philostrate, s'adapte très bien au tableau d'ensemble.

2. Il semblait déjà que les Ethiopiques et leur auteur aient définitivement obtenu leur place dans les premières décennies du 3<sup>e</sup> siècle et que, peu à peu, on pouvait se mettre à expliquer la disparition au 4<sup>e</sup> siècle du roman d'amour, — mais voilà les événements qui prirent un tour inattendu : plusieurs chercheurs ont invoqué des arguments considérables contre le *consensus* qui allait devenir incontestable. En 1941 encore M. H. A. L. H. van der Valk,<sup>17</sup> mais, à cause de la guerre sans éveiller pendant longtemps aucun écho, ensuite, au cours des années 50 A. Colonna,<sup>18</sup> et tout récemment R. Keydell<sup>19</sup> et Chr. Lacombrade<sup>20</sup> prétendaient prouver à l'aide d'un appareil qui allait grandissant que les indications biographiques de Socrate qu'on avait voulu réfuter méritent quand même confiance.<sup>21</sup>

Pour point de départ de leur argumentation ils ont pris cette observation de van der Valk selon laquelle quelques chapitres des I et III discours de l'empereur Julien, plus exactement les passages traitant le siège en 350 de Nisibe sont très nettement à approcher du l'épisode du siège de Syéné chez Héliodore. Or des ressemblances, dit-on, il s'ensuit nécessairement la conclusion : en décrivant le siège l'auteur des Ethiopiques se laissait-il diriger non par sa propre imagination poétique, mais bien par les faits historiques du siège de Nisibe, il se peut même que le romancier ait eu sous les yeux la description faite par l'empereur. Or, si c'était le cas, il s'ensuivrait nécessairement qu'Hélio-

<sup>14</sup> Auparavant, l'importance du cercle littéraire de Julia Domna a été sans doute exagérée ; G. BOWERSOCK cependant qui consacre un chapitre entier de son livre (*Greek Sophists in the Roman Empire*. Oxford 1969) à cette question (p. 101 — 109) tombe dans l'excès contraire : tandis que, plus tôt, presque tous les écrivains considérables de l'époque ont été déclarés membres du cercle, lui ne veut y compter que ceux que les sources antiques indiquent *expressis verbis*. La vérité doit se trouver quelque part au milieu.

<sup>15</sup> Voir Vie d'Apollonius I, 3.

<sup>16</sup> Comme Fronton d'Emèse, pour ne mentionner les Orientaux en général, cf. J. BABELON : *Impératrices syriennes*. Paris 1957, p. 147 et suiv.

<sup>17</sup> Remarques sur la date des Ethiopiques d'Héliodore. *Mnemosyne* III. ser. 9 (1941) p. 97 et suiv.

<sup>18</sup> L'assedio di Nisibis del 350 d. C. et la cronologia di Eliodoro Emeseno (dans la suite : L'assedio). *Athenaeum* 28 (1950) p. 79 et suiv. et *La Cronologia dei Romanzi Greci*. Le «Etiopiche» di Eliodoro (dans la suite : Cronologia). *MC* 18, (1951) p. 143 et suiv.

<sup>19</sup> Zur Datierung der Aithiopoika Heliodors. In : *Polychronion*. Festschrift F. Dölger zum 75. Geburtstag. Hrg. v. P. WIRTH. Heidelberg 1966, p. 245 et suiv.

<sup>20</sup> Sur l'auteur et la date des Ethiopiques. *REG* 83 (1970) p. 70 et suiv.

<sup>21</sup> Plus d'un ont admis leurs arguments, dont R. HELM : *Der antike Roman*. Berlin 1948, p. 42 ; M. D. REEVE : *op. cit.* p. 282 ; J. SCHWARTZ : *Quelques observations sur les romans grecs*. *AC* 36 (1967) p. 439 et suiv. et autres.

dore ne put écrire son roman qu'après 350 et voire, les deux panégyriques de Julien sur Constance ayant été composées en automne de 356 et en hiver de 358/59, peut-être même après 359. En tout cas, nous voilà arrivés aux décennies où le futur évêque de Trikka de Socrate se trouvait, en écrivain païen, dans sa jeunesse. Le raisonnement est sans doute attrayant, la conclusion finale, elle, séduisante. Et ceci d'autant plus que les sièges décrits par l'empereur «apostate» et le romancier se ressemblent vraiment d'une façon étonnante.

La description de siège se trouve, chez Héliodore, dans le 9<sup>e</sup>, avant-dernier livre des Éthiopiennes,<sup>22</sup> lequel commence sur ceci que, par une attaque brusquée, Hydaspes, roi d'Éthiopie et son armée enferment à Syéné Oroon-datès, satrape perse de l'Égypte — l'action du roman se déroulant pendant l'occupation de l'Égypte par les Perses. Le roi avait d'abord essayé de prendre la ville à l'aide d'une technique traditionnelle de siège, mais ses efforts restant sans effet, il eut une nouvelle idée : «Tout autour il divisa le mur en secteurs et affecta à chacun secteur de dix toises dix soldats ; il donna l'ordre d'ouvrir une tranchée la plus large et la plus profonde possible. Les uns creusaient, d'autres enlevaient la terre et d'autres l'entassaient et dressaient ainsi une autre muraille en face de celle de la ville assiégée . . . Grâce à cette main d'œuvre innombrable et active l'ouvrage fut achevé plus vite qu'on ne pourrait dire. Alors, le roi en commença un autre. Il avait réservé dans cette enceinte une ouverture de cinquante pieds sans fossé ni remblai. En partant des deux bords de cette ouverture il fit dresser deux chaussées parallèles qu'il prolongea jusqu'au Nil et qui, par une pente continue remontaient d'un terrain bas à un terrain plus élevé. Toute cette construction, reliant Syéné au Nil, et ayant, jusqu'à la fin, quelques toises de largeur ressemblait fortement aux «Longs Murs d'Athènes.»<sup>23</sup> Ceci fait, Hydaspes n'a plus autre chose à faire que couper la digue du Nil et en faire introduire les eaux entre les chaussées entourant la ville. Les ondes affluantes ne tardent pas à faire sentir leur effet : à un secteur, les murs de la ville s'écroulent.<sup>24</sup> Quoique le niveau de la partie délabrée en est toujours plus élevé que celui de la masse d'eau en dehors (plus tard on réussit

<sup>22</sup> 9, chap. 2—8, ou bien, d'après les numéros de page et de ligne de l'édition de I. BEKKER (Lipsiae, 1855) 245, 30—254, 6. Les chapitres d'Héliodore étant assez longs, il paraît raisonnable d'indiquer, en dehors de la division de livres et de chapitres les numéros de page et de ligne également.

<sup>23</sup> 9, chap. 3, 246 10—16, 21—32 : *εις μοίρας κατανέμει τοῦ τείχους τὸν κύκλον, καὶ δεκάδα ὀργυῶν δεκάδι ἀνδρῶν ἀποκληρώσας, εὐρὸς τε καὶ βάθος ὡς ὅτι πλεῖστον ἀφορίσας οὐπτεν εἰς τάφρον ἐκέλευσεν. οἱ δὲ ὤροντον, ἄλλοι τὸν γοῦν ἐξεφόρον, ἕτεροι εἰς ὄφρον πρὸς ἕως ἐσώρευον, τῷ πολιορκουμένῳ τείχῳ ἕτερον ἀντεγείροντες . . . ἐπεὶ δὲ καὶ τοῦτο καὶ λόγου θάπτον ἦνσεν ἕτε δὴ μυσίας αὐτῷ χειρὸς τὸ ἔργον ἐπισπευδοῦσης, ἕτερον τοιοῦδε ἤρχετο. τοῦ κύκλου μέρος, πλάτος ὅσον ἡμίπλευρον, ἰσόπεδόν τε καὶ ἄγνωστον διαλιπὼν, κατὰ τὴν ἀπολήγουσαν ἐκατέρωθεν ἄκρην σκέλος ἐκ χώματος ἐπιξευγνὸς ἐπὶ τὸν Νεῖλον εἰς μῆκος ἦγεν, ἀπὸ τῶν ταπεινωτέρων αἰε πρὸς τὰ ὄρθια καὶ μετέωρα σκέλος ἐκότερον προβιβάζων. εἰκασεν ἂν τις μακροῖς τείχεσι τὸ γινόμενον, τοῦ μὲν ἡμιπλεύρου τὸ ἴσον πλάτος δι' ὅλον φυλάττοντος, μῆκος δὲ τὸ μεταξὺ τοῦ τὲ Νεῖλον καὶ τῆς Σνήνης ἀπολαμβάνοντος.*

<sup>24</sup> 9, chap. 4, 248, 9—19.

même à la réparer),<sup>25</sup> parmi les habitants c'est un sauve-qui-peut général : ils prient Oroondatès de s'accomoder avec les assiégeants. Le satrape y consent, mais son plus excellent frondeur se montre lui-même incapable de tirer la lettre attachée à une pierre chez l'armée des Éthiopiens. Hydaspes cependant aperçoit qu'ils veulent quelque chose : aussi garnit-il de soldats dix bateaux de sa flotille fluviale,<sup>26</sup> les envoie aux murailles pour qu'ils apprennent aux citoyens ce qu'ils veulent. Les assiégés, croyant que les soldats éthiopiens veulent aborder au mur délabré pour faire ensuite irruption dans la ville, touchent à leurs frondes et flèches comme par défense. C'est un véritable combat qui commence entre l'équipage des bateaux et les défenseurs de la ville, mais, finalement, on réussit à dissiper le malentendu et Oroondatès pourra bientôt s'arranger pour les conditions de paix avec son adversaire humain. A peine l'accord fut-il établi qu'Hydaspes fit boucher la brèche ouverte dans la digue du Nil et qu'il se mit à déborder l'étang artificiel qui s'était formé autour de la ville : il donne l'ordre de couper la levée du canal reliant la digue de ceinture et le Nil. Le crépuscule qui tombe empêche, il est vrai, ses hommes de finir le travail, et la levée mi-coupée s'écroule d'elle-même pendant la nuit pour provoquer, une dernière fois, de la panique parmi les citoyens,<sup>27</sup> mais, finalement, la masse d'eaux entourant la ville se retire et Syéné échappe à l'inondation imminente. Seul le fleuve de boue s'étendant tout autour paralyse pendant un petit temps les habitants dans leur libre mouvement.<sup>28</sup> Voilà l'histoire racontée par Héliodore.

Julien cependant semble ignorer que Sapor aurait d'abord essayé d'occuper Nisibe par des méthodes habituelles.<sup>29</sup> D'après son récit<sup>30</sup> le roi perse, après être arrivé avec son armée sous la ville, aurait tout de suite « fait élever

<sup>25</sup> 9, chap. 8, 253, 1—4.

<sup>26</sup> 9, chap. 5, 249, 19—24. Sur le nouveau de la lutte se dégageant, un peu plus bas (249, 30—250, 1) : *καινοργός δὲ ὦν αἰ πῶς ὁ πόλεμος τότε τι καὶ πλέον καὶ οὐδαμῶς εἰωθὸς ἐθανματούργει, ναυμάχους τευχομάχοις συμπλέξας καὶ λιμναῖον στρατιότην χερσαῖον ἐφοπλίσας.*

<sup>27</sup> 9, chap. 8, 253, 5—15.

<sup>28</sup> 9, chap. 8, 254, 2—6.

<sup>29</sup> Sur l'histoire et les circonstances géographiques de Nisibe voir J. STORM : PWRE 17, 1936, p. 714 et suiv. ; A. FORBIGER : Handbuch der alten Geographie. II. Hamburg 1877, p. 631 et suiv. ; C. PREUSSER : Nordmesopotamische Baudenkmäler alchristlicher und islamischer Zeit. (17. wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft). Leipzig 1911, p. 39 ; V. CHAPOT : La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe (Bibl. des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, tom. 99). Paris 1907, p. 317 et suiv. ; R. DUSSAUD : Topographie historique de la Syrie antique et médiévale. Paris 1927, p. 497 ; L. DILLEMANN : Haute Mesopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne au VI<sup>e</sup> siècle de cette ère. Paris 1962, p. 37 et 54 ; p. 80 et suiv. (entre les pages 80 et 81 se trouve une photo aérienne sur Nisibe et ses alentours). De nos jours Nisibe est une petite ville frontière en Turquie ; sur le territoire de la ville antique on n'a pas fait de fouilles.

<sup>30</sup> Or. I. chap. 22—23 et Or. III. chap. 11—16. Les textes de Julien sont cités d'après l'édition Budé de J. BIDEZ : L'empereur Julien : Oeuvres complètes, Tome I. 1<sup>ère</sup> partie. Paris 1932 et Tome I. 2<sup>e</sup> partie. Paris 1924 (dans la suite : Julien I/1 et I/2).

un terrassement autour de la ville ; ensuite, en y introduisant les eaux du Mygdonios il changea les alentours de la ville en un lac au milieu duquel il bloqua la ville comme une île ; les murs de celle-là émergeaient à peine des flots. Pour y mettre le siège il envoya des navires et, sur les navires, des machines de siège.<sup>31</sup> Par la suite Julien explique tout au long la résistance héroïque des défenseurs, il dépeint d'une façon détaillée comment les navires et les catapultes brisent-ils et s'allument-ils, comment périssent, l'un après l'autre, les combattants perses luttant sur les navires et, finalement, pour faire voir la modernité et la grandeur de l'entreprise il égale Sapor à Xerxès. Jusque-là le récit du I et celui du III discours vont au fond en parallèle l'un avec l'autre ; s'il y a quelque différence c'est que le premier insiste plusieurs fois sur la modernité de la lutte tandis que le troisième ne le fait guère et que, dans le premier la lutte ayant lieu sur le lac artificiel est plus élaboré et, pour reprendre l'expression de J. Bidez,<sup>32</sup> plus emphatique que dans le troisième. A ce point le récit du I discours se termine en effet. On apprend encore que Sapor a honteusement cessé le siège et s'est retiré avec son armée, puisque «il eut beau démolir les murs, il se montra incapable de triompher même d'une ville privée de ses murs»<sup>33</sup> — mais après ceci Julien passe à un autre sujet. Par contre, le passage du III discours traitant le siège se continue : comme si l'empereur voulait élargir en une description arrondie la mention un peu énigmatique dans le I discours «de la démolition des murs» afin d'éviter, entre autres, la répétition de soi-même. Selon le récit du III discours le combat est donc en plein cours entre l'équipage des navires manœuvrant sur le lac artificiel et les défenseurs de la ville lorsque, par suite de la pression des eaux se rompt la chaussée de ceinture construite par Sapor ; par l'ouverture qui s'est produite les eaux découlent et, en même temps, d'une façon un peu drôle, les murs de la ville s'écroulent à un secteur assez considérable.<sup>34</sup> Sapor est presque sûr de sa victoire et, à travers le fleuve de boue qui est resté à la place des eaux<sup>35</sup> il fait marcher à l'attaque sa célèbre cavalerie cataphractaire,<sup>36</sup> ensuite ses éléphants

<sup>31</sup> Julien I/1, Or, III. chap. 11, 15 — 20; *ἐπιτειχίζων τὴν πόλιν χόμασιν εἶτα εἰς ταῦτα δεχόμενος τὸν Μυγδόσιον, λίμνην ἀπέφινε τὸ περὶ τῶ ἄσπει χωρίον καὶ ὡσπερ νῆσον ἐν αὐτῇ συνείχε τὴν πόλιν, μικρὸν ὑπερχουσῶν καὶ ὑπερφυνομένων τῶν ἐπάλλεων. Ἐπολίωσκει δὲ ναῦς τε ἐπάγων καὶ ἐπὶ νεῶν μηχανάς.* Le passage parallèle dans le premier discours (chap. 22, 10 — 14) : *ἐπιτειχίζετο μὲν ἢ πόλιν κόλλω τοῖς χόμασιν, ἐπέσει δὲ ὁ Μυγδόσιος πελαγίζων τὸ περὶ τῶ τείχει χωρίον, καθάπερ ὁ Νεῖλος, φασί, τὴν Αἴγυπτον. Προσήγετο δὲ ἐπὶ νεῶν ταῖς ἐπάλλεσι τὰ μηχανήματα . . .*

<sup>32</sup> Cf. Julien I/1, p. 42, note 1.

<sup>33</sup> Julien I/1, Or. I. chap. 22, 53 — 54 : *τὰ τεῖχη διάλυσας οὐδὲ ἀτειχίστου τῆς πόλεως παραγενόμενος ἔσγεν ἐφ' ὅτιω σεμνύνηται.*

<sup>34</sup> Julien I/1, Or. III. chap. 11, 27 — 29.

<sup>35</sup> Julien I/1, Or. III. chap. 12, 18 — 21.

<sup>36</sup> Julien I/1, Or. III. chap. 11, 41 ; chap. 12, 1 — 2, 26 — 30. Les cataphractaires, Héliodore les fait également figurer, non pendant le siège, mais dans le combat suivant celui-ci, également aux côtés des Perses, en en donnant une description d'une exactitude peut-on dire scientifique : 9. chap. 15, 259, 11 — 260, 23.



de combat avec, dans les tours installées sur leur dos, des combattants armés.<sup>37</sup> Les défenseurs cependant se massent, tous, près de la partie menacée des murs pour repousser l'agression d'abord de la cavalerie, ensuite des éléphants. Le matin suivant Sapor réarrangeant ses rangs part à l'attaque avec, cette fois, ses troupes à pied; mais, justement, pendant la nuit, à la place du mur écroulé les défenseurs ont élevé un nouveau mur<sup>38</sup> sur quoi se brise même la dernière attaque du roi. A la vue de l'échec Sapor, dans sa rage impuissante fait exécuter les chefs considérés comme responsables du fiasco et avec ses troupes ruinées il s'éloigne de sous la ville. Voilà le rapport de Julien sur le siège de Nisibe.

La description de Julien et celle d'Héliodore se coïncident, on le voit bien, sur les points décisifs : la chaussée élevée autour de la ville, l'introduction de l'eau fluviale, le combat mené sur le lac artificiel, l'effondrement des murs et la rupture de la chaussée de ceinture figurent chez l'un comme chez l'autre et les coïncidences textuelles ne manquent non plus.<sup>39</sup> La sympathie d'Héliodore est portée, il est vrai, pour les assiégeants, celle de Julien pour les assiégés ; et il est vrai aussi que chez le romancier le siège se termine avec succès, chez l'empereur sans succès, mais, *hic et nunc*, ceci est sans importance. Il est tout aussi négligeable que l'ordre et, dans une certaine mesure, la cause aussi de l'effondrement du mur et de la rupture de la chaussée différent dans les deux récits et que l'emploi des navires se trouve motivé d'une manière différente dans le roman et dans les panégyriques. Ce qui importe c'est que la technique du siège — chaussée de ceinture, introduction des eaux, bateaux — dont le pendant j'avais jusque-là beau chercher dans la littérature antique, est tout à fait identique chez les deux auteurs. En cela donc l'argumentation de van der Valk et des chercheurs marchant sur sa trace semble incontestable.

<sup>37</sup> Julien I/1, Or. III. chap. 11, 40 ; chap. 12, 2 ; 32—38. Chez Héliodore c'est Hydaspe qui, dans le combat mené après le siège engage les éléphants munis de tours contre les Perses : 9, chap. 16, 261, 6 ; chap. 18, 262, 11—263, 7. Entre les éléphants de Julien et ceux d'Héliodore il y a ceci de différent que, chez Julien, dans les tours auprès des archers sont assis une fois des combattants armés de lances également. Dans la littérature militaire antique les cataphractaires tout comme les éléphants aux tours passaient pour des lieux communs, v. VÉGÈCE : *Epitome rei militaris* 3, 23—24. Cf. W. W. TARN : *Hellenistic Military and Naval Developments*. Cambridge 1930, p. 72 et suiv., p. 92 et suiv. ; J. KROMAYER—G. VEITH : *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*. München 1928, p. 138 et suiv.

<sup>38</sup> Julien I/1, Or. III. chap. 13, 7—8.

<sup>39</sup> Dans leurs œuvres citées plus haut VAN DER VALK, A. COLONNA et F. ALTHEIM indiquent une demi-douzaine de concordances entre Héliodore et Julien ; Héliod. I, chap. 1, 1. 13—15 — Jul. Or. I. chap. 22, 17—20 ; Héliod. 9, chap. 3, 247, 10—11 — Jul. Or. I. chap. 22, 10—11 ; Héliod. 9, chap. 4, 248, 7—8 — Jul. Or. III. chap. 11, 16—18 ; Héliod. 9, chap. 5, 248, 20—21 — Jul. Or. III. chap. 11, 28—29 ; Héliod. 9, chap. 8, 253, 6, 15 — Jul. Or. III. chap. 11, 27 ; Héliod. 9, chap. 8, 254, 3 — Jul. Or. III. chap. 12, 18—19 ; Héliod. chap. 15, 259, 10 et suiv. — Jul. Or. I. chap. 30, 8 et suiv. ainsi que Or. III. chap. 7, 21 et suiv. Les concordances sont cependant dues, dans beaucoup de cas, non à une imitation stylistique, mais plutôt à la parenté ou identité des situations.

3. Les représentants du *consensus* des années trente, eux, tardaient bien à donner une réponse et même en la donnant ils semblaient traiter la chose avec une certaine négligence : le réflexe de F. Altheim<sup>40</sup> et d'O. Weinreich<sup>41</sup> aux arguments du camp adverse s'est limité à quelques pages, ceux de R. Merkelbach<sup>42</sup> et de B. E. Parry<sup>43</sup> à une seule note infrapaginale.<sup>44</sup> Ils restent attachés à la datation au 3<sup>e</sup> siècle d'Héliodore puisque, affirment-ils, des sièges effectués avec une technique pareille avaient bien eu lieu déjà antérieurement, par conséquent pour la représentation d'Héliodore l'année 350, date du siège de Nisibe ne doit pas du tout passer nécessairement pour un *terminus post quem*. Or pour ce qui est des analogies stylistiques du passage d'Héliodore et de ceux de Julien elles trouvent leur explication dans le fait que l'empereur a imité le romancier et non inversement, comme le voudraient van der Valk et ses adhérents. Ce qui, en principe, pourrait être accepté, mais les sièges qu'invoquent pour témoignage les défenseurs de la datation au 3<sup>e</sup> siècle montrent tous une parenté très vague avec les sièges représentés par Héliodore et par Julien et, au point de vue de la technique ne sont aucunement *identiques* à ceux-ci. Une chaussée qui entoure une ville entière, l'eau fluviale introduite entre la chaussée et les murailles de la ville ou des navires y manœuvrant ne figurent nulle part. Leurs données — dont le nombre peut d'ailleurs être suffisamment augmenté — ne prouvent qu'une seule chose, mais ceci de façon convainquante : c'est que la manipulation de l'eau fluviale passait, dans les guerres de l'antiquité, en général et ainsi dans le cas des sièges également, pour très fréquente. Les ingénieurs militaires de l'antiquité s'y comprenaient bien comment faut-il dériver les eaux des fleuves et des rivières ou les accumuler

<sup>40</sup> Literatur II. Halle-Saale 1950, p. 272 et suiv. ; F. ALTHEIM—R. STIEHL : Die Araber in der alten Welt. Berlin 1963, III. p. 22 et suiv., V/1, p. 18 et suiv. (Ce dernier polémique en premier lieu avec l'étude déjà citée de R. KEYDELL).

<sup>41</sup> *Op. cit.* p. 34 et suiv.

<sup>42</sup> *Op. cit.* p. 234 et, en premier lieu, p. 282, note 1. Dans sa note MERKELBACH croit trouver un parallèle antérieur de l'épisode de Syéné, et rappelle le texte de la pierre de Rosette, plus exactement le siège de Lycopolis. Mais le texte, lui (voir : W. DITTENBERGER : OGIS I. Hildesheim, 1960, p. 154 et suiv.), n'a pas trop de parenté avec la description du siège chez Héliodore. L'armée assiégeant Lycopolis élève, il est vrai, une chaussée, mais ce n'est pas pour y introduire les eaux du Nil ; tout au contraire : pour que le Nil, qui est en train de monter, ne puisse inonder les alentours de la ville où se trouve leur camp. Ou, en d'autres termes : puisqu'ils voulaient continuer et achever le siège d'une manière conventionnelle. Cf. J. P. MAHAFFY : The Empire of the Ptolemies. London, 1895, p. 322 ; A. BOUCHÉ-LECLERQ : Histoire des Lagides. I. Paris 1903 (= Impression anastatique, Bruxelles 1963), p. 365 et suiv. Il reste en tout cas certain que les eaux du Nil ont été fréquemment employées dans l'art militaire, mais, le plus souvent, aux fins de défense, cf. D. BONNEAU : La crue du Nil I. Ses descriptions, ses explications, son culte d'après les auteurs grecs et latins, et les documents des époques ptolémaïque, romaine et byzantine. Paris 1974, p. 74 et suiv.

<sup>43</sup> The Ancient Romances. A Literary-historical Account of their Origins. Berkeley and Los Angeles 1967. (Sather Classical Lectures vol. 37.), p. 349, note 13.

<sup>44</sup> C'est de la même façon que prit position contre la conception de VAN DER VALK et des autres R. M. RATTENBURY, un des éditeurs du texte d'Héliodore dans la collection Budé, voir Gnomon 22 (1950) p. 75.

à l'aide des barricades, pour en faire inonder un territoire donné ; aussi l'état major se servait-il bien de leur expérience si l'événement d'une action militaire le rendait nécessaire. On trouve des douzaine de passages y relatifs à partir d'Hérodote<sup>45</sup> passant par Lucien<sup>46</sup> jusqu'au Zonaras<sup>47</sup> tardif, et il est très remarquable que le manuel stratégique de Frontin consacre un chapitre entier à l'utilisation militaire des eaux,<sup>48</sup> dans lequel il cite, à partir des temps plus ou moins mythiques jusqu'à sa propre époque des exemples y rapportants. Mais le grand nombre des données et des lieux parallèles ne compense point l'absence justement des plus remarquables caractéristiques de l'inondation employée à Syéné et à Nisibe. Autrement dit, sans parenté ni antécédents les descriptions de siège faites par Héliodore et par Julien continuent à se trouver toutes seules. Les contre-arguments d'Altheim et des autres ne sont donc point suffisants à soutenir la datation au 3<sup>e</sup> siècle.

De tout cela il ne s'ensuit cependant pas que c'est van der Valk et l'autre camp qui auraient absolument raison. C'est que, apprendre si les conclusions tirées de leurs observations sont justes ou non, dépend en premier lieu de l'authenticité de la description du siège de Nisibe faite par Julien. Parce que si la crédibilité de Julien éveille un soupçon fondé, le prétendu rôle d'intermédiaire de l'empereur se trouverait-il tout de suite mis en échec, d'autre part il ne serait nullement nécessaire de voir dans le siège de Nisibe le modèle de l'épisode de Syéné des Ethiopiens, c'est-à-dire un *terminus post quem*. Ceci étant l'événement historique ne rattacherait plus Héliodore au 4<sup>e</sup> siècle, il resterait donc possible qu'il ait vécu et écrit dans la première moitié du 3<sup>e</sup> siècle, et on pourrait supposer à juste titre que ce n'est point le romancier qui a imité l'empereur mais bien au contraire, c'est l'empereur qui a puisé dans ses œuvres.

Les nouveaux adeptes de la datation au 4<sup>e</sup> siècle, en premier lieu A. Colonna,<sup>49</sup> n'étaient pas eux non plus sans compter avec cette possibilité, d'autant plus que — comme on voit aussi du rapide aperçu de celui-là — de nombreuses sources relatives au siège de Nisibe sont connues dont plusieurs comportent une variante considérablement différente du récit de Julien. Or, d'après Colonna, les sources seraient à diviser en deux groupes : au premier s'appartiendraient les textes contenant des renseignements authentiques, comme l'est

<sup>45</sup> 7, chap. 130. Voir ensuite Thucydide 5, chap. 65—66 ; Strabon 6, 13 ; Xénophon : *Cyropédie*, 7, 5, 8—19 etc.

<sup>46</sup> Hippias sive balneum chap. 2 ; voir ensuite Philostrate : *Héroïque*, ed. C. L. KAYSER, Lipsiae, 1871, II. p. 180, 20—23.

<sup>47</sup> 12, chap. 30. ALTHEIM fut le premier à attirer l'attention sur ce passage, voir *Literatur II*, p. 273. Le nombre des passages traitant l'inondation peut bien sûr être augmenté.

<sup>48</sup> 3, 7 ; De fluviorum derivatione et vitiatione quarum. La dérivation des fleuves était d'ailleurs encore plus au courant que l'inondation ; je ne cite que quelques exemples : Cicéron : *De natura deorum* 2, 60 (152) ; César : *De bello civili* 1, 61 ; 3, 49, etc.

<sup>49</sup> *L'assedio* p. 83 et suiv. ; *Cronologia* p. 147.

celui de Julien, ensuite le passage en question de la Chronique Pascale et les hymnes de Nisibe en langue syrienne de St. Ephrem, avant tout les premiers 12 ; l'autre groupe comporterait Théodoret considéré comme non-authentique par Colonna, ensuite la ligne byzantine de la tradition dépendant de Théodoret, par ex. Zonaras. Il reste à demander si la classification et la conclusion finale de Colonna sont-elles justes ou non ; il semble donc prudent de passer encore une fois et d'une manière détaillée en revue les principales sources.

4. Je vais commencer l'examen par Théodoret qui évoque, dans deux œuvres même, le siège de Nisibe et au premier abord fait naître, il faut le reconnaître, de forts scrupules.<sup>50</sup> Mais seulement au premier abord. L'évêque de Cyr n'est pas, il est vrai, exempt de quelque tendance hagiographique déformant et obscurcissant quelque fois les faits et les rapports historiques ; cette incrimination est restée cependant, à ce que je sache, toujours dans le vague, personne n'a prouvé que la tendance incriminée ait ici ou là effectivement conduit à des déformations, voire même à quelque falsification intentionnelle. Il est déjà plus pénible puisqu'il peut éveiller le soupçon d'une totale confusion des données et de la chronologie que Théodoret place d'une part le siège aux temps qui suivaient immédiatement la mort de Constantin le Grand (337), d'autre part pour ce qui est du salut de la ville, il attribue un rôle décisif à Jacques de Nisibe,<sup>51</sup> malgré que l'évêque à vie sainte est, au temps du siège de 350, mort déjà depuis longtemps ; c'est que ses souffrances se rattachent en effet à un siège antérieur de Nisibe. Cependant les témoignages parallèles des autres sources montrent tout nettement que dans les deux œuvres l'auteur parle du siège de 350, et non d'un autre, antérieur. Ce qui revient à dire que son erreur se réduit à la chronologie, sans toucher pour autant les circonstances du siège. La figuration de Jacques de Nisibe fait voir d'ailleurs très nettement le caractère inorganique dont se rattachent à l'histoire du siège les éléments légendaires et hagiographiques, ne touchant guère l'essentiel. La crédibilité de Théodoret se trouve encore affaiblie par ce fait que dans une des œuvres il fait couler le Mygdonios auprès de la ville, donc conformément à la situation réelle, dans l'autre, d'une façon fautive, à travers la ville. Il est pourtant plus important que, malgré les précisions géographiques remarquablement différentes, la description du siège est, dans les deux œuvres, à peu près identique, ce qui veut dire que le moment dénotant une ignorance sans doute grave ne modifie essentiellement le tableau d'ensemble. Je suis donc d'avis que les récits concordant sur chaque point décisif des deux variantes de Théodoret ne

<sup>50</sup> *Historia Ecclesiastica* 2, chap. 30, 2–14, et *Historia Religiosa*, PG 82, ed. MIGNE, p. 1304.

<sup>51</sup> Cf. P. PEETERS : *La légende de saint Jacques de Nisibe*. AB 38 (1920) p. 285 et suiv. Dans les récits de Julien, de la Chronique Pascale et des hymnes de Nisibe Peeters voit d'ailleurs, semblablement à COLONNA, une description authentique et concordante des événements.

peuvent aucunement, dans leur ensemble, être considérés comme non authentiques ; bien au contraire : ces récits sont bien utilisables pour le rétablissement de l'événement réel du siège de Nisibe — avec suffisamment de réserves, bien sûr.

D'après le récit de Théodoret — pour en venir au texte — Sapor, arrivé sous la ville, se met au siège se servant des méthodes tout habituelles ; fait dont Julien se tait. Il emploie, entre autres, des catapultes, «fait construire des palissades et creuser des fossés».<sup>52</sup> Ses tentatives échouées, «il obstrua au loin le lit de Mygdonios, tout en rehaussant les rives des deux côtés par des remblais pour qu'elles puissent contenir les eaux ; quand il vit que les eaux amassées allaient déborder, d'un seul coup il versa le tout sur les murs».<sup>53</sup> Et voilà qu'une partie des murs s'effondre ; Sapor, ne doutant plus de sa victoire, attend une journée avant de commencer l'attaque générale pour que la boue puisse se dessécher, mais, pendant la nuit, les défenseurs élèvent un mur nouveau, et les attaques des Perses, l'une après l'autre, s'y trouvent brisées. En plus, des sauterelles et des moustiques envahissent les assiégeants, Sapor, lui, est tourmenté par des hallucinations ; finalement le roi perse met fin au siège et se retire. Tout ceci est, sur plus d'un point, en plein accord avec la variante de Julien. Chez Théodoret les murailles s'effondrent également sous l'effet des eaux ; le mur nouveau se fait pendant une seule nuit, seulement, chez Julien Sapor ne s'attend pas à ce que le sol se dessèche, voire même, sans se soucier de la boue il envoie sa cavalerie et ses éléphants contre Nisibe justement dans le laps de temps qui sépare l'effondrement des murailles et l'élévation du mur nouveau ; il est cependant remarquable que l'auteur chrétien ignore, semble-t-il, la chaussée élevée autour de la ville (et, bien entendu, la rupture de celle-ci) et n'enregistre que les fossées et les palissades, et qu'il ne mentionne non plus les navires combattant sur le lac artificiel, alors que ces deux éléments appartiennent à l'essence même de la description du siège chez Julien tout comme chez Héliodore. Ces différences donnent du moins à réfléchir, mais l'authenticité de Théodoret étant contestée, il serait trop hâtif d'essayer de donner dès maintenant aucune explication, sans avoir examiné les sources jugées unanimement authentiques, c'est-à-dire la Chronique Pascale et St. Ephrem.

C'est que la valeur documentaire de la Chronique Pascale et de St. Ephrem est en effet, contrairement à celle de Théodoret, incontestable. Pour ce qui est de la Chronique, l'auteur du passage en question fait remarquer après la description du siège qu'il avait puisé ses données dans une lettre de

<sup>52</sup> *Historia Ecclesiastica* 2, chap. 30, 4 : *χαρακώματα και τάφρους ορύξας.*

<sup>53</sup> *Historia Ecclesiastica* 2, chap. 30, 5 : *πόρωθεν επίσχών, και τὰς ὄχθας ἐκατέρωθεν προσχώσας και ὑψηλὰς ἐργασάμενος ἵνα τὸ ῥεῦμα συνέχωσιν, ὡς εἶδε πάμπαν γενόμενον και λοιπὸν ὑπερκλύζον τὸ χῶμα, ἐξαπνέως ἀφῆκε κατὰ τοῦ τείχους ὡς μηχανήν.* De la même façon : *Historia Religiosa*, PG 82, p. 1304 : *τέλος τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ τὸ ῥεῦμα τῇ πολυχειρίᾳ κυκλώσας και τῇ ἀποτειχίσει κεκκλωμένον τοῦ ποταμοῦ ὅτι πλείστον συναθροίσας ἐπαφῆκεν ἀθροῦν κατὰ τοῦ τείχους οἷον τινι μηχανήματι τουτῷ σφοδροτάτῳ χρησάμενος.*

Vologèse, évêque de Nisibe, laquelle «rend compte du siège d'une façon détaillée». <sup>54</sup> Or, ce Vologèse a été le pontife de la ville justement au temps du siège de 350, ce qui revient à dire qu'à cet endroit la Chronique se fonde sur le récit d'un contemporain, d'un témoin oculaire même, fait qui lui assure l'intérêt en tout cas, même si, la lettre perdue, la manière et la mesure de son emploi ne peuvent plus être contrôlées, d'autre part que le texte porte les marques d'une tendance hagiographique et des éléments légendaires tout comme celui de Théodoret. Un témoin plus important que la Chronique est St. Ephrem : lui, il a également vécu le siège, et ses expériences de siège, contrairement à Vologèse, nous sont restées non d'une façon indirecte, dans la formulation d'un autre auteur, mais intégrées justement dans ses propres poèmes. Ce qui, au cours de l'interprétation des *Carmina Nisibena* d'Ephrem peut donner du souci, c'est que dans les hymnes les épisodes du siège, au lieu de s'arrondir en un récit continu, chronologiquement arrangé, y figurent en mosaïque, transformés en poésie. Voyons la manière dont les deux sources les plus authentiques représentent l'événement du siège.

Dans la Chronique, Sapor engageant le siège, attaque d'abord «de façons différentes, en employant maintes machines de guerre», <sup>55</sup> mais, à la vue de la résistance inébranlable des défenseurs «il aboutit à la décision d'inonder la ville des eaux du fleuve voisin». <sup>56</sup> Dans la Chronique les circonstances de l'inondation ne sont pas précisées, de toute façon il n'y a aucune allusion — et ceci, étant question d'une source primaire, est d'une importance augmentée — ni à la construction d'une chaussée de ceinture (ni à la rupture prochaine de celle-ci), ni au lac artificiel, ni à l'envoi des navires. Dans la suite, en pleine concordance avec les textes exposés jusque-là, «une partie des murailles se trouve délabrée»; <sup>57</sup> Sapor (tout de suite ou plus tard, on n'en sait rien et on ignore aussi si un nouveau mur avait été élevé ou non à la place du vieux, effondré), fait marcher à l'attaque «ses éléphants armés», <sup>58</sup> mais les habitants de la ville en blessent mortellement plusieurs avec leurs armes de jet, et le reste «se noie dans la boue remplissant les fossés» <sup>59</sup>. Le roi perse essaie alors d'une dernière attaque, mais l'échec de celle-ci, ensuite les prodiges qui vont augmentant, puis le peste décimant son armée le forcent à se retirer de sous la ville. Le récit de la Chronique, on le voit bien, ressemble, à peu près à partir de l'épisode de

<sup>54</sup> Ed. L. DINDORF I. Bonn 1832, 529, 2–3 = PG 92, ed. Migne, p. 727 : *φέρεται δὲ ἐπιστολῇ Οὐαλαγέσου ἐπισκόπου Νισίβης τὸ κατὰ μέρος τούτων δηλούση.*

<sup>55</sup> Ed. L. DINDORF I. 536, 19–20 = PG 92, ed. Migne, p. 724 : *διαφόρως αὐτὴν (sc. Νισίβιν) πολεμήσας καὶ μηχαναῖς πολλαῖς χρησάμενος.*

<sup>56</sup> Ed. L. DINDORF I. 537, 4–5 = PG 92, ed. Migne, p. 724 : *τὸ λοιπὸν ἐξυδατώσαι ταυτὴν (sc. Νισίβιν) τῷ πρὸς αὐτὴν ποτάμῳ διεγνόκει ὁ Σάπωρις.*

<sup>57</sup> Ed. L. DINDORF I. 537, 8 = PG 92, ed. Migne, p. 724 : *μέρος τοῦ τείχους πέπονθει.*

<sup>58</sup> Ed. L. DINDORF I. 537, 13 = PG 92, ed. Migne, p. 725 : *τοὺς ἐλέφαντας ἐνόηλους.*

<sup>59</sup> Ed. L. DINDORF I. 537, 18–19 = PG 92, ed. Migne, p. 725 : *οἱ δὲ λοιποὶ ἐν τοῖς κατατέλμασι τῶν τάφων ἐνέπεσαν.*

l'effondrement des murailles, à la version de Julien, sans pour autant être en opposition totale avec celle de Théodoret, malgré ces quelques détails vraiment différents. Pour ce qui est des concordances, on ne va point s'en étonner, les trois textes traitant le même siège. D'autant plus sont suspects les différences éclatantes entre la Chronique et Julien, alors que Colonna — qu'il me soit permis de le rappeler ici — considère les renseignements des deux comme authentiques et concordants l'un avec l'autre, à l'opposé de Théodoret qui, d'après lui, n'est point digne de foi. Or, dans sa première partie, la Chronique rime non avec la version de Julien, mais bien avec celle de Théodoret : ici et là sont absents les épisodes de la chaussée de ceinture et des navires assiégeant les murailles, épisodes qui ont une importance fondamentale du point de vue du rapport entre Héliodore et Julien et de la datation du romancier. Cette absence semble de toute façon indiquer que la classification et la critique de sources de Colonna appellent quelque correction. Il nous reste encore à examiner l'autre principal témoin, St. Ephrem, ou bien les *Carmina Nisibena* en langue syrienne.

Au préalable je me permets de dire que le recueil des hymnes comportant à l'origine 77 pièces a été publié par G. Bickell qui l'a fait suivi d'une introduction volumineuse et d'une traduction latine,<sup>60</sup> et que les chercheurs contestant la datation au 3<sup>e</sup> siècle d'Héliodore, comme Colonna par exemple, ne se servent, dans leur argumentation, que du texte de la traduction. Je me vois forcé de suivre moi aussi leur exemple, en attendant que quelqu'un, avec suffisamment de compétence, examine l'original. Les allusions se rapportant au siège de Nisibe se concentrent, pour la plupart, dans les trois premiers hymnes du recueil ; fait qu'on comprend très bien, le premier ayant été composé lors du siège, les deux autres quelque peu après ;<sup>61</sup> mais, bien entendu, l'écho du grand événement retentit plus tard aussi, dans les 4<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> hymnes. Ces allusions, je dois le répéter, rappellent les épisodes les plus mémorables et trop connus par des sources du siège, en mosaïque, comme déchirés de leurs rapports chronologiques, quelque fois dans le langage très métaphorique de la poésie. Quant à la fréquence, c'est l'inondation qui occupe la première place : cette manière de siège, si terrible par son étrangeté, le poète la mentionne 23 fois, en la périphasant par une demi-douzaine d'expressions : il prie le Dieu de défendre la ville «contre l'inondation», puisque celle-ci «a élevé ses flots contre les murs» ;<sup>62</sup> de dissiper «la mer des eaux»<sup>63</sup> puisque Nisibe «est attaquée

<sup>60</sup> S. Ephraemi Syri *Carmina Nisibena additis prolegomenis et supplementis lexicorum Syriacorum prius edidit, vertit, explicavit G. BICKELL. Lipsiae 1866.*

<sup>61</sup> G. BICKELL : *op. cit.* p. 7.

<sup>62</sup> 1, 1 : *Extende arcum tuum adversus inundationem ! nam ecce, elevavit fluctus suos contra muros nostros !* Les autres passages où il s'agit de l'inondation : 1, 2 (trois fois) ; 1, 4 ; 1, 8. Un autre endroit de *fluctus* : 12, 7.

<sup>63</sup> 1, 2 : *Crux tua scindat mare aquarum, arcus tuus cohibeat pluviae inundationem ! Mare ailleurs : 1, 5 ; 3, 7.*

par des flots»<sup>64</sup> il fait allusion à la «rivière» qui «l'inquiète profondément»<sup>65</sup> «au fleuve» qui «du dehors a trahi la ville»<sup>66</sup> Comme le tournant décisif du siège, l'effondrement des murailles figure, bien entendu, beaucoup de fois (16) : les Perses ont «rompu»<sup>67</sup> «crevé»,<sup>68</sup> «ruiné»,<sup>69</sup> «détruits»<sup>70</sup> les murs, «une brèche»<sup>71</sup> s'y présente, le mur est «détérioré»,<sup>72</sup> Nisibe est restée «sans murs».<sup>73</sup> Même des détails jusque-là inconnus se trouvent éclaircis : l'effondrement du mur est passé samedi ; avec le secteur du mur une «tour» a été également «ruinée»<sup>74</sup> par les assiégeants. La construction du mur nouveau et le départ honteux de l'ennemi ne sont, eux non plus, passés sous silence dans les hymnes : le Dieu punissant les crimes, lisons-nous, en se servant des Perses comme moyen, «a fait une brèche dans le mur, ensuite, par pitié, il l'a rétabli», par suite de quoi «à la vue de son pouvoir les étrangers sont partis, sans laisser venir le soir».<sup>75</sup> Ici encore on trouve des renseignements en plus : c'est «le samedi qui a ruiné tes murailles», «mais le jour de la résurrection du Fils a fait résurgir ton échec aussi»<sup>76</sup> — ce qui veut dire que le mur nouveau fut élevé dimanche. Ephrem fait également mention de l'armée hostile entourant la ville : «je suis devenu orphelin parmi les armes» ;<sup>77</sup> il mentionne à part les archers et la résonance sinistre de la corde des arcs ;<sup>78</sup> il parle des projectiles qui pleuvent<sup>79</sup> et aussi des éléphants marchant à l'attaque après l'effondrement du mur.<sup>80</sup> Finale-

<sup>64</sup> 1, 6 : Nunc undae aggrediuntur me. Autres passages décrivant l'*unda* : 1, 3 (deux fois) ; 1, 5 ; 1, 6. *Aqua* en sens pareil : 11, 5 et *aquae* : 1, 5 ; 2, 10 ; 4, 19. Pour désigner la dérivation du fleuve, Ephrem emploie l'expression *aquas scindere* : *aquas scidit* (sc. hostis), *per quas ablueret sordes nostras* (2, 9).

<sup>65</sup> 1, 3 : Perturbat me flumen. L'autre endroit de *flumen* : 1, 4.

<sup>66</sup> 13, 8 ; *Fluvius extrinsecus fraudavit eum* (sc. Nisibin).

<sup>67</sup> 2, 15 : Illi (sc. hostes) dissolverunt murum, nos autem ne vincula quidem debilia in corde nostro.

<sup>68</sup> 2, 19 : Et studuit hostis tuus, ut percuteret artibus suis murum tuum te circumvallentem. *Percutere murum* ailleurs : 2, 16 (deux fois) ; 11, 17.

<sup>69</sup> 2, 18 : *Murus scindebatur*.

<sup>70</sup> 3, 6 : *Sabbatum destruxit muros tuos*.

<sup>71</sup> 11, 14 : *Crux tua, Domine, quae stetit super scissuras meas apertas*. Autres passages comportant *scissura* : 2, 1 ; 2, 10 ; 2, 17 (deux fois) ; 3, 6.

<sup>72</sup> 2, 16 : *Murus laesus, populus autem instructus est*.

<sup>73</sup> 2, 2 : *Salvavit* (sc. Deus) *nos sine muro et se murum nostrum esse docuit*. Sur l'éroulement du mur v. encore : G. BICKELL : *Die Gedichte des h. Ephraim gegen Julian den Apostaten*. ZKTh 2 (1878) p. 347.

<sup>74</sup> Sur le temps de l'éroulement du mur v. la note 70. L'éroulement de la tour : 11, 15.

<sup>75</sup> 2, 17 : *Scissuram scidit* (sc. Deus) *rursusque restauravit*. *Extranei videbant fortitudinem eius et profecti sunt nec vesperam expectabant*.

<sup>76</sup> 3, 6 : *Sabbatum destruxit muros meos, prostravit ingratos ; dies autem resurrectionis filii resurgere fecit cladem tuam. Dies resurrectionis te resurgere fecit secundum nomen tuum et glorificavit nomen suum. Sabbatum vero reliquit custodiam suam et seipsum vituperavit per operationem scissurarum*.

<sup>77</sup> 1, 3 : *Ego . . . orbata sum inter tela*.

<sup>78</sup> 2, 10.

<sup>79</sup> 2, 18 : *Tela pluebant*.

<sup>80</sup> 2, 18 : *Elephantas insistebant*. Ceci est en accord avec le récit de la Chronique Pascale et de Julien, mais aussi avec celui de Théodoret qui rappelle également les éléphants de Sapor, v. *Historia Ecclesiastica* 2, chap. 30, 13.



ment il fait allusion à quelques «monceaux» qui «l'entourent» et que les ennemis «avaient élevés» pour briser, de la volonté de Dieu, «l'arrogance» des habitants de Nisibe.<sup>81</sup> Mais qu'est-ce que c'est que ces «monceaux» ou, comme le texte latin les nomme conséquemment, «tumuli»? Bickell et Colonna pensent y découvrir la chaussée de ceinture de Julien,<sup>82</sup> ce qui, en soi-même, paraît assez logique si l'on interprète le texte d'Ephrem à *partir de la description de l'empereur!* Les passages comportant «tumuli» sont cependant loin de signifier, dans leur propre contexte, absolument et unanimement «chaussée de ceinture», ni «chaussée» tout court. C'est que le latin «tumuli» traduit les formes en pluriel du mot «telo» signifiant «monceau», «colline», si bien que le prudent Bickell n'osa pas le traduire par «agger», terme qui exprime la prétendue chaussée de ceinture d'une façon beaucoup plus exacte, bien que sans la notion du «cercle». D'autre part l'auteur des *Carmina Nisibena*, s'il a en effet pensé à une chaussée de ceinture, aurait pu se servir d'un autre terme, d'une expression ou d'une périphrase plus conforme, puisque le «tello» n'était pas le seul à lui être à la disposition.<sup>83</sup> L'interprétation par «chaussée de ceinture» n'est donc point de valeur absolue, par conséquent le lecteur qui n'est pas influencé par le texte de Julien et qui ne fait attention qu'au texte d'Ephrem peut rapporter le «tello» — ou bien le «tumuli» — tout aussi bien aux travaux d'investissement que Sapor, d'après les témoignages concordants de Théodoret et de la Chronique Pascale, fit construire au début du siège. Que l'expression employée par Ephrem et pouvant être interprétée de plusieurs façons signifie les travaux d'investissement conventionnels n'est, il est vrai, qu'une possibilité. Mais cette possibilité, si elle ne peut être rendue certitude, peut devenir vraisemblance. Premièrement : il est dès le début plus que douteux s'il y avait aucun stratège dans l'antiquité qui, pareillement au Sapor de Julien aurait commencé le siège par une méthode nécessitant un travail de terrassement tellement énorme, sans essayer d'abord d'une technique de siège plus simple, plus conventionnelle — ce qui revient à dire que les travaux d'investissement figurant chez Théodoret et dans la Chronique ont de toute façon existé. D'autre part, pour en revenir au texte d'Ephrem : l'auteur des *Carmina Nisibena* cite abondam-

<sup>81</sup> 1, 3 : Me . . . tumuli et tela et undae circumdant ; 2, 9 : Tumulos elevavit (sc. hostis), per quos deprimeret gloriationem nostram. Les autres deux passages rappelant le *tumulus* : 2, 10 ; 2, 15.

<sup>82</sup> A. COLONNA : *L'assedio* p. 84 et suiv. et *Cronologia* p. 174 ; G. BICKELL : *op. cit.* p. 11 et suiv. D'ailleurs Bickell ne voit, lui non plus, aucune différence remarquable entre les récits des *Carmina Nisibena*, de la Chronique Pascale et de Julien, et quant à celui de Théodoret, il le juge non authentique, comme le fait Colonna par qui il est cité.

<sup>83</sup> D'après le dictionnaire syrien de C. BROCKELMANN (*Lexikon Syriacum*. Halis Saxonom, 1928) le premier sens du mot «tello» serait «monticulus» ou «collis»; au sens figuré il signifie, il est vrai, *πρόσχωμα* aussi, mais ceci désigne une sorte de remblai, habituel lors des sièges et élevé ordinairement en face d'un seul point des murailles de ville. Le dictionnaire enregistre d'ailleurs 4 mots dans le sens de «vallum» et 4 dans celui de «agger». (Pour les renseignements et les données relatifs au texte syrien je dois mes remerciements à M. MARÓTH.).

ment les épisodes importants ou non du siège, il est par conséquent d'autant plus éclatant qu'il se tait, pareillement à Théodoret ou à la Chronique Pascale, non seulement de la rupture de la chaussée de ceinture, mais aussi de l'épisode étroitement lié à celle-ci et ne figurant que chez Julien, des navires manœuvrant sur le lac artificiel. Ensuite : j'avais déjà mentionné que les éléments les plus caractéristiques du modèle de siège de Julien, c'est-à-dire le fleuve introduit entre les chaussées de ceinture, ensuite les navires chargés de catapultes ne figurent, à ce que je sache, ensemble dans aucune description de siège de l'antiquité<sup>84</sup> — à l'exception de l'épisode de Syéné chez Héliodore. Ce qui veut dire que l'empereur a présenté une méthode singulière qui n'a point son pareil dans la poliorchétique antique ; aussi insiste-t-il à juste titre sur la nouveauté de ce qu'il décrit.<sup>85</sup> Or, ceci étant, et si le siège de Nisibe eut lieu en effet d'après le modèle de Julien, il ne semble plus étrange, mais incompréhensible tout simplement qu'Ephrem ne rappelle point ou rappelle de manière équivoque justement les épisodes qui sont nouveaux, alors qu'il mentionne une douzaine de fois le fait relativement habituel de la dérivation du fleuve. Et il le fait — il faut souligner ceci — à peu près en concordance avec toutes les autres sources, abstraction faite de Julien. Ensuite voilà le style d'Ephrem. Il est à peine à supposer que ce poète qui accumule les figures étymologiques et les contrastes rhétoriques, et qui, dans son premier hymne fait rapprocher Nisibe de la barque de Noah ballotée par le déluge, aurait renoncé à l'oxymoron très impressionnant des «navires assiégeant les murailles», s'il avait eu vraiment l'occasion de voir personnellement ce rare spectacle.<sup>86</sup> Dernièrement, mais non en dernier lieu : Ephrem, d'abord diacre de Nisibe, ensuite évêque d'Édesse attribue, en leçon pieuse pour ses fidèles, la victoire sur Sapor, tout comme Théodoret et la Chronique Pascale, à la grâce exceptionnelle et la miséricorde de la Providence : si le siège qu'il vit avait été celui décrit par Julien, il n'aurait certainement pas passé sous silence les moments les plus drôles et les plus terribles du siège, hors les motifs stylistiques ne fut-ce que pour prouver d'une

<sup>84</sup> Dans les sources il s'agit souvent des chaussées élevées en face de la ville assiégée et il s'y agit aussi de ce que, parfois, la ville entière a été entourée de chaussée. A l'Est c'était tout habituel depuis les Assyriens, cf. Deut. 20, 19 ; 2 Reg. 20, 15 ; 4 Reg. 25, 2-3 ; Is. 37, 33 ; Ez. 26, 8, etc. mais les Grecs ont, eux aussi, reçu cet usage, cf. CH. DAREMBERG — EDM. SAGLIO : Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. I. Paris 1881, s. v. *agger*. Aussi, la chaussée de ceinture se trouve-t-elle en plusieurs endroits, sans jamais se marier avec inondation (excepté le siège de Mantinée auquel je reviendrai plus tard), et, par conséquent, avec des navires non plus : c'est que les chaussées de cette sorte n'auraient pas supporté la pression de la masse d'eau introduite entre elles.

<sup>85</sup> Julien I/1, Or. I. chap. 22, 38-39 ; chap. 23, 7-8, 29-30 ; Or. III. chap. 12, 30-32.

<sup>86</sup> Voilà quelques exemples de la sphère de l'opposition eau-terre, pour approuver que dans la langue poétique d'Ephrem l'oxymoron des «navires assiégeant des murailles» se serait formé sans difficulté si les circonstances y avaient donné la moindre impulsion : 1, 3 : *O nauta illius (sc. Noe) arcae, esto mihi quoque nauta in sicco* ; 1, 4 : *Fluctuum superficialium tamquam solum ascendit (sc. Noe)* ; 1, 8 : *Moyses . . . aedificavit murum in mari, quem super petram aedificavit animus eius. Fundamentum Noe in petra positum erat, ideoque aedificia lignea in aquis portavit.*

façon encore plus plastique, avec des arguments encore plus brillants dans quel danger la ville s'était-elle trouvée, et combien infinies sont la puissance et la miséricorde de Dieu, puisque, n'importe qui peut voir, Nisibe a pu résisté même aux manœuvres de siège jamais vues du roi de Perse. Se peut-il qu'ils n'avaient point aperçu les meilleurs points de repère de leur argumentation ? Ni Ephrem, ni les auteurs des autres sources chrétiennes ?

Toujours est-il qu'Ephrem confirme, sur les points décisifs, la version de Théodoret et de la Chronique Pascale et non celle de Julien, alors que, entre l'empereur et lui il y a évidemment des concordances. Autrement dit, ce n'est pas la tradition représentée par Julien, la Chronique Pascale et St. Ephrem et supposée authentique par Colonna qui s'oppose au Théodoret non authentique, mais bien au contraire : ce sont Théodoret, St. Ephrem et la Chronique qui représentent une tradition à peu près unique à l'opposé de Julien ! Et ceci est d'autant plus à affirmer que les autres sources ne modifient guère le tableau qui s'est dessiné jusque-là. Certains, dont Philostorge<sup>87</sup> ne font apprendre que le fait du siège ; Cédrenus<sup>88</sup> et Thémistios<sup>89</sup> renseignent, sans en donner des détails, sur l'inondation aussi ; Théophane<sup>90</sup> copie la Chronique ; Zosime, après un aperçu sommaire renvoie le lecteur au Julien ;<sup>91</sup> les versions de Zonaras,<sup>92</sup> de Cassiodore<sup>93</sup> et Barhebraeus ainsi que les passages y relatifs de la biographie en langue syrienne de St. Ephrem<sup>94</sup> sont en proche parenté avec la version de Théodoret. Un passage de Libanios<sup>95</sup> semble cependant justifier Julien, en ceci qu'il parle, faisant allusion au siège de Nisibe «des combats de navires menés sur terre». Mais cette allusion se trouve dans un discours de Libanios que celui-ci avait composé sur la mort de Julien, il est donc presque certain que, conformément à l'occasion il avait sous les yeux justement la description de l'empereur, aussi ses renseignements sont-ils sans valeur de source autonome.

De tout ceci j'en viens à cette conclusion que le siège de 350 à Nisibe eut lieu dans le fait sans chaussée de ceinture construite à l'avance et sans navires, donc d'une façon sur plusieurs points différente de la description faite par Julien. Il est très probable que, après les premiers essais restés sans succès on ait dérivé les eaux du Mygdonios directement vers la ville, par l'endigement

<sup>87</sup> Historia Ecclesiastica 3, chap. 23.

<sup>88</sup> Ed. I. BEKKER I. Bonn 1838, 524, 1-4.

<sup>89</sup> Or. II. 37/a.

<sup>90</sup> Ed. J. CLASSEN I. Bonn 1839, 58-59.

<sup>91</sup> 3, 8, 2.

<sup>92</sup> 13, 7, 3-13.

<sup>93</sup> Historia Ecclesiastica Tripartita, 5, 45, 2-12.

<sup>94</sup> La biographie a été publiée par Th. J. Lamy : Sancti Ephraemi Syri Hymni et Sermones II. Meekliniae 1886 ; Le passage relatif au siège se trouve dans le chapitre 6. La biographie doit d'ailleurs avoir été établie un peu après la mort d'Ephrem, même si ce n'est pas l'original, mais une variante postérieure qui nous est restée, cf. R. DUVAL : Anciennes littératures chrétiennes. II. La littérature syriaque. Paris 1907, 329. C'est LAMY qui dans son édition citée, se réfère à l'endroit de Barhebraeus, v. p. 19, note 1.

<sup>95</sup> Or. XVIII. chap. 208 : *καὶ μὴ με οἰέσθω τις ἀγνοεῖν . . . τὴν ἐν ἠπείρῳ ναυμαχίαν, ἐν ἣ ἴσως τὴν πολλὰ παθοῦσαν πόλιν ἔσωσαν.*

du lit, tout en comptant pour ce qui était de la direction de l'inondation, sur les travaux d'investissement construits antérieurement; puis, le mur s'écroulant, on a de nouveau débarrassé le lit pour que les eaux se précipitant autour de la ville n'eussent point de ravitaillement et que puisse commencer l'attaque contre le secteur écroulé du mur. Tel est du moins le tableau qui se dessine des autres sources dont celles des deux «témoins oculaires», tableau qui est d'autant plus croyable que cette technique d'inondation, à l'opposé de celle décrite par Julien, a bien ses parallèles antiques: Zonaras mentionne par exemple<sup>96</sup> des Perses qui avaient inondé d'une façon analogue non une ville, mais un camp romain fortifié. Or, si le siège avait eu lieu de cette manière, l'authenticité historique jugée jusque-là inébranlable de Julien paraît-elle très problématique; d'autre part on va à juste titre se demander si les concordances entre l'épisode de Syéné et la description de l'empereur sont-elles à expliquer par leur dépendance réciproque de l'événement historique, et se demander aussi si Héliodore n'a-t-il pu écrire les Ethiopiques qu'après le siège de Nisibe. Autrement dit, il n'y a plus de motif qui nécessiterait la moindre modification de la datation au 3<sup>e</sup> siècle d'Héliodore. Reste la ressemblance incontestable entre la description de siège du romancier et celle faite par l'empereur et reste aussi la conclusion semblant, faute d'autres possibilités, inévitable que l'un avait imité l'autre. Et bien qu'il reste toujours admissible qu'Héliodore aurait composé l'épisode de Syéné avec des traits empruntés à l'empereur, moi, je trouve le contraire également très possible. Mais, dans ce cas-là, je dois donner quelque explication, ne serait-ce qu'une hypothèse bien fondée: une explication de la manière dont pouvaient se former les deux descriptions.

5. Pour commencer sur le plus dur, donc sur la version de Julien, le plus important est de préciser dès le début — dans la mesure où ceci est possible — combien Julien avait-il su sur l'événement du siège de Nisibe. Voyons donc les faits: le futur empereur se trouve, au temps du siège, presque en captivité de chambre, et même après, la seule chose dont il lui est permis de s'occuper ce sont ses études; il est résolument éloigné des affaires de l'Etat, on lui épie, avec des yeux d'Argus, les démarches;<sup>97</sup> nommé César Constance l'envoie aussitôt en Gaule, et c'est là que Julien écrit, à l'automne de 356, sa première panégyrique qui, d'après une remarque de J. Bidez, porterait les marques très nettes de la hâte<sup>98</sup> — ce qui veut dire que Julien n'a pas eu beaucoup de temps ni de possibilité de passer en revue les documents officiels sur les détails du siège de Nisibe. Il dut tout probablement se contenter de sa propre mémoire, il lui fallut intégrer en un tableau unique des données connues par ouï-dire, et

<sup>96</sup> 12, 30 = ed. M. PINDER II. Bonn 1844, p. 611, 1-4: *μικροῦ δ' ἂν ἐκινδύνευσεν τὸ στρατεύμα τῶν Ῥωμαίων. ἐν κοίλῳ γὰρ ἐστρατοειδεύσαντο τόπων δ' οἱ Πέρσαι θεασάμενοι τὸν ἐκεῖ παραρρέοντα ποταμὸν εἰς τὸν κοῖλον ἐκείνον τόπον διὰ διώρυγος ἐπαφήκασιν.*

<sup>97</sup> Cf. J. BIDEZ: *Julian der Abtrünnige. Übers. v. H. RINN. München, 1940*, p. 29 et suiv., 42 et suiv., 61 et suiv., 61 et suiv. et *passim*.

<sup>98</sup> *Op. cit.* dans la note précédente, p. 297, note 7 et Julien I/1, p. 3 et suiv.

plus ou moins incontrôlables. Pour faire ceci il a sans doute recouru à ses vastes lectures également. Colonna fait remarquer que le début de l'épisode de Nisibe de la première panégyrique reprend un passage de Démosthène;<sup>99</sup> d'autres y enregistrent des réminiscences de Thémistios et de Libanios;<sup>100</sup> pourquoi serait-il inconcevable que l'auteur ait employé Héliodore également? Qu'il ait complété ses connaissances très lacunaires de la description de siège du romancier? C'est qu'il avait bien connu — une de ses lettres tardives le suggère<sup>101</sup> — les romans, et celui d'Héliodore, à cause de son culte d'Hélios, put avoir un effet plus durable sur l'empereur que n'en avaient tous les autres. D'ailleurs, la première panégyrique n'est séparée de la deuxième, écrite à l'hiver de 358/59, que par deux années, mais entre les passages rappelant le siège de Nisibe on aperçoit une remarquable différence: dans le premier récit c'est l'élevation de la chaussée de ceinture et le combat à navires, dans le deuxième, cependant, les événements suivant l'effondrement des murailles qui se trouvent au centre. Tout cela peut évidemment s'expliquer sans défaut par l'intention d'éviter la répétition de soi, pourtant on se demande s'il n'est point possible que la modification, le déplacement de l'accent en aient été motivés par autre chose aussi? Et notamment par ceci que Julien a obtenu des renseignements plus précis sur le siège, et que, en attendant, il comprit que dans sa première reconstruction trop hâtive il avait dépassé le but, et c'est pour cela qu'il a commencé à s'occuper des épisodes plus réels du siège. Il est en effet impossible de ne pas s'apercevoir que c'est justement dans les détails esquissés deuxièmement que la description de Julien est la plupart du temps concordante avec les autres sources. Et voilà encore un fait dont l'importance, par rapport à l'authenticité historique des deux passages de Julien n'avait guère été apprécié: il ne s'agit pas cette fois de quelque œuvre historique, mais d'une panégyrique tout simplement, et l'une des plus importantes particularités de genre de la panégyrique antique consistait en ceci que «l'amplification» n'y était pas seulement permise mais justement obligatoire. La falsification grossière de la réalité n'était bien entendu pas conseillée par les théoriciens de la littérature de panégyrique antique<sup>101a</sup>, par contre l'embellissement de l'événement décrit, c'est-à-di-

<sup>99</sup> L'assedio, p. 83.

<sup>100</sup> C. GLADIS: De Themistii Libanii Iuliani in Constantium orationibus. Diss. Breslau 1907.

<sup>101</sup> Lettre 89, Julien I/2, 169, 6 — 10: *Πρόπει δ' ἄν ἡμῖν ἱστορίας ἐντυγχάνειν, ὅποσαι συνηγράφησαν ἐπὶ πεποιημένοις τοῖς ἔργοις· ὅσα δὲ ἔστιν ἐν ἱστορίας εἶδει παρὰ τοῖς ἔμπροσθεν ἀπηγελημένα πλάσματα παρατητέον, ἐρωτικὰς ὑποθέσεις καὶ παντὰ ἀπλῶς τὰ τοιαῦτα.*

<sup>101a</sup> Mais il y a d'autres auteurs qui n'hésitent pas à déclarer que les rhéteurs ont le droit de falsifier la vérité (cf. Aulu-Gelle, I, chap. 6, 4: *Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, versutis, subdolis, captiosis, si veri modo similes sint et possint movere animos qualicumque astu invadere*) et que, dans les panégyriques, même la vraisemblance n'est pas respectée (cf. Philodème, Rhet. I., ed. S. SUDHAUS, Lipsiae, 1892, p. 285, 7 et suiv.: *πρῶτον μὲν δὴ τοῦτο δητέον, ὡς ἡ πανηγυρικὴ πεφόραται τὰ μὲν ἀληθῆ πρός τὰς ἐπιδείξεις οὐ θεωρήσασα οὐδὲ τὰ τοῖς ἀληθέσιν ἑοικότα*).

re son augmentation rhétorique, son remaniement, l'était bien ;<sup>102</sup> ce qui veut dire que les théoriciens ont permis, me semble-t-il, ce plus dont les descriptions de siège de l'empereur, surtout la première, dépassent le tableau se dessinant à partir des autres sources. Or Julien, tout en s'efforçant d'éviter tout cliché, obéit fidèlement — d'après une remarque de J. Bidez<sup>103</sup> — aux conseils de Ménandre relatifs à la composition des panégyriques ; aussi est-il à juste titre à supposer que dans une mesure plus ou moins grande sa description de siège s'applique, elle aussi, à l'exigence de genre de «l'amplification». La naissance de la version de Julien, différant des autres sources, semble donc avoir été déterminée par trois facteurs s'impliquant et se complétant l'un l'autre : 1) la connaissance lacunaire des événements ; 2) l'imitation d'Héliodore résultant du premier ; 3) le caractère du genre de la panégyrique permettant l'imitation, avec «l'amplification» éventuelle y inhérente.

Voyons maintenant la version de siège des Éthiopiens. D'où Héliodore y a-t-il bien reçu des impulsions, sur quels modèles a-t-il pu s'appuyer en décrivant le siège de Syéné ? En faisant observer tout d'abord que — étant question d'un romancier — on ne peut point laisser de côté l'imagination poétique, je me permets de rappeler que W. Schmid avait déjà découvert<sup>104</sup> un modèle possible : il s'agit du siège de Mantinée, ayant lieu en 385 av. notre ère et dont nous avait informé entre autres Xénophon, très populaire à l'époque des césars.<sup>105</sup> Les ressemblances sont en effet très remarquables : Agis, roi de Sparte et qui dirige le siège «fait creuser un fossé autour de la ville», dit Xénophon,<sup>106</sup> puis

<sup>102</sup> V. J. VISY : *Plinius Panegyricusa és a görög retorikai elméletek.* (La Panégyrique de Plin et les théories grecques de rhétorique.) Szeged 1936 (Dissertationes Sodalium Seminarii Philologici Universitatis Litterarum Regiae Hungaricae Francisco-Josephinae, Nova Series 4) *passim* ; à la notion de «l'amplification» correspond, chez les spécialistes grecs de la rhétorique le terme *αἰξήσις*. Et qu'il me soit permis de me référer ici à la lettre bien connue de Cicéron adressée à Luccéius (ad. fam. 5, 12, 3) ; Dans celle-ci Cicéron invite Luccéius sans déguisement à «ne pas considérer les lois de l'historiographie» dans l'œuvre que celui-ci va écrire de lui, et à «être un peu plus généreux que la vérité ne le permette». Alors qu'il attendait non une panégyrique, mais une monographie historique de son destinataire !

<sup>103</sup> Julien I/1, 4.

<sup>104</sup> Dans ses remarques ajoutées à l'œuvre citée d'E. ROHDE, p. 622.

<sup>105</sup> V. K. MÜNSCHER : *Xenophon in der griechisch-römischen Literatur.* Philologus, Supplementband XIII., Heft II. Leipzig 1920, p. 106 et suiv. MÜNSCHER découvre l'influence de Xénophon chez Achille Tatius (p. 152) et chez Jamblique (p. 146) tout en ajoutant que l'influence qu'exerça Xénophon sur la prose de l'époque des césars n'a pas été jusque-là minutieusement examinée. Quant à Héliodore, MÜNSCHER ne le cite point ; A. FEUILLÂTRE est cependant d'avis que maints passages des Ethiopiens aient été inspirés par Xénophon. (*op. cit.* p. 139.)

<sup>106</sup> Helléniques 5, 2, 4—5 : *τάφρον ὄρυττε κύκλω περὶ τὴν πόλιν. . . ἐπει δὲ ἐξείργαστο ἡ τάφρος, ἀσφαλῶς ἦδη κύκλω τεῖχος περὶ τὴν πόλιν ἠκοδόμησεν. . . ἀπέχουσε τὸν ἔοντα ποταμὸν διὰ τῆς πόλεως μάλ' ὄντα εὐμεγέθη. ἐμφραχθείσης δὲ τῆς ἀπορορίας ἤρτο τὸ ὕδωρ ὑπὲρ τε τὸν ὑπὸ ταῖς οἰκίαις καὶ ὑπὲρ τῶν ὑπὸ τῷ τείχει θεμελίων. βροχομένων δὲ τῶν κάτω πλύνθων καὶ προοιδουσῶν τὰς ἄνω, τὸ μὲν πρῶτον ἐροίγγυτο τὸ τεῖχος, ἔπειτα δὲ καὶ ἐκλίνετο.* C'est d'une façon pareille que décrivent le siège Diodore de Sicile (15, 12) et Pausanias (8, 8, 7—9), cf. G. FOUGÈRES : *Mantinée et l'Arcadie orientale.* Paris 1898, p. 416 et suiv. Dans leur

«il fait élever une chaussée tout autour» et, ce travail achevé, il «fait obstruer» immédiatement sous la ville «de lit du fleuve montant en crue et qui sillonne Mantinée»; ainsi, les eaux empêchées de s'écouler librement et qui allaient montant avaient inondé de l'intérieur la ville; les assiégés finirent par capituler. Il existe, nul doute, des différences essentielles entre l'épisode de Syéné et le siège de Mantinée, à cause du site du fleuve par exemple la manière de l'inondation diffère dans les deux cas, la chaussée de ceinture, elle, fut élevée non pour recevoir les eaux, mais pour contenir les flots se déversant éventuellement de la ville, c'est-à-dire aux fins de défense; de toutes les façons les principaux motifs de la chaussée de ceinture et de l'inondation se trouvent-ils ensemble. Ce dernier motif d'ailleurs, Héliodore ne dut pas le chercher trop loin: il put le trouver chez ses plus proches compagnons de métier, les romanciers. Dans un épisode du roman d'Achille Tatius du 2<sup>e</sup> siècle les bucoles égyptiens déversent les eaux du canal du Nil sur les soldats commandés contre eux, pour tuer, avec leurs armes de jet plus facilement les combattants qui marchent en trébuchant et en plongeant dans les flots. «Ce fut une défaite assez drôle», voilà l'opinion sommaire de l'auteur, «autant de naufrages sans navires; puisque étranges sont et incroyables tous les deux, soit un combat à pied mené sur les eaux, soit un naufrage sur terre». <sup>107</sup> A quoi je peux ajouter sans aucun commentaire que, chez Héliodore, Hydaspes se sert-il également des eaux du Nil pour l'inondation, Héliodore fait-il également figurer les bucoles et, en général: les recherches avaient jusque-là constaté une série de ressemblances entre Héliodore et Achille Tatius. <sup>108</sup> Ensuite, voilà le fragment de Jamblique, également du 2<sup>e</sup> siècle (ou celui du rhéteur contemporain, Adriane). <sup>109</sup> Les soldats mercenaires figurant dans ce fragment se vantent également d'avoir déversé les eaux du fleuve sur l'ennemi: «nous nous entendons non seulement au combat

commentaire de Pausanias (Pausaniae Graeciae descriptio. III. Leipzig 1907, p. 133) H. HIRTZIG et H. BLUMER s'occupent de la question de savoir comment et de quoi les murailles de ville ont-elles été construites et pourquoi purent-elles s'effondrer relativement vite sous l'effet de l'eau.

<sup>107</sup> 4, 14: Ἦσαν δὲ τῶν πραττομένων σκοποὶ πόρρωθεν, οὗς οἱ βουκόλοι προκαθίσαντες ἐκέλευον, εἰ διαβαίνοντα ἴδοιεν τοὺς πολεμίους, τὸ χῶμα τοῦ ποταμοῦ κόψαντα, ἐπαφείναι τὸ ὕδωρ πᾶν τοῖς ἐναντίοις. . . οἱ δὲ τεταγμένοι . . . διακόπτουσι ταχὺ τὸ χῶμα τοῦ ποταμοῦ. . . Ὁ δὲ ἰσθμὸς ἐπεκλύετο, παντὰ δὲ ἦν ὡσπερ θάλασσα. . . τὸ δὲ κατὰ τὴν λίμνην ὕδωρ, παντὸς ὑπερ κεφαλὴν ἀνδρῶς ἦν. Διακρίναι δὲ οὐκ ἦν, τί λίμνη καὶ τί πεδῖον. ἀλλὰ καὶ ὁ διὰ τῆς γῆς τρέχων δέει τοῦ διαμαρτεῖν βραδύτερος ἦν πρὸς τὴν φγγήν, ὥστε ταχέως ἠλίσκετο καὶ ὁ κατὰ τῆς λίμνης πλανηθεὶς, δόξας γῆν εἶναι κατεδύετο. Καὶ ἦν καιρὰ ἀνυχήματα καὶ ναύγια τοσαῦτα, καὶ ναῦς οὐδαμοῦ. Ἀμφότερα δὲ καιρὰ καὶ παράλογα, ἐν ὕδατι πεζομαχία, καὶ ἐν τῇ γῇ τὰ ναύγια.

<sup>108</sup> P. H. NEIMKE: *Quaestiones Heliodoraeae*. Diss. Halis Saxoniæ 1889. Bien que pour HEIMKE c'est Achille Tatius qui passe pour l'imitateur d'Héliodore, il enregistre quand même nettement les ressemblances entre les deux romanciers.

<sup>109</sup> V. Iamblichii Babyloniacorum reliquia, ed. E. HABRICH. Lipsiae 1960, p. 78. Parmi les fragments de Jamblique pris dans le Codex Laurentianus seul ce texte-ci est compté par l'éditeur parmi les *Fragmenta dubia*. U. SCHNEIDER-MENZEL (in: F. ALTHEIM: *Literatur I*, p. 65 et suiv.) le conteste elle-même de Jamblique; d'après elle l'auteur en serait Adriane, également du 2<sup>e</sup> siècle, aussi ce passage put-il de toute façon donner des impulsions à Héliodore, cf. E. RODE: *op. cit.* p. 489, note 4.

à pied, disent-ils, nous savons également mener des combats à navires sans navires», puisque «voilà les ennemis qui ont souffert un naufrage au plein milieu de la terre». <sup>110</sup> Et dans les deux passages cités ce n'est pas l'élément de l'inondation qui nous intéresse, mais plutôt le fait que l'un comme l'autre parlent des navires nageant sur terre, des combats à navires menés sur terre, ce qui revient à dire que, ne fût-ce que dans une comparaison, ils comportent un motif très important de la description de siège de Julien et d'Héliodore. Ce qui put induire un certain caractère d'écrivain à faire figurer effectivement des navires sur la scène, et à représenter un véritable combat à navires au dessus du sol inondé. Et cette induction se trouva-t-elle encore augmentée par ceci que des oxymorons comme «combat à pied sur les eaux» ou «combat à navires sur terre» se rencontraient très souvent dans la rhétorique tout comme dans la prose poétique rhétorique, <sup>111</sup> à partir de Gorgias jusqu'à Himerios et Sidoine Apollinaire. Les éléments furent-ils donc donnés, dispersés ou reliés, tantôt dans une description représentant quelque fait historique, tantôt en décoration stylaire tout simplement : à l'aide de quelque faculté imaginative n'importe qui aurait pu en composer le pendant de l'épisode de Syéné où la chaussée de ceinture se fait dès le début aux fins de l'inondation et où au lieu du trope du «combat à navires mené sur terre» on trouve un récit. Le caractère de romancier d'Héliodore est marqué cependant justement par ceci qu'il préfère employer des effets dramatiques, et qu'il se sent mieux attiré vers les tournures inattendues et pleines d'effets, qu'il trouve un plus grand plaisir dans les situations et les formulations délicates que les autres romanciers <sup>112</sup> — on ne va donc point s'étonner que c'est justement lui qui s'est rappelé et qui a composé le récit du siège de Syéné.

Qu'on me permette de résumer : Plus tôt j'ai cherché à rendre probable que le siège de Nisibe ait eu lieu d'une façon autre que Julien ne se l'imaginât. ensuite que, pour la représentation de la technique de siège qu'on lit chez Héliodore et chez Julien il n'était pas besoin d'un modèle historique adéquat : cette technique de siège, la fantaisie d'écrivain d'Héliodore put très bien la construire à partir de ses éléments dispersés, et, plus tard, en écrivant sur le siège de Nisibe Julien put, à l'aide de la description antérieure d'Héliodore

<sup>110</sup> "Ὁ τὸ παράδοξον τοῦτο τόλμημα ἡμῶν. στρατόπεδον ὄλον ποταμῶ βάλλεται καὶ κλέδωνι χειροῖα παρασύρεται καὶ χειροποίητω χειμῶν βαπτίζεται. ὃ μὴ πεζομαχήσαντες ἡμεῖς μόνον, ἀλλὰ καὶ χωρὶς νεῶν ναυμαχήσαντες, αὐτάνδρον οἰχεται τὸ τῶν πολεμίων στρατόπεδον, καὶ πάνδημος ἐν ἡπίεσσι μέσθι τοῦς ἐχθροῦς κατείληψε ναυαγία. Encore plus significatif est un passage dans l'Héroïque de Philostrate dont Héliodore a, selon l'opinion de plusieurs chercheurs, subi l'influence (ed. C. L. KAYSER 2. Lipsiae 1871 p. 180, 20—24) : αἱ μὲν οὖν πολεῖς ἤλισκετο καὶ εὐδόκιμα τοῦ Παλαμῆδους ἔργα ἀπηγγέλλετο ἰσθμῶν διορυχαὶ καὶ ποταμοὶ ἐς τὰς πολεῖς ἐπιστροφόμενοι καὶ σταυροὶ λιμένων καὶ ἐπιτειχίσματα νυκτομαχία τε ἢ περὶ Ἀβυδόν.

<sup>111</sup> Cf. E. NORDEN : Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Ch. bis in die Zeit der Renaissance. I. Leipzig und Berlin <sup>2</sup>1909, p. 385 et suiv.

<sup>112</sup> Il n'est guère l'effet du hasard qu'il emploie tellement de termes relatifs au théâtre ou qui sont en quelque rapport avec des pièces de théâtre, cf. J. W. H. WALDEN : Stage-terms in Heliodorus' Aethiopia. HSPH 5 (1894) p. 1 et suiv.



colorer et arrondir les données vraisemblablement très rares qu'il avait à sa disposition. De tout ceci il s'ensuivrait ce résultat négatif et non point enthousiasmant que, du point de vue de la naissance des Ethiopiques, le siège de Nisibe, malgré les tentatives de plusieurs, ne peut pas s'employer en *terminus post quem*, c'est-à-dire que la datation d'Héliodore continue à varier entre la fin du 2<sup>e</sup> et le début du 5<sup>e</sup> siècle, puisque ni les porte-paroles de la datation antérieure ni ceux de la datation postérieure n'ont pu ni ne peuvent fournir aucune preuve décisive. La limite supérieure est évidemment celle indiquée par Socrate, l'inférieure c'est les années 70 du 2<sup>e</sup> siècle lorsque, pour un temps, se trouvaient au centre de l'attention les bucoles égyptiens qui, en 172 avaient même déclenché une révolte monumentale, et auxquels un rôle considérable est attribué non seulement par Achille Tatius, mais aussi dans le roman d'Héliodore.<sup>113</sup> Entre ces deux limites cependant n'importe quelle date peut pratiquement entrer en ligne de compte bien que, comme le montrent les références faites plus haut à la littérature savante, les premières décennies du 3<sup>e</sup> et les dernières décennies du 4<sup>e</sup> siècle passent de quelque façon pour les points de concentration des essais de datation. De ma part je trouve plus probable la date antérieure, la première moitié du 3<sup>e</sup> siècle — qu'il me soit permis d'en dire finalement quelques mots.

6. Il n'aurait point de sens de compléter les arguments déjà rappelés d'autres arguments invoqués à l'appui de la datation antérieure ou postérieure, afin d'en tirer ensuite le solde. Un pareil solde ne promet dès le début trop de résultats, puisque les arguments historiques qui, pour la plupart, se rattachent au tableau d'Ethiopie esquissé dans les Ethiopiques peuvent très facilement être retournés<sup>113a</sup> et les observations d'ordre d'histoire de religions<sup>114</sup> ou linguistiques<sup>115</sup> permettent, elles aussi, une interprétation en général ambiguë.

<sup>113</sup> V. A. COLONNA : *Cronologia* p. 146 et suiv.

<sup>113a</sup> C'est A. DIHLE qui a récemment indiqué qu'il n'est point prudent d'employer le texte d'Héliodore comme source historique, v. *Umstrittene Daten. Untersuchungen zum Auftreten der Griechen am roten Meer. Köln und Opladen 1965*, p. 74 et suiv.

<sup>114</sup> Les adeptes de la datation au 4<sup>e</sup> siècle se rapportent plus d'une fois à l'autorité de M. P. NILSSON comme argument plaidant pour eux alors que NILSSON n'exclut point la possibilité d'une datation au 3<sup>e</sup> siècle (v. *Geschichte der griechischen Religion II. München 1950*, p. 542 et suiv. = <sup>2</sup>1961, p. 565 et suiv.). Je me permets de signaler ici que jusque-là les Ethiopiques n'ont en effet pas subi un examen détaillé du point de vue de l'histoire des religions ; quant à la conception de « mystères » de R. MERKELBACH (sur Héliodore v. *op. cit.* p. 234 et suiv.) je partage les doutes de R. TURCAN (Le roman « initiatique ». A propos d'un livre récent. *RHR* 163 [1963] p. 149 et suiv., sur Héliodore : p. 195 et suiv.) de même que ceux de K. KERÉNYI (*op. cit.* p. 9.).

<sup>115</sup> C'est à partir des considérations linguistiques que Héliodore est placé au 4<sup>e</sup> siècle, indépendamment de VAN DER VALK et des autres, A. WIFSTRAND (v. *Eikota. Emendationen und Interpretationen zu griechischen Prosaikern der Kaiserzeit. Kungl. Humanist. Vetenskapsumfundets i Lund. Årsberättelse 1944—1945*, p. 106 et suiv.), mais, d'après lui et en se basant sur lui CHR. LACOMBRADÉ (*op. cit.* p. 73 et suiv.) et A. COLONNA (*Cronologia* 149) apportent également des arguments linguistiques à l'appui de leur position prise. Leurs observations ne servent cependant qu'à prouver que certaines expressions et formes figurant chez Héliodore se trouvent plus fréquemment chez des auteurs du 4<sup>e</sup> siècle, que plus tôt ; fait qui, la plupart du temps est dès le début motivé par ceci

Donc, au lieu d'augmenter le nombre des arguments découlant des observations de détails je préfère indiquer une nouvelle manière d'aborder le problème. Jusqu'à présent les participants des débats de datation observaient Héliodore en général en lui-même, tout en le détachant des rapports de genre du tout du roman d'amour : il ne serait cependant point inutile d'essayer de chercher la place de l'auteur d'Emèse dans le contexte des autres romans d'amour, c'est-à-dire des œuvres de Chariton, de Jamblique, de Xénophon d'Ephèse, d'Achille Tatius et de Longos, tout en prenant en considération, dans les cadres du possible, les témoignages de plus en plus remarquables des fragments de papyrus.

Au début du siècle E. Rohde était-il encore d'avis que les cinq romans en question ont été écrits entre les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles de notre ère, mais, depuis, et en premier lieu à cause des fragments de papyrus découverts il a fallu faire de considérables modifications sur le tableau chronologique établi par lui.<sup>116</sup> Jamblique dont le roman s'est conservé dans l'építome de Photius aurait dit, d'après une indication de Photius,<sup>117</sup> lui-même qu'il atteignit la virilité pendant le règne de Sohème, roi arménien, c'est-à-dire dans le 3<sup>e</sup> quart du 2<sup>e</sup> siècle, par conséquent sa datation n'a-t-elle bien entendu pas été modifiée. Celle de Xénophon d'Ephèse non plus, étant placé, lui, jusqu'à nos jours, par les chercheurs, pareillement à Rohde, et d'une façon presque unanime, au 2<sup>e</sup> siècle.<sup>118</sup> Cependant, les autres représentants du genre ont eu une destinée plus riche en tournures. Chariton, lui, fut placé par Rohde sur le point final de la ligne de développement supposée par lui ; de nos jours, grâce aux fragments de papyrus découverts entretemps, il est daté au début du 2<sup>e</sup>, même, par quelques uns, à la fin du premier siècle.<sup>119</sup> Ce qui revient à dire que l'œuvre de Chariton,

que l'expression ou le terme en question figure ici dans un roman, là dans un traité philosophique, donc dans des œuvres de genre et de sujet différents. Il y a même des cas où, à cause d'une connaissance insuffisante des textes, de fausses conséquences ont été tirées de la langue d'Héliodore. Une preuve coutumière en faveur de la datation tardive d'Héliodore est ce que le romancier, en parlant des «parents», se sert de la forme *φύντες* au lieu de *φύσαντες* ; mais il suffit de lire Xénophon d'Ephèse qui, au 2<sup>e</sup> siècle, emploie, lui aussi, cette forme (1, 10) ; ou bien il aurait suffi de lire la littérature scientifique seulement, car, il y a une soixantaine d'années, W. SCHMID avait déjà attiré l'attention au passage de Xénophon que je venais de citer (v. E. ROHDE : *op. cit.* p. 623). De même, A. COLONNA a avancé la soi-disant preuve que «l'uso frequente di *τὸ θεῖον* per significare 'la divinità' mostra la dimestichezza dell'autore (c'est à dire d'Héliodore) con questa espressione, che non appare prima del IV secolo in tal senso» (v. Cronologia p. 149). Tout au contraire, en réalité ce mot se trouve, exactement dans le sens requis par le savant italien, chez bien des auteurs du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles ; je me contente de nommer, à titre d'exemples, Lucien (*Convivium sive Lapithae* chap. 7) et Ménandre (*Rhetores Graeci* 3, ed. L. SPENGLER Lipsiae 1856, p. 370, 21 et p. 377, 19).

<sup>116</sup> Sur les changements de la datation des romans d'amour un bon aperçu historique est donné par TH. SINKO : *op. cit.* p. 23 et suiv.

<sup>117</sup> Chap. 10, ed. E. HABRICH, p. 32.

<sup>118</sup> A. LESKY : *Op. cit.* p. 920 ; H. GÄRTNER : *PWRE* 18, 1967, p. 2087 ; R. Helm est le seul à le placer au 4<sup>e</sup> siècle (*op. cit.* p. 45). Tout récemment, C. MORESCHINI le place avant 177, v. Un'ipotesi per la datazione del romanzo di Senofonte Efesio. *SCO* 19-20, 1970-1971, p. 73 et suiv.

<sup>119</sup> A. LESKY : *op. cit.* p. 913 ; REMY PETRI : *Über den Roman des Chariton*. Meiselsheim a. G., 1963. (Beiträge zur klassischen Philologie, Heft 11), p. 51 et suiv.

ayant été la dernière, est devenue la première dans le rang. Achille Tatius, d'après la conception de Rohde, aurait écrit son roman au 5<sup>e</sup> siècle, mais ici aussi les papyrus intervenaient : on se vit obligé de placer sa vie d'abord au 4<sup>e</sup> siècle; ensuite, sous l'effet d'un papyrus publié par A. Vogliano<sup>120</sup> dans le dernier quart du 2<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup> bien que, peut-être, il ait eu une rédaction postérieure.<sup>122</sup> Finalement, le roman de Longos, daté par Rohde également aux 3—5<sup>e</sup> siècles se place de nos jours, à cause de ses caractéristiques de langage et de sa ressemblance avec la peinture de fresques du 2<sup>e</sup> siècle, également à la fin du 2<sup>e</sup> siècle.<sup>123</sup> Autrement dit : Rohde, lui, a offert un demi-millénaire aux 5 romans d'amour alors que tout porte à croire que chacun d'eux ait été fait dans le même siècle.

Et maintenant, voyons les papyrus. R. A. Pack, rédacteur du catalogue des papyrus littéraires trouvés en Égypte, qualifie 35 fragments de papyrus (soit de pergamen) écrits par des auteurs inconnus, de détails de romans, dont quelques uns ne le seraient qu'hypothétiquement, et, pour ceux-ci il n'exclue la possibilité de s'appartenir à n'importe quel autre genre.<sup>124</sup> 27 fragments en sont placés par les éditeurs entre les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> siècles, dans le cas de 3 ils trouvent également admissibles les 3 et 4 siècles, et il n'en reste que 5 qu'ils placent dans la longue période durant du 4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle. Le résultat des examens paléographiques, inutile de souligner, n'indique que le temps de la mise en écrit, la naissance même du roman pouvant y être antérieure de plusieurs décennies, ou de siècles même. Le tableau qui se dégage du catalogue de Pack se trouve d'ailleurs confirmé par les plus récentes découvertes de papyrus aussi : les fragments récemment publiés de «l'Histoire phénicienne» de Lollianos, également un roman d'amour, furent écrits, eux aussi, au 2<sup>e</sup> siècle.<sup>125</sup> Les témoignages des romans d'amour conservés entièrement ou en forme d'épitomes, et

<sup>120</sup> Un papiro di Achille Tazio. SIFC NS 15 (1938) p. 121 et suiv. Sur les fragments de papyrus du roman d'Achille un résumé est donné par F. CONCA : I papiri di Achille Tazio. RIL 103 (1969) p. 649 et suiv.

<sup>121</sup> A. LESKY : *op. cit.* p. 913 ; F. ALTHEIM : *Literatur I.* p. 121 et suiv.

<sup>122</sup> E. VIBORG : Achilles Tattius : Leucippe et Clitophon. A Commentary. *Studia Graeca et Latina Gothoburgensia* 15. Acta Universitatis Gothoburgensis. Göteborg 1962, p. 10 et suiv.

<sup>123</sup> A. LESKY : *op. cit.* p. 924 ; M. C. MITTELSTADT : Longos : Daphnis and Chloe and Roman Narrative Painting. *Latomus* 26 (1967) p. 752 et suiv. ; l'édition de Longos faite par O. SCHÖNBERGER, Berlin 1960, p. 2 et suiv.

<sup>124</sup> The Greek and Latine Literary Texts from Greco-roman Egypt. Ann Arbor 1965, pp. 122, 130, 136—137, 142, 143, 144 (N<sup>os</sup> 2248, 2259, 2466, 2474, 2616—2641, 2647, 2811, 2827, 2869, 2902). Sur les papyrus de romans c'est R. M. RATTENBURY qui écrit d'une façon synthétique : Romance : Traces of Lost Greek Novels (dans la suite : Romance). In : J. U. POWELL : *New Chapters in the History of Greek Literature.* Oxford 1933, p. 211 et suiv. ; F. ZIMMERMANN : *Griechische Roman-Papyri und verwandte Texte.* Heidelberg 1936.

<sup>125</sup> V. Die Phoinikika des Lollianos. Fragmente eines neuen griechischen Romans. Hrg. und erl. v. A. HEINRICH. Bonn 1972. (*Papyrologische Texte und Abhandlungen* Band 14), p. 8 et suiv.

ceux des fragments de papyrus se trouvent donc en pleine concordance les uns avec les autres : fait dont il s'ensuit de soi-même la conclusion que le roman d'amour, ce type nettement délimitable du roman antique connu sa floraison dans les deux premiers siècles de notre ère.<sup>126</sup> De l'autre côté, donc de celui de l'histoire des arts c'est la même perfection et la même popularité que font supposer ces mosaïques découvertes à Antioche et qui représentent les héros principaux des romans de Métiochos—Parthénopé et de Ninus, connus par des fragments de papyrus et qui, on ne va plus s'en étonner, furent exécutées par des maîtres du 2<sup>e</sup> siècle.<sup>127</sup>

Les fragments du roman de Ninus, qui est chronologiquement le premier roman d'amour, furent mis en écrit au cours du premier siècle, mais on est porté à faire remonter la date de sa composition jusqu'au 1<sup>er</sup>, même au 2<sup>e</sup> siècle avant notre ère.<sup>128</sup> Et, en effet, comme l'ont prouvé tout récemment les analyses littéraires et sociologiques du livre de B. E. Perry,<sup>129</sup> le roman d'amour grec (et, en général le roman antique) fut né de quelques siècles avant la grande époque des césars, au début de l'époque hellénistique, parmi les circonstances politico-historiques spéciales des monarchies succédant à la *polis* grecque, en tant que le produit d'une vie littéraire sous plusieurs aspects modifiée, et dans le but de satisfaire aux nouveaux besoins d'un public nouveau. Examiné dans ces rapports, il paraît logique que son âge d'or coïncide avec l'apogée, à l'époque des césars, de l'Empire Romain, empire zénithal succédant aux petites monarchies hellénistiques, et de cette façon il se comprend de soi que, si l'on peut croire aux témoignages des romans d'amour et des fragments de romans conservés, la décadence et la disparation de ce type de roman est également le phénomène accompagnant et peut-être le résultat d'un changement historique radical : je pense à ce changement qui est indiqué par la grande crise du 3<sup>e</sup> siècle, suivie de la stabilisation dioclétienne anticipant sur certains signes de l'Europe et de la Byzance du Moyen Age, et, avec celle-ci, de la nouvelle transformation très visible de la vie littéraire.

Sur ce point je me permets d'indiquer que moi, je considère comme romans antiques par excellence les romans d'amour comico-satyriques pour

<sup>126</sup> A. LESKY : *op. cit.* p. 919.

<sup>127</sup> D. LEVI : *Antioch Mosaic Pavements*. Princeton 1947. V. I. 117—118 et II. XX a, b, c ; B. LAVAGNINI : *op. cit.* XIV/1 et 208/209.

<sup>128</sup> A. LESKY : *op. cit.* p. 917 (2<sup>e</sup> siècle avant notre ère) ; R. M. RATTENBURY : *Romance* p. 211 (1<sup>er</sup> siècle avant notre ère) ; B. E. PERRY : *op. cit.* p. 153 (autour de 100 avant notre ère).

<sup>129</sup> *Op. cit.* p. 173 et suiv. La dérivation faite de l'époque hellénistique ne passe bien entendu pas pour une nouveauté, cf. J. LUDVIKOVSKÝ : *Řecký román (dobrodružný)*. Praha 1925, p. 149 et suiv. ; K. KERÉNYI : *Der griechisch-orientalische Romanliteratur in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*. Darmstadt 1962, p. 286 ; J. S. PHILLIMORE : *The Greek Romances*. In : *English Literature and the Classics*. Collected by G. S. GORDON. Oxford 1912, p. 90 et suiv. ; F. WEHRLI : *Einheit und Vorgeschichte der griechisch-römischen Romanliteratur*. MH 22 (1965) p. 139.

me servir de l'expression d'O. Mazal,<sup>130</sup> par exemple ceux de Pétrone et d'Apulée, ensuite les romans du type de l'Histoire d'Apollonius roi de Tyr, au centre desquels se trouve, au lieu d'un couple amoureux, l'histoire d'une famille qui se disperse mais qui finit par se rencontrer, type de roman que je considère, justement à cause de son sujet singulier, comme un type à part et que je serais porté à nommer roman de famille.<sup>131</sup> En d'autres termes : par roman antique, au sens strict du terme, je comprends les manifestations en prose de la fiction gratuite, à l'opposé des ouvrages de la géographie, historiographie, biographie etc., employant des éléments romanesques aussi, ou des œuvres servant la propagande de religion, comme sont par exemple, entre autres, les histoires d'apôtres apocryphes, puisque, dans ces cas-là, les éléments romanesques, les accessoires conventionnels du roman ne sont, en effet, que les supports d'une tout autre idée, aussi, au lieu d'être le but, ne sont-ils qu'une sorte de prétexte ; ces œuvres-ci s'appartiennent tout au plus à la couronne lunaire, au cercle magique du roman par excellence. Or, le tableau d'évolution esquissé plus haut du roman antique n'est valable que pour ce roman par excellence : c'est à celui-ci, donc à la fiction gratuite en prose que les transformations historiques et idéologiques des 3—4<sup>e</sup> siècles portèrent un coup, semble-t-il mortel.

Cet excursus terminologique était nécessaire par cela même que les genres romanesques, paraît-il, avaient survécu aux bouleversement des 3—4<sup>e</sup> siècles. Bien entendu les romans, eux, ne furent pas oubliés non plus : ils continuaient à avoir lecteurs et copistes, et, très vite, les chrétiens ont-ils trouvé nécessaire d'assurer, à quelques uns de ces auteurs, la sauvegarde, soit par l'embellissement de leur biographie, soit à l'aide de la méthode depuis longtemps éprouvée de l'interprétation allégorique.<sup>132</sup> Leur effet même se fait sentir très vivement, surtout celui des romans de famille : le «roman» Pseudo-Clémentin, datant du 4<sup>e</sup> siècle se fonde, entre autres, sur un roman de famille antérieur,<sup>133</sup> et c'est toujours un roman de famille qui avait inspiré l'auteur inconnu, vécu aux 5—6<sup>e</sup> siècles, des Narrationes de caede monachorum in monte Sinai, transmises sous le nom de Nil l'Ancien,<sup>134</sup> et il n'est pas non plus

<sup>130</sup> Der griechische und byzantinische Roman in der Forschung von 1945 bis 1960. Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft 13 (1964) p. 67. Qu'on me permette d'ajouter que dans son rapport de recherches MAZAL distingue 6 groupes des romans antiques ; parmi ceux-ci on ne trouve pas la catégorie du «roman de famille» que je vais toucher plus tard ; les romans que j'enregistre à ce groupe, MAZAL les range d'une part dans la catégorie des romans «chrétiens», d'autre part dans celle des romans «l'amour».

<sup>131</sup> Mon point de vue, je l'ai antérieurement esquissé, v. L'histoire de Joseph et Aseneth et le roman antique. ACD 10—11 (1974—1975) p. 126 et suiv.

<sup>132</sup> Une pareille interprétation allégorique du roman d'Héliodore est donnée par le *Τῆς Χαρκλείας ἐπιμήνεμα τῆς σόφρονος ἐκ φωνῆς Φιλίππου τοῦ φιλοσόφου*, v. parmi les *testimonia* de l'édition d'Héliodore faite par A. COLONNA : N° 13, pp. 265—270.

<sup>133</sup> V. Die Pseudoklementinen I : Homilien, ed. B. REHM Berlin 1953, (GCS 42), VII ; J. BIDEZ—F. CUMONT : Les mages hellénisés. Paris 1938, p. 43.

<sup>134</sup> K. HEUSSI : Untersuchungen zu Nilus dem Asketen. Leipzig 1917 (TU 42/2), p. 138 et suiv. Le texte : PG 79, ed. MIGNE, pp. 589—694.

le fait du hasard que l'Histoire d'Apollonius roi de Tyr, remontant à un original latin du 3<sup>e</sup> siècle et à un original grec probablement encore plus ancien s'est conservée dans un remaniement latin datant des 5—6<sup>e</sup> siècles.<sup>135</sup> Mais les données semblent indiquer, et c'est cela qui importe, que pour la naissance de romans nouveaux les circonstances sont devenues du moins défavorables. Et si, jusque-là, l'attention des recherches a-t-elle été captivée par l'histoire de la naissance du roman, alors que les motifs de la décadence du genre n'ont été guère touchés,<sup>136</sup> il reste certain que un des facteurs parmi les circonstances défavorisant l'évolution du roman antique, a été justement le christianisme qui faisait de plus en plus sentir son influence. Le christianisme qui, pendant de longs siècles, s'était appliqué à mettre les lettres au service de la propagande religieuse tout en empêchant non seulement la représentation gratuite de l'amour, mais aussi toute fiction gratuite. Et si les romans de famille, eux, ont continué à exercer leur influence, c'est que l'amour en tant que sujet s'y trouvait-il dès le début rejeté à l'arrière-plan, d'autre part que par le relâchement de leur structure ils se prêtaient facilement à supporter quelque idée théologique, même religieuse, ce qui était tellement étranger au roman de famille primitif.

De quelle façon Héliodore s'applique-t-il à ce tableau? Ce que j'ai dit, va — je l'espère — parler pour soi : l'aiguille de la balance de la probabilité semble nettement montrer non vers le 4<sup>e</sup>, mais vers le 3<sup>e</sup> siècle. Or, dans l'état actuel il est impossible de dire, dans la chronologie d'Héliodore, quelque chose de plus ou de plus sûr que le probable.

Budapest.

<sup>135</sup> B. E. PERRY : *op. cit.* O. 294 (original latin datant du 3<sup>e</sup> siècle); A. LESKY : *op. cit.* p. 921 (original grec datant du 2<sup>e</sup> siècle). Sur l'original grec du texte latin perdu datant du 3<sup>e</sup> siècle les avis sont partagés : PERRY rejette l'existence du texte grec (*op. cit.* p. 294 et suiv.), tandis que A. RIESE qui a publié la dernière édition du texte latin conservé, plaide pour le modèle grec dans le préface de son édition (Lipsiae 1893, XVII), tout comme P. J. ENK : *The Romance of Apollonius of Tyre*. *Mnemosyne* ser. IV. 1 (1948) p. 222 et suiv. et K. SVOBODA : *Über die Geschichte des Apollonius von Tyrus*. *Charakteria Novotný*. Curavit F. STIEBITZ et R. HASEK. *Opera Univ. Purkynianae Brunensis*, Fac. Philos. 90. Praha 1962, p. 213 et suiv.

<sup>136</sup> Aux exceptions peu nombreuses s'appartient H. DÖRRIE : *Die griechischen Romane und das Christentum*. *Philologus* 93 (1938) p. 273 suiv.; B. E. PERRY : *op. cit.* p. 105 et suiv.; B. P. REARDON : *The Greek Novel*. *Phoenix* 23 (1969) p. 291 et suiv.

J. HARMATTA

## L'APPARITION DES HUNS EN EUROPE ORIENTALE

La défaite d'Adrinople et les événements qui l'ont suivi ont exercé une profonde influence sur la vue historique des auteurs antiques. C'est sous l'impression du changement brusque qui se produisait dans la situation intérieure et extérieure de l'Empire romain que l'idée du déclin définitif et de la chute de Rome se formait chez les écrivains de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Ammien Marcelin, rédigeant le XXXI<sup>e</sup> livre de son œuvre vers 396,<sup>2</sup> a déjà parlé de la «fin, ruine» (*exitium*) dans sa rétrospection : *totius autem sementem exitiū et cladum originem diversarum, quas Martius furor incendio insolito miscendo cuncta concivit, hanc comperimus causam: Hunorum gens . . .* (XXXI. 2,1). Vers le même temps, en 395, Claudien se lamentait également sur le dépérissement rapide de l'Empire : *eheu quam brevibus pereunt ingentia fati!* (in Ruf. II. 49). La même idée se manifeste dans une longue série de passages chez d'autres écrivains.<sup>3</sup>

Ce n'est pas étonnant que cette conception antique considérant l'apparition des Huns et la défaite d'Adrinople comme le point de départ du désastre de l'Empire romain ait joué un grand rôle dans la formation des théories modernes essayant d'expliquer la chute de Rome. En dehors des malaises économiques et sociaux et de la crise religieuse on a souvent tenté d'expliquer le changement subit à la fin du IV<sup>e</sup> siècle par les invasions des peuples barbares et en première ligne par le mouvement des Huns.<sup>4</sup> Dans cette relation la ruine et l'abandon des Pannonies représente un des plus importants problèmes qui a été traité parfois en sens antithétique.

Selon une opinion assez généralement répandue jadis qui remonte à O. Seeck<sup>5</sup> les Pannonies sont abandonnées peu après la défaite d'Adrinople.

<sup>1</sup> Voir sur l'évolution de l'idée du déclin de Rome dans l'antiquité et aux temps modernes S. MAZZARINO : *La fine del mondo antico*. Milano 1962, p. 9 ss.

<sup>2</sup> Sur la date d'Ammien Marcellin, cf. dernièrement Sir R. SYME : *Ammianus and the Historia Augusta*. Oxford 1968. p. 17 ss.

<sup>3</sup> Voir A. ALFÖLDI : *Der Untergang der Römerherrschaft*. I. Berlin — Leipzig 1924. p. 3 ss.

<sup>4</sup> Voir maintenant J. VOGT : *The Decline of Rome*. London 1967. p. 156. ss.

<sup>5</sup> O. SEECK : *Hermes* 11 (1876) p. 68. ss.

C'est A. Alföldi qui a déjà modifié cette conception dans plusieurs relations, en tant qu'il a démontré que jusqu'à la mort de Théodose une organisation militaire et administrative a survécu en forme mutilée et que l'abandon des Pannonies s'est passé graduellement : c'est la Valéria qui est abandonnée d'abord en 406, puis la Pannonie I est cédée aux Huns en 433.<sup>6</sup> De plus E. Demougeot a daté la cession de la Valeria aux Huns de 409,<sup>7</sup> tandis que S. Mazarino a entièrement mis en doute l'abandon de cette province.<sup>8</sup> Il y a une divergence d'opinion aussi concernant la cession de la Pannonie I : E. Demougeot croit que c'est la Pannonie II qui est cédée par l'Empire d'Occident aux Huns.<sup>9</sup>

A l'encontre de cette conception il y a quelques tentatives de supposer ou prouver la persistance de la vie romaine dans les Pannonies jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident.<sup>10</sup> Mais c'est par opposition volontaire à A. Alföldi que L. Várady a récemment tenté de démontrer qu'aucune cession de la Valeria ou de la Pannonie I n'a eu lieu, et de plus que la décomposition de l'administration romaine n'a commencé qu'à partir de 488 après l'immigration des Hérules et que la population «romaine» est restée ici en place et les villes romaines fortifiées ont représenté des bases et centres de la romanisation par la suite et ainsi jusqu'à l'établissement des Lombards en 546.<sup>11</sup>

A cette occasion nous ne pouvons pas examiner cette théorie surprenante, mais intéressante qui est en contradiction apparente non seulement avec les recherches antérieures, mais aussi aux témoignages des fouilles archéologiques pour le moment. Nous voudrions seulement nous limiter à éclaircir le rôle joué par les Huns dans les événements à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Dans cette relation historique deux problèmes importants se posent : 1. La date de l'apparition des Huns et leur rôle historique avant la bataille d'Adrinople, 2. Le rôle joué par les Huns établis sur le territoire de la Pannonie après la défaite d'Adrinople et leur rapports avec les Huns vivant à l'extérieur de l'Empire romain.

Au point de vue du premier problème la mention des *Xovvol* chez Ptolémée est de décisive importance. Il y a une longue série de tentatives pour interpréter cette donnée énigmatique. Selon le récit d'Ammien Marcellin les Huns sont subitement apparus de l'autre côté du Tanais-Don vers 370 ap. J. C. tandis que Ptolémée les atteste entre le Boug et le Dnieper déjà dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J. C. Ces deux témoignages historiques semblent

<sup>6</sup> Der Untergang der Römerherrschaft, II. Berlin — Leipzig 1926, p. 57 ss.

<sup>7</sup> E. DEMOUGEOT : De l'unité à la division de l'Empire romain, 395—410. Paris 1951. p. 365—366.

<sup>8</sup> Stilicone. Roma 1942, p. 142 ss.

<sup>9</sup> E. DEMOUGEOT : op. cit. p. 208.

<sup>10</sup> L. VÁRADY : Das letzte Jahrhundert Pannoniens 376—476. Budapest 1969. p. 401 ss. Cf. déjà mes remarques dans N. FETTICH : La trouvaille de tombe princière hunnique à Szeged — Nagyszéksós, Budapest 1953, p. 104.

<sup>11</sup> L. VÁRADY : op. cit. chapitre «Summa operis».



inconciliables. On a supposé que les *Xouvoí* de Ptolémée sont les descendants des Hiong-nou de Tehe-tehe chan-yu qui ont occupé Kang-Kiu vers 40 av. J. C.<sup>12</sup> Mais Fr. J. Teggart et O. Maenchen-Helfen ont démontré que Tehe-tehe chan-yu et ses Hiong-nou peu nombreux ont été entièrement anéantis par une expédition militaire chinoise déjà en 36 av. J. C.<sup>13</sup> Il en résulte que l'apparition temporaire des Hiong-nou dans la région du Talas ne nous autorise nullement à faire remonter les *Xouvoí* de Ptolémée à ce même peuple.

Malgré ces difficultés presque tous les savants ont regardé la donnée de Ptolémée comme authentique;<sup>14</sup> c'est seulement E. A. Thompson qui a mis en doute son authenticité dernièrement.<sup>15</sup> Néanmoins, on a élaboré la théorie d'après laquelle ce sont les descendants de ces *Xouvoí* qui sont mentionnés comme mercenaires des Goths chez Ammien Marcellin (XXX. 3.3 . . . *rex Vithimiris . . . Hunis aliis fretus, quos mercede sociaverat partibus suis*).<sup>16</sup> Selon cette hypothèse ce sont ces *Xouvoí* qui ont participé à la bataille d'Adrinople, qui sont établis par Gratien comme fédérés en société avec les Goths et les Alains dans la Pannonie et qui ont préservé les Pannonies des autres Huns soumettant les Alains et les Greuthungs jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident.<sup>17</sup>

Malheureusement cette grandiose théorie est édiflée d'une base très faible. Il est bien connu à tous les savants qui s'occupent du texte de la *Γεωγραφικὴ ὑφήγησις* que la localisation des peuples chez Ptolémée est toujours sujet à caution. En plus des données astronomiques, des itinéraires etc. Ptolémée a utilisé des relations de voyage (I. 2,2 : *ἱστορία περιοδική*) et des cartes géographiques aussi (cf. I. 19 : *ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις πύναξι*) dont le système géographique n'était pas identique à sa propre projection cartographique.<sup>18</sup> Il en résulte que la localisation des peuples est souvent erronée même dans le territoire de l'Empire romain.<sup>19</sup> Il va sans dire que la localisation des tribus barbares habitant les vastes territoires de l'Europe Orientale ou celles de l'Asie Centrale est à plus forte raison incertain. Si nous examinons les cartes de la Sarmatia Europaea et de la Sarmatia Asiatica chez Ptolémée, nous trouvons un mélange confus de peuples mythiques, évanouis et existants en réalité, mais habitant dans un autre territoire. C'est seulement une partie relativement petite des peuples énumérés qui réellement existait à l'époque de Ptolémée et était en même temps justement localisée à son propre territoire.

<sup>12</sup> Cf. p. ex. KIESSLING : RE VIII, 2592.

<sup>13</sup> FR. J. TEGGART : Rome and Chine. Berkeley 1939. p. 153 ; O. MAENCHEN-HELFFEN : Huns and Hsiung-nu, Byzantion 17 (1944 — 1945) p. 233.

<sup>14</sup> P. ex. KIESSLING, P. VÁCZY, B. SZÁSZ, FR. ALTHEIM, L. VÁRADY etc.

<sup>15</sup> E. A. THOMPSON : A History of Attila and the Huns. Oxford 1948. p. 21.

<sup>16</sup> Voir déjà B. SZÁSZ : L'histoire des Huns (en hongrois). Budapest 1943. P. 106.

<sup>17</sup> C'est L. VÁRADY qui a élaboré cette théorie, op. cit.

<sup>18</sup> Sur les méthodes de travail de Ptolémée cf. W. KUBITSCHKE : RE, X, 2070, F. GISINGER : RE IV. Sp. Btl. 669.

<sup>19</sup> Voir O. CUNTZ : Die Geographie des Ptolemaeus. Berlin 1923, p. 123.

Par chance, dans le cas des *Xovvoí* nous avons la possibilité d'éclaircir la cause de l'erreur commise par Ptolémée et par là de déterminer leur localisation correspondante à la réalité historique. C'est J. Markwart qui a déjà justement observé que dans la description de l'Europe Orientale Ptolémée a utilisé une carte géographique de telle sorte qu'il n'a fait aucune différence entre le Tanais—Syr-Darya et le Tanais—Don.<sup>20</sup> Il en résultait que Ptolémée — comme autre géographe aussi — a transposé les autels d'Alexandre le Grand (cf. III. 5,12) de côté du Tanais—Syr-Darya auprès du Tanais—Don. A la base de la même erreur il a redoublé le peuple des *Rhoboskoi* et les a localisé une fois dans la *Sarmatia Europaea* et la deuxième fois dans la *Scythia intra Imaum*.

Comme il est bien connu, l'identification du Tanais—Syr-Darya avec le Tanais-Don remonte aux historiens d'Alexandre et a causée une longue série de localisations incorrectes chez les géographes postérieurs.<sup>21</sup> En effet, quand les géographes romains voulaient localiser les peuples attestés auprès du Tanais—Syr-Darya—Don sur les cartes antérieures, ils ont souvent transposé les tribus habitants dans la région du Syr-darya à côté du Don et vice versa. C'est Strabo qui a déjà attiré l'attention sur le fait que localisant les Dahae au nord de la Maeotis quelques géographes ont commis une erreur : *φασί δὲ τοὺς Πάρονος Δάας μετανάστας εἶναι ἐκ τῶν ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος Δαῶν . . . οὐδὲν πάνυ δ' ὁμολογείται Δάας εἶναι τινὰς τῶν ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος Σκυθῶν* (XI.9,3)<sup>22</sup>

Puis chez Plinie, nous trouvons une véritable série de localisations fausses causées par l'incertitude des cartes identifiant le Tanais—Syr-Darya avec le Tanais—Don. Voilà quelques exemples :

Europe Orientale	Asie Centrale
n.h. VI. 20 <i>Tanain ipsum Scythae Silim vocant</i>	n.h. VI. 49 <i>Iaxarte, quod Scythae Silim vocant</i>
n.h. VI. 21. <i>Napitae</i>	n.h. VI. 48. <i>Syrmatae</i> (une tribu vivant le long du Don selon autres sources)
n.h. VI. 22. <i>Scythae Auchetae Napaei</i>	n.h. VI. 50. <i>Euchetae, Cotieri</i> (= <i>Katiaroi</i> une tribu Scythe chez Hérodote), <i>Napaei</i>

Ces exemples clairement montrent que les transpositions erronées des *Xovvoí*, des autels d'Alexandre, des Rhoboskoi chez Ptolémée ne sont que des membres organiques d'une longue série des similaires cas dans la littérature géographique de l'antiquité.

<sup>20</sup> J. MARKWART : UJb 4 (1924) 269—270.

<sup>21</sup> Voir J. HARMATTA : Studies on the History of the Sarmatians. Budapest 1950. p. 4 ss. et Studies in the History and Language of the Sarmatians. Szeged 1970. 13.

<sup>22</sup> Cf. J. HARMATTA : loc. cit.

Alors, les *Xovvoí* de Ptolémée doivent être justement localisés dans l'Asie Centrale. En effet nous avons la possibilité de démontrer que la donnée de Ptolémée sur les *Xovvoí* remonte à une source qui les a placés au Nord du Tanais—Syr-Darya. C'est Orose qui donne la description suivante : *a fontibus Ottorogorrae usque ad civitatem Ottorogorram inter Chunos Scythas et Gandaridas mons Caucasus* (I. 45). Selon cette description les *Chuni Scythae* sont localisés au Nord du Gandhāra et des montagnes du Pamir et du Tien-Chan, c'est-à-dire au territoire entre le Talas et le Tchu. C'est le même territoire qui a été temporairement occupé par les Hiong-nou de Tche-tche Chen-yu vers 40 avant J. C. Alors, les *Xovvoí* de Ptolémée représentent un témoignage précieux pour l'apparitions des Huns dans le territoire de Kang-kiu vers 40 avant J. C. Alors que cette domination des Huns sur une part de l'Asie centrale a été de peu de durée, elle pouvait laisser une impression durable même dans le monde gréco-romain parce que Tche-tche Chan-yu a pris à sa solde les légionnaires romains de Crassus qui étaient déportés et établis par les Parthes dans la Margiane.<sup>23</sup> C'est évidemment par la voie des légionnaires romains vivant dans la Parthie orientale que les premières nouvelles de Hiong-nou—Huns sont arrivées au monde antique.

Il est vrai que O. Maenchen-Helfen avec son aversion pour l'identité des Hiong-nou—Huns voulait écarter le témoignage offert par Orose par référence aux données de Pline et d'autres sources géographiques selon lesquelles ce sont les peuples *Τόχαροι*, *Φροῶνοι*, *Σῆρες*, ou *Phuni et Thocari* qui vivaient dans l'Asie Centrale à cette époque.<sup>24</sup> Malgré l'assertion de Maenchen-Helfen il est certain que le passage discuté d'Orose n'appartient pas à la série des rapports sur les *Phuni et Thocari*. Comme je l'ai récemment démontré<sup>25</sup>, toutes les données concernant les *Phuni et Thocari* et les *Seres* remontent au rapport d'Apollodore et reflètent les temps avant la migration des Yue-tche d'une part et les années succédant immédiatement à lui d'autre part. Les *Phrunoi*, *Phuni* étaient un peuple habitant à la proximité de la Chine nord-orientale c'est-à-dire dans la partie orientale du Turkestan chinois et ils n'avaient rien de commun avec les Hiong-nou. Le passage d'Orose reflète un horizon géographique différent et ne contient aucune mention des *Thocari* ou des *Seres*. Il en résulte que la donnée d'Orose ne remonte pas au rapport d'Apollodore sur les *Thocari* et les *Phuni*, mais datant d'une époque postérieure elle est indépendante de celui-là.

<sup>23</sup> Cf. H. H. DUBS: An Ancient Military Contact between Roman and Chinese AJP 62 (1941) p. 3 ss., voir dernièrement V. A. LIVCHITZ: *Peredneaziatskiy sbornik* 2 (1966) p. 151 ss.

<sup>24</sup> O. MAENCHEN-HELFFEN: op. cit. *Byzantion* 17 (1944—1945), p. 232 s., *The Legend of the Origin of the Huns*, ibidem p. 248 ss., *Pseudo-Huns*, CAJ 1 (1955), p. 102 ss. *The World of the Huns. Studies in their History and Culture*. Berkeley—Los Angeles—London 1973. p. 444 ss.

<sup>25</sup> Cf. J. HARMATTA: *Sino-Indica. Acta Ant. Hung.* 12 (1964) p. 9—12.

Alors que, en 1939, R. Grousset pouvait encore écrire que « nous avons perdu la trace des Hiong-nou occidentaux à partir de l'année 35 avant J. C., fate à laquelle le Chan-yu dissident Tche-tche . . . avait été rejoint et tué . . . », <sup>26</sup> c'est maintenant que nous avons la possibilité d'éclaircir l'histoire des Huns occidentaux aussi entre 35 av. J. C. et 350 ap. J. C. Les sources chinoises les mentionnent en 153 ap. J. C. pour la dernière fois, mais nous disposons d'une série de données indirectes qui rendent possible de suivre les étapes principales de leur histoire jusqu'à leur apparition en Europe orientale. <sup>27</sup>

Selon le récit de la *Pei-she* les restes des Hiong-nou s'établissaient au Nord de Koutcha et y ont créé l'Etat de Yue-pan. Mais l'élite du peuple a émigré à Kang-kiu. Au cours du II<sup>e</sup> siècle ap. J. C. et jusqu'à la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle Kang-kiu restait un Etat puissant dont l'existence empêchait même les premiers Sassanides d'annexer la vallée du Zerafchan et le bassin du Syr-Darya. C'est pourquoi on ne peut pas supposer une migration des Hiong-nou à travers le Kang-kiu vers l'ouest à cette époque. La dernière mission de Kang-kiu est arrivée en Chine vers 260—270, par conséquent il était encore une puissance indépendante à cette date. Mais vers la moitié du IV<sup>e</sup> siècle le mouvement des Huns est déjà commencé. Sortant de la Sogdiane ils ont envahi, sous le nom de *Xyōn*, les provinces orientales de l'Empire sassanide et s'établissaient comme fédérés dans le territoire de la Bactriane. A la même époque les Huns apparaissaient aussi en Europe orientale. Il en résulte que peu après 260—270 les Huns ont acquis l'hégémonie politique dans Kang-kiu et puis ils ont conquis aussi la Sogdiane. Mais vers la moitié du IV<sup>e</sup> siècle, ils ont souffert des invasions des Hephthalites ou Huns blancs qui les ont définitivement chassés de Kang-kiu et de la Sogdiane vers 370 ap. J. C.

Par cela il est devenu évident que l'apparition des Huns en Europe Orientale était le résultat d'une longue suite des événements historiques. Sans doute il est en rapport étroit avec l'immigration des Chionites—*Xyōn* à l'Iran sassanide, même si par suite de la conquête de Kang-kiu et de la Sogdiane par les Hephthalites on ne peut pas supposer des relations directes entre les Huns européens et les Chionites d'Iran Oriental. Au point de vue de l'histoire universelle l'importance de l'apparition des Huns en Europe et des Chionites en Asie Centrale peut être caractérisé par deux traits essentiels. Le mouvement subit des Huns et des Chionites et le changement brusque produit par cela, a renversé l'équilibre des tribus barbares établies le long de la frontière romaine

<sup>26</sup> R. GROUSSET: *L'Empire des steppes*, Paris 1939, p. 115 ss. Voir sur l'unité historique des mouvements des Hiong-nou et des Huns S. MAZZARINO: *Delta NS n. 3* (1952) pp. 30—31.

<sup>27</sup> Voir pour la suivante analyse J. HARMATTA: *Problème de la détermination et de l'appréciation historique du matériel archéologique hunnique*, dans «Programme et discours des chercheurs hongrois à la conférence archéologique de l'Académie Hongroise des Sciences». Budapest 1955 p. 222 ss. et J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions. Acta Ant. Hung. 17* (1969) p. 383—432.

et perse qui pouvait être maintenu par les deux grandes puissances seulement avec difficulté. Sans doute les invasions des Huns et des Chionites ont accéléré le processus du déclin et de la désintégration des deux grands empires, «des deux perles du monde». L'autre trait essentiel de l'apparition des Huns consistait dans l'influence qui a été exercé par la société plus développée des Huns sur les tribus barbares conquises. Au cours de la domination hunnique ou de la lutte contre les Huns conquérants la stratification sociale de ces tribus est devenue plus complexe, l'évolution d'une aristocratie et d'un ordre de guerriers est rapidement avancée et les éléments de la société féodale se formèrent.

Quant au rôle joué par les Huns établis dans le territoire de la Pannonie après la défaite d'Adrinople, cette fois-là je voudrais seulement faire remarquer que l'importance historique de leur établissement n'est pas indépendant de celle des Goths et des Alains. Il va sans dire que l'importance du rôle joué par ce groupe peu nombreux n'est pas comparable à celle des Huns organisant les peuples sur le vaste territoire de l'Europe centrale et Orientale.

Budapest.



## THE 16<sup>TH</sup> STORY OF THE TEXTUS ORNATOR OF THE ŚUKASAPTATI

The Śukasaptati has the same fate as the other significant works of Sanskrit literature. We have a masterpiece before us, which has had also several rewritings and translations in India itself,<sup>1</sup> and which had an influence not only on other eastern literatures,<sup>2</sup> but also on the European ones.<sup>3</sup> But where and when was it composed? Do we know it? What was the name of the author and to which religious trend did he belong?

At present we know even three version of the work in Sanskrit.<sup>4</sup> This, however, only multiplies the above questions. Thus, it has also to be clarified what could be the relationship between them, on the one hand, and between the existing three Sanskrit versions and the eventual earlier ones, on the other hand. In spite of the difficulties the Sanskrit studies made a great progress in the research concerning the Śukasaptati-problems already at the end of the past century and in the beginning<sup>5</sup> and in the sixties<sup>6</sup> of this century and we also have tried to clarify and answer a few questions.

<sup>1</sup> Of these the most important ones are: the two Marāthī versions of the textus simplicior entitled Śukabāhāttari, one of which has also two manuscripts, as well as its Hindustānī version entitled Śukabahottari. See in greater detail: R. SCHMIDT: Vier Erzählungen aus der Çukasaptati. Kiel 1890. 5 f.; *id.*: ZDMG 48 (1894) 582, 626; *id.*: AKM Bd. X. No. 4 (1897) VII. ff. See also the various works bearing the titles Tota-itihāsa and Tota-kahanī (cf. P. PERTSCH: ZDMG 21 (1867) 507), as well as several modern elaborations of it.

<sup>2</sup> Of these the most important ones are: Nahšabī's work entitled Tūti-nāme in Persian and Qādirī's work similarly in Persian, as well as the Turkish work translated by Rosen. (Cf. Tuti-Nameh. Das Papageienbuch. Nach der türkischen Bearbeitung übersetzt von GEORG ROSEN. I—II. Teil. Leipzig 1858.).

<sup>3</sup> DEMETRIOS GALANOS: Χιτωπαδάσσα και ... Ψιττακοῦ μυθολογίαι νεκτερωαί. Ἐν Ἀθηναῖς 1852 is the Greek translation of the textus simplicior of the Śukasaptati, and some stories of the Śukasaptati can also found in Boccaccio's Decamerone (cf. R. SCHMIDT: Über den Werth des Sanskritstudiums. Stuttgart 1898. 10 and Cs. TÖTTÖSSY: Ant. Tan. 15 (1968) 224 and Acta Ant. Hung. 17 (1969) 436 ff.).

<sup>4</sup> Editions of the three variations of the text: Die Çukasaptati. Textus simplicior. Hgg. von R. SCHMIDT. AKM 10 (1897) No. 1. Leipzig 1893. pp. X + 213; Der Textus ornator der Śukasaptati. Kritisch hgg. von R. SCHMIDT. ABAYĀ I. Cl. 21 (1901) 2. Abt. München 1898. pp. 317—416; R. SCHMIDT: Der Textus simplicior der Śukasaptati in der Recension der Handschrift A. ZDMG 54 (1900) pp. 515—547 and ZDMG 55 (1901) pp. 1—44; a more recent edition of the textus simplicior: Śukasaptati. Dilli 1959. pp. 152.

<sup>5</sup> Cf. Schmidt's works quoted above, as well as Hertel's work mentioned below, and also the Śukasaptati translations by Schmidt: Die Śukasaptati. (Textus ornator.) Aus dem Sanskrit übersetzt von R. SCHMIDT. Stuttgart 1899; Die Çukasaptati. (Textus simplicior.) Aus dem Sanskrit übersetzt von R. SCHMIDT. Kiel 1894 and *id.*: Śukasaptati. Das indische Papageienbuch. [Einleitung. Übersetzung. (Textus simplicior.) Anmerkungen.] München 1913.

<sup>6</sup> The more recent Śukasaptati translations published in the sixties are: Шукасантати. Семьдесят рассказов попугая. Перевод с санскрита М. А. Ширяева. Предисловие и примечания В. И. Кальянова. Москва 1960; Töttössy Cs.: Sukasaptati. Budapest 1962; —Das Papageienbuch. Aus dem Sanskrit übertragen von W. MORGENROTH. Berlin 1968.

Everybody agrees in that point that neither of these three versions of the text originates from the others, and that the *textus simplicior* and the *textus elegantior* are nearer to each other than any of the two to the *textus ornatior*. However, the *textus elegantior* is regarded by us as a separate version.<sup>7</sup> In fact, about manuscript «A» serving as a basis for the edition of the *textus elegantior* it was said already by Richard Schmidt that this differs in such a degree from the manuscripts *CC<sub>1</sub>LOP* of the *textus simplicior* that at the publication of the *textus simplicior* he could not take this manuscript into consideration.<sup>8</sup>

Before speaking about the different versions and their authors I should like to mention that view of mine according to which we must regard the *Śukasaptati* as the first appearance of Indian short-story literature.<sup>9</sup> In the cunning stories of the *Śukasaptati* the realization of the short-story composition, the condensation of the story to an unexpected turning point, is already accomplished. Another significant characteristic of these is that, although as a rule we disapprove of the attitude of the successful hero because this contradicts certain moral norms; in most of the cases we still understand him, because his deeds are reasonable and we generally sympathize with them.

The judgement of tales 6–16 of *textus ornatior*, as well as tales 6–8 of *textus simplicior* and *textus elegantior* is of decisive importance from the viewpoint of the clarification of the relationship of the three preserved texts, and — what is essential — from the viewpoint of the clarification of the relationship of the preserved texts to the original *Śukasaptati*. This is important also on account of the fact that Schmidt<sup>10</sup> — and, under his influence, Hertel<sup>11</sup> — regards it to be provable and to be proved just by this episode beginning with tale 6 that *textus ornatior* is far from the original work.

We tried to prove that here Schmidt and Hertel have mistaken the structure of *textus ornatior*.<sup>12</sup> Here the clumsiness of the rewriter is out of question, on the contrary, we can see a conscious and polished way of compilation. After these it is clear that *textus ornatior* preserved the original form, in which one cunning-story was told each night, but in this cunning-story also

<sup>7</sup> The literature, however, — evidently on the basis of the slightly misleading title of the edition by Schmidt of the text of manuscript *A* (see above note 4) — usually mentions two variants of text, see M. WINTERNITZ: *Geschichte der indischen Litteratur*. III. Leipzig 1920. 343, as well as A. B. KERH: *A History of Sanskrit Literature*. London 1961. 290, and O. BOTTO: *Letterature antiche dell'India*. Milano 1969. 202; similarly: B. И. Кальянов: *op. cit.* 7.

<sup>8</sup> *ZDMG* 54 (1900) 515.

<sup>9</sup> Cs. TÖRTÖSSY: *Ant. Tan.* 15 (1968) 221 ff. and *Acta Ant. Hung.* 17 (1969) 433 ff.

<sup>10</sup> R. SCHMIDT: *Über den Werth des Sanskritstudiums*. Stuttgart 1898. 6 and *idem*: *Śukasaptati*. Das indische Papageienbuch. München 1913. IX.

<sup>11</sup> J. HERTEL. *Das Pañcatantra*. Seine Geschichte und seine Verbreitung. Leipzig — Berlin 1914. 242.

<sup>12</sup> Cs. TÖRTÖSSY: *Ant. Tan.* 10 (1963) 155 ff. and *Acta Orient. Hung.* 18 (1965) 227.



several other tales could be included. We should not, however, think that 70 stories meant at the same time seventy nights.

Hertel wants to support the view of Schmidt, according to which the original Śukasaptati has been preserved best by the textus simplicior, also by referring to the story on the śvetāmbara,<sup>13</sup> contained in story 39 of the textus ornator, story 27 of the textus elegantior and story 25 of the textus simplicior. On the basis of this he expound his conviction according to which a Jaina śvetāmbara was the author of the textus simplicior or even of the original Śukasaptati.<sup>14</sup> We attempted to show that the Jaina śvetāmbara was only the author of the textus simplicior and not of the original Śukasaptati.<sup>15</sup>

About the author of the textus simplicior we know already that much that he was a Jaina śvetāmbara. But what do we know about the author of the textus ornator?

Hertel has discovered<sup>16</sup> that in one of the manuscripts of the textus ornator, which manuscript was lent to him by Professor Hultsch, on the last page, on which hardly any text existed, the following words are written by the hand of the writer of the text: *śreī(sic!)maccimātamaṇibhaṭṭānām śukasaptatiḥ samāptā*. As it was said by Hertel, the damaged condition of this manuscript points to the fact that this is not a modern copy. Hertel adds to this that, inasmuch as this datum of the manuscript proves to be correct, the author of the textus ornator was called Cintāmaṇibhaṭṭa. Now I should like to show that this datum really relates to the authorship.

The possibility that this genitive plural *Cintāmaṇibhaṭṭānām* should not be a proper name but a common noun and thus it should mean «the Śukasaptati of the masters of the gem of wisdom», is excluded by the attributive compound with *śrīmat*. In fact the word *śrīmat* is generally before the names of highly respected persons, and this proves that Cintāmaṇibhaṭṭa is a proper name. And the explanation for the plural is that in Sanskrit the honorific plural is customary. It is obvious that here we do not have to do with the indication of the name of the copyist or the copyists, and this is also rendered likely by the fact that it is unlikely that the copyist would have applied the genitive plural of the attributive compound with *śrīmat* to himself.

I try to render likely the fact that the author of the textus ornator is this Cintāmaṇibhaṭṭa also with such a datum, which is furnished by this work itself. I should like to talk about the last one of stories 6 to 16 objected to the textus ornator, characteristic of this version, which story cannot be found anywhere else, and therefore it can entirely be regarded as the creation of this

<sup>13</sup> J. HERTEL: op. cit. 240 ff.

<sup>14</sup> J. HERTEL: loc. cit.

<sup>15</sup> Cs. TÖTTÖSSY: Ant. Tan. 14 (1967) 249 ff. and Acta Ant. Hung. 16 (1968) 447 ff.

<sup>16</sup> J. HERTEL: op. cit. 242.

author. Even the style of this bears the features characteristic of the author of the *textus ornatior*.

This text caused difficulty also to R. Schmidt both at the publication of the text and at its German translation, and it is so difficult to understand it that so far all its European translators have misunderstood it. In fact, they believed that beside the *āsmantaku* tree appearing in the story, the *Cintāmaṇi* is also a tree. Thus, as a result of this misunderstanding and even the change resulting from the erroneous translation, the say of the tale could not be understood either. In order that our translation and interpretation should be easily controlled and — it is hoped — also convincing, in the following we shall also give the complete Sanskrit text of the whole tale<sup>17</sup> before our translation.

[1:]<sup>18</sup> *punarapi nṛpatistāmānāyya timihasitahetumacikaṇat | sāpi prāsoṣṭa vācam | bhūpate kimityāgrahaṃ carika* [2:] *rīṣi | atisayaṃ jahīhi mahīpate | atyāgrahaṃ kurvāṇayościntāmaṇyaśmantayoḥ yuthā drayorapyapāyah* [3:] *samajāyata tādrkprakārah tavāpi bobhaviṣyati | tato bhūpālastayoścāritamāvedayatu bhavati tā mudayojayati* [4:] *sā covāca | śṛṇu śravaṇabhūṣaṇabhūtakīrte | śrīmāllīkūrjunasya vartmani āsmantako vṛkṣo 'bhūt | sa trekena* [5:] *kenacitpathikena sādhubhāvamāpāditaḥ | tatskandhe 'dhastādekāṃ vitardikāṃ viracayya upari vartulam sarvalakṣamaṃ* [6:] *sthāpitavān | ekam bhūrisindūraparipūritapratīkam prasūnapūjitalanum ca kṛtvā cintāmaṇināmādheyam tasya* [7:] *cakāra | ittham bahubhīrahobhīrgatānugatīkatayā tasya devasya sādhyasī prasiddhirajāyata | pratyahaṃ tasya* [8:] *sindūrādīpūjānūvedyam vardhate tathā caturthīdine modakapāyāsādiracanā | ittham mahimā tasya bahurabhavat |* [9:] *anyacca pūrvam mārgitāḥ āsmantakasya parṇamekaikam grhṇanti sarve pathikāḥ | tena tasyābhivṛddhirna bobhavīti* [10:] *sa tu cintāmaṇerayamaśmanta itī kṛtvā tadāprabhṛti na kaścittam kareṇāpi parāmṛṣati | tasmādaśaka* [11:] *itadalasurīratayā vistārasāmagrimaliśāyjinīm bhajamāno 'sau staulyabhāvena jarījṛmbhīti | ittham* [12:] *bahuṣu dīneṣṭativāhiteṣu tayoraśmantakacintāmaṇyoḥ kalahah prāvartīṣṭa | tataḥ parasparamabhāṣetām | tvam* [13:] *mārgasaṃyato 'śmantakah sarvairāpi pathikāiḥ gacchadbhistrotitadalo mūlāvāṣeṣīkṛta evāsthito 'bhūḥ | param* [14:] *cintāmaṇerayamiti na kaścīdapi tava dalavidalanam kurute pānthah | tasmānmatsambandhena vardhito bhavān |* [15:] *tarhi mayaiva samam vikārāṅgikāramāvīṣkarōṣi | itī nīsamāśmantako 'pi cintāmaṇim vyāharati* [16:] *sma | tvayi kim nāma cintāmaṇiḥ | macchāyāsamāśrayam kṛtavānmadāśrayabalena tava garīyānmahimā prā* [17:] *durāsīt | naivedyādīyabhīyavahārato bhavato 'ṅgāni samulāni jātāni | aham tvadanubhūtāndvādaśāpi māsā-* [18:] *nkaravāpi | tvam sarvasminkṣetre tiṣṭhasi | sarvaḥ ko 'pi karṣūko hārāsāñjanāya lāṅgalasyopari sthāpayati* [19:]

<sup>17</sup> Der *Textus ornatior* der Śukasaptati. Kritisch hgg. von R. SCHMIDT. ABAY A I. Cl. 21 (1901) 2. Abt. München 1898. 346.

<sup>18</sup> In this manner we indicate the numbering of the lines of text edition of Schmidt.

*tvām naddhrācitadr̥ḥarajvū lāṅgalasyopari uttambhanam tvām badhnāti | idā-  
nīm madāsrayeṇaiva bhavato bhuribhā [20:] gyābhyudayaḥ samajani | itthaṃ  
tuyoritaretararam virodhaḥ prāvartata | tato 'śmantakaḥ cintāmaṇimabhāñit |  
tvayā [21:] vinā mama kiṃ nāma hiyate | tvam kimiti na yāsyasi | tadānīm sa  
cintāmaṇirvedikāṃ tām vihāya [22:] parato gatavān | cintāmaṇirahitaḥ su tarur-  
bādhāmanvabhavat | anyasmindine janu eka āgatyāśmantakasya [23:] tvaco ba-  
nūhavidhānāya samākr̥ṣṭavān | apara āgatyā medinīkhananāya skandhata evānu-  
ciccheda | iti [24:] prakārastasya prāvartata | cintāmaṇistu kaṅṭakaghaṭitapratita-  
lakṛtāvasthitirūṣṇāmsūṣmaṇā pāṇḍuradhūsaravarṇatā [25:] mādade | tadupari  
pakṣiṇa ajahuh | sa tvekena janena paravalgugulphāntakaparikṣepāya prāpta iti  
dūrataḥ [26:] paryastaḥ | iti prakārānubhavaḥ tuyorubhayorapyajāyata | tarhi  
rājendrātīśayam kurvāṇasya bhavato 'pi prakā [27:] rapūta udeṣyati | adyatanam  
dinam cārugatyā vicāraya | yadi na jānīṣe tudānīm prātarūvedayiṣyā [28:] mi  
bhavate matsyahāsyakāraṇam | iti vyāhṛtya bālasarasvatī nijamandiram gata-  
vatī [29:] iti ṣoḍaśī kathā || 16 ||*

Our translation below is intended to be rather accurate than beautiful :<sup>19</sup>

<sup>19</sup> We also give the translations of two excellent scientists dealing with the Śukasaptati in order to show where we differ from their interpretation.

SCHMIDT translates the passage between lines 4 and 26 as follows (see Die Śukasaptati. [Textus ornator.] Aus dem Sanskrit übersetzt von —. Stuttgart 1899 61 – 63.):

Auf dem Wege zu dem hochheiligen Arjuna von Mallikā befand sich ein Āsmantaka-Baum, den irgend ein beliebiger Wanderer zu trefflichem Gedeihen gebracht hatte. Von dem Stamme nach unten bildete er eine Veranda, und nach oben streckte er sich zu einem überall gleichmässigen Laubdache. (Dann hatte jener Wanderer) noch einen (Baum gepflanzt), dessen mit Blumen geschmückter Stamm aussah, als sei er über und über reichlich mit Mennige bestreut; den nannte er Cintāmaṇi. — Nun ward nach geraumer Zeit allmählich der Ruhm jenes Gottes gar weit bekannt. Tag für Tag wuchs die Verehrung mit Mennige u. s. w. und die Speisedarbringung und ebenso an jedem Vierten die Spenden von Zuckerwerk und Abwaschungen. So ward sein Ansehen gross. Nun weiter. Alle Wanderer, die den betreffende Weg kamen, nahmen jeder ein Blatt von dem Āsmantaka, so dass sein Wachstum gehemmt wurde; den Cintāmaṇi aber berührte niemand auch nur mit der Hand, da es hiess, der Āsmantaka gehe dem Cintāmaṇi vor; deshalb gewann er ausserordentliche Fülle und Ausdehnung, indem der Leib seiner Schösslinge nicht zerstückelt wurde, und stand von Kraft strotzend da. Als nun so eine geraume Zeit verstrichen war, entstand zwischen den Beiden, dem Āsmantaka und dem Cintāmaṇi, Streit, und sie sprachen untereinander: «Da du am Wege stehst, Āsmantaka, haben alle vorbeiziehenden Wanderer deine Zweige abgepflückt, so dass von dir bloss noch die Wurzeln übrig geblieben sind.» [Ich ordne den Text etwas anders als in der Ausgabe steht. (Note of Schmidt.)] — Als der Āsmantaka das gehört hatte, sprach er zu dem Cintāmaṇi: «In der Überzeugung, dass ich besser bin als du, Cintāmaṇi, pflückt von dir kein einziger Wanderer einen Zweig ab. Also bist du in meinem Schutze gediehen und hängst in deiner Veränderung ganz und gar von mir ab. Was machst du mit dem Namen Cintāmaṇi? Da du in meinem Schatten Zuflucht gefunden hast, ist dir, kraft dieses meines Schutzes, deine gewaltige Stärke erwachsen. Infolge des Genusses der Speiseopfer u. s. w. sind deine Glieder erstarkt. Ich will dafür sorgen, dass du alle zwölf Monate zusammen (in Wohlergehen) genieusst. Du stehst auf jedem Felde; jeder beliebige Bauer befestigt dich an dem Pfluge, um die Pflugschaar zu befestigen und bindet dich als Stützbalken mit einem festen, aus Lederriemen bestehenden Bande an dem Pfluge fest. Jetzt hast du unter meinem Schutze eben grosse Wohlfahrt genossen.» — So machten die Beiden einer dem andern Vorhaltungen. Darauf sprach der Āsmantaka zu dem Cintāmaṇi: «Was geht mir ab, wenn ich dich nicht habe? Warum willst du dich nicht entfernen?» — Da verliess der Cintāmaṇi jene Opferstätte und begab sich anderswohin. Von dem Cintāmaṇi verlassen empfand nun der (Āsmantaka-)Baum Unbehagen. Am folgenden Tage kam ein Mann herbei, der den Āsmantaka herausholte, um aus seinem

And the king, causing to bring her (*Bālasarasvatī*),<sup>20</sup> sounded again about the cause of laughter of the fish. And she produced <this><sup>21</sup> speech :

— «King, wherefore do you practise persistence? Leave the excess, King! As misfortune happened for both the *Cintāmaṇi* and the *aśmanta*,<sup>22</sup> when they were practising a very great persistence, such a fashion will occur also for you.

Baste Seile zu machen ; ein Anderer kam und schnitt sine Äste ab, um damit den Acker umzugraben. So erging es diesem ; der *Cintāmaṇi* aber, der sich eine Stätte ausgesucht hatte, die am Fusse mit Dornengestrüpp umgeben war, bekam infolge der Sonnengluth das Aussehen von weiss und grau. Darob verliessen ihn die Vögel. Ein Mann aber, der ihn geeignet fand, gar zierliche Knöchel darüber stolpern zu lassen (?), warf ihn weit weg. Das war der Zustand, in den sie beide geriethen.

MORGENROTH translates the passage mentioned as follows (see Das Papageienbuch. Aus dem Sanskrit übertragen von —. Berlin 1968. 90—91 :

Am Wege zum heiligen Ardschuna von Mallika stand ein Aschmantaka-Baum, den vor Jahren ein Wanderer gepflanzt hatte. Unten am Stamm bildete er eine Nische und nach oben breitete er sich zu einem nach allen Seiten gleichmässigen Laubdach aus. In seiner Nähe stand noch ein anderer Baum, dessen Äste so mit Blüten übersät waren, dass er aussah, als sei er mit Mennige bestreut. Dieser Baum hiess Tschintamani.

Mit der Zeit wuchs der Ruhm des Gottes Ardschuna. Er bekam von Tag zu Tag mehr Speiseopfer und Mennige-Ehrungen und erhielt jeden vierten Tag mehr Waschungen und Zuckerspenden, so gross war sein Ansehen geworden.

Alle Wanderer, die auf dem Weg zum Heiligtum vorbeikamen, nahmen ein Blatt vom Aschmantaka mit, so dass dieser am Wachsen gehindert wurde. Den Tschintamani aber berührte niemand auch nur mit der Hand, da man ihn geringer schätzte als seinen Nachbarn. Er stand kraftstrotzend da, weil man seine Zweige nicht abbriss, und bekam eine grosse dichte Krone. Nach einiger Zeit entstand ein Streit zwischen den beiden Bäumen, und der Tschintamani sprach : «Aschmantaka, du bestehst ja nur noch aus Wurzeln. Weil du am Wege stehst, haben die Wanderer dir alle Zweige abgerissen.»

Als der Aschmantaka das gehört hatte, antwortete er : «Weil sie wissen, dass ich mehr wert bin als du, Tschintamani, reisst von dir kein einziger Wanderer einen Zweig ab. Du bist also unter meinem Schutz aufgewachsen und verdankst nur mir dein jetziges Aussehen. Was brütest du dich mit deinem Namen? Nur weil du in meinem Schatten Zuflucht gefunden hast, bist du so stark geworden. Weil du in den Genuss von Speiseopfern und von anderen guten Sachen gekommen bist, sind deine Äste kräftig geworden. Ich sorge ja dafür, dass es dir das ganze Jahr über gut geht. Du stehst auf jedem Felde. Jeder hergelaufene Bauer benutzt dich, um die Pflugschar zu befestigen, und bindet dich mit einem starken Lederriemen am Pfluge fest, damit du ihm als Stützbalken dienst. Dass dir bisher nicht geschehen ist, hast du nur meinem Schutz zu verdanken.»

So stritten sich die beiden. Schliesslich sprach der Aschmantaka zu dem Tschintamani : «Was geht mir schon verloren, wenn ich dich nicht mehr habe. Warum machst du nicht, dass du fortkommst?» Da verliess der Tschintamani den Opferplatz und zog an eine andere Stelle.

Als der Tschintamani ihn verlassen hatte, fühlte sich der Aschmantaka nicht mehr wohl. Am anderen Tag kam ein Mann herbei und fällte ihn, um aus seinem Bast Seile zu machen. Ein anderer Mann kam und schnitt seine Äste ab, um sie beim Pflügen zu verwenden.

Der Tschintamani aber, der sich einen Platz in den Dornen gesucht hatte, wurde von der Sonne ausgedörnt und so unansehnlich, dass die Vögel ihn verliessen. Ein Mann, der befürchtete, dass zierliche Frauenfüsse über ihn stolpern könnten, grub ihn aus und schaffte ihn aus dem Wege. So erging es diesen beiden, weil sie so unnachgiebig waren.

<sup>20</sup> I indicate my explanatory translation variants in this manner.

<sup>21</sup> I indicate my explanatory insertions in this manner.

<sup>22</sup> In the text we find a few *aśmanta* forms (line 2 and 10), but most frequently (line 4, 9, 12, 13, 15, 20, 22) the form *aśmantaka* occurs. *aśmanta*: inauspicious, unlucky; unlimited; n.: a fire-place; a field, plain; death (V. S. APTE—P. K. GODE—C. G. KARVE: Sanskrit-English Dictionary. I. Poona 1957. 277); *aśmantaka*: m., n.: a fire-place, the shade for a lamp; a kind of grass; m.: N. of several trees (*op. cit.* I. 277), similarly M. MONIER-WILLIAMS: A Sanskrit-English Dictionary. Oxford 1960. 114; *aśmanta*: Ofen, Feld, Tod;

Then the king excited her :

— «Report the history of them <both>!»

And she told :

— Hear, oh, whose glory has become an ornamenting of <my> ears!

On the road leading to the holy *Mallikārjuna*<sup>23</sup> (*liṅga* consecrated to *Śiva* on the *Śrīśaila* mountain) there was a tree *āsmantaka*. And some traveller brought a good condition on it (on the *āsmantaka*). He (the traveller) making a raised piece of ground (*vitardikā*),<sup>24</sup> down at the trunk of it (the *āsmantaka*) caused to be (made) — above — a circle (roundness) (*varṭula*)<sup>25</sup> equal from every side. Making a symbol (*pratīka*)<sup>26</sup> powdered fully with much minium and<sup>27</sup> having (= which symbol has) appearance honoured with flowers,<sup>28</sup> he declared (gave) the appellation (name) *Cintāmaṇi*<sup>29</sup> for it.<sup>30</sup> Thus after many

unheilvoll, schrankenlos; *āsmantaka*: Ofen, Lampenschirm, N. einer Pflanze (O. BÖHLINGK—R. ROTH: Sanskrit Wörterbuch. I. St. Petersburg 1855. col. 516). In the translation of R. SCHMIDT note to *āsmanta* on p. 61: *bauhinia tomentosa*. In my opinion *āsmantaka* is here the name of a tree, whose form resembles to a lamp-screen and which was *untucky* in the course of history.

<sup>23</sup> *mallikā* f. : a kind of jasmine; a flower of this jasmine; a lamp-stand; an earthen vessel of a particular form. (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* II. 1245. See my note 28.)

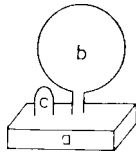
<sup>24</sup> *vitardikā* f. : a raised seat of a quadrangular shape in a court yard; a balcony, verandah. (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* III. 1486.)

<sup>25</sup> *varṭula*: round, circular, globular; m. : a kind of pulse, a pea; a ball; n. : a circle. (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* III. 1896.)

<sup>26</sup> *pratīka*: directed or turned towards; inverted, reverse; contrary, unfavourable, adverse; m. : a limb, member; a part, portion; n. : an image; mouth, face; the front (of anything), the first word (of a verse, sentence etc.); a lamp; a symbol; a copy. (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* II. 1088.)

<sup>27</sup> The *ca* connects the subsequent attribute of the *bahuvrīhi* type to the *pratīka* occurring in the compound of *nilotpalam* type.

<sup>28</sup> I can imagine this as follows:



- <sup>a</sup> *vitardikā*
- <sup>b</sup> *āsmantaka*
- <sup>c</sup> *cintāmaṇi*

We could also think that some kind of lamp comparison also occurs in a hidden form in this tale. Since, as could be seen, the *mallikā* also has a meaning «lamp-stand», and the *pratīka* that is on *mallikā*, has a meaning «lamp», and the *āsmantaka* spreading over it has a meaning «a shade for a lamp». — It would point to the self-consciousness of *Cintāmaṇi-bhaṭṭa* that he would value the *cintāmaṇi* symbolizing his own work (see below), the *pratīka*, as a lamp, that is as a giver of light, as an illuminator.

<sup>29</sup> *cintā + maṇi*: a fabulous gem supposed to yield to its possessor all desires, the philosopher's stone. . . (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* II. 710). In *op. cit.* of M. MONIER-WILLIAMS (p. 395): the formers and : N. of various treatises and commentaries.

<sup>30</sup> So *cintāmaṇi* is not a tree but a stone [but not a big one namely it can be thrown away (see the end of the story)]. Being powdered with minium the stone can be called *maṇi*, and this little similar object, symbol having the name *cintāmaṇi* (= stone of thought, see note 29) under the *āsmantaka* tree, which can be found on the road leading to the big *Siva-liṅga*, gives rise to the belief that by its worship people's wishes can be fulfilled. Being situated on the raised piece of ground under the tree indicates that it is not

days by means of following the conduct of others a very great celebrity came into existence for that god. Day after day the adoration by minium etc. and the offering of eatables, as well as the preparation of sweetmeats and of the rice boiled in milk with sugar increase for it on the fourth day of the lunar fortnight. Thus its glory became great. Moreover formerly (previously) all the travellers, passing (on the road), used to take off one by one the leaf of the (tree) *āsmantaka*. On account of this the growth of that (āsmantaka tree) does not come about (previously). But — «it is here the *āsmantaka* of the *Cintāmaṇi*» — by this (by means of this opinion) from that time (= since the very honoured *Cintāmaṇi* stands beside the tree *āsmantaka*) nobody touches (that tree *āsmantaka*) even by hand. On account of that, because its leaves and the solid parts of its body (= branches) were not broken, it (the tree *āsmantaka*) appears (increases) as enjoying (possessing) its excessing stock and extension in according to the condition of its bigness. Thus after the passing of many days a strife occurred between the *āsmantaka* and the *Cintāmaṇi*. Then they spoke to each other:

— «You were an *āsmantaka* standing beside the road, your leaves were torn by all the passing wanderers, you had only your roots as remains (= you are reduced to only root) and you had such a condition. But «this (tree *āsmantaka*) is of the *Cintāmaṇi* (this (āsmantaka tree) belongs to the *Cintāmaṇi*)» (by this (by means of this opinion)) no wanderer tears your leaves (makes a picking off of your leaves). Therefore you are increased by means of the connection with me. Therefore you accept (undergo) a transformation evidently — even being together with me.»

And the *āsmantaka*, listening to this, spoke to *Cintāmaṇi*:

— What is the *cintāmaṇi* in your case with respect to (your) substance (as regards that you are a stone yielding all the fancied desires or: you have a name «stone yielding all the fancied desires»)? By means of my shelter visibly you had very great glory (greatness), which sought (employed the seeking of) the shelter of my shade.

By<sup>31</sup> eating the offering of eatables etc. your parts have root (became strong). Shall I create the twelve months enjoyed (or: the enjoying of the whole year) by you?

a common stone. At the same time pilgrims can immediately see that the *āsmantaka* tree because there is *pratīka* under it can not be a common tree but it is to protect *pratīka* therefore it can not be injured (see the following).

<sup>31</sup> In my opinion this paragraph of mine contains already the words of the *Cintāmaṇi*. In this part of the text of this story there is no indication whatever by which of them are the certain sentences told (even the *iti* does not occur at then places where it seems to be necessary). (When in the text there is the «*iti*», then we use the quotation marks.) Schmidt is also at a loss in guessing what was told by the *āsmantaka* and what by the *Cintāmaṇi* (see the quoted note of Schmidt on page 61 in his translation.) In my opinion this paragraph is the exact requital of reproaches of the *āsmantaka*.

You<sup>32</sup> stand (stay) in every field. Every single ploughman puts you on the plough in order to fix a handle,<sup>33</sup> <and> ties you as a prop (support)<sup>34</sup> with a strong rope made of leather-strap. Now a great luck and prosperity occurred to you just (only) by my shelter.

The disagreement of (between) them both proceeded mutually in this manner. Afterwards the *āsmantaka* said to the *Cintāmaṇi*:

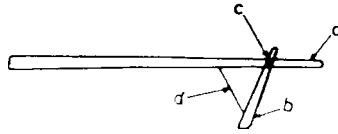
— What does decrease (decay) for me without you with respect to my substance? Why do you not go <away>?

Then that *Cintāmaṇi*, leaving that sacrificial altar (ground) (*vedikā*), went away further. That tree <*āsmantaka*> leaved by the *Cintāmaṇi*, experi-

<sup>32</sup> This paragraph of mine, in my opinion, continues to contain the words of the *Cintāmaṇi*, which now says what the fate of a common *āsmantaka* tree is. To my mind these are the two things which occur at the end of the story as the fate of the *āsmantaka* tree: 1) to put you on the plough as a rope made of *āsmantaka*-bark in order to fix the *hāra* (handle) (see note 33 and 18<sup>th</sup> Sanskrit line) on it: «a man coming stripped the bark of the *āsmantaka* to make a rope» (22<sup>nd</sup> and 23<sup>rd</sup> Sanskrit line); 2) in order to tie you on the plough as an *uttambhana* (see note 34 and 19<sup>th</sup> Sanskrit line): «another man coming cut it just from the trunk to dig the ground» (see 23<sup>rd</sup> Sanskrit line).

<sup>33</sup> *hāra*: taking away, removal, seizing; conveying; abstraction, deprivation; a carrier, porter; a garland or necklace of pearls etc., a necklace in general; war, battle... (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* III. 1755). Schmidt while giving the form *hāra* in the text edition, seems to translate *hāla* (m.: a plough), and in doing so he is followed by Morgenroth. It can be right because as a result of  $r > l$  sanskrit-prakrit sound development the form *hāra* can be the hypersanskritisation of a form *hāla* in this case. In my opinion according to its etymology ( $hr =$  'to handle, to take, to take away'), *hāra* can have the meaning <handle>, as well, and so either its meaning is «plough-handle» [or the special rope made of bark (see the later fate of the *āsmantaka* tree) by which the plough is drawn].

<sup>34</sup> *uttambhana* n.: upholding, propping, supporting; a prop; stay, support; stopping, arresting... (APTE—GODE—KARVE: *op. cit.* I. 407). If this piece of wood functioning as a spade were a stake which digs the ground then, it would completely correspond to the second period of the later fate of the *āsmantaka*. On the basis of the previously mentioned ideas this plough can be imagined in the following way:



<sup>a</sup> *hāra*   <sup>b</sup> *uttambhana*   <sup>c</sup> rope made of leather-strap   <sup>d</sup> fastening-cord

The place and function of the *hāra* and the *uttambhana* — as we hope — is not interchanged.

From India, nevertheless, we do not have good illustration of ploughs, since — as it is well known — Manu has forbidden agriculture to brāhmanas and Buddhism continued in doing it, c. f. A. G. HAUDRICOURT · M. J.-B. DELAMARRE: *L'homme et la charue à travers le monde*. Paris 1955. 84. The plough-description of Kṛṣṇiparāśara (112) (only two lines and not yet interpreted satisfyingly) does not clarify the problem either. See illustration of Indian plough e.g.: G. MORGENSTIERNE: *Indo-Iranian Frontier Languages*. II. Oslo 1938. suppl. 2.: See in a little greater details: G. BUSCHAN: *Die Völker Asiens, Australiens und der Südseeinseln*. Berlin s. a. 492; P. LESER: *Entstehung und der Verbreitung des Pfluges*. Münster i. W. 1931. 374. See analogies to primitive ploughs sketched by me: *Research on Ploughing Implements* (The Conference in Copenhagen June 1<sup>st</sup>—5<sup>th</sup> 1954) esp. p. 14, 15, 25 and 27 and *Indian ploughs*: p. 138 and 139; P. MICHELSEN: *Danish Wheel Ploughs*. Copenhagen 1959. fig. 37; K. VILKUNA: *Die Pfluggeräte Finlands*. Helsinki 1971. 37. Almost similar primitive ploughs are still in use — as far as I know — in India, cf. I. KATONA: *India népei*. (In: *Néprajzi előadások*. I—II. Budapest 1975—76. cf.: p. 85 and 105.

enced injury. Next day a man coming (came and) stripped the bark of the *aśmantaka* to make a rope. Another man coming (came and) cut it just from the trunk to dig the ground. This manner (lot) happened for it. The *Cintāmaṇi* having its place on a ground occupied (covered) by (full of) thorns, received (assumed) a whitish-greyish colour by the warmth of the hot rays. Afterwards the birds avoided (left) <it> (or: The birds went to (perched on) it)<sup>35</sup>. It (That <*Cintāmaṇi*>) was thrown aside by a man <thinking that> «this has been put here in order that the pretty ankles should be dislocated».

The experience of this lot (manner) happened to them both.

Therefore, lord of kings, the occurrence of this lot (manner) will happen also for you, if you are practising an excess! Meditate to-day rightly!<sup>36</sup> If you will not know, then I shall tell you the cause of laughter of the fish to-morrow.»

Bālasarasvatī, telling these, went to her abode.

Thus the sixteenth story.

Thus, the above text of the story can be summed up as follows.

On the road leading to the liṅga of Śiva on Śrīśaila, under an *aśmantaka* tree, a wayfarer placed on a sacrificial earth platform the (liṅga-like) image of the deity, to which he gave the name *Cintāmaṇi*, and which, because of the great devotion to the deity, was visited by many people. Thus, between the *aśmantaka* tree and the *Cintāmaṇi* there was a close connection that — visibly — appeared to be advantageous for both of them. In spite of this, the problem of vanity arose between them, what value would they have without each other, how would they survive and how would they get on. At the end of their dispute about this, the *Cintāmaṇi*, who thought in the dispute that on account of its standing near to the *aśmantaka* the prestige of the *aśmantaka* had increased, in its offendedness that the *aśmantaka* denied that the *Cintāmaṇi* would properly get on also in itself, upon the wish of the former it breaks their relation. This separation, however, is harmful to both of them, and it turns out that their relation had really been advantageous to both of them.

In our opinion the *aśmantaka* that is to the advantage of the *Cintāmaṇi*, symbolizes the collection of tales of the Pañcatantra that has become very famous, from which everybody borrows, just like — as this tale says — it was a custom that every wayfarer plucked one leaf from the *aśmantaka* tree.

<sup>35</sup> Depending on which root *hā-* it is derived: *hā-* (*jihīte*): to go, move; to get, attain; *hā-* (*jahāti*): to leave, abandon, neglect. We find in this text the form of the *hā-*, *jahāti*. The whitish-greyish stone having lost its minium was left by the birds what does not attach them just as much being on the ground full of thorns as previously being red on a raised piece of ground.

<sup>36</sup> Bālasarasvatī uses changing the *tvam* and the *bhavān*. We experienced the same in the words of *Cintāmaṇi*.



And the Cintāmaṇi symbolizes the work of the author of the textus ornator, whose author borrows much from the Pañcatantra, and thus he owes much to it, just like the Cintāmaṇi to the āśmantaka tree, because it is in the shadow and under patronage of the āśmantaka. This utilization at the same time — according to the Cintāmaṇi appearing in the tale — has also contributed to the prestige of the Pañcatantra. In fact, according to the Indian conception it means the value of a work and even increases it, if it is again and again utilized, by this the utilizing work, so to say, draws the attention to the Pañcatantra. At the same time, the disregarding of the relationship with the Pañcatantra decreases also the value of the Cintāmaṇi.<sup>37</sup> Thus, in the last one of tales 6 to 16, *viz.* in tale 16, preceding which several stories can be found that are contained also in the Pañcatantra,<sup>38</sup> the author tells his opinion on the common stories,<sup>39</sup> regarding the relationship with the Pañcatantra, and — in our opinion — in the name Cintāmaṇi the author concealed his own name. In this story 16 that after the first reading is not quite intelligible, the author — *hiding* his own name and at the same time also *alluding* to it — expresses also his literary opinion (similarly in a hidden form). And the fact that he compares his work to a Śiva-liṅga, also shows that, as this is indicated also by the whole work, the Śukasaptati textus ornator is the work of a Śivaite. All this — it is hoped — explains the sense of the tale and increases its interest. (In the whole work it is a unique feature that not men and not even animals are the heroes of the story, but objects that, at the same time, are speaking and even debating. This latter feature cannot be found in other stories of the Śukasaptati either.)

All this points to the fact that Cintāmaṇibhaṭṭa is really the author of that version of the textus ornator preserved to us, in which the 11 inserted stories characteristic of the textus ornator were contained. We have already attempted elsewhere<sup>40</sup> to show that this version served as a basis to Naṣṣabī's

<sup>37</sup> Thus, in the Sanskrit text there is no question about the *cintāmaṇi* being also a tree (as Schmidt thought it) (and it has no meaning of a tree or a plant like the *āśmantaka*, see notes 22 and 29 above), and therefore I do not regard it as a tree, although, if I did so, then it would fit even more into my conception, according to which the *āśmantaka* tree symbolizing the Pañcatantra, whose leaves are picked off (that is whose tales are adopted) and the *cintāmaṇi*, as an other tree (that is the collection of tales by Cintāmaṇibhaṭṭa) would stand in close connection with each other.

<sup>38</sup> We can find the stories 9, 10, 12, 14 and 15 of the textus ornator of the Śukasaptati, which are in this part of the textus ornator, in some variants of the Pañcatantra.

<sup>39</sup> We can find also the stories 40, 41, 48, 59 and 68 of the textus ornator of the Śukasaptati in some variant of the Pañcatantra. But we can find only the stories 31 (= t. o. 40), 39 (= t. o. 48) and 50 (= t. o. 59) of the textus simplicior of the Śukasaptati in some variant of the Pañcatantra. (These three stories are in the textus elegantior of the Śukasaptati too.) We can find the stories 66 and 69 of the textus simplicior of the Śukasaptati in some variant of the Pañcatantra, but we cannot find these in other Śukasaptati variants.

<sup>40</sup> Cs. Törrössy : Acta Ant. Hung. 21 (1973) 273 ff. and Ant. Tan. 21 (1974) 59 ff.

work, where we also endeavoured to determine the chronology of the Śukasaptati versions on the basis of their relationship to the Pañcatantra versions.

It must be noted that this symbolic tale 16 of the textus ornator shows the high literary consciousness of the author that can be observed in him also otherwise. And it also shows the conscious elaboration of the stories of the Pañcatantra by him.

Budapest.

ZUR TEXTÜBERLIEFERUNG DER «HOMILIA  
DE OBSIDIONE AVARICA CONSTANTINOPOLIS  
AUCTORE UT VIDETUR THEODORO SYNCELLO»

Dem Andenken meines Meisters Aurel Förster (1876—1962), der — ein hervorragender Herausgeber aristotelischer Werke (De anima, De sensu, De memoria) — mich einst in die griechische Paläographie eingeführt und gelehrt hatte, die Kodikologie und Textkritik als die Grundlage aller philologischen Arbeit zu schätzen und betreiben.

1. Als Nicolaus de la Torre seinen handgeschriebenen Katalog verfaßte, befand sich derjenige griechische Kodex noch in der Bibliothek des Escorial, der nebst einer Schrift des Iohannes «Climax», drei Arbeiten des heiligen Iohannes Chrysostomus und einem Werke des Nectarius Constantinopolitanus auch die folgende Rede enthielt: *Λόγος διαλαμβάνων περὶ τῶν ἀθέων Ἀβάρων καὶ Περσῶν κατὰ τῆς Θεοφυλάκτου πόλεως καὶ ὅπως φιλανθρωπία Θεοῦ ἐξέρύσθη ἀναχωρησάντων αὐτῶν μετ' αἰσχύνης.*<sup>1</sup> Der Titel zeigt eine weitgehende Übereinstimmung mit der Überschrift jener Homilie, die in den nächstens zu erörternden zwei Handschriften vom Vatikan bzw. von Paris auszugsweise respektive vollständig erhalten geblieben ist. Demnach enthielt also der genannte Codex Escorialensis höchstwahrscheinlich eine Textversion derselben Homilie, die auch der Vaticanus und der Parisinus bewahrt. Eine volle Gewißheit kann man in dieser Hinsicht deshalb nicht erzielen, weil die betreffende Handschrift des Escorial verschwand, bevor eine gedruckte Ausgabe oder eine Kopie von der darin befindlichen Schrift entstanden wäre, welche die awarische Belagerung von Konstantinopel im Jahre 626 behandelt hatte.

Angelo Mai veröffentlichte 1853 auf Grund der ff. 41<sup>v</sup>—74<sup>r</sup> des Codex Vaticanus Graecus 1572<sup>2</sup> im Druck mit lateinischer Übersetzung die folgendermassen betitelte hagiographische Schrift: *Περὶ τῶν ἀθέων Ἀβάρων τε καὶ Περσῶν κατὰ τῆς Θεοφυλάκτου πόλεως μανιώδους κινήσεως καὶ τῆ φιλανθρωπία τοῦ Θεοῦ διὰ τῆς Θεοτόκου μετ' αἰσχύνης ἀναχωρήσεως.*<sup>3</sup>

<sup>1</sup> E. MILLER (Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Escorial Paris 1848, p. 377 n. 691) berichtet uns über jene Blätter (ff. 119<sup>v</sup>, 120<sup>r</sup>) des Katalogs von NICOLAUS DE LA TORRE, die hierhergehören; siehe L. STERNBACH: Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny. Ser. II. t. XV. Cracoviae 1900. 205, 297, 354. Es sind einstweilen unzugänglich für mich; CH. GRAUX: Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial. Paris 1880; P. A. REVILLA: Catálogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de El Escorial I. Madrid 1936 (und der II. Band desselben Katalogs vorbereitet von G. A. MARTINEZ).

<sup>2</sup> Hagiographi Bollandiani et P. FRANCHI DE CAVALIERI: Catalogus codicum hagiographicorum Graecorum Bibliothecae Vaticanae, Bruxellis 1899. N<sup>o</sup> 1572; Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti... Codices Vaticani Graeci 1485—1683. Recensuit C. GIANNELLI. Vatican 1950. N<sup>o</sup> 1572.

<sup>3</sup> A. MAI(US): Nova patrum bibliotheca. VI 2. Roma 1853, pp. 423—437 (am Seitenrand ist überall angegeben die Nummer des Foliums, an dem in der Handschrift die betreffende Textpartie sich befindet).

Die vatikanische Handschrift hat nach den Seiten- und Zeilenzahlen des von Sternbach edierten (und im Buch von Makk neugedruckten) Textes<sup>4</sup> die folgenden Partien aufbewahrt: 298 (2), 1 *Περὶ* — 298 (2), 11 *ἐφθέξατο* (= p. 423, 23—423, 36 ed. Mai); 300 (4), 7 *Πάλαι* (*διὸ πάλαι* Mai) — 308 (12), 40 *κομίσασα* (= p. 423, 36—432, 15 ed. Mai); 310 (14), 37 *Καιρός* — 314 (8), 17 *Ἰσραήλ* (= p. 432, 16—435, 32 ed. Mai); 318 (22), 21 *Καλὸν* — 320 (24), 29 *Ἀμήν* (= p. 435, 33—437, 37 ed. Mai). Über die Textüberlieferung des Codex Vaticanus gibt bis heute lediglich Mai's Ausgabe der wissenschaftlichen Welt Bescheid, wie es weiter unten besprochen werden wird.

Im ersten Jahre unseres Jahrhunderts publizierte L. Sternbach in seinem dem Schaffen des Georgius Pisida gewidmeten Studienband unter dem Titel «Analecta Avarica»<sup>5</sup> drei solche byzantinischen Schriften, die den gleichen Gegenstand, wie das «Bellum Avaricum» des Dichters, also die awarische Belagerung von Konstantinopel im Jahre 626 behandelten. Die erste und umfangreichste der Erzählungen ist an den Folien 32<sup>v</sup>—53<sup>r</sup> des Pergamentkodex «Parisinus Graecus Suppl. 241 (saec. X)»<sup>6</sup> vollständig erhalten geblieben und ihre Partien sind, wie es darauf bereits im vorigen Absatz hingewiesen wurde, in einer vatikanischen Handschrift ebenfalls zu finden. Sternbach hat die Pariser Leithandschrift selber kollationiert. Den vatikanischen Kodex hat er dagegen nicht eingesehen; er gab sich damit zufrieden, was die Publikation von Mai über diesen Zweig der Textüberlieferung mitgeteilt hatte.<sup>7</sup> Im Codex Parisinus trägt das Werk diesen Titel: *Περὶ τῆς τῶν ἀθέων βαρβάρων καὶ Περσῶν κατὰ τῆς θεοφυλάκτου ταύτης πόλεως μανιόδου (sic!) κινήσεως καὶ τῆς φιλανθρωπίας τοῦ θεοῦ διὰ τῆς θεοτόκου μετ' αἰσχύνῃς ἐκείνων ἀναχωρήσεως*.<sup>8</sup>

<sup>4</sup> Die Seitenzahlen des griechischen Textes in dem Sonderabdruck (s. unten Anm. 5) stehen hier in Klammern.

<sup>5</sup> Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny. Ser. II. t. XV (Cracoviae 1900) 297—365; auch Sonderabdruck mit selbständiger Paginierung (S. I bis 69): *Analecta Avarica* composuit L. STERNBACH. Cracoviae 1900. (Necorum impressum ex tomo XXX Dissertationum Philologicarum Academiae Litterarum Cracoviensis).

<sup>6</sup> F. HALKIN: *Manuscripts grecs de Paris: Inventaire hagiographique*. Bruxelles 1968. N° 241 Suppl.; H. OMONT: *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de Paris et des Départements*. III. Paris 1888. N° 241 Suppl.

<sup>7</sup> In der Edition von MAI gibt es viele Druckfehler, Verschreibungen und Verlesungen. Einige von diesen erkannte schon L. STERNBACH auf Grund der Abweichungen, die sich zwischen dem fehlerhaften griechischen Text und der korrekten lateinischen Übersetzung von MAI zeigten. Übrigens ist auch STERNBACHS *Apparatus criticus* von Fehlern nicht gänzlich frei. Z. B. gibt er ad p. 311,4 als Lesung des Vaticanus (E) *πεπλήρωται* an, obzwar an dieser Textstelle MAI richtig *πεπλήρωτο* schreibt und *πεπλήρωται* in Wirklichkeit die Variante des Parisinus (F) ist. Andersmal verschweigt STERNBACH die *Lectio varia* von E, die bei MAI richtig abgedruckt wurde (*διὸ πάλαι* statt *πάλαι* p. 300,7; *τέθηκας* statt *τέθεικας* p. 302, 40).

<sup>8</sup> Vor diesem Titel steht der Tag (7. August), an dem das Wunder der heiligen Jungfrau die Kaiserstadt von dem Avarensturm befreite und an dem so eine Mariafeier begangen wurde: *Μηρὶ Ἀγούστου ζ'.*

F. Makk brachte 1975 im ganzen auf Grund des Textes von Sternbach die erste vollständige Übersetzung der Homilie zustande,<sup>9</sup> die hinsichtlich der Interpretation des Werkes von bahnbrechender Bedeutung ist. An neun Stellen fand er es so, daß sich aus Sternbachs Kontext kein befriedigender Sinn erschließen läßt; diese Sätze übertrug er emendiert ins Französische. Die ganze Rede zerteilte er in zweiundfünfzig Kapitel und dadurch ermöglichte er die bequemere Anführung der einzelnen Partien des Werkes. Sein Kommentar wies zahlreiche bisher gar nicht beachtete biblische Vorbilder der Predigt nach, was mancherorts der Verbesserung des Textrekonstruktion zugute kommt.

Was die Entstehung der Homilie betrifft, eines leuchtet klar und unmißverständlich aus dem Text hervor: der Autor und sein Publikum erlebten in der jüngsten Vergangenheit die im Jahre 626 zwischen dem 29. Juli und 7. August stattgefundenen awarische Belagerung der Kaiserstadt.<sup>10</sup> Dergestalt besteht die Wahrscheinlichkeit der verbreiteten Annahme, wonach uns eine Festrede vorliegt, die vom Redner auf den ersten Jahrestag der Befreiung der Stadt verfertigt wurde.<sup>11</sup>

Bezüglich der Person des Verfassers dürfte nur eine einzige Hypothese Probabilität für sich beanspruchen.<sup>12</sup> Diese stützt sich darauf, daß die Osterchronik (Chronicon Paschale) die byzantinischen Großen dem Namen nach aufführt, die sich während der Belagerung zwecks Verhandlungen zum Kha-

<sup>9</sup> F. MAKK: *Traduction et commentaire de l'homélie écrite probablement par Théodore le Syncelle sur le siège avare de Constantinople en 626.* (Opuscula Byzantina III = Acta Antiqua et Archaeologica XIX). Szeged 1975. Die früheren Übersetzungen waren nicht vollständig. MAI übertrug nur jene Partien der Homilie ins Lateinische, die im Vaticanus zu lesen sind. Die serbische Übersetzung von F. BARIŠIĆ (*Fontes Byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes I.* Beograd 1955. 159–168) und die bulgarische Übertragung von G. CANKOVA-PETKOVA (*Fontes Graeci historiae Bulgaricae III.* Sofia 1960. 41–55) enthalten nur ausgewählte Textstellen. Auch A. KOLLAUTZ gibt nur Auswahl in seiner deutschen Übersetzung, die im Druck nicht erschienen ist (*Quellenbuch zur Geschichte der Awaren* [maschinengeschriebene Dissertation]. Prag 1943/44. S. 147–162).

<sup>10</sup> Die neuesten ausführlichen Bearbeitungen des Ereignisses sind (mit Hinweisen auf das frühere Schrifttum): F. BARIŠIĆ: *Le siège de Constantinople par les Avars et les Slaves.* Byzantion 24 (1954) 371–395; A. N. STRATOS: *Byzantium in the Seventh Century.* I. Amsterdam 1968. 173–196; vgl. S. SZÁDECZKY-KARDOSS: *Ein Versuch zur Sammlung und chronologischen Anordnung der griechischen Quellen der Awarengeschichte nebst einer Auswahl von anderssprachigen Quellen.* Mitarbeiterin des Buches T. OLAJOS (*Opuscula Byzantina I. = Acta Antiqua et Archaeologica XVI.*). Szeged 1972. 91–92, 137; J. L. VAN DIETEN: *Geschichte der Patriarchen von Sergios I. bis Johannes VI.* (610–715). Amsterdam 1972. 12–21.

<sup>11</sup> I. E. *Καραγιαννόπουλος: Πηγαί τῆς Βυζαντινῆς ιστορίας. Θεσσαλονίκη* 1971, 162; GY. MORAVCSIK: *Byzantinoturcica I.* Berlin 1958. 294.

<sup>12</sup> Als sicher oder höchstwahrscheinlich betrachten es die Folgenden, daß Theodoros Synkellos der Verfasser der fraglichen Homilie sei: KARAYANNOPOULOS: a. a. O.; MORAVCSIK: a. a. O.; KOLLAUTZ: a. a. O. (s. oben Anm. 9); BARIŠIĆ: a. a. O. (s. oben Anm. 10), wo man die eingehende Besprechung der Autorschaft findet; DIETEN: a. a. O. (s. oben Anm. 10); STRATOS: a. a. O. (s. oben Anm. 10); A. PERTUSI: *Giorgio di Pisidia, Poemi I. Panegirici epici.* Ettal 1960, passim; F. HALKIN: *Bibliotheca Hagiographica Graeca. III.* Bruxelles 1957, p. 134, 265 (no. 1061).

gan der Awaren begaben.<sup>13</sup> Unsere Homilie (c. XX) erwähnt gleichfalls die am fünften Tage der Awarennot aufbrechende Gesandtschaft. Sie weiß von insgesamt vier Abgesandten, gedenkt dann aber in Parallele mit den zeitgenössischen Unterhändlern nur dreier biblischen Persönlichkeiten, hinzufügend: «den Vierten lasse ich absichtlich außer Acht»<sup>14</sup> (τὸν γὰρ τέταρτον ἐκὼν ὑπερβήσομαι).<sup>14</sup>

Da sich unter den im Chronicon Paschale angeführten Sendboten nur ein einziger Kleriker befindet, und da nur ein Geistlicher als Autor des Sermons in Betracht kommen kann,<sup>15</sup> dürfte der Verfasser Theodoros Synkellos sein, der vielleicht anlässlich der Erwähnung der zum Khagan bestimmten Gesandten mit einem Anflug von Bescheidenheit die Hervorhebung seiner eigenen Person zu vermeiden wünschte. Die den Autor betreffende, soeben mitgeteilte Folgerung wurde 1900 von Sternbach als sein eigener Einfall vorgelegt.<sup>16</sup> Ebenderrmassen ließ auch Vasilievskij 1896 die Annahme der Verfasserschaft des Theodoros Synkellos als die Frucht eigener Ermittlungen gelten.<sup>17</sup> Deswegen fällt es auf, daß A. Mai in jahrzehntelangem Abstand vor Vasilievskij und Sternbach eine — von sich selbst freilich abgelehnte — Ansicht zu kennen scheint, wonach der Name des Homileten Theodoros gewesen wäre («. . . subsequens de obsidione Byzantii sub Heraclio imp. narratio anonyma est, ideoque ad nullum Theodorum referri potest» — schreibt er im kurzen Vorwort seiner Ausgabe).<sup>18</sup> Wo mochte der gelehrte Leiter der vatikanischen Bibliothek im Jahre 1853 einer die Autorschaft des Theodoros aufwerfenden Meinung begegnen? Diese Frage zu beantworten bleibt die Aufgabe der Zukunft.

Eines steht immerhin fest: ob die Homilie von Theodoros Synkellos herrührt, was eben wahrscheinlich ist, oder von einem andern unbekanntem Verfasser, wir haben eine Quelle von unschätzbarem Wert vor unsern Augen. Neben dem Bericht der Osterchronik<sup>19</sup> gibt nämlich dies Werk die detaillierteste, vom Zeitgenossen und Augenzeugen stammende Schilderung über ein besonders kritisches Moment der oströmischen Reichsgeschichte. Kaiser Herakleios kämpft mit den Kerntrouppen seiner Streitmacht fern von seiner Hauptstadt gegen das sassanidische Stammland, als am asiatischen Ufer des Bosphoros, zu Chalkedon ein persisches Heer drohend Stellungen bezieht. Sodann am

<sup>13</sup> Chronicon Paschale p. 721, 4 — 722, 14 (rec. L. DINDORFIUS. Bonnae 1832. Vol. I.).

<sup>14</sup> Siehe p. 306, 23 — 24 ed. STERNBACH.

<sup>15</sup> Dieser Umstand wurde in der bisherigen mir zugänglichen Fachliteratur nicht gebührend betont.

<sup>16</sup> L. STERNBACH: *Analecta Avarica*, Cracoviae 1900, S. 37 = *Rozprawy* usw. (s. oben Anm. 5) S. 333.

<sup>17</sup> Византийский Временник 3 (1896) 90 — 92.

<sup>18</sup> A. MAI: a. a. O. (s. oben Anm. 3) S. 423.

<sup>19</sup> Vol. I p. 716, 9 — 726, 10 (rec. L. DINDORFIUS. Bonnae 1832). — Georgios Pisides war ebenfalls Zeitgenosse und Augenzeuge, aber er schrieb als Poet und nicht als Historiker. Seine «Bellum Avaricum» betitelte Dichtung gibt deshalb ein geschichtlich ver schwommenes Bild der Belagerung (Giorgio di Pisidia, *Poemi f. Panegirici epici a cura di A. PERTUSI*. Ettal 1960. 176 — 224).

29. Juli des Jahres 626 erscheint die mit bulgarischen, gepidischen und hauptsächlich slawischen Hilfsvölkern verstärkte furchterregende Armee des awarischen Khagans unter den Zinnen der Kaiserstadt, damit sie mit den Persern gemeinsam operierend das Goldene Byzanz in ihre Gewalt bringe. Zehn Tage lang dauert der Ansturm der Landstreitkräfte gegen die festen Mauern, gleichzeitig mit dem Versuch der wendigen slawischen Einbäume vom Meerbusen des Goldenen Hornes her in die Stadt einzudringen. Endlich am 7. August — nach dem frommen Glauben der christlichen Bewohnerschaft dank dem wunderbaren Einschreiten der Heiligen Jungfrau — vernichten die byzantinischen Galeeren die feindlichen Einbäume und dieser Schlag erschüttert dem Nomadenfürsten gegenüber die Bundestreue (oder vielleicht mit treffenderem Wort die Untertanentreue) der slawischen Hilfstruppen. Und ohne das Standhalten der Slawen verflüchtigen sich die Siegeshoffnungen des Khagans: er tritt den Rückzug an. Konstantins befreite Stadt atmet erleichtert auf.

2. Den Gesagten gemäß ist die «Homilia de obsidione Avarica Constantinopolis» eine Geschichtsquelle von großer Bedeutung. (Außerdem besitzt sie als ein charakteristisches Erzeugnis des byzantinischen Homilien-Gattung aus dem VII. Jahrhundert für die Literaturgeschichte ebenfalls einiges Interesse.) Trotz ihrer Wichtigkeit wurde die Erschließung der uns zur Verfügung stehenden handschriftlichen Überlieferung bis heute nur mangelhaft durchgeführt.

Vom Text des «Escorialensis deperditus» ist nur der Titel bekannt. Dieser bekräftigt die auch an sich wahrscheinliche Feststellung, daß der Gebrauch des Volksnamens Ἀβάρων in der Überschrift als originell gelten kann, da er im Vaticanus ebenfalls zu lesen ist, und die varia lectio βαοβάρων im Parisinus als ein Abschreibungsfehler betrachtet werden muß. Der awarische Volksname war dem Kopisten sicherlich schon völlig unbekannt; das sinnlos anmutende Wort ersetzte er durch das naheliegende, leidlich gleichlautende Beiwort.

Die Lesungen des Parisinus Graecus Suppl. 241 werden von Sternbach ziemlich genau und zuverlässig in seiner Textausgabe und ihrem kritischen Apparat registriert. Davon konnte ich mich überzeugen, als mir die Bibliothèque Nationale mit dankenswertem Entgegenkommen die Photokopien der Folien 32<sup>v</sup>—53<sup>r</sup> zugesandt hat und ich diese mit dem Druck stichprobenartig verglich.<sup>20</sup>

Die Sache verhält sich ganz anders mit dem auf den Folien 41<sup>v</sup>—74<sup>r</sup> des Vaticanus Graecus 1572 befindlichen Text. Dieser wurde von A. Mai übereilt, sorglos kollationiert beziehungsweise publiziert. Der mir durch die Ver-

<sup>20</sup> Kleinere Verschreibungen und Druckfehler, die in den Corrigenda nicht berichtet wurden, finden sich auch bei STERNBACH. Deshalb ist eine neue Kollation des Parisinus (F) nicht gänzlich unnötig, doch ist sie viel weniger dringend als die neue Rezension des Vaticanus (E). So beginnen wir in diesem Artikel mit der Revision der Lesungen von E unsere Arbeit an der Neugestaltung des Theodoros-Synkellos-Textes.

bindlichkeit der Bibliotheca Vaticana zur Verfügung stehende Lichtabdruck erweist die Fortlassung von Wörtern, sogar Zeilen und die unrichtige Lesung einiger Textpartien. Und Sternbach nimmt im fünfundneunzig Prozent der Fälle die Fehlinformationen Mai's für bare Münze und gibt nur mitunter an ein paar Stellen seinem Verdacht Ausdruck, daß der Herausgeber dort den Kontext der vatikanischen Handschrift vermutlich fehlerhaft reproduziert hat.

Im folgenden beabsichtige ich ein genaues Bild von der im Vaticanus aufbewahrten Textüberlieferung unserer Homilie zu entwerfen. Ich führe also jede solche Stelle an, wo der auf dem Lichtabdrucke des Kodex befindliche Text von der Veröffentlichung Mai's abweicht. Ich übergehe geflissentlich jene Unterschiede, die in der Anwendung der Minuskeln und Majuskeln, in der Zusammenschreibung und Getrenntschreibung der Wörter, in dem Gebrauch der Akzentzeichen und der Aspirationszeichen sowie in der Interpunktion zu finden sind. Da handelt es sich nämlich im allgemeinen nicht um die das Wesentliche des Textes berührenden, sondern nur um die aus der herkömmlichen Ausstattungsweise des mittelalterlichen Kodex respektive des modernen Buches stammenden Differenzen. Ebenso unterlasse ich den Sachverhalt von Fall zu Fall zu registrieren, daß der Hersteller der Handschrift in seiner Kopie kein *iota subscriptum* (beziehungsweise *adscriptum*) verwendet, wogegen Mai in seiner Publikation diesen stummen Buchstaben konsequent gebraucht. Zuletzt bleiben die sogenannten itazistischen Textvarianten (statt *ι* ein *η*, *υ*, *ει*, *οι* oder umgekehrt) bei mir unbeachtet, insofern die derartigen orthographischen Schreibfehler des Kodex im Druck mit der einzig und allein einwandfrei erscheinenden Korrektur zu lesen sind. Die beigefügte Tabelle gibt also mit den oben angeführten Ausnahmen sämtliche Unterschiede zwischen dem Vaticanus und der Edition von Mai an.<sup>21</sup>

3. Die ersten zwei Kolonnen der Tabelle geben die Stelle der betreffenden Textpartien nach den Seiten- und Zeilenzahlen der Sternbachschen Edition und des Neudruckes von F. Makk an.<sup>22</sup> In der dritten Spalte wird die entsprechende Seite und Zeile des Codex Vaticanus Graecus mit der Lesung ange-

<sup>21</sup> Eine Hand, die für spät zu erachten ist, machte am Seitenrand bzw. im Text selbst nachträgliche Eintragungen. Diese sind gänzlich belanglos, sie können nicht als nützliche Scholien betrachtet werden. Diese Eintragungen habe ich im allgemeinen außer Acht gelassen, weil sie weder die Textrekonstruktion noch die Interpretation fördern können. Wenn wir von den formlos erscheinenden Tintenflecken, die sich an der Photokopie zeigen, absehen, finden wir an folgenden Stellen des Kodex nachträgliche Eintragungen: f. 41<sup>v</sup> (nach dem letzten Wort des Titels *ἀναχωρήσεως*, p. 298, 4); neben dem Ende der Zeile f. 43<sup>r</sup> 5 (nach dem Wort *ἀπὴν*, p. 300, 21) am Seitenrand; Marginaleintragung neben dem Zeilenende von f. 43<sup>r</sup> 2 (neben dem Wort *Περαῖς*, p. 300, 28); am Seitenrand von f. 43<sup>r</sup>, wo die Zeilen 15 (Anfangswort *ἐμπυρῶν*) und 16 (Anfangssilbe [*βασιλι*] *κα*) beginnen (p. 300, 34); in f. 50<sup>r</sup> 3 wurde der Name *Γαί* willkürlich mit der Endung *δεων* ergänzt, die über der Zeile zu lesen ist (p. 303, 38; der biblische Name Gai war für den «Korrektor» offensichtlich fremd und deshalb vertauschte er ihn mit der bekannteren Benennung Gedeon).

<sup>22</sup> Die Zeilenummerierung innerhalb der einzelnen Seiten ist identisch bei MAKK und STERNBACH.



geben, die sich nach der Aussage der Photokopie in der Handschrift tatsächlich befindet. In der vierten Kolumne ist der Text zu lesen, den A. Mai ungenau als die Lesung der Handschrift hinstellt. In der fünften Kolumne endlich wird auf diejenigen Ausnahmefälle hingewiesen, bei denen L. Sternbach auf Grund der lateinischen Übersetzung oder anderswie bereits erkannt hat, daß der gedruckte Text des vatikanischen Bibliothekars infolge von Druckfehlern, Verschreibungen oder Fehlesungen ein falsches Bild von der handschriftlichen Überlieferung gibt (+).

Editio Sternbachiana (pagina, versus)	Reimpressio apud Franciscum Makk	Codicis Vaticani Graeci 1572 lectio vera		Lectio apud Angelum Mai
300 (4), 11	76, 11	42 <sup>v</sup> 4	ἐξέστη	ἐξέπτη
300 (4), 14	76, 14	42 <sup>v</sup> 11—12	Ἀσύριοι	Ἀσύριοι
300 (4), 22	76, 22	43 <sup>r</sup> 8	χιμεραν	χιμωραν
300 (4), 29	76, 29	43 <sup>r</sup> 4	περικάθητο	περικάθετο
300 (4), 37	76, 37	43 <sup>v</sup> 21	μισαρώατον	βαρβαρώατον
300 (4), 38	76, 38	44 <sup>r</sup> 3	τείχεσιν	τοίχεσιν
301 (5), 3	77, 3	44 <sup>r</sup> 13	ἡ γλώσσα	γλώσσα
301 (5), 14	77, 14	44 <sup>v</sup> 17	βδέλαν	βδέλλαν
301 (5), 17	77, 17	45 <sup>r</sup> 1	ἔμπροσθεν	ἔμπροσθε
301 (5), 23	77, 23	45 <sup>r</sup> 15	ἐδουλώσαντο	ἐδουλεύσαντο
301 (5), 23	77, 23	45 <sup>r</sup> 16	σμηκρόν	μικρόν
301 (5), 25	77, 25	45 <sup>r</sup> 19	ἀλλόπηξ	ἀλώπηξ
301 (5), 25	77, 25	45 <sup>r</sup> 20	ὄφελόν γε	ὄφελόν γε
301 (5), 28	77, 28	45 <sup>r</sup> 7	ἔοικε	ἔοικεν
301 (5), 29	77, 29	45 <sup>v</sup> 8	ἰσχών	ἰσχόν
302 (6), 2	78, 2	46 <sup>r</sup> 19	βδέλαν	βδέλλαν
302 (6), 6	78, 6	46 <sup>v</sup> 6	οὐδὲ	οὐδ'
302 (6), 17	78, 17	47 <sup>r</sup> 9—10	γραμμασιν	γραμμισι
302 (6), 23	78, 23	47 <sup>r</sup> 2	τὴν θάλασσαν	θάλασσαν
302 (6), 24	78, 24	47 <sup>v</sup> 5	τετείχηνεν	τετείχηνεν
302 (6), 25	78, 25	47 <sup>v</sup> 6	δοριάλωτον	δορυάλωτον
302 (6), 30	78, 30	47 <sup>v</sup> 17	ἐποιεῖτο	ποιεῖτο
302 (6), 32	78, 32	47 <sup>v</sup> 20—21	γνώστα	γῶστα
302 (6), 40	78, 40	48 <sup>r</sup> 19	παρακαταθηκῶν	παρακαυθηκῶν
303 (7), 1	79, 1	48 <sup>r</sup> 1	παρακαταθέμενα	παρακατιθέμενα
303 (7), 7	79, 7	48 <sup>r</sup> 13	τὰ βασιλεια	βασιλεια
303 (7), 10	79, 10	48 <sup>v</sup> 19—20	δέσποια	δέσποτα
303 (7), 14	79, 14	49 <sup>r</sup> 9	προσερπύζοντας	προσερπίζοντας
303 (7), 15	79, 15	49 <sup>r</sup> 12—13	στρατολογεῖν	στρατηγεῖν
303 (7), 22	79, 22	49 <sup>v</sup> 7—8	καὶ προσπέσωμεν τῷ μονογενεῖ	τῷ μονογενεῖ
303 (7), 25	79, 25	49 <sup>v</sup> 13	πλήθη	πλήθει
303 (7), 30	79, 30	50 <sup>r</sup> 4	πλήρη	πλήρει
303 (7), 37	79, 37	50 <sup>r</sup> 21	πεποιθήσιν	πεποιθήσιν
303 (7), 38	79, 38	50 <sup>r</sup> 2	τῷ Ναυῇ	τοῦ Ναυῆ
303 (7), 38	79, 38	50 <sup>r</sup> 3	τῆς Γαί δεῶν (δεῶν supplevit manus posterior)	τῆς γῆς
304 (8), 1	80, 1	50 <sup>v</sup> 9	πολεμικῆν	τὴν πολεμικῆν
304 (8), 3	80, 3	50 <sup>v</sup> 14	ἀπὸν	<δι'> αὐτῶν
304 (8), 15	80, 15	51 <sup>r</sup> 19—20	ὀφθαλμῶν	ὀφθαλμῶν
304 (8), 18	80, 18	51 <sup>r</sup> 6—7	Σκύλλα	Σκύλλαν
304 (8), 24—25	80, 24—25	51 <sup>v</sup> 22	Ἀμαλήκ	Ἀμαλέκ
304 (8), 34	80, 34	52 <sup>v</sup> 1	ἐνεπύρισαν	ἀνεπύρισαν

Editio Sternbachiana (pagina, versus)	Reimpressio apud Franciscum Makk	Codicis Vaticani Graeci 1572 lectio vera	Lectio apud Angelum Mai	
305 (9), 18	81, 18	53 <sup>v</sup> 11	ἐν ὀλίγοις	ἐν
305 (9), 22	81, 22	53 <sup>v</sup> 21	ἐξίστη	ἐξέστη
305 (9), 33	81, 33	54 <sup>r</sup> 6	ἐπαίδευσε	ἐπαίδευσεν
305 (9), 37	81, 37	54 <sup>r</sup> 14	κεραμοῖς (sive κεραμοῖς)	κεραμοῖς
305 (9), 38	81, 38	54 <sup>v</sup> 14	τείχεσι	τείχεσιν
306 (10), 10	82, 10	55 <sup>v</sup> 2—3	ἐμβάλλουσα	ἐμβάλλουσα
306 (10), 17—18	82, 17—18	56 <sup>r</sup> 2	συνεκόμισεν	συνεκόμισεν
306 (10), 19	82, 19	56 <sup>r</sup> 5	τῷ θυμῷ	θυμῷ
306 (10), 29	82, 29	56 <sup>v</sup> 7	εἶδη	εἶδει
306 (10), 31	82, 31	56 <sup>v</sup> 13	Σαλμωνεύς	Σαλμωνεύς
306 (10), 34	82, 34	56 <sup>v</sup> 20	τύραννος	τύραννος
306 (10), 39	82, 39	57 <sup>r</sup> 9—10	κελεύω δέ	κελεύω
307 (11), 1	83, 1	57 <sup>r</sup> 14	δέ τι	δ' ἔτι
307 (11), 6	83, 6	57 <sup>r</sup> 6	σταλῆναι τὰ	σταλῆναι
307 (11), 8	83, 8	57 <sup>v</sup> 11—12	τὰ τῶν πρέσβων ἡγήματα στρατῶν δὲ παρὰ Περσῶν	τὰ Περσῶν
307 (11), 23	83, 23	58 <sup>v</sup> 7	χερουβῆμι	χερουβῆμι
307 (11), 39	83, 39	59 <sup>r</sup> 4	ὁ στρατηγός, ἡ πό- λις	ἡ πόλις
308 (12), 7	84, 7	59 <sup>v</sup> 20—21	μίαν τὴν ὄραν	τὴν ὄραν
308 (12), 15	84, 15	60 <sup>r</sup> 20	κατὰ γῆν	κατὰ τὴν γῆν
308 (12), 21	84, 21	60 <sup>v</sup> 13—14	ἔτοιμον	ἔτοιμοι
310 (14), 38	86, 38	61 <sup>v</sup> 19	καθὰ	καθάρω
310 (14), 40	86, 40	62 <sup>r</sup> 3	κατὰ γῆν	κατὰ τὴν γῆν
311 (15), 8	87, 8	62 <sup>v</sup> 2	ὀπλίτας	ὀπλίτας
311 (15), 32	87, 32	63 <sup>v</sup> 14—15	ἡμετέροι (sic)	ἡμετέροις
312 (16), 6	88, 6	64 <sup>v</sup> 5	σὺν κόπῳ	σὺν κόπῳ
312 (16), 22	88, 22	65 <sup>r</sup> 19	μειζῶν	μειζῶν
312 (16), 28	88, 28	65 <sup>v</sup> 13	ἐδόκη	ἐδόκει
312 (16), 37	88, 37	66 <sup>r</sup> 17	μέρη	μέρη
313 (17), 1	89, 1	66 <sup>v</sup> 3	πράγματος καὶ τὸ πῶρ	πράγματος
313 (17), 3	89, 3	66 <sup>v</sup> 9	δεξιὰ σου χεῖρ	δεξιὰ σου
313 (17), 4	89, 4	66 <sup>v</sup> 11—12	ὁ ὑπεναντίους	ὑπεναντίους
313 (17), 14	89, 14	67 <sup>r</sup> 12 13	γείτωνι	γείτωνι
313 (17), 16	89, 16	67 <sup>r</sup> 17	μηδέποτε	μηδέποτε
313 (17), 18	89, 18	67 <sup>v</sup> 1—2	οἰώμενος καταλέ- λυσθαι	οἰώμενος καταλα- βέσθαι
313 (17), 22	89, 22	67 <sup>v</sup> 11—12	Καλχηρόνη	Καλχηρόνη
313 (17), 24	89, 24	67 <sup>v</sup> 16	δήλαιος	δέλαιος
313 (17), 32	89, 32	68 <sup>r</sup> 14	Ταβήλ	Ταβήλ
313 (17), 40	89, 40	68 <sup>v</sup> 11	κατ' ἐκεῖνο καιροῦ	κατ' ἐκεῖνο καιροῦ
314 (18), 4	90, 4	68 <sup>v</sup> 19	συνεκκεντήσασα	συνεκκεντήσας
314 (18), 4	90, 4	68 <sup>v</sup> 20—21	τοῦτόν τε	τοῦτον δέ
314 (18), 9	90, 9	69 <sup>r</sup> 10—11	ἐξίσταν	ἐξίσταν
318 (22), 28	94, 28	70 <sup>r</sup> 3	ἐφ' ὄδῳ	ἐφ' ὄδῳ
318 (22), 30	94, 30	70 <sup>r</sup> 6—7	δικαιοσύνας	δικαιοσύνης
318 (22), 32	94, 32	70 <sup>r</sup> 12	πάσης παρθενικῆς	παρθενικῆς
319 (23), 11	95, 11	71 <sup>r</sup> 12	πασχόντων	πασχόντων
319 (23), 19—20	95, 19—20	71 <sup>v</sup> 11	προστήσόμεθα	προστήσόμεθα
319 (23), 23	95, 23	71 <sup>v</sup> 18—19	κύριος ὁ θεός	κύριος
319 (23), 31	95, 31	72 <sup>r</sup> 15	κεκτημένο;	κεκτημένο;
319 (23), 40	95, 40	72 <sup>v</sup> 13	κτίσεως	κτίσεως
320 (24), 3	96, 3	72 <sup>v</sup> 21	ἐκτρέφεται	ἐκτρέφετε
320 (24), 17	96, 17	73 <sup>v</sup> 10—11	τὴν τε	τὴν
320 (24), 19	96, 19	73 <sup>v</sup> 15	ταύτης τῆς	ταύτης
320 (24), 21	96, 21	73 <sup>v</sup> 19	τῇ τε πρὸς τὸ	τῇ πρὸς τὸ

Edictio Sternbachiana (pagina versus)	Reimpressio apud Franciscum Makk	Codisis Vaticanani Graeci 1572 lectio vera	Lectio apud Angelum Mai
------------------------------------------	----------------------------------------	--------------------------------------------	-------------------------

In photographia codicis minus certe legi possunt loci hi:

305 (9), 30	81, 30	54 <sup>r</sup> 19	τῶ (?) εἶναι	τὸ εἶναι
305 (9), 35	81, 35	54 <sup>r</sup> 11	ἀναυδοῦς (?)	ἀναυδῶς
318 (22), 36	94, 36	70 <sup>r</sup> 21	λαὸς ὄν (?)	λαὸς ὄν

4. Die im obigen dargelegte neue Kollation des Codex Vaticanus Graecus 1572 (E) bedeutet den ersten Schritt auf dem Wege, worauf ich weitergehend zur Verfertigung einer kritischen Ausgabe der «Homilia de obsidione Avarica Constantinopolis» gelangen möchte. Als weitere Schritte sind die Folgenden vorgesehen: eine Rezension des im Codex Parisinus Gr. Suppl. 241 (F) befindlichen Textes;<sup>23</sup> die Untersuchung des zur Zeit der Entstehung der Homilie gebräuchlichen Prosarhythmus<sup>24</sup> und seine fallweise Zuhilfenahme bei der Festlegung des Textes;<sup>25</sup> die Verwertung des Sprachgebrauchs der wahrscheinlich gleichfalls von Theodoros Synkellos herrührenden «Homilia de depositione pretiosae vestis Deiparae in Blachernis»<sup>26</sup> bei der Wiederherstellung des Textes

<sup>23</sup> Siehe oben Anm. 20. — Auch zwei weitere Handschriften werde ich noch kollationieren, auf die mich Pater F. Halkin dankenswürdigerweise aufmerksam gemacht hat; es sind: Athous Batopedi 84 (f. 63<sup>r</sup>–68<sup>r</sup>) und Hierosolymitanus S. Sabae 704 (f. 1<sup>r</sup>–2<sup>r</sup>).

<sup>24</sup> Bei den Prosaschriftstellern des Zeitalters von Kaiser Herakleios (610–641) war die meist — wenn auch nicht allein — gebrauchte Clausula die doppel-daktylische. (In dieser Spätzeit bildete natürlich die regelmäßige Wechselfolge von betonten und unbetonten Silben den Prosarhythmus, nicht aber, wie in den klassischen Jahrhunderten, das gesetzmässige Nacheinander von Längen und Kürzen.) In Bezug auf Theophylaktos Simokattes, der ein Zeitgenosse des Theodoros Synkellos war, siehe: Teofilatto Simocata, Questioni naturali a cura di L. MASSA POSITANO. Napoli 1965, pp. LXXVII–LXXXVII. Was den Patriarchen von Alexandrien Ioannes Eleemon (612–617) und den Patriarchen von Jerusalem Sophronios (634–644) betrifft, siehe H. USENER: Der heilige Tryphon (Sonderbare Heilige I.). Leipzig 1907. 61–73. Es sei noch in diesem Zusammenhang auch auf den alexandrinischen Patriarchen Eulogios (581–608) und auf seinen Protegè den alexandrinischen Rhetor Ioannes hingewiesen: USENER: a. a. O. 73–75.

<sup>25</sup> Daß der Gebrauch der didaktylischen Clausula bei dem Verfasser unserer Homilie gang und gäbe war, kann uns die Untersuchung einer einzigen Seite (p. 308 [12] ed. STERNBACH) klar beweisen. In den vierzig Zeilen finden wir nämlich die folgenden unbestritten auf Doppeldaktylus ausgehenden Kolonendungen: 2 *πρὸς ἀλλήλους ἀπέστειλλον*. 3–4 *πολεμεῖν οὐκ ἐπαύσαντο* 4 *πολλῶ σπονδαζόμενον*, 6 *ἐξαρτῶσαι μονόβυλα*, 8 *τῆς πόλεως πόλεμον*. 9 *μονοβύβλος ἐχέρσωσεν*, 10 *δὲ ὁ κατάρατος*, 11 *πεῖρα μεμάθηκεν*, 12 *τῆς Θεομήτορος*, 13 *οἰζούντας φιλάττοια*, 15 *λέγεσθαι θάλασσαν*. 16 *ἐξήρτην πόλεμον*, 16–17 *θεωρακηφόροις ἐπίλεκτον*, 17 *γένονε μέρεσι*, 19 *δμοια ἐπραττεν*, 21 *νομίζοντες θήραμα*. 22 *ἡμέρα κατέλαβε*, 23 *συνεσθόραγη ὁ πόλεμος*, 25 *γεγόνασιν ἔτι* 25 *πόλεμον ἐπανσεν*, 26 *ἀμφοτέρωθεν κάματον* 29 *ἡμέρα κατέλαβε*. 30–31 *κεκλήκασιν Ἀγροστον*, 31 *τὰ τότε θανύμσια*, 33–34 *φιλανθρωπίως μυστήρια* 35 *ἐνωρῶς ἀποδέδεικται*, 36 *τέρατα δεῖξασιν* 37 *θείας πληρώσασα*, 37 *γίνεται πόλεμος*. 39 *τέλειον ἔγρουσα*, 40 *ἐλευθερίαν κομίσασα*.

<sup>26</sup> FR. COMBEPIS: *Historia haeresis monothelitarum* (Novum auctarium II.). Parisiis 1648. 751–786 (neue Ausgabe der zweiten Hälfte der Homilie von HR. LOPAREV: *Vizantijskij Vremennik* 2 [1895] 592–612). Daß der Verfasser der Homilie Theodoros Synkellos war, beweist VASILIEVSKIJ: a. a. O. (s. oben Anm. 17); vgl. BARIŠIĆ: a. a. O. (s. oben Anm. 10) S. 374.

unserer Predigt ; letztens, aber nicht in letzter Linie, die Ausbeutung der Aufschlüsse der durch F. Makk neuerdings ermittelten biblischen Parallelstellen bei der Rekonstruktion des Wortlautes von Theodoros Synkellos.<sup>27</sup> Auf Grund all dessen kann diese Geschichtsquelle von hervorragender Bedeutung, die zugleich auch als Literaturdenkmal Beachtung verdient, in einer des inwohnenden Wertes würdigen neuen Form der gelehrten Welt vorgelegt werden.

Szeged.

<sup>27</sup> Die Lösung dieser Aufgabe hat schon F. Makk selbst begonnen. Er ergänzte zum Beispiel die Lakune in Zeile 4 von Seite 300 (ed. STERNBACH) auf Hand des Psalmes 65 (§ 16) folgendermassen : *διηγήσομαι ὑμῖν <ὅσα ἐποίησεν> διὰ τῆς Θεοτόκου μεγαλείᾳ ὁ τῶν δυνάμεων κύριος.*

## DIE MAXIMOS-ÜBERSETZUNG DES CERBANUS

(LEHREN AUS EINER MÜNCHENER HANDSCHRIFT)

## I

Cerbanus, der in Ungarn des 12. Jh. lebte — oder sich jedenfalls für gewisse Zeit hier aufhielt<sup>1</sup> —, schrieb seinen Namen durch ein bedeutendes literarisches Unternehmen in die ungarische, ja, bis zu einem gewissen Grade auch in die europäische Kulturgeschichte ein. Er übersetzte aus einer im Kloster zu Pásztó gefundenen Handschrift in griechischer Sprache das Werk des St. Maximus mit dem Titel *Περὶ ἀγάπης* ins Lateinische und widmete es dem Abt David von Pannonhalma (1131—1150). Schon die Tatsache an sich verdient Beachtung, gleich, ob man die übersetzerische Tätigkeit würdigt oder ihr Ergebnis: dieses lateinische Schriftwerk von ansehnlichem Umfang, das in seinem Thema, seiner Terminologie in Ungarn ohne Beispiel dasteht, und in dem vor allem das Widmungsschreiben seinen ausgezeichneten Stilisten lobt.<sup>2</sup> Daß diese Arbeit sich auch über die Grenzen Ungarns hinaus verbreitet hat, weist jedoch darauf hin, daß der Verfasser seine Tätigkeit nicht zum Selbstzweck durchführte — mit

<sup>1</sup> Das erstere wird von GY. MORAVCSIK: *Görög nyelvű monostorok Szent István korában* (Griechischsprachliche Klöster in der Zeit des hl. Stefan). Szent István Emlékönyv. Budapest 1938. I. 408 und von den beiden Herausgebern der Cerbanus-Übersetzungen, L. R. SZIGETI und A. B. TEREBESSY für wahrscheinlich gehalten; s. *Translatio Latina Ioannis Damasceni* (De orthodoxa fide l. III. c. 1—8.) saeculo XII. in Hungaria confecta. Scripsit et textum edidit R. L. SZIGETI. *Magyar-görög Tanulmányok* (Ungarisch-griechische Studien) 13. Budapest 1940. 23. bzw. *Translatio Latina Sancti Maximi Confessoris* (De caritate ad Elpidium l. I—IV.) saeculo XII. in Hungaria confecta. Scripsit et textum edidit A. B. TEREBESSY. *Magyar-görög Tanulmányok* 25. Budapest 1944, 3.; s. auch GY. MORAVCSIK: *The Role of the Byzantin Church in Medieval Hungary*. *The American Slavic and East European Review* 6 (1967) 146 [= *Studia Byzantina*. Budapest 1967, 336.]. Darauf aber, daß Cerbanus identisch mit dem Venediger Kleriker-Schriftsteller und Diplomaten ähnlichen Namens sein könnte, weist J. DE GHELLINCK hin: *Die älteste Erwähnung der Abtei Pásztó in Ungarn*. *Historisches Jahrbuch* 34 (1913) 825. und danach A. PELZER in der Besprechung der zwei Translations-Textausgaben: *Revue d'histoire ecclésiastique* 43 (1948) 384—385. Diese Ansicht übernahm später auch GY. MORAVCSIK: *Bizánc és a magyarság* (Byzanz und das Ungarntum). Budapest 1953, 101. M. ZALÁN: *Árpád-kori magyar vonatkozású kéziratok az osztrák kolostorok kézirat-táraiban* (Handschriften mit ungarischem Bezug aus der Arpadenzeit in den Handschriftenarchiven der österreichischen Klöster). *Pannonhalmi Szemle* 1 (1926) 53—54. hielt beide Versionen für möglich.

<sup>2</sup> Ohne das Verhältnis zwischen dem lateinischen und griechischen Text ausführlich zu untersuchen, würdigte ich die Übersetzungen des Cerbanus als lateinische Schöpfungen: *Cerbanus Maximus Confessor- és Johannes Damascenus-fordítása* (Die Maximus Confessor- und Johannes Damascenus-Übersetzung des Cerbanus). *Irodalomtört. Közl.* 70 (1966) 140—142.

einem heutigen Ausdruck: nicht für seinen Schreibtisch arbeitete — ja, daß er damit dem Erzabt von Pannonhalma nicht nur lediglich ein der Person geltendes Geschenk machen wollte. Mit der Übertragung, dem Bekanntmachen des Büchleins von Abt Maximos verfolgte er offensichtlich ein höheres Ziel, und daß er dieses Ziel nicht verfehlt hat, scheint die — in bescheidenen Kreisen, aber schnelle — Verbreitung der Handschrift des Werkes von Ungarn nach Westen zu beweisen.<sup>3</sup> Zalán stieß auf der Suche nach Handschriften mit ungarischem Bezug in den Klöstern Admont, Reun, Zwettl, Heiligenkreuz, Hohenfurth und Sankt Florian auf die Handschrift der Übersetzung; er hielt es aber nicht für ausgeschlossen, daß die Forschung noch weitere Handschriften ans Licht bringen wird.<sup>4</sup>

In der Admonter und Reuner Handschrift findet man unmittelbar nach dem Text der Maximos-Übersetzung einen Ausschnitt aus einem der Werke des Ioannes Damaskenos (*Ἐκδοσις ἀκριβῆς τῆς ὁρθοδόξου πίστεως*) in lateinischer Übersetzung. Die bisherige Forschung, angefangen von Ghellinck,<sup>5</sup> nahm an, daß der Verfasser derselben ebenfalls Cerbanus war. Obwohl gewisse Anzeichen diese Behauptung abzuschwächen scheinen, ist es nicht möglich, ohne eine ausführliche Untersuchung des Wortschatzes und der übrigen Beziehungen der übersetzerischen Werkstättenarbeit in dieser Frage Stellung zu nehmen. Auf alle Fälle halte ich die Tatsache für bezeichnend, daß in der Widmung des Cerbanus die Ioannes Damaskenos-Übersetzung nicht erwähnt wird, daß die Zwettler, Heiligenkreuzer, Hohenfurther und Sankt Florianer Handschriften nur die Maximos-Übersetzung enthalten und daß diese, ebenfalls ohne das Damaskenos-Werk, zusammen mit anderen Arbeiten auch in einer der Handschriften der Münchener Staatsbibliothek zu finden ist. Mit den Lehren aus derselben möchte ich mich im weiteren beschäftigen.

Auf unsere Handschrift wurde ich durch die Orientierung zur Zahl 2550 des im vorigen Jahrhundert herausgegebenen Katalogs<sup>6</sup> der Staatsbibliothek — früher Königliche Bibliothek — aufmerksam. Demnach enthält dieser aus dem 12. Jh. stammende, aus 132 Folios bestehende Kodex die folgenden Werke : «f 1 : *Ambrosii de officiis ministrorum libri III* ; f 77 : *Maximi philosophi et*

<sup>3</sup> J. LECLERCQ : *Wissenschaft und Gottverlangen. Zur Mönchstheologie des Mittelalters*. Düsseldorf 1963. 113. Es beruht wahrscheinlich auf einem Irrtum, wenn er in Zusammenhang mit der *Sententiae* des Petrus Lombardus von dieser Maximos-Übersetzung spricht. In Zusammenhang mit dem *Magister Sententiarum* wird nämlich im allgemeinen der Text einer anderen, ebenfalls Cerbanus zugeschriebenen Übersetzung erwähnt, das Ioannes Damaskenos-Fragment (herausgegeben von L. R. SZIGETI, s. Anm. 1).

<sup>4</sup> M. ZALÁN : a. W. 54–59. hat diese Handschriften genau beschrieben und die Reihenfolge ihrer Entstehung festgestellt.

<sup>5</sup> J. DE GHELLINCK : *Le mouvement théologique de XII<sup>e</sup> siècle*. Paris 1914, 262–267.

<sup>6</sup> K. HALM—G. LAUBMANN : *Catalogus codicum Latinorum bibliothecae regiae Monacensis* (3. Teil), 2. Aufl. München 1894.

monachi (Constantinopolitani) liber ad Elpidium de caritate, Cf. ed. Combefis I. 394; f 106: *Cassiodori* senatoris liber de anima; f 126<sup>b</sup>: *Notheri* (Notkeri cenobitae S. Galli) lib. de illustribus viris qui sacras scripturas exponebant . . . ». Beim flüchtigen Betrachten des Kodexes war es mir möglich, eine bisher nicht in Evidenz gehaltene Abschrift der Cerbanus-Übersetzung darin zu erkennen, und später beim Studium des vom 77—105<sup>b</sup> Folio angefertigten Mikrofilmes konnte ich außerdem feststellen, daß ich es in dieser Abschrift mit einer vom bisher bekannten (herausgegebenen) Text abweichenden und an vielen Stellen besseren Variante zu tun habe.

Die Tatsache, daß der in der Admonter und Reuner Handschrift bewahrte Text viele Abschreib- bzw. Übersetzungsfehler enthält, wies schon Terebessy im Anhang seiner Ausgabe<sup>7</sup> nach, indem er den lateinischen Text mit dem griechischen<sup>8</sup> verglich. Natürlich konnte er es in dem gegebenen Rahmen nicht unternehmen, die Auswertung dieser Fehler durchzuführen oder ihre Genesis festzustellen. Schon aus dem Grunde war es ihm nicht möglich, sich damit zu befassen, weil wir — wie er schrieb — den Text jener griechischen Handschrift aus Pászto nicht kennen, von dem die Übersetzung entstanden ist. Und wenn dieser griechische Text fehler- oder lückenhaft war, — genauer gesagt, wenn er von dem abwich, der uns im entsprechenden Band der Migne-Reihe zur Verfügung steht<sup>9</sup> —, dann muß man bei der Beurteilung der Arbeit des Übersetzers bzw. bei der Sanierung des Textes der Übersetzung äußerst vorsichtig sein. Eben das läßt es ratsam erscheinen, daß ich — schon um die Bewertung der Übersetzungstätigkeit des Cerbanus zu erleichtern — die Varianten des Münchener Kodex' zugänglich mache. Diese Varianten — abgesehen von denen, die orthographischen Charakter tragen — fasse ich vollständig in einer Liste zusammen, und zwar in Gruppen geordnet.

Das Gruppierungsprinzip ist ziemlich formal, in jedem Falle trägt es aber bewertenden Charakter: es gibt

- a) die das Griechische genauer wiedergebenden Varianten,
- b) die dem Griechischen entfernter stehenden, «verdorbenen» Varianten,
- c) die vom Gesichtspunkt des Verhältnisses zum Griechischen indifferenten Abweichungen,
- d) einfache Wechsel in der Wortfolge. (Eigentlich ließen sich vielleicht auch diese in gewissen Grenzen bewerten, da nach meiner Beobachtung Cerbanus in der Wiedergabe sowohl der Wortfolge als auch des Wortschatzes und der Struktur nach fast sklavischer Treue strebte.)

— Innerhalb der einzelnen Einheiten bedeutet das Wort Praefatio die Einleitung des Maximos; innerhalb der Centurien stehen die Caput- und Versus-

<sup>7</sup> TERELESSY: a. W. 69—86.

<sup>8</sup> MIGNE: Patrologia Graeca XC. 960—1073.

<sup>9</sup> TERELESSY: a. W. 69: «iuro conicere liceat Cerbanum usum esse textu quodam Graeco a hodierno valde diverso».

Zahlen der Ausgabe, die Klammern verweisen immer auf die Varianten der Münchener Handschrift, und zwar [ ] in der Bedeutung von *omisit*, < > in der von *addidit* und ( ) in der von *variants lectio*. Die Bezeichnung der Kodexe: *A* = Admont 767, *R* = Reun 35, *M* = München 2550. Alle übrigen Hinweise, die notwendig erscheinen, sind in den Anmerkungen zu finden.

a)

*Praefatio*: 3 nihil quidem <forte>; 8 capitulaturus (capitularius);<sup>10</sup> 13 molesta (in molestiam);<sup>11</sup> 16 magis laboriosum est (magis laboriose);<sup>12</sup> 18 <multe> multa multis; 18 simpliciter <dicta> — *I.* 2,2 in Deo est (est in deum); 5,2 melior autem [est] eis Deus; 5,3 qui [ergo] derelinquit; 12,1 ad divinam scientiam (a divina scientia); 12,5 qui compunctus (quia sum compunctus);<sup>13</sup> 15,3 odium in homine (hominem); 25,1—2 omnesque (omne quidem); 27,3 constituetur (constituitur); 32,2—3 [ad se compellit vel] attrahit;<sup>14</sup> 37,1 possedit (possidet); 39,5 Solum enim credere [non prodest, quia] et; 48,2—3 in divinam caritatem venit in (et) gratiarum actione (actionem); 48,5 Deus (dominus); 51,1 Insiapiens <quidem> qui; 60,3 interdicens (intercidens);<sup>15</sup> 61,5 [ditare] dignetur;<sup>16</sup> 61,5 inefficax [et] impossibile;<sup>17</sup> 63,1 affecti (affectati) fuimus;<sup>18</sup> 63,2 imagines circumferimus (imaginationes conferimus); 66,2—3 illa (illam), [id est :] mandatum;<sup>19</sup> 69,2 [obloquentes]; 71,5 ex toto [corde];<sup>20</sup> 72,2 voluptatum (voluptatem) delectationem;<sup>21</sup> 73,5 propter (per) eum; 73,7 neque instantia, <neque futura>, neque altitudo; 73,10 Dominum (deum); 80,1 Discite <a me,

<sup>10</sup> Das entspricht vollkommen dem griechischen *κεφαλαϊωδέστερον*, da dies aber dem Abschreiber sicherlich unbekannt war, übernahm er es nicht in dieser Form, sondern veränderte es in die auch in *A* und *R* zu lesende Form.

<sup>11</sup> Nur das *ὄχλησεν* zeugt davon, daß die *M*-Variante originaler ist.

<sup>12</sup> Im Griechischen: *μᾶλλον ἐμπόνως*.

<sup>13</sup> Auffallend ist, daß sich die erste Hälfte des Jesaja-Zitates I, 12 ganz und gar von der Formulierung der Vulgata unterscheidet.

<sup>14</sup> Solche und ähnliche Varianten sind in jeder der Handschriften zu finden. Sie sind eigentlich keine Fehler, sondern zeigen, daß der Übersetzer (oder nachträglich jemand anderes) Synonyme als Alternativen aufgeschrieben hat — nicht unbedingt in den laufenden Text, sondern an den Rand oder zwischen die Zeilen. Für solche alternativen Übersetzungen können *A* und *R* viele Beispiele bieten, aber auch in *M* gibt es sie reichlich; nur ist hier noch häufiger zu finden, daß die eine Variante zwischen den Zeilen steht und zwar, soviel ich es beurteilen kann: immer von derselben Hand geschrieben und mit dem Wörtchen *vel* eingeleitet.

<sup>15</sup> Im Griechischen: *ἀνακόπτων* — die Variante von *A* und *R* ist täuschend sinnvoll.

<sup>16</sup> Die Ergänzung *ditare* machte den Text verständlicher.

<sup>17</sup> Auch das scheint eine alternative Übersetzung zu sein, deren Erinnerung *M* besser bewahrt, weil sie keine Konjunktion verwendet.

<sup>18</sup> Im Griechischen: *πεπόνθαμεν*.

<sup>19</sup> *A* ebenso.

<sup>20</sup> Im Griechischen: *τὸ συνόλωσ*.

<sup>21</sup> Der Übersetzer wollte *ἡδονῆς* wiedergeben und fand wahrscheinlich (in einem Glossar?) diese beiden Synonyme dafür; weil für den Kopisten *voluptatem*, *delectationem* unverständlich war, ist anzunehmen, daß er sie in ein gen. explicativus-Verhältnis umwandelte.



inquit), quia ;<sup>22</sup> 82,6 illud : <timor domini castus permanens in seculorum seculi, et illud:> non est ; 83,2 passiones (passionem), concupiscentiam ; 83,7 subtilem [que] ; 83,10 mortificari (mortificare) ; 84,9 significari (significare) ; 84,10 sicut <et> abstinentia ; 85,4 devolvetur (devolvitur) ; 87,2 spiritalem eorum (spiritualem earum) ;<sup>23</sup> 88,1 nihil intellectus (intellectum) ; 88,2 mentem [tuam], tunc ; 88,2 intra (extra) terminos ; 92,1 correxit <vel> quia <et> ;<sup>24</sup> de reliquo <res> discernens ; 94,2—3 per spirit<u>alem . . . considerationem [virtutem assumit:] <impassibiles rerum intellectus. Per invisibilium autem scientiam visibilium considerationem>. Hanc autem . . . ;<sup>25</sup> 97,3 illuminatione (in lumine) ; 100,8 incomprehensibile (comprehensibile) ; 100,9 ipsum quidem (quod) cognoscit nihil<sup>26</sup> — II. 2,1—2 vitium habet ex ea (ad eam) ;<sup>27</sup> 4,2 immaterialem etiam (et) sine ; 7,1—2 omnia <ad hoc> eum impediencia ; 7,3 vitium ab (ad) hoc impediens ; 9,3 sicut studiosi (studiosus) ; 10,2 alios autem <diligis>, sed ; 11,2 et minues (ut minuas) ; 11,4 hoc est utique (utique esset) <et> operari et custodire ; 13,3 ex omnibus (ex hominibus) ; 14,1 tunc <et> daemon ; 14,5 non <amplius> audeat ; 15,1 transcendens (ascendens) ; 15,2 Sed (et) neque mens malum [est] ; 15,4 Vitium nimirum [est] ; 16,5 vel propter hoc (hec) ; 18,1 tunc <cum> lacrimis die ; 19,3 Contingit (Contingenter)<sup>28</sup> enim ; 19,5 menti [praesenti] praesentans ; 21,2 a se (ab ea) cogitationes ; 22,4—5 est (esset) illud : Infirmabuntur et peribunt (perient)<sup>29</sup> ; 26,6 et <in> Deo facta ; 27,6—7 magnus theologus in omnibus (in hominibus magnus theologus) ; 27,7 horum <rationes> licet quantulumcumque (quantumcumque) ; 29,4 in anceps principium (precipicium) ;<sup>30</sup> 29,14—15

<sup>22</sup> In *M* gehört dieser Satz noch zu 79 und so heißt der Beginn von 80: *Mansuetudo* . . .

<sup>23</sup> Scilicet *rerum!*

<sup>24</sup> Die Unterstreichung deutet die Tilgung der Wörter *vel* und *quia* an.

<sup>25</sup> Die Ergänzung ist an die Stelle eines ausgekratzen Textes geschrieben worden und stellt, wie es scheint, die Arbeit derselben Hand dar, die auch den Haupttext geschrieben hat. C. 94. endet übrigens in *M* mit dem zweiten *considerationem*, 95. aber beginnt mit *Hanc autem* . . . — Der Mehrtext *virtutem assumit* ist offenbar gerade zur Verbesserung des durch die Verstümmelung sinnlos gewordenen Satzes entstanden. — *A*<sup>2</sup> hat es als Gegensatz zu dem im Vorhergehenden zu lesenden *vitia deponit* über den Text geschrieben.

<sup>26</sup> Der Text von *M* steht dem Griechischen nur formal näher — *αὐτὸ τὸ μηδὲν γινώσκειν* —, weil Cerbanus allen Anzeichen nach nicht verstanden hat, daß Maximus hier von einer Art höherstehenden, das Erkennen übersteigenden (also «Nicht-Erkennen») Kenntnis spricht; die späteren Abschreiber wollten vielleicht eben den für sinnlos gehaltenen Text von *M* verbessern, indem sie, *ipsum* offensichtlich als Akkusativ von *cognoscit* auffassend, das *quod* in *quidem* unwandelten.

<sup>27</sup> Die fast konsequente Übersetzung von *πάθος* mit *vitium* gehört ebenso zu den übersetzerischen Eigenheiten des Cerbanus, wie daß er die danebenstehende *πρός*-Rektion (und natürlich die mit *πρός* stehenden Ausdrücke im allgemeinen) mit *ad* + *Akk.* wiedergibt. Das *ex ea* ist als eigentlich bessere, aber doch nur sekundär zustandegekommene Variante aufzufassen.

<sup>28</sup> Daß diese Variante besser ist, besteht eigentlich nur darin, daß sie das griechische adverbium bewahrt hat, während in *A* und *R* *continget* steht (woraus der Herausgeber *contigit* gemacht hat). Was die Erklärung für das *contingenter* in *M* sein könnte, versuche ich in meiner Arbeit noch zu beantworten.

<sup>29</sup> Auch in *A*: *perient!*

<sup>30</sup> Im Griechischen: *εἰς ἀμπίσημον*.

divisus est (ita) et <filius patri> et nihil plus [est]; 31,13 hoc (hec) fore; 32,5 Sanctae <vero> virtutes; 33,7 Daemones autem, <velut> quando; 33,10 delibatio [est], quando; 34,2 conciliatrices sunt (fiunt); 34,3 Hic (Is) igitur; 35,4 si (sed) quando; 48,3 Diuturna enim divinae <illustrationis substantiali><sup>31</sup> participatione; 50,6 laudabiles (laudabilis); 52,1 in Deo (eo); 55,5 sub montibus cogitationum (contemplationum);<sup>32</sup> 56,4 a vitiis (vitiosis) imaginationibus; 57,4 deinde. <Animales vero sunt, ut caritas, longanimitas, mansuetudo, continentia, oratio et que deinde.> Si; 59,8 similiter (simul) interimuntur;<sup>33</sup> 60,2 quod consuevit (convenit);<sup>34</sup> 61,3 sine imaginatione <dum orat. Qui igitur hanc illesam conservat constitutionem.> hic vero (vere)<sup>35</sup> sine intermissione orat; 66,2 sive (sine)<sup>36</sup> spontaneis; 67,1 aiunt [hic] permitti; 67,3 impugnamur et impugnamus (oppugnamus);<sup>37</sup> 68,3 ex omnibus (ex hominibus) honores; 69,2 timoris (timorum); 69,4—5 autem [nos] sancti; 73,1 harum <autem> intellectus; 74,1—2 per sensus (per sensum); 74,6 mutatur <corporis> complexio; 75,1 nobis [sunt] a Deo datae; 75,3 virtutes [eius] in corpore; 76,6 et dolor, [et] sensus; 76,9 Horum quidem (autem) alia <quidem> bona; 76,10 nihil horum (eorum) sit; 77,2 contraria his multis magis super haec profuerunt (contraria multis super hec {*darüber*: vel magis his} profuerunt);<sup>38</sup> 79,4 imaginem <super> caelestis;<sup>39</sup> 80,2 ibi eam invenis (invenies); 82,6 similiter (similiter *darüber* vel simul) abigis malitiam; 84,5 inceperint motum (moveri);<sup>40</sup> 84,13 neque <enim> habebat; 85,2 daemones <in somnis> movent; 88,3 Deo et ipsius (piis);<sup>41</sup> 89,1 alii <quidem> sine vitio; 89,4 affectum [arguit], probat (*darüber*: vel arguit); 90,1 Hos (Eos) autem qui; 91,5 privatione (privationem) filiorum; proprie <a deo> separatio; 93,4 Vita quippe (vero) proprie est, quae (qui) dixit;<sup>42</sup> 96,2 Deus <est> cum eo; 98,1 Trinitatem <et> conditionem; 99,1 significare <aiunt> iudicium; 99,2 prudentiam eius [vel providentiam, id est: misericordem prospicientiam]; 99,3 Igitur (Eius igitur), qui horum scientiam accipit (acceptit), potest

<sup>31</sup> Der Herausgeber hat die sich im Text von *A* und *R* zeigende Lücke durch *dilectionis* ausgefüllt. Das ist unverständlich, da er sich ja selbst auf das Griechische beruft: τῆς θείας ἐλλάμψεως.

<sup>32</sup> Im Griechischen: θεωρημάτων.

<sup>33</sup> Im Griechischen: συναραιρόνται.

<sup>34</sup> Im Griechischen: τὸ προσῆκον.

<sup>35</sup> Im Griechischen: ὄντως.

<sup>36</sup> Im Griechischen: ἀνευ.

<sup>37</sup> Im Griechischen: πολεμούμενοι καὶ ἀντιπολεμοῦντες.

<sup>38</sup> Im Griechischen: πάναντία τοὺς πολλοὺς ἤπερ ταῦτα ὤνησεν. Der Übersetzer war in der Wiedergabe von ἤπερ ταῦτα unsicher, das bezeugt seine Anmerkung zwischen die Zeilen in *M*, wonach der folgende Abschreiber diese nicht nur lediglich in den Text hineinschrieb, sondern auch die Wortfolge durcheinanderbrachte; so wurde *his* von *magis* getrennt. Außerdem halte ich es auch für möglich, daß im griechischen Text ὑπέρ anstelle von ἤπερ zu lesen war.

<sup>39</sup> Im Griechischen: τοῦ ἐπουρανίου.

<sup>40</sup> Im Griechischen: κινεῖσθαι.

<sup>41</sup> Im Griechischen: εὐσεβεῖσι.

<sup>42</sup> Im Griechischen: Ζωὴ . . . ὁ εἰπών.

(est) dicere<sup>43</sup> — *III.* 2,4 vero <dei> scientiam ; 2,6 subsequitur [nos] omnibus ; 2,8—9 Longitudo autem <dierum> vita ; 3,4 odium et dilectio (libido) ;<sup>44</sup> 9,2 supprimit <videlicet> ac ; 16,1 amabile <factum> est ; 16,2 per illum (illud) ; 17,2 infidelitas vel incredulitas (incredulitas *darüber*: vel infidelitas) ; 17,2 Senior (Sevior) ;<sup>45</sup> 20,3—4 ad orationes avolatione peregre profectam (ad orationis avolationem peregre profectum) ;<sup>46</sup> 20,6 nosse <et> excidere ;<sup>47</sup> 20,7 vitiose cogitationes (memorie) mulierum ; 21,1—2 quae sub eo <facta> sunt ;<sup>48</sup> 21,3—4 et [quae] sub eo facta ; 21,4—5 et [quae] sub Deo facta ; 24,4 Deum cognoscunt (cognoscit) ; 24,6—7 sine subsistentia, id est : accidentaliter et non substantialiter (sine subsistentia *darüber*: id est accidentaliter et substantialiter *sic*) ;<sup>49</sup> 25,12—13 sicut <quod> semper est ; 27,3—4<sup>50</sup> omnes <quidem> participatione ; 27,9 bonitatis eius <et sapientie> aut ; 28,11 tenens vel regens (tenens, *darüber*: vel regens) ; 29,4 eorum, qui facti (que facta) sunt ; 32,6 incorruptibilis <et immortalis> demonstratur ; 33,1 Alterutrum communicant illuminationem (illuminatione) ; 38,1 maius autem <hoc> multo ; 45,3 qui in cognoscente (incognite) cognoscitur ; 47,10 haec <et> faciunt ; 48,2—3 propter <quid> aliud ; 48,3 aliquid (aliquod) ; 50,4 contemnimus (contempnamus) res ; 51,4 speculatores (speculatores) ;<sup>51</sup> 52,2 corpus <tuum mundum et sine peccato permanere. Quando vero mentem aspicias peccatis vacantem et non abscondis, cognosce et corpus> non ; 53,1 Sicut corpus habet mundi (mundum) res, ita et mens habet mundi (mun-

<sup>43</sup> Die Variante von *M* steht dem Griechischen näher : ἡ τοῦ οὐνοῦ τῆς τούτων γνώσεως μετεληφότος ἐστὶ τὸ λέγειν (hier folgt ein Zitat), aber auch *A* schreibt *est*, was beweist, daß diese Variante originaler ist. — Auf diesen Textteil komme ich später noch einmal zurück.

<sup>44</sup> Im Griechischen : ἀκολασία.

<sup>45</sup> Im Griechischen : χαλεπωτέρα.

<sup>46</sup> Der Herausgeber veränderte das letzte — richtige — Wort unseres Zitats in *profectam*, während die Handschriften übereinstimmend für *profectum* bezeugen. Die Variante von *M* entspricht vollkommen dem Griechischen, man muß nur sehen, daß es auch zwei Alternativen zur Übersetzung eines griechischen Wortes — hier des ἐκδημία — gibt : das eine ist das allgemeiner bekannte *peregre profectus*, das andere *orationis avolatio*; vgl. LAMPE: A Patristic Greek Lexicon. Oxford 1961—1968. s. v. ἐκδημία b: «in prayer, flight of mind to God».

<sup>47</sup> Hier endet in *M* das c. 20., und mit *Incitant* beginnt das c. 21., dessen letztes Wort in *Christum* ist. Das c. 22. beginnt mit *Cognoscit* und geht bis: *que sunt in ipsis*. Von da an stimmt die Numerierung wieder überein.

<sup>48</sup> Im Griechischen : τὰ ὑπ' αὐτοῦ γεγονότα. Wieder kann man beobachten, wie ungeschickt Cerbanus vorgeht, indem er fortwährend auf der «genauen», d. h. slavischen Wiedergabe einer praepositio besteht. (s. Anm. 27 !)

<sup>49</sup> Es ist die lateinische Entsprechung von ἀνπόστατος. Die erklärende Glosse kam in *M* noch zwischen die Zeilen, aber das *non* fiel weg ; in *A* und *R* dagegen wird die Glosse richtig, aber im Äußeren vom Texte nicht gesondert zitiert. Man kann annehmen, daß ihre gemeinsame Quelle diese Wörter noch in der richtigen Form und an der entsprechenden Stelle enthielt.

<sup>50</sup> In *M* endet c. 27 mit *ex toto contrarium*, *Creature* ist schon der Beginn von c. 28. Die Übereinstimmung der Numerierung ergibt sich durch das Verschmelzen der capita 31—32 aufs neue.

<sup>51</sup> Dieses Wort ist an sich betrachtet natürlich noch schlechter als *speculatores*; aufgrund des griechischen διορατικώτεροι werde ich mich aber kaum täuschen, wenn ich annehme, daß Cerbanus *speculatiores* geschrieben hat, was in *M* verdorben ist, in *A* und *R* aber «verbessert» wurde.

dum) cogitationes ;<sup>52</sup> 58,1 parentes corporis (corporum) ; 58,3 illorum vitiosiores (viciosioribus) ; 64,1 concupiscit <aut ea> quae ; 64,3 subsequenter (subsecuntur) ; 64,4 quicumque melius <his> ; 66,3 inveniri (invenire) ; 66,4—5 instar pecorum (porcorum) ; 67,2 neque <nuda> scientia divinatorum ; 69,2 aenigmatibus, <et> idcirco multa (multam) indigemus in eis vacatione (vacationem), <ut> ; 70,6 aut (et) omnimoda ; 70,6 conversio (eversio) ; 71,2 est et (etiam) divinis ; 72,8 hoc, quod (quidem) ex nativitate ; 72,11 <hac> habitatione (habitudine) ;<sup>53</sup> 72,13 ad divina (ad divinum) ; 75,1 vana gloria (propter vanam gloriam) ; 75,6 vitium (vituperium) inferunt ; 78,4 Oportet autem (igitur) servare ; 78,5 circa quae (quam) habet vitium ; 81,2 in his <que sunt,> quaere, quod (quid) sit absconditum ; 81,3 plurimum (plurima) te latentia ; 85,6—7 impotentia [et] continentia ; 85,8 amicus mundi <preter propositum> ruinam ; 85,9 quidam autem <et>usi sunt ; 86,3 deliciis ferventes (fruentes) ; 91,9 honorare (prehonorare) eum ; 92,4 vult <sive> obsequi, sive resistere ; 94,1 aliquando <quidem> ipse Deus ; 95,3—4 semper [scilicet] servare ; 97,4 Eum autem (enim) contemptans ; 99,3 universalia <consideravit> et Providentiae — *IV.* 2,5 nulla materia perexistit (preexistit) ; 4,1 conditur (conditor) ; 4,1—2 praeesistere (preexistentem) scientiam ; 4,2—3 Absurdum <autem> est ; 5,4 incomprehensibilia [sunt] hominibus ; 6,1 simul insistere (existere) ;<sup>54</sup> 6,3—4 simul existere possint (possunt) ;<sup>55</sup> 6,7—8 non [solum] qualitatum, sed [et] substantiarum ;<sup>56</sup> 10,2 virtutem . . . susceptivam (virtutes . . . susceptivas) ; 21,1—2 non videre vel non videri (invidere vel invideri) ;<sup>57</sup> 21,4—5 passus sis, <et> propter hoc ; 22,1 Contingit (Contigit) tibi ; 27,5 in eandem <salutarem> caritatem ; 29,2—3 tua [sed] argutione ; 30,1 sed tunc (tamen) tu ; 30,6 Christum ; <et> qui hanc ; 31,1 Ne sicut grata (gratos) aestimes verba tibi ferentia (ferentes) tristitiam . . . operantia ;<sup>58</sup> 32,3 caritativa <vade,> argue ; 34,2—3 velut (vel) ad alium ; 34,3 et post <hec> audieris ; 40,1 in Deum [et] in divinam ; 41,1 Cum (Eum) qui ; 42,2 et <cum> eum, qui ; 44,3 rationali quidem [ingenio] animae ; 47,4 fides <autem> in ; 48,2 Quae (Et) repellit ; 48,3 aut oratione, aut separatione (spatiatione) ;<sup>59</sup> 49,2 mulierem <quidem> tunc ; 50,1—2 mulieri <et> opibus ; 55,6—7 sed (sine) <quibus> qui dicit se diligere Deum, et (aut) [hinc] regnum ; 55,8 <hic> intrabit ; 56,3 splendor <sancte> scientiae ; 58,1 Quid aversis scientia (Via versus scien-

<sup>52</sup> Der Abschreiber des Textes von *A* und *R* hat wahrscheinlich den doppelten Akkusativ nicht verstanden und deshalb bewußt den Text verbessert.

<sup>53</sup> Im Griechischen: τῆς τοιαύτης σχέσεως.

<sup>54</sup> Im Griechischen: συνυπαρχειν.

<sup>55</sup> So in *A* und auch in *R*<sup>2</sup>.

<sup>56</sup> In *A* ebenfalls so.

<sup>57</sup> Im Griechischen: τὸ φθονεῖν ἢ φθονεῖσθαι.

<sup>58</sup> In *A* und *R* ebenfalls so ; es war überflüssig vom Herausgeber, daran zu ändern, da ja das Griechische — Μὴ ὡς εὐνοοῦντας λογιζομαι τοὺς λόγους σοι φέροντας λύπην ἐν σοὶ . . . ἐργασομένους — diese Übersetzung bestätigen kann.

<sup>59</sup> Auch das *spatiatione* (!) in *A* zeigt, daß die Variante *spatiatione* die ursprüngliche ist, und sich so, glaube ich, ohne jede Schwierigkeit mit *μετεωρισμός* identifizieren läßt.

tiam);<sup>60</sup> 58,2 nullis (nullus) videbit <dominum>; 60,4—5 mentem sano statu (sine fastu)<sup>61</sup> perficit; 64,2 longanimis est, [et] benignus est; 65,3 et lascivit [et] tristatur; 66,5 ventris [et] fornicari; 69,2—3 propter negligentiam operationem (operationis) mandatorum [Dei];<sup>62</sup> 71,3—4 Nunc autem <agrum> dimittis; 73,4—5 cor mandavit, numeravit (nominavit) Dominus;<sup>63</sup> 74,3—4 suadet [et] res; 77,11 ut [non] possimus; 83,3 odisti, <hominem odisti> et; 83,4 verbo facit (fecit); 84,2—3 secundum qualemcumque <modum vel propter qualemcumque> rem; 87,2 hominem (homines) oderimus; 88,4 sicut et <illam, et homines certificare, sicut et> de ea; 90,3 convicia patitur, <benedicit, cum persecutionem patitur,> sustinet; 92,1—2 propter ventum (superventum) temptationis delictum <fratris> praeterspicere; 94,1 <in> tempore prosperitatis; 94,2 vix <etiam> unum invenies; 95,5—6 inimici <omnes> adversum nos; 96,1—2 aut dispensationis (dispensativus)<sup>64</sup> quidem; 96,7 secundum aversionem (aversionem); 98,1 Amici <quidem> Christi; 100,5—6 Qui igitur possedit (possedit) caritatem, Deum possedit (possedit)<sup>65</sup> — *Insgesamt 245 Varianten.*

b)

*Praefatio*: 2 aequinumeris (eque numeris); 7—8 eligerem (diligere[m]); 13 quae [scripta] sunt — *I.* 2,1 parit <carientia viciorum> impassibilitas; 7,2 creavit eum (eam); 16,3 Qui vero (ergo); 20,1 in concupiscentia[m]; 23,2 eiusmodi (huiusmodi); 25,2 sicut (secundum) opera sua; 36,1 Ἀπάθεια (id est viciorum carientia vel impassibilitas. Ἀπαθηα);<sup>66</sup> 36,1 secundum quem (quam); 41,3 Paulus (apostolus); 42,2 ieiunans [et] vigilans; 43,1 et hoc <et> adipisci; 43,4 hoc natura (nature) bonum; 45,1 Macera (Lacera); 45,2—3 sanctificatio sobrietatis<sup>67</sup> [requiescet] in te; 47,4 Abrahae verba, quae (qui); 48,2 per huius (has) cogitationes; 48,6 in ea[m]; 53,3 vade reconciliare (reconciliari); 56,2 eius (ipsius); 57,1 Si [is], qui (quis); 61,4 maxima (maxime) possessione; 62,2 in dextra[m] maxilla[m]; 63,4 bello, quod est [ad] res, id quod [est] ad memorias;<sup>68</sup> 67,1—2 irascibile[m] partem . . . concupiscibile[m] . . . rationale[m]; 68,2 praeter

<sup>60</sup> TERECESSYS Verbesserungsversuch wird durch den in *M* bewahrten ursprünglichen und richtigen Text gänzlich bestätigt.

<sup>61</sup> Griechisch: ἄνθρωπον.

<sup>62</sup> Die Variante von *A*: operationis, sowie das im Griechischen zu lesende τῆς τῶν ἐπιτολῶν ἐργασίας zeigen ebenfalls die Ursprünglichkeit von *M*.

<sup>63</sup> Im Gegensatz zu den Versuchen in *A* und *R* (und nehmen wir dazu noch das mandavit in *R*) kann nur das nominavit in *M* richtig sein: ὀνομάζει!

<sup>64</sup> Im Griechischen: ἡ μὲν οἰκονομική.

<sup>65</sup> Es sieht aus, als seien die Flexions-*i* in *e* verbessert worden: κτησόμενος wird durch das Imperf. Präs. tatsächlich besser wiedergegeben.

<sup>66</sup> Diese Erklärung ist in der Handschrift so angebracht, als gehöre sie noch zum Schluß des c. 35.

<sup>67</sup> In *M* sind diese beiden Wörter in der umgekehrten Reihenfolge geschrieben, danach wurde die Reihenfolge durch darüber geschriebene Buchstaben *a* und *b* wieder ausgetauscht.

<sup>68</sup> Wieder die Übersetzung von πρὸς + Akk. (vgl. Anm. 27)!

(propter) rationem ;<sup>69</sup> 71,3 aequaliter diligit (diligens) ; 73,2—3 <an> angustia ? <an> persecutio ? . . . <an> gladius ? ; 74,3 tristitia [est] mihi multa ; 84,11—12 sed [etiam] in opibus [est] bona ; 99,3 circa haec (hoc) — II. 3,2 separatam illis (illam *darüber* : vel illis) vacare ; 3,3 solvit eam (eum) ; 5,5 oportet <et> orare ; 6,10 in illa (illam)<sup>70</sup> . . . operatur ; 12,1 permissionem (promissionem) ; 14,3 solus autem (aut) huius ;<sup>71</sup> 14,6 ad eum (eam) revolare ; 18,1 eiecerint [a] sobrietate ; 20,5 quando vero spirit<u>ali contemplationi vacantem <invenerint>, tunc ; 29,4 Aut (an) ; 32,7 deliberatio (deliberatione) ; 33,1 moventia (monentia) ; 34,4 dicente : <quia> Petitis ; 35,3 oratio [et] psalmodia ; 40,1 In vitiorum <quando non operantur vicia> cessatione ; 41,2 eius <scilicet peccati> interemptio ; 41,6 cum <hoc> mundo ; 45,3 aliis <autem> ad ; 45,4 super (sancto) Iob ; 46,6 reputat (repetat) ; 51,4 ibi erit (est) ; 52,4 divinas (divicias) proprietates ; 53,1 dicit <sancta> Scriptura ; 67,9 potentiae (potentiam) ; 68,3—4 [et cupidi . . . qui eum contristavit] ; 76,4 ignorantia [et] oblivio, [et] memoria, dilectio [et] odium ; 77,1 scientia natura (nature) ; 84,8 cogitatione (cogitationem) ad furandum ; 84,14 similiter habetur (habebitur) : et in ; 85,7 in propinquante (in propinquitate) daemone ;<sup>72</sup> 85,11 praesente <gementis> animae ; 87,4 contristaverunt <eum> ;<sup>73</sup> 90,5 ad omnes (eos *darüber* : vel omnes) certant ; 91,3 aut (autem)<sup>74</sup> per — III. 2,1 Mensa hic (igitur) significat ; 2,3 unguat (impinguat) ; 5,1 Malum quod est (quidem)<sup>75</sup> in daemonibus ; 11,1 caritas [et] sobrietas [et] contemplatio ; 20,3 caecutire (cecare) ad spirit<u>alem ; 20,12 materialium (materialium) amor ; 25,7 deliberativae vero (quidem) aptitudini ; 30,4 aeris ignis, aquae (aqua) ; 30,6 specie tantum (tamen) habent ; 35,4 intellectuum qui (que) sunt ; 42,1 res, [et] aliud ; 48,5—6 non et (ad) laborem ; 51,5 oculus meus (tuus) [in] inimicis meis (inimicos meos) ; 51,5—6 malignantibus audiet (malignanter audit) ; 54,1 Non est horrendum ac (neque) expavendum (expavescendum) ; 55,4 homo unde fit (unde sit homo) ; 56,7—8 quae odii, [et quae] acediae, [et] invidiae ; 56,8 et reliqua (relique) ; 58,1 exhibent <etiam> eis ; 58,7—8 non sic suae (sui) . . . verae (veri) sunt et bonae (boni) ; 63,1 delectatione (delectationem) ; 69,1 Per fidem <enim> ambulamus ; 72,7 carnis <et> vitiis ; 74,7 peccatum habuit (habuerit) ; 75,2 eiusmodi (huiusmodi) ; 75,7 habebat (habet) in intentione ; 81,3 scientiae (conscientie) ;<sup>75</sup> 83,1 generativae (generativa) ;<sup>76</sup> 84,3

<sup>69</sup> Im Griechischen : *παράλογος* — Die Variante von *M* ist das Ergebnis von Verschreiben bzw. des falschen Auflörens einer Abkürzung.

<sup>70</sup> Auf Rasur geschrieben.

<sup>71</sup> Anstatt *harum* steht auch in *M* *huius*, wie in *A* und *R*.

<sup>72</sup> Im Griechischen : *ἐν τῷ πλησιάζοντι δαίμονι*.

<sup>73</sup> *A* ebenfalls so.

<sup>74</sup> Spuren einer Tilgung.

<sup>75a</sup> Spuren einer Tilgung.

<sup>75</sup> Im Griechischen finden wir die folgenden zwei Varianten : *τὴν σὺν γνώσῳ* bzw. *τῇ σῇ γνώσει*. Die erste hat keinen Sinn ; es läßt sich allerdings vorstellen, daß vor dem Übersetzer wirklich *τὴν συγγνώσῳ* oder *τῇ συγγνώσει* stand, das wird er danach in *conscientia* übersetzt haben, obwohl das griechische Wort keine solche Bedeutung hat.

<sup>76</sup> In *A* auch : *generativa*!

in virtutum exercitationibus (executionibus *darüber*: vel excitationibus);<sup>77</sup> 91,1—2 calamitatem [enim] arbitratur (arbiträtur); 92,3 angeli et daemonis (demones) — *IV.* 5,2 quare recenter <recreentur>, ne quaeras; 5,5 depelleret (depellit); 6,2 quod impossibile est. (quod est impossibile) <Reddicio cause.> Quomodo enim;<sup>78</sup> 8,1 <in> simplici et <in> immensa; 16,2 qui (que) in tempore; 18,2 in eos, qui (que) se contristaverunt; 22,2 Vincas (Vincens); 23,2 qui . . . gloriationem perseverantiae operitur (operatur);<sup>79</sup> 24,5 misisti, <dominum> Iesum; 25,2 <in> hominibus; 31,3 averseris (adverseris); 32,3 perurgeas (pugas);<sup>80</sup> 38,1 cum spirit<u>alibus <fratribus>; 44,6 carneo (carni)<sup>81</sup> vero victum; 54,4 nec sic quidem (siquidem *darüber*: vel siquid) contemnas;<sup>82</sup> 55,3 cum blasphemarent [eum], longanimis;<sup>83</sup> 61,4 ab his, qui <non> habent;<sup>84</sup> 62,2 qui<per> per spinas; 67,10 propitium <que> reddamus; 71,4—5 nihil aliud invenitur (invenis); 77,1—2 in fidem sanctae Trinitatis adorandae (in fidem super sancte et adorande et consubstantialis trinitatis); 77,5 de resurrectione <visibilis mundi, aut de resurrectione> ex mortuis;<sup>85</sup> 81,3 haec aut (autem) ei contingentia; 82,2 nondum hoc (hec) potes; 84,3 Et hoc (hec) ubique; 85,2 nullus debet (deberet); 86,1 animam (liberat); 89,1—2 tanto et Deus certificat (tante certificat deus); 98,5 invicem . . . collidantur (colligantur) — *Insgesamt 127 Varianten.*

Die ersten zwei Gruppen der Varianten ergeben die Lehre, daß — soweit es sich feststellen läßt — der Text der Cerbanus-Übersetzung das griechische Original, und zwar die Form desselben, die wir auch heute kennen, an sehr vielen Stellen genauer wiedergab als angenommen wurde. Die dem Griechischen näher stehenden Textveränderungen sind nämlich ganz sicher authentisch und keine spontanen, bei der Abschrift zustande gekommenen Modifikationen; während man bei einer dem Griechischen ferner stehenden Textveränderung immer mit Recht die bewußte oder eigenmächtig gestaltende Rolle des Kopisten annehmen kann. Ein ansehnlicher Teil der zur ersten Gruppe gehörenden Varianten hat solche kleineren und größeren Textteile bewahrt, die in *A* und *B*

<sup>77</sup> Die Varianten von *M* sind ohne Sinn; hier geben sie wahrscheinlich nicht verschiedene Möglichkeiten zur Übersetzung des griechischen Ausdrucks *ἐπι κατορθώμασιν*, sondern der mit den Schwierigkeiten des Herauslesens ringende Scriptor wog ab, was in der abzuschreibenden Handschrift stehen kann. Ich habe den Verdacht, daß dort *exercitationibus* oder *executionibus* stand.

<sup>78</sup> Das ist eine Erklärung oder ein Hinweis, offensichtlich aber *keine Übersetzung*.

<sup>79</sup> Im Griechischen: *λαμβάνων*.

<sup>80</sup> Der dritte Buchstabe ist verbessert, ursprünglich war es vielleicht ein *r*.

<sup>81</sup> Unter und nach dem letzten Buchstaben ist die Spur je eines getilgten Buchstabens zu sehen. Im Griechischen: *σαρκίω*.

<sup>82</sup> Im Griechischen: *μηδὲ οὕτω*.

<sup>83</sup> In *A* ebenfalls so.

<sup>84</sup> In *B* ebenfalls so.

<sup>85</sup> Dieser Einschub ist zusammen mit seiner Fortsetzung bis zum Wort *Nonne* auf Rasur geschrieben worden; die in dem Einschub vorkommenden Silben *aut de re* hat man nachträglich dort angebracht.

infolge unaufmerksamen Abschreibens fehlen. Ein anderer Teil bewahrte auf dem Gebiet der ebenfalls variablen Wortendungen die ursprüngliche Form. Solche Varianten, die die Sanierung des völlig entstellten Textes ermöglichen, sind verhältnismäßig selten.

Die Varianten der zweiten Gruppe gilt es schon ein wenig vorsichtiger zu beurteilen. Wir sahen nämlich, daß diese in mehr als einem Falle der Lesung des Kodexes *A* oder *R* gleich sind — ja manchmal sogar in Übereinstimmung mit beiden in Opposition zur Konjektur des Herausgebers stehen. In diesem Falle ist es nicht ausgeschlossen, daß der richtige Text von ihnen bewahrt wird: d. h. die ursprünglichen Worte des Cerbanus — unabhängig davon, ob sie das griechische Original treu oder mit Mißverständnissen und Ungenauigkeiten behaftet wiedergaben. Bei der Erwähnung des griechischen Originals weise ich erneut darauf hin, daß dieses wahrscheinlich vom heute bekannten in vielem abwich, vielleicht verdorben oder schwer lesbar gewesen ist. Die Varianten der Gruppe b) sind also auf keinen Fall in dem Sinne als «schlechter» anzusehen, in welchem Sinne denen der Gruppe a) mit Recht die Bewertung «besser» zukommt. — Schauen wir uns danach die «neutralen» Gruppen an :

c)

*I.* 1,4 affectionem (affectationem) ; 3,2 abstinet <se> ; 3,5 affectione (affectatione) ; 10,2 neque se nec (neque) quicquam ; 39,1—2 templum Domini, templum Domini, [templum Domini] <etc.> (?) ; 46,2 afflabitur . . . <a> vanae gloriae spiritu ;<sup>86</sup> 51,1 irrationabili (irrationali) ; 54,1 [per] omnia dona charismata (carismatum) ;<sup>87</sup> 55,2 contristatur . . . hinc (super hoc) quod ; 56,3 impius (iniquus) ; 62,3 tecum [in] iudicio ; 62,6 atque (ac) utrosque ; 73,8 creatura alia (aliqua) ;<sup>88</sup> 74,7 reliqui (ceteri) ; 80,1 et quae deinde (et cetera) ; 81,1 hic quidem qui (est) ex ; 82,3 ut (sicut) dictum est ; 84,8 augmentiva (augmentativa) ; 91,2—3 impassibilem permanere, id est : sine vitio. Nam (impassibile, sine vicio permanere, eo quod) ;<sup>89</sup> 97,2 vel (aut) invisibilium — *II.* 3,3 suadens (persuadens) ; 5,1 ad . . . liberandam (liberandum) ; 6,6 utpote eam (ea), quae ;<sup>90</sup> 6,9 neque semetipsam, nec (neque) quippiam ; 7,4 abicit a (de) seipso ; 14,8 efficit (perficit) ; 14,9 probabiliores et (ac) ; 17,6 similiter et <in> intellectibus ; 21,4 Episcopi vero (autem) ; 21,5 perficit notitia (notitiam) ;<sup>91</sup> 26,5 Theologica

<sup>86</sup> Im Griechischen : ὑπὸ τοῦ . . . πνεύματος. — Vgl. die in der Gruppe a) aus dem c. 21. zitierten Varianten und die Anm. 48.

<sup>87</sup> Im Griechischen : πάντα τὰ χαρίσματα, also das *per* hätte hier nichts zu suchen. Da aber die Lösung in *M* auch nicht ganz gut ist, habe ich diese Variante in diese Gruppe eingereiht.

<sup>88</sup> Die beiden Varianten würden, sich einander ergänzend, den richtigen Text ergeben : aliqua creatura alia = τις κτίσις ἕτέρα.

<sup>89</sup> Im Griechischen : μείζον . . . τὸ . . . ἀπαθῆ διαμείναι. Διότι . . .

<sup>90</sup> Als Teil eines verdorbenen, nicht verstandenen Satzes ; beide Varianten sind schlecht.

<sup>91</sup> Das Substantiv *notitiae* ist die Verbesserung des Herausgebers.



autem (vero) gratia; 27,2 neque aliuscuiusque (alius cuiusquam) eorum; 29,3 Tritheitae (trideicole); 29,13 divisive autem (sed divisive); 35,2 rursus (rursum); 38,7 correxerit (correxit); 40,2 abscinduntur (absciduntur); 49,6 spiritalis (spiritualis); 50,2 rursus (rursum); 66,2 illationibus (illationibus *darüber*: vel illusionibus);<sup>92</sup> 68,3 cenodoxi (cenodoxi *darüber*: id est vane glorie dediti); 75,6 contigerint (contigerunt); 76,2 alia vero (autem) rerum; 76,7 Eorum vero (autem), quae; 84,10 furandi <et> cubiculi;<sup>93</sup> 84,16 etiam (et) vitiosae sunt; 85,6 rursus (rursum); 86,1—4 spiritaliter (spiritualiter); 97,2 sub aspectum (visum) ducit — III. 5,3 Irrationabilitas (Irrationalitas); 8,1 irrationabilis (irrationalis); 11,2 augmentiva (augmentativa); 15,2 erga illum (eum) tristitia; 20,8 irrationabile (irrationale); 25,16 natura rationalis (*darüber*: mens); 26,3 natura dividitur <hoc potest referri ad utrumque> iterum;<sup>94</sup> 28,1 consistere (existere) Deo;<sup>95</sup> 28,5 non habere quiddam (quid) contrarium; 32,1 augmentiva (augmentativa); 32,2—3 rationalis (rationabilis); 33,6 quidem (quid) altius; 43,3 spiritalem (spirituallem); 44,1 spiritalis (spiritualis); 48,4 ut in ipsum (eum); 50,3 praehonorare ipsum (illum); 56,8 Haec vero (igitur); 57,3 Qui hanc excidit (abscidit);<sup>96</sup> 59,1 ignobiliorum (ignominiosorum *darüber*: vel ignobilium); 66,6 assimilati sunt Sauli (saul); 82,2—3 per diversas illationes (actiones);<sup>97</sup> 95,3 sine perturbatione (turbatione); 97,2 hoc spiritaliter (hec spiritualiter);<sup>98</sup> 99,4 contentivam (continentivam) — IV. 1,2 intransmi<g>rabile (intransmeabile); 2,3 quomodo aut (vel) unde; 15,4 spiritallem (spirituallem); 19,3 ne (ut non) a mandato;<sup>99</sup> 51,3—4 qui intus est monachi (*darüber*: vel -chus);<sup>100</sup> 64,1 spiritali (spirituali); 66,5 et caetera (reliqua); 73,1 Vendite quae possidetis (habetis); 77,10 emundamus nosmetipsos (nos ipsos); 79,3 sine perturbatione (turbatione);<sup>101</sup> 85,4—5 non obnoxii efficiamur praevaricationi) mandatorum et verbi Dei abusione (abusioni) expositionis; 92,3

<sup>92</sup> Es läßt sich schwer entscheiden, ob dies auf eine andere mögliche Übersetzung des *ἐπιφορῶν* hinweist, oder nur die Schwierigkeiten des Kopisten beim Lesen deutlich macht.

<sup>93</sup> Als Teil eines verdorbenen, nicht verstandenen Satzes.

<sup>94</sup> Unterstreichung in gebrochener Linie zeigt Tilgung an.

<sup>95</sup> Keines entspricht dem *συντάχων* für sich. In IV, 6, 1 enthalten A und R *simul insistere*, M *simul existere*, und in der 3. Zeile desselben Kapitels geben alle Handschriften *simul existere* als Übersetzung von *συντάχων*.

<sup>96</sup> In R<sup>2</sup> ist über die Silbe *ex* ein *ab* geschrieben; im Griechischen: *ὁ . . . ἐκκόπας*.

<sup>97</sup> Im Griechischen: *ἐπιφορῶν*.

<sup>98</sup> M hat mit der Identifizierung von *ταῦτα* = *hec* anscheinend eine gute Lösung gefunden. Nur daß das Pronomen auf das Substantiv *νοήματα* hinweist, und das ist: *intellectus*. Die richtige Pronominalform wäre also *hos* gewesen.

<sup>99</sup> M bewahrt aber die Erinnerung an die Übersetzung von *ἴνα μή* besser.

<sup>100</sup> Höchst lehrreiches Beispiel in bezug auf die Übersetzungsmethode des Cerbanus. Das Griechische schreibt: *ὅπερ ἐστὶ σημεῖον τοῦ ἐνδον μοναχοῦ*. Einerseits löste er dies in einen Relativsatz auf: *signum eius, qui* . . . , andererseits bewahrte er aber den auf das ursprüngliche Besitzverhältnis hinweisenden Genitiv auch im Substantiv; und erst als er die Sinnlosigkeit des so zustande gekommenen Satzes erkannt hat, wagte er auch eine verständlichere, lateinischere Alternative zu empfehlen.

<sup>101</sup> A auch so.

cum esse videtur (videatur); 96,5—6 ad disciplinam spiritalem (spiritualem), sicut (ut) in Apostolo; 98,4 continuitatem caritatis observant (conservant) — *Insgesamt 87 Varianten.*

d)

*Praefatio*: 3 dignum vestra (v. d.);<sup>102</sup> 7 negotium contendebat (c. n.) — *I.* 1,3 est autem (a. e.); 3,4 spem in Deo (i. d. s.);<sup>103</sup> 7,3—4 serviunt idolis (i. s.); 12,3—4 veniens suae humilitatis (s. v. h.); 12,5 quia homo cum sim (quia c. h. s.); 16,4 Deum diligere (d. deum); 24,3 opus est (e. o.); 25,4 in saeculo isto (in i. s.); 29,3 in regionem odii constituent (in r. c. o.); 61,2 oderunt vos (v. o.); 66,1 sunt irascibilis partis animae vitia (i. p. a. v. s.); 70,1 perfectam habet caritatem (h. p. c.); 71,8 ad omnes homines aequaliter (equ. ad o. h.); 71,11—12 sive gloria sive supplicio semetipsum (semet. sive g. sive s.); 74,5 qui sunt cognati mei (qui s. *mih*i cognati); 79,1 animae partem (p. a.); 95,2—3 iustitiae Sol mundaementi (s. i. menti m.) — *II.* 1,4 mentem habet affixam (h. m. a.); 5,3 ei succedant (s. ei); 7,1 prorsus et sustentat (et p. s.); 14,2—3 cogitationes ei submittit (ei c. s.); 14,6—7 proficui hinc (h. p.); 14,7—8 et certiores potius (et p. c.); 31,11 peccati statuerunt (s. p.); 33,1 Tria sunt vero (T. v. s.); 42,3—4 iudiciorum Dei absinthium (d. i. a.); 50,5 nati sunt apti (s. a. n.); 53,3 in mundo sunt (s. in m.); 55,2 quod et dicebat (qu. d. et); 66,1 futurum effugere iudicium (e. f. i.); 69,3 vitia immundi daemones (d. i. v.); 72,1—2 secundum mentem, quam secundum operationem peccare (sec. m. p., qu. sec. o.); 77,5 his commode utuntur (c. h. u.) — *III.* 5,7 natura sunt mali (s. n. m.); 10,2 Deum quis (qu. d.); 12,1 habet servum corpus (h. c. s.); 19,3 quo opus est (qu. e. o.); 22,1 Deus semetipsum quidem (D. qu. s.); 42,1 igitur est (e. i.); 48,3 volumus agere bonum (a. v. b.); 64,2 quae sub ventre sunt (qu. sunt s. v.); 67,3—4 nunc existit et existimationibus (n. et e. existit); 70,5—6 scientiae paulatim obtenebratio (p. s. o.); 85,3 ostentationes sunt: divitiae (o. d. s.); 86,3 a Deo datis in usum (in u. d. datis); 87,1 continua oratio (o. c.); 90,5 et invitans commorare (i. et c.) — *IV.* 7,2 secundum quiddam vero (s. v. qu.); 17,3—4 qui erant dispersi (qu. d. e.); 18,1 est patiens (p. e.); 19,1 te separat (s. te); 22,1 te in odium (i. o. t.); 24,3—4 Haec est autem (H. a. e.); 25,2 alia via salutis (a. s. v.); 27,1 laudabas heri (h. l.); 27,4 in te est (e. i. t.); 28,3—4 utere in colloquio (i. c. u.); 36,5 In his duobus (I. d. h.); 38,3 cum quibus vivis (quibuscum v.); 40,3 bona de eo cogitare (b. c. d. eo); 51,1—2 ab omnimodis immutatus sit (ab o. s. i.); 55,5 Haec autem sunt tria (H. a. t. s.); 57,3 tibi viam (v. t.); erunt vobis (v. e.); 77,3 docuit te (t. d.); 86,3 eam praesentat (p. e.); 87,1 mundi res (r. m.); 90,1 est Deus (d. e.); 95,3

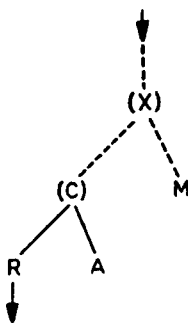
<sup>102</sup> Die Varianten von *M* gebe ich hier nach Möglichkeit abgekürzt mit ihren Anfangsbuchstaben wieder.

<sup>103</sup> *A* ebenso. Die Wortfolge von *A* und *M* stimmt auch an den folgenden Stellen überein: *I*, 74,5; 79,1; *III*, 85,3; 87,1; *IV*, 24,3—4; 27,4; 28,3—4 und 90,1.

ipse nos custodit (n. i. c.); 97,4 et divinorum mandatorum (m. e. d.); 100,3 magistram caritatis (c. m.) — *Insgesamt 73 Varianten.*

Unter den Varianten der Gruppe c) verdienen nur jene besondere Beachtung, von denen sich fast mit Gewißheit behaupten läßt, daß sie keine Abschreibfehler darstellen, sondern einer bewußten und konsequenten Absicht des Verbesserns und Abschleifens entspringen. Hierher gehören die Wortpaare *affectio* — *affectatio*, *augmentivus* — *augmentativus* usw. sowie die auch in ihrer Form gut voneinander zu unterscheidenden Varianten — wie z. B. *eo quod* — *nam*, *consistere* — *existere*, *cetera* — *reliqua* usw. Sie verdienen Beachtung, aber ich finde keine ausreichende Erklärung für sie, vor allem keine solche, zu der sich als Ausgangspunkt der griechische Text verwenden ließe.

Auffallend dagegen ist, daß auch in den Gruppen c) und d) mehrere solche Varianten vorkommen, die im *A*- und *M*-Kodex gleich sind. Diese Tatsache hat große Bedeutung vom Gesichtspunkt der Handschriften-Tradierung. M. Zalán hat aus dem Vergleich des sich in der Admonter und Reuner Handschrift befindlichen Textes der Ioannes Damaskenos-Übersetzung die Schlußfolgerung gezogen, daß sie zwar auf ein gemeinsames Exemplar zurückzuführende, aber voneinander unabhängige Abschriften darstellen.<sup>104</sup> Wenn wir aber nun aufgrund der Maximus-Übersetzung — hauptsächlich der Varianten des *M*-Kodexes — versuchen, die handschriftliche Abstammung festzustellen, dann sehen wir die Frage einigermaßen komplizierter. Wie die Auswertung der Varianten von Gruppe a) und b) gezeigt hat, *steht der Text von M dem Original der Cerbanus-Übersetzung näher als der Text von A und R*; da er jedoch an etlichen Stellen mit *A* übereinstimmt, schließe ich daraus, daß *C* vom Verfertiger von *R* freier behandelt wurde, und sich der scriptor von *A* als genauerer Kopist erwies, während andererseits *C* und *M* ein gemeinsames Abschrift-Exemplar: *X* hatten. Das Stemma wäre demnach so zu rekonstruieren:



Eine wesentliche Frage habe ich noch nicht berührt: Die im Widmungsschreiben des Cerbanus zu findenden sehr wesentlichen und lehrreichen Abwei-

<sup>104</sup> M. ZALÁN: a. W. 57.

chungen. Es sind die folgenden: 8 Martini (maximi); 9 [cui praesidetis]<sup>105</sup>; 12 perfecta [caritas]; 14 vos (nos); 18 sed (verum); 19 incogitabilis (inestimabilis); 19—20 velut illa duo minuta plus multis talentis Deo famosa (v. i. deo plus multis talentis duo fam. minuta); 26 praedictum <verbi> videlicet; 27 tanto (tanta) sapientia; 28 superor (superior); 30—31 auxilium [ad] alleviationem (allevationem).

Es ist zu sehen, daß während wir einerseits den Text von *M* unzweifelhaft als originaler und besser als den der anderen bekannten Handschriften betrachten können, uns an den entscheidendsten Stellen der Widmung die Originalität im Stich läßt: Ausgerechnet vom Abt des Klosters St. Martin weiß sie nichts — anstelle dessen spricht sie von der St. Maximos-Gemeinde. Demjenigen also, der die auch im *M*-Kodex erhaltene Variante des Textes niedergeschrieben hat, war nichts von den Umständen, unter denen die Übersetzung zustande gekommen ist, bekannt. Er hielt den Ausdruck *sancti Martini, cui praesidetis, collegium* für fehlerhaft und benutzte — im übrigen ziemlich logisch — den Namen vom Verfasser des Originalwerkes, Maximos, als Titulus des ihm unbekanntes Klosters. *Diese Abschrift ist also unbedingt an einem von Ungarn — Pannonhalma — entfernt liegenden Ort entstanden; durch ihr besonderes Verhältnis zum «Urexemplar» kommt ihr aber trotzdem eine bedeutende Stelle und Rolle bei der Untersuchung der Cerbanus-Übersetzung (oder Übersetzungen) zu.*

## II

Wie schon erwähnt, muß man bei der Beurteilung der Übersetzungstätigkeit von Cerbanus und der als Ergebnis derselben zustandegewordenen Übersetzung mit zwei Unsicherheitsfaktoren rechnen: der eine ergibt sich daraus, daß wir das Exemplar nicht kennen, das aus seiner Hand hervorgegangen ist (wenn es vielleicht auch gelang, ihm durch die oben erwähnten Tatsachen näher zu kommen), der zweite resultiert daher, daß wir außerdem nicht mit völliger Sicherheit wissen — und wahrscheinlich auch nicht erfahren werden —, welcher griechische Text und welche Hilfsmittel bei der Anfertigung der Übersetzung zur Verfügung standen. Und zum ersten, zum Problem der Erschließung des ursprünglichen lateinischen Textes, kommt noch ein Gesichtspunkt hinzu: die Kopisten der Klöster gingen häufig ziemlich willkürlich mit den abzuschreibenden Werken um,<sup>106</sup> wofür — wenn auch nur in gemäßigter Form und in beschränktem Maße — die oben verglichenen Handschriftentexte ebenfalls als Beispiel dienen können.

Ergibt sich daraus, daß man bis zum Auftauchen weiterer Handschriften nichts mehr über die Arbeit des Cerbanus erfahren wird? Im folgenden mache

<sup>105</sup> Fehlt auch in *R*

<sup>106</sup> Vgl. LECLERCQ: a. W. 109.

ich den Versuch an einigen zweifellos verdorbenen Stellen nachzuweisen, daß sie als Ergebnis von Abschreibfehlern zustande gekommen sind, und daß Cerbanus noch den richtigen Text zu Papier gebracht hat; an anderen Stellen aber, daß auch Cerbanus selbst den griechischen Text schon mißverstanden, falsch gelesen hat, oder aber eventuell der Abschreibfehler schon in der griechischen Handschriften-Überlieferung entstanden ist. — Wir gehen in der Reihenfolge des Textes vor.

*Praefatio* 4—6: der Verfasser, Maximus, weist die eventuelle Anerkennung mit der in den Widmungen üblichen Bescheidenheit zurück: Πλὴν γινωσκέτω ἢ σὴ ἀγινώσκῃ, ὅτι οὐδὲ ταῦτα εἰσὶ τῆς ἐμῆς γεωργίας διανοίας. In der gegenwärtigen Textfassung des Cerbanus erhielt dieser Satz eine recht sonderbare Übersetzung: *Verumtamen cognoscat sanctitas tua, quod neque istae meae sunt agriculturae meritis*. — Das Wort *agriculturae* kam zweifellos durch die Schuld des Übersetzers in unseren Satz, er hat nämlich das Wort *γεωργία* mit der Mehrzahl von *γεωργίων* ('der Ertrag, die Frucht, das Ergebnis von etwas') verwechselt. Das Wort *meritis* dagegen erscheint als Folge eines banalen Verschreibens anstelle von *mentis*.<sup>107</sup>

*Praefatio* 19: hier verursachte das fälschliche Zusammenschreiben der Wortgruppe ἄν τι Schwierigkeiten; im Original ist Ἴσως καὶ ἄν τι φανεῖη χρῆσιμον τῇ ψυχῇ . . . zu lesen, Cerbanus hat dies aller Wahrscheinlichkeit nach als ἀντι gelesen und seine Übersetzung auch dementsprechend verfaßt: *Fortassis autem apparebit e - c o n t r a utile quidem animae . . .*<sup>108</sup>

Drei im wesentlichen als Verfehlen der Endung zu erklärende Fehler finden wir am Anfang der I. Hecatontas. Im folgenden Satz des 5. Caput ist der Genetivus -ov am Wortende mit der Akkusativendung -ον vertauscht worden: *omnia quae sunt, per Deum (διὰ τοῦ θεοῦ) et propter Deum (διὰ τὸν θεόν) facta sunt, melior autem est eis Deus, quae propter eum (δι' αὐτοῦ) facta sunt*. Es ist offensichtlich, daß er an der dritten Stelle δι' αὐτόν gelesen hat, sei es deshalb, weil dies schon die Pásztoer Handschrift enthielt, oder aber weil das vorangehende διὰ τὸν θεόν seine Aufmerksamkeit in Anspruch nahm.<sup>109</sup>

In dem gleichen Kapitel findet man den Satz: *qui ergo dereliquit quod melius est et peioribus vacat*. Wenn auch die griechische Textausgabe die folgende Fassung enthält: ὁ καταλιμπάνων τὸν Θεὸν τὸν ἀσυνκρίτως κρείττονα, läßt sich doch vermuten, daß das vor Cerbanus in einer anderen, kürzeren Form lag, ungefähr so: ὁ καταλιμπάνων τὸ κρείττον . . .<sup>110</sup>

1,6: *Qui Dei caritati mentem habet affixam, omnia visibilia et ipsum corpus velut aliena contemnit* = . . . πάντων τῶν ὁρωμένων καὶ αὐτοῦ τοῦ σώματος ὡς ἀλλοτριῶν καταφρονεῖ. Wahrscheinlich hat unser Übersetzer an der fraglichen

<sup>107</sup> TEREBESSY: a. W. 79 zählt es zu den ungenauen Übersetzungen.

<sup>108</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>109</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>110</sup> TEREBESSY: a. W. 70 gibt nur den Ausfall der Wörter an.

Stelle anstatt des Singulars den Genetiv Plural gelesen (*ἄλλοτρίων*); daran wäre vom Gesichtspunkt der Grammatik nichts auszusetzen, lediglich die Aussage würde insofern verändert, daß nicht nur der «Körper als ein fremdes Etwas» das Objekt der Verachtung wäre, sondern mit ihm zusammen auch «die ganze wahrnehmbare Welt».<sup>111</sup>

I,72: *Perfecta enim caritas non solum hoc contemnit* ist als Zusammenfassung am Ende einer Aufzählung zu lesen. Der Grieche hat selbstverständlich das fragliche Pronomen im Plural geschrieben: . . . *οὐ μόνον τούτων καταφρονεῖ* —, anstelle dessen wird Cerbanus jedoch die Form *τούτου* gelesen haben. Andererseits kann auch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen werden, daß er es mit dem Plural *hec* wiedergab, und daß dies nur im Laufe des Abschreibens zu *hoc* verderben worden ist.<sup>112</sup>

I,86: *mens perfecte a vitiis liberata . . . in contemplationem eorum quae sunt inconvertibilem pergit* = . . . *ἐπὶ τὴν θεωρίαν τῶν ὄντων ἀμεταστρεπτὶ ὁδεύει*. — Ich glaube nicht, daß Cerbanus *inconvertibiliter* geschrieben hat — das wäre nämlich die Entsprechung des griechischen Wortes —, und daß dies nur der Abschreiber zur heutigen Form verderben hat. Näherliegend erscheint mir die Annahme, daß das Verderben bei der Abschrift des griechischen Textes zustandegekommen ist, und unser Übersetzer anstelle des obigen Adverbs schon *ἀμεταστρεπτὴν* gelesen hat.<sup>113</sup>

Die Entsprechung des Adverbs *πάντη* im 6. caput der IV. Hecatontas ist *prorsus*. Wenn Cerbanus dies so wiedergeben konnte, läßt sich mit Recht annehmen, daß an einer früheren Stelle, wo ihm die Übersetzung des Wortes nicht gelungen ist, der ihm vorliegende griechische Text verderben war. In der Übersetzung von *τοῦτο πάντη καταληπτὸν αὐτοῦ μόνον, ἢ ἀπειρία* (I,100) lesen wir nämlich: *hoc est omni incomprehensibile* (*comprehensibile M*): *eius solum immensitas*. — Zwar stimmt es, daß in der Tradierung des ganzen Satzes Schwierigkeiten auftraten (s. die in der Gruppe *a*) angeführten Varianten), und es infolgedessen sogar zweifelhaft sein kann, ob Cerbanus wenigstens das Wesen desselben verstanden hat —, ich halte es aber doch für wahrscheinlich, daß im Falle von *πάντη* das Griechische itazistisch verderben worden ist, und an die Stelle des Adverbs der Dativ *παντί* trat.<sup>114</sup>

An zwei Stellen finden wir eine falsche Übersetzung des Adjektivs *τρανής* bzw. des Adverbs *τρανότερον*: II,6: *καθαρός καὶ τρανὰς . . . ἐμφάσεις* = (sc. *mens*) *purus et amplas de eo* (sc. *Deo*) *accipit expressiones*, und IV,77: *τρανότερον ἤλιον . . . ὄραῖν* = *amplius sole rationes de his videre*. — In Hinsicht darauf, daß er *τρανότερον* in III, 33 richtig auslegte, (*disertius*), ist nicht anzunehmen, daß er von ihm an diesen anderen zwei Stellen nicht richtig über-

<sup>111</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>112</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>113</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>114</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

setzt worden wäre, wenn die ihm zur Verfügung stehende griechische Handschrift dieses Wort in der korrekten Form enthalten hätte. Ich glaube jedoch, daß an beiden Textstellen die dem Adjektiv *πρηνής* entsprechende Form zu lesen war. Diesem Adjektiv konnte nämlich — obwohl diese Bedeutung im allgemeinen nicht bekannt ist — ein sich auf den Wortschatz des Neuen Testaments stützendes Glossar, aufgrund von Act. I,18, wo das Wort einen gemeinsamen Bedeutungsinhalt mit *πρήθω* und *πρήσις*<sup>114a</sup> hat, unbedingt die Auslegung *tumidus* oder sogar *amplus* geben.

Der Itazismus bzw. seine Umkehrung, der Etazismus, brachte ein interessantes Paar des Textverderbens im griechischen Text zustande — wenigstens schließe ich darauf aus der Übersetzung des Cerbanus. Die Glieder des Wortpaares *κρίσις* — *χρησις* sind wahrscheinlich häufig, offensichtlich aus Gründen der Aussprache, vertauscht worden und infolge des Fehlens einer entsprechenden Korrektur hat sich dieser Fehler im Laufe der Abschriften immer weiter vererbt. — Für die korrekte Übersetzung von *κρίσις* lassen sich bei Cerbanus mehrere Beispiele anführen, so z. B. I,55., I,78., II,17., IV,77., wo er dieses Wort überall mit *iudicium* wiedergab. Und als Entsprechung für *χρησις* benutzte er in den Kapiteln II,15., II,1 und IV,91. *usus*. Vereinzelt finden wir aber auch Beispiele für den Fall des umgekehrten Wortgebrauchs, was sich mit der erwähnten, schon im Griechischen zustande gekommenen Wortvertauschung erklären läßt. II,17 : *rectus u s u s coitus intentione generandae prolis = ἡ ὀρθὴ κρίσις τῆς συνουσίας ὁ σκοπός ἐστὶ τῆς παιδοποιίας*. Für einen Irrtum des Kopisten war die Möglichkeit schon deshalb besonders gegeben, weil das Wort *χρησις* im vorhergehenden und auch im folgenden Satz auftritt ; auf diese Weise unterstützten die Wirkung von Attraktion und Etazismus einander. (Dieser Satz wirft auch noch andere Probleme auf, die sich aber nicht so eindeutig lösen lassen : ist es möglich, daß *intentione* ursprünglich *intentio est* war?)<sup>115</sup> — Und ein Beispiel für das gegenteilige Verfehlen aus II,82 : *ἡ ἐσφαλμένη χρησις τῶν νοημάτων = aberrans i u d i c i u m intellectuum*, wo also anstelle von *χρησις* ein *κρίσις* stehen mußte, was deshalb besonders auffallend ist, weil das darauffolgende Wort *παράχρησις* hätte hinweisend wirken müssen.<sup>116</sup>

Zweimal, in II,19 und IV,28, übersetzte er das Adverb *λεληθότως* falsch mit dem Wort *contingenter* (II,19 *A* und *R* : *continget*). Es wäre möglich, daß nur Cerbanus dieses Wort mit dem Verb *λαγχάνω* in Verbindung brachte, aber es ist auch nicht ausgeschlossen, daß schon im griechischen Text an beiden Stellen *λελαχότως* gestanden hat.<sup>117</sup>

<sup>114a</sup> TERECESSY : a. W.81; das erste bezeichnet er als Ungenauigkeit, die zweite Stelle erwähnt er nicht.

<sup>115</sup> TERECESSY : a. W. 81 bezeichnet es als Ungenauigkeit.

<sup>116</sup> Von TERECESSY nicht erwähnt.

<sup>117</sup> TERECESSY notiert nur II, 19 unter den ungenauen Übersetzungen : a. W. 81.

Das Vertauschen von Nominalendungen ist in den folgenden Beispielen anzunehmen. Im 31. Kapitel der II. Centuria lesen wir von jenen bösen Geistern und Dämonen, die die menschliche Seele gefangennehmen und dann zu sträflichen Handlungen verleiten. *Post istud autem* — setzt der lateinische Text fort — *qui animam per cogitationes devastaverunt, cum e a discedunt*. Im griechischen dagegen steht: *οἱ τὴν ψυχὴν διὰ τῶν λογισμῶν ἐρημώσαντες, σὺν αὐτοῖς ὑποχωροῦσι*. Es ist leicht möglich, daß anstelle von *σὺν αὐτοῖς* (sc. *λογισμοῖς*) schon in der Pásztóer Handschrift *σὺν αὐτῇ* (sc. *ψυχῇ*) zu lesen war; möglich erscheint aber auch, daß erst im Laufe des Abschreibens aus dem *eis* des Cerbanus *ea* geworden ist.<sup>118</sup>

In der zweiten Zeile von II,40 enthalten *A* und *R* das Wort *abscinduntur*, in *M* steht *absconduntur* als Übersetzung von *ἀποκοπτομένων*. Es besteht aber kaum Zweifel, daß Cerbanus *absconduntur* geschrieben hat, und daß dies nur beim Abschreiben zu der überlieferten Form verdorben worden ist.<sup>119</sup>

II,41: *omnis eius* <scilicet peccati *M*> *interemptio per malorum sustinentiam et tristitiam, aut s p o n t a n e e per paenitentiam, aut per dispensativam illationem* = . . . *διὰ κακοπαθείας καὶ λύπης ἢ ἐκουσίον ἢ ἀκουσίον, διὰ μετανοίας ἢ οἰκονομικῆς ἐπιφορᾶς*. — Nach den Anmerkungen der griechischen Ausgabe fehlten die Wörter *ἢ ἀκουσίον* in einigen Handschriften. Aufgrund der Übersetzung ergibt sich die Schlußfolgerung, daß auch der Pásztóer Kodex in diese Gruppe gehört haben muß. Da jedoch im Text auch so noch zwei *ἢ* geblieben sind (*ἢ ἐκουσίον . . . ἢ οἰκονομικῆς*), faßte sie Cerbanus als Bindewort-Paar auf, was aber wieder die Veränderung der Interpunktion nach sich zog. Gleichzeitig können wir jedoch auch damit rechnen, daß Cerbanus anstatt des an attributivischer Stelle stehenden *ἐκουσίον* das Adverb *ἐκουσίως* gelesen hat, dies von dem vor ihm stehenden Substantiv *λύπης* trennte und statt dessen enger mit dem darauffolgenden Ausdruck *διὰ μετανοίας* verband.<sup>120</sup>

II,42: *Cum tibi venerit . . . temptatio, ne illum, per quem, accusa, sed id, propter quid, quaere, et inveniens corrige*. Die letzten Wörter heißen im Griechischen: *καὶ εὐρίσκεις διόρθωσον*. — Möglicherweise kam die Textveränderung bzw. das Verderben bei der Abschrift des Lateinischen aus einem angenommenen ursprünglichen *invenies correctionem* zustande; trotzdem glaube ich eher, daß unser Übersetzer — oder ein früherer Kopist bzw. Korrektor des griechischen Textes — die Endungen der zwei Wörter unrichtig gelesen hat und vielleicht in der Form *εὐρίσκων διόρθων* die «richtige» Lesung festlegte.<sup>121</sup>

II,50: *Non qui non diligit aliquem, iam omnino et odit illum; neque rursus qui non odit, iam omnino et diligit, sed potest t a n d e m inter utrumque se habere*

<sup>118</sup> TEREBESSY: a. W. 79 hält es für ein Mißverständnis.

<sup>119</sup> TEREBESSY: a. W. 81 bezeichnet es als Ungenauigkeit. — Oder hat im Griechischen *ἀποκοπτομένων* gestanden?

<sup>120</sup> TEREBESSY: a. W. 72 weist nur auf die Textverstümmelung hin.

<sup>121</sup> Laut TEREBESSY: a. W. 81 Ungenauigkeit. Früher dachte ich an *εὐρεθείς*, hier nehme ich aber den Vorschlag von Herrn Zs. Ritoók an.



*circa eum, hoc est: neque diligere, neque odisse* = . . . Ἀλλὰ δύναται ὡς μέσος εἶναι πρὸς αὐτόν· τουτέστι μήτε ἀγαπᾶν, μήτε μισεῖν — Cerbanus hat wahrscheinlich *tamquam* (*tanquam*) geschrieben, daraus ist auf dem Wege des Textverderbens *tandem* geworden.<sup>122</sup>

II,55: *Ovium enim rationem obtinent cogitationes, quae sub montibus* (*A* und *R*: *sub motibus*) — im Griechischen: ἐπὶ τὰ ὄρη — *cogitationum a mente pascuntur*. — Cerbanus wird, indem er den Ausdruck ἐπὶ τὰ ὄρη übersetzte, die Präposition *super* verwendet haben, und erst durch die Schuld des Abschreibers wurde diese zu *sub*. (Vgl. I,85: ἐπὶ τὴν γῆν = *super terram*.)<sup>123</sup>

Die Übersetzung zeigt, daß im folgenden Satz *δειλόν* mit *δηλον* vertauscht worden ist: II,70: ὁ δὲ θυμὸς . . . δειλὸν καὶ ἀνανδροῦν τὸν νοῦν ἀπεργάζεται = *furor autem . . . profecto et sine viribus illum perficit*. — Καὶ = *et* bekam selbstverständlich die Bedeutung 'auch'.<sup>124</sup>

In II,93 schreibt er von Christus: *Hic in morte factus, mortificatum reum ad vitam reduxit*. Es ist kaum zu glauben, daß es in diesem Text Fehler gibt. Sehen wir jedoch, wie er im Griechischen aussieht: . . . τὸν νεκρωθέντα πάλιν εἰς τὴν ζωὴν ἐπανήγαγεν. — Wenn wir annehmen, daß Cerbanus das Wort *πάλιν* in seiner Handschrift gefunden hat, dann ist es wahrscheinlich, daß er es mit *iterum* wiedergab, was im Laufe des Abschreibens zu *reum* geworden sein kann.<sup>125</sup>

In der Anmerkung 43 habe ich mich mit der Variante eines Satzes von II,99 beschäftigt; und zitierte dort auch den griechischen Text. Im folgenden möchte ich auf die auffallende Übereinstimmung zwischen der Formulierung dieses Satzes in *M* (und teilweise auch in *A*) und ähnlichen Stellen der Ioannes Damaskenos-Übersetzung hinweisen. In *M* ist dieser Satz so bewahrt: *Eius igitur, qui horum scientiam accepit, est dicere: . . .* Nur derjenige, der das Griechische mit peinlicher Genauigkeit wiedergeben wollte, konnte dies so niederschreiben — vielleicht nur deshalb, weil er nicht jede Wendung des Satzes ganz präzise verstanden hat. Wenn wir nun daraufhin die Übersetzung des Ioannes Damaskenos-Ausschnittes mit dessen Original vergleichen, finden wir in mehreren Fällen dieselbe wortwörtliche Wiedergabe dieser Struktur. In der 52—53. Zeile des I. Kapitels lesen wir: *exemplum nobis obedientiae factus* (sc. Christus), *sine qua non est salutem contingere*, im Griechischen aber: . . . ἧς ἐκτὸς οὐκ ἔστι σωτηρίας τοχεῖν — In der 53—54. Zeile des III. Kapitels: *in Christo non . . . est communem speciem accipere* = . . . οὐκ ἔστι κοινὸν εἶδος λαβεῖν, und in der Zeile 56—57: *non est dicere unam naturam esse in Domino* = οὐκ ἔστιν εἰπεῖν μίαν φύσιν . . .

<sup>122</sup> Von TERECESSY nicht angegeben.

<sup>123</sup> TERECESSY: a. W. 82 gibt die Abweichung an, aber es ist ungewiß, ob er lediglich gegen das Wort *motibus* Einwände hat oder auch gegen die Präposition.

<sup>124</sup> Nach TERECESSY: a. W. 82 ungenaue Übersetzung.

<sup>125</sup> Von TERECESSY nicht angegeben.

Im 5. Caput der III. Hekatonτας finden wir ein leicht zu erklärendes und zu verbesserndes Mißverständnis: *daemones . . . ex abusione a n i m a l i u m v i r t u t u m m a l i f a c t i s u n t* = . . . ἐκ παραχρήσεως τῶν φυσικῶν δυνάμεων — Offensichtlich hat er in der Handschrift *ψυχικῶν* gelesen.<sup>126</sup>

III,15: *pro qua re erga illum* (sc. fratrem) *tristitiae amaritudine t a b e s c i s . . . ?* = ὑπὲρ τίνος τῆς πρὸς αὐτὸν λύπης τὴν πικρίαν ἐντίκτεις; — Cerbanus kannte das Verb ἐντίκτω und übersetzte es in einem der vorhergehenden Kapitel auch richtig, I,81: *timor . . . i n g e n e r a t u r* = φόβος ὁ . . . ἐντικτόμενος. Dieses Mal aber stand aller Wahrscheinlichkeit nach ἐντήκη oder eine andere solche Verbform in der Handschrift, die er möglicherweise mit ἐντήκω in Zusammenhang gebracht haben kann. (Vgl. Liddell-Scott-Jones s. v. II,3.)<sup>127</sup>

III,26: *omnis humana* (sc. substantia) *dividitur in agmina tantum u n i v e r s a l i t e r d u o : p i a d i c o e t i m p i a* = . . . διήρηται εἰς γνώμας μόνον καθολικῶς δύο . . . — Aufgrund des im Lateinischen zu lesenden Adverbs halte ich es für wahrscheinlich, daß Cerbanus anstelle des fraglichen Adjektivs *καθολικῶς* gelesen hat. Eine Erklärung verlangt aber auch die Tatsache, daß er das Wort *γνώμας* mit *agmina* übersetzte. Wenn wir auch diesmal die Variante des griechischen Textes in Verdacht haben, ließe sich ihr Zustandekommen und die Sachlage folgendermaßen erklären: Maximus reiht die vernunftbegabten Wesen in zwei Naturen (*φύσεις*) ein, in Engels- und Menschennaturen; die Gesamtheit der Engelsnatur — fährt er fort — zerfällt in zwei universale *γνώμαι*: bzw. *ἀγέλαι*, zur einen gehören die heiligen Gewalten, zur anderen die unreinen Dämonen. Die Menschennatur dagegen zerfällt nur in zwei universale *γνώμαι*: das drückt er mit dem untersuchten Satz aus. Nun ist es auffällig (abgesehen von dem inhaltlichen Bezug und dem Interpretationsproblem dieser Einteilungen — was nämlich *γνώμη* und was *ἀγέλη* bedeutet —), daß Cerbanus sowohl in Bezug auf die Engel als auch auf die Menschen nur von *agmen* spricht. Das tut er deshalb, weil er bei der Auslegung von *γνώμη* Schwierigkeiten hatte, oder deshalb (und das ist wahrscheinlicher), weil schon eine frühere Redaktion dieses Wort aus dem griechischen Text eliminierte.<sup>128</sup>

III,33: *sanctae Virtutes . . . et semetipsas et alterutrum, h u m i l i a n t e s s e b e n e f i c i i s p r o s e q u u n t u r d e i f i c e o p e r a n t e s* = . . . καὶ ἑαυτὰς καὶ ἀλλήλας καὶ τὰς ὑποβεβηκνίας εὐεργετοῦσι, θεοειδεῖς ἐργαζόμεναι. Es ist möglich, daß unser Übersetzer den Akkusativ Plural *θεοειδεῖς* als *θεοειδῶς* gelesen hat und deshalb zur Übersetzung von *ἐργάζομαι* ein intransitives Verb verwendete. Was den Ausdruck *humiliantes se* betrifft, könnte zu seinem Zustandekommen außer einer schlechten Bedeutungswahl auch beigetragen haben, daß in der von Cer-

<sup>126</sup> TEREBESSY: a. W. 82 unter den ungenauen Übersetzungen.

<sup>127</sup> TEREBESSY: a. W. 83 registriert es als Ungenauigkeit.

<sup>128</sup> TEREBESSY: a. W. 73: Textverstümmelung, und 83: Ungenauigkeit.

banus verwendeten Handschrift die Wörter *καὶ τὰς* zu einem Pronomen *ἐαυτὰς* verschmolzen waren, eventuell eben unter dem Einfluß des am Satzanfang zu findenden *ἐαυτὰς*.<sup>129</sup>

III, 46 : *Deus produxit in esse ea, quae facta sunt . . . , ipse vero laetetur in operibus suis videns ea laetantia, et in s a t i a b i l e insatiabiliter semper s a t i a n s*. Die genaue Deutung dieses Satzes würde sicherlich jedem Schwierigkeiten bereiten; interessant ist nur, daß wenn wir das Griechische zu Hilfe nehmen — wenigstens den uns zur Verfügung stehenden Migne-Text —, wir auch diesen nicht frei von Problemen finden. Der letztere sieht folgendermaßen aus: . . . *αὐτὸς δὲ εὐφρανθῆ ἐπὶ τοῖς ἔργοις αὐτοῦ ὁρῶν αὐτὰ εὐφραίνόμενα καὶ τὸν ἀκόρεστον ἀκορέστως ἀεὶ κορεννύμενα*. — Der den Text veröffentlichende Combéfis fügte dem *τὸν ἀκόρεστον* die Anmerkung bei, daß er diese Lesung im Gegensatz zu der Form *τῶν ἀκορέστων* der Ausgaben aufgrund des Ansehens gewisser Handschriften akzeptiert hat. In Hinsicht auf die Deutung des Wortes bzw. des Satzes sagt er folgendes: «non enim quasi de rebus satiantibus ea vox dicitur, sed de personis, quae satiari non possunt . . . Ait ergo Maximus, *satiari insatiabiliter insatiabili*, id est, ipso Deo : in quem vere nulla satietas cadit sui fruitione, uti nec in eos, qui ejus fruendi participes sunt . . . » Wir sehen also, daß er die Worte des Maximus anders deutete als Cerbanus und zwar vermutlich auch richtiger. *Κορεννύμενα* kann nämlich auf keinen Fall mit dem Activum (*satians*) übersetzt werden; wenn Cerbanus es trotzdem getan hat, erhebt sich die Frage: stand in seiner Handschrift nicht *κορεννός*? Das ist aber nur die eine Frage; die andere heißt, ob der bei Cerbanus zu lesende Akkusativ *insatiabile* richtig ist bzw. was wir von dem von Combéfis empfohlenen *τὸν ἀκόρεστον* halten. Dies ist der Punkt, wo mir die Lösung des Cerbanus — auch wenn sie im Grunde genommen zu einem falschen Ergebnis führte — folgerichtiger erscheint. Beim aktiven *κορεννός* kann nämlich der Akkusativ stehen, bei *κορεννύμενα* aber nicht: es verlangt den Genitiv. Versuchen wir deshalb den der lateinischen Auslegung von Combéfis entsprechenden griechischen Text zu rekonstruieren, dann ergibt sich ungefähr folgendes: *τοῦ ἀκορέστων ἀκορέστως ἀεὶ κορεννύμενα* (sc. *Θεόν*) — während der angenommene Text der Pásztoer Handschrift dies war: *τὸν ἀκόρεστον ἀκορέστως ἀεὶ κορεννός*.<sup>130</sup>

III, 64 : *οὐκ ἂν τούτων* (sc. *ἐπιγείων*) *καταφρονεῖν εἰς τέλος πεισθῆ* = *non haec contemnere in finem a c q u i e s c i t*. — Im Laufe der Übersetzungen von *πειθῶ* finden wir *persuadeo* (I, 37), auch das kausative *facio* (II, 90); im vorliegenden Fall aber sah er nicht den Passiv davon im Griechischen, sondern nahm ihn von dem Verb *πᾶνω* an.<sup>131</sup>

<sup>129</sup> TEREBESSY : a. W. 83 registriert nur die zweite Abweichung.

<sup>130</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>131</sup> TEREBESSY : a. W. 63 unter den ungenauen Übersetzungen.

Verwechslung des Artikels und der Konjunktion wurde in III,70 durch die ungenaue oder fehlende Akzentuierung verursacht: ἤς (sc. οἰήσεως) τὸ τέλος ἢ τε αὐτῆς κατὰ μικρὸν τῆς γνώσεως σκοτώσις, καὶ ἢ παντελῆς τοῦ νοῦ ἐπὶ τὰ ὕλικὰ ἐκτροπή... , was Cerbanus so wiedergegeben hat: ... *s i v e ipsius scientiae paulatim obtenebratio, a u t (M: et) omnimoda mentis ad materialia conversio (M: eversio)*.<sup>132</sup>

Das Verb κωλύω gab er bei der Übersetzung von IV,66 mit *prohibeo* wieder; in IV,77 jedoch — wo im Griechischen μὴ καθάριζομεν ἑαυτοῦς τῶν κωλόντων ἡμᾶς, καὶ τὸν νοῦν ἡμῶν ἐκτροφούντων παθῶν steht, — lesen wir: *non emundamus nosmetipsos a vitiis, quae polluunt nos et mentem nostram exaeccant* usw. Es sind kaum Zweifel möglich, daß statt dessen vor Cerbanus *μολύνοντων* gestanden hat, nicht nur, weil es akustisch leicht mit *κωλόντων* zu verwechseln ist, sondern auch deshalb, weil er dieses Verb in I,44 wirklich mit dem Verb *polluo* übersetzte.<sup>133</sup>

*Affectus caritatis vituperabilis est mentem materialibus rebus vacare; passio caritatis laudabilis est et divinis eam connectere* — lesen wir in III,71, während das Griechische so heißt: Πάθος ἀγάπης ψεκτὸν τοῖς ὕλικοῖς πράγμασι τὸν νοῦν ἐνασχολεῖ πάθος ἀγάπης ἐπαινετὸν καὶ τοῖς θεοῖς αὐτὸν συνδουλεῖ. Der Fehler mag durch das Verlesen der zwei Prädikate entstanden sein, d. h. als ob diese Infinitive mit der Endung *-σιω* wären. Wie Cerbanus aufgrund dessen zu der gegebenen Übersetzung gekommen ist, läßt sich aus der Praxis erklären, daß er die Struktur ἔστι (bzw. οὐκ ἔστι) + Infinitiv niemals im Sinne von 'frei, erlaubt' (bzw. 'nicht frei, unzulässig') verwendete, sondern sie völlig buchstäblich übersetzte.<sup>134</sup> Ich nehme an, daß er auch hier diese Struktur in der griechischen Handschrift zu finden meinte — oder eventuell, daß der Pásztoér Kodex tatsächlich diese Variante enthielt.<sup>135</sup>

III,82: *Qui vero resistit (sc. medicinalibus antidotis), nescit quid hic meretur, neque quid hinc utilitatis consecutus habebit* = ... οὐδὲ τί ἐντεῦθεν ὠνησόμενος ἀπελεύσεται. — Zwar ist *consecutus* nicht gerade zu beanstanden, aber trotzdem stellt sich die Frage, ob Cerbanus nicht ursprünglich *consecuturus* geschrieben hat. Das *habebit* jedoch ist nicht richtig, es entspricht nicht dem ἀπελεύσεται, allerdings kann sein Zustandekommen durch die Tat-

<sup>132</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>133</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>134</sup> S. oben auf Seite 289. Interessant ist, das diese Art von Übersetzungsfehler auch bei der Ioannes Damaskenos-Übersetzung vorkommt: Im III. Kapitel können wir ein Zitat aus einem Brief Papst Leos lesen (10,4), in dem die ungeschöpfte und die geschöpfte Natur des Wort Gottes einander gegenübergestellt werden: Τὸ μὲν διαλάμπει τοῖς θαύμασι, τὸ δὲ ταῖς ββρεσῶν ὑποπέπτωκεν... Cerbanus gibt dies genauso schlecht wieder wie die obengenannte Maximus-Stelle, also als ob ἔστι διαλάμπειν bzw. ἔστι ὑποπεπτωκέναι im Original gestanden hätte: *Hoc quidem est illustrare miraculis, illud vero iniuriis s u b i c i, inhabitavit enim humanis Verbum* (81–82. Z.)

<sup>135</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

sache erklärt werden, daß wenn jemand nach Diktat geschrieben hat, er das Wort anstelle von *abibit* so hörte, was Cerbanus eigentlich geschrieben haben kann.<sup>136</sup>

III,83: *Vana gloria et avaritia alterutrum sunt generativae* (in den Handschriften: *generativa*). Im Griechischen steht *ἀλλήλων*, und es ist anzunehmen, daß Cerbanus ursprünglich *alterutrarum* geschrieben hat.<sup>137</sup>

Ein Vertauschen der Flexionssilbe mag im griechischen Text von III,89 geschehen sein; die lateinische Übersetzung enthält nämlich: *liquet odium habere ad illum*, der griechische Text dagegen: *δῆλον ὅτι μνησικακίαν ἔχει πρὸς αὐτόν*. Offenbar war in der Handschrift *ἔχειν* zu lesen.<sup>138</sup>

Teils infolge falscher Lesung von Endungen, teils als Ergebnis von Akzentfehlern ergab sich in der Übersetzung von III,90 folgender Text: *Si tu quidem odisti quemquam, ora pro illo, et sis tene vitium motus, separa tristitiam . . . Si vero alius te odit, munificus esto ad illum et humilis et invitans commorare et immutabis eum a vitio*. Den hervorgehobenen Wörtern entsprechen *ιστάς*, *χωρίζων* bzw. *καλῶς* im Griechischen. Das erste wird Cerbanus wahrscheinlich in der Variante *ιστάς*, das zweite als *χώρισον* und das dritte als *καλῶν* gelesen haben.<sup>139</sup>

III,91 *Necessarium igitur est . . . illum* (sc. invidentem) *secundum posse non negligere, neque cum vitii malignitate maerore gravare = . . . μηδὲ τῇ τοῦ πάθους πονηρία συναπαχθῆναι*. Die Übersetzung erweckt den Verdacht, daß im griechischen Text des Cerbanus *συναπαχθῆναι* gestanden hat.<sup>140</sup>

III,94: *Mundam mentem aliquando ipse Deus ei superveniens docet, aliquando vero sanctae Virtutes bona suggerentes*. Da der griechische Text an der fraglichen Stelle die Form *ὑποτίθενται* enthält, können wir annehmen, daß das — im übrigen korrekte — Participium die Übersetzung der Lesung *ὑποτίθεισαι* darstellt.<sup>141</sup>

Es ist möglich, daß sich hinter einer schlechten Übersetzung von IV,2 keine falsche Lesung, sondern lediglich irrtümliche Etymologie verbirgt. In bezug auf Gott lesen wir hier den Ausdruck *τὸ ἄπλετον ἐκεῖνο . . . πέλαγος*, den Cerbanus mit *innavigabile illud pelagus* übersetzte. Unzweifelhaft suggerierte das bildlich gebrauchte *πέλαγος* schon an sich die irrtümliche *πλέω* — Etymologie des Adjektivs, aber es ist auch nicht völlig ausgeschlossen, daß in der Handschrift die Variante *ἄπλοον* gestanden hat.<sup>142</sup>

<sup>136</sup> TEREBESSY registriert es nicht.

<sup>137</sup> Von TEREBESSY nicht registriert.

<sup>138</sup> Von TEREBESSY nicht registriert.

<sup>139</sup> TEREBESSY: a. W. 84 weist nur auf die ungenaue Übersetzung von *καλῶς = invitans* hin.

<sup>140</sup> TEREBESSY: a. W. 85, als ungenau bezeichnet.

<sup>141</sup> Von TEREBESSY nicht registriert.

<sup>142</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

Durch die offensichtliche Verwechslung von ποιῶ und ποιέω entstand die Übersetzung von IV,6: *Deum . . . substantiarum factarum conditorem . . . dicimus = Θεὸν οὐ ποιότητων, ἀλλ' οὐσιῶν πεποιωμένων, δημιουργὸν . . . εἶναι φαμεν.* — Man kann also die in der Form *πεποιωμένων* geschriebene Variante des betreffenden Wortes annehmen.<sup>143</sup>

Mit falschen Wortendungen gilt es in IV,27 zu rechnen: *sed eisdem laudibus in stans . . . in eandem (salutarem add. M) caritatem reverteris = ἀλλὰ τοῖς αὐτοῖς ἐγκωμοῖς ἐπίμεινον . . . καὶ εἰς τὴν σωτηρίαν ἀγάπην εὐχερῶς ἐπανέρχῃ.* — Das im lateinischen Text zu lesende Partizip erlaubt die Schlußfolgerung, daß Cerbanus in der Pásztóer Handschrift *ἐπιμένων* gelesen hat. Die Wahrscheinlichkeit dessen ist vor allem deshalb so groß, weil er auch die Konjunktion *καί* nicht übersetzte. Demzufolge ist das Zustandekommen dieser Variante auf eine frühere Korrektur des griechischen Textes zurückzuführen.<sup>144</sup>

IV, 48: *μετεωρισμῶ ἢ ἄλλῳ τινὶ τοπικῶ περισπασμῶ = separatione (M: spatiatione) vel alia quavis a m a r a occupatione.* Meiner Ansicht nach ist bei der Abschrift des griechischen Textes das fragliche Wort in zwei Teile gespalten und in der Form *τῷ πικρῶ* oder einfach *πικρῶ* geschrieben worden.<sup>145</sup>

Es besteht eine solche Abweichung zwischen dem griechischen Text und seiner lateinischen Version, die als wichtiger Hinweis in bezug auf einen Fehler der griechischen Textausgabe dienen kann. Der Text von IV,49 ist nämlich hier so zu lesen: *Πρὸς ἅπερ τε πάθη κεκτημέθα πράγματα, εἰσὶ ταῦτα, οἷον γονή, χρήματα, δῶρα καὶ τὰ ἐξῆς.* — Aus der lateinischen Übersetzung — . . . *mulier, opes, gloria et quae deinde*, ließe sich mit Recht eine «fehlerhafte» Variante *δόξα* bzw. ein Irrtum des Cerbanus vermuten. Ungeachtet dessen beweist der Teil des Kapitels, der die Glieder dieser kurzen Aufzählung einzeln anführt, daß er den richtigen Text bewahrt hat. Nach der sich auf *χρήματα* beziehenden Erklärung ist nämlich zu lesen: *τῆς δὲ δόξης (sc. τότε δύνатаί τι περιφρονεῖν), ὅτε τὴν κροπτήν ἀγαπήσει τῶν ἀρετῶν ἐργασίαν = gloria m vero, quando occultam dilexerit virtutum operationem* —, und das stellt deneindeutigen Beweis dafür dar, daß auch im ersten Satz das Wort *δόξα* angebracht ist.<sup>146</sup>

Wenn wir in der Übersetzung von IV,90 lesen: *cum invidetur ei, pro invidio orat*, würden wir kaum vermuten, daß dies falsch ist. Schauen wir uns aber auch das Griechische an, so lesen wir dort: *φονεούμενος ὑπερέχεται*, und es stellt sich heraus, daß Cerbanus *φθονούμενος* anstatt des überlieferten Wortes gelesen hat.<sup>147</sup>

Die hier gegebenen Erklärungen bzw. Verbesserungsvorschläge, durch die versucht werden soll teils den ursprünglichen Text des Cerbanus, teils aber jene

<sup>143</sup> Von TEREBESSY nicht angegeben.

<sup>144</sup> TEREBESSY: a. W. 85 als Ungenauigkeit bezeichnet.

<sup>145</sup> Nach TEREBESSY: a. W. 85 Ungenauigkeit.

<sup>146</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

<sup>147</sup> Von TEREBESSY nicht erwähnt.

Pásztóer Handschrift, aus der er übersetzte, an einigen Stellen zu rekonstruieren, sind vielleicht nicht in gleicher Weise überzeugend. Auf jeden Fall erscheint die Möglichkeitsform bei einem großen Teil von ihnen begründet. Als überflüssig kann dieser Versuch jedoch trotzdem nicht bezeichnet werden — schon deshalb nicht, weil — wie sich herausgestellt hat — der Text des Cerbanus wesentlich mehr Probleme aufwirft, als man bisher darin bemerkte. Und die Lösung dieser Probleme ist zum Teil auch durch die von mir empfohlene und hier gezeigte Methode zu erwarten.

Budapest.





ACTES DU 11<sup>e</sup> COLLOQUE DE LA F. I. E. C.  
SUR  
«LES PROVINCES DANUBIENNES ET ORIENTALES DE L'EMPIRE  
ROMAIN AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE AP. J.C.»  
DU 8 AU 11 OCTOBRE 1973\*

\* Les communications de Mme A. BURGER et MM. F. FÜLEP, J. HARMATTA, S. MAZZARINO, A. MÓCSY, I. NESTOR et S. SOPRONI ont été publiées ailleurs.



SIR RONALD SYME

## UNION AND DIVISION\*

As concerns the Danube and the Orient in the 4th century, there is a very large theme, it goes beyond these regions of the empire; it touches the whole Empire. It is the gradual differentiation, astrangement, division, and finally discord, between West and East, Illyricum and the Balkans being at the centre of that process. So, it occurs to me, to mention in order one or two aspects or symptoms or factors or perspectives. First of all geopolitically, the significance of the land route from Northern Italy to (by use the modern terms) Zagreb, Beograd, Niš, Sofia to Istanbul, that land route to gain which was — at least in my opinion — the signal military achievement of the principate of Augustus. Rome needed the land mass of Illyricum. And when that link is broken, the two parts of the Empire split without any hope of coming together. It is the vital neck between Zagreb and Beograd, what is broken, never again can a junction be established. The nearest comes — as I think — for a short time under Charlemagne who campaigned not only in Friauli but beyond Aquileia in the direction of Zagreb, whereas the Byzantine Empire at that time extends as far as Sirmium (Sremska Mitrovica).

Now the political boundary of East and West, that touches vital questions alluded to by Professor Chastagnol in his paper, notably the position of Macedonia and Dacia Mediterranea. For whatever holds for Macedonia, Dacia Mediterranea is Latin, that is to say, it comprises the old military colony of Scupi (Skoplje), it had Ulpianum, Naissus, Pautalia; and also Serdica, which for a time, though originally a part of Thrace, is quite strongly Latinized.

Which brings one to the third point of interest through the ages, the Sprachgrenze between Latin and Greek in the Balkans. Before long, Serdica becomes Greek again, but exactly where the line runs along the Danube in Moesia Inferior that might be a question. I just allude to the Sprachgrenze, for there are other questions here it seems to me, that might be useful for some of

\* Being absent in distant lands, I received the invitation to the Colloquium only last month and was not expecting to have a place on the program. None the less it would be wrong of me entirely to evade this pleasant duty. So this morning early before dawn I indulged in some not wholly coherent thinking.

us in a discussion. For a colloquium is not just the reading of learned papers. It is literally «colloquium», and even if it leads perhaps to disputes, that is better than nothing.

Now, my fourth point would be the formation of two capitals and two courts with rivalry in consequence two senates. Now, here I regret I was not present yesterday morning, but I have already read the excellent paper of Chastagnol on the Eastern Senators. This is a very intricate subject going back a long way into the first century of the Empire, and concerning definitions. Namely, what is a Greek or Oriental senator, and questions of cultural history and touching the Hellenization of the Roman upper class. Chastagnol has drawn attention to the significance of 357 and also to the augmentation of the Byzantine Senate, the Constantinopolitan Senate, to 2000, with reference to the work of the orator Themistius.

Now, I have already referred to Greek senators and cultural history. That brings one to the next point. The Roman aristocracy of the late Republic and Early Empire, we can say, is bilingual; and the thing goes so far that when you get Emperors from the Roman West from the mingled families of Spain and Narbonensis, you have a 'Graeculus', like Hadrianus, or a Roman Emperor such as Marcus Aurelius who instead of writing military *commentarii* of the Danubian wars, communes with his own soul and writes in the Greek language. Now by contrasting paradox: in the second half of the 4th century the Roman aristocracy is at the head of a literary, traditional and even religious revival. A great paradox, for though long since the Emperors had departed from Rome, though the court follows them, though there is a new capital originally designed perhaps as a mainly Latin speaking capital, with the departure of the Emperors from Rome the city comes to be more important as does the local Roman aristocracy whatever its origins — a number one may think from Africa (this could be proved in prosopographical detail) — and the Emperor being far away, the Governor of the city of Rome, the *praefectus urbi* who under the earlier Caesars had been mainly a nominee, a nice comfortable elderly senior senator, now as Governor of Rome is rather important, especially for the charge of the food supply, the police of the capital and the organization of public entertainments.

Next there is the social contrast between senators West and East. There is in the Latin West were many of them, at least, seem to be Grossgrundbesitzer, *e. g.* Petronius Probus who had estates over the whole world according to Ammianus. On the other hand in the East a number of them look like small men rather than great owners of property. Persons some of them were, it is said, of very low and revolting social origins.

The next point would be the question of the army. The gradual separation which I am incompetent to illustrate here between armies of the West and of the East. But none the less the army because of the Danubian frontier might be said to act as a cohesive force between West and East, though, to be sure, as at

other periods, the Danube tends to be weakened or neglected a bit because of the danger across from the Rhine or the recurrent wars with Persia. And that, I think, happens similarly in the Byzantine period, in the time of Justinian, the Persian wars brought neglect of the Danube frontier, hence dangerous invasions. The army in another aspect is cohesive, I think, because the Emperors wish it to be harmonious and efficient. Therefore they are careful to keep religion out of the army. It would be dreadful if factions started forming in the troops in relation either to Christian against pagan — army officers and men —, or worst perhaps and more murderous than the difference between Christians and pagans — the ferocity of interchristian strife of the different heresies.

That brings me to the last point : religion which I am tempted to describe as divisive rather than as holding the Empire together. Here is a subject of controversy on which we may conclude, because I am not at all certain that everybody would or should agree with me that religion divided rather than held together. Now, as we have seen, colleague Mazzarino yesterday pointed it out in relation to Constantine, it is not at all easy to define what is meant when we talk of Constantine as a Christian, what precisely Christianity meant to him. Is it the high ethics of Christianity, is it the social charity, is it the theology? Perhaps not. Perhaps it is rather the power, almost the magic power of the Christian god as shown by the faith which Christianity commanded, bringing martyrdom, or very precisely what had happened to people who prosecuted : that great man of iron, Diocletian completely broken, and also Galerius. That is to say, power rather than ethics or theology. Similarly we may say that Constantine is not only a Christian, whatever that means, he is a Roman Emperor, therefore he has a certain duty to tradition and stability. Similarly Theodosius, though orthodox none the less, and no longer *pontifex maximus*, has to attempt to protect the Jews, but cannot succeed. The Bishop of Milano was too powerful.

Now I have had to mention briefly the religion of Emperors. It makes one ask what is orthodox Christianity. It was the religion of that Emperor who ended by prevailing. There were opportunities for the Arian heresy with Constantius and with Valens to have become the religion not only of the Emperor but of the Empire.

Now there are again other factors touching religion. The Orient — it is pretty clear in the 4th century — was fairly thoroughly Christianized, notably Egypt and Syria, whereas many tracts of the Roman West surely remain pagan. Next monasticism, which of course, spread to the West, and there are notable monastic settlements, like that on an island near Corsica referred too angrily by the Poet Rutilius Namatianus in year 417. Egypt and Syria are the great places for monks. Especially, for those whom Libanius calls the black garbed ones who eat like swine, these are the people who, of course, destroyed the temple of Sarapis. To be sure, in certain matters of East and West religion does hold different parts together, namely through church councils. But here is this large question

one might ask, given the decline of the Greek language during the 4th century in the Roman world, how many of the bishops, especially of the good, rustic village bishops of Spain and Gaul, how many of these people understood Greek well enough to participate usefully at a large congress. That is a question which I put to you, I cannot answer.

I have concentrated on a number of aspects or symptoms for division. In general, when we look at the decline of the Roman Empire, we look for the evil symptoms, but how did the thing hold together for so long? In the year 260 the Empire — I would be prepared I think to bet that the whole Empire was finished, that it was going to break up, none the less it holds together again. And there are paradoxes in the last days e. g. a Roman officer from Syria coming to Rome, discovering Tacitus and other things, impressed more perhaps by the majesty of Rome than by Tacitus, who writes Roman annalistic history, not mere biographies of Emperors. Or again Claudianus, a man from Alexandria who writes the best hexameters since Statius and Juvenalis. So let me end on paradoxes and speaking after all for certain unity in the Latin revival anyhow of the late 4th century. Now whereas I would have been willing to bet that the Empire would go down in 260, I should think agreeing with Ammianus Marcellinus, it was not necessarily doomed by the battle of Adrianople. Ammianus was optimistic round about 390, perhaps I would have been myself. But then *fatum* or *fortuna* intervenes disastrously in 395 and 396, and then again in 404, and so the thing splits apart.

Oxford.

REMARQUES SUR LES SÉNATEURS ORIENTAUX AU  
IV<sup>e</sup> SIÈCLE

C'est à Pierre Lambrechts que revient l'honneur d'avoir démontré le premier la montée progressive du nombre des Orientaux dans l'effectif du Sénat sous le Haut-Empire : dès 1936, il avait reconnu l'importance que revêt le règne de Trajan dans cette évolution.<sup>1</sup> Les recherches ultérieures ont confirmé les grandes lignes de ses conclusions et leur ont apporté des précisions sur un certain nombre de points. Comme il l'avait bien vu aussi, c'est l'Asie Mineure qui, dès le départ, a fourni le plus grand nombre de ces sénateurs orientaux, en second lieu la Syrie, les autres secteurs de l'Orient demeurant peu représentés. En tenant compte des travaux de P. Lambrechts, G. Barbieri, M. Hammond, J. Morris et R. Étienne,<sup>2</sup> on peut admettre que ces Orientaux constituaient environ 3% du Sénat sous les Flaviens (15% des provinciaux), 12% sous Trajan (35% des provinciaux), 16% (37%) sous Hadrien, 20% (46%) sous Antonin, 24% (54%) sous Marc-Aurèle, 25% (60%) sous Commode, 32% (57%) sous Septime-Sévère et Caracalla, 31% (57%) sous Élagabal et Sévère-Alexandre, 34% (58%) pendant le reste du III<sup>e</sup> siècle. B. Levick a noté à juste titre que beaucoup de ces sénateurs originaires d'Orient venaient des colonies romaines établies en ces régions et, par suite, descendaient souvent d'anciennes familles italiennes ;<sup>3</sup> il reste — et c'est ce qui m'importe ici — que, dans tous les cas, ils étaient implantés depuis longtemps en Anatolie ou en Syrie et que c'est dans ces zones qu'ils possédaient pour l'essentiel les propriétés foncières qui justifiaient la richesse dont tout sénateur devait être détenteur.

<sup>1</sup> P. LAMBRECHTS, «Trajan et le recrutement du Sénat», *L'Antiquité Classique*, V, 1936, pp. 105—114 ; du même auteur, *La composition du Sénat romain de l'accession d'Hadrien à la mort de Commode* (Univ. de Gand, 79<sup>e</sup> Aflevering), Anvers, 1936. En fait, il a sans doute exagéré l'importance du règne de Trajan à ce point de vue.

<sup>2</sup> P. LAMBRECHTS, *La composition du Sénat romain de Sévère à Dioclétien* (Dissertationes Pannonicae, ser. 1, fasc. 8). Budapest, 1937 ; G. BARBIERI, *L'Albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Rome, 1952 ; M. HAMMOND, «Composition of the Senate A.D. 68-235», *Journal of Roman Studies*, XLVII, 1957, pp. 74—81 ; J. MORRIS, d'après A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire*, Oxford, 1964, t. I, pp. 5—6, et III, p. 1, n. 2 ; R. ÉTIENNE, «Les sénateurs espagnols sous Trajan et Hadrien», *Les empereurs romains d'Espagne*, Paris, 1965, pp. 55—85. Les pourcentages que j'indique ne sont évidemment que des ordres de grandeur et n'ont qu'une valeur toute relative ; dans le détail, ils sont même discutables, mais je n'ai pas voulu en faire ici la critique.

<sup>3</sup> B. LEVICK, *Roman colonies in Southern Asia Minor*, Oxford, 1967, pp. 103—120.

Or ces nouveaux sénateurs faisaient partie de l'Assemblée romaine et, comme tels, devenaient des citoyens de Rome. La législation leur imposait de posséder une partie de leur fortune en Italie : au moins un tiers de leurs terres sous Trajan, puis un quart seulement depuis Marc-Aurèle.<sup>4</sup> Ils devaient avoir leur résidence à Rome et ne pouvaient voyager sans autorisation qu'en Italie, en Sicile et en Narbonnaise.<sup>5</sup> La multiplication du nombre des sénateurs originaires d'Orient posa donc de graves problèmes aux nouveaux promus. En fait, beaucoup d'entre eux se contentèrent d'un pied-à-terre à Rome et ne vinrent en Italie que le temps de gérer leurs magistratures. Ils exercèrent le plus souvent leurs fonctions administratives dans les provinces orientales, obtinrent largement des dérogations de résidence et, plutôt que de devenir des sénateurs effectifs, préférèrent vivre dans leurs cités d'origine en se contentant de leur situation de clarissimes qui les plaçait socialement au-dessus de la bourgeoisie locale parmi laquelle ils vivaient dans la réalité. Les Sévères acceptèrent finalement de consacrer cet état de choses en instituant pour les clarissimes la règle du double domicile. Deux textes du jurisconsulte Paul nous éclairent à ce sujet. Le premier précise que la dérogation du domicile est maintenant généralisée : «Les sénateurs, bien qu'ils soient tenus pour avoir leur domicile à Rome, sont cependant autorisés aussi à avoir leur domicile là où est leur origine, parce que leur dignité leur a plutôt, à ce qu'il semble, procuré un nouveau domicile qu'aboli l'ancien».<sup>6</sup> Le second insiste au contraire sur le maintien, dans la nouvelle législation, du domicile romain obligatoire : «Les sénateurs, qui ont obtenu le droit d'aller et venir, c'est-à-dire de demeurer là où ils veulent, conservent un domicile à Rome».<sup>7</sup> L'application de ce règlement explique la constitution d'un clarissimat provincial installé dans les villes, issu de la bourgeoisie municipale et continuant de vivre à ses côtés : ces clarissimes locaux ont formé peu à peu, dans chaque cité un peu importante, l'élite du

<sup>4</sup> Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 19 : *eosdem patrimonii tertiam partem conferre iussit in ea quae solo continerentur, deforme arbitratus (et erat), honorem petituros urbem Italiamque non pro patria, sed pro hospitio aut stabulo quasi peregrinantis habere* ; *Histoire Auguste, Vita Marci*, 11, 8 : *utque senatores peregrini quartam partem in Italia possiderent*.

<sup>5</sup> Dion Cassius, LII, 42 : «(Auguste) défendit à tout sénateur de sortir de l'Italie sans un ordre ou une permission de lui. Cette défense est encore observée aujourd'hui : à l'exception de la Sicile et de la Gaule Narbonnaise, il n'est permis à un sénateur d'aller nulle part. Le voisinage de ces deux provinces, leur état de désarmement et les moeurs pacifiques de leurs habitants ont fait accorder à ceux qui ont quelque propriété dans ces pays le droit de s'y rendre toutes les fois qu'ils le veulent, sans avoir besoin d'en demander la permission». — C'est en 49 que Claude a étendu ce droit à la Narbonnaise, selon Tacite, *Ann.*, XII, 23, 1 : «La Gaule Narbonnaise, s'étant signalée par sa déférence à l'égard du Sénat, recut en récompense le droit pour ses sénateurs d'aller visiter leurs biens sans avoir sollicité l'avis du prince, privilège réservé à la Sicile».

<sup>6</sup> *Dig.*, I, 9, 11 : *Senatores, licet in urbe domicilium habere videantur, tamen et ibi unde oriundi sunt, habere domicilium intelliguntur, quia dignitas domicilii adiectionem potius dedisse quam permutasse videtur*.

<sup>7</sup> *Dig.*, I, 1, 22, § 6 : *Senatores, qui liberum commeatum, id est ubi velint morandi arbitrium impetraverunt, domicilium in urbe retinent*. Sur ces divers points, A. CHASTAGNOL, *Mélanges offerts à Léopold Sédar Senghor*, Dakar, 1977, pp. 43—54, et W. ECK, *Chiron*, VII, 1977, pp. 372—378.



groupe des *honorati*. Certes, ceux d'entre eux qui le désiraient pouvaient aller de temps en temps en Italie pour exercer les magistratures, voire accomplir une carrière sénatoriale complète; mais beaucoup préférèrent, au fil des générations, demeurer sur place et y jouir des privilèges et avantages que leur conférait leur rang héréditaire de clarissimes.

La situation de ces clarissimes orientaux a subi divers changements au IV<sup>e</sup> siècle, et c'est sur eux que je voudrais me pencher. L'événement qui les a provoqués a été la création par Constantin d'un second Sénat, établi précisément en Orient, le Sénat de Constantinople. Je ne prétends pas étudier ici dans son ensemble la question du Sénat de Constantinople et des sénateurs orientaux de cette époque. Mon propos est seulement d'en esquisser l'histoire et de réfléchir sur certaines conséquences que la nouvelle organisation a entraînées, au point de vue social notamment, en me limitant au seul IV<sup>e</sup> siècle. Le problème n'a jusqu'ici guère retenu l'attention depuis l'ouvrage, méritoire pour son temps mais vieilli, de Charles Lécrivain;<sup>8</sup> en dehors de mes propres travaux antérieurs,<sup>9</sup> il est juste d'insister sur un article fondamental de Paul Petit<sup>10</sup> et sur quelques indications apportées par A. H. M. Jones;<sup>11</sup> il convient en outre de signaler l'apport essentiel d'un ouvrage récent, la thèse de Gilbert Dagrón sur la ville de Constantinople.<sup>12</sup>

Le fait de la création du Sénat de Constantinople par Constantin lui-même est indubitable. Certes, la *Vita Constantini* n'en parle pas, et Zosime semble rapporter l'institution à Julien.<sup>13</sup> Si la plupart des auteurs qui donnent des renseignements à ce sujet sont très postérieurs,<sup>14</sup> il reste que l'Anonyme de Valois, qui a écrit peu de temps après 337, est formel sur ce point précis: *ibi etiam senatum constituit*.<sup>15</sup> C'est Constantin également qui fit construire l'édifice sénatorial, à proximité du Palais, sur un côté de l'ancienne agora de

<sup>8</sup> CH. LÉCRIVAIN, *Le Sénat romain depuis Dioclétien à Rome et à Constantinople*, Paris, 1888.

<sup>9</sup> A. CHASTAGNOL, «Observations sur le consulat suffect et la préture du Bas-Empire», *Revue Historique*, 219, 1958, pp. 221–253; *La Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960; «Zosime, II, 38 et l'Histoire Auguste», *Historia-Augusta-Colloquium* 1964–1965, Bonn, 1966, pp. 43–78; «L'évolution de l'ordre sénatorial aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles», *Revue Historique*, 496, 1970, pp. 305–314; «Les modes de recrutement du Sénat au IV<sup>e</sup> siècle», *Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique*, Paris, 1970, pp. 187–211. Plus récemment, «Constantin et le Sénat», *Atti dell' Accademia Romanistica Costantiniana, 20 Convegno interna*. Pérouse, 1976, pp. 51–79.

<sup>10</sup> P. PETIT, «Les sénateurs de Constantinople dans l'œuvre de Libanius», *L'Antiquité Classique*, XXVI, 1957, pp. 347–382.

<sup>11</sup> A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire*, t. II, pp. 545–562.

<sup>12</sup> G. DAGRÓN, *Naissance d'une capitale: Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974. Voir aussi du même auteur; *L'Empire romain d'Orient au IV<sup>e</sup> siècle et les traditions politiques de l'hellénisme; le témoignage de Thémistios* («Travaux et mémoires» du Centre de recherche d'Histoire et civilisation byzantines, t. III), Paris, 1968.

<sup>13</sup> Zosime, III, 11, 3.

<sup>14</sup> Notamment Sozomène, *Hist. Eccles.*, II, 3, 6 et III, 34, 4; Philostorge, *Hist. Eccles.*, II, 9; *Chron. Pasch.*, ad a. 330.

<sup>15</sup> *Excerpta Valesiana*, I, 30 (éd. J. MOREAU, p. 9).

Byzance, maintenant appelée l'Augustéon.<sup>16</sup> L'empereur chercha à y attirer des sénateurs de Rome, mais ne dut pas rencontrer sur ce point beaucoup de succès, car nous ne parvenons pas à identifier un seul transfert indubitable. La date de la création n'est pas connue, mais a chance de n'être pas antérieure à l'année 328 et peut ainsi avoir précédé la cérémonie d'inauguration. Le seul nom possible est alors celui de Flavius Ablabius, qui est attesté comme préfet du prétoire depuis 329 et était donc déjà sénateur, peut-être depuis peu, lors de la fondation, mais il s'agit de toute façon d'un homme nouveau.<sup>17</sup> L'empereur aurait fait construire à ses frais des maisons pour les sénateurs anciens qui l'avaient suivi,<sup>18</sup> et, un peu plus tard, il accorda le privilège des distributions du *panis aedium* aux aristocrates qui feraient construire des édifices dans la nouvelle capitale :<sup>19</sup> cet avantage profita surtout aux nouveaux sénateurs qu'il nomma et qui constituèrent à coup sûr la grande majorité de l'Assemblée. On admet que les bouleutes de l'ancienne Byzance furent automatiquement nommés sénateurs et que Constantin compléta peu à peu l'effectif en faisant appel à des notables municipaux orientaux.

Dans un premier temps, qui se prolongea sous le règne de Constance II jusqu'en 359, le nombre des sénateurs demeura limité : il était encore de 300 seulement au début de 358, alors que Constantin, dans les années qui ont précédé la fondation de Constantinople, avait considérablement augmenté l'effectif du Sénat romain, qui avait été porté peut-être à 2000 membres.<sup>20</sup> Si l'on en croit Libanius, les membres de ce premier Sénat étaient recrutés principalement hors de l'aristocratie et appartenaient à des familles curiales relativement obscures et souvent même à des catégories plus modestes ; dans ce dernier cas, c'est leur formation technique, la connaissance de la sténographie, qui, dit-il, leur a ouvert la voie de la Curie de Constantinople après un passage intermédiaire dans les bureaux ; il cite alors en exemples plusieurs de ces sénateurs de vile origine : le Crétois Tychaménès, fils d'un chaudronnier, le Crétois Flavius Ablabius, qui fut *officialis* du gouverneur de Crète (avant de devenir préfet du prétoire en 329), Flavius Philippus, fils d'un charcutier, qui fut *notarius* (plus tard préfet du prétoire d'Orient en 345), Datianus, fils d'un gardien de vestiaire aux bains, lui aussi *notarius* (puis *comes* de Constance II en 345 et consul en 358), Flavius Taurus, fils d'un ouvrier qui travaillait de ses mains,

<sup>16</sup> *Chron. Pasch.*, ad a. 328 et 330.

<sup>17</sup> Voir la *P.L.R.E.* La fonction de vicaire d'Asie antérieure à la préfecture n'est pas sûre ; au reste, en 324 — 326, les vicaires sont encore des chevaliers.

<sup>18</sup> Zosime, II, 31, 3 ; Sozomène, *Hist. Eccles.*, II, 3, 4 ; Hésychius de Milet, fragm. 4 (éd. C. MULLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, t. IV, p. 154).

<sup>19</sup> *C. Theod.*, XIV, 17, 12 : *annonae domus in hac urbe habentibus divae memoriae Constantini vel Constantii largitate concessae sunt*. Cf. V. MARTIN et D. VAN BERCHEM, «Le panis aedium d'Alexandrie», *Revue de Philologie*, 1942, pp. 5 — 21.

<sup>20</sup> Cf. A. CHASTAGNOL, «L'évolution de l'ordre sénatorial . . .», pp. 309 — 311 ; du même auteur, «Les modes de recrutement . . .», pp. 187 — 190.

également *notarius* (*comes* en 345, puis questeur du palais en 354), le Paphlagonien Helpidius, encore un fils de travailleur manuel et un *notarius* (préfet du prétoire d'Orient en 360), Domitianus, également fils d'un travailleur manuel et un *notarius* (comte des largesses sacrées en 353), le Phrygien Aelius Claudius Dulcitius, dans le même cas en tant que fils d'un foulon (gouverneur clarissime de Phoenicé avant 361), et Flavius Optatus, qui fut *grammaticus*, eut pour élève le César Licinius II et épousa la fille d'un aubergiste paphlagonien (consul en 334).<sup>21</sup> Ces nouveaux sénateurs étaient évidemment des favoris de l'empereur, qui constituaient autour de lui, pour ainsi dire, une assemblée de courtisans : l'organisation du Sénat de Constantinople allait de pair avec la décision de l'empereur de résider en permanence dans la nouvelle capitale.

Les sénateurs de cette première époque étaient donc peu nombreux et recrutés pour l'essentiel soit dans la classe curiale, soit dans les bureaux. Si l'on en croit l'Anonyme de Valois, ces nouveaux membres portèrent le titre de *virī clari*, et non de *virī clarissimi*. En fait, d'une part, les sénateurs transférés de Rome, même s'ils furent peu nombreux, durent conserver leur qualité de *clarissimi*, d'autre part, inscriptions et textes accordent toujours, et dès Constantin, aux sénateurs de Constantinople le nom de *clarissimi* :<sup>22</sup> on peut penser que, lors de leur entrée au Sénat, les nouveaux membres portaient effectivement le titre de *virī clari*, mais qu'ils devenaient ensuite *clarissimi* dès qu'ils avaient exercé la préture ou les premières fonctions administratives. Constantin sut ménager les transitions et les susceptibilités ; il attribua à ses nouveaux sénateurs, au moins au début de leur carrière, un rang inférieur à celui des aristocrates romains et considéra l'Assemblée orientale, ainsi que nous l'apprend l'Anonyme, comme un *senatus secundi ordinis*.<sup>23</sup> Il faut remarquer en outre que les membres de ce Sénat de cour étaient tenus à l'obligation de résidence et qu'on leur facilita les choses au maximum à ce point de vue, qu'au surplus les clarissimes disséminés dans les villes de l'Orient gardèrent alors leur statut antérieur et restèrent rattachés en théorie au Sénat de Rome sans être tenus à habiter effectivement en Italie.<sup>24</sup> Toutefois, je ne pense pas qu'on soit habilité à penser, avec G. Dagrón, que le nouveau Sénat puisse

<sup>21</sup> Libanius, *Or.* XLII, 22–26 (éd. FOESTER, t. III, pp. 317–320). Cf. P. PETIT, «Les sénateurs de Constantinople . . .», p. 348.

<sup>22</sup> Ablabius est appelé *vir clarissimus* ou *λαμπρότατος* sur les inscriptions et les papyrus qui datent de son consulat de 331 ; sur l'inscription de Tubernuc (*I. L. Tun.*, 814), il est dit en toutes lettres *vir clarissimus* en 337, au même titre que les autres préfets du prétoire, qui sont des sénateurs de Rome. Taurus est dit *vir clarissimus* sur sa base du Forum de Trajan (*Ann. Ep.*, 1934, 159). En 355, dans un message adressé aux sénateurs (*Démégoria Konstantinou*, 19b, éd. DINDORF de Thémistius, p. 21), Constance II appelle le Sénat de Constantinople *ἡ συνέδος τῶν λαμπροτάτων*.

<sup>23</sup> *Excerpta Valesiana*, I, 30 (éd. J. MOREAU, p. 9) ; *Ibi senatum constituit secundi ordinis, claros vocavit*.

<sup>24</sup> Selon la *Vita Constantini*, IV, 1, Constantin distribua largement la dignité sénatoriale autour de lui en Orient. L'exemple d'Olympius d'Antioche, qui demeure alors sénateur de Rome, est caractéristique : il sera examiné plus loin.

être seulement considéré comme une «antenne» du Sénat romain établie à Constantinople auprès de l'empereur. Il y a quand même là quelque chose de plus que n'était le groupe de sénateurs installé à Nicomédie auprès de Dioclétien. Le mode de recrutement en était différent, le rang accordé aux nouveaux membres de l'Assemblée également. Surtout — et cela me paraît particulièrement révélateur — en même temps que fut mise sur pied la nouvelle assemblée, Constantin créa à Constantinople un collège de préteurs, visiblement destiné à permettre la constitution d'une carrière spéciale pour les sénateurs de la nouvelle capitale.

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur cette institution. Car A. H. M. Jones a suggéré que les préteurs de Constantinople n'avaient pas été créés par Constantin, mais seulement par son fils Constance II en 340.<sup>25</sup> Il s'appuyait, pour émettre cette opinion, sur une loi du 9 septembre 340, adressée d'Antioche au Sénat de la ville de Constantin et qui fixait le montant des dépenses obligatoires auxquelles étaient astreints, lors des jeux de leur entrée en charge, les trois préteurs alors existants : le préteur Flavial, le préteur Constantinien et le préteur triomphal.<sup>26</sup> En fait, il ne s'agit là que d'un *terminus ante quem*. On peut en effet prouver, je pense, que les premiers préteurs de Constantinople ont bien été nommés par Constantin lui-même.<sup>27</sup> Une loi non datée, mais adressée au préfet de Rome Julianus — qui exerça sa charge de 326 à 329 — et fixée avec de bonnes raisons par Otto Seeck au 31 décembre 326, nous enseigne que, si l'appel est interjeté en cours de procès par l'une des deux parties auprès de l'un ou l'autre des deux préteurs, le verdict de seconde instance sera rendu par le préfet de la Ville : *Si apud utrumque praetorem, dum quaestio ventilatur, ab aliqua parte auxilium provocationis fuerit obiectum, praefecturae urbis iudicium sacrum appellator observet.*<sup>28</sup> Il suit de cette constitution qu'à la veille même de l'inauguration de Constantinople, il n'y avait à Rome que deux préteurs ; or les inscriptions confirment cette donnée et nous permettent de constater qu'il s'agit du préteur urbain et du préteur tutélaire.<sup>29</sup> Une autre loi, non datée également et sans destinataire indiqué, reprend presque exactement les mêmes termes, et c'est pourquoi Seeck a pensé qu'il s'agissait du même texte législatif ; il a donc admis qu'elle était adressée au préfet Julianus et traitait des deux préteurs de Rome à la même date du 31 décembre 326. Seulement, cette constitution est cette fois précédée de deux phrases qui se réfèrent explicitement aux procès de tutelle et stipulent le cas

<sup>25</sup> A. H. M. JONES, *op. cit.*, t. I, p. 132 ; t. III, p. 12, n. 13 (à la fin).

<sup>26</sup> *C. Theod.*, VI, 4, 5.

<sup>27</sup> J'ai déjà exprimé cette position, plus rapidement, dans «Observations sur le consulat suffect . . .», pp. 238 et 234.

<sup>28</sup> *C. Just.*, VII, 62, 17. O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste*, Stuttgart, 1919, rééd. Francfort, 1964, p. 128.

<sup>29</sup> A. CHASTAGNOL, «Observations . . .», pp. 238 (avec les n. 2 et 3) et 247 (avec les n. 7 et 8).

d'un appel interjeté sur le décret du préteur Constantinien : *decreti interpositio a Const(antiniano) praetore celebranda est*.<sup>30</sup> Jamais nous ne rencontrons un préteur de Rome désigné sous le nom de *praetor Constantinianus* ; par contre, ce nom de préteur Constantinien a toujours été appliqué à l'un des préteurs de Constantinople.<sup>31</sup> Il s'impose donc que cette loi traite des préteurs de la capitale orientale et que ceux-ci, à une date comprise entre 330 et 337, se sont vus reconnaître le même statut que ceux de Rome, et cela d'autant plus sûrement que l'empereur, en cette occasion, a pris soin de ne pas dire que le juge d'appel serait alors le préfet de la Ville, puisque Constantinople n'était dirigée à cette date que par un proconsul ; aussi la formule employée, moins explicite, est-elle la suivante : . . . *si apud utrumque p(ract)orem, dum quaestio ventilatur, ab aliqua parte auxilium (pro)vocationis fuerit obiectum, ut provocationis merita [subli] mis disceptator expendas*. Nous devons en conclure qu'après 330, en un premier temps, il y eut seulement deux préteurs à Constantinople, comme à Rome : ce furent le *praetor Flavialis*, pendant du préteur urbain de Rome, et le *praetor Constantinianus*, qui correspondait au *praetor tutelaris* d'Occident. Puis, en un second stade, au plus tard en 340, un troisième préteur fut institué dans les deux villes, qui porta ici et là le nom de *praetor triumphalis* : il est attesté dès 340 à Constantinople et à partir des années 359—365 à Rome.<sup>32</sup> Il s'est ainsi trouvé un moment, avant 340 et sans doute dès avant 337, où la nouvelle capitale n'a disposé que de deux préteurs. Le parallélisme avec l'évolution de Rome est du reste suffisamment évocateur. Il y a donc toutes chances pour que Constantin ait été le créateur des deux premières préteurs de sa ville, et cela suffit à faire penser que son désir a été d'ériger la nouvelle organisation de Constantinople en rivale des vieilles institutions romaines, même s'il a prévu une période de transition pour la mise en place des structures politico-sociales qu'il voulait peu à peu imposer.

Un autre aspect de la même politique concerne l'entrée au Sénat et la carrière des sénateurs. D'une part, la préture romaine fut réservée aux fils de sénateurs, qui entrèrent désormais dans l'Assemblée par l'exercice même de cette magistrature et non plus par la questure ; les préteurs de Rome furent désormais élus par le Sénat lui-même et non plus nommés par l'empereur (réforme qui intervint soit en 335—336, soit un peu plus tard) ; en corollaire, les hommes nouveaux pénétrèrent dans l'Assemblée à un rang supérieur à la préture, par la procédure de *adlectio*, qui se fit désormais en deux temps : cooptation par le Sénat (instituée probablement en 335—336 sous la préfecture urbaine de Caeionius Rufius Albinus), suivie de la confirmation par l'empereur ; le nouveau sénateur était alors soit *adlectus inter praetorios*, soit *adlectus*

<sup>30</sup> *C. Theod.*, III, 32, 2.

<sup>31</sup> A. CHASTAGNOL, « Observations . . . », pp. 248—249. Cf. S. MAZZARINO, *Antico, tardoantico ed era costantiniana*, 1974, p. 135.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 243, n. 3.

*inter consulares*. Une procédure parallèle, mais légèrement différente, fut mise en place vers le même moment, sans doute dans la première partie du règne de Constance II, à Constantinople ; elle nous est en tout cas attestée à partir de 355. Les préteurs y furent également élus par le Sénat local, comme nous l'apprend une loi de 359,<sup>33</sup> mais, ici, la préture était gérée par des hommes nouveaux qui étaient déjà entrés au Sénat auparavant aussi bien que par des fils de sénateur. Autrement dit, l'accès à l'Assemblée se faisait à un niveau inférieur à la préture, et tout laisse croire que la magistrature qui introduisait dans le Sénat était, déjà sous le règne de Constance II, le tribunat de la plèbe, bien que cette fonction inattendue nous soit seulement attestée dans ce rôle par une loi de 374.<sup>34</sup> L'*adlectio* se faisait elle aussi en deux temps, selon une procédure qui nous est signalée pour la première fois avec le philosophe Thémistius en 355 : à Constantinople, la proposition impériale précédait le vote de cooptation de l'Assemblée.<sup>35</sup> A l'issue des débats, en cas de réussite, le nouveau promu était soit *adlectus inter tribunicios* (il lui fallait alors exercer ensuite la préture), soit *adlectus inter praetorios*. Les deux grades d'*adlecti* étaient donc différents d'une capitale à l'autre ; il n'y avait à Constantinople ni questure ni consulat suffect.<sup>36</sup>

On voit que Constance II, qui, après la mort de Constantin, a gouverné en maître l'Orient pendant que ses frères administraient à part l'Occident, a beaucoup fait pour compléter l'œuvre de son père et donner au Sénat de Constantinople plus de dignité et d'originalité : il s'est inspiré de l'évolution propre au Sénat de Rome, mais il a su en même temps tenir compte de la situation particulière des sénateurs de sa capitale et s'est ingénié à faire de ces derniers, autant qu'il le pouvait, quand leur avancement lui paraissait suffisant, les égaux des sénateurs de Rome, voire à les faire reconnaître comme tels par les Occidentaux eux-mêmes. Quand, en 346, Constance II et Constant se sont réconciliés, il semble que Constant ait accepté de confier de hautes fonctions en Italie même à des sénateurs de Constantinople : Ulpius Limenius, puis Hermogenes, qui furent tout à la fois préfets de Rome et préfets du prétoire d'Italie paraissent bien être en effet des sénateurs de la capitale orientale, alors que, normalement, les sénateurs de Constantinople parvenaient seulement à des hautes charges orientales : préfet du prétoire d'Orient, proconsul de Constantinople, proconsul d'Asie.<sup>37</sup> A partir de 353, Constance II, devenu le maître unique de l'Empire, n'hésita pas à élargir la gamme des fonctions aux-

FF 33 *C. Theod.*, VI, 4, I4 et 15. Cf. «Observations . . .», pp. 243—244, mais en notant que ces deux textes sont adressés au Sénat de Constantinople, non à celui de Rome.

34 *C. Theod.*, XII, 1, 74, § 3.

35 *Démégoria Konstantinou*, 19 b, 21 a, 22 c et 23 b, éd. DINDORF de Thémistius, pp. 22—25. Cf. P. PETIT, «Les sénateurs de Constantinople . . .», pp. 355—356.

36 Sur tout cela, voir A. CHASTAGNOL, «Les modes de recrutement . . .», pp. 190—205.

37 A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine . . .*, pp. 416—417 ; du même auteur, *Les Fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris, 1962, pp. 128—130.

quelles parvenaient les sénateurs de Constantinople : en Orient, avec les nouvelles charges de cour (maître des offices, questeur du palais sacré, comte des largesses sacrées, comte de la chose privée)<sup>38</sup> et les postes administratifs de Syrie (consulaire de Syrie, comte d'Orient),<sup>39</sup> en Occident, avec des fonctions en Illyricum (Strategius Musonianus, proconsul d'Achaïe en 353, Anatolius, préfet du prétoire d'Illyricum en 357—360), en Italie (Flavius Leontius, préfet de Rome en 356, Taurus, préfet du prétoire d'Italie—Afrique de 355 à 361) et en Gaule (Honoratus, préfet du prétoire des Gaules en 355—357, Nebridius, questeur du palais du César Julien en 360, puis préfet du prétoire des Gaules en 360—361). Cette évolution progressive préparait les mesures décisives qui furent promulguées dans les dernières années du règne, de 357 à 361.

Une loi du 12 août 357 constate que des clarissimes résidant en Achaïe, en Macédoine et dans tout l'Illyricum demeurent en permanence dans leurs domaines provinciaux et ne viennent à Rome que très rarement ou même jamais et ne participent donc pas aux débats de la Curie, *raro vel num[quam] sedem dignitatis propriae frequentantes*. L'empereur recommande qu'on les recherche et qu'on leur conseille de résider désormais moins loin de la Ville Eternelle pour que la longueur du voyage ne serve plus de prétexte à leur absentéisme.<sup>40</sup> André Piganiol a interprété ce texte en y voyant le signe ou la conséquence d'une décision antérieure — qui ne nous est pas parvenue — qui partageait les sénateurs de tout l'Empire entre le Sénat de Rome et le Sénat de Constantinople d'après le domicile.<sup>41</sup> On en déduit sans peine que, si l'Achaïe, la Macédoine et ce qui constitue à cette époque la préfecture du prétoire d'Illyricum font partie du secteur réservé au Sénat de Rome et en sont les régions les plus éloignées du siège de la Curie, par contre, le diocèse des Thraces en Europe (avec la Mésie seconde et la Scythie), toute la partie asiatique de l'Empire, l'Égypte et les Libyes, c'est -à-dire l'ensemble de la préfecture du prétoire d'Orient, sont alors devenus le domaine du Sénat de Constantinople. Autrement dit, les clarissimes résidant dans la préfecture d'Orient et qui, jusque là, restaient rattachés au Sénat romain, furent à ce moment transférés d'autorité au Sénat de Constantinople.<sup>42</sup> Or cette interprétation, ce complément apporté à la loi du 12 août 357 sont confirmés, comme nous verrons, par le cas du sénateur Olympius d'Antioche sur lequel je reviendrai plus loin. C'est donc depuis 357

<sup>38</sup> Musonius, *mag. off.* en 356—357 ; Leontius, questeur de Gallus en 354 ; Taurus, questeur du palais en 354 ; Donitianus, *comes sacr. larg.* avant 353 ; Evagrius, *comes rer. priv.* en 360—361.

<sup>39</sup> Honoratus, consulaire de Syrie avant 353, comte d'Orient en 353—354 ; Modestus, comte d'Orient en 358—362 ; Leontius, comte d'Orient dès 349.

<sup>40</sup> *C. Theod.*, VI, 4, 11.

<sup>41</sup> A. PIGANIOU, *L'Empire chrétien*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1972, p. 387.

<sup>42</sup> P. PETIT, « Les sénateurs de Constantinople . . . », p. 357, n. 2, a rectifié sur un point la suggestion de A. Piganiol. L'interprétation que j'adopte et qui me paraît s'imposer est celle que propose G. DAGRON dans sa thèse, pp. 127—129.

qu'existe la division de l'Empire entre les deux Sénats, qu'on peut parler d'un partage, que les clarissimes ont été rattachés à deux pôles distincts selon le lieu de leur résidence, qu'on peut réellement distinguer un Sénat occidental, celui de Rome, et un Sénat oriental, celui de Constantinople.

La seconde mesure, destinée à mettre sur un pied d'égalité les deux Sénats, a été l'accroissement de l'effectif du Sénat de Constantinople, mission dont fut investi spécialement Thémistius, précisément à la fin de 358, alors qu'il venait, un an plus tôt, de rentrer de Rome où il avait représenté le Sénat de la capitale orientale aux cérémonies qui marquèrent la visite de Constance II dans la Ville Éternelle du 28 avril au 29 mai 357. G. Dagron a bien montré que le philosophe, sénateur lui-même depuis seulement trois années, n'avait pas obtenu le titre de proconsul de Constantinople; il a cependant exercé alors les pouvoirs d'un proconsul: notamment la présidence du Sénat et l'approvisionnement de la ville lui ont incombé; on peut donc penser qu'il n'y avait pas de proconsul en place au même moment et que Thémistius a administré la ville en tant que vice-proconsul en même temps qu'il assurait sa mission de recrutement.<sup>43</sup> Lui-même nous apprend, dans un discours très postérieur, qu'il a amené le Sénat de Constantinople de 300 membres à peine à 2000.<sup>44</sup> La correspondance que Libanius a entretenue avec lui nous enseigne que sa tâche de recrutement a duré jusqu'en 359, et l'on peut estimer qu'elle avait pris fin quand Constance II le remplaça à la tête de l'administration de Constantinople et, tenant compte de l'évolution, substitua au proconsul, pour la première fois, un préfet de la Ville à l'image de Rome en la personne d'Honoratus, qui entra en charge le 11 décembre 359<sup>45</sup> et paracheva l'année suivante l'œuvre de recrutement menée jusque là par le philosophe.

L'augmentation de l'effectif du Sénat oriental est considérable, et c'est sans doute ce qui avait conduit A. H. M. Jones à supposer que celle-ci n'avait pas été réalisée complètement dans les années 358—359 ou 358—360, mais qu'elle avait été effectuée peu à peu jusqu'en 385.<sup>46</sup> Cependant, l'interprétation de A. H. M. Jones s'ajuste mal aux termes mêmes de Thémistius, qui paraissent bien se référer à sa mission spéciale, bien attestée au reste par Libanius. Il faut surtout comprendre que la tâche du philosophe a été double: d'une part, il a recensé les clarissimes orientaux atteints par la loi précédente et qui

<sup>43</sup> G. DAGRON, *L'Empire romain d'Orient* . . . , pp. 5—13 et 213—217. Sa venue à Rome en 357 est à relier à la visite de Constance II, non pas à des *vicennalia* (G. DAGRON, *op. cit.*, pp. 205—209) qui n'ont jamais été célébrés à cette date-là, puisque l'on avait déjà fêté les *tricennalia* de Constance II en 353 (Ammien, XIV, 5, 1).

<sup>44</sup> Thémistius, *Or.* XXXIV, 13 (éd. DINDORF, p. 456): τὸν κατάλογον τῶν ὁμογενῶν ἀντὶ πόλις τριακοσίων ἐπλήρου εἰς δισχιλίους.

<sup>45</sup> MOMMSEN, *Chron. Min.*, t. I, p. 239; saint Jérôme, *Chron.*, 2375; Socrate, *Hist. Eccles.*, II, 41, 1; Sozomène, *Hist. Eccles.*, IV, 23, 3. Le *Chron. Pasch.* indique comme date, probablement à tort, le 11 septembre.

<sup>46</sup> A. H. M. JONES, *op. cit.*, t. II, p. 527.



passaient alors, de manière automatique, du Sénat de Rome à celui de Constantinople : ceux-là ont constitué à eux seuls une bonne part de l'augmentation d'effectif ; d'autre part, il a cherché dans les villes de l'Orient, notamment en Asie Mineure et en Syrie, les notables les plus riches et les intellectuels les plus notoires et les a incités à rejoindre les rangs des sénateurs de la capitale par un véritable écrémage des curies et des universités. Sa mission a dû l'entraîner à quelques voyages de cité en cité, au moins en Anatolie, et c'est peut-être pourquoi le titre de proconsul de Constantinople ne lui a pas été donné.

Nous avons témoignage du premier aspect de la mission de Thémistius pour le seul cas d'Olympius, par plusieurs lettres de Libanius qui sont malheureusement difficiles à comprendre dans toutes leurs allusions. Olympius appartenait à une famille d'Antioche et y vivait habituellement ; il avait cependant fait le voyage de Rome où il avait, comme dit Libanius, «supporté d'être chorège de la chorégie la plus dispendieuse»<sup>47</sup> autrement dit, il avait exercé la préture urbaine, ce qui sous-entend que son père Pompeianus était déjà lui-même clarissime et que la famille était considérée comme d'une richesse suffisante ; c'est encore en tant que sénateur de Rome que, sautant apparemment l'échelon du consulat suffect, il avait accédé au gouvernement de la province de Macédoine en 356 ; puis, en sortant de charge, il était revenu vivre à Antioche. Alors était intervenue la législation qui transférait au Sénat de Constantinople les sénateurs résidant dans la préfecture d'Orient : Olympius fut effectivement muté et inscrit, comme il était naturel, parmi les prétoriens, au-dessus du niveau de la préture. Mais, d'une part, il ne pouvait jouir, parce que la chose n'était pas prévue à Constantinople, d'une exemption d'impôts (atélie) que le Sénat romain lui avait accordée et qui visait, selon Paul Petit, le *follis senatorius* ;<sup>48</sup> d'autre part, la loi prévoyait que les sénateurs transférés devaient exercer la préture à Constantinople, même s'ils l'avaient déjà gérée à Rome. De fait, on trouvait à l'occasion, en ce temps, des personnages qui avaient été préteurs après avoir assumé des fonctions plus importantes : c'est ce que nous rapporte précisément une loi de 359 qui cite l'exemple de deux préteurs appartenant à cette catégorie un peu exceptionnelle, l'ancien proconsul Facundus et l'ancien vicaire Arsenius.<sup>49</sup> Libanius nous informe que la fortune d'Olympius s'était notablement amoindrie ; il demande à Thémistius d'agir pour que la préture la moins coûteuse, la préture triomphale, lui soit dévolue si on applique la loi, mais mieux serait encore de faire opposition à l'application de cette mesure et, si on ne peut faire autrement, d'accorder

<sup>47</sup> Libanius, *Ep.* 252, 5, (éd. FOERSTER, t. X, p. 240) : *φασὶ δὲ αὐτὸν καὶ χορηγὸν ἐννέχθαι τῆς τὰ μέγιστα δαπανώσης*. P. PETIT, «Les sénateurs de Constantinople . . .», p. 376.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 367–368.

<sup>49</sup> *C. Theod.*, VI, 4, 15.

de toute façon un délai avant le renouvellement de la magistrature, comme du reste la loi l'envisage ; quant à l'atélie, il faudrait aussi qu'elle soit instituée pour des cas comme celui-là à Constantinople et que, du moins, on fasse en sorte que le montant des impôts demandés à Olympius soit modéré.<sup>50</sup> Il est remarquable que Libanius ait écrit également en faveur du même personnage à Honoratus.<sup>51</sup> On notera aussi qu'il suggère à Thémistius de ne pas contraindre Olympius à quitter Antioche et à venir habiter désormais à Constantinople.<sup>52</sup> C'est qu'en effet l'admission au Sénat entraînait en même temps la citoyenneté de Constantinople et, en principe, l'obligation de résidence,<sup>53</sup> mais la façon dont en parle le sophiste montre que, dans le cas d'Olympius, la conséquence n'était pas inéluctable : il semble logique en effet que les transférés aient obtenu de conserver le droit dont ils jouissaient jusque là d'avoir leur domicile dans leur cité natale ; Olympius vécut encore à Antioche et y mourut en 388 — 389.<sup>54</sup> Au reste, il fut peut-être exempté de la préture en 361 ; l'empereur fit connaître son accord sur ce point et en référa au préfet et à l'Assemblée ;<sup>55</sup> sans doute la grande loi organisatrice du Sénat en cette année-là, qui remit de l'ordre dans la carrière sénatoriale, mit-elle fin à la pratique des prétures exercées à retardement par des personnages qui étaient déjà prétoriens.

Thémistius rechercha aussi, surtout dans la classe curiale, de nouveaux membres qui, lorsqu'ils acceptaient l'invitation du philosophe, entraient au Sénat on ne sait selon quelle procédure exacte : Thémistius agissant au nom de l'empereur, sa proposition devait équivaloir à la nomination par le prince, mais on ignore si un vote du Sénat devait alors intervenir pour sanctionner l'*adlectio*, comme cela se faisait avant 358 et comme cela se fit aussi ensuite après 361. Nous sommes surtout renseignés sur le cas de divers Antiochéens ou élèves de Libanius à propos desquels le sophiste écrivit des lettres à Thémistius ou aux intéressés eux-mêmes, généralement pour déplorer que ces nouveaux sénateurs soient ainsi amenés à quitter Antioche pour résider à Constantinople : notamment les Antiochéens Actius, Celsus et Julianus, le poète égyptien Andronicus et l'Apaméen Jamblique.<sup>56</sup> A ce dernier, neveu de Sôpater et descendant du grand philosophe homonyme, il s'écriait : « Pour toi, tu n'as rien à faire là-bas ; il faut que tu reviennes ici, que tu résistes à l'impôt qui vient de Thrace et que tu fuies un Sénat qui est sans doute utile aux obscurs, mais ne saurait rendre plus illustres (*λαμπρότατοι*) ceux qui, comme

<sup>50</sup> Libanius, *Ep.* 70 et 252.

<sup>51</sup> *Ep.* 251. Je suis pour l'interprétation de ces lettres les conclusions de P. Petit, qui a rectifié certaines vues de O. SEECK, *Die Briefe des Libanius*, Leipzig, 1906, rééd. Hildesheim, 1966, pp. 223 — 224, bien que ces dernières aient été reprises dans la *P.L.R.E.*

<sup>52</sup> *L'Ep.* 252, 6, comme la Lettre 251, 13 à Honoratus, font allusion à la vieille mère d'Olympius qui a besoin de sa présence à Antioche.

<sup>53</sup> Cf. P. PETIT, pp. 355 — 357.

<sup>54</sup> H. F. BOUCHERY, *Themistius in Libanius' Briefen*, Gand, 1936, p. 140.

<sup>55</sup> Libanius, *Ep.* 265. P. PETIT, p. 369, préfère cependant rapporter le fait à l'atélie.

<sup>56</sup> P. PETIT, pp. 349 — 350.

toi, ont reçu un grand héritage». <sup>57</sup> Libanius lui-même fut sollicité par Thémistius, mais refusa. <sup>58</sup> Citons en outre le Phénicien Fraternus <sup>59</sup> et le Cappadocien Césaire, frère de Grégoire de Nazianze. <sup>60</sup> Peut-être l'Antiochéen Calliopius, l'Epirote (établi à Constantinople) Clearchus et l'Anatolien Acacius entrèrent-ils aussi au Sénat en 358—359, mais ce n'est pas entièrement sûr. <sup>61</sup> Certains accédèrent vers le même temps dans le Sénat par nomination impériale à une fonction administrative : ce fut le cas du Bérytien Priscianus, promu d'emblée *praeses* de l'Euphratensis en 360. <sup>62</sup>

Ce recrutement massif réalisé en deux années visait certainement à égaler le Sénat de Constantinople à celui de Rome et le hissait au niveau d'une assemblée servant maintenant de pôle d'attache aux clarissimes de la moitié de l'Empire. Dès la fin de 359, l'effectif de 2000 membres fut considéré comme stable, puis la grande loi du 3 mai 361 fixa le règlement à la fois de l'Assemblée et de l'ordre sénatorial de l'Orient. <sup>63</sup> Nul doute qu'à ce moment on confirma l'obligation de résidence à Constantinople pour tous les clarissimes sauf ceux qui avaient été transférés du Sénat de Rome. Pendant la durée de la mission de Thémistius, on avait enlevé aux cités un certain nombre de leurs décurions ; dès que la phase du recrutement accéléré fut achevée, on pensa tout normalement à protéger au contraire les curies contre les évasions de leurs membres. Ce souci avait déjà effleuré Constantin après le gonflement d'effectif qu'il avait apporté au Sénat de Rome dans les années 312—326 ; il avait alors interdit l'accès des curiales au Sénat par une loi du 24 novembre 326 : «Si quelque décurion, lésant les intérêts du fisc, quitte la curie et parvient à l'illustre Sénat de la Ville, qu'il n'y soit pas admis». <sup>64</sup> De même la loi orientale du 3 mai 361 prohibe de nouveau ce qui avait été exceptionnellement autorisé dans les années précédentes : elle précise que les décurions devenus sénateurs et qui n'ont pas encore été préteurs doivent être rayés de l'album sénatorial et que les autres peuvent demeurer au Sénat à condition de s'acquitter totalement de leurs obligations financières à l'égard du fisc et de leurs cités d'origine. Les portes sont fermées pour l'avenir, *ita ut omnibus deinceps adipiscendi honoris huiusce aditus obstruatur*. <sup>65</sup> En fait, les vides qui se produisaient dans le Sénat devaient être comblés par l'arrivée de nouveaux membres selon la pro-

<sup>57</sup> Libanius, *Ep.*, 34. «L'impôt qui vient de Thrace» n'est qu'une expression ironique pour désigner l'appel fait pour le Sénat aux hommes de la province.

<sup>58</sup> Cf. H. F. BOUCHERY, *op. cit.*, p. 168.

<sup>59</sup> Libanius, *Ep.* 150.

<sup>60</sup> Greg. Naz., *Or.* VII, 8—10 (MIGNE, *P.G.*, t. 35, col. 764—768).

<sup>61</sup> P. PETIT, pp. 351—354.

<sup>62</sup> P. PETIT, pp. 353—354.

<sup>63</sup> Connue par onze fragments du *Code Théodosien* : I, 6, 1 et 28, 1 ; VI, 4, 12 et 13 ; VII, 8, 1 ; XI, 1, 7 ; 15, 1 et 23, 1 ; XII, 1, 48 ; XIII, 1, 3 ; XV, 1, 7.

<sup>64</sup> *C. Theod.*, XII, 1, 14.

<sup>65</sup> *C. Theod.*, XII, 1, 48.

cédure de l'*adlectio* ou la nomination directe à une fonction clarissime, l'empereur ayant dans tous les cas l'initiative. Il est bien évident que la plupart des nouveaux sénateurs, promus il est vrai à un rythme désormais très lent, étaient issus de la classe curiale, mais ils étaient normalement pris parmi les décurions qui avaient accompli toutes leurs charges municipales. Les lois postérieures ont confirmé d'abord ce règlement, puis, en 364, ont imposé au nouveau sénateur de laisser un fils à la curie ; finalement, après diverses hésitations, on admit à la fin du siècle que les biens restaient liés à la curie et que le curiale pouvait devenir sénateur à condition de se trouver un remplaçant à la curie, mais les fils nés avant l'*adlectio* du père restaient curiales.<sup>66</sup>

Contentons-nous de noter trois autres points de l'évolution postérieure à 361. D'abord, comme l'a bien vu Paul Petit, l'obligation de résider à Constantinople n'a pas été maintenue, et cela sans doute dès le règne de Valens.<sup>67</sup> A cet égard, la législation orientale n'a fait que revenir à celle de l'Occident et, après elle, a abouti à faciliter la constitution d'aristocraties régionales issues de la classe curiale et composées à la fois de sénateurs qui parcouraient la carrière administrative et demeuraient dans leur cité dans l'intervalle des fonctions, et de clarissimes qui, après l'*adlectio*, n'exerçaient plus de charges, formant au-dessus de la curie l'élite des *honorati*. Ces noblesses provinciales se rencontraient surtout dans les métropoles administratives, où la présence des bureaux et des écoles favorisait les promotions sociales.<sup>68</sup> Le cas le plus typique en Orient est celui d'Antioche, où l'aristocratie locale était dominée par la famille des Thalassii.<sup>69</sup>

Le partage de l'Empire entre les deux aristocraties sénatoriales de Rome et de Constantinople est un fait considérable puisque, dès 357, il a prélué sur le plan social au partage territorial de l'Empire qui s'est imposé peu à peu par la suite. En règle très ordinaire, les sénateurs d'Orient, moins riches que ceux de Rome, ne possédaient des domaines fonciers que dans la partie orientale de l'Empire. Leurs collègues italiens, mis à part quelques rares exceptions, n'ont eux-mêmes été propriétaires bientôt que dans l'Occident, Illyricum compris. Il faut tenir compte ici de légers remaniements qui sont intervenus dans la frontière entre les deux parties de l'Empire. Ainsi, nous apprenons qu'en 384 la Macédoine relevait du Sénat oriental alors qu'elle dépendait, comme nous avons vu, de l'Occident en 357.<sup>70</sup> Cela doit s'expliquer par le fait que.

<sup>66</sup> Sur cette évolution complexe, voir en particulier P. PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1955, p. 344, n. 3.

<sup>67</sup> P. PETIT, «Les sénateurs de Constantinople . . .», p. 357.

<sup>68</sup> A. CHASTAGNOL, «L'évolution de l'ordre sénatorial . . .», p. 313.

<sup>69</sup> J. H. W. G. LIEBESCHUETZ, *Antioch*, Oxford, 1972, pp. 42-43.

<sup>70</sup> C. Theod., VI, 2, 14. A propos de l'évolution dans les années 383-386, J.-R. PALANQUE, «La préfecture du prétoire d'Illyricum au IV<sup>e</sup> siècle», *Byzantion*, XXI, 1951, pp. 9-10, qui n'a d'ailleurs pas utilisé cette loi.

momentanément, de 383 à 386, la Macédoine, les Dacies et la Dardanie ont été rattachées au gouvernement oriental de Théodose. Le partage sur le plan social était donc tributaire des fluctuations du partage territorial entre les empereurs. Depuis 395, l'ensemble du diocèse de Macédoine et de la nouvelle préfecture d'Illyricum oriental a été définitivement affecté au Sénat de Constantinople : par suite, des transferts de clarissimes d'un Sénat à l'autre ont encore eu lieu de nouveau à ces dates-là.

Enfin, la carrière des sénateurs d'Orient s'est bientôt stabilisée. L'accès au Sénat se faisant par le tribunat de la plèbe, la préture est restée fixée plus haut dans le *cursus honorum* qu'elle ne l'était en Occident et a été obligatoirement exercée par les nouveaux membres, qui, au contraire, en étaient automatiquement dispensés à Rome. C'est sans doute là une des raisons pour lesquelles, dans une assemblée portée à 2000 membres, le nombre des préteurs a augmenté et a été de huit à partir de 384 alors qu'il restait de trois à Rome.<sup>71</sup> La carrière ne comprenait ensuite que des fonctions orientales : aucun sénateur de Constantinople n'exerça, à notre connaissance, de fonction en Occident après 361. Inversement, les sénateurs occidentaux ne vinrent plus exercer de charge en Orient, à quelques exceptions près dans les deux sens qui se situent dans les années 378—383 : l'historien Eutrope, un Occidental il est vrai, a parcouru toute sa carrière en Orient où il semble s'être fixé, sauf une préfecture d'Illyricum en 380—381 ; Nicomaque Flavien junior, sénateur romain, est devenu curieusement proconsul d'Asie en 382—383 ; Caeionius Rufius Volusianus, Romain également, a été vicaire d'Asie vers le même temps, en tout cas avant 390. Laissons de côté, bien entendu, les quelques Pannoniens, puis les Espagnols que Valens et Théodose ont amené avec eux en Orient et qui y ont exercé des fonctions seulement pendant leurs règnes.<sup>72</sup> Ces quelques exemples attestent la possibilité de communications entre les deux parties de l'Empire ; ils n'infirment pas la réalité du partage intervenu. Un des traits les plus remarquables de la carrière parcourue par les sénateurs résidant à Constantinople est le mélange des fonctions administratives traditionnelles et des charges auliques : cela s'explique par le rôle de capitale que jouait Constantinople, même lorsque l'empereur, sous Valens par exemple, n'y résidait pas ;

<sup>71</sup> A. CHASTAGNOL, « Observations . . . », pp. 247—248 ; « Zosime, II, 38 . . . », p. 63 ; « Les modes de recrutement . . . », p. 204.

<sup>72</sup> A. ALFOELDI, *A conflict of ideas in the Late Roman Empire*, Oxford, 1952, p. 17 ; A. CHASTAGNOL, « Les Espagnols dans l'aristocratie gouvernementale à l'époque de Théodose », *Les empereurs romains d'Espagne*, pp. 289—290 ; K. F. STROHEKER, « Spanische Senatoren der spätrömischen und Westgotischen Zeit », *Madridrer Mitteilungen*, IV, 1963, pp. 107—132, rééd. dans *Germanentum und Spätantike*, Zurich, 1965, pp. 54—87 ; J. MATTHEWS, « A pious supporter of Theodosius I : Maternus Cynegius and his family », *Journal of Theological Studies*, XVIII, 1967, pp. 438—446 ; du même auteur, « Gallic supporters of Theodosius », *Latomus*, XXX, 1971, pp. 1073—1099 ; en dernier lieu, du même, *Western aristocracies and imperial Court, A. D. 364—425*, Oxford, 1975, pp. 101—115.

quand Valens était établi à Antioche, des sénateurs syriens détenaient alors plus volontiers les fonctions de cour. En Occident, la séparation entre carrière sénatoriale traditionnelle et carrière bureaucratique fut d'abord plus tranchée, mais, peu à peu, l'influence du Sénat oriental y introduisit aussi ce mélange des deux carrières.<sup>73</sup>

Pendant tout le IV<sup>e</sup> siècle, la noblesse de la ville de Rome est demeurée — et de loin — beaucoup plus riche en terres et en or que l'aristocratie orientale et les aristocraties régionales qui s'étaient alors dégagées dans les deux parties de l'Empire. C'est seulement dans le cours du Ve siècle que les grandes familles de Constantinople l'ont emporté sur elle sur le plan de la fortune et de l'influence générale. Je n'ai pas voulu traiter aujourd'hui du problème économique, ni du régime de la propriété aristocratique, des modes d'exploitation des terres, des genres de vie, des liens selon lesquels la domesticité urbaine et les paysans des domaines étaient soumis à leurs maîtres. Mais c'est évidemment en tenant compte de tous ces éléments, en même temps que des circonstances historiques et des événements mêmes, qu'on pourrait tenter d'expliquer les raisons de cette évolution ultérieure. La conjoncture du Ve siècle s'est révélée relativement favorable à l'essor social de la noblesse orientale, au moment où l'aristocratie de Rome a été frappée dans ses intérêts les plus vifs par les conséquences des invasions barbares ; les dévastations de l'Italie, des Gaules et de la péninsule ibérique dans les années 407—414 ont porté à celle-ci un coup très rude, auquel s'est ajoutée, de manière plus sensible encore pour elle, après 429, la perte de ses vastes propriétés africaines. La naissance, puis l'ascension du Sénat de Constantinople constituent donc un chapitre important de l'histoire politique et sociale d'une époque qui fut fertile en mutations de toutes natures.

Paris.

<sup>73</sup> A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine*, pp. 434—435, 439 et 442.

## I. BORZSÁK

### VON TACITUS ZU AMMIAN

Die Grundlage der Ammian-Überlieferung, der verstümmelte *Fuldensis* (Vat. 1873 s.IX) wanderte — wie bekannt — durch Poggio nach Italien;<sup>1</sup> der vollständigere, aber inzwischen verloren gegangene *Hersfeldensis* konnte erst seit der Augsburger Ausgabe des M. Accursius bzw. seit der Basler Ausgabe von S. Gelenius im J. 1533 zur teilweisen Auferstehung Ammians beitragen. Von den späteren Ausgaben muß diejenige des H. Valesius (Paris 1636) erwähnt werden, dessen Leistung von einem Repräsentanten der modernen Ammian-Forschung als der bedeutendste Beitrag zu Ammians Verständnis apostrophiert worden ist.<sup>2</sup> Aber vom Verstehen unseres Autors sind wir einstweilen recht fern. Ein jeder betont, wie wichtig, ja unentbehrlich Ammian für die Kenntnis des 4.Jh.-s ist, aber sonst wird er entweder nicht gelesen (zu seiner Zeit charakterisierte auch der junge Norden<sup>3</sup> die ammianeische Kunstprosa — wie er selbst anerkennt — so, daß er nur ein paar Bücher las), oder aber auf die verschiedenste Weise beurteilt, wobei man durch die Widersprüche ziemlich seltsam berührt wird. Man heftet ihm Vignetten an, die nicht so leicht in Einklang gebracht werden können: Er soll Klassizist, für Andere Manierist, eine barocke Erscheinung oder aber ein Romantiker<sup>4</sup> gewesen sein; in der «Geschichte des spätrömischen Reiches» von E. Stein<sup>5</sup> liest man: «Das größte literarische Genie . . . , das die Welt u. E. zwischen Tacitus und Dante gesehen hat, . . . der in der Kunst, die Herzen der Leser zu bewegen, wohl von keinem späteren Historiker erreicht, geschweige denn übertroffen worden ist.» «It is a work of grandeur» — behauptet

<sup>1</sup> Vgl. G. VOIGT: Wiederbelebung des class. Alterthums. I<sup>4</sup>. Berlin 1960. 241.

<sup>2</sup> H. TRÄNKLE: A. M. als römischer Geschichtschreiber. Antike und Abendland 11 (1962) 21; vgl. C. U. CLARK (in der Einleitung zu seiner Ausgabe), I p. VI.

<sup>3</sup> Kunstpr. II<sup>4</sup>. 646.

<sup>4</sup> Mit Grimmelshausen hat ihn verglichen A. v. GUTSCHMID: Kl. Schriften. V. 583 ff.; vgl. F. ARNALDI: Il continuatore di Tacito. Rendic. Acc. Arch. Lett. e Belle Arti di Napoli 42 (1967) 146; zitiert von seinem Schüler G. TIBULLO: Da Tacito ad A. M. Ann. Univ. di Napoli 12 (1969–70) 99. Die Inspirationsquelle von Chateaubriands Romantik wird in Ammian gefunden durch J. FONTAINE: A. M. historien romantique. Bull. Ass. G. Budé 28 (1969) 418 f.

<sup>5</sup> E. STEIN: Gesch. des spätröm. Reiches. Wien 1928. 331.

eine Autorität wie Sir Ronald Syme.<sup>6</sup> Zur selben Zeit sind andere engherziger und heben lieber die Mängel des Historikers hervor; er soll ein Epigone des Tacitus gewesen sein, «une sorte de Tacite égaré au siècle de Théodose»<sup>7</sup> usw. Eine Neubewertung ist unverzüglich; aus dieser Problematik versuchen wir die Frage der Tacitus-Imitation des Ammian zu behandeln.

Da müßte Vieles nachgeholt, nachgeprüft, ja von neuem gemacht werden. Kennzeichnend ist eine echt taciteische Bemerkung Syme's: «It is to be regretted that no proper study exists of the Tacitean influence in its varied and powerful manifestations.»<sup>8</sup> Seines Erachtens ist Tacitus' Einfluß auf Ammian wichtiger als derjenige von Sallust und Livius.<sup>9</sup> Zu leicht könnten wir Fachleute zitieren, die alle diese hergebrachte Meinung vertreten, aber konsequenter Weise ohne irgendwelchen Beweis dafür zu liefern. So liest man z. B. in der Literaturgeschichte von Schanz:<sup>10</sup> «Das Werk Ammians schloß sich an die Historien des Tacitus an; schon daraus läßt sich vermuten, daß er in diesem Historiker sein Vorbild erblickte», oder bei J. Bayet: «Ammien imite ouvertement Tacite . . . L'imitation de Tacite broche sur le tout»,<sup>11</sup> oder aber bei E. Bickel: «Einen Fortsetzer hat Tacitus im 4. Jh. in Ammianus Marcellinus gefunden . . .» (Sein planvoller Anschluß an Tacitus stehe fest), «weil er nach seiner eigenen Angabe . . . dort begann, — *a principatu Caesaris Nervae exorsus*, — wo Tacitus aufhörte, und weil eine stillschweigende Tacitus-Nachahmung sein Werk durchzieht.» *Quod fuisset demonstrandum!* Nur soll man nicht vergessen, daß der *summus Heynius* zu seiner Zeit (d. h. in seinem Göttinger Programm aus d. J. 1802: «Censura ingenii et historiarum Ammiani Marcellini»)<sup>12</sup> keine Spur einer etwaigen Tacitus-Imitation zu entdecken vermochte.

Bald nach dieser Skepsis schlug die Forschung ins entgegengesetzte Extrem um: wie aus den immer ausführlicheren Verzeichnissen der «Übereinstimmungen» (bei A. Gerber, H. Wirz, M. Kennedy, G. B. A. Fletcher, H. Ha-

<sup>6</sup> R. SYME: *A. and the Historia Augusta*. Oxford 1968. 96.

<sup>7</sup> Vgl. J. FONTAINE: a. O. 418. Die Geschichte von Ammians «Ruhme» s. bei D. DI SPIGNO: *Helikon* 3 (1963) 524 ff.; vgl. A. SELEM: *La critica recente su A. M. Cultura e Scuola*, No. 11 (Jul. — Sept. 1964) 78 ff.

<sup>8</sup> A. O., 129, 2; vgl. C. P. T. NAUDÉ: *Gnomon* 41 (1969) 484.

<sup>9</sup> A. O., 129; vgl. sein *Tac. II*. Oxford 1958. 503, 8; «the heir of T., in every sense, is A. M.» Desgleichen z. B. F. VITTINGHOFF: *Hist. Zeitschrift* 198 (1964) 531. Der «Griechen aus Syrien» hat sich auch nach F. KLINGNER (*Vom Geistesleben im Rom des ausgehenden Altertums. Röm. Geisteswelt*<sup>4</sup> [München 1961] 531) Tacitus zu seinem Vorgänger auserwählt; die Fortsetzung (532) ist allerdings keine schablonenhafte mehr: «Er ist nicht soweit Nachfolger des Tacitus geworden, daß er sich dessen strenge, verzichtend auswählende senatorische Art angeeignet oder gar seine Fragen und Gedanken im Sinn getragen hätte.»

<sup>10</sup> *Gesch. der röm. Lit.* IV. 1<sup>2</sup>. München 1914. 104.

<sup>11</sup> J. BAYET: *Litt. latine*. Paris 1934. 681 bzw. 686; E. BICKEL: *Lehrbuch der Gesch. der röm. Lit.* Heidelberg 1937. 393.

<sup>12</sup> P. CXXVIII, n. 1: «*Nulla fit memoratio* (sc. Taciti), *neque ullum aut lecti aut imitatione expressi vestigium occurrit.*» Vgl. den historiographischen Rückblick von D. FLACH, *Von Tacitus zu Ammian*. *Historia* 21 (1972) 333, 3; neuerdings R. C. BLOCKLEY: *Tacitean influence upon A. M.* *Latomus* 32 (1973) 63 ff.



gendahl . . . )<sup>13</sup> ersichtlich, glaubte man auch dort eine Wirkung von Tacitus konstatieren zu dürfen, wo von rein äußerlichen Zusammentreffen, zufälligen Anklängen, nicht zu beweisenden Reminiszenzen die Rede sein sollte. Mag man sich vorstellen, daß sich der überaus belesene, auch im lateinischen Schrifttum wohl bewanderte Ammian nicht ohne Absicht einer taciteischen Wendung bediente, so bleibt die Frage noch immer offen: angesichts der kulturellen und politischen Verhältnisse im ausgehenden 4. Jh., bzw. des einmaligen Phänomens der taciteischen Geschichtsschreibung und des großen Einsamen in seinem eigenen Zeitalter, für wen und in wem Ammian etwaige Tacitus-Reminiszenzen hätte erwecken wollen, ja können?

Aber fassen wir einige «Parallelen» ins Auge, die seit A. Gerber bis R. C. Blockley registriert wurden. Es ist möglich, daß ein Ausdruck wie *opum contemptor*, den man in Julians Charakteristik (XXV 4,7) liest, eventuell ein Relikt aus Ammians Tacitus-Lektüren ist (vgl. Hist. IV 5,2); gesetzt den Fall, daß es dem so ist, muß man weiter fragen, ob man in den somit parallelisierten beiden Persönlichkeiten, d. h. in Julian und Helvidius Priscus, irgendwelche Gemeinsamkeiten außer in ihren philosophischen Studien findet. Die taciteische Charakteristik lautet: *Helvidius Priscus . . . ingenium inlustre altioribus studiis iuvenis admodum dedit, non ut sicut plerique nomine magnifico segne otium velaret, sed quo firmior adversus fortuita rem p. capesseret. Doctores sapientiae secutus est, qui . . . E moribus soceri (Thraseae) nihil aequae ac libertatem hausit, civis senator, maritus gener amicus, cunctis vitae officiis aequabilis, opum contemptor, recti pervicax, constans adversus metus. (6) Erant, quibus adpetentior famae videretur, quando etiam sapientibus cupido gloriae novissima exiit.* Es ist möglich, daß Ammian auf diese klassische Charakteristik dachte, als er Julians Nekrolog schrieb; dafür spricht auch seine Kritik an Julian, die dem langen Lob folgt (4, 18): *volgi plausibus laetus, laudum . . . intemperans adpetitor*. Man soll nur dabei auch die Abweichungen nicht außer Acht lassen: das Ideal der *libertas* der frühkaiserzeitlichen stoischen Opposition war unter den Verhältnissen des Dominats unzeitgemäß, längst überholt, ohne Interesse, ja nicht einmal verständlich; und außerdem dürfte man so viel Übereinstimmendes z. B. auch in Catos Charakteristik bei Livius (XXXIX 40,10 *contemptor gratiae, divitiarum*) entdecken. Auf alle Fälle ist es interessant, den Ausdruck *placidus opum contemptor*<sup>14</sup> gerade im Zusammenhang mit dem «abtrünnigen» Kaiser zu lesen, der in den Augen seiner christlichen Gegner immer ein *contemptor divum* (wie Mezentius bei Vergil, Aen. VII 648 oder VIII 7), *contemptor superum* (wie Pentheus bei Ovid, Met. III 514), *contemptor religionum* (Suet., Nero 56) bleiben sollte.

<sup>13</sup> A. GERBER: *Philologus* 29 (1870) 559 f.; H. WIRZ: *ibid.* 36 (1877) 634 f.; M. J. KENNEDY: *The Literary Work of A. Diss. Chicago* 1912; G. B. A. FLETCHER: *Rev. de phil.* 63 (1937) 390 ff.

<sup>14</sup> Vgl. *Thes. l. L. s. v. p.* 657, 46 sqq.

Seit je wird die Ähnlichkeit zwischen der Schilderung von Julians bzw. des Germanicus Ende in Evidenz gehalten: Amm. XXV 3,15 *in tabernaculo iacens circumstantes adlocutus est demissos et tristes*, bzw. Tac. Ann. II 71,1 *adsistentes amicos in hunc modum adloquitur*. Dies besagt an und für sich so gut wie nichts, und auch zwischen den Abschiedsworten der beiden Sterbenden dürfte herzlich wenig Übereinstimmung dokumentiert werden. Ammian läßt die in der taciteischen Szene konzentriert ertönenden Alexander-Motive überhaupt nicht zu Wort kommen, desto nachdrücklicher diejenigen platonischen Reminiszenzen (im Zusammenhang mit Sokrates' Tode), welcher sich Tacitus in anderen Fällen (so z. B. beim Thraseas Ende oder — in ganz verschiedener Orchestrierung bzw. mit ganz anderem Zweck — in den Kapiteln über Petronius) reichlich und vorsätzlich bediente.<sup>15</sup>

Desgleichen pflegt als wortwörtliche Übereinstimmung registriert zu werden Amm. XXI 5,5 *si fortuna coeptis adfuerit* = Tac. Hist. II 76,1, d. h. daß Ammian diejenigen Worte dem Julian in den Mund legt, als dieser sich gegen Constantius auflehnt, mit welchen Mucian den Vespasian zur Machtergreifung auffordert. Die Situationen sind gewissermaßen in der Tat verwandt, obwohl sich einige Parallelen — gar nicht von zwingender Beweiskraft — nur in einem einzigen Satze vor Julians Rede (5,1) erweisen ließen (*mentibus erectis* ~ Tac. Hist. II 74,2 *Vespasianus in spem erectus; quantas intestinae cladis excitaverat moles ~ in tanta mole belli; professa palam defectione . . . placata ritu secretiore Bellona* ~ 76,1 *Mucianus post multos secretosque sermones iam et coram ita locutus*), und zur eigentlichen Rede nur von weit hergeholt «Ähnlichkeiten» zusammengesucht werden könnten.

Dasselbe gilt von einer weiteren «Übereinstimmung» Amm. XX 4,14 *nocte vero coeptante in apertum erupere discidium* (d. h. daß Julian trotz seines Willens zu Augustus ausgerufen wird) ~ Tac. Ann. I 28,1 *noctem minacem et in scelus erupturam fors lenivit* (die meuternden Soldaten erschrecken vor der Mondfinsternis, und Drusus nützt den Stimmungswechsel geschickt aus). Unleugbar wäre die «Parallele» viel überzeugender, wenn dieselbe Szene irgendwie mit der Versuchung des Germanicus (Ann. I 35,3) zusammenhänge. Das ist aber nicht der Fall, und man kann nur konstatieren, daß ein beliebter Ausdruck des Tacitus (*erumpere in* oder *ad aliquid*, so z. B. Ann. I 81,2; 4,3 *multaque indicia saevitiae . . . erumpere*; vgl. Suet. Tib. 61 *in omne genus crudelitatis; Ner. 27 ad maiora vitia*)<sup>16</sup> auch bei Ammian des öfteren vorkommt (z. B. XXI 4,1 *in exitiale*

<sup>15</sup> Dazu kommt noch (am Anfang von Julians Rede) die «Rückerstattung» des Lebens an die personifizierte Natur (3, 15): *advenit . . . nunc abeundi tempus e vita . . . , quam reposcenti naturae, ut debitor bonae fidei redditurus exulto, non . . . afflictus et maerens*; vgl. Lucr. III 931 ff. Vgl. noch K. ROSEN: Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des A. M. Diss. Bonn 1970. 116, wo der Juliansnekrolog mit demjenigen Kyros' d. J. (Xen., Anab. I 9) verglichen wird.

<sup>16</sup> Durch diese «Eruptionen» wird in den schablonenhaften Schilderungen des Entartungsprozesses von Tyrannen die Freilassung der auf kurze Zeit in Schranken gehaltenen Leidenschaften symbolisiert.

*malum eruptura*), wozu man bemerken könnte, daß dieses Bild (das Ausreißen von wilden Tieren) den Ammian auch sonst häufig beschäftigt (z. B. XXVI 6,10 *ut praedatrix bestia . . . protinus eruptura*).<sup>17</sup>

Aus der vergleichenden Interpretation der besprochenen Parallelen<sup>18</sup> kann man feststellen, daß Ammians «Tacitus-Imitationen» auch im Falle, wenn sie als absichtlich erachtet werden dürften, im allgemeinen weniger evokativ sind als die famosen Anspielungen bei Tacitus. Die meisten der in Evidenz gehaltenen «Parallelen» sind nicht einmal «Tacitus-Imitationen», sondern mehr oder minder ähnliche Formulierungen für mehr oder weniger ähnliche Situationen, Gedanken usw. So ist z. B. kaum wahrscheinlich, daß Ammian, als er von Julian oder Gratian schrieb (XV 8,4): *Augustus . . . eum manu retinens dextera (in Caesaris potestatem adhibuit)* bzw. (XXVII 6,5) *dextra puerum adprehensum destinatum imperatorem exercitui commendabat*, — die herkömmliche Geste eingedenk speziell der taciteischen Schilderung von Pisos Adoption (Hist. I 15,1 *Galba adprehensa Pisonis manu in hunc modum locutus fertur*) auf so ähnliche Weise formuliert hätte.<sup>19</sup>

Die Verfechter von Ammians Tacitus-Imitation gehen meistens aus der unleugbaren Tatsache aus, daß Ammian sein Werk *a principatu Caesaris Nervae exorsus*, d. h. in der Zeitfolge als Fortsetzung der *Historiae* von Tacitus geplant und geschrieben hat. Damit hängt es zusammen, daß man in erster Linie die Nachahmung der *Historiae* zu betonen pflegt, und die «kleinen Schriften» außer Acht bleiben. (Bei Schanz liest man *expressis verbis*: «Alle Schriften des Tacitus sind benutzt, ausgenommen den *Dialogus*.) Spricht man aber einmal von einer Imitation des Tacitus, so muß dem Einfluß des ganzen Oeuvres nachgegangen werden.

Am Ende des ausführlichen persischen Exkurses (XXIII 6) — nach der Beschreibung der dortigen Waffen, Bekleidung und Schmucksachen — wird von den in Indien und im Persischen Golf zu findenden Perlen gesprochen.

<sup>17</sup>Vgl. J. FONTAINE: a. O., 429 f. Die «meist aus dem Tierleben entnommenen» Vergleiche wurden seit lange in Evidenz gehalten, vgl. SCHANZ: a. O. 102.

<sup>18</sup>Hier nur noch eine: Amm. XXIX 6, 3 *Maximinus in omne avidus nefas* ~ Tac., Hist. II 56, 1 *in omne fas nefasque avidi aut venales* (von der Soldateska des Vitellius), auch in H. HEUBNERS Komm. als «Nachahmung» verzeichnet. HEUBNER zählt in seinem Hist.-Komm. viele bisher nicht registrierte Parallelen aus Ammian auf, so z. B. Hist. III 30, 1 *ferrati portarum obices* ~ Amm. XXI 12, 13 *ferratas p. o.*; III 42, 2 *cunctis circa hostilibus* = Amm. XXII 8, 25; III 73, 1 *fugam . . . circumspiciant* ~ Amm. XVI 12, 38 *nilil praeter fugae circumspicientes praesidia*; III 76, 2 *non intuta moenium firmare* ~ Amm. XXXI 15, 6 *moenium intuta firmata* (desgleichen XVI 4, 2 oder XX 7, 9) usw. Auch im Apparat zu den Hist.-Ausgaben dürfte verzeichnet werden eine bisher übersehene Parallele zur strittigen Lesart Hist. III 2, 1 *is* (d. h. Antonius Primus) *acerrimus belli conciator (conciator? concionator?)*: Amm. XXI 12, 20 *Nigrinus ut acerrimus belli instigator*; vgl. auch Hist. I 51, 3 *pars Galliarum . . . tum acerrima instigatrix adversum Galbanos*.

<sup>19</sup>Auch die *praecleara indoles* des Julian (Amm. XV 8, 10) sollte nicht unbedingt auf diejenige von Piso (Tac., Hist. I 15, 1) zurückgeführt werden: kommt doch die *unctura* auch bei Cicero mehrmals (de or. I 29, 131; ad Brut. I 10, 3) vor, vgl. BLOCKLEY: a. O., 65, 7.

Ammian erklärt die Farbstufen usw. der *permixtione roris* (6,85) entstandenen, «vom Himmel herrührenden» (86 *aethera derivatione*) Perlen und fügt zu alledem die Schlußbemerkung am Ende des Buches hinzu (88): *quod genus gemmae etiam in Britannici secessibus maris gigni legique, licet dignitate dispari, non ignoramus*. Damit wird allem Anschein nach nicht auf die diesbezüglichen Erörterungen des Plinius (IX 35,105—116), vielmehr auf die bekannte Stelle in Tacitus' *Agricola* (12,6) hingewiesen: *gignit et Oceanus margarita, sed subfusca et liventia; quidam artem abesse legentibus arbitrantur . . .*, und zum Schluß die moralisierende Reflexion des Tacitus: *ego facilius crediderim naturam margaritis deesse, quam nobis avaritiam*, — was bezeichnenderweise bei Ammian fehlt.

Eine gründliche Kenntnis des *Agricola* wird man annehmen dürfen, wenn man in Julians Schlußcharakteristik den Satz nach der (kurzen) Rubrik für die *vitia* (XXV 4,16—21) und nach der Beschreibung von Julians Äußerem (22, vgl. *Agr.* 44,2) liest (23): *et quoniam eum obtrectatores novos bellorum tumultus . . . insimulant concitasse, sciunt . . . etc.*<sup>20</sup> Bekanntlich stellte Tacitus das *otium* seines Schwiegervaters als Verdienst hin (40,4 *uti militare nomen . . . aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus hausit*), und auf dieselbe Weise rechtfertigte er den Fehler der *moderatio* und *prudencia*, wodurch Domitian gleichsam entwaffnet wurde, mit einem emphatischen Ausruf gegenüber den verständnislosen *obtrectatores* (42,4): *sciunt, quibus moris est illicita mirari . . .*

Was nun die Kenntnis und eventuelle Benützung der *Germania* betrifft, so dürfen wir hier auf die «Germanische Urgeschichte» von Ed. Norden<sup>21</sup> hinweisen (z. B. S. 453: über die Parallelbezeichnungen zum handschriftlichen Titel der *Germania* bei Ammian), ohne vergessen zu haben, daß der Altmeister dazumal nicht etwa in der Beantwortung der Fragen der Tacitus-Imitation seine Aufgabe sah, sondern — gerade umgekehrt — die Antezedenzen der germanischen *Archaiologia* des Tacitus zu klären versuchte. Auf alle Fälle ist die Art und Weise, wie er die ammianeische Version von Timagenes' keltischer *Archaiologia* (XV 9,2—6) in den Zusammenhang der antiken Tradition einzureihen vermochte,<sup>22</sup> nicht nur hinsichtlich der *Germania*, sondern auch hinsichtlich des Verständnisses von Ammians ethnographischen Exkursen und überhaupt seines schriftstellerischen Verfahrens — seiner Tacitus-Imitation! — ungemein lehrreich.<sup>23</sup>

<sup>20</sup> Zur Fortsetzung (24 *caesi ad indignationem exercitus nostri, capti militares aliquotiens numeri, urbes excisae, raptis munimenta vel diruta . . .*) vgl. *Agr.* 5, 2 *trucidati veterani, incensae coloniae, intercepti exercitus*.

<sup>21</sup> 3. Aufl. Leipzig — Berlin 1923.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 50 ff.

<sup>23</sup> Vgl. noch S. 175; über die Skythen des persischen Exkurses (XXIII 6): 141 f.; über die Entstehungsgeschichte des Germanennamens (zu Amm. XXXI 2, 13 und 17): 335. — Von den zwischen der *Germ.* und Ammian zu verzeichnenden sprachlichen Parallelen mag hier nur eine besonders augenfällige zitiert werden: XXIII 6, 64 *ubertate regionum et amplitudine* muß auf *Germ.* 26, 3 zurückgeführt werden: *nec enim cum ubertate et amplitudine soli labore contendunt*.

Und nun zum — nach Schanz<sup>24</sup> nicht benutzten — Dialogus! Vielleicht das schönste, allerdings das hintergründigste Werk, welches dem Leser die meisten Schwierigkeiten bereitet. Wie es der Freund des Libanios verstanden, was er darein hineingelesen haben mag? Auf unsere Frage hoffen wir eine Antwort von zwei ammianeischen Exkursen, u. zw. XXX 4 (*Modestus praef. praet. a iure dicendo Valentem avertit, et de causidicina deque iurisconsultis et variis advocatorum generibus*)<sup>25</sup> und XIV 6 (*senatus populique Romani vitia*). Ammian geht in beiden Exkursen aus der Tatsache der mangelhaften Bildung aus (XXX 4,2 *ob . . . subagreste ingenium, nullis vetustatis lectionibus expolitum*; XIV 6,1 *Orfitus . . . vir quidem prudens . . . , sed splendore liberalium doctrinarum minus, quam nobilem decuerat, institutus*) und dann behandelt er die moralischen Auswirkungen dieser Mangelhaftigkeit. Im Modestus-Exkurs ist von der ehemaligen Blüte der gerichtlichen Beredsamkeit, von der hochgeachteten Kunst des Demosthenes und Cicero, dann — 4,8 *at nunc . . . per Eoos omnes tractus*, vgl. Dial. 29,1; 35,1 usw. — von der völligen Verlotterung dieses Berufes die Rede. Noch lehrreicher dürfte der Orfitus-Exkurs (XIV 6) mit der ammianeischen Variante der «Lebensaltertheorie» sein.<sup>26</sup> Der Grieche aus Antiochia zollt auch dem Greisenalter der «ewigen Stadt» (6,1) seine Ehrfurcht, wobei der Wandel, der sich nach der siegreichen Welteroberung der «Jugend» und des «Mannesalters» bemerken läßt — das Aufhören der *libera res publica*, d. h. die höchste Beschwerde seines Vorgängers Tacitus — der Ideologie des Dominats entsprechend dargestellt wird (5): *urbs venerabilis, post superbas efferatarum gentium cervices oppresas, latasque leges, fundamenta libertatis<sup>27</sup> et retinacula sempiterna, velut frugi parens et prudens et dives, Caesaribus tamquam liberis suis regenda patrimonii iura permisit*. Die Sachlage wie ihre Erklärung ist im Vergleich zum Dialogus eine völlig andere geworden; dessen ungeachtet befinden wir uns inmitten der taciteischen Problematik,<sup>28</sup> wie die unmittelbare Fortsetzung (6) zeigt: *et olim (d. h. längst) licet otiosae sint tribus pacataeque (! vgl. Dial. 38,2) centuriae, et nulla suffragiorum certamina, set Pompiliani redierit securitas temporis* (vgl. Agr. 3,1 *redit animus; felicitas temporum; securitas publica*), *per omnes tamen, quot orae<sup>29</sup> sunt partesque terrarum, ut domina suscipitur et regina, et ubique patrum*

<sup>24</sup> A. O., 104.

<sup>25</sup> NORDEN (Kunstpr. II. 647) merkt an der großen *indignatio* über den Verfall der Sitten und der Beredsamkeit (XXX 4) nur die Einflüsse der Deklamatorenschule.

<sup>26</sup> Vgl. dazu R. HÄUßLER: Vom Ursprung und Wandel der Lebensaltertheorie. Hermes 92 (1964) 313 ff.; *id.*, Tacitus und das hist. Bewußtsein. Heidelberg 1965. 271; ST. HAHN: Zu den chronologischen Grundlagen des Proömiums von Florus. Eirene 4 (1965) 21 ff. Vgl. noch: «*Nona aetas?*» Acta Class. Debr. 2 (1966) 63 ff.

<sup>27</sup> Vgl. Cic., Pro Cluent. 53, 146 *hoc enim vinculum est huius dignitatis, qua fruimur in re p., hoc fundamentum libertatis, hic fons aequitatis*.

<sup>28</sup> Vgl. D. FLACH, a. O. 340: «In den Antinomien zu denken, in denen Tacitus im Dialogus gedacht hatte, hat Ammian von seinem Vorläufer nicht gelernt.» Zum Exkurs im allgemeinen vgl. W. HARTKE: Die röm. Kinderkaiser. Berlin 1951, 62 ff.; R. PÄCK: The Roman Digressions of A. M. TAPhA 84 (1953) 181 ff.

<sup>29</sup> Sichere Konjekture von CHR. SEGUINE statt des überlieferten *quotque*.

*reverenda cum auctoritate canities, populique Romani nomen circumspectum et verecundum.* So schreibt (und auch denkt!) der Graeculus über die Autorität Roms und des römischen Senats — zwanzig Jahre vor dem *sacco di Roma*. Man muß zugeben, daß Ammian nicht nach den Ursachen des Verfalls der römischen Beredsamkeit, sondern nach denjenigen der Verwilderung des Lebens in Rom fragt (2 *quoniam mirari posse quosdam peregrinos existimo, haec lecturos . . . , quam ob rem . . . nihil praeter seditiones narratur et tabernas et vilitates harum similis alias*), aber die Diagnose ist dieselbe, mit dem Unterschied, daß sich Ammian — in diesem Falle wenigstens — als ein begeisterter Idealist erweist im Vergleich zu Tacitus, der mit seiner bald überlegenen, bald resignierten Ironie die wirklichen Ursachen der Erscheinungen enthüllt.

Wollen wir nun im Lichte der «großen» Werke fragen, ob Ammian als Tacitus' Erbe «in every sense» betrachtet werden kann, so müssen wir in Kenntnis der neuesten Forschungsergebnisse mit *nein* antworten. Es ist zwar eine Tatsache, daß er — was den zeitlichen Beginn und die Gattung anbelangt — an die taciteische Annalistik anknüpfte, und daß seine Ideale — obwohl er ein Peregriner war — beinahe identisch mit denjenigen der stadtrömischen Senatsaristokratie waren: wie sich Symmachus und seine Gesinnungsgenossen des kulturellen Erbes verklungener Zeiten annahmen, «um die absterbenden Traditionen der auf römischem Boden entstandenen nichtchristlichen Literatur wieder zum Leben zu erwecken»,<sup>30</sup> so trug Ammian als Wahr Römer und Heide *pro viribus* zur Wiederbelebung der römischen Annalistik bei. Es gibt beliebig viele Beispiele, die zeigen, daß die Tatsache der zeitlichen Anknüpfung nicht einmal eine Identität der Methoden zu bedeuten braucht.<sup>31</sup> Zu Augustus' Zeiten galt es für eine respektable Leistung, daß der Gallier Pompeius Trogus seine Geschichte des Mediterraneums nicht von Rom-zentrischem Gesichtspunkt aus verfaßte: nach vierhundert Jahren verehrt ein Grieche aus Antiochia Rom als «Hauptstadt der Welt» (XIV 6,23 *caput mundi*), «Heiligtum der ganzen Welt» (XVII 4,13 *templum mundi totius*), «Heimstatt des Reichs und aller Tugenden» (XVI 10,13 *imperii virtutumque omnium larem*), «die herrlichste aller Städte» (*ibid.* 20 *augustissima omnium sede*) usw., aber seine Geschichtsschreibung paßt er der Wirklichkeit der späten Kaiserzeit an, und als er die Ereignisse des Weltreichs der Reihe nach gruppiert, nimmt er das *caput mundi* fast nur in gelegentlichen Exkursen vor.

Da haben wir z. B. den Bericht über den Besuch des Constantius in Rom im J. 357 (XVI 10,1 f.): *Haec dum per Eoas partes et Gallias . . . disponuntur, Constantius quasi cluso Iani templo . . . Romam visere gestiebat, post Magnenti exitium (353) absque nomine ex sanguine Romano triumphaturus.* In seiner Inter-

<sup>30</sup> Vgl. D. FLACH: a. O. 334.

<sup>31</sup> Vgl. z. B. A. ROSENBERG: Einl. und Quellenkunde zur röm. Gesch. Berlin 1921. 125; F. KLINGNER: a. O. 476; K. v. FRITZ: Gnomon 41 (1969) 585.

pretation dieser berühmten Stelle hob W. Hartke<sup>32</sup> die topischen Elemente der Erzählung hervor und als Parallele wies er auf Julians Einzug in Konstantinopel (XXII 2,4) hin. Wir möchten auf andere Topoi : auf einige weniger ins Auge fallenden Zeichen von Ammians Tacitus-Imitation und auf die Folgerungen aufmerksam machen, welche sich aus den Abweichungen zwischen beiden Schriftstellern ergeben. Nach Ammian handelt es sich dabei um eine unwürdige quasi-alexandreische Sehnsucht (*πόθος*): Constantius wollte an der Spitze eines unverdienten Triumphzuges in die ewige Stadt einziehen, ohne auf die geheiligten Traditionen der *veteres principes* (3) zu achten. Die einleitende Formel (*Romam visere gestiebat*) ist auch an sich lehrreich : Ammian gebraucht das Verb *gestire* auch sonst gern,<sup>33</sup> aber in diesem Falle wird man in dem Ausdruck mehr als eine bloße Floskel sehen dürfen : da hat man mit einer Reminiszenz aus Catull (in seiner ironischen Alexander-Parodie, XI 10 *Caesaris visens monimenta magni*) bzw. aus Horaz zu tun (C. III 3,53 ff.) : *quicumque mundo terminus obstitit, hunc tanget* (sc. *Romu* oder *Romanus*) *armis, visere gestiens, qua parte debacchentur ignes, qua nebulae pluviiue rores*, d. h. den fernsten Süden oder Norden. Das würde aber soviel bedeuten, daß der Wirkungsgrad von Ammians Kritik an Constantius in dieser Partie nicht hinter demjenigen von Tacitus' Ironie, ja Sarkasmus zurückbleibt : der Kaiser zieht nicht etwa von Rom aus ins Feld, um die Reichsgrenzen vorwärtsrückend — die alexandreischen Ansprüche und Fähigkeiten des *imperator* gleichsam realisierend — zu erweitern, sondern sich auf gewisse Scheinergebnisse berufend hat er die «Sehnsucht», über das eigene Blut triumphierend in die Hauptstadt einzuziehen.

Da kommt einem unwillkürlich der *falsus e Germania triumphus* des Domitian (Agr. 39,1) in den Sinn, der *vera magnaue victoria* des Agricola gegenübergestellt, oder eine Stelle aus Orosius (VII 10,4), die man getrost als Fragment aus Tacitus' Historien in Evidenz halten darf :<sup>34</sup> *Domitianus pravissima elatus iactantia sub nomine superatorum hostium de extinctis legionibus triumphavit*; oder aber der glanzvolle Einzug des Vitellius (Hist. II 89,1 f. *decora facies et non Vitellio principe dignus exercitus*), dem aber bald ein schmachvoller Auszug folgen sollte (99,1) : *longe alia proficiscentis ex urbe . . . exercitus species . . .* Die Parallele ist einleuchtend : *elatus honoribus magnis . . . ducebatur . . . omnium oculis in eum intentis* (10,4). Mitten in der ironischen Schilderung des *spectaculum* hört man hie und da die resignierten Töne von Ammians Realitätsgefühl heraus (10,5) : *senatus officia reverendasque patriciae stirpis effigies ore sereno contempnans non ut Cineas ille . . . multitudinem regum, sed asylum mundi totius* (d. h. in ironischem Sinne :<sup>35</sup> «ein Asyl — ja Reservationsgebiet? — für die ganze

<sup>32</sup> A. O. 305 ff.

<sup>33</sup> So z. B. XVII 11, 1; XVIII 6, 20; XXIII 1, 2; XXX 5, 4 usw.

<sup>34</sup> Vgl. R. SYME: Tac. I 215, 4; RE «Corn. Tacitus» Suppl. XII 446.

<sup>35</sup> Vgl. W. HARTKE: a. O., 131, 1 und 307, 2.

Welt») *adesse existimabat . . . (6) et tamquam Euphraten armorum specie territorius aut Rhenum . . . insidebat aureo solus ipse carpento . . . (9) Augustus . . . appellatus non montium litorumque intonante fragore<sup>36</sup> cohorrui, talem se tamque immobilem, qualis in provinciis suis visebatur, ostendens . . . (10) non dextra vultum nec laeva flectebat tamquam figmentum hominis . . .* Aber inmitten der Bewunderung der «gigantischen Konstruktionen, die Worte nicht schildern können, und die für Menschen nicht einmal wieder zu verlangen sind» (10,15 *nec relatu effabiles nec rursus mortalibus appetendos*), laufen solche Schreckensnachrichten ein, daß Constantius nach einem kurzen Monat nach Illyricum aufbrechen muß (20).

Wie man sieht: Ammian *ist* fähig, *Partien* von taciteischer Kraft und Wirkung zu schaffen; andererseits haben wir ein gutes Beispiel dafür, daß die eventuelle Tacitus-Imitation nicht etwa im Zusammenklang einzelner Ausdrücke, sondern in verwandten Gedankengängen zu suchen ist. Zu seiner Zeit glaubte auch der verdienstvolle Ammianforscher M. Büdinger in seiner Würdigung der Eigenart von Ammians Geschichtswerk<sup>37</sup> die «Nachahmung» des Tacitus nicht in «Satzteilen», vielmehr «in der Gesamtordnung seiner Composition, . . . in den Anfangs- und Schlußsätzen seiner Bücher» entdeckt zu haben. Das entscheidendste davon, die zauberhafte Kompositionskunst des Tacitus spürt man beim besten Willen selten, auf alle Fälle nicht in dem Maße, wie es zuletzt ein junger Italiener<sup>38</sup> — *unius addictus iurare in verba magistri* — glaubhaft zu machen versuchte: «L'ultimo libro dell'opera ci dà la misura più esatta dell'imitazione di Tacito, facendoci intendere come Ammiano senta *in tutti i suoi aspetti*, anche i più opposti e contraddittori.»

Die vielbehandelte Tacitus-Imitation des Ammian pflegt man seit je mit den ähnlich geschilderten Lebensschicksalen der beiden Haupthelden — Julians und des Germanicus — zu dokumentieren. Richtig wies demgegenüber D. Flach<sup>39</sup> darauf hin, daß «die Ähnlichkeit der Schwarzweißzeichnungen, zu denen Tacitus die Gegenüberstellung von Tiberius und Germanicus, Ammian die Gegenüberstellung von Constantius und Julian vereinseitigten, von Gemeinsamkeiten der Überlieferungslage und nicht etwa von literarischer Nachahmung herrührt.» Zur historiographischen Erklärung des «düsteren Tiberius-Bildes» muß man allerdings bemerken, daß die «Schwarzweißzeichnung» von Tiberius' moralischem Verkommen bzw. von der Tadellosigkeit der «Lichtgestalt» Germanicus bei weitem nicht so folgerichtig und eindeutig ist, wie die späten Verkünder des Ruhmes der Germanicus-Linie glauben.<sup>40</sup>

<sup>36</sup> Vgl. *Hor.*, C. I 20, 5 ff.

<sup>37</sup> M. BÜDINGER: A. M. und die Eigenart seines Geschichtswerkes. *Denkschriften der phil.-hist. Kl. Wien. Akad.* 44/5 (1896) 41.

<sup>38</sup> G. TIBULLO: a. O. 102 f.

<sup>39</sup> A. O. 334, 3.

<sup>40</sup> Vgl. unsere Versuche: Das Germanicus-Bild des Tacitus. *Latomus* 28 (1969) 588 ff. und Zum Verständnis der Darstellungskunst des Tacitus. Die Veränderungen des Germanicus-Bildes. *Acta Ant. Hung.* 18 (1970) 279 ff. Das Wesen der taciteischen Ge-



Ohne eine gewisse — sich aus der Situation ergebende — Ähnlichkeit zwischen den beiden Schilderungen zu leugnen, aber auch ohne die am taciteischen Germanicus-Bild haftenden Inkonssequenzen zu verschweigen, muß man sagen, daß z. B. die Schlußcharakteristik des Germanicus die Hand eines Meisters zeigt, während die Punkt für Punkt nacheinander gereihten *virtutes et vitia* des Julian das Ergebnis eines «stümperhaften Zusammenwerfens» von ciceronianischen Bildungssplintern<sup>41</sup> darstellen. Die Wirkung der so oft hervorgehobenen herzergreifenden Schilderung von Julians Ende wird dadurch nicht geringfügig beeinträchtigt: es konnte Ammian nicht gelingen, alles von seinem angeblichen Meister zu erlernen.

Oder wo findet man bei Ammian jene Oekonomie, durch welche Tacitus — von den Fesseln der Annalistik nicht beschränkt, sonder umgekehrt: auch diese «Fesseln» in den Dienst seiner künstlerischen Absichten, ja seiner Ideen stellend — die erste Triade der Annalen um die Gestalt des Germanicus zu gruppieren verstand? Wir denken an die obligaten, beim Jahresbeginn üblichen Formeln, durch welche die zentrale Bedeutung von Germanicus' Person immer wieder ins Bewußtsein gerufen wird.<sup>42</sup> Selbst nach seinem Tode wird so die Hauptrolle ihm zuerkannt: Buch III der Annalen beginnt mit der Heimkehr seiner Asche, und noch am Anfang der Chronik des J.21 wird seine Gestalt gleichsam heraufbeschwört (III 31,1). Julians Bestattung wird bei Ammian kurzerhand erledigt (XXV 5,1 *nec fuit post haec lamentis aut fletibus locus; corpore enim curato pro copia rerum et temporis . . . super creando principe consultabant*),<sup>43</sup> und im selben (XXV.) Buch wird noch auch Jovians Regierung behandelt: kein Gegenstück zu Tacitus' Verfahren in den Schlußkapiteln des B.II, wo der Nekrolog des würdigen Gegners Arminius doch sein Gewicht hat und eine spezielle Wirkung ausübt. Der spätere Nachruf auf Julian (XXV 10,5) ist zwar menschlich rührend und als Äußerung von Ammians *römischem* Bewußtseinn ungemein lehrreich, aber im Kontext der Erzählung fast ohne Belang: (Jovian) *exornari sepulchrum statuit Iuliani, . . . cuius suprema et cineres . . . non Cydnus videre deberet, . . . sed ad perpetuandam gloriam recte factorum praeterlambere Tiberis, intersecans urbem aeternam, divorumque veterum monumenta praestringens*.

Durch das Vergleichen der Gestalten von Julian und Germanicus wird nicht etwa die Tacitus-Imitation des Ammian, vielmehr der Unterschied zwi-

---

sichtsauffassung wollen wir auch im Weiteren nicht etwa in den unleugbaren Inkonssequenzen suchen; vgl. C. RAMBAUX: Germanicus ou la conception taciteenne de l'histoire. *Ant. Class.* 41 (1972) 174 ff.

<sup>41</sup> Vgl. D. FLACH: a. O. 340, 39 mit einem Hinweis auf H. MICHAEL: *De Ammiani Marcellini studiis Ciceronianis*. Diss. Bresl. 1874. 12.

<sup>42</sup> Vgl. *Acta Class. Debr.* 6 (1970) 59 f.

<sup>43</sup> Vgl. Tac., *Ann.* III 5, 2 *sane corpus . . . externis terris quoquo modo crematum . . .* Die Fortsetzung bei Ammian (die Verwechslung der Namen *Iovianus* und *Iulianus*; die Hoffnungen auf Julians Genesung, die aber bald vereitelt werden sollten) vgl. man mit Tac., *Ann.* II 82, 4 f.

schen beiden Helden, beiden Schriftstellern und zwischen beiden Zeitaltern bewiesen. Anlässlich des Einzugs des Constantius in Rom erwähnt Ammian ohne jedwede Bemerkung die götzenhafte Regungslosigkeit des Kaisers (XVI 10,9 *se immobilem ostendens*; 10 *tamquam figmentum hominis*), dann in Julians Charakteristik erwähnt er die *Unmittelbarkeit* des geliebten Herrschers in der Rubrik der *Fehler* (XXV 4,18 *laudum adpetitor . . . , cum indignis loqui saepe adfectans*).<sup>44</sup> Dazumal wurde dem Tiberius seine Verslossenheit, seine Morosität zur Sünde aufgerechnet; sein unerkennbares Wesen, künftiges Muster für simulierende und dissimulierende Politiker, gehört auf ein anderes Blatt; desto sympathischer war die *civilitas, comitas, affabilitas* des Germanicus — auch für Tacitus, der sich doch hätte klarmachen können, daß der Bewahrer und Hüter der althergebrachten römischen Ideale keineswegs der vielgepriesene Prinz, sondern der so schonungslos angeschwärzte Tiberius war. Auch die Porträts von Domitian und Agricola sind von Inkonsequenzen ähnlicher Art gar nicht frei. Nach zweieinhalb Jahrhunderten sieht Ammian die Welt mit ganz anderen Augen an, und wenn für ihn unter den Verhältnissen des Dominats die götzenhafte Starrheit und Unzugänglichkeit das natürliche, Julians Unmittelbarkeit aber zu beanstanden ist, so wird man kaum annehmen, daß er den Gegensatz zwischen Constantius und Julian etwa auf Grund der taciteischen «Schwarzweißzeichnung» vom Tyrannen und dessen Opfer hätte schildern wollen.

Wie aus diesen Teilinterpretationen ersichtlich, dürfte das Prüfen von gedanklichen oder methodischen Ähnlichkeiten bzw. Unterschieden wichtiger sein, als das Suchen nach textmässigen Anklängen, die überaus seltenzwingende Beweiskraft haben. Von einer grundsätzlichen und konsequenten Tacitus-Imitation kann bei Ammian nicht gesprochen und die Superiorität des Tacitus nicht bestritten werden. Ammians Größe soll auch nicht im Vergleich zu Tacitus, sondern zu seinen unmittelbaren Vorgängern, zu den Anforderungen und Möglichkeiten seines Zeitalters gesucht und gesehen werden, und so wird man ihm nicht nur für seine redlichen Absichten und seine imponierende Ausrüstung, sondern auch für die Größe seiner Leistung Verehrung zollen und Dank wissen.<sup>45</sup>

Budapest.

<sup>44</sup> Demgegenüber wird dem Constantius als Tugend aufgerechnet, daß er *popularitatem elato animo contemnebat* (XXI 16, 1); vgl. A. SELEM: A. M. ed i problemi sociali del suo tempo. *Annali della Scuola Norm. Sup. Pisa* II 33 (1964) 151.

<sup>45</sup> Zusätzlich dürfen wir auf zwei neuere Abhandlungen hinweisen: I. A. WILSHIRE: Did A. M. write a continuation of Tacitus? *The Class. Journal* 68 (1973) 221 ff., und A. MOMIGLIANO: The lonely historian A. M. *Annali della Scuola Norm. Sup. di Pisa. Classe di lett. e fil.* III/IV 4 (1974) 1398 ff.

## AQUINCUM. STADT UND LAGER IM 4. JH.\*

Die Nachstehenden wünschen die folgenden Problemenkreise zu erörtern :

Erstens : Wie weit ist es möglich auf Grund der archäologischen, stratigraphischen Beobachtungen und der Aussage der Kleinfunde die ununterbrochene Bewohntheit des inneren Stadtareals von Aquincum und die bestimmungsmäßige Benutzung der einzelnen städtischen Gebäude zu verfolgen ?

Zweitens : Wie lange lassen sich die Zeichen eines im antiken Sinne aufgefaßten städtischen Lebens auf dem Stadtareal der Aquincumer Kolonie belegen ?

Drittens : Welche waren jene wichtigeren-inneren und äußeren Umstände, die für die Wandlungen der Stadtgeschichte Aquincums in der Zweiten Hälfte des 4. Jh. von entscheidender Bedeutung geworden sind ?

Viertens : Wie lange können wir im Raum von Aquincum und überhaupt in den nordöstlichen Teilen der Provinz Valeria mit dem Bestehen des spätrömischen Wehrsystems rechnen ?

Im folgenden richten wir unsere Aufmerksamkeit zuerst auf die sog. Zivilstadt. In bezug dieser städtischen Siedlung können wir auf Grund der siedlungsarchäologischen Angaben vor allem feststellen, daß sich die Kolonie von Aquincum von den schweren Schlägen durch die große Limeskatastrophe der Jahre von 259/60 und von den Erschütterungen, die sie als Folge der allgemeinen politischen wirtschaftlichen und finanziellen Krise um die Jahrhundertmitte erleben mußte, am Ende des 3. und am Anfang des folgenden Jh. noch einmal erholt und zum letztenmal aufgerichtet hat. Die folgende Auswahl archäologischer Daten kann von dieser Neubelebung zeugen.

Die Stadtmauer wurde um die Wende des 3. und 4. Jh. noch einmal ausgebessert und das nördliche Stadttor mit herauspringenden, viereckigen Türmen befestigt. Im angegebenen Zeitraum entfaltete sich auch im Innern der Stadt eine ziemlich rege Bautätigkeit, wenigstens was die zentralen Stadtregionen anbelangt. In dieser Beziehung können wir auf das Bereich des Forums hinweisen, wo im westlichen Flügel der Basilica eine mit Mauerpfeilern gegliederte Nischenreihe gebaut und neue Kaufläden errichtet wurden.

\* Den Text meines Vortrags habe ich stellenweise umgestaltet im wesentlichen aber unverändert gelassen und mich bei dem Literaturnachweis nur auf das Nötigste beschränkt.

Südlich von der Basilica, im Bereich des großen öffentlichen Bades wurden die einzelnen Räume ausgebessert bzw. neugebaut. So u. a. das Tepidarium des Bades, wo anlässlich der Neubau der severenzeitliche Altarstein des Cl. Pompeius Faustus, eines der Dekurionen der Stadt, als Baumaterial sekundär verwendet wurde.

An das erwähnte öffentliche Bad grenzte von Süden her das Macellum, ein auf die nord-südliche Hauptstraße der Stadt sich öffnender Gebäudekomplex aus der Mitte des 3. Jh. Am Ende dieses oder in den ersten Jahrzehnten des folgenden Jh. hat man die neben dem Haupteingang liegenden größeren Räume dieser Markthalle umgebaut und gleichzeitig in kleinere Räumlichkeiten geteilt.

Südlich von dem Macellum, auf dem Areal des einstigen Handwerker Viertels, entstanden am Anfang des 4. Jh. neue Wohnhäuser. Die aufgehenden Mauerteile dieser Häuser bestanden aber meistens aus Lehmziegeln, oder aus Fachwerken. Dem Handwerker Viertel schloß sich von Süden her in unmittelbarer Nähe des südlichen Stadtttores, das Vereinshaus des *collegium centonariorum* an. Gebaut um die Mitte des 2. Jh. und wohl in den Fünfzigerjahren des 3. Jh. schwere Schäden erlitten, wurde dieses Vereinshaus in der Tetrarchiezeit, oder kurz danach wieder ausgebessert, ja sein westlicher Flügel ganz neu aufgebaut.

Östlich von diesem Vereinshause standen in der Severenzeit Wohnhäuser mit ziemlich räumlichen Wirtschaftshöfen. Weiter südlich, in der Nähe der Stadtmauer befand sich das Mithräum von Symphorus. Dieses Stadtviertel ist, mit Ausnahme des erwähnten Mithräums in den mittleren Jahrzehnten des 3. Jh. einer Feuerbrunst zum Opfer gefallen. Die Ruinen der niedergebrannten Gebäude wurden dann an der Wende des Jh. eingeebnet und auf dem planierten Gelände — um einen kleineren Platz — neue Gebäude errichtet. In Aquincum-West datiert man die späteste Bauperiode auf den Anfang des 4. Jh., was mit den oben Gesagten im besten Einklang steht.

Das Bild, das in diesen Zentralregionen der Stadt uns entgegentritt, ist also ziemlich einheitlich. Beinahe allerorts, sozusagen bei jedem Gebäudekomplexen sind die Spuren der Bautätigkeit aus der Tetrarchiezeit, oder kurz danach archäologisch faßbar. Trotzdem wäre es heute noch verfrüht, auf Grund des Gesagten den Schluß zu ziehen, daß nicht nur in den zentralen, sondern auch in den Randregionen der Stadt, also im ganzen Stadtareal sich eine rege Bautätigkeit während der Tetrarchiezeit und in den danach folgenden Jahrzehnten entfaltete. Leider wissen wir ziemlich wenig Sicheres von der Siedlungsgeschichte dieser Randregionen. Eine moderne Periodenforschung wurde in diesen Regionen bis heute noch nicht durchgeführt und auch ein älteres Material, Kleinfunde und Grundrisse einiger Gebäude stehen uns nur aus den östlichen Randteilen zur Verfügung. Einige von diesen Daten verdienen aber in diesem Zusammenhang kurz erwähnt zu werden.

Den nordöstlichen Randgebiet der Stadt, wo heute die modernen Arbeiterhäuser der Gasfabrik stehen, haben in der ersten Hälfte des 3. Jh. ein Rundtempel der Muttergottheiten, südlich davon eine Lampenfabrik und kleinere Häuser eingenommen. Alle diese Anlagen wurden um die Mitte des 3. Jh. aufgelassen und ihr Gebiet in den Wiederaufbau an der Wende des Jh. anscheinend nicht einbezogen. Erst um die Mitte des 4. Jh. bekam dieser Stadtteil ein neues Gesicht, als eine christliche Basilica mit ihren Nebenräumen einen Teil der seit längerer Zeit unbewohnten Fläche einnahm. Es ist bemerkenswert, daß ebenso wie in Savaria, so auch in Aquincum die episkopale Kirche in der Nähe eines Stadttors erbaut wurde. Für uns ist jetzt aber viel wichtiger, daß sich in diesem nordöstlichen Stadtgebiet eine beinahe hundertjährige Siedlungslücke abzeichnet. Es ist leicht möglich, daß nach den stürmischen Jahren des 3. Jh. die zurückgebliebene Bevölkerung sich in die einen größeren Schutz bietenden zentralen Regionen zurückgezogen hat. Zu einer ähnlichen Bewegung der Bevölkerung nach dem Stadtzentrum kam es jedenfalls in den letzten Jahrzehnten des 4. Jh. Die spätesten Kleinfunde der Zivilstadt häufen sich nämlich in den Zentralregionen, von dem Bereich des Forums bis zum Umgebung des Vereinshauses. Nach dem heutigen Stand unseres Wissens können wir also eine ununterbrochene Bewohntheit im 3. und im größten Teil des 4. Jh. nur im Zentralgebiet der Kolonie archäologisch belegen.

Aufgrund der Besagten können wir während des 4. Jh. bis auf die Zeit Valentinians I. hinsichtlich der Aquincumer Zivilstadt noch von einem städtischen Leben in antik-römischen Sinne sprechen. In den zwei ersten Dritteln dieses Jh. wurden noch die meisten wiederhergestellten öffentlichen und privaten Gebäude bestimmungsmäßig gebraucht. Eine Ausnahme bilden die heidnischen Tempel und Heiligtümer, die spätestens um die Mitte des 4. Jh. verlassen wurden und zur Zeit Valentinians I. schon in Trümmern gelegen sind. Das allgemeine Niveau des städtischen Lebens war aber in Aquincum im 4. Jh. viel niedriger, als in den Zeiten der Antoninen und der Severer. Davon zeugen u. a. die ärmliche Bautechnik der wiederhergestellten Gebäude und das ziemlich farblose Kleinfundmaterial. Die Kommunalwerke, wie z. B. das Netz der städtischen Wasserleitung funktionierte zwar noch und auch die öffentlichen Bäder wurden in Betrieb gehalten bzw. wiederholt ausgebessert. Beide beispielweise herausgegriffene Erscheinungen lassen sich, wenn auch unmittelbar, auf das Vorhandensein einer städtischen Organisation hinweisen. Von einem Stadtrat und von den munizipalen Ämtern fehlen aber nach der Tetrarchiezeit direkte Beweise. Der späteste inschriftliche Beleg über munizipale Beamten von Aquincum ist auf einem Altarstein aus der zweiten Tetrarchiezeit auf uns geblieben.

Anlässlich der Ausgrabungen auf dem Gebiet der Zivilstadt ist die Ärmlichkeit der spätrömischen Kleinfunde aus den Privathäusern sozusagen einem jeden Ausgräber aufgefallen. Sie konnten auch in den meisten Privathäusern

beobachten, daß auf Grund jener Kleinfunde, die eine schärfere Datierung ermöglichen, wie z. B. die Münzen, die bestimmungsmäßige Benutzung der einzelnen Baukomplexe über die Siebzigerjahre des 4. Jh. im allgemeinen nicht hinausgeht. In dieser Beziehung ist es besonders bezeichnend, daß die sog. glasierte Keramik, diese im nordöstlichen Raum Pannoniens sehr beliebte Ware des späten 4. und des frühen 5. Jh. nur ganz sporadisch vorgekommen ist, oder gänzlich im siedlungsarchäologischen Material der Kolonie gefehlt hat. Wenn wir die von der älteren wie auch von der neueren Forschung anlässlich der Ausgrabungen gemachten Beobachtungen zusammenfassen, so erlauben diese uns die berechnete Konklusion zu ziehen, daß die Kolonie von Aquincum nicht von einem verheerenden feindlichen Angriff zugrunde gerichtet bzw. vernichtet worden ist. Gegen eine solche Annahme spricht u. a. auch der Umstand, daß in der Zivilstadt solche großen Zerstörungsschichten, die sich auf ganze Stadtteile erstrecken, unseres Wissens gänzlich fehlen. Alle diese Daten, Erwägungen und Erscheinungen vor Augen haltend, können wir unvoreingenommen zu der Schlußfolgerung kommen, daß das Leben in der spätantiken Stadt von Aquincum in den letzten Jahrzehnten des 4. Jh. nicht infolge von äußeren, feindlichen Einfällen oder kriegerischen Ereignissen aufgehört hatte, sondern innerlich geschwächt schließlich erloschen ist.

Dieses Dahinsinken des städtischen Lebens von Aquincum war von verschiedenen Faktoren verursacht. Von diesen verweise ich in diesem Zusammenhang nur auf einen, aber vielleicht auf den ausschlaggebendsten: auf die wirtschaftliche Struktur des spätrömischen Staates und auf das aus dieser Struktur folgende System der Steuerveranlagung und -einführung. Dieses Besteuerungssystem hat sich schon in der Zeit der konstantinischen Dynastie in eine derart übertriebene Steuerpolitik (Fiskalismus) entartet, wodurch die materiellen Grundlagen des städtischen Lebens besonders im Westen, wo in den meisten Städten nur eine schmale und mittelmäßig begüterte Bürgerschaft vorhanden war, stark angegriffen wurden. In den illyrischen Provinzen und unter ihnen in Pannonien kulminierte dieser Fiskalismus in der Regierungszeit Valentinians I. Dadurch wurde die Tragfähigkeit der wirtschaftlich schon geschwächten *kleineren* Städte untergraben und damit auch die Vorbedingungen eines städtischen Lebens im Keime erstrickt.

Auf die Einzelheiten dieses Prozesses übergehend, wünsche ich mit einem Verweis auf die Äußerungen des Aur. Victor (Caes. 39,31–32), eines hohen Staatsbeamten, der am Anfang der Sechzigerjahre in Pannonia secunda die Statthalterschaft führte, zu beginnen. Nach seiner Beurteilung war nämlich die *nova lex*, also das von Diokletian eingeführte neue Steuersystem für die Bevölkerung in der Zeit der Tetrarchie noch ertragbar (*tolerabilis*), in den späteren Jahrzehnten, so auch in seiner Zeit wirkte es jedoch schon nach allen Seiten hin zerstörend aus. Dreißig Jahre später äußerte sich Ammian (16. 8,12) ähnlich: «Denn, wie klare Beweise erkennen ließen, öffneten als erster von

allen Constantin den Rachen seiner Umgebung, aber mit dem Mark der Provinzen mästete sie erst Constantius.»

Unter Constantius II. geraten im Westen nach der Wiedervereinigung des Reiches ziemlich viele solche Beamten an die Spitze des staatlichen Verwaltungsapparates, die früher im Osten dienten. Die meisten von diesen haben dann die Steuer und die verschiedenen munerale Obligationen im Verhältnis zu der finanziellen Lage der reicheren östlichen Provinzen den über viel schwächere Fonds verfügenden westlichen Städten und auf deren Territorien lebenden Bewohnern auferlegt. Auch Florentius, *praef. praet. Galliarum* gehörte z. B. unter diese. Im Zusammenhang mit seiner Tätigkeit ist es bekannt, daß er 355/6 in Form von verschiedenartigsten Zusatzsteuern das 4–5fache der die effektiven staatlichen Bedürfnisse deckenden direkten Steuern auferlegt und unerbittlich eintreiben lassen hat. In Gallien konnte Iulianus Caesar zur Beschwichtigung der durch den beinahe eigengesetzlich gewordenen Fiskalismus ausgelösten Übel, oder wie Ammian schreibt «die Heilsalbe der gemeinsamen Übel» (*remedium communium aerumnarum*) noch die Maßnahmen finden, mit denen er einerseits die Veranlagung der direkten Steuer im Verhältnis zu den effektiven Bedürfnissen gemessen und die unter verschiedenen Rechtstitel bis dahin auferlegten Zusatzsteuern aufgehoben, andererseits die Approvisionierung des gallischen Heeres den unterworfenen alemannischen Fürsten aufgehalst hat. In Pannonien konnte sich dagegen zu dieser Zeit dieser Fiskalismus orientalischen Typs, dessen fast unerträglichen Druck die im Donauroaum jahrelang geführten Kriege des Constantius II. und die damit einhergehenden militärischen Truppenzusammenziehungen größeren Maßes, die Aufrechterhaltung und Verpflegung der Expeditionsheere, also die *annona militaris* sowie die Zunahme der sonstigen munerale Verpflichtungen noch mehr gesteigert haben, schrankenlos durchsetzen. Die zahlenmäßig und finanziell auch ansonsten schwache kuriale Schicht der pannonischen Städte, vor allem *die der Grenzgebiete*, die im römischen Sinne genommenen Träger des städtischen Lebens, kamen zu dieser Zeit zum ersten Male an den Rand des Ruins. Es stehen uns bezüglich dessen, daß die hiesigen Grenzstädte den ihre finanziellen Kräfte und Seelenzahl übersteigenden Verpflichtungen nicht in allem nachkommen konnten, auch konkrete Daten zur Verfügung. Als Iulian im Jahre 361 mit beispielloser Schnelligkeit auf dem Wasserwege der Donau aus Gallien bzw. aus Rätien nach Pannonien kam, strich er mit einer seiner ersten Verfügungen die Steuerrückstände all der Städte, die er mit seinem Schiffe passierte (Mamertin., *Grat. actio Juliano*. 9, 3). In Kenntnis der Wasserfahrt Iulians kann Aquincum mit Recht unter die Städte gereiht werden, denen diese Erleichterung zuteil geworden ist. Aquincum konnte auf diese Weise zu jener Zeit, als 364 in der Person Valentinians I., der Abkömmling einer Handwerkerfamilie von Cibalae — wo der Großvater noch Seildreher war — den Thron bestieg, mit einem unbeschriebenen Blatt in die Zukunft blicken.

Laut der Charakterisierung Ammians (30.9, 1) hat Valentinian I. die Provinzen schonungsvoll behandelt (*in provincias admodum parcus*) und auch die Steuerbelastungen überall erleichtert (*tributorum ubique molliens sarcinas*). Diese seine Behauptung ist jedoch handgreiflich eine die Wirklichkeit übertreibende Verallgemeinerung. Sie ist für Pannonien und Illyricum, wo zwischen 368 und 375 Sex. Claudius Petronius Probus *praef. praet.* die Steuerschraube so schonungslos handhabte, keinesfalls gültig. Nebenbei bemerkt, betätigte sich Ambrosius, der spätere Bischof von Mediolanum, bis 373 als Rechtsgelehrter, rechtlicher Beistand (*assessor*) neben Probus (Paulin., V. Ambros. 2,5).

Petronius Probus steigerte mit der Veranlagung von immer neueren Steuern und Zusatzsteuern die Lasten der Provinzialbevölkerung, außerdem schrieb er auch die verschiedensten Kommunaldienste, *munera* vor, die alle zusammen Illyricum völlig an den Rand des Ruins brachten. Nicht nur die wohlhabenderen Leute gingen zugrunde, sondern auch die minderbemittelten und — wie Ammian schreibt — verließen zahlreiche ihre Wohnstätten, wanderten aus oder kamen, falls sie nicht schon vorher Selbstmord begingen, wegen ihres Steuerrückstandes in den Kerker. Zweifellos ist das Bild — wie es Ammian (30.5,4 f. vgl. 17. 3,3) über die hiesige Tätigkeit des Probus malt — düster. Dies kann aber trotz dessen, daß Probus durch seine Frau Anicia Faltonia Proba tatsächlich zum Verwandtenkreis des Anicius-Geschlechtes gehört hat, nicht völlig auf die Rechnung der Voreingenommenheit Ammians gegenüber des Anicius-Geschlechtes gesetzt werden. Das Wesentliche betreffend gab Ammian über die rügbare Tätigkeit des Probus in Illyricum, ein der historischen Wirklichkeit sehr nahestehendes Bild.

Der in der Stadt Stridon, an der Grenze von Pannonien und Dalmatien geborene Hieronymus verfolgte und registrierte die in seiner Heimat und im allgemeinen in Illyricum sich abspielenden Geschehnisse mit besonderer Aufmerksamkeit. In seinem um 380 abgeschlossenen *Chronicon* erwähnt er (246 f.) die illyrische Tätigkeit des *praef. praet.* Probus gleichfalls und charakterisiert diese so, daß Probus, bevor noch die Barbaren diese Provinzen verwüstet hätten, ihre Bewohner mit unerbittlicher Eintreibung der verschiedensten, ungerecht auferlegten Steuern an den Rand des Ruins gebracht hat (*iniquissimis tributorum exactionibus ante provincias, quas regebat, quam a barbaris vastarentur, erasit*). Selbst aufgrund des Gebrauches des Verbums *eradere* würde ich mich nicht wagen zu behaupten, daß die Informationen des Hieronymus aus zweiter Hand, namentlich aus der Arbeit der pseudoaugustinischen *Questiones* (115,49) stammen. Darauf war gerade Hieronymus am wenigsten angewiesen. Ammianus, Hieronymus und der pseudoaugustinische Verfasser der *Questiones* sind drei voneinander unabhängige Autoren fast derselben Zeit, deren Schriften über das wirtschaftliche Zugrunderichten der Provinzen des Illyricums — laut Verfasser der *Questiones*, ausgesprochen der Provinz Pannonien — miteinander in Einklang berichten.



Die Gestalt des Präfekten Probus ist übrigens auch in die hagiographische Literatur Pannoniens eingedrungen. Ein Teil der auf uns gebliebenen *Passiones*, wie z. B. die *Passio Pollionis* wurde zur Zeit Valentinians verfaßt. In diesem Schriftwerk übt über die Christen ein Statthalter, namens Probus die Gerichtsbarkeit aus. Noch unmißverständlicher ist der Hinweis in der *Passio Irenaei*, wo das Gerichtsverfahren gegen die Christen *agente praefecturam Probo praeside* erfolgt. Die hagiographische Literatur Pannoniens hat aber Probus nicht nur wegen seinen die Christen und Nicht-Christen gleichermaßen treffenden schweren Steuereintreibungen zu den Verfolgern gezählt. Die Kirchengemeinde von Sirmium, wo die eine Wiege der hagiographischen Literatur Pannoniens stand, hatte auch noch andere, sehr verständliche Gründe. Petronius Probus war nämlich derjenige, der 372 oder 373 den einen Presbyter der Kirchengemeinde hinrichten, namentlich enthäupten ließ, weil dieser sich angeblich weigerte Octavianus, den sich bei ihm versteckt haltenden einstigen Prokonsul von Africa auszuliefern (Hieronym., *Chronic.* 246d). Von diesem Fall berichtet bei der Aufzählung der Gesetzlosigkeiten der Valentinianuszeit übrigens auch Ammian (29. 3,4), und von ihm erfahren wir, daß dieser Presbyter aus Epirus stammte. Diesem Historiker können wir ferner auch zutrauen, daß in den letzten Jahren der Herrschaft Valentinians in Illyricum niemand so gefürchtet und verhaßt war, wie gerade Petronius Probus.

Werfen wir jedoch einen Blick auch auf die andere Seite der Münze. Gerade zur Zeit der Präfektur des Petronius Probus waren im pannonischen Grenzabschnitt, ja sogar auch außerhalb dieses Gebietes jene großen Befestigungsarbeiten im Gange, die wir im Lichte der archäologischen Forschungen fast von Tag zu Tag immer mehr kennen lernen. Diese Arbeiten haben auch infolge der zur Zeit Valentinians kulminierenden Inflation von den Bewohnern der Provinz immer mehr Geld sowie *munera*-artige Dienstleistungen gefordert. Insbesondere die in der Grenzzone wohnende Bevölkerung der Siedlungen dürfte nicht nur infolge der wiederholt auferlegten Zusatzsteuern, sondern auch wegen der verschiedenen Dienstleistungen stark gelitten haben. Wenn Ammian im Zusammenhang mit dem von den Grenzzenen entfernt gelegenen Epirus, wo die Steuerverfügungen gleichfalls durchgeführt worden sind, aber die *munera*-Verpflichtungen bei weitem keine so große Last bedeutet haben, darüber berichtet, daß ein Teil der Bevölkerung geflüchtet ist, andere wiederum ins Gefängnis gekommen sind oder mit eigener Hand ihrem Leben ein Ende bereitet haben, so kann in der Grenzzone im nordöstlichen Teil Pannoniens, in der Nachbarschaft der die Bauarbeiten direkt leitenden Militärkommandantur, in der Relation der Colonia und des Territoriums von Aquincum mit einer besonders strengen, fast brutalen Vollziehung der fiskalischen sowie der muneralen Verpflichtungen gerechnet werden. Unserer Beurteilung nach brach in diesen Jahren die lasttragende Fähigkeit der Aquincumer Kurialer zusammen, was zugleich auch den Zerfall der hiesigen städtischen Organisation

bedeutete. Im Spiegel des archäologischen Materials ist auch die abnehmende Tendenz der Bevölkerungszahl wohl erkennbar. Wie bereits erwähnt, kann auf dem Gebiete des Stadtareals der bestimmungsmäßige Gebrauch der meisten Wohngebäude nur bis zur Regierungszeit Valentinians verfolgt werden. Von einer völligen Entvölkerung der Stadt kann zu dieser Zeit selbstverständlich noch nicht gesprochen werden. Die Benützung des spätesten Friedhofs an der Donaugestade reicht noch in die nachvalentinianische Zeit hinein. Das Leben der damals noch erweisbaren romanisierten Bevölkerungsresten verlief jedoch nicht mehr unter den Umständen eines in antik-römischen Sinne verstandenen städtischen Lebens.

Die rasche Entvölkerung der Stadt im letzten Drittel des 4. Jh. war aber nicht allein die Folge der im obigen angezeigten Übel. Die feindlichen Bewegungen der Nachbarvölker jenseits der Donau haben auch ihrerseits viel dazu beigetragen und etwa von der Mitte der Siebzigerjahre an im Kreise der romanisierten Bevölkerung der Grenzgebieten eine Existenzunsicherheit hervorgerufen. Nach dem verheerenden Einfall der Quaden und Sarmaten im Jahre 374, der zweifelsohne nicht nur das Gebiet von Pannonia II und im allgemeinen die Provinz Valeria, sondern insbesondere jenen Ort — Aquincum — traf, wo der Quadenfürst Gabinius durch grobe Verletzung der Gastfreundschaft ermordet wurde, kulminierte diese Existenzunsicherheit vom Gesichtspunkt der zurückgebliebenen, nicht verschleppten und nicht ausgewanderten Bevölkerung im Jahre 378, als auf die Nachricht der thrakischen Ereignisse hin die Völker des jenseitigen Ufers der Donau von den Markomannen bis zu den Sarmaten wiederum in Bewegung gerieten. Ambrosius, der zu dieser Zeit den Hof von Gratianus in Sirmium aufgesucht hat, schreibt (de fide II. 140), daß ganz Valeria von den Bewegungen der Barbaren in Angst gehalten wurde. Den Ernst der Lage zeigt, daß zu dieser Zeit in dieser Provinz die Militärverwaltung eingeführt worden ist: dies wird durch die Beauftragung von Maiorianus bezeugt, der nachweisbar im Jahre 378 die bürgerliche und militärische Verwaltung in einer Hand vereinigt hat. In diesen Jahren dürfte man in dem von M. Antonius Victorinus gegründeten Heiligtum, in dem bereits in Trümmern liegenden Mithräum von Aquincum, den aus 80 Stücken bestehenden Kleinbronzemünzfund, der als einer der letzten, genauer datierbaren Fundkomplexe der Zivilstadt gilt, vergraben haben. Infolge der geschilderten inneren und äußeren Heimsuchungen können wir in den letzten Jahrzehnten des Jahrhunderts im Bereich der Zivilstadt von Aquincum weder von einer weiteren Tätigkeit der städtischen Organisation, noch von einer Bevölkerung größerer Seelenzahl sprechen.

Im Gebiet der Stadt sind stellenweise und zwar aus den obersten Schichten 8—9 cm lange, verhältnismässig große Silberblechfibeln in Zikadenform ans Tageslicht gekommen, bei deren Zeit- und Gebrauchsbestimmung uns die südpannonischen, fast ohne Ausnahme als Streufunde behandelten und einen

ganz anderen Typus aufweisenden kleinen Zikadenfibeln nicht irreleiten dürfen. Diese Aquincumer Gruppe der Zikadenfibeln, zu der wir noch das im Bereich der Römervilla von Csúcshegy zum Vorschein gekommene Exemplar hinzuzählen können, läßt sich unter Berücksichtigung der zivilstädtischen Stratigraphie spätestens auf die Jahrhundertwende datieren. Die Träger dieser Zikadenfibeln sind nicht im Kreise der romanisierten, sondern der neuen, nach 380 eingesiedelten Bevölkerung zu suchen. Das Zusammenleben dieser wohl ostgermanischen oder alanischen Ansiedler mit der romanisierten Restbevölkerung ist zwar möglich, archäologisch ist aber bis jetzt nicht faßbar. Auch nicht in der Umgebung der Stadt. Die römische Villa von Csúcshegy z. B. lag schon in Trümmern und verlassen, als von diesen Ansiedlern aufs neue in Besitz genommen wurde. Dem später zu erörternden Fragen etwas vorgreifend, kann zusammenfassend schon jetzt darauf hingewiesen werden, daß sich der historische Prozeß im Falle von Aquincum nicht auf jene Weise gestaltet hat, daß zuerst das römische Wehrsystem auseinandergefallen ist und das städtische Leben dem folgend oder fast gleichzeitig damit aufgehört hat, sondern gerade umgekehrt: die Organisation der Zivilstadt hat sich zuerst aufgelöst, dem vor allem innere fiskalische Ursachen zu Grunde lagen. Dem folgend hörte dann während der letzten Jahrzehnten des 4. Jh. die ununterbrochene Bewohntheit des engeren Stadtgebietes auf, wobei wiederum auch die Bewegungen der Völker am jenseitigen Ufer der Donau eine bedeutende Rolle gespielt haben. Und all dies erfolgte noch bevor in unserer Gegend das römische Wehrsystem aufgelöst, zerfallen wäre.

Der Grundpfeiler dieses Wehrsystems im Bereich von Aquincum war die Legionsfestung von Óbuda mit ihrer Garnison. Unter der Berücksichtigung des spätesten römerzeitlichen Denkmalmaterials und der Siedlungsschichten sowie Bauten, zeigen die bis zum Ende des vergangenen Jahres erschlossenen Flächen dieses Legionslagers ein ganz anderes Bild, als die der Bürgestadt. Hinter der nördlichen Front des Lagers, entlang der zur *porta principalis sinistra* führenden Straße wurde, da ja Ziegel aus der Zeit Valentinians benutzt worden sind, zur Zeit der Siebziger Jahre oder etwas später noch regelmäßig gebaut. Die Wehranlagen der Prätorien-Front, wie die inneren viereckigen Türme und die der Umfassungsmauer vorgelagerten Annäherungshindernisse-Anlagen wurden zu jener Zeit ebenfalls gründlich umgebaut, bzw. umgestaltet. In den südlichen und östlichen Zone des Lagers kamen anlässlich unserer Ausgrabungen aus den spätesten Fußboden bzw. Bodenniveaus gelbe, ja selbst grüne und braune bleiglasierte Tongefäße verhältnismäßig in großer Anzahl ans Tageslicht. Diese Keramiksorte fehlt sozusagen gänzlich aus dem Material der Zivilstadt. Die weiteren Daten diesmal unbeachtend, ist meiner Ansicht nach kaum zu bestreiten, daß der bestimmungsmäßige Gebrauch des wiederholt umgebauten Legionslagers von Óbuda — im Gegensatz zur Zivilstadt — bis in das 5. Jh. hinüberreicht. In diesem spätrömischen Legionslager kann

man mit Recht durchgehends auch mit einem garnisonartigen Militär gerechnet werden. Im Zusammenhang damit können wir nämlich die frühere These, wonach die Legion von Aquincum zwischen 395 und 398 aus der Provinz Valeria abkommandiert und in das Rheingebiet verlegt wurde, nicht annehmen. Unseres Erachtens vertreten die in dem Schematismus der Notitia dignitatum im Militärdistrikte des Ducatus von Mogontiacum erwähnten *militēs Acincenses* (Occ. XLI. 25) eine von der dem gallischen *magister equitum* oder mit dem volleren Titel *magister equitum et peditum* zur Verfügung stehenden pseudocomitatensischen Legion, namens *Acincenses* (Occ. VII. 101) abgetrennte und neuorganisierte Formation. Es ist möglich, daß diese letztere Einheit noch von Valentinian ins Leben gerufen wurde, da wir festlegen können, daß dieser Kaiser als eine seiner Maßnahmen am Rhein das dortige Heer und die Heeresordnung nach der Limeskatastrophe der Jahre 352—355 völlig neu organisiert hat. Dies würde auch mit der frühesten Datierung der ACINC-Ziegelstempel von Trier, Rheinzabern und Speyer (CIL XIII 12 568-12, 570) übereinstimmen. In der Notitia dignitatum ist diese zur Zeit des Kaisers Valentinian erfolgte Neuorganisation des Heeres am Rhein nur in einer späteren Fassung aus den Anfangsjahren der Herrschaft des Honorius aufrechterhalten geblieben.

Was nun die Mutterformation der *militēs Acincenses*, die pseudocomitatensische Legion der *Acincenses* anbelangt, so halten wir diese mit ihrem Organisationspaar, der Legion der *Cornacenses* gemeinsam für eine solche Formation, die wenn auch nicht von Constantin und auch nicht von Valentinian, sondern zur Zeit der Constantinischen Dynastie, höchstwahrscheinlich in den Jahren der Alleinherrschaft von Constantius II. organisiert wurde, als sich in der Rhein- und Donaugegend sowie an der persischen Grenze fast gleichzeitig eine ernste Kriegsgefahr meldete. Zu den präventiven bzw. Vergeltungsoperationen war es aber nötig, den Bestand des auch in drei Richtungen operationsfähigen Bewegungsheeres zu heben. Vielleicht zu dieser Zeit dürfte es nach der Beschwichtigung der sarmatischen Bewegungen dazu gekommen sein, daß aus den Reihen der nicht allzugroßen Kampfwert besitzenden *ripenses* die ersten pseudocomitatensischen-Formationen organisiert wurden.

Auch das kann man vermuten, wie die *Acincenses* und *Cornacenses* nach Gallien gelangt sind. Zu dem weiter nicht mehr aufschiebbaren Perserkrieg verlangte Constantius II. von Iulianus Caesar das Überlassen der besten gallischen Garderegimenter, der in den späteren Jahren zu den *legiones palatinae* gereihten Formationen. Die an der Donau aus den *ripenses*-Formationen organisierten neuen Truppen dürften nach Gallien eher als quantitativer und nicht als qualitativer Ersatz der letzteren verlegt worden sein. Aus dem Aufenthalt der *militēs Acincenses* im Rheingebiet können wir demnach meines Erachtens noch nicht den Schluß ziehen, daß am Ausgang des 4. Jh. das Grenzheer Ostpannoniens geschwächt worden wäre.

Über die regelrechte militärische Besetzung und zwar nicht nur bezüglich des Gebietes von Aquincum, sondern des ganzen ostpannonischen Limes liefert uns der wohlbekannteste Hinweis in dem 399 geschriebenen Gedicht des Claudianus (Epithal. Palladii 85 f.), wonach der *primicerius notariorum* zu dieser Zeit das in den Befestigungen der *ripa Sarmatica* unterbrachten Wachen noch registriert hat. Der um kaum einige Jahre früher datierbare Münzfund von der Ecke der Lónyai- und Csillag-Gassen in Pest bestätigt aber, daß im Todesjahr des Kaisers Theodosius in den größeren, linksufrigen Befestigungen der Umgebung von Aquincum noch zum römischen Heer gehörende Einheiten stationiert haben. Nicht viel später, zu Beginn des 5. Jh. wurde jedoch die Donaukniegegend nach Süden zu bis einschließlich das Gebiet von Aquincum, sodann der ganze Limes der Provinz Valeria immer und immer von sehr schweren neueren Heimsuchungen erschüttert. Bald nach 401 sind die aus dem nördlichen Teil des ungarischen Alföld aufbrechenden Asding—Wandalen, deren einzelne Gruppen übrigens in der Nachbarschaft der Pester Seite gelebt haben, sowie die mit ihnen in Kampfbündnis stehenden Völker im Laufe ihrer Wanderung dem Westen zu von der Donaukniegegend aus über das ganze nordpannonische Grenzgebiet hinweggefegt. In dieser Zone haben sich auch von den halbromanisierten, Boden erworbenen Kriegern zahlreiche dieser Volksbewegung angeschlossen. Diese sind die *hostes Pannonii*, über deren Handlungen in Gallien Hieronymus (ep. 123) mit so schmerzvoller Bestürzung berichtet.

Einige Jahre später, im Jahre 405 hat dann die Radagaisische Volksbewegung durch Pannonien nach Italien sich eine Bahn gebrochen. Schon auf die Nachricht über das Herannahen dieser aus mehreren Hunderttausenden bestehende Menge wurden die Einwohner der Provinzen des Illyricums von einer derart großen Panik befallen, daß die Leute massenhaft in das Innere des Reiches flüchteten. Ganze Gemeinschaften brachen damals auf. Auch die Christen von Savaria flüchteten mit einer die Grenzen der Sicherheit streifenden Wahrscheinlichkeit zu dieser Zeit samt den Reliquien des Märtyrers Quirinus nach Italien.

All diese barbarischen Bewegungen, insbesondere die letzterwähnte haben das ostpannonische Wehrsystem in Stücke zerschlagen. Auch früher ist es vorgekommen und zwar wiederholtermaßen, daß die Völker des linken Ufers die militärische Zone entlang des Flusses durchgedrungen sind und nicht nur dem dortigen Schutzheer, sondern auch der Bevölkerung schwere Verluste verursacht haben. Einstmals hat aber das Reich noch genügend Kraft dazu gehabt, um früher oder später das Wehrsystem an der Grenze wieder herzustellen, mit neuerem Menschenmaterial und neueren Truppen die Verluste zu ersetzen. Nach 406 jedoch, als die Aufmerksamkeit und die finanzielle sowie militärische Kraft der weströmischen Verwaltung durch die sich in Gallien, sodann in Hispanien anzusiedeln beabsichtigenden Wandalen, Alanen und

Sweben, sodann die nach Italien eingedrungenen, Rom ausplündernden und von dort ebenfalls in Gallien eine neue Heimat suchenden Westgoten, ferner durch die Neutralisierung bzw. Liquidierung der sich gegen die Zentralmacht erhobenen Thronanwärter Constantinus, Constans, Iovinus festgebunden war, reichte ihre Kraft nicht mehr aus, die Wehranlagen des ostpannonischen Limes wiederherzustellen und mit neueren regulären Truppen zu besetzen. Die Wahrheit dieser unserer Behauptung, daß nämlich zur Zeit des Honorius die Neuorganisation des Limes in Valeria nicht erfolgte, daß man die zerschlagenen oder vernichteten hiesigen Grenzwereinheiten mit neueren nicht mehr ersetzen konnte, läßt sich mit den folgenden zwei Angaben und Beobachtungen unterstützen.

Die eine ist die Truppenliste im Abschnitt Valeria in der Not. dign., aus der die für die Zeit des Honorius charakteristischen *militēs*-Einheiten völlig fehlen. Hingegen finden wir diese in der Heeresordnung von Pannonia I und Noricum ripense, über deren Bestehen aus 409 uns noch eine weitere, später zu erwähnende Angabe zur Verfügung steht. Diese *militēs*-Einheiten sind in dem nach 395 organisierten Heere des Ducatus von Armorica (Occ. XXXVII) sowie des nicht viel früheren Ducatus von Mogontiacum (occ. XLI) zu finden. Eine solche *militēs*-Einheit kommt sogar auch im Gebiete der Provinz Pannonia II vor und zwar — was überhaupt nicht überraschend ist — im Bereich von Sirmium, das eine ganz andere abweichende Stadtgeschichte als Aquincum zeigt, wo die Notitia (Occ. XXXII. 49) die Einheit, namens *militēs Calcarientes* aufzeichnet. Umsonst suchen wir jedoch diese *militēs*-Einheiten in der Truppenliste von Valeria. Unter Berücksichtigung des Gesagten bin ich der Meinung, daß es schwer in Abrede gestellt werden kann, daß die Herstellung und neuere Befestigung des in den 400er Jahren eine so schwere Heimsuchung erlebten, jedoch kaum überlebenden Limesabschnittes von Valeria, zur Zeit des Honorius unterblieben ist.

Die andere Angabe (Zosim., 5. 46,2), auf die ich die Aufmerksamkeit lenken möchte, ist die nach neuen strategischen Prinzipien erfolgte Organisation der Verteidigung Italiens im Jahre 409 (was natürlicherweise nur ein Anfangsdatum ist). Wie bekannt, bedeutete nach Osten und Norden zu vor der mit der Benennung *claustra Alpium* zusammenfaßbaren inneren Befestigungslinie Italiens — mit deren Ausbau noch Marcus Aurelius begonnen hat —, die äußere Verteidigungslinie beinahe drei Jahrhunderte lang der Limes an der Mittleren Donau von Rätien bis Mösien mit seinen Befestigungen und Garnisonen. Diese äußere Verteidigungslinie wurde nun 409 westlicher zurückgezogen und der ostpannonische Limes, als nicht existierend, völlig außer acht gelassen. Die neue, äußere Verteidigungslinie von Italien begann man zu dieser Zeit aus Dalmatien ausgehend über Savia, Pannonia I, Noricum ripense und Rätien auszubauen. Ostpannonien und Valeria fiel in diesem neuen defensiven strategischen Plan keine Rolle mehr zu.

Im folgenden könnte man also ganz kurz die bisherigen Ergebnisse folgenderweise zusammenfassen: die Auflösung des valerischen Wehrsystems zu Beginn des 5. Jh. wohl noch vor 409. Diesem vorangehend der Verfall der städtischen Organisation von Aquincum, das Aufhören des in antik-römischem Sinne genommenen städtischen Lebens, — diese würden vom Gesichtspunkt der spätrömischen Geschichte von Aquincum die entscheidenden, epochalen, die Zeitperiode abschließenden Änderungen sein. Natürlicherweise blieb das Gebiet von Aquincum auch in den späteren Jahrzehnten, zur Zeit der Hunnenherrschaft nicht völlig unbewohnt und man muß außer den von jenseitigen Ufer der Donau dort angesiedelten Völkern auch mit dem im bisherigen archäologischen Material sich nicht widerspiegelnden Weiterleben kleinerer romanisierter Gruppen rechnen — all dies ändert jedoch nichts an dem Wesentlichen: dem Aufhören des städtischen Lebens und dem Zusammenbruch des römischen Wehrsystems.

Zum Schluß möchte ich noch betonen, daß was wir über Aquincum unter Weglassen zahlreicher Einzelheiten bloß skizzenhaft zusammengestellt haben, kann vom Gesichtspunkt der Beurteilung der innen- oder südpannonischen städtischen Siedlungen nicht maßgebend sein. Ebenso, wie die abweichende Gestaltung des römischen Lebens in den letzteren Gebieten sich nicht auf Aquincum beziehen läßt. Es wäre wünschenswert — und in dieser Richtung wurden schon die ersten Schritte unternommen, — die spätrömische Geschichte aller bedeutender pannonischer Siedlungen eigens zu untersuchen, selbstverständlich unter Berücksichtigung der größeren historischen Zusammenhänge. Man soll sich also von unrichtigen Verallgemeinerungen, von der Entfärbung der farbenreichen historischen Wirklichkeit und von groben Schematisierungen wahren.

Budapest.

#### LITERATURNACHWEIS

Die bezüglich der Stadt und der Legionsfestung von Aquincum angeführten archäologischen Daten sind in der Zeitschrift: *Budapest Régiségei* I (1889)—XXIV (1976) zu finden.

Das Aufhören der Bewohntheit des Stadtareals von Aquincum beschäftigte öfters die Forscher. Die Ausgräber der Zivilstadt sind darüber ziemlich einig, daß sich die Bewohntheit der Zentralregionen höchstens bis um 400 folgen läßt. Siehe u. a.: V. KŰZSINSZKY: *Aquincum*. Budapest 1934. 25. L. NAGY: *Budapest Története*. I. Budapest 1942. 771. J. SZILÁGYI: *RE Suppl.* XI (1968), 128. Sz. Póczy: *Acta TechnHung.* 67 (1970), 177 f. T. NAGY: *Budapest Múemlékei* (Die Kunstdenkmäler von Budapest) II. Budapest 1962, 63 f. Die Vorstellung, daß das Leben in den römischen Siedlungen Pannoniens, also auch in Aquincum, während des ganzen 5. Jh. unverändert weiterbestand (L. VÁRADY: *Das letzte Jahrhundert Pannoniens*. Budapest 1969, *passim*) ist von den archäologischen Tatsachen ganz unabhängig. Siehe auch die ablehnende Stellungnahmen von J. HARMATTA: *Acta AntHung* 18 (1970), 361 f., von A. MÓCSY: *Acta ArchHung* 23 (1971) 347f., und von T. NAGY: *Acta AntHung* 19 (1971) 299 ff.

Die Auflösung der städtischen Organisation in Aquincum versuchte ich im vorstehenden vor allem mit der verheerenden Folge der Fiskalismus unter Constantius II. und

bes. unter Valentinian I. zu erklären. Über die Präfektur des Sex. Claudius Petronius Probus siehe: A. ALFÖLDI: *A Conflict of Ideas in the LRE*. Oxford 1952. 23 f. A. H. M. JONES: *The Later Roman Empire*. I. Oxford 1964. 147 f. M. T. W. ARNHEIM: *The Senatorial Aristocracy in the LRE*. Oxford 1972. 67 f. Vgl. noch J. MATTHEWS: *Western Aristocracies and Imperial Court*. Oxford 1975, 95 f.

Die Auflösung des römischen Wehrsystems in Nordost-Valeria erfolgte etwa nach 405 und vor 409. Die frühere Abkommandierung einiger Limitanei-Abteilungen aus dem Aquincumer Militärdistrikte, von A. ALFÖLDI: *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*. II. Berlin und Leipzig 1926. 71 ff. auf die letzten Jahre des 4. Jh. gesetzt, hat m. E. bei der Auflösung des hiesigen Wehrsystems keine wesentliche Rolle gespielt. Über die *Milites Acincenses* siehe noch D. HOFFMANN: *Das spätrömische Bewegungsheer*. I. Düsseldorf 1969. 224 f., 339 ff (der zwar die Frage offen läßt). Vgl. auch H. NESSELHAUF: *Die spätrömische Verwaltung der gallisch-germanischen Länder* (Phil.-hist. Abh. Preuss. Akad. Wiss. 1938, 2), 42 f. Die Theorie von einem Schreibfehler (S. SOPRONI: *Der spätröm. Limes Bp.* 1978. 128) ist abzulehnen.



## GORSIUM-HERCULIA IM 4. JH.

Gorsium fiel im Jahre 260 dem wuchtigen Angriff der Roxolanen und Quaden zum Opfer, der seit den Markomannenkriegen in ganz Pannonien die ärgsten Zerstörungen verursachte.<sup>1</sup> Die aus dem 2—3. Jh. stammenden, bisher bekannten Gebäude der Stadt wurden fast zur Gänze vernichtet, so auch die Heiligtümer und Hallen im Siedlungszentrum, die *area sacra* des niederpannonischen Kaiserkultes.<sup>2</sup>

Im Vierteljahrhundert nach dem Angriff wurden keine Wiederaufbauarbeiten unternommen, allein die durch das Stadtzentrum führenden strategisch bedeutenden Wege wurden instandgesetzt. Die Trümmer wurden nicht weggeräumt, dafür aber wurde das Niveau der Straßen gehoben, an der Nordseite des ehemaligen *forum* beispielweise um mehr als ein Meter. Die überlebende Bevölkerung bediente sich der Trümmer um ihre provisorische, minderwertigen Wohnhäuser aufzubauen. So stützte sich ein aus Steinen und Lehmziegeln zurechtgeflicktes Haus an die erhalten gebliebene Südmauer des sogenannten *horreum*, während ein anderes aus Holzbalken und Lehmziegeln oberhalb der Westhalle der *area sacra* errichtet wurde. Am Rand des östlichen *nymphaeum* des *forum* kam der Brennraum eines Hauses zum Vorschein, das u. a. aus Basaltsäulen eines *hypocaustum* gebaut wurde. Nach der Katastrophe setzte eine lange Pause im Geldumlauf ein. Einige Münzen erscheinen erst seit Probus, doch bleibt es fraglich, ob man daraus schon auf eine gewisse Normalisierung des Stadtlebens schließen kann.

Von einer Wiederbelebung der Stadt können wir erst seit dem Ende des 3. und dem Beginn des 4. Jh. sprechen. Allerdings fanden Wiederaufbauarbeiten auch diesmal nicht statt — hierzu wären die Mauerreste in den meisten Fällen gar nicht geeignet gewesen. Aber auch die Konzeptionen, auf denen die Rekonstruktionsarbeiten beruhten, unterschieden sich wesentlich von denen, die zu Beginn des 2. Jh. dem Aufbau von Gorsium zugrunde lagen. So wurde auch die wichtigste Gebäudegruppe der Stadt — nämlich die Heilig-

<sup>1</sup> Ingenius et Régalien. Collection Latomus 31 (1966) 48—57.

<sup>2</sup> The Excavations in Gorsium. AArchHung. 24 (1972) 24.

tümer das Kaiserkultes im Zentrum der Siedlung — nicht wiederaufgebaut. Mit der Neugründung wurde auch der Name der Stadt von *Gorsium* in *Herculia* verändert.

Die Namensänderung weist auf zwei wichtige Umstände hin. Einerseits ist mit Sicherheit anzunehmen, daß die Erneuerung in der Epoche der Tetrarchie begann: das *Itinerarium Antonini* aus den ersten Regierungsjahren Diokletians<sup>3</sup> erwähnt die Siedlung einmal als *Herculia*,<sup>4</sup> andersmal als *Gorsio siue Hercule*.<sup>5</sup> Andererseits wurde die neue Stadt nicht von ihren früheren oder zugewanderten neuen Bürgern, sondern auf Befehl der Kaiser aus öffentlichen Mitteln aufgebaut. Dies ist aufgrund der Entwicklung der pannonischen Städte im 4. Jh. mit ebensolcher Wahrscheinlichkeit anzunehmen, wie an Hand archäologischer Beobachtungen.

Für die meisten alten pannonischen Städte (wie Carnuntum, Aquincum)<sup>6</sup> war das 4. Jh. eine Periode der unaufhaltbaren Dekadenz, während für eine kleinere Gruppe von Städten eine neue Blütezeit einsetzte. Es handelte sich um die Zentren der neuen Provinzen, um Siscia, Savaria und vor allem um Sirmium, sowie um die Städte, die in der Staatsverwaltung oder im Verkehr eine gewisse Bedeutung erlangten: zu diesen gehörte wahrscheinlich Sopianae.<sup>7</sup> Aus eigenen Kräften vermochte keine der alten Städte ihren ehemaligen Glanz und den früheren Reichtum zu bewahren oder sogar wiederzugewinnen. Im Laufe des ganzen 4. Jh. sind also die großangelegten Wiederaufbauarbeiten oder die anhaltende Prosperität einer Stadt mit größter Wahrscheinlichkeit einer beachtlichen zentralen Unterstützung und einer entschlossenen Entwicklungspolitik zuzuschreiben.

Den Bauarbeiten in *Herculia* gingen ausgedehnte Nivellierungsarbeiten voran, wodurch mitunter die Terrainverhältnisse erheblich verändert wurden. Das tiefer gelegene *forum* aus dem 2/3. Jh. wurde stellenweise mit einer 2 m dicken Schicht aufgeschüttet, und der Niveauunterschied zwischen dem *forum* und dem Hügel ist ganz verschwunden. Auch die früheren Wege und Straßen blieben von der Planierung nicht verschont. Infolge der Neubauten blieben lediglich die durch das Stadtzentrum führenden Hauptverkehrsadern erhalten, während das Straßennetz ansonsten nur zufällig und stellenweise dem Straßenzug des 2/3. Jh. folgte. Die wichtigsten Straßen in Richtung Nord-Süd führten über den zerstörten Bauwerken. Entlang der Hauptstraße Ost-West wurden, zweifellos aus öffentlichen Mitteln, umfangreiche Gebäude errich-

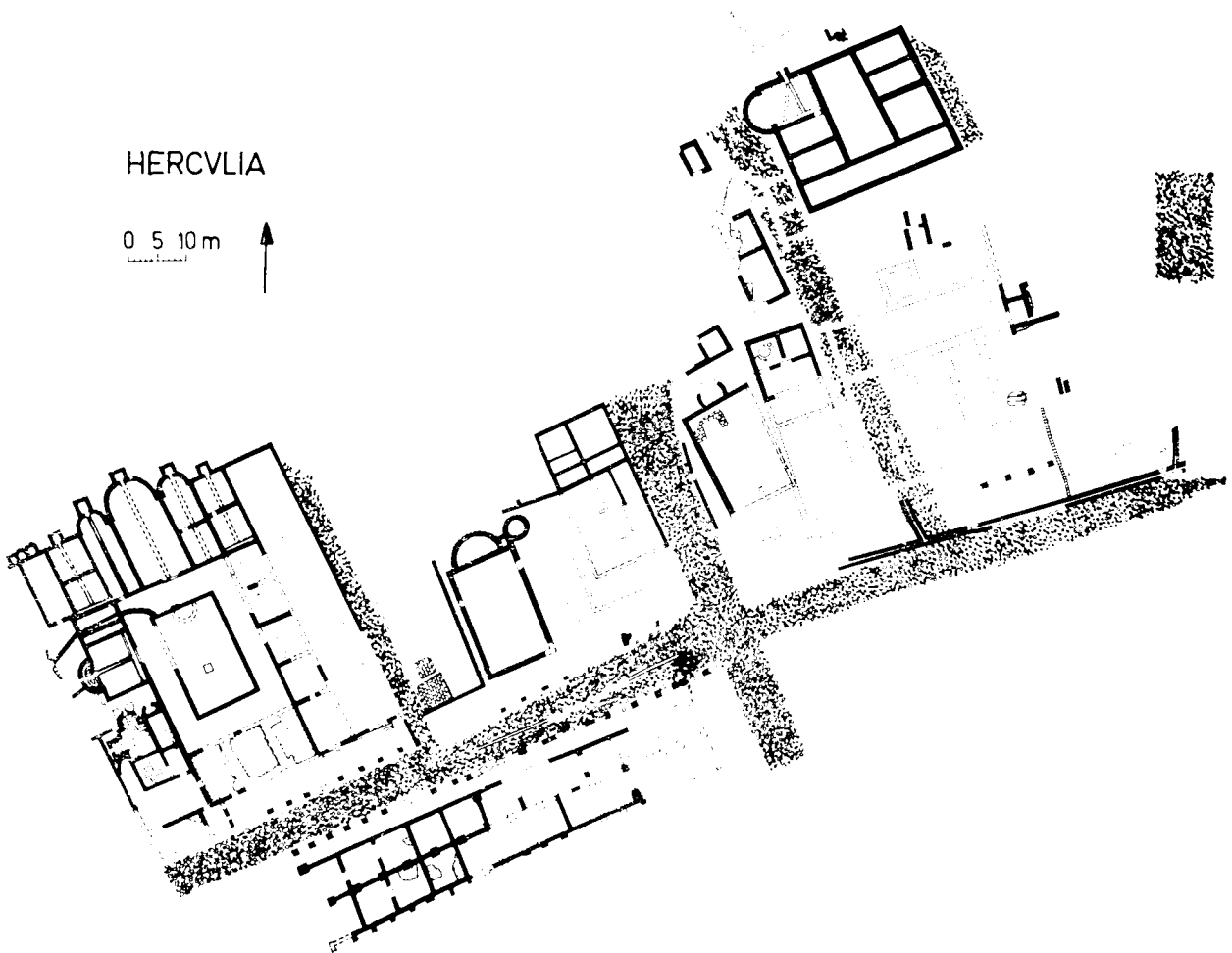
<sup>3</sup> W. KUBITSCHKE: *Itinerarien*. RE IX. 1916. Sp. 2338.

<sup>4</sup> *Itin. Ant.* 265, 1

<sup>5</sup> *Itin. Ant.* 264, 4. Die Ummennung *Gorsiums* war in jener Zeit noch ganz frisch; der Verfasser des *Itinerarium* hielt notwendig den älteren Namen der Stadt zu erwähnen.

<sup>6</sup> A. MÓCSY: *Pannonia*. RE Suppl. IX. 1962. Sp. 697.

<sup>7</sup> F. FÜLEP: *Sopianae (Pécs) története a római korban és a későrómai lakosság továbbélésének problémája*. Bp. 1972. 4—10.



tet. Das *palatium* erstreckte sich über  $65 \times 50$  m, ihm gegenüber standen die *tabernae* ( $75 \times 18$  m). Ziegelstempel der *legio II Adiutrix* wurde in großen Mengen bei diesen Gebäuden, vor allem aber bei den repräsentativen Bauwerk gefunden, das an der Stelle und zum Teil auf den Grundmauern des Tempels des Kaiserkultes aus dem 2/3. Jh. stand. Die in auffallend großer Anzahl zum Vorschein gekommenen Zwiebelkopffibeln lassen eine offizielle Verwendung des letzteren Gebäudes vermuten. Das *palatium* dürfte die Residenz eines hochgestellten Beamten, oder auch das Absteigquartier der durchreisenden Kaiser gewesen sein.

Neben den großen, aus öffentlichen Mitteln errichteten Gebäuden wurden im Zentrum die altchristlichen Basiliken und einige kirchlichen Bauten aufgerichtet. Im Stadtzentrum sind uns zwei Basiliken bekannt. Die eine aus dem ersten Drittel des 4. Jh., die andere und größere wahrscheinlich aus der zweiten Hälfte des Jh. Der letzteren wurde um die Wende des 4/5. Jh. ein Taufbecken angebaut. Aus diesen oder noch späteren Zeiten stammen die feinen steinernen Denkmäler der Basilika, die Altarplatte und das mit einem Christogramm verzierte Altargeländer aus weißem Marmor. Aufgrund des Taufbeckens und dieser hochwertigen Steindenkmäler ist es nicht ausgeschlossen, daß *Herculia* — zumindest in dieser Spätperiode — ein Bischofssitz war.

Ausgedehnte Wohnviertel umgaben das Zentrum der wiederaufgebauten Stadt. Nach den bisherigen Forschungen zu schließen, war *Herculia* wesentlich größer als *Gorsium* in seiner Blütezeit. Im südlichen Stadtteil kamen steinerne Wohnhäuser auch dort zum Vorschein, wo früher außerhalb der Stadt eine Töpferei arbeitete. Wahrscheinlich zählte die Stadt auch mehr Einwohner, als früher. Nun waren die Industrieviertel nicht mehr von den bewohnten inneren Stadtteilen getrennt. Es ist aufgrund des Fundgutes, der Halbprodukte und des Ausschusses anzunehmen, daß in *Herculia* die Schmiedekunst in beachtlichen Ausmaßen betrieben wurde. Die Tätigkeit einer Glasurkeramik-Werkstätte wurde von der Forschung schon früher nachgewiesen.<sup>8</sup> Neuerdings erwies sich zweifellos, daß wir auch mit dem örtlichen Glaserhandwerk zu rechnen haben.<sup>9</sup>

Der Wiederaufbau der Stadt unter der Tetrarchie und ihre anhaltende Blütezeit im Laufe des 4. Jh. lassen also eindeutig erkennen, daß *Herculia* im neuen Regime zu den Siedlungen von besonderer Bedeutung zählte und daß diese Bedeutung während des Jahrhunderts keine wesentliche Änderungen erfuhr. Die Bauarbeiten dauerten bis zum Beginn des 5. Jh. ununterbrochen an; im Geldumlauf war in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts ein geradezu sprunghafter, quantitativer Aufstieg auch im Vergleich zu den ande-

<sup>8</sup> E..B. THOMAS: Die römerzeitliche Villa von TÁC-FÖVENYPUZSTA. *AArchHung.* 6 (1955) 120–123.

<sup>9</sup> Die Funde werden von L. BARKÓCZI aufgearbeitet.

ren annonischen Städten zu verzeichnen.<sup>10</sup> All diese Umstände lassen darauf schließen, daß Herculia — wahrscheinlich seit der Aufstellung der Provinz Valeria<sup>11</sup> — der Amtssitz einer näher nicht bekannten Verwaltungsfunktion gewesen sein dürfte. Die Verwaltung der Provinz Valeria im 4. Jh. ist allerdings noch unzureichend geklärt; daß etwa der *praeses* in Sopianae residiert haben dürfte, konnte auch nur indirekt möglich gemacht werden.<sup>12</sup> Unsere Kenntnisse über die Geschichte von Sopianae im 4. Jh. sind noch zu lückenhaft, um Vergleiche mit Herculia anstellen und daraus Schlüsse auf eine gewisse Verteilung in der Provinzverwaltung ziehen zu können. Man kann jedenfalls mit der Vermutung rechnen, daß Herculia auch im IV. Jh. der Sitz der Provinziallandtage geblieben ist.<sup>13</sup> Aber die Bedeutung des *concilium* war in dieser Zeit schon begrenzt, so können wir der Stadt vielleicht auch eine wichtigere Rolle zumuten.<sup>14</sup>

Zur Beantwortung der Frage, wie lange Herculia nach dem Tode des Valentinians ihre mutmaßliche Rolle im Leben und in der Verwaltung der Provinz gespielt haben mochte, stehen uns keinerlei Angaben zur Verfügung. Die Entwicklung, das Wirtschaftsleben und der Geldumlauf der Stadt erreichten ihren Höhepunkt unter Valentinian. Die ersten Zeichen des Rückfalles, vermutlich erst nach 375, sind von der Auflassung der Randbezirke zu rechnen. Damals wurde die *villa* im südlichen Stadtteil von ihrem Eigentümer verlassen. Er floh aus der Provinz oder übersiedelte in die Innenstadt, die höchstwahrscheinlich von einer, bisher allerdings noch nicht gefundenen Mauer umringt war. Auf das Vorhandensein der Stadtmauern von Herculia dürfen wir auch daraus schließen, weil bei keinem der in dem Stadtzentrum freigelegten Gebäude des 4. Jh. festzustellen war, daß ihr Verfall die Folge von Brand oder Zerstörung gewesen wäre. Die Münzen des 4. Jh. sind zu einem beträchtlichen Teil stark abgenutzt — ein Zeichen langjährigen Gebrauches. An der nord-östlichen Seite des erschlossenen Gebietes kam unter den Überresten, eines mit Bad ausgestatteten Gebäudes ein Münzfund zum Vorschein, dessen Vergrabung aufgrund der fast glatt abgenutzten Münzen nicht vor das 5. Jh. angesetzt werden kann. Vermutlich herrschte in der Siedlung ein reger Geld-

<sup>10</sup> Nach V. LÁNYI, die die Aufarbeitung des Geldverkehrs von Gorsium vorbereitet.

<sup>11</sup> Nicht vor 293, denn Valeria nach der Frau des Galerius benannt wurde (Amm. Marc. XIX 11, 4), vielleicht im Jahre 296. W. ENSSLIN: RE. XIV. Sp. 2521.; A. MÓCSY: op. cit., Sp. 588.

<sup>12</sup> Amm. Marc. XXVIII 1, 5: *Maximinus regens quondam Romae vicariam praefecturam apud Sopianas Valeriae oppidum obscurissime natus est patre tabulario praesidialis officii orto a posteritate Carporum, quos antiquis excitis sedibus Diocletianus transtulit in Pannoniam.* Von dieser Stelle kann man auf keinen Fall darauf schließen, daß das *officium praesidii* sich in Sopianae betätigt habe.

<sup>13</sup> J. DEININGER: Die Provinziallandtage der römischen Kaiserzeit. Vestigia 6 (1965) 183–188.

<sup>14</sup> Residenz des *praeses*? Herr Prof. A. CHASTAGNOL war dieser Meinung am Kolloquium «The Danubian and Eastern Provinces of the Roman Empire in the 4th Century A. D.» Man kann das *palatium* von Diokletians Zeit als Statthalterpalast auffassen.

umlauf noch lange Zeit danach, daß keine neuen Prägungen mehr nach Herculia, im allgemeinen nach der Provinz gelangten. Auch die nach 375 vorgenommenen Bauarbeiten bestätigen die Kontinuität des Wirtschaftslebens. Möglicherweise wurde auch die größere Basilika damals gebaut; aufgrund zahlreicher Analogien<sup>15</sup> ist das ihr angehörende Taufbecken keinesfalls vor die Wende des 4/5. Jh. zu datieren. Auch die Altarplatte und das Altargeländer der Basilika stammen aus jener Zeit.<sup>16</sup> Nordöstlich der Basilika und des großen öffentlichen Brunnens wurde vermutlich schon im 5. Jh. ein größeres Haus mit sehr minderwertigen Mauern gebaut. An der Ostseite des Gebäudes wurde ein ausgedehntes Haus aus dem 4. Jh. abgerissen; über der östlichen Straßenfront dieses letzteren Hauses entstand damals eine neue Straße. Auch die Ost-West-Straße wurde in der Periode nach Valentinian zumindest einmal erneuert. Im *palatium*, der nun keine offizielle, repräsentative Verwendung mehr fand, wurden verschiedene Werkstätten untergebracht. Im westlichen Teil des *peristylum* wurden mehrere, wirtschaftlich bezweckte Bottiche gebaut. Ähnliche Bottiche kamen auch im Innenhof zum Vorschein. Aus dieser Zeit stammen auch die Schuppen mit Holzgerüst, die in östlichen Hof des *palatium* freigelegt wurden. Seit Valentinian wurde die verlassene südliche Außenstadt als Begräbnisstätte benutzt. Die spätesten Gräber sind auf das erste Drittel des 5. Jh. zu datieren. Das Gräberfeld wurde etwa 30–50 Jahre lang benützt — in diesem Zeitraum blieb die Zusammensetzung der Bevölkerung unverändert. Diese Angaben lassen darauf schließen, daß der Niedergang der Stadt durch keine Kriegskatastrophe beschleunigt wurde. Auch nach dem Ende der römischen Verwaltung und der Flucht der Beamten behielt die Siedlung noch lange Zeit ihre wirtschaftliche Funktion und ihre Einwohner, die sich sogar die Errichtung neuer Häuser und verschiedene Straßenreparaturen leisten konnten.

Die aufeinanderfolgenden Heimsuchungen wurden scheinbar nur von der Umgebung des Straßenknotenpunktes überlebt. Auf dem Areal des *palatium* wurden Langobardengräber freigelegt, das Gebäude selbst war damals schon zusammengestürzt. Im Areal der *tabernae* wurden awarische Reiter bestattet. Demgegenüber wurden die durch die Siedlung führenden Straßen während der ganzen Völkerwanderung benützt, und die kleine Siedlung, die im Knotenpunkt der aus acht Richtungen einlaufenden Straßen, im Zentrum von Gorsium und sodann von Herculia lag, blieb auch ständig bewohnt. Oberhalb des Straßenniveaus des 4. Jh. kamen primitive Brennöfen sowie die Überreste

<sup>15</sup> V. v. G.: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte 45 (1956) 65–68.

<sup>16</sup> Die Altarplatte wurde von I. BOJÁR ausführlicherweise behandelt, (Le pilier de pierre de Székesfehérvár, Alba Regia 8/9 [1967/68] 43–53.). Damals war aber die spätere Basilika von Herculia noch nicht bekannt: so sah er in der Altarplatte ein Werk der karolingischen Expansion im 9. Jh.

von einigen kleinen Wohnhäusern zum Vorschein. An der Ostseite der späteren Basilika ließ man sich noch im 6—8. Jh. begraben. Die in TÁC ausgegrabenen germanischen, awarischen und mittelalterlichen ungarischen Funde wurden in einem Umkreis von 100 m um den Knotenpunkt freigelegt.

Das lange Nachleben von Herculia, dem selbst die schweren Heimsuchungen Pannoniens kein Ende bereiteten, ist der verkehrsbedingten und strategischen Bedeutung des Straßenknotenpunktes zuzuschreiben. Dies beantwortet zugleich auch die Frage, warum es die Kaiser zur Zeit der Tetrarchie für notwendig erachteten, an die Stelle der 260 vollständig vernichteten Stadt ein neues Zentrum aufzubauen, welches im Leben der Provinz Valeria eine bestimmte Rolle spielte.

Székesfehérvár.





## DIE SPÄTRÖMISCHE UMGEBUNG VON KESZTHELY

Wir haben für die Geschichte der spätrömischen Umgebung von Keszthely zwei grundlegende Quellen. Die eine Quelle ist das Gräberfeld von Keszthely-Dobogó aus dem 4. Jh., während die andere Quelle durch die Ausgrabungsergebnisse der spätrömischen befestigten Niederlassung in Fenékpusztá (6 Km von Keszthely) vertreten wird. Diese Quellen ermöglichen eine skizzenhafte Darstellung der Geschichte der spätrömischen Umgebung von Keszthely zu geben.

Das Gräberfeld aus dem 4. Jh. ist am Rande eines früheren Friedhofes von den 1.—3. Jh. entstanden. Die Gräber dieses Gräberfeldes aus dem 4. Jh. haben wir vollständig freigelegt. Hier sind insgesamt 125 Gräber zum Vorschein gekommen.

J. Nemeskéri hat die Skelette in bezug auf Geschlecht und Lebensalter mit anthropologischen Methoden studiert, während I. Lengyel sie mit seiner speziellen chemischen Methode untersucht hat. Ihre Ergebnisse legen uns sehr interessante demographische Beobachtungen vor.

Es ist eine wohlbekannte Tatsache, daß die sich wiederholenden feindlichen Angriffe, die serienweise wiederkehrenden Seuchen und die immer mehr verschlimmernde wirtschaftliche Lage große Heimsuchungen für die Bevölkerung von Pannonien auf den Gebieten nördlich von der Drau bereiteten, so daß bis zum Ende des 3. Jh. dieser Teil der Provinz sich stark entvölkert hat. Der Grad der Verödung auf diesem Gebiet läßt sich aber kaum ganz genau ermessen. Eine gewisse Vorstellung davon kann jedenfalls die Beobachtung geben, wonach im Gräberfeld von Keszthely-Dobogó nur 4 Gräber zum Vorschein gekommen sind, die das Weiterleben von örtlichen ethnischen Elementen bezeugen. Im Falle des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó vertritt diese dünne Schicht von weiterlebenden örtlichen Elementen nur 3,2% der ganzen Population im 4. Jh.

Das Gräberfeld von Keszthely-Dobogó war von einer gegen 325 eingewanderten, oberflächlich romanisierten Population von barbarischem Charakter benutzt. Der Gebrauch des Gräberfeldes läßt sich bis 374 verfolgen.

Die Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó ist wahrscheinlich vom nordwestlichen Rand der Balkanhalbinsel nach Pannonien gezogen. Die materielle Kultur der Rhein- und Donau-Provinzen ist — besonders in

bezug auf die Eigenart der Tracht — ziemlich einheitlich. So liefern die Gräberfelder meistens Fundgegenstände, die eine ethnische Bestimmung der Population kaum ermöglichen. Im Falle des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó sind wir indessen in der glücklichen Lage, eine feine Kollektion von gefärbten, aus sehr feinem Pfeifenlehm hergestellten Schalen gefunden zu haben. Diese Schalen stellen nach I. Cremosnik ein charakteristisches Element der materiellen Kultur von dem nordwestlichen Gebiet der Balkanhalbinsel dar. Ein Teil der im Gräberfeld von Keszthely-Dobogó gefundenen Schnallen ist von internationalem Charakter, aber es gibt dort auch solche Schnallen, deren Verbreitung nach den Untersuchungen von M. Martin auf die Balkanhalbinsel beschränkt ist. Die Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó bestand jedoch aufgrund der anthropologischen Untersuchungen nicht aus Eingeborenen von der Balkanhalbinsel.

Die Nischengräber von Keszthely-Dobogó zeugen von einer Bestattungsweise, die im Dniepr- und Wolga-Gebiet beheimatet ist. Nach den neueren Untersuchungen von K. F. Smirnov und M. I. Vyazmitina läßt sich diese Bestattungsweise mit den Sarmaten in Verbindung bringen.

Aber in den Grubergräbern des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó kann man einen starken germanischen Einfluß nachweisen. Wir haben auch ein Hockergrab gefunden, dessen Parallelen jedoch sowohl im Westen als auch im Osten aufzufinden sind. Gleichfalls im weiten Umkreis der germanischen Welt kommen Parallelen zu den Funden der Gräber von Keszthely-Dobogó vor, in denen Leute bestattet wurden, die sich mit Feuerschlagen beschäftigten. Im Gräberfeld von Keszthely-Dobogó stellen die Eisenschnallen, die Ahlen, die Eisenfibel mit umgeschlagenem Fuß und die Ranzen häufige Fundtypen dar.

In mehreren Gräbern haben wir am Hals von Kinderskeletten winzige Glöckchen gefunden, die nach M. I. Vyazmitina bei den von den Karpaten ostwärts lebenden Nomaden sehr häufig vorkommen.

Aufgrund der bisherigen Beobachtungen können wir den einen Bestandteil der Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó für Sarmaten, den anderen für Germanen vom Pontusgebiet halten. Diese sarmatischen und germanischen Gruppen hatten wahrscheinlich auf dem Gebiet der Balkanhalbinsel Soldatendienst getan, während dessen sie einen gewissen römischen Einfluß erfahren hatten. Auf ihren Fundgegenständen erscheint das Christusmonogramm und sie übernahmen auch das Ziegelgrab sowie den Gebrauch, neben den Toten Gegenstände, die in den römischen Donauprovinzen üblich waren, beizusetzen. In den Gräbern kommt auch Geld häufig vor.

Die archäologische Forschung hat schon bemerkt, daß sich die Bevölkerung von Pannonien vom Anfang der Regierungszeit Konstantins des Großen an allmählich mit einem neuen, oberflächlich romanisierten Menschenmaterial aufgefüllt hat. Die schriftlichen Quellen erwähnen jedoch zu dieser Zeit nur

die Einwanderung der Karpen am Ende des 3. Jh. und die Ansiedlung von Alanen um 380. Das Gräberfeld von Keszthely-Dobogó zeugt davon, daß man das spärlich gewordene Menschenmaterial dieses Gebietes durch die Ansiedlung von ausgesiedelten Soldaten und ihrer Familienmitglieder ergänzen wollte. Dadurch wurde das ethnische Bild von Pannonien wahrscheinlich stark umformt, wenn auch die schriftlichen Quellen darüber schweigen. Das Menschenmaterial der ausgesiedelten Soldaten bot natürlich nur eine beschränkte Möglichkeit zur Vermehrung der Bevölkerung. Im Teil vom 3. Jh. des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó war die Sterblichkeitsrate jährlich 3,6 Personen, während im Teil vom 4. Jh. sie nur 2,5 Personen betrug.

Die Bevölkerung des Gebietes war im 4. Jh. nach den statistischen Berechnungen um 30% weniger als in der vorigen Periode. In der Anfangsperiode des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó können wir eine Population von 64 Personen errechnen. Daraus sind 60 Personen vom Gebiet der Balkanhalbinsel nach hier gekommen, während 4 Personen ortsansässig waren. Vom Gebiet der Balkanhalbinsel sind 12 Weiber, 29 Männer und 19 Kinder nach Keszthely gelangt. Unter den vier Eingeborenen waren zwei Kinder, eine alte Frau und ein Mann in den besten Jahren.

Wenn wir zu Beginn des Gebrauchs des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó um 325 mit einer Population von 64 Personen rechnen dürfen und wenn man die Bevölkerungszahl in der vorigen Periode um 30% für größer hält, so läßt sich eine Population von 84 Personen für diese frühere Zeitspanne ansetzen.

Das durchschnittliche Lebensalter der Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó betrug im 4. Jh. 33 Jahre. Bei Männern ergaben sich 50, bei Weibern 41 Jahre als durchschnittliches Lebensalter. Es ist auffallend, daß die Population von Keszthely-Dobogó ungeachtet ihres verhältnismäßig günstigen durchschnittlichen Lebensalters sich in der nötigen Weise nicht vermehren konnte. Diese Erscheinung hatte offenbar mehrere Gründe. In erster Linie können wir auf die ungünstige Proportion der Geschlechter hinweisen. Im Gräberfeld von Keszthely-Dobogó haben wir gegenüber 57 männliche Skelette nur 35 weibliche Skelette gefunden. J. Szilágyi hat schon aufgrund einer statistischen Untersuchung der kaiserzeitlichen Inschriften bemerkt, daß diese ungünstige Proportion der Geschlechter ein allgemeines Symptom im römischen Reich war. Die demographische Untersuchung des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó spricht dafür, daß es hier eine gewisse Geburtsregelung gab. In 325 waren unter den 64 Individuen der Population von Keszthely-Dobogó 14 Kinder. Umgerechnet auf 1000 Personen, ergibt diese Rate 35,9 Geburten pro Jahr. Diese Geburtsrate ist als ziemlich günstig anzusehen. Aber gegen 330–340 hat die Zahl der Geburten abgenommen. In dieser Zeitspanne können wir auf 1000 Personen nur noch 23 Geburten pro Jahr ansetzen. Diese Geburtsrate ist ungünstiger als die Geburtsstatistik von vielen heutigen euro-

päischen Ländern. Im Hintergrund der Geburtsstatistik unserer Zeit steht allerdings eine bewußte Geburtsregelung, die über die entwickeltesten Mittel der modernen Heilkunde verfügt. Aber aufgrund der demographischen Statistik der Gräberfelder des 4. Jh. liegt es nahe, eine bewußte Geburtsregelung bereits für diese Epoche anzunehmen. Im Gräberfeld von Tricciana sind neben 110 weiblichen Skelette nur 83 Kinderskelette zum Vorschein gekommen. Daraus folgt, daß die Geburtsrate hier um 16% noch ungünstiger war, als in Keszthely-Dobogó. Auf die Bevölkerungszahl und die wirtschaftlichen Verhältnisse der Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó wirkten die schweren Lasten der Militärdienstpflicht offenbar nachteilig.

Unter den 125 Gräbern von Keszthely-Dobogó haben wir 8 Kenotaphe gefunden. Diese symbolischen Gräber hatten wahrscheinlich das Andenken der anderswo Verstorbenen verewigt. Es liegt nahe, an Soldaten zu denken, die in fremden Ländern gefallen sind. Die symbolischen Gräber vertreten 6,4% des Gräberfeldes. Daraus folgt, daß es ein noch wesentlich höherer Prozentsatz der Population von Keszthely-Dobogó war, der Soldatendienst geleistet hatte.

Das Volk des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó lebte in relativem Wohlstand auf der Balkanhalbinsel. Dafür spricht, daß man in den ältesten Gräber des Gräberfeldes manchmal Gold, nicht selten Edelkorallen und häufig auch feinere Industrieprodukte gefunden hat. Aber gegen 350 läßt sich schon eine starke Verarmung beobachten. Die Gräber ohne Anlagen sind größtenteils nach 350 entstanden. Diese Erscheinung hängt damit zusammen, daß in 350 ein feindlicher Angriff die Umgebung verwüstete und auch die in der Nähe liegende befestigte Siedlung von Keszthely-Fenekpuszta zerstörte. Die mit  $400 \times 400$  m langen Mauern und mit 12 m hohen runden Türmen befestigte Siedlung von Fenekpuszta wurde vor 350, vermutlich am Ende der Regierung Konstantins des Großen gebaut. Als die Festung von Fenekpuszta in 350 zerstört wurde, hat man die Festungsmauer umgebaut. Innerhalb der Festung ist in dieser Zeit eine Reihe von winzigen Häuschen entstanden. Die Bevölkerung der Umgebung suchte offenbar unter den umgebauten Festungsmauern Schutz. So ist es vorstellbar, daß sich auch die Population des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó nach der Festung von Fenekpuszta gezogen hat, da der Gebrauch des Gräberfeldes nach 374 nicht mehr nachweisen läßt. Man könnte jedoch auch daran denken, daß der große feindliche Angriff in 374, welcher die Festung von Fenekpuszta vollkommen zerstörte, auch das Volk des Gräberfeldes von Keszthely-Dobogó vertrieben hat. Nach der Zerstörung von 374 hat man die Festungsmauer von Fenekpuszta noch einmal umgebaut. Über die in 350 zerstörten Gebäude und über die Trümmer der danach gebauten kleineren Häuser, die in 374 auch zerstört wurden, hat man jetzt große, gediegene Gebäude aufgeführt.

Ein beträchtlicher Teil der inneren Fläche der Festung ist jedoch unbebaut geblieben. Die Stunden der römischen Herrschaft waren schon gezählt

und die wirtschaftliche Lage am Ende des 4. Jh. hatte die Beendigung dieser großen Bautätigkeit nicht mehr ermöglicht. Die nach 374 ausgeführten Bauarbeiten trugen an sich schon den Charakter einer Epoche des Verfalls. Die Grundlagen der Gebäude waren nur mit Kot zusammengebunden und bei einem beträchtlichen Teil der Mauer hat man keinen Kalkmörtel gebraucht.

Im Laufe der früheren Ausgrabungen in Fenékpuzsza wurde auch ein Grab mit deformiertem Schädel gefunden. Th. Pékány hat schon früher aufgrund einer Analyse des Fundmaterials enge Beziehungen mit den Alanen nachgewiesen. So könnte man daran denken, daß die nach 374 beobachtete Bautätigkeit in Fenékpuzsza mit der Ansiedlung der Alanen in 380 zusammenhängt.

Nach 374 ist eine verhältnismäßig ruhige Epoche im Leben der Festung von Fenékpuzsza erfolgt. Aber nach der Mitte des 5. Jh. können wir wieder eine große Zerstörung beobachten. Riesige Getreidevorräte waren verbrannt, die Dehwerke der Gebäude waren zu annähernd zentnerschweren Eisenblöcken zerrissen. Dieser Angriff verrichtete eine so große Vorratskonzentration, die unbedingt eine geschichtliche Deutung benötigt.

Nach dem Tode Attilas war die hunnische Heeresmacht in 454 von den Germanen des Karpatenbeckens geschlagen und die besiegten Hunnen hatten sich auf die osteuropäischen Steppen zurückgezogen. In 455 versuchte der Kaiser Avitus das Gebiet Pannoniens zurückzuerobern. Die in der Festung von Fenékpuzsza gefundenen Getreidemassen und Eisenmaterial lassen sich vielleicht mit diesem Feldzug von Avitus in Verbindung bringen. Diese Vermutung wird auch durch den Fund von zahlreichen Backöfen, die in die Wände von kleineren oder größeren Grubensystemen gehöhlt wurden, gewissermaßen bekräftigt.

Das Keramikmaterial dieses Backofensystems ist mit den Produkten eng verwandt, die man um die Mitte des 5. Jh. hergestellt hat. Es liegt nahe an eine Feldbäckerei zu denken, von der schon mehr als fünfzig Backöfen freigelegt sind. Wir konnten auch den mit Eichenholzbrettern ausgelegten Brunnen entdecken, der die Feldbäckerei mit Wasser versorgen hatte. Aus dem Brunnen sind Olivenkerne zum Vorschein gekommen.

Die Festung von Fenékpuzsza diente zur Zeit des Feldzuges von Avitus wahrscheinlich zum militärischen Nachschubstützpunkt, der die Verpflegung und Nachschub des in der Richtung von Aquincum vorgestoßenen Heeres sicherte. Aufgrund der botanischen und zoologischen Untersuchungen läßt sich die Zerstörung der Festung an das Ende von Oktober setzen. Die Angreifer können wir nicht mit Sicherheit bestimmen. Es würde naheliegend an die Ostgoten zu denken, die in diesen Jahren Pannonien besetzt hatten.

Die Festung von Fenékpuzsza war bei dieser Zerstörung vollkommen abgebrannt. Innerhalb der zerstörten Festung lagen Leichen und Kadaver in Massen herum. Bis jetzt sind 130 menschliche Skelette, sowie Reste von

vielen Hunden, Katzen und Pferden gefunden, deren Verendung mit derselben erstörung in Verbindung gebracht werden könnte. Vom Verwesungszustand der Leichen kann man darauf schließen, daß sie 5—6 Monate lang unbestattet lagen.

Aber wahrscheinlich bald nach der Zerstörung, vielleicht im Frühling 456, begann das Leben aufs neue in der Festung von Fenékpusztá. Zuerst mußte man die Leichen bestatten und die Ruinen aufräumen. Die Leichen und Kadaver wurden in die Gruben geworfen, die von der Feldbäckerei zurückgeblieben waren. Man schaufelte einige Leichenteile selbst auch in die offenen Backöfen. So haben wir in einem Backofen 22 menschliche Schädel gefunden. Zu dieser Zeit hat man das Festungssystem umgebaut und die inneren Gebäude ausgebessert. Im Inneren der Festungstürme hat man über die eingestürzte Dachziegelschicht einen aus Lehm verfertigten Stampffußboden hergestellt. In nördlicher Richtung, in einer Entfernung von 500 m, hat man eine riesige Erdschanze gebaut. Diese in 456 erfolgte Rekonstruktion der Festung konnte wahrscheinlich mit der Ansiedlung der Ostgoten zusammenhängen, deren König Thiudimir mit seinem Volk nach Jordanes (c. 268) am Plattensee sich niedergelassen hat.

So wurde die von den Römern gebaute Festung von Fenékpusztá eine ostgotische königliche Residenz und wir gehen wohl nicht fehl, wenn wir annehmen, daß der Geburtsort Theodoriks des Großen gerade in der Festung von Fenékpusztá zu suchen sei. Die weitere Geschichte der Umgebung von Keszthely weiter zu verfolgen, ist nicht unsere Aufgabe. Wir möchten jedoch darauf hinweisen, daß sich der Einfluß der römischen Agrotechnik des 4. Jh. auf diesem Gebiet bis zu den landnehmenden Ungarn beobachten läßt. Traubenkerne und Rebestücke sind schon aus den Gräbern und Siedlungen der Völkerwanderungszeit zum Vorschein gekommen. Noch wichtiger sind die Funde von Aprikose und anderen Früchten, weil wir aufgrund dieser Funde annehmen können, daß die landnehmenden Ungarn ihre von Osten mitgebrachten landwirtschaftlichen Kenntnisse in der Umgebung von Keszthely mit bestimmten Elementen der spätrömischen Landwirtschaft vermehren konnten.

Keszthely.

V. VELKOV

## DAS ZEITALTER KONSTANTINS DES GROSSEN IN THRAKIEN

Die großen Verwüstungen in den Gebieten an der unteren Donau in der Mitte des 3. Jhdts., die auch von ethnischen Veränderungen begleitet waren, führten zu bedeutenden administrativen und politischen Reformen. Rom traf ernste Maßnahmen zur Festigung dieses so lebenswichtigen Gebiets in seinem Reich, das den Osten mit dem Westen verband. Schon zur Zeit des Kaisers Aurelian zog sich Rom aus seinen Herrschaftsgebieten jenseits der Donau zurück, und die Grenze verlief wieder längst der Donau. Zur Wahrung des Prestiges aber wurden zwei neue Provinzen gegründet — Dacia Ripensis mit Hauptstadt Ratiaria und Dacia Mediterranea mit der Hauptstadt Serdica. Dort siedelten sich bedeutende Massen einer romanisierten Bevölkerung an und die Sprache der Inschriften veränderte sich (in den Inschriften von Serdica) z. B. vom Griechischen zum Lateinischen.

Mit großer Mühe gelang es dem Kaiser Claudius im Jahre 269 nach der Schlacht bei Naissos die gotische Gefahr für etwa 100 Jahre zu bannen. Der Limes wurde wieder befestigt, in den Balkanländern setzte eine wirtschaftliche und politische Stabilisierung zur Zeit des Übergangs zum späten Römischen Reich aus dem sich denn die Byzanz entstand, ein. Dieser Prozeß verlief unter besonderen Umständen und zwar der ständigen Erhöhung der Bedeutung der Balkanländer und besonders der Gebiete der neugegründeten Diözese Thrakien, die sich allmählich von entfernten Provinzen an der Grenze, zum Hinterland der neuen Hauptstadt Konstantinopel, des ehemaligen Byzantion, entwickelten.<sup>1</sup>

Das dauerte ungefähr ein 50 Jahre (284—337) aber auch in dieser kurzen Zeit kam es zu wichtigen politischen Ereignissen in diesen Gebieten — dort wurden Streitkräfte konzentriert und bedeutende Mittel zur Stärkung der Wirtschaft investiert.

Einen besonderen Aufschwung erfuhr der Militär sowie auch der Zivilbau. Bei einem Vergleich der gesamtökonomischen und politischen Ent-

<sup>1</sup> FR. HAMPL: Die Gründung von Konstantinopel. *Südost-Forschungen* 14 (1955) S. 10 ff.

wicklung des Römischen Reichs zu dieser Zeit springt das rasche Aufblühen der thrakischen Gebiete ins Auge. Die Verheerungen in den Jahren 238—268 wurden schnell überwunden, die zerstörten Stadtmauern sowie die Straßenstationen wurden wiederhergestellt. Der Verkehr auf den durch Thrakien führenden Straßen, die den Osten mit dem Westen verbanden, wurde besonders intensiv.

Über Thrakien zu dieser Zeit besitzen wir viele archäologische und historische Dokumente. Die Zahl der Meilensteine (Straßenbau), der Inschriften (Wiederaufleben des städtischen Lebens), der Münzfunde (ökonomischer Aufschwung der Städte und kleineren Orte) erhöhte sich jäh.<sup>2</sup> Die literarischen Quellen, die über die großen politischen Ereignisse in Thrakien und Illyricum Aufschluß geben, liefern ebenfalls reiches Material. Die Prätendenten auf die kaiserliche Macht suchten in diesen Gebieten die Lösung ihrer Probleme und ihre Siege oder Mißerfolge in Thrakien waren für sie von Bedeutung. Diese Gebiete schienen gegen Anfang des 4. Jhdts. zu einem stark neuralgischem Punkt des Römischen Reiches geworden zu sein. Es ist kein Zufall, daß die Grenze genau durch die Mitte der Balkanhalbinsel verlief (die Vit, der Succipauß und der Nestos), als das Reich am Ende des 4. Jhdts. die östlichen und westlichen Provinzen teilte.

Die von Kaiser Diokletian gegründete Tetrarchie, der es an erster Stelle gelang, zahlreiche Entwicklungsfragen des Reichs zu lösen und seinen Übergang zu einer neuen Etappe, zum Dominat förderte, konnte nicht von Dauer sein. Am 1. Mai 305 zogen sich Diokletian und Maximian zurück und an ihrer Stelle wurden Galerius und Constantius I Chlorus gewählt. Über die Balkanländer herrschte Galerius bis zu seinem Tode im Jahre 311. Sobald er die Nachricht von diesem Tode empfangen hatte, beeilte sich Maximin Daja, sich Kleinasien zu sichern und überließ Licinius die Balkanhalbinsel, aus der er auch stammte. Licinius verwaltete Thrakien bis 324. Im Westen war Konstantin der I., später als Konstantin der Große bekannt, der Nachfolger des Constantius I.<sup>3</sup> In den komplizierten Beziehungen zwischen den Augusten und den Caesaren einigen sich Konstantin und Licinius und 313 wurde das

<sup>2</sup> V. VELKOV: Gradăt v Trakia i Dakia prez kasnata antičnost (bulg). Sofia 1959. S. 29 ff.

<sup>3</sup> Die Literatur über Konstantin ist sehr umfangreich. Vgl. BENJAMIN: RE IV, 1901, col. 224 s. v. Constantinus; A. PIGANOL: L'état actuelle de la question constantinienne. *Historia* 1 (1950) S. 82 ff. J. VOGT—W. SESTON: Die konstantinische Frage. In: X Congresso intern. die Scienze Storiche. Relazioni VI, S. 733 f. K. F. STROHECKER: Das konstantinische Jahrhundert im Lichte der Neuerscheinungen 1940—1951. *Saeculum* 3 (1952) S. 654 ff. J. VOGT: Real Lex. f. Ant. und Christentum. III. 1957. S. 306—379 mit Bibliographie. H. DOERRIES: Konstantin der Große. Stuttgart 1958, (Urban Bücherei 29). J. VOGT: Konstantin der Große und sein Jahrhundert<sup>2</sup>. München 1960. Über Thrakien vgl. V. VELKOV: Gradat S. 29 ff. K. PATSCH: Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa. III. Die Völkerbewegung an der unteren Donau in der Zeit von Diokletian bis Heraklius. 1. Bis zur Abwanderung der Goten und Taifalen aus Transdanuvien. SB Akad. Wien, Phil. hist. Kl. 208, 2. Wien 1928. S. 12 ff.



bekanntes Mailänder Edikt veröffentlicht. Licinius richtete seine Kräfte gegen Maximin, der der alten Religion treu geblieben war. In Thrakien kam es zu einem Bruch zwischen ihnen. Maximin eroberte Byzantion und Heraclea und zog auf der Hauptstraße nach Hadrianopolis, wo die Streitkräfte von Licinius konzentriert waren. Die Schlacht fand am 30. August 313 in der Nähe des Ortes Tzirallum in einer unfruchtbaren trockenen Ebene, Serenum genannt, statt. So gelang es Licinius, seine Macht in Thrakien zu festigen.<sup>4</sup>

Die Beziehungen zwischen den beiden Augusti verschlechterten sich. Eine erbitterte Schlacht im nächsten Jahr (314) bei Cibale (h. Vinkovci, Slowenien) konnte den Streit der beiden nicht entscheiden. Sie kämpften weiter auf der Hauptstraße, doch in umgekehrter Richtung von Westen nach Osten. Die Verhandlungen in Philippopolis (h. Plovdiv) führten zu keinem Ergebnis. Die große Schlacht wurde auf dem *Campus Ardiensis* (am Lauf der heutigen Arda bis Hadrianopolis) geschlagen.<sup>5</sup> Diese Stadt wurde wieder zum Mittelpunkt bedeutender politischer Ereignisse. Konstantin siegte und der ganze westliche Teil der Halbinsel-Illyricum, wurde seiner Leitung unterstellt. Licinius blieb nur die Verwaltung der Diözese Thrakien. In den zentralen und westlichen Gebieten der Balkanhalbinsel blühten jetzt die Städte Sirmium und Serdica, in denen sich Konstantin ständig aufhielt. In diesen Städten wurden viele Erlässe veröffentlicht. Sie nehmen eine besondere Stellung in der Gesetzgebung Konstantins ein, der viele Fragen der Entwicklung der Balkanprovinzen zu lösen bemüht war. Konstantin hielt sich in der Zeit 316–330 oft in Serdica (h. Sofia) auf und ihm gefiel diese Stadt, die einem schönen Feld am Fuße des Vitoscha-Gebirges (damals Scombros) gelegen war und eine gute strategische Lage hatte, so gut, daß er oft erklärte: «Serdica ist mein Rom».<sup>6</sup> 321 feierte Konstantin II. zusammen mit seinem Vater Konstantin I. seine Quinquennialia in Serdica. Er beabsichtigte sogar, Serdica das günstiger gelegen und leichter zu verteidigen war, überwogen, und so fiel die Wahl zu Gunsten von Byzantion aus, das später in Konstantinopel umbenannt wurde.

Für die thrakische Gebiete kamen friedliche Jahre, die nur kurz von einem plötzlichen Einfall der Goten gestört wurden. Von Rausimod angeführt kamen sie im Frühling 323 über Donau und verwüsteten Gebiete beiderseits des Haemus (h. Stara planina). Zu dieser Zeit befand sich Konstantin in Thessalonike (h. Saloniki). Er griff schnell ein, schlug die Goten und war Ende

<sup>4</sup> Lact. de mort. persec. 45–49.

<sup>5</sup> Exc. Val. 5, 17 (ed. MOREAU—VELKOV): *inde apud Hadrianopolim Thraciae civitatem per Valentem collecta ingenti multitudine, legatos ad Constantinum de pace misit apud Philippos (i. e. Philippopolis. V.) constitutum. quibus frustra remissis, iterum reparato bello, in campum Ardiensem ab utroque <con> curritur et post dubium ac diuturnum proelium Licini partibus inclinatis profuit noctis auxilium.* Dazu V. VELKOV: Über den antiken Namen des Flusses Arda. *Izvestia Inst. bulg. ezik* 16 (1968) S. 79 f.

<sup>6</sup> Anon. p. Dion. 15, 1 (FHG 4, p. 199). Über die Aufenthalt des Konstantins in Serdica vgl. O. SEECK: *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311–476.* Stuttgart 1919. S. 165–180.

April schon in Byzantion. Das Eindringen seiner Soldaten in die thrakische Diözese aber verletzte den Waffenstillstand zwischen Licinius und Konstantin, und es kam wieder zu einem Zusammenstoß ihrer Land- und Seestreitkräfte.<sup>7</sup> Die Schlacht entbrannte wieder bei Hadrianopolis am Hebros (h. Marica) und diesmal war sie entscheidend. So war die Stadt im Laufe von weniger als 10 Jahren dreimal der Ort an dem das Schicksal des Reichs entschieden wurde. Der geschlagene Licinius floh nach Kleinasien, wo er im nächsten Jahr (324) starb.

Die Verwaltung des Licinius in Thrakien ist durch einige bemerkenswerte Silberschätze, deren Gegenstände anlässlich von Jahrestagen seines Machtantritts hergestellt und geschenkt wurden, dokumentiert.<sup>8</sup> Seine Verwaltung ist durch einen Aufschwung der Städte und die Festigung der Streitkräfte in der Diözese und besonders am Limes gekennzeichnet.

Die letzte Periode der Regierung Konstantins (323—337), als er schon selbständiger Herrscher des ganzen Staates war, war eine friedliche Zeit für den Limes an der unteren Donau. Sie zeichnet sich durch eine Intensivierung der Befestigungs- und Bauarbeiten und der Handelsbeziehungen mit den Stämmen nördlich der Donau aus. Am 5. Juli 328 wurde vermutlich in der Anwesenheit Konstantins in Palatiolon bei Oescus (h. Guigen) die über die Donau gebaute Brücke eingeweiht.<sup>9</sup> Man nahm sogar an, daß Konstantin die Donau zu überqueren und das alte Dacien Trajans zu erobern beabsichtigte.<sup>10</sup>

332 sog sein Sohn mit Streitkräften gegen die Goten um den Sarmatem zu Hilfe zu kommen. Die Schlacht fand am 20 April desselben Jahres statt, während sich Konstantin mit anderen Streitkräften in Marcianopolis (h. Devnia) befand und die Entwicklung der Ereignisse abwartete.<sup>11</sup> Das Ergebnis war, daß 300 000 Sarmaten in Thrakien, Skythien, Macedonien und Italien angesiedelt wurden.<sup>12</sup> Aus dieser Zeit sind 13 Meilensteine erhalten geblieben,

<sup>7</sup> Exc. Vales. V, 21 : *Item cum Constantinus Thessalonica(e) esset Gothi per neglectos limites eruperunt et vastata Thracia et Moesia praedas agere coeperunt. tunc Constantini terrore et impetu repressi captivos illi impetrata pace reddiderunt. sed hoc Licinius contra fidem factum questus est, quod partes suae (ab) alio fuerint vindicatae.*

<sup>8</sup> Vgl. L. OGENOVA : Plats en argent du décennaire de l'empereur Licinius (bulg.). Serta Kazaroviana II. Sofia 1955. S. 233 f. D. ALADŽOV : Nouvelles trouvailles de décennales de l'empereur Licinius (bulg.) Archeologia (Sofia) 3 (1961) n. 1. S. 47 ff. ; T. IVANOV : Handelsbeziehungen Sirmiums mit Thrakien zur Zeit der Decennalia des Kaisers Licinius (bulg.). Izvestia Inst. arch. Sofia 33 (1972) S. 225 ff. ; T. IVANOV : Représentations de Constantin I<sup>er</sup> et de ses fils sur des fibules en forme de bulbe de Bulgarie (bulg.). Archeologia (Sofia), 14 (1972) n. 4, p. 9 ff. ; J. JURUKOVA : Lingots en argent et une phiale en argent de Constance II (bulg.). Archeologia 15 (1973) n. 4, p. 50 f.

<sup>9</sup> Aurel. Vict. 41, 18 (ed. Tbn.) : *Pons per Danubium ductus; castra castellaque pluribus locis commode posita.*

<sup>10</sup> E. A. Thompson : Constantine, Constantius II and the Lower Danube Frontier. Hermes 84 (1956) n. 3, S. 373 f.

<sup>11</sup> Cod. Theod. III 5, 45. Vgl. A. PIGANIOL : L'empire chrétienne (Hist. Rom. IV, 2). Paris 1947. S. 53 ; SEECK : Regesten. S. 172, 181.

<sup>12</sup> Exc. Vales. VI 32 : *sed servi Sarmatarum omnes adversum dominos rebellaverunt, quoa pulsos Constantinus libenter accepit et amplius trecenta milia hominum mixtae aetatis et sexus per Thraciam Scythiam Macedoniam Italiamque divisit.*

das ist die größte Zahl bisher bekannten Säulen anderer Kaiser aus dem 3—4. Jhd. Sie zeugen von einer intensiver Zustandhaltung der Straßen in Thrakien und dem gesamten Wegebau, der die zentralen und zweitrangigen Straßen in Thrakien erfaßt hatte. In den nächsten Jahrzehnten ließen der Straßenbau und die Zustandhaltung etwas nach, um Anfang des 5. Jhdts. endgültig aufzuhören (Vgl. den epigraphischen Anfang).

Die weitgehende Bautätigkeit an den Festungen und in den Städten ist in einer Reihe von Inschriften bezeugt. In der Zeit zwischen 315 und 317 wurde die Stadt Tropaeum Traiani, die Ende des 3. Jhdts. zerstört worden war, völlig wiederaufgebaut. Eine aus diesem Anlaß errichtete Bauinschrift ist völlig erhalten geblieben.<sup>13</sup> Es ist sehr wahrscheinlich, daß auch das bekannte Tropaeum Traiani in der Dobrudscha zu derselben Zeit auf den Fundamenten des älteren Tropaeum aus der Zeit Traians errichtet worden ist. Eine Ziegelsteinbauinschrift aus dem Jahre 308, die in Hissar (früher Diokletianopolis) entdeckt wurde, zeugt von dem Zivillbau.<sup>14</sup> Gegenüber von Transmarisca (h. Tutrakan) wurde ein neues Kastell gebaut, das Konstantiniana Daphne genannt wurde.<sup>15</sup> Unter den unmittelbaren Nachfolgern Konstantins wurden in den Jahren 337 bis 340 zahlreiche Festungen am Limes gebaut.<sup>16</sup>

Bei archäologischen Grabungen in den Provinzen der Diözese Thrakien wurden viele Bauten aus der Zeit Konstantins des Großen in der die Städte einen gewissen ökonomischen Aufschwung erfahren hatten, festgestellt und datiert. Außer der schon erwähnten, völlig wieder aufgebauten Stadt Tropaeum Traiani baute man in Noviodunum, Ulmetum, Istros, Tomi.<sup>17</sup> In Tomi wurde ein großes Gebäude mit wirtschaftlichen Bedeutung und außerordentlich interessanten Mosaiken freigelegt.<sup>18</sup> Große Bauten wurden auch in Augusta Traiana (h. Stara Zagora), in Philippopolis (h. Plovdiv), Oescus, Naissos (h. Niš) aufgeführt.<sup>19</sup> Bei Ausgrabungen in Serdica wurde ein monumentales öffentliches Gebäude mit einem bemerkenswerten Mosaik entdeckt. Es wird angenommen, daß dieses Gebäude die Residenz Konstantins des Großen während seiner häufigen Aufenthalte dort war.<sup>20</sup> Manchmal ist es schwer die Bautätigkeit in der ersten Hälfte des 4. Jahrh. in den Städten der thrakischen

<sup>13</sup> CIL III 13734 = DESSAU: ILS 8938.

<sup>14</sup> IV. VELKOV: *Izvestia Inst. arch. bulg.* 5 (1928/1929) S. 379.

<sup>15</sup> *Proc. de aedif.* 4, 7, 7; *Amm. Marcell.* 27, 5, 2; 5,3.

<sup>16</sup> CIL III, 12483 = DESSAU: ILS 724.

<sup>17</sup> Vgl. R. VULPE—I. BARNEA: *Din istoria Dobrogei II.* Bucureşti 1968. S. 381, 386 ff.

<sup>18</sup> V. CANARACHE: *L'édifice à mosaïque découvert devant le port de Tomis.* *St. clas. (Bucarest)* 3 (1961) S. 239—240.

<sup>19</sup> T. IVANOV: *Archeologia* 8 (1966) n. 4, S. 18 ff.; D. NIKOLOV: *Archeologia* 1 (1959) n. 1—2, S. 59; *ibid.* 7 (1965) n. 3, S. 18 (Augusta Traiana); L. BOTUŠAROVA: *Archeologia* 3 (1961) n. 4, S. 34 f. D. MADŽAROV: *Archeologia* 7 (1965) n. 3, S. 21 ff. (Diocletianopolis, h. Hissar, Bulgarien).

<sup>20</sup> M. STANČEVA: *Bull. de la soc. hist. bulg. (Sofia)* 25 (1967) S. 217 f.

Diözese genauer abzugrenzen. Sie wurde bis zur Zeit der Goteneinfälle, die 376 einsetzten, fortgesetzt. Doch der Anfang wurde zur Zeit Diokletian-Konstantins gemacht, als es günstige Voraussetzungen für eine großangelegte Bautätigkeit gab.

Der materielle Aufschwung in diesen Städten ist in den verschiedenen Gebieten unterschiedlich. Nachdem sich Konstantinopel schnell als großes Verbrauchszentrum entwickelt hatte, blühten auch andere Orte im Hinterland der Hauptstadt an der Straße nach Hadrianopolis, längst des Marmara Meers und an der Schwarzmeerküste auf.<sup>21</sup> Es entstand ein Dreieck von drei großen Städten, die große wirtschaftliche und strategische Bedeutung erlangt hatten. Sie bildeten den natürlichen Schutz der neuen Hauptstadt. Zu ihnen gehörten an der Schwarzmeerküste Mesambria (h. Nesebar), an der Marmarmeer küste Heraklea (h. Ereğli, das alte Perinthos) und Hadrianopolis an der Hauptstraße. Sie bewahrten ihre Bedeutung auch in den folgenden Jahrhunderten in der allgemeinen Entwicklung von Byzanz.

Der erwähnte materielle Aufschwung findet besonderen Ausdruck in den zahlreichen kollektiven Hortfunden, die Münzen Konstantins enthalten und massenhaft in den heutigen bulgarischen Gebieten vorkommen. Sie sind besonders beträchtlich in den Städten am Schwarzen und dem Marmarmeer und am Donaulimes. Von besonderem Interesse sind die freigelegten Gräber in deren Inventar sich viele Münzen aus der ersten Hälfte des 4. Jahrh. u. Z. finden.<sup>22</sup>

Ein besonderes Moment in der Tätigkeit Konstantins in den Diözesen Thrakien und Dakien sind die in den dortigen Städten veröffentlichten Erläße. In den meisten Fällen handelt es sich um die Gesetze, die durch lokale Probleme des ökonomischen, sozialen und administrativen Zustandes der Balkanländer veranlaßt wurden. Die Veröffentlichungsorte vermitteln ein genaues Bild der von Konstantin besuchten Siedlungen. In dieser Hinsicht verdienen diese Erläße eine spezielle Untersuchung, die viele neue Angaben über die allgemeine historische Entwicklung der thrakischen Provinzen in den zwanziger dreißiger Jahren des Jahrhunderts liefern wird. Der Aufenthalt Konstantins zeichnet sich folgenderweise ab:

Nach den Kriegsereignissen im Jahre 314 bewegte sich Konstantin auf der Hauptstraße und besuchte Serdica, Philippopolis und Hadrianopolis. In Ser-

<sup>21</sup> E. GREN: Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit. Uppsala 1941. S. 156 f.

<sup>22</sup> Die Hortfunde, die Münzen aus Konstantinischer Periode enthalten (60 publizierte) sind die verbreitetsten im Vergleich mit den Hortfunden der anderen Kaiser aus dem 3–4. Jhdt. Die bis 1958 bekannten vgl. bei V. VELKOV: Gradat. S. 162–167. Über die neueren Publikationen vgl. Bull. de l'Institut archéologique bulgare (abg. BIAB): BIAB 20 (1955) S. 603, 608; 21 (1957) S. 325; 22 (1959) S. 359, S. 362; 25 (1962) S. 228, 229; 230, 232; 26 (1963) S. 260; 27 (1964) S. 239; 28 (1965) S. 247, 249. Vgl. V. DIMOVA: Izvestia Mus. Russe 2 (1966) S. 11, 27.

dica war er am 4.12.316 und am 1.3.317, in Naissos — am 25.7.319, in Serdica — am 18.8., 29.9. 1.11, 26,11 319, 30,31.1, 19.5., 17.12.320, in Serdica — am 6.2., 27.2. 321, in Viminatium — am 17.5.321, in Serdica — am 18.12.322, irgendwo in den Balkanländern 28.4.323. Im Juli 324 war sein großer Sieg über Licinius in Hadrianopolis. In Naissos — 17.9.325, in Aquae — 19.10.324, In Heraclea — 3.2., 5.3.326, in Thessaloniki — 27.2.327, in Serdica — 18.5.328, in Oescus — 5.7.328, in Naissos — 13.5.329, 25.10.329, in Serdica — 5.2.330, in Bessapara — 22.2.330, in Marcianopolis — 12.4.332, in Aquae — 11.11.333, in Naissos — 25.8.334, in Aquae — 3.4.334.<sup>23</sup>

Einige dieser Erläße werfen Licht auf die Ökonomik und die sozialen Beziehungen in der Diözese Thrakien und kennzeichnen wichtige Momente im Prozeß des Veraltens der Sklaverhalterbeziehungen in den Balkangebieten. So werden z. B. in dem an Protogen, den Bischof von Serdica gerichteten Erlaß Konstantins, die Rechte des Bischofs in Bezug auf die sog. Befreiung von Sklaven in der Kirche geregelt (*manumissio in ecclesia*). Dieses Dokument deckt die verstärkte Befreiung von Sklaven in den Städten Thrakiens und Dakiens am Anfang des 4. Jahrhunderts auf.<sup>24</sup> Ein anderer an den Comes von Macedonien gerichteter Erlaß (327) regelt die Verzeichnung der Sklaven in den Zensuslisten der Provinz und das Verbot, sie außerhalb der Provinz zu verkaufen. Der Verkauf war nur zusammen mit dem Grundstück zu dem sie gehörten gestattet.<sup>25</sup> Das findet man später auch in anderen Provinzen, zum erstenmal aber ist es in den Balkanländern bezeugt. Nach einem 323 in Serdica gegebenen Erlaß werden alle einheimischen, die die vom Norden kommenden Barbaren unterstützen, mit dem Tode bestraft, ein Gesetz, der von dem Einfall Rausimods veranlaßt war. Offensichtlich hatte die einheimische Bevölkerung aktiv die Goten unterstützt, eine Tatsache, die auch von den späteren Ereignissen (376—378) her bekannt ist.<sup>26</sup>

Andere Erläße regeln privatrechtliche Fragen der lokalen Bevölkerung und sind originale Quellen bezüglich des Lebens in den thrakischen Städten im 4. Jahrhundert.

In den ersten Decennien des 4. Jahrhunderts in der sog. Konstantinischen Epoche in Thrakien traten wichtige ökonomische und soziale Veränderungen ein. Thrakien erholte sich von den Verheerungen in der Mitte und der zweiten Hälfte des 3. Jahrhunderts und nahm schon eine besondere Stellung in der veränderten administrativen Struktur des Reiches ein als Hinterland der neuen Hauptstadt Konstantinopel und Mittelpunkt wichtiger politischer Ereignisse. Diese Gebiete erfuhren zu dieser Zeit einen ökonomischen Auf-

<sup>23</sup> Vgl. SEECK: *Regesten*. S. 162—184.

<sup>24</sup> *Cod. Iust.* I, 13, 1 (ed. KRUEGER). Dazu V. VELKOV: *Sbornik Marin Drinov* (bulg.). Sofia 1960. S. 345 ff.

<sup>25</sup> *Cod. Theod.* 11 3, 2.

<sup>26</sup> *Cod. Theod.* 7, 1, 1.

schwung, der sich in einer ausgedehnten Bautätigkeit äußerte. Dazu trug auch die durch den Donaulimes gesicherte friedliche Zeit bei. Diese zeitweilige Stabilisierung erfolgte auf Kosten eines verstärkten Drucks seitens des Staates (Steuern u. a.), der hier bedeutende Streitkräfte konzentriert hatte, und auf Kosten einer verstärkten Ausbeutung der Volkmassen. Sie konnte aber die Krise in den Sklavenhalterbeziehungen nicht aufhalten, die mit besonderen Stärken schon beim ersten Andrängen der Goten (376) ausbrach. Die Verheerungen der Kriege von 376—382 versetzten den antiken Produktionsverhältnissen und der antiken Kultur, in Thrakien den letzten Schlag. Nach der Teilung des Reiches im Jahre 395 entwickelte sich Thrakien als Teil des Ostroms bzw. Byzanz' im System neuer Gesellschaftsbeziehungen im Übergang zum Feudalismus weiter.

Sofia.

#### EPIGRAPHISCHER ANHANG\*

\* Abkürzungen :

BIAB	= Bull. de l'Institut archéologique bulgare. Sofia (bulg.)
CRAI	= Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres. Paris.
CIL	= Corpus inscriptionum latinarum. Berolini.
Dessau, ILS	= H. Dessau, Inscriptiones Latinae selectae. Berolini.
GPIBM	= Annuaire de la Bibliothèque et Musée de Plovdiv. Plovdiv. (bulg.)
IVAD	= Bull. de la société archéologique de Varna (bulg.). Varna
Popescu, Dacia	= E. Popescu, Die spätgriechischen Inschriften aus Kleinskythien. Dacia n. s. XI, 1967, p. 163—176.
SGLI	= V. Beševliev, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien. Berlin, 1964.

#### Provinz Thrakien

1. Philippopolis (h. Plovdiv). SGLI n. 207. Grabinschrift des Tatianus.
2. Rupkite, Bez. Stara Sagora (ant. Augusta Traiana). SGLI n. 202. Meilenstein auf der Straße Philippopolis-Hadrianopolis, 323—326 J.

3. Novoselec, Bez. Sliven. SGLI n. 190. Votivinschrift auf Basis aus Marmor, Errichtung von Statuen *Τὸν εἰρήνης πρόμ[αχον]/καὶ ἀπάσης εὐδαιμον[ίας]/χορηγόν, τὸν τὰς ὄ[λας]? /ἀναιμωτὶ νείκας ἀπ[ὸ τῆς]/ἐσπέρας μέχρι τῆς ἔ[ω]/ἀν[αιρ]ησάμενον καὶ τῆ[ν]/ τῶν Ἀυτοκρατόρων τε [καὶ] /ἀ[εὶδ]ί[?]ων Ἀγούστων π[ισ]τ[ω]/σάμενον προσηγορί[αν]/ Φλ[άουιον]/ Κωνσταντεῖνον τ[ὸν]/ μέγιστον ἢ βουλή κα[ὶ]/[ὄ] δ]ῆμος Τραιανέων ἡγε[μο]/νεύοντος Φλ[άουίου) Παλλαδίο[ν]/ τοῦ διασημοτάτου.*

4. Hissar (ant. Diocletianopolis). D. DEČEV: GPIBM 1935/1936 S. 47 ff. Bauinschrift: *...fontis aquarum calida[ru]m. [ab in] sessis veteri Aug[ustae] aria[e...]/...erat teporatis usque lavac[r]is.../...s et odore penitu[s...]/...olim venerari p[er].../...x(?) erant veter.../... tiorem...*

5. Hissar (ant. Diocletianopolis). IV. VELKOV: BIAB 5 (1928/1929) S. 379 ff. Bauinschrift. *d. d. n. n. Maximiani et Licini Augg. et Maximini et Constantini filios [aed]ificatum...* J. 308.

6. Ihtiman, (ant. Succii). SGLI n. 31. Meilenstein auf der Straße Serdica-Philippopolis, J. vor 317.

7. Ihtiman (ant. Succii). SGLI n. 30. Meilenstein auf der Straße Serdica-Philippopolis, Zwischen 317 und 323.

8. Unbekannter Herkunft. SGLI n. 245. Meilenstein auf der Hauptstraße, zwischen 324–326.

9. Korten, Bez. Stara Zagora (ant. Augusta Traiana). SGLI n. 200. Meilenstein auf der Straße Anchialus — Philippopolis, zwischen 333–337.

10. Sveti Kirilovo, Bez. Stara Zagora (ant. Augusta Traiana) SGLI n. 199. Meilenstein auf der Straße Anchialus — Philippopolis, zwischen 333–337.

#### *Provinz Hemimont*

11. Nesebăr, ant. Mesembria. SGLI n. 152. Meilenstein auf der Straße Mesembria — Odessos, oder Mesembria — Anchialus, zwischen dem 25.12.330 und dem 22.5.337.

12. Herkunft unbekannt. SGLI n. 189. Meilenstein auf der Straße Kabyle — Anchialus (?), zwischen 330–337.

13. Koparan, Bez. Burgas. SGLI n. 170. Meilenstein auf der Straße Marcianopolis — Anchialus. Zwischen 333–337.

#### *Provinz Rhodope*

14. Kovačevica, im Gebiet von ant. Nicopolis ad Nestum. SGLI n. 323. Meilenstein auf der Straße Nicopolis ad Nestum — Philippopolis, zwischen 337–340.

#### *Provinz Moesia Inferior*

15. Goren Čiflik, Bez. Varna (ant. Odessos). SGLI n. 150. Meilenstein auf der Straße Marcianopolis — Anchialus, zwischen 333–337.

#### *Provinz Skythien*

16. Salsovia. C. MOISIL: *Convorbiri literare* 39 (1905) p. 563; V. PARVÂN: *Salsovia*. București 1905. S. 27–28. VULPE-BARNEA: *Din istoria Dobrogei*. II. S. 383, fig. 7.: Weihinschrift: *Dei sancti Solis| Simulacrum consecr. |die XIII Kal. Decem.|debet singulis annis|iussu sacro d. d. n. n.| Licini Aug. et Licini Caes. |ture et cereis et profu|sionibus eodem die| a praep. et vexillat. | in cast. Salsoviensib. |agentib. exorari| Val. Romulus v. p. dux| secutus iussionem|describit.*

17. Tropaeum Traiani. CIL III 13734 = Dessau ILS 8938. Bauinschrift : *Romanae securitatis libertatisque (v)indicibus/d(om)inis n(o)stris Fl(avio) Val(e)rio Constantino et V(al. Liciniano Licinio) P(i)s Felicibus aeternis Aug(ustis)/, quorum virtute et providentia edomitis/ubique barbarorum gentium populis/ad confirmandam limitis tutelam etiam/Tropeensium civitas auspicato a fundamentis/feliciter opere constructa est/. Petr(oni)us Annianus v(ir) c(larissimus) et Jul(ius) Julianus v(ir) em(inentissimus), praef(ecti) praet(orio) numini e[o]rum semper dicatissimi. J. 316.*

18. Tropaeum Traiani. POPESCU : Dacia 11 (1967) S. 165, n. 27 ; CH. ȘTEFAN și D. PECURARIU : Cu privire la apeductul orașului Tropaeum. Omagiu lui C. Daicoviciu. București 1960. S. 515 f. : "Ἡγε(τ) Βασιλείση(τ) ἐπέτ τῆς εὐρή-σεως τοῦ ὕδατος ἡ πόλις Τροπεισίων εὐχῆς χάρις.

19. Troesmis. CIL III 12483 = DESSAU : ILS 724 : *ddd. nnn Fl. Cl. Constantinus Al(amannicus) / et Fl. Iul. Constantius Sarm(aticus) [Per]si(cus) / et Fl. Iul. Constans Sarm(aticus) P(ii) Felices Augg(g) / locum in parte limitis positum, gentiliu(m) / Goth(or)u(m) / t] emeritati semper aptis(simum), ad confirmandam provincialium / suorum aeternam securitatem erecta is(tius fabri) [c]ae munitione clauserunt / latruncolorumque impetum peren(nis) muni(mi)nis dispositione tenuerunt / adcurante Sappone v(iro) p(er)fectissimo) duce limitis / Scythiae.*

20. Istros. M. MIRČEV : IVAD 9 (1953) S. 72, n. 4. Meilenstein auf unbekannter Straße in der Provinz Skythien, zwischen 333 - 337.

21. Tomi, h. Constanța. POPESCU : Dacia 11 (1967) S. 168, n. 39 Grabinschrift.

22. Tomi. POPESCU : Dacia 11 (1967) S. 169, n. 42. Mensa sacra mit Inschrift.

23. Tomi. POPESCU : Dacia 11 (1967) S. 170, n. 43. Grabinschrift.

24. Tomi. TEODORESCU : Monumente. S. 189. Meilenstein, zwischen 324 - 327.

#### Provinz Dacia Ripensis

25. Dolna Kremena, Bez. Vraca. SGLI n. 45. Meilenstein auf der Straße Serdica - Oescus, zwischen 323 - 326.

#### Provinz Dacia Mediterranea

26. Serdica, h. Sofia. SGLI n. 1. Meilenstein auf der Straße Serdica - Philippopolis, Ende des J. 323.

27. Slivnica, Kr. Sofia. SGLI n. 28. Meilenstein auf der Straße Serdica - Philippopolis.

28. Pautalia h. Kiüstendil SGLI n. 34. Votivinschrift : *D(omino) n(ostro) Valerio Liciniano / [Licinio pio felici maxi-] / mo et invicto August[o] Sallustius Diogenes / vet(eranus). J. 308 - 314.*



## DER CENSUS DES GALERIUS

1. Galerius verordnete kurz nach der Abdankung Diocletians (am 1. Mai 305) einen neuen Census in den ihm untertanen östlichen Provinzen. Der ausführlichste literarische Bericht darüber ist bei Lactantius: *De mortibus persecutorum* cap. 23 zu finden.<sup>1</sup> Die Beschreibung ist längst bekannt und wurde für das System der *iugatio-capitatio* oft ausgewertet. Das gemeinsame in der Benutzung unseres Textes von Forschern – um nur einige Namen der Neueren zu nennen – wie A. Déléage,<sup>2</sup> F. Lot,<sup>3</sup> I. Karayannopulos,<sup>4</sup> E. Faure,<sup>5</sup> A. H. M. Jones<sup>6</sup> u. a. besteht darin, daß sie alle den Bericht des Laktanz als anschauliche und konkrete Beschreibung des tatsächlichen Ablaufs einer «typischen» spätrömisch-frühbyzantinischen Besteuerung betrachten. Demzufolge bedeutete diese, vom Kirchenvater so gehäßig dargestellte Steuereintreibung nichts anderes, als eine äußerst strenge, rechtlich jedoch einwandfreie Anwendung des diocletianischen Steuersystems, eben deshalb können diese Angaben bezüglich der praktischen Ausführung des spätrömischen Steuersystems als charakteristisch betrachtet werden – u. zw. nicht nur für den konkret dargestellten Zeitraum (Herrschaft des Galerius, 305–311) und für das betroffene Gebiet, die *dioecesis Asiana*, sondern für die gesamte Zeit und das gesamte Gebiet des römischen Imperiums unter dem Dominat.

2. Unsere erste Frage besteht nun darin, ob dieser berüchtigte Census des Galerius wirklich nur eine strenge Anwendung des schon bestehenden Systems

<sup>1</sup> Lactance: *De la mort des persécuteurs*. Ed. comm. J. MOREAU. Paris. Sources Chrétiennes N° 39.

<sup>2</sup> A. DÉLÉAGE: *La capitation du Bas-Empire*. Mâcon 1945. Hauptsächlich S. 163 ff.

<sup>3</sup> F. LOT: *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire*. Paris 1928. 21 ff., 72 f.; *ders.*: *Nouvelles Recherches sur l'impôt foncier et la capitation personnelle*. Paris 1955, 15 ff.

<sup>4</sup> J. KARAYANNOPOULOS: *Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates*. München 1958. 28 f., 43 ff.

<sup>5</sup> E. FAURE: *Notes sur le Panégyrique VIII. Byzantion 31 (1961) 1 ff.*; *ders.*: *Étude de la capitation de Dioclétien...* in: *Varia*, publ. Inst. de Droit Romain Univ. Paris IV. 1961.

<sup>6</sup> A. H. M. JONES: *Census Records of the Later Roman Empire*. JRS 43 (1953) 44 ff.; *ders.*: *Capitatio and iugatio*. JRS 47 (1957) 88 ff.; *ders.*: *The Later Roman Empire*. Cambridge 1964. 462 ff.; F. DE MARTINO: *Storia della Costituzione Romana*. 5. Napoli 1967. 343 ff.; A. CÉRATI: *Caractère annonaire et assiette de l'impôt foncier au Bas-Empire*. Aix-en-Provence 1968; Rezension darüber: A. CHASTAGNOL: *Latomus 30 (1971) 495 ff.*; A. PIGANIOL – [A. CHASTAGNOL]: *L'Empire Chrétien*?. Paris 1972. 371 ff.

war, — oder demselben gegenüber eine Neuerung, eine Verschärfung der Steuerintreibung bedeutete. Die Frage über die «nouveauauté» dieses Census wurde ausdrücklich nur von J. Moreau aufgeworfen,<sup>7</sup> aber — ohne eingehende Beweisführung — mit einem eindeutigen «nein» beantwortet. Die Frage über die «Einmaligkeit» dieses Census verdient jedoch m. E. eine etwas eingehendere Untersuchung.

3. Laktanz selbst bietet — bei all' seinem Haß den *persecutores* der Kirche gegenüber, eine tatsächlichenmäßige, konkrete Beschreibung der damaligen Zustände und Ereignisse. Er war in Steuerfragen genügend bewandert, und darin auch — wie alle seine Zeitgenossen — stark interessiert. Er weiß über die *enormitas indictionum* unter Diocletian, und hebt mit scharfem Blick den wirtschaftlich ruinösen Gegensatz zwischen der großen Zahl der *accipientes* und der dahinschwindenden produktiven Bevölkerung, der *dantes* hervor (7, 3).<sup>8</sup> Er bemerkt auch später den Zusammenhang zwischen der Besteuerung der städtischen Bevölkerung und der Usurpation des Maxentius in Rom. Er erwähnt den zweiten Census des Galerius, kurz vor seinen geplanten Vicennalien (31, 2 ff.). Obwohl er Maximinus Daia gegenüber nichts weniger als wohlgesinnt ist, nimmt er dennoch Kenntnis von der Aufhebung der galerianischen Besteuerung («cum magna omnium laetitia sustulit census» — 36, 1), um später neuerdings über die unerträgliche Steuerlast zu reden (37, 3 ff.). Seine Angaben sind reichlich und sachgemäß, und im Grunde genommen, abgesehen von den fast obligaten rhetorischen Übertreibungen, glaubenswert. Die konkreten Angaben des cap. 23 bieten demnach eine genügend solide Grundlage zur Rekonstruktion des Census i. J. 305—306. Es ist ein durchwegs ernst zu nehmender Bericht.

4. Die Angaben von Laktanz werden von einer Reihe anderweitiger Angaben ebenfalls bekräftigt. In erster Linie kommen jene Katasterinschriften in Betracht, die alle aus dem westlichen Küstengebiet der *dioecesis Asiana* und den anlehnenden Inseln entstammen (die Fundorte sind: Hypaipa, Tralleis, Magnesia und Mylasa am Festland, Thera, Lesbos, Chios, Kos und Astypalaia von den Inseln). Diese stark fragmentarischen und schwer leserlichen, arg verstümmelten Inschriften wurden zuerst von A. Déléage gesammelt und entziffert,<sup>9</sup> und ihren beiden Haupttypen entsprechend in sog. «primäre» und «sekundäre» Kataster eingeteilt, später von A. H. M. Jones<sup>10</sup> und I. Karayannopoulos<sup>11</sup> nochmals untersucht und erläutert. Die primären Kataster enthalten genau detaillierte Angaben über den Bodenbesitz («iuga») und Personalbestand («capita») je eines Gutes. Die sekundären Kataster addieren aufgrund dieser primären

<sup>7</sup> J. MOREAU: a. W. Komm. ad c. 23, p. 333 ff.

<sup>8</sup> Zur Realität dieser Darstellung vgl. z. B. W. SESTON: Dioclétien et la Tétrarchie, Paris 1946; 14 ff.; A. H. M. JONES: Later Roman Empire 1037 ff.; *ders.*: The Decline of the Ancient World. London 1966, 365 ff.

<sup>9</sup> a. W. 43 ff., 163 ff. mit den nötigen bibliographischen Angaben

<sup>10</sup> Census Records. . . 1953 passim

<sup>11</sup> a. W. 43 ff.

Angaben *iuga* und *capita* bis zu den kleinsten Bruchzahlen. Bei der Summierung der *capita* je eines Eigentümers begegnen wir solchen Zahlen, wie  $3 \frac{1}{2} \frac{1}{20} \frac{1}{150}$  ( $= 3 \frac{167}{300}$ ) in Tralles, bzw.  $10 \frac{1}{5} \frac{1}{24} \frac{1}{200} \frac{1}{850}$  ( $= 10 \frac{316}{1275}$ ) in Astypalaia. Dergleichen Bruchzahlen gibt es in den genannten Katasterinschriften noch eine ganze Menge.<sup>12</sup> Die Berechnung der in *iugera* angegebenen Fläche in Bruchteile der *iuga* ist einfach und einleuchtend — um so schwieriger ist es aber zu erklären, wie die steuerliche Bewertung der einzelnen Personen solche wunderliche Bruchzahlen ergeben konnte. Diese Frage wurde zuletzt von A. H. M. Jones untersucht;<sup>13</sup> er denkt daran, daß die *capita animalium* in überaus kleinen Fraktionen mit den *capita der coloni* bzw. der Sklaven addiert wurden. Von den oben angegebenen Bruchzahlen könnte nach seiner Interpretation im ersteren Falle das  $3 \frac{1}{2}$  die Personen bedeuten (eine Frau als halbes *caput* berechnet), im letzteren Fall könnte die Zahl «10» auf die Personen bezogen werden, während die restlich gebliebenen Bruchzahlen, die zusammen weniger als  $\frac{1}{2}$  ergeben (also weniger als das halbe *caput* einer Frau) — nach seiner Meinung sich auf den Tierbestand bezögen, gemäß einer Berechnung, deren Einzelheiten sich unserem Wissen entziehen. Um aber zu dieser hypothetischen Erklärung zu geraten, muß er die Lesung von A. Déléage,<sup>14</sup> wonach im Kataster von Astypalaia eine vierte Rubrik, mit der Aufschrift ZK, bzw. Z'K oder auch ZωK, und mit ebenfalls ganz niedrigen Bruchzahlen ζῶων κεφαλαί = *capita animalium* bedeutet, ohne zwingenden und überzeugenden Grund verwerfen. Er kommt auch deshalb zu keinem, über die Negation gehenden, positiven Resultat: «I cannot explain them, but I cannot accept Déléage's theory».<sup>15</sup> Daß aber der Tierbestand in den

<sup>12</sup> Tatianus aus Tralles meldet z. B. auf einem seiner Gutsbesitze  $3 \frac{1}{2} \frac{1}{6} \frac{1}{45}$ , auf dem anderen  $4 \frac{1}{4} \frac{1}{20} \frac{1}{100}$  δούλων κεφαλαί und dazu  $3 \frac{1}{2} \frac{1}{3} \frac{1}{20} \frac{1}{50}$  ( $= 3 \frac{271}{300}$ ) ζῶων κεφαλαί. Die Bruchzahlen wurden, wie ersichtlich, zu einer Genauigkeit von weniger als 1/10 gebracht.

<sup>13</sup> Census Records. . . JRS 1953, 49 ff.; zur Kritik seiner Konzeption, namentlich was den einheitlichen Charakter der *iuga* und *capita*, und ihre Addibilität betrifft, (die von A. CÉRATI *«théorie bivalente»* genannte Theorie, vgl. dazu A. CHASTAGNOL in: Latomus 1971, 497), — vgl. F. DE MARTINO: a. W. 343 ff., A. CÉRATI: a. W. 400 ff., A. CHASTAGNOLI a. O.

<sup>14</sup> a. W. 182

<sup>15</sup> JRS 1953, p. 53, Anm. 46. JONES nimmt in seiner Kritik nicht in Betracht, daß die *capitatio animalium* als selbständige Kategorie auch in den Rechtsquellen erwähnt wird, vgl. J. KARAYANNOPULOS: a. W. 39 f., A. CHASTAGNOL: a. O. Um die selbständig als Bruchzahlen berechneten ζῶων κεφαλαί zu erklären, weist JONES noch auf die Möglichkeit hin, der Tierbestand der Herren wäre selbständig berechnet worden — jener der Kolonen jedoch (als Bruchzahl) zu ihrer *capitatio* zugerechnet, vgl. JRS 1953, 51 f.; diese Hypothese wird aber von den Angaben der Quellen nicht unterstützt; sie ist auch deshalb nicht logisch, weil es für die Steuereintreibung irrelevant war, auf wessen Rechnung die *capitatio animalium* aufgezeichnet wurde: mußte doch der *dominus* so oder so, in jedem Fall die Verantwortlichkeit auch für seine *coloni* (*adscripticii*) übernehmen.

primären Aufzeichnungen unter dem Stichwort von *ζών κεφαλαί* selbstständig aufgezählt wurde, ist aufgrund mehrerer Katasterinschriften einwandfrei dargestellt. In den Katastern aus Chios werden z. B. die Rubriken *παροίκων κεφαλαί*, *δούλων κεφαλαί*, *ζών κεφαλαί*. von einander unabhängig aufgezählt. Und selbst wenn wir annehmen wollten, daß diese kleinsten Bruchzahlen der *capita* in den sekundären Katastern sich auf den Tierbestand beziehen, ist noch immer keineswegs erklärt, daß in zwei Fällen das *caput* in Bruchzahlen unter dem Wert von «eins» ausgedrückt werden, und zwar einmal:  $\frac{1}{3} \frac{1}{30} \frac{1}{100} = \frac{113}{300}$ , und einmal  $\frac{2}{1} \frac{1}{4} = \frac{3}{4}$ . Jones emendiert im ersten Fall das  $1/3$  auf  $3$ , d. h.  $I^v$  auf  $I$  was wohl paläographisch leicht möglich, aber im Hinblick auf die andere Parallele doch nur eine Verlegenheitslösung ist. Im letzteren Fall denkt er daran, daß im angegebenen Gut nur eine, u. zw. weibliche Arbeitskraft zu finden war.

A. H. M. Jones wurde zu seiner Konjektur und zur Verwerfung der Interpretation von A. Déléage dadurch gezwungen, daß nach seiner Meinung der niedrigste *census* einer menschlichen Person  $1/2$  *caput* war, nämlich für eine Frau. Das entspricht den Angaben des C. Th. XIII. 11, 2 a. 386 bez. der *diocesis Pontica*, laut derselben bis dahin je ein Mann auf *ein* *caput*, je eine Frau auf  $1/2$  *caput* berechnet worden war, nunmehr aber auch dieser Steuersatz vermindert werden sollte.<sup>16</sup> Demnach wäre auch bei den genannten Katasterinschriften die niedrigste Zahl für Menschen  $1/2$  *caput*; die Bruchzahlen müßten sich auf den Tierbestand beziehen. Diese Interpretation führt jedoch zu weiteren Schwierigkeiten. So ist u. E. nur eine einzige Folgerung zulässig, u. zw., daß in diesen, und *nur in diesen* Katasterinschriften gewisse Personen, *und zwar die minderjährigen*, niedriger als  $1/2$  *caput* besteuert wurden. Diese Folgerung ergibt sich auch aus den primären Katastern, in denen alle, auf einem Gut lebenden Personen nach Namen und Altersjahren angegeben werden. Aurelius Synodius aus Hypaipa meldet z. B. einen 3 Jahre alten, und 2 noch jüngere Söhne ein; in Thera wird eine 2 Jahre alte Tochter angemeldet, usw.<sup>17</sup> Die älteste registrierte Person zählte 65 Jahre.<sup>18</sup> Diese Angaben konnten aber in diesem Kontext nur aus Besteuerungsgründen gemacht werden. Daran ist kaum zu denken, daß diese Angaben nur zum Zweck der Evidenzhaltung des Nachschubs, der *accrescentes* nötig gewesen wären: das hätte nur bei Kindern von etwa 10 Jahren irgendeinen Sinn gehabt. Es ist daran festzuhalten, daß in diesen Steuerdeklarationen die Minderjährigen bis auf 2–3 Jahre aus Besteuerungszwecken angemeldet worden sind, und daß die Bruchzahlen unter  $1/2$  sich auf diese Kategorie beziehen. In den beiden Fällen, wo die gesamte *capita*-Zahl weniger als *eins*

<sup>16</sup> Vgl. dazu J. KARAYANNOPOULOS: a. W. 31 Anm. 27; 194 Anm. 5 u. ö.

<sup>17</sup> IG XII<sup>3</sup>, 343 = DÉLÉAGE: a. W. p. 176

<sup>18</sup> JONES 1953, 49 ff.; DÉLÉAGE: a. W. 346.

ergibt, arbeiteten ausschließlich minderjährige, z. B. Knaben von etwa 10–12 Jahren. Das ist sehr gut möglich wenn außer ihnen die Volljährigen alle zu den *coloni liberi* gehörten, die nicht auf dem Großgut, sondern in ihren eigenen Dorfgemeinschaft registriert wurden.<sup>19</sup>

Die solcherart rekonstruierte Situation entspricht aber vollkommen jener Sachlage, die bei Laktanz beschrieben ist: «*Fora omnia gregibus familiarum referta, unusquisque cum liberis, cum servis aderant . . . nulla aetatis, nulla valitudinis excusatio . . . aestimabantur aetates singulorum, parvulis adiciebantur anni, senibus detrahebantur*» (23, 2 f.). Das bezieht sich auf die soeben behandelte Einbeziehung der *parvuli* in die Steuerformulare.

5. Diese Interpretation war selbstverständlich auch der bisherigen Forschung nicht unbekannt. F. Lot<sup>20</sup> und F. Altheim<sup>21</sup> kamen aufgrund dieser Angaben zum Ergebnis, im diocletianischen Steuersystem wäre die *capitatio* nach differenzierten Altersklassen durchgeführt worden. Dazu werden eben die Angaben von Laktanz und der Katasterinschriften, als charakteristisch für das gesamte spätrömische-frühbyzantinische Steuersystem angeführt. Diese Angaben dürfen aber nicht verallgemeinert werden: die Besteuerung der *parvuli*, oder irgendwas, was auf eine solcherart differenzierte personale Besteuerung folgern ließe, kommt außer diesen beiden Quellen nie und nirgends vor. Im Gegenteil: alle jene Angaben, welche sich auf das frühe 4. Jh. beziehen, rechnen jede steuerpflichtige Person einheitlich als *ein caput*. Das berühmte Edikt des Aristius Optatus in Aegypten vom Jahr 297<sup>22</sup> bestimmt den Grundsatz der Personalsteuer folgendermaßen: . . . *καὶ πόσα ἕκαστῇ κεφαλῇ τῶν ἀγροίκων καὶ ἀπό ποίης ἡλικίας μέχρ(ε)ι πο(ί)ας . . .* d. h. jeder *agroikos* bezahlt von einem minimalen bis zu einem maximalen Lebensalter die gleiche Summe, ganz einheitlich. Die aus constantinischer Zeit entstammende Tafel aus Brigetio (a.311)<sup>23</sup> gibt den aktiven Soldaten eine Immunität für 5 capita, und die Veteranen, «*. . . quihonestam missionem adepti fuerint, ab annonario titulo duo capita excusent, id est tam suum quam etiam uxoris suae . . .*». Vollkommen klar, daß hier sowohl der Mann als seine Frau je ein caput bedeuten. Ebenso in einem Reskript Constantins aus Antiochien, i. J. 325: «*suum caput, patris ac matris et uxoris, si tamen eos*

<sup>19</sup> Zur Frage der *coloni liberi* und *c. adscripticii* (griechisch: *ἐναπόγραφοι* bzw. *ἐνπόγραφοι* (vgl. CJ I, 12, 6; 11, 48, 19; A. H. M. JONES: LRE 799 ff.; F. DE MARTINO: a. W. 69 ff.

<sup>20</sup> F. LOT: *Impôt*. . . 21 f.; *Nouvelles Recherches*. . . 16 ff.; vgl. auch J. KARAYANNOPOULOS: a. W. 28.

<sup>21</sup> F. ALTHEIM—R. STIEHL: *Ein asiatischer Staat*. Frankfurt 1953. 1, 33 ff.; *dieselben*; *Finanzgeschichte der Spätantike*. Frankfurt 1957, 35 ff.; *dieselben*: *Geschichte der Hunnen*. Berlin 1960. 2. 185 ff.; *dieselben*: *Die Araber in der antiken Welt*. Berlin 1964.

<sup>22</sup> P. ISIDORUS I = P. Kairo Boak 1 = SB 7622 = Arch. f. Papyrusforschung 11, 312 ff.; A. FIGANIOL: *Rev. Hist.* 176 (1935) 1 ff.; W. SESTON: *Diocletien et la tetrarchie* 283 ff.; KARAYANNOPOULOS: a. W. 32.

<sup>23</sup> I. PAULOVICS: *A Szónyi törvénytábla*. Bp. 1936. Arch. Hung. XX., auch: RICCOBONO: FIRA<sup>2</sup> I., 93.; vgl. F. LOT: *Nouvelles Recherches*. . . 102 ff.

*superstites habeant, omnes excusent . . .*» (C. Th. XX. 4,7). Die Analogie des Ediktes von Brigetio erweist, daß es sich hier auch im Falle der Frauen (Mutter und Gattin) ebenfalls um vollständige *capita* handelt. Auf etwas ähnliches kann aus der runden Zahl der *capita* in der *civitas Aeduorum* (Autun) i. J. 311 gefolgert werden: es gab insgesamt 32 000 Steuereinheiten — Männer, Frauen und Kinder inbegriffen — die von Constantin auf 25 000 vermindert wurden.<sup>24</sup> In allen diesen Textstellen wird entweder ausdrücklich festgestellt oder stillschweigend vorausgesetzt, daß eine menschliche Person, unabhängig von Geschlecht und Lebensalter, vom Standpunkt der Besteuerung je *ein caput* bedeutet.

Etwas ähnliches geht aus jenen beiden ägyptischen Urkunden hervor, welche sich auf die Personalsteuer der Dominanzzeit beziehen.<sup>25</sup> Beide stammen aus der Regierung des Galerius, i. J. 309 bzw. 310. Beide enthalten die Namen der Regierung des Galerius, i. J. 309 bzw. 310. Beide enthalten die Namen der männlichen Mitglieder der Familia, wobei auch die jüngsten angeführt werden — unter ihnen auch ein Kind von 3 Jahren. Es folgt darauf die Bemerkung, ob sie steuerpflichtig sind oder nicht: *ὑποτελής* oder *ἀτελής*; das eben erwähnte Kind ist z. B. *ἀτελής*; die jüngste, als *ὑποτελής* genannte Person hat 12, die älteste hat 55 Jahre. Einen Unterschied zwischen dem Steuersatz der verschiedenen Altersklassen gibt es nicht: jeder wird augenscheinlich einheitlich belegt. Ebenso wurde auch die städtische Bevölkerung im selben Zeitraum, zwischen 301 und 305, im Gegensatz zum Wortlaut des Ediktes des Aristius Optatus, zu einer ebenfalls einheitlichen Kopfsteuer verpflichtet, in der Summe von 1200 (devalvierten) Drachmen pro Kopf und Jahr. Irgendwelche Unterschiede innerhalb diese einheitlichen Steuer sind uns nicht bekannt.

6. Bezüglich der Provinz Syrien verfügen wir über zwei epigraphische Angaben: die Inschriften N° 883 und 884 Jalabert-Mouterde: *Inscriptions de Syrie*. Die fragmentarischen und — trotz ihrer Kürze — schwierigen Texte wurden von den Herausgebern auf die Zeit der diocletianischen Besteuerung datiert. Obwohl ihre Ergänzungen zweifelhaft erscheinen,<sup>26</sup> geht aus dem Text soviel zweifellos heraus, daß in beiden dort genannten Gutsbesitzen (*ἐποίκειον Ἀρτεμιδώρον* bzw. *ἐποίκι(ο)ν Βήθηθερμα*) die *capita a κε. (φαλαί)* in natürlichen Zahlen, 4, bzw. 8 angegeben wurden — wiederum abweichend von den kleinasiatischen Katasterinschriften, und im Einklang mit den Angaben aus Ägypten, und den oben angeführten constantinischen Verfügungen.

<sup>24</sup> Ps. Eumenes: *Paneg. Constantino dictus* = *Pan. Lat. Vet.* VIII. 11; ausführlicher Kommentar zuletzt bei E. FAURE: a. W. (Anm. 5); F. GALLETIER in seiner Ausgabe in *Éd. Budé*, Paris 1949 ff.

<sup>25</sup> KARAYANNOPOULOS: a. W. 33, 49; A. H. M. JONES: *JRS* 1953, 58 ff.; J. LALLEMAND: *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse*. Bruxelles 1964. 173 ff.

<sup>26</sup> I. HAHN: Zur Besteuerung der Ostprovinzen Roms unter dem Dominat, *Annales Univ. Sc. Budapestinensis, Sectio Hist.* 5 (1963) 15 ff.

Die bisherigen Erwägungen ergeben demnach, daß die literarischen Angaben von Lactanz und die epigraphischen Zeugnisse der asianischen bzw. insularen Katasterinschriften einander gegenseitig bekräftigen, und in dieser Hinsicht ein, von den übrigen Angaben abweichendes Bild der spätrömischen Besteuerung darbieten. Genauer formuliert : die genannten Katasterinschriften, die Angaben des Lactanz und die beiden ägyptischen Papyri aus den Jahren 309 bzw. 310 sind sich darin einig, daß auch Kinder und Minderjährige in die Steuerlisten aufgenommen wurden, und (allenfalls in der *dioecesis Asiana*) mit einem Bruchteil der Steuer für Erwachsene belastet wurden. Alle übrigen Angaben aus dem frühen 4. Jh. deuten hingegen darauf hin, daß die personale bzw. Kopfsteuer nur für Erwachsene gültig war, und für dieselben einheitlich als *ein* (ganzes) *caput* errechnet wurde.

7. Daraus ergeben sich mindestens zwei Folgerungen :

(1) Diese gewissermaßen rätselhaften und territorial begrenzten Katasterinschriften entstanden *alle* für die Zwecke des Census des Galerius, d. h. in den Jahren zwischen 305—310. Das widerspricht nicht dem epigraphischen Befund, aufgrund dessen nur soviel festzustellen ist, daß dieselben «etwa Ende des 3. oder Anfang des 4. Jahrhunderts entstanden wären».<sup>27</sup> Jetzt können wir in ihnen die epigraphischen Testimonia zur Technik dieses berühmten Census betrachten. Und da kann nicht nur die Einbeziehung aller Altersklassen, selbst der jüngsten («*aestimabantur aetates singulorum . . . parvulis adiciebantur anni . . .*») in Betracht genommen werden, sondern der Wortlaut des ganzen Exkurses bei Lactanz : *Agri glebatim metiebantur* — die Angaben bez. der Bodenfläche sind ebenso minutiös, wie die Berechnung der *capita*; *vites et arbores numerabantur* — die Kataster enthalten Angaben über die Zahl der Ölbäume und der Weinstöcke; *animalia omnis generis scribebantur* — die ζῳων κεφαλαί werden pro Stück angegeben; *in civitatibus urbanae ac rusticae plebes adunatae* — die Kataster enthalten auch Angaben über die städtische Bevölkerung. Die Einzelheiten stimmen im Bericht und in den Urkunden fast vollkommen zusammen.

(2) Diese literarisch und epigraphisch gleicherweise bezeugte Besteuerung war jedoch nicht typisch. Sie bedeutete in mehreren Hinsichten eine «*innovation*», eine Neuerung, eine grundsätzliche Verschärfung des diocletianischen

<sup>27</sup> Zur Datierung : DÉLÉAGE : a. W. 163 ff.; KARAYANNOPOULOS : a. W. 45; JONES : 1953, 49; F. LOT : *Nouvelles Recherches* 31 ff. Neuerdings wurden von A. CÉRATI : a. W. diese Inschriften auf das 6. Jh. datiert — aufgrund des Parallelismus mit den ζῳοκεφαλαί der iustinianischen Gesetzgebung. Diese Spätatierung hält schon die Rezension A. CHASTAGNOL's für sehr fragwürdig. Im Hintergrund der irrümlichen Spätatierung steht allenfalls die richtige Bemerkung des Verf., daß diese Inschriften ein, von allen übrigen Quellen abweichendes Bild der Steuereintreibung bieten; etwas ähnliches wurde auch von F. DE MARTINO : a. W. 353 ff. bemerkt; «il valore delle iscrizioni appare molto ridotto».

Systems. Dieselbe bestand in erster Linie darin, daß der Kreis der mit Personalsteuer belasteten ausgebreitet wurde: auf die Städtischen und auf die Minderjährigen. Es ist sehr verständlich, daß diese Neuerungen aufs leichteste und am strengsten eben in jenem Gebiet durchgeführt wurden, welches unter der unmittelbaren Herrschaft des Galerius stand: in Kleinasien, wo er eben das Erbe Diocletians übernommen hat, und im allgemeinen im ganzen Orient (auch in Aegypten). So ist es kein Zufall, daß diesbezügliche Papyrus-Urkunden nur aus diesem Zeitraum zu finden sind.

8. Die Besteuerung des Galerius war aber nicht nur eine Neuerung, sie blieb auch eine einmalige, episodische Erscheinung. Das ist immer in Betracht zu nehmen, sobald die diesbezüglichen Zeugnisse als allgemein gültige Angaben zur spätrömischen Besteuerung benützt werden. Die Theorie, welche bezüglich der Personalsteuer ein differenziertes System nach Altersklassen postuliert, wird dadurch gegenstandslos. Selbst unter Diocletian und ganz gewiss nach Galerius gab es nur eine minimale und eine maximale Altersgrenze (bezeugt in Syrien und Aegypten),<sup>28</sup> innerhalb deren jede Person, Männer und Frauen einheitlich mit einem *caput* berechnet wurden. In einem späteren Zeitpunkt, etwa Mitte des 4. Jh. wurde, in Hinblick auf die wirtschaftlichen Schwierigkeiten, wenigstens für einige, stark betroffene Gebiete das weibliche *caput* auf die Hälfte des männlichen herabgesetzt. In der *diocesis Pontica* wurden vor 386 die Männer mit einem, die Frauen mit einem halben *caput* besteuert; in diesem Jahr wurde das männliche *caput* auf 1 : 2,5 der ursprünglichen Summe, das weibliche auf 1 : 4 herabgesetzt (C. Th. XIII. 11,2). Ein Unterschied innerhalb der Altersklassen ist auch hier nicht zu entdecken. Nur und ausschließlich beim galerianischen Census verfügen wir über diesbezügliche Andeutungen, und da handelt es sich auch nur darüber, daß die jüngsten und die ältesten Altersklassen (*parvuli* und *senes*) mit einem Bruchteil des — für die *adulti* einheitlichen — Steuersatzes belastet wurden. Dabei kam es zu gewissen Willkürlichkeiten. Die Jahreszahlen der *parvuli* wurden auf-, und jene der *senes* wurden abgerundet, um eine höhere Summe einzutreiben, oder auch um sie in die Klasse der *adulti* einreihen zu können. Solch ein kompliziertes und starken Widerstand provozierendes System ist aber seit Galerius nicht mehr bezeugt. Es war nicht nur schwierig und langwierig durchzuführen, sondern auch für die Dauer dem Nachwuchs schädlich — ein demographischer Gesichtspunkt, der dem politisch-sozialen Denken des 4. Jh. nicht fremd war.<sup>29</sup>

<sup>28</sup> Dig. 50, 15, 3 für Syrien; vgl. das Edikt des Optatus für Aegypten; A. DÉLÉAGE: a. W. 44 ff.

<sup>29</sup> Vgl. Paneg. VIII. 12: «... et mariti coniuges non gravate tuentur et parentes adultorum non poenitet filiorum, quorum onera sibi remissa laetantur...»; zum Problem: A. БОАК: Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire... London 1955, und A. H. M. JONES: LRE 1041 ff. mit Anmerkungen; ein Beispiel für demographische Bedenken in der Gesetzgebung: C. Th. 11, 27, 1.



9. Die weitere Entwicklung nach Galerius erweist eben auch in dieser Hinsicht eine fortlaufende Vereinfachung des gesamten Verfahrens der Besteuerung und der Eintreibung, wobei die personalen Steuern (das spezifische Element der *capitatio*) zurücktreten und namentlich in den östlichen Provinzen als Unterlage der Steuer in erster Linie die Vermessung und Bewertung des Bodens betrachtet wurde. Das ist für alle östlichen Provinzen, am stärksten jedoch für Syrien gültig.

Das auffallendste in den, sich auf die (vornehmlich) östlichen Provinzen beziehenden Angaben besteht darin, daß fast immer nur die Bodenvermessung, d. h. die Grundlage zur *iugatio* als Problem erscheint — während die Registrierung der Personen seit der berichtigten galerianischen Besteuerung nie wieder diskutiert wird. Das bekannte syrisch-römische Rechtsbuch spricht im § 121 nur über die verschiedenen Kategorien des Bodens als Grundlage der Steuer — die Kopfsteuer wird nicht erwähnt.<sup>30</sup> Alle Angaben des Libanios bezüglich der Besteuerung im Raum von Antiochien beziehen sich ebenfalls nur auf die Bodensteuer.<sup>31</sup> Wenn der Kaiser Julian einen Teil der Steuerrückstände erläßt, so besteht das Resultat dessen darin, daß *ἄτελεῖς ἔχουσιν οἱ καθ' ἕκαστον ἐμὴν ἐναντὸν ἱπποτροφοῦντες γῆς κλήρους ἐγγὺς τρισχιλίων* (vgl. Misorogon 365 B Hertlein); anderenorts erklärt er die überaus schwere Belastung der syrischen Bauern ebenfalls nur mit Mißbräuchen *in der Bodenvermessung* (Or. 59, 159): *... καὶ τούτου συμβεβηκότες παρὰ τὴν ἀμετρίαν τῶν πρὸ τοῦ τὴν χώραν ἀναμετρεῖσθαι ταχθέντων*. Theodoretus von Cyrus, der sich im Interesse seiner Gemeinde i. J. 447 an die kaiserlichen Behörden um Steuerermäßigung wenden muß,<sup>32</sup> beruft sich ebenfalls nur auf den Bodenbesitz als Grundlage der (seiner Ansicht nach) höchst schweren Steuerlast. Wenn demnach unsere Quellen — das Syrisch-römische Rechtsbuch, Libanios und Theodoretus Cyrus — kein einziges Wort von einer selbständigen *capitatio* in den östlichen Provinzen (und namentlich in Syrien) verlauten lassen, wenn sie die Steuer nur mit der Berechnung der *iuga* in Verbindung bringen, sogar den Begriff der Steuer (*φόρος, εἰσφορά*) fast instinktiv mit der Bodensteuer identifizieren — so läßt dieser Tatbestand verschiedene Erklärungen zu: es ist ebenso möglich, daß die Kopfsteuer in Syrien unabhängig von der Bodensteuer eingetrieben und einheitlich auferlegt wurde (so A. H. M. Jones);<sup>33</sup> ebenso möglich ist aber auch,

<sup>30</sup> BRUNS-SACHAU: Syrisch-römisches Rechtsbuch. L. 1880. § 121; RICCOBONO: FIRA<sup>2</sup>, 2, 794 ff.

<sup>31</sup> P. PETIT: Libanius et la vie municipale en Antioche. Paris 1955. 96 ff.; 148 ff.; W. LIEBESCHUETZ: The Finances of Antioch in the 4th cent. Byz. Zschr. (1959) 344 ff.; ders.: Antioch, City and Imperial Administration. Oxford 1972.

<sup>32</sup> I. HAHN: Theodorotus Cyrus und die frühbyzantinische Besteuerung. Acta Ant. Hung. 10 (1962) 123 ff.

<sup>33</sup> Das ist die allgemeine Meinung aller jener Forscher, die die «théorie néo-unitaire» folgen, vgl. dazu A. CHASTAGNOL: Latomus 30 (1971) 499. Für Syrien wird die Selbständigkeit der Kopfsteuer auch von Repräsentanten der «théorie bivalente» angenommen, vgl. A. H. M. JONES: JRS 47 (1957) 91 ff.

daß seit Mitte des 4. Jh. die Berechnung der Steuer (*iugatio-capitatio*) im Osten ausschließlich auf der Vermessung des Bodens beruhte und einer gewissen Schätzung entsprechend jedem *iugum* eine gewisse Anzahl von *capita* automatisch zugerechnet wurde.<sup>34</sup> Solche Beanstandungen entgegen der Methode des *census*, wie zu Zeiten des Galerius gab es jedenfalls nicht wieder. Diese Auffassung steht auch im Hintergrund jener Charakteristik, die Johannes Lydus (*De magistr.* 1,4) im 6. Jh. über die diocletianischen Verordnungen gibt, indem er dieselben nur mit der Bodenvermessung verbindet: . . . *ἀνεμετρήσατο τε τὴν ἡπειρὸν καὶ τοῖς φόροις ἐβάρυνεν* . . . Die schwere Besteuerung wird auch hier lediglich mit der strengen Methode der Bodenvermessung in Zusammenhang gebracht. Prinzipiell wichtig ist nur jene Feststellung, daß diese Nachrichten über die Besteuerung im syrischen Raum z. Z. von Libanios bis Theodoretus Cyrus die Verwendung eines so komplizierten und dazu unmenschlichen Systemes, wie es unter Galerius gab, eindeutig ausschließen. Das ganze Verfahren wurde stark vereinfacht. Statt den Bestand an Personen und Tieren genau aufzunehmen und bis in die kleinsten Bruchteile zu berechnen, wurde für die Höhe der Steuer nur der Bodenbesitz — Quantität und Qualität — ausschlaggebend. Das vereinfachte den ganzen Mechanismus des Finanzwesens.

**10.** Die Ergebnisse der obigen Erörterungen könnten kurz etwa folgendermaßen zusammengefaßt werden :

Das diocletianische Steuersystem wurde von Galerius im Rahmen seines *census* in den Jahren 305—310 im Sinne einer strengen Fiskalität «verfeinert» — d. h. gründlicher ausgearbeitet und schonungslos angewendet ; in diesem Sinne muß dieser *census* als eine *Neuerung* den früheren Methoden gegenüber betrachtet werden. Das wichtigste neue Element bestand in der systematischen Verschärfung der *personalen Steuern*, wobei auch die städtische Bevölkerung und auch die Minderjährigen in die personale Besteuerung einbezogen wurden. Die Kataster-Inschriften aus den Städten Kleinasiens und den ägäischen Inseln gehören *alle* zu diesem *census*, und bekräftigen ihrerseits die Angaben des Lactantius. Die scharfen Methoden des Galerius, namentlich die Hervorhebung und Betonung der personalen Steuern hatten jedoch nur episodische Bedeutung. Eben deshalb dürfen aus den Angaben der genannten Katasterinschriften und des Laktanz keine *allgemeinen* Folgerungen über das *gesamte* «diocletianische» (besser gesagt : spätrömisch-frühbyzantinische) Steuersystem gezogen werden : dieselben beziehen sich nur auf den Zeitraum und das Herrschaftsgebiet des Galerius. Seit Galerius treten namentlich in den östlichen Gebieten die persona-

<sup>34</sup> I. HAHN : *Annales* . . . 1963, 24 f. ; vgl. auch die Bemerkung von J. KARAYANOPULOS : «der Wert des *caput* läßt sich aus dem *iugum* errechnen, aber nicht umgekehrt», a. W. 36 ; zur Möglichkeit einer solchen automatischen Berechnung vgl. auch L. VARADY : *Contributions to the Late Roman Military Economy and agrarian Taxation*, *Acta Arch. Hung.* 14 (1962) 403 ff.

len Steuer (das Element der selbständigen und schweren *capitatio*) immer mehr in den Hintergrund. Grundlage der Besteuerung für die landwirtschaftliche Bevölkerung wurde immer eindeutiger die Vermessung und Bewertung des Bodenbesitzes: die späteren Zeugnisse (seit Mitte des 4. Jh.) heben deshalb einseitig, und in Gegensatz zu Laktanz und den bekannten Katasterinschriften, immer die Bodenvermessung als grundlegenden Faktor der Besteuerung hervor. Diese Veränderungen vollzogen sich im Rahmen einer allgemeinen Vereinfachung, bzw. Primitivisierung der spätantiken staatlichen Fiskalität.

Budapest.



## RECENSIONES

*HOMER & THE HOMERIC AGE.* By J. V. Luce. 200 pp. 127 Illustrations. Thames & Hudson. London 1975. £ 4.50.

The aim of the present volume as J. V. Luce affirms in the introduction is to analyse the traditions embodied in the Homeric poems & to evaluate their reliability from an archaeological standpoint. Accepting a floruit of 750. B. C., Homer is considered a single personality, a native of Ionia, either of Chios or Smyrna, a proposition compatible with the known circumstances. His compositions it is suggested were committed to writing but though there is literary evidence for recitation before 700. B. C., the first texts are only reputed to have appeared at Athens during the time of Pisistratus (d. 527. B. C.) when Attic forms & modifications were undoubtedly introduced. Other interpolations must have been made from time to time. The predominance of Ionic elements substantiate however Luce's premise of the existence of a definitive version that must have depended for their transmission upon other means than just oral.

The style, structure & treatment imply that the *Iliad* & *Odyssey* were original literary compositions & it must not be overlooked in regard to this, the full Olympian pantheon is introduced, which though consisting of older mythological elements belongs to a religion more appropriate of the eighth to the sixth centuries B. C. Archaic formulations and portions like the Catalogue<sup>2</sup> of Ships which it is to be noted cite ancient places like Mycenae, Tiryns, Orchomenos and Pylos, rather than those of a later epoch; indicate material incorporated from a large bardic repertoire consisting of mythic & genealogical lore & quasi-heroic songs. These it is contended must span at least three or four centuries of the controversial Dark Age period evolving from the nostalgic reminiscences of an era prior to it, termed in Greek literature as the Heroic epoch.

Summarising the more important of the archaeological discoveries made during the last hundred years which by revealing the existence of a Middle Bronze Age prehistoric civilization, have given substance to this legendary period. Luce examines the main features of the foregoing that from the sixteenth century spread in the Peloponnese & finally throughout Greece & the Aegean, passing through various phases, the last being deemed the epoch of the Achaeans as portrayed in the Homeric poems.

At Mycenae whose appellation has been applied to this culture, as Luce recounts Schliemann in 1876 provided the first material evidence other than the architecture vestiges of the foregoing by his excavation of the Grave Circle A, impelled by a tradition cited by Pausanias that Agamemnon, Cassandra, Eurymedon & others were buried within the precinct, which exposed the rich internments of the Shaft Graves. Both the latter & those belonging to Grave Circle B., excavated by Papdimitriou & Mylonas in 1951-54, assigned to between 1550. B. C. & 1500. B. C., indicate characteristics of a sophisticated organisation progressively developing into dynastic principalities. The type of construction is regarded as a development of the simple cist or tumulus of Middle Helladic affiliations. Neither these or the later tholos tombs which may represent an independent dynastic stage, possibly the forbears of the Achaeans are much akin to the mode of funerary rites described in Homer, especially the *Iliad*, where cremation predominates, but as Luce observes this may have been adapted for conditions of warfare on foreign territory.

More appropriate to the period of the Bronze Age, is Homer's delineation of society described in much detail in the *Odyssey* which the archaeological remains of the epoch attest, especially those of an architectural kind, the elaborate edifices or palaces which ceased to be a feature after the Dorian invasion in 1200 B. C. As Luce emphasizes, both the design & opulent decoration of these edifices alluded to by Homer, though possibly

idealized, reflect features that could have only been obtained from traditional sources, which are corroborated by archaeology. This is particularly true of the palace at Pylos excavated by Carl Blegen in 1939 which is shown to have characteristics similar to that of Nestor's referred to in the *Odyssey* whose nucleus it has been affirmed was originally of Pylian antecedents. Though Mycenaean occupation is confirmed on Ithaca & its topography is in accord with the features such as the Raven's Crag, mentioned by Luce & alluded to by Homer, archaeology has yet failed to reveal any palatial remains that can be associated with the domicile of Ulysses. Abundant works of art pertaining to the whole period are reflective of the seafaring & martial proclivities of the Achaeans as described in the *Iliad*. Here the panoply of the warriors are greaves, corslet, sword, shield & helmet. This appears to depict the military equipment of a later epoch, but Luce cites archaeological evidence that the foregoing items of a less sophisticated kind were available to the Mycenaeans. It is of note both the individualistic mode of fighting & the thrusting spear belong to the thirteenth & twelfth centuries B. C. & not to Homer's time.

The *Iliad* consists of an episode relating to the last year of the siege of Troy, but not to its final conclusion which resulted in the sack of the city. Luce discusses in a chapter devoted to the purpose, the topographical & archaeological details of the site, which Schliemann as described in the introduction located at Hissarlik, relevant to Homer. There are a few dissidents that the remains exposed by the excavations of 1872 were of Trojan provenance, but the multiplicity of settlements of which Schliemann distinguished seven separate levels that Dorpfeld later increased to nine, have caused differences in interpretation as to the precise one which was Homer's Troy. The former excavator maintained that the IIInd city was the Homeric one, a contention which is untenable from a stratigraphical & chronological aspect. Subsequent reassessment of the archaeological evidence, first by Dorpfeld (1893 - 5) provided indications that the one synchronous with the greater portion of the Mycenaean epoch was the sixth city. Divided into eight sub-phases, the latter & its massive fortifications appropriate to those envisaged in the *Iliad* appear to have sustained severe damage as a result of an earthquake occurring at approximately 1300. B. C. Reconstituted during the following period of Troy VIIa, this phase is regarded as being contemporary with the Trojan War whose implied magnitude particularly in relation to the large forces involved contrasts with the apparent impoverishment & limited area of the site. Nevertheless the city in conformity with Homeric tradition was brought to an abrupt conclusion by a conflagration & Luce sustains that Troy's destruction was wrought through the agency of an invader by figuring a bronze arrow head of the mainland type found in a street of Troy VIIa, meagre evidence it is true but none the less significant.

Luce, by providing a comprehensive review which emphasizes the archaeological & topographical background and combining the foregoing with the literary aspects shows in this profusely illustrated volume, that the world of Homer had a basic reality.

Hove, Sussex.

L. M. YOUNG F. R. A. I

PROBLEME DER LATEINISCHEN GRAMMATIK. Herausgegeben von K. STRUNK. Darmstadt. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973. IX, 451 S. (Wege der Forschung, Band 93.)

Хорошо известно, что всякое «последнее» слово в любой отрасли науки так или иначе отталкивается от «предпоследнего», — независимо от того, продолжает ли исследователь мысли своих предшественников или опровергает их. Так же хорошо известно, что в наше время, когда книги и журналы по классической филологии и языкознанию издаются в десятках стран, ни один, даже самый прилежный ученый не в состоянии уследить за всей литературой по интересующим его вопросам, а иногда и попросту ее раздобыть. Поэтому так полезна и для опытных, и для начинающих специалистов издаваемая в Дармштадте серия «Wege der Forschung», в которой каждый том представляет собой собрание целого ряда исследований, посвященных либо одному автору (например, Гесноду, Аристофану, Проперцию), либо отдельным аспектам его изучения (например, этика и политика Аристотеля или его же философия природы); наконец, вопросам определенной отрасли знания, — к числу таких томов относятся и «Проблемы латинской грамматики».

Как показывает само название серии, оно предполагает двойное толкование. Пользуясь словоупотреблением издателя рецензируемого тома Клауса Штунка (стр. 17), словосочетание «пути исследования» является «поверхностной структурой» и допускает

два способа проникновения в «глубинную структуру» этого понятия. Речь может идти о путях, уже пройденных наукой, или о путях, которые *перед ней открываются*. В последнее время составители томов дармштадтской серии явно предпочитают второй путь, на что указывает хотя бы время первой публикации работ, включенных в отдельные сборники. Так, если в томе «Амор и Психея» (1967 г.) из 16 статей три были написаны еще в прошлом веке (1871- 1897), а восемь — за время между 1912 и 1930 г., то в двухтомнике «Пути к Эхиду» (1974 г.) всего лишь четыре работы являются достаточно давними, в то время как остальные 44 статьи принадлежат к последним десятилетиям, и самые ранние из них датируются началом 1950-х годов. Конечно, эта небольшая статистика уязвима, но все же свидетельствует об определенной тенденции, которая в наибольшей мере проявляется как раз в «Проблемах латинской грамматики»: в коротком предисловии К. Штрук прямо указывает, что включенные в книгу работы знакомят читателя не столько с надежно достигнутыми результатами, сколько с различными попытками решения вопросов, по которым среди исследователей не существует твердого единства во мнениях.

Входящие в сборник 28 статей распределены по пяти разделам: 1. Фонетика и фонология (6 статей); 2. Слово и словообразование (всего лишь 3 статьи, но зато принадлежащие таким авторитетным лингвистам, как Э. Лёфстедт, М. Лейман, и Э. Бенвенист); 3. Именная и 4. Глагольная флексия (соответственно 4 и 3 статьи); 5. Синтаксис наиболее обширный раздел, содержащий 12 статей и охватывающий амплитуду во времени и методологии от классической работы Якоба Вакернагеля о порядке слов в индогерманских языках (1892) до трансформационных моделей, применяемых Дэвидом Келли к латинскому именному предложению (1968).

Последний пример показывает, что очень продуктивный метод, принятый составителем, т. е. обращение к нерешенным или спорным проблемам латинской грамматики, в то же время значительно затрудняет задачу рецензентов: обсуждение всех затрагиваемых в этом томе вопросов по существу должно было бы увеличить объем и без того разросшейся рецензии еще в несколько раз. Поэтому мы ограничимся здесь рассмотрением только нескольких статей, наиболее близких характеру наших научных интересов.

Раздел «Фонетика» открывается статьей одного из ведущих языковедов-историков М. Леймана «Фонология мертвых языков». Эта статья, впервые опубликованная в 1958 г., актуальна для филологов-классиков и по сей день.

Хотя автор посвятил свою работу двум мертвым языкам, древнегреческому и латинскому, основные положения ее являются важными и для специалистов по другим древним языкам. Главное внимание в статье М. Лейман уделяет соотношениям между фонетикой и фонологией мертвого языка, а также проблемам связи между фонологией и историей конкретного языка.

Со времени опубликования этой статьи прошло уже около 20 лет, и если мы не можем пока говорить об окончательном решении всех затронутых в ней вопросов, то о некоторых сдвигах в этом направлении следует упомянуть. В частности, если в 1958 г. М. Лейман справедливо писал, что «до сих пор в отношении древнегреческого и латинского языков мы находимся в области дескриптивной лингвистики», т. е. описывается только состояние языка в данный момент (для классического аттического — 400 г. до н. э., для классической латыни — 50 г. н. э.), то за последние годы лишь в СССР появилось несколько исследований, посвященных диахронической фонологии древнегреческого и латинского языков, которые не ограничиваются описанием системы в один определенный период, но содержат реконструкции предыдущих состояний системы, не зафиксированных письменными памятниками, и предположения о будущих изменениях, вытекающие из анализа систем определенных периодов. В этом, по мнению авторов указанных исследований, и заключается одна из главных задач исторической фонологии как науки, использующей сочетание приемов сравнительно-исторического исследования звуковых изменений со структурно-типологическими приемами изучения изменений в системе фонем.

История фонологической системы древнегреческого языка был посвящен ряд статей О. С. Широкова.<sup>1</sup> Изменения фонологической системы латинских гласных в течение VI—II вв. до н. э. представлены в нескольких статьях Т. А. Карасевой.<sup>2</sup> Реконструкции различных

<sup>1</sup> См., например, «Дифференциальные признаки греческих шумных согласных», в сб.: «Вопросы классической филологии». Изд-во МГУ, 1976; «Греко-армянские фонологические сходжения», «Историко-филологический журнал». Ереван, 1977, № 1.

<sup>2</sup> «Из истории латинского вокализма», Уч. записки МГПИИЯ им. М. Торгеза, т. 51, М., 1969; «Фонологические изменения дифтонгов в некоторых латинских говорах в VI—II вв. до н. э.», в сб. «Античность и современность», М., 1972.

фонологических систем народной латыни в периоды, не зафиксированные письменными памятниками, посвящает свои исследования А. В. Широкова.<sup>3</sup> Модели латинских фонологических слогов представлены в монографии Е. Д. Панфилова.<sup>4</sup> Полученные в этой книге статистические данные позволяют делать некоторые предварительные выводы о важных свойствах латинской фонологической системы; результаты работы дают возможность говорить также об уточнении правил слогаделения в классической латыни и объясняют некоторые изменения, происходившие в истории латинского языка. Из последних работ советских лингвистов, посвященных фонологии других древних индоевропейских языков, следует в первую очередь назвать книгу Т. Я. Елизаренковой.<sup>5</sup> Эта монография объединяет ряд синхронных описаний, каждое из которых представляет собой исследование в области диахронической фонологии индоарийских языков. На их материале рассматриваются такие вопросы общей фонологии, как соотношение ингерентных и просодических признаков, а также вопросы типологии фонологических систем новоиндийских языков.

Поддерживая основные идеи статьи М. Леймана [1] необходимо рассматривать фонему мертвого языка только как составную часть системы; 2) изменение отдельной фонемы должно быть объяснено как структурное свойство системы; 3) критерий значения гарантирует наибольшую объективность выводов; 4) фонология древнегреческого и латинского языков должна вступить в область диахронии], следует добавить к ним следующее. Историческая фонетика и историческая морфология латинского языка (И. И. Цветаев, А. Эрну, М. Нидерман) привлекала факты других италийских языков и древнегреческого языка для объяснения фонетических изменений в латыни. Фонология латинского языка до последнего времени этого почти не делала. Однако, если фонология латинского языка хочет быть в первую очередь исторической фонологией, то она должна использовать факты оскского, умбурского и других италийских языков, реконструировать древнейшие диалектные различия в народной латыни, искать типологические латино-греческие, латино-оскские и др. схождения (или расхождения) с древнейших времен, но делать это с позиций фонологии.

Так, например, описывая явление ротацизма в истории латинского языка, фонетист говорит о цепи изменений  $s \rightarrow z \rightarrow r$ , упоминая при этом стадию  $z$ . Фонолог, рассматривающий синхронный срез IV в. до н. э., не говорит о фонеме  $z$ , для него  $z$  - это комбинаторный вариант  $s$ . Однако, если фонолог-латинист обратится к фактам оскского языка, он может прийти к выводу, что  $z$  в оскском - самостоятельная фонема. Не увидит ли он в этом одну из причин, по которым в оскском не было ротацизма? Не поможет ли это отыскать новые причины изменения  $s \rightarrow z \rightarrow r$  в латыни, которые не были упомянуты в исторической фонетике латинского языка?

Аналізу латинських фонем по бінарним смислорозличительним признакам посвящені дві статті цього розділу: Ж. Мулячича «К бінарному аналізу латинських фонем» (1965 г.) и Д. Келли «Анализ по смислорозличительным признакам в латинской фонологии» (1967 г.).

Статья Ж. Мулячича является одним из первых примеров применения анализа по бинарным смислорозличительным признакам к материалу латинского языка и, на наш взгляд, выгодно отличается от статьи Д. Келли тем, что этот анализ производится в диахроническом плане.

Автор справедливо отмечает, что одни ученые, которые подходили к латинской фонологии с точки зрения других исторических проблем, осветили только отдельные вопросы (Трубецкой, Людтке, Лаусберг, Годель, Вайнрайх и др.); другие, которые рассматривали латинскую фонологическую систему в целом, дали только обзорные таблицы латинских фонем (Горещкий, Бранденштайн, Хилл, Аларкос Лорах); наконец, третьи сообщили только статистические данные о частотности фонем и комбинаторных вариантов фонем в классической латыни (Ципф и Роджерс).

Важнейшими проблемами латинской фонологии сам Ж. Мулячич считает следующие:

1. Фонологический характер долгих гласных.
2. Фонологический статус дифтонгов.
3. Фонологический статус [ɲ] и звука, который обозначается диграфом GN.

<sup>3</sup> См., например, «Очерк сравнительного описания восточно-романской фонологической системы», Минск, 1968.

<sup>4</sup> «Фонологические слогги классической латыни.» Изд-во ЛГУ, 1973.

<sup>5</sup> «Исследования по диахронической фонологии индоарийских языков.» Изд-во «Наука», М., 1974 г.



4. Фонологический статус геминированных согласных.
5. Проблема так наз. «промежуточного» звука между *i* и *u* (*optimus* и *optimus*).
6. Фонологический статус звука, который соответствует графемам *QV*, *GV* и *SV*.
7. Фонологический статус так называемых полусогласных и полугласных.

В настоящее время почти каждой из названных проблем уделено достаточно места в исследованиях как советских, так и зарубежных лингвистов. Важно отметить, что выводы, к которым приходит в этой работе Ж. Мулячич, в основном согласуются с выводами, сделанными в упомянутых выше работах советских лингвистов по вопросам латинской фонологии.

Автор ставит перед собой задачу определить, от чего зависит фонематический характер звуков, варьирующих от эпохи к эпохе. Если мы согласимся, что изменения фонем должны быть описаны через изменения их смысловозначительных признаков, то, по мнению автора, необходимо знать эти признаки по крайней мере для двух эпох. Ж. Мулячич выбирает для описания две эпохи: начало I в. н. э. и конец I - начало II в. н. э. Для каждой эпохи составляются таблицы, в которых даны фонемы и их бинарные смысловозначительные признаки. В течение указанного столетия в латинском языке исчезают фонемы /qʷ/, /gʷ/, /h/. 11-й гласный /ɥ/ переходит в фонему /β/. Наглядно показано, что со II в. н. э. происходят изменения частично в инвентаре признаков, частично в их комбинациях: дефонологизация количества гласных (которая начинается с фонемы /a/), спирантизация и последующая фонологизация «полуконсонантных палатальных». Вторая таблица отражает протороманскую диасистему, которая существовала во всей или почти во всей Романии. Далее автор дает филологический комментарий к классифицированным фактам. Интересно, в частности, его объяснение исчезновения признака «лабиальность» в латыни тем, что ни галльский, ни мессапский, ни оскско-умбрский не обладали лабиовелярными фонемами (соответствующие индоевропейские фонемы были представлены в этих языках как /p/ или [b]). Эминирование указанного бинарного признака у б латинских фонем /ā, ā, k, g, qʷ gʷ/ происходит, по мнению автора, вследствие того, что латынь вступает в «фонетический и фонологический компромисс» с покоренными языками в Италии и в других областях. Ценно, что автор связывает полное исчезновение признака «лабиальность» с исчезновением количественного различия в паре /ā/ /ā/. Таким образом, делается попытка показать, каким образом за указанное столетие были связаны между собой изменения согласных и гласных в системе. Этим, на наш взгляд, достигается одна из важнейших задач диахронической фонологии - не только описать, но и объяснить изменения фонологической системы в целом (в рамках двух указанных эпох).

В статье Д. Келли представлен анализ латинских фонем, который проводится на основе методики, разработанной Р. Якобсоном, Г. Фантом и М. Халле в 1952-1957 гг. Однако автор не отказывается и от традиционного изображения системы фонем в виде таблицы, в которой они распределены по артикуляторным или акустическим признакам. Новое описание (в виде дерева), по мнению автора, соединяет несвязанные секции в единое целое, в котором связи между всеми членами системы могут быть обнаружены с первого взгляда. Автор справедливо отмечает, что, например, отношение между /b/ и /p/ (а именно, что /b/ и /p/ обладают общими признаками, за исключением звонкости) было понятно еще с древности. Методика Якобсона, Фанта и Халле позволяет выявить менее ясные связи, в том числе - между определенными согласными и гласными; так, например, согласные /p, b, m, f/ и гласные /o, u/ содержат общий признак «низкая тональность».

Главным недостатком статьи, на наш взгляд, является отсутствие указания на то, к какому периоду в истории латинского языка относится описываемая автором фонологическая система. Вероятно, речь идет о классической латыни.

Наряду с этим применение указанной методики к описанию системы фонем латинского языка интересно и может быть даже весьма продуктивным. Тем не менее акустические признаки, которые были выявлены в результате специального анализа живых языков (в частности, русского) не могут механически переноситься на материал мертвого языка (латинского). Представляется более целесообразным выявление смысловозначительных признаков латинских гласных и согласных на основании анализа их поведения в речи, их изменений в различных условиях, наконец, с учетом их прошлого и будущего. В этом и заключается специфика описания системы фонем латинского языка. В частности, гласные /u/ и /i/ действительно должны быть отнесены к «диффузным», но это следует делать только после того, как будет доказано, что в латыни эти гласные были одного и того же подъема. Доказать же это можно тем, что: 1) противопоставление /u/ и /i/ в латыни нейтрализовалось после или перед огубленным согласным; 2) в последующем слоге в доклассический период гласные неверхнего подъема /u/, /e/, /o/ переходили в /i/ или в /u/ в зависимости от того, какому согласному они предшествовали. Таким образом, гласный /u/ наряду с /i/

должен быть отнесен к диффузным на том основании, что помимо физической общности они имели и функциональную общность: звук /u/ был в определенных условиях в таком же отношении к /e/, /o/ или /a/, что и звук /i/.

Если говорить о смысловозначительных признаках латинских фонем в диахроническом плане (эту задачу автор статьи, очевидно, не ставил перед собой), то важно подчеркнуть, что эти признаки менялись. Так, например, признак «долгота — краткость» применяется для описания системы гласных классической латыни, но может быть исключен из числа признаков в описании системы доклассической, когда, помимо 5 кратких /ā, ē, ō, ī, ū/ и 5 долгих гласных /ā, ē, ō, ī, ū/, в латинском языке имелись дифтонги /au, eu, ou, ai, ei, oi/, и каждый долгий гласный и дифтонг мог восприниматься как бифонемный комплекс.

Рассматривая изменение системы латинских фонем как изменение системы их смысловозначительных признаков, фонолог решается, какими признаками ему следует оперировать, акустическими или артикуляторными. В первом случае он сумеет показать связь между гласными и согласными, которая не будет выявлена при использовании артикуляторных признаков. Однако диахроническое описание не может не включать синтагматики, исследования фонологии слога и слова. Здесь важнее оказываются артикуляторные признаки и генетические связи между фонемами: необходимо показать не только связь между гласными и согласными, но и различие между ними.

Описывая звуки *r*, *l* без обращения к синтагматике и применяя акустическую терминологию к характеристике *r*, *l* только в классической латыни, Келли не без основания отмечает, что три признака входят в определение *l* *l*quidā: /r/ — вокальный, консонантный и прерывный, /l/ — вокальный, консонантный и непрерывный. Говоря о связи и различиях между *r* и *l* в диахроническом плане, важно было бы изучить поведение гласных перед *l*, *r*, учесть (насколько это возможно) законы синкопы. Нужно знать, какое *r* подвергается описанию, исконное или ротактичное. Ведь они ведут себя по-разному. Ротактичное /r/ не вызывает синкопы и, вероятно, не может рассматриваться как имеющее признак «вокальность». Исконное /r/ может быть вокальным и с точки зрения функционирования в слове. Сравним поведение /r/ в истории слова типа *sakros* → \**sakrs* → *saker*. В слове *krs* слоговое /r/ функционирует как гласный. Но /r/ исконное может быть и консонантным. Вот как могут меняться признаки /r/ в истории слова *saker*: 1) *sakros*, здесь /r/ консонантный, невокальный, прерывный; 2) \**sakrs*, здесь /r/ — вокальный, неконсонантный, прерывный; 3) *saker*, здесь /r/ консонантный, невокальный, прерывный.

Таким образом, говоря о смысловозначительных признаках латинских фонем в диахроническом плане, нельзя механически переносить набор признаков, установленный в свое время Якобсоном, Фантом и Халле, на материал мертвого языка; нужно учитывать историю определенных числа латинских фонетических слов и историю каждого звука в этих словах. В противном случае описание, хотя и будет выглядеть весьма изящным, но окажется упрощенным и даже, в известной степени, искусственным.

В конце своей статьи Д. Келли отмечает, что проза и поэзия по-разному используют фонологические ресурсы языка, и высказывает предположение о том, что анализ по бинарным смысловозначительным признакам поможет нам по-новому взглянуть на искусство латинских поэтов. К этому хотелось бы добавить, что метр, ударение, законы сокращения слогов, фонология фразы были разными у поэтов древних и классических. Однако, несомненно, что латинская поэзия много может дать для анализа по смысловозначительным признакам. Поведение гласных и согласных в стихе позволяет с большим основанием говорить о признаках латинских фонем, чем перенесение на латинский материал результатов акустических исследований живых языков. В первую очередь, как нам кажется, здесь необходимо не наложение акустических признаков на латинский поэтический материал, а анализ поведения звуков в потоке поэтической речи и уже на его основании — суждение о свойствах конкретных звуков в конкретный период. Таким образом, не столько применение анализа по акустическим признакам могло бы способствовать нашему постижению тайн звуковой палитры латинских поэтов, сколько сам поэтический материал является важным средством для постижения законов изменения смысловозначительных признаков в системе фонем мертвого языка.

Большой интерес для специалистов по латинскому языку представляет статья Х. Рикса «Латинская синкопа как историческая и фонологическая проблема» (1966 г.). В настоящее время разрешение этой действительно «коварной проблемы» несколько продвинулось вперед, и статья Рикса этому, несомненно, способствовала.

Автор ограничивается проблемой синкопы в срединных слогах, справедливо считая, что различная трактовка слогов в зависимости от их положения в слове — это факт, который уже не нужно обосновывать. Таким образом, остаются в стороне другие «коварные проблемы» латинской исторической фонетики, а именно, происхождение и характер латинского ударения, связь ударения с синкопой и, наконец, относительная хронология явлений

синкопы в конечных и срединных слогах. Все эти проблемы, но на материале оскского и умбрийского, были рассмотрены в опубликованном на 6 лет раньше (1960 г.) фундаментальном исследовании Х. Бенедиктссона.<sup>6</sup> Использование некоторых основных выводов, полученных в этой работе, сделало бы работу Рикса более соответствующей ее названию. В том виде, в котором она опубликована, статья представляет собой скорее исследование на тему «Латинская синкопа как фонологическая и морфологическая проблема», разрешение же данной проблемы с точки зрения диахронической фонологии, на наш взгляд, еще дело будущего, хотя некоторые штрихи и в этом направлении здесь уже намечены.

Х. Рикс ставит перед собой главную задачу — исследовать явление синкопы как фонетический закон. По мнению автора, разрешить эту задачу невозможно, исходя только из того инвентаря фонем, который дает как начало, так и конец корня. В связи с этим вводится некоторая дополнительная фонематическая величина, а именно, на месте этимологического краткого гласного срединного слога реконструируется новый гласный типа [ə] или [ɪ], который можно рассматривать как комбинаторный вариант краткого гласного начального слога или как самостоятельную дистрибуционно ограниченную фонему. Это положение автор связывает с ситуацией в нововерхненемецком, где также оказываются рядом полная система гласных в ударном слоге и изолированный неясный гласный (*Mittelvokal*) в безударном слоге. Второй возможностью реализации предполагаемой фонемы Рикс считает *open transition* в смысле Блумфида, то есть артикуляторный пробел между двумя окружающими согласными, как во французском в слове *fenêtre* [f + net r]. Предполагаемая величина (*phonematische Grösse*) в каждом случае была неустойчивой, как по своей фонетической природе, так и вследствие ее ограниченной дистрибуции. Она стремилась к определенной идентификации, откуда и получились, с одной стороны, *zero*, с другой, стабильные краткие гласные. Здесь была не одна единственная возможность для идентификации, и звучал ли краткий срединный гласный, как франц. *-e muette*, как *ø*, *ɔ*, *open transition* или *zero*, это определялось грамматическими, стилистическими, ритмическими и фонетическими факторами.

Таким образом, синкопа в латинском языке представлена Риксом как разновидность ослабления кратких гласных в срединном безударном слоге. С этим положением трудно не согласиться, но, если признать, что *legem brevem esse oportet*, то в данном случае еще трудно говорить о законе синкопы, поскольку для описания всех случаев появления *zero* в указанной позиции одной или двух фраз будет явно недостаточно. И все-таки фонологическая трактовка синкопы, предложенная Риксом, должна служить отправной точкой для дальнейших исследований латинской синкопы как историко-фонологической проблемы. Это не новый фонетический закон, но, несомненно, еще один шаг вперед к разрешению «коварной проблемы».

Как вытекает из всего, сказанного Риксом, синкопа в латинском языке — это сложное явление, рассмотрение которого нельзя ограничить рамками фонологии. Автор приводит конкретные примеры «наложения» морфологических, семантических, ритмических факторов, определявших судьбу конкретных латинских слов, в которых могла произойти синкопа.

В отношении же конкретных условий синкопы в срединном слоге ответ на вопрос, что именно будет синкопироваться, остается в принципе почти в том же виде, в каком он был сформулирован Линдсеем 80 лет тому назад 1) синкопе препятствует положение гласного между согласными, сочетание которых недопустимо фонологической системой данного языка; 2) синкопе препятствует образование несинкопированных форм в целом классе слов.

Х. Рикс приходит к выводу, что из трех факторов, оказавших решающее влияние на судьбу каждого конкретного слова [1) фонологическая система, 2) просодико-ритмическая система, 3) этимолого-морфологическая система], наиболее важным является действие этимолого-морфологической системы. Так, каждая, возникающая вследствие синкопы, чуждая латинской системе группа согласных оказывалась преобразованной под влиянием морфологической системы. В устойчивых глагольных *composita* один гласный сохранялся в корне и там, где его не требовала фонологическая система, как в *dēfero* или *rectio*. Корневой гласный был морфологически релевантным в противоположность гласному слога редупликации, который в *composita* исчезал (*repperi, rettuli, contuli* в противоположность *reperi, tetuli*).

К сказанному хотелось бы добавить несколько замечаний, касающихся некоторых деталей в описании явления синкопы.

Х. Рикс в конце своей статьи отмечает, что некоторые, связанные с синкопой в латинском языке вопросы не имеют отношения к анапиксе и утрате гласного в конечном

<sup>6</sup> Hreinn Benediktsson, *The Vowel Syncope in Oscan-Umbrian*. Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, B. XIX, Oslo, 1960.

слоге. С этим положением, как нам кажется, можно поспорить. Конечно, следует различать в латинском языке дублетные формы (на что указывает автор), связанные с известными диалектными различиями, которые можно обнаружить и реконструировать в латыни с древнейших времен. А если это так, то латинскую синкопу следует рассматривать в оптимальном варианте значительно шире, не устранив при этом ни от явления анаптыксы, ни от выпадения гласных в конечных слогах. Так, например, сопоставление условий, определивших выпадение гласных в конечных слогах, с ситуацией, которая имела место в срединных слогах, помогло бы определить специфически латинские условия синкопы, несмотря на то, что сокращение гласных в срединных слогах происходило не одновременно с синкопой в конечных слогах. По Гётце, более ранней была синкопа в срединных слогах, по Бенедиктссону (и это мнение представляется нам более обоснованным), — более ранним было выпадение гласных в конечных слогах. Последнее явление (если принять точку зрения Бенедиктссона) не могло быть непосредственно связано с силовым ударением. Вероятно, для объяснения его должна быть выбрана иная отправная точка, тем для объяснения синкопы, предложенного Риксом. Однако, как показал Бенедиктссон на оскско-умбрском материале, синкопа в срединном и в конечном слоге определяется почти одинаковыми условиями: 1) позиция в слове: не абсолютное начало и не абсолютный конец; 2) структура слога: синкопа имеет место в слогах, которые начинаются с согласного или с /у/ и являются открытыми или оканчиваются на /s/; 3) синкопируются только краткие гласные.

Вероятно, можно найти подобные же общие условия, исследуя латинскую синкопу не только в середине, но и в конце слова. В любом случае к пункту второму этих выводов следует добавить, что слоги, оканчивающиеся на *s*, в архаической латыни приравнивались фонологически к открытым слогам и содержали не три, а две морфы.<sup>7</sup> Таким образом, выводы, сделанные Бенедиктссоном, можно скорректировать, используя латинский материал, и найти в будущем некоторые общие для италийских языков законы синкопы, не оставляя при этом в стороне и то специфическое, что было характерно для латинского, оскского и умброского языков на разных этапах их исторического развития.

Входящие в раздел «Глагольная флексия» очень разные по своему характеру работы трех известных лингвистов (А. Эрну, А. Майера и Ю. Унтерманна) дают представление о том, как решаются важнейшие вопросы морфологии латинского глагола в последние 10–20 лет. Блестящая работа А. Эрну — часть его книги *Aspects du vocabulaire latine*, Paris, 1954. — показывает на огромном материале латинского и отчасти романских языков пути нормализации глагольной флексии в латинском языке: вытеснение древних атематических форм, замену первичных глаголов производными (например, *edere* заменяется глаголом *comēdere*, *edere* глаголом *comedere*, *manducare* и т. д.), особое распространение глаголов I спряжения, отражающее предпочтение, которое латинский язык дает простым и регулярным парадигмам, и приведшее к исчезновению древних глаголов (например, вместо *abortiri* — *abortire*, вместо *rollere* — *rollare*, вместо *quaterre* — *quassare* и т. д.), упорядочивание системы спряжения, четкая группировка форм вокруг основ инфекта и перфекта. Прекрасно подобранный иллюстративный материал, не ограниченный только лексемами, но включающий также множество отрывков из текстов античных и средневековых авторов с целью выявить различие в смысловых оттенках конкурирующих глаголов; статистические данные, наглядно показывающие изменение в употреблении древних и новых форм, — все это придает работе А. Эрну особую широту и убедительность.

Две другие работы посвящены латинскому перфекту, все еще остающемуся одним из наиболее спорных разделов морфологии глагола. Являясь образцом тщательного научного исследования, обе работы удачно дополняют друг друга, поскольку в одной рассматривается основообразование, в другой — флексия перфекта. Антон Майер в статье «Возникновение системы латинского перфекта» (1953) ставит очень важную задачу изучения в историческом плане соотношения морфологических типов латинского перфекта — задачу, которая не потеряла своей актуальности и в наши дни. Однако некоторые исходные положения, лежащие в основе его работы, изменились. Исследование Майера строится на том, что индоевропейский перфект обладал некоторой суммой формальных признаков: начальной редупликацией, аблаутом, отличающим формы ед. числа активного залога от прочих форм, наконец, ступенью *-o-* корневого вокализма. С этим индоевропейским перфектом он сравнивает латинский перфект и, поскольку последний сохранил признаки индоевропейского перфекта лишь частично, то А. Майер ставит вопрос, в чем причина их утраты, как компенсируются эти потери, чем, объясняется, что одни латинские глаголы сохраняют

<sup>7</sup> См. Т. А. Карасева, Отпадение конечного *S* в латинском слове. «Сборник научных трудов МГПИИЯ им. М. Тореза», вып. 95, М., 1976, стр. 74 сл.

форму и.-е. перфекта, а другие — форму и.-е. аориста. Основную причину перестройки латинского перфекта по сравнению с индоевропейским А. Майер видит в том, что в латинском изменились срединные гласные, в результате чего либо возникли новые формальные приметы перфектных форм, либо появились омонимичные формы, которые устранялись тем, что вместо древних образований перфекта использовались формы и.-е. аориста. Между тем, за последние 10–12 лет появились работы И. Куриловича, К. Уоткинса, Ф. Баде, где по-новому решается проблема и.-е. перфекта, его формальных характеристик, в частности, вопрос о начальной редупликации, распространение которой, как было доказано, является региональным и вторичным. Поэтому путь исследования латинского перфекта, выбранный А. Майером, и некоторые его выводы, особенно касающиеся вопроса о слиянии в латинском перфекте и.-е. перфекта и аориста, представляются сейчас до некоторой степени устаревшими, хотя многие его наблюдения не потеряли своей ценности. К их числу относятся, например, вывод автора, что морфологический тип перфекта не определяется лексическим значением глагола, поскольку, вопреки ожиданию, глаголы с перфектным значением далеко не всегда показывают черты и.-е. перфекта, а глаголы с имперфектным значением — черты и.-е. аориста.

Работа Ю. Унтерманна (1968) посвящена анализу флексии латинского глагола. Справедливо критикуя распространенное объяснение, согласно которому флексия лат. перфекта рассматривается как конгломерат окончаний и суффиксов и.-е. перфекта и аориста, где к тому же смешаны окончания активного и медиального залогов, Ю. Унтерманн предлагает новую интерпретацию флексии перфекта. Взяв за основу учение И. Куриловича о двух рядах глагольных окончаний в древнейшем индоевропейском: *-m*, *-s*, *-t* (к которым восходят окончания презенса-аориста) и *-a<sub>2</sub>*, *-ta<sub>2</sub>*, *-ø* (из которых развились окончания и.-е. перфекта), Ю. Унтерманн показывает, что окончания лат. перфекта следует рассматривать как окончания и.-е. перфекта с пригнувшейся частицей *-i*: *-i* (<*\*ai*, ср. фал. *-ai*), *-ti*, *-i* (+*t*). Частица *-i*, сохраняя свою древнюю функцию, подчеркивает соотнесенность действия, выражаемого перфектом, с настоящим временем. Развивая это положение, Унтерманн приходит к гипотезе о двух рядах окончаний перфекта (с частицей *-i* и без нее), которые впоследствии были использованы для выражения диатезы в перфекте, первоначально чуждом залоговым противопоставлениям. Эта более поздняя степень развития отражена в др.-инд. перфекте, где окончания 1 и 3 лица ед. числа медиального перфекта отличаются от окончаний перфекта активного залога наличием *-i*. Поскольку окончания медиального перфекта в древнеиндийском носят явно вторичный характер, то выводить из них окончания латинского перфекта было бы, без сомнения, ошибочно. Ничто не заставляет видеть в окончаниях латинского перфекта активного залога древние медиальные окончания. Таков один из основных выводов, к которому приходит Ю. Унтерманн. Далее он отмечает, что в латинском, как и в других западных индоевропейских языках, были созданы перифрастические формы не-активного перфекта, и тем самым древняя парадигма перфекта была освобождена от выражения диатезы. Элемент *-i* поэтому сохраняет свою первоначальную функцию, отмечающую соотнесенность действия или результата действия с настоящим временем. Но ни в кельтском, ни в германских формах этой частицы во флексии нет, и Ю. Унтерманн ставит вопрос, почему именно в латинском языке перфект имеет формы, выражающие подчеркнутую соотнесенность действия с настоящим временем. Автор полагает, что, вероятно, латинский язык больше, чем другие западно-европейские языки, сохранял и.-е. аорист как самостоятельную категорию и поэтому использовал перфект в значении настоящего времени. В подтверждение он приводит формы типа *faxim*, *servassim*, рассматривая их как модальные формы самостоятельного сигматического аориста (*faxim* : *fēi*, *servassim* : *servāvī*). Однако формы типа *faxim*, *faxō* свидетельствуют только о том, что в латинском языке сохранилась очень древняя категория конъюнктива с суффиксом *-s*, независимого от основ презенса и перфекта индикатива (см. работы Мейе, Тома, Эрну). Делать вывод о существовании в латинском языке сигматического аориста индикатива по наличию этих модальных форм, занимающих автономное положение в системе латинского глагола, было бы неверно, тем более, что и в других италийских языках также нет никаких следов сигматического аориста как самостоятельной и независимой от перфекта категории. Поэтому принимая предложенную Ю. Унтерманном интерпретацию флексии латинского перфекта как флексии и.-е. перфекта в сочетании с частицей *-i*, мы полагаем, что причину появления в латинском этой частицы надо искать в чем-то другом.

Тщательно выполненная, логично построенная работа Ю. Унтерманна производит очень хорошее впечатление также и тем, что содержит ряд интереснейших подстрочных замечаний относительно научной литературы.

При ознакомлении с трудами западноевропейских античников советским ученым часто с сожалением приходится отмечать, что их западным коллегам остаются совершенно

неизвестными исследования, написанные по-русски.<sup>8</sup> Рецензируемый том является в некоторой степени исключением из этого грустного правила, так как в нем напечатана в немецком переводе небольшая, но очень содержательная статья виднейшего советского лингвиста И. М. Тронского «Заметки о видовременной системе латинского глагола» (1960). Здесь автор очень убедительно показывает первоначальный видовой характер системы латинского глагола, особенно отчетливо выраженный в противоположности перфекта (законченность действия, независимо от его длительности, ср. *domum servavit, lanam fecit*) имперфекту, посредством которого выражается не только незаконченность действия, но и его безрезультатность (*dicēbam* «я говорил, но ты не послушался, и вот что из этого вышло»). Не менее ясно проявляются изначальные видовые различия также в противопоставлении (в древнейшей латыни) перфекта конъюнктива настоящему времени того же наклонения. Вместе с тем, с развитием более сложных синтаксических структур на видовую противоположность систем имперфекта и перфекта наслаиваются, отчасти подчиняя ее себе, относительно-временные соотношения, которые особенно четко прослеживаются в употреблении конъюнктива в придаточном предложении.

Москва.

Т. А. КАРАСЕВА

<sup>8</sup> См., напр., рецензию В. Ярхо на кн.: А. Heubeck, *Die homerische Frage*. Darmstadt, 1974. — «Deutsche Literaturzeitung» 97 (1976), Sp. 219 ff.

## INDEX

<i>R. Ghirshman</i> : Les daivadâna .....	3
<i>J. Harmatta</i> : Darius' Expedition against the Sakâ tigraxaudâ .....	15
<i>R. Schmüt</i> : The Medo-Persian Names of Herodotus in the Light of the New Evidence from Persepolis .....	25
<i>J. Kellens</i> : L'Avesta comme source historique: la liste des kayanides .....	37
<i>J. Borzsák</i> : Semiramis in Zentralasien .....	51
<i>J. Wolski</i> : L'origine de la relation d'Arrien sur la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate .....	63
<i>J. Harmatta</i> : The Archaeological Evidence for the Date of the Sogdian «Ancient Letters» .....	71
<i>B. N. Mukherjee</i> : Kharoshthi Documents of Shan-shan and the Kushâna Empire .....	87
<i>W. Sundermann</i> : Ein Bruchstück einer soghdischen Kirchengeschichte aus Zentralasien? .....	95
<i>Ph. Gignoux</i> : Problèmes d'interprétation historique et philologique de titres et noms propres sasanides .....	103
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Bemerkungen zur Geschichte (Chronologie und Topographie) der sassanidisch-byzantinischen Kriege .....	109
<i>Bo Utas</i> : Non-religious Book Pahlavi Literature as a Source to the History of Central Asia .....	115
<i>A. Mohay</i> : Priskos' Fragment über die Wanderungen der Steppenvölker .....	125
<i>M. Maróth</i> : Sistân nach den arabischen geographischen Quellen .....	141
<i>G. Wilhelm</i> : Parrattarna, Saušatar und die absolute Datierung der Nuzi-Tafeln .....	149
<i>Á. Szabó</i> : Winkelmessung und die Anfänge der Trigonometrie .....	163
<i>F. Franciosi</i> : Die Entdeckung der mathematischen Irrationalität .....	183
<i>E. Szepes</i> : Magic Elements in the Prayers of the Hellenistic Magic Papyri .....	205
<i>A. Michel</i> : Rhétorique et philosophie dans l'histoire de l'art romain .....	227
<i>T. Szepessy</i> : Le siège de Nisibe et la chronologie d'Héliodore .....	247
<i>J. Harmatta</i> : L'apparition des Huns en Europe orientale .....	277
<i>Cs. Tóttössy</i> : The 16th Story of the textus ornatior of the Sükasaptati .....	285
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Zur Textüberlieferung der «Homilia de obsidione Avarica Constantinopolis auctore ut videtur Theodoro Syncello» .....	297
<i>I. Boronkai</i> : Die Maximus-Übersetzung des Cerbanus .....	307

### ACTES DU II<sup>e</sup> COLLOQUE DE LA F. I. E. C.

<i>Sir Ronald Syme</i> : Union and Division .....	337
<i>A. Chastagnol</i> : Remarques sur les sénateurs orientaux au IV <sup>e</sup> siècle .....	341
<i>J. Borzsák</i> : Von Tacitus zu Ammian .....	357
<i>T. Nagy</i> : Aquincum. Stadt und Lager im 4. Jh. ....	369
<i>J. Fitz</i> : Gorsium—Herculia im 4. Jh. ....	383
<i>K. Sági</i> : Die spätrömische Umgebung von Keszthely .....	391
<i>V. Velkov</i> : Das Zeitalter Konstantins des Großen in Thrakien .....	398
<i>I. Hahn</i> : Der Census des Galerius .....	407

### RECENSIONES

<i>J. V. Luce</i> : Homer and the Homeric Age. (Rec. <i>L. M. Young</i> ) .....	419
Probleme der lateinischen Grammatik. (Rec. <i>T. A. Karaseva</i> ) .....	420

# OIKUMENE.

## II.

### **Studia ad historiam antiquam classicam et orientalem spectantia.**

Edited by I. Hahn

The second volume of the Annual presents further studies on ancient history written by outstanding Hungarian scholars.

*In English, French and German — Approx. 290 pages — Cloth*  
ISBN 963 05 1590 3



AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest

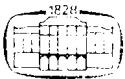


**PROLEGOMENA TO THE  
SOURCES ON THE HISTORY OF  
PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA.**

**Edited by J. Harmatta**

This volume — edited by an international editorial board, — is of great importance for the study of Central Asia. Written by the best specialists from all over the world it gives a useful review of the sources on the history of Pre-Islamic Central Asia.

*Studies in English, French and German — Approx. 272 pages — Cloth*  
*ISBN 963 05 1651 9*



**AKADÉMIAI KIADÓ**

**Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest**

*Printed in Hungary*

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója. Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál  
A kézirat nyomdába érkezett: 1978. V. 2. — Terjedelem: 37,5 (A/5) ív, 19 ábra

---

79.5789 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription is \$ 36.00 a volume.

Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Account No 218 10990) or with representatives abroad.

---

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Les prix de l'abonnement est \$ 36.00 par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Compte-courant No 218 10990), ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 36.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Текущий счет № 218 10990), или его заграничные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable  
at the following addresses:

**AUSTRALIA**

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,  
Box 4886, G.P.O., *Sydney N.S.W. 2001*  
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, *St. Kilda (Melbourne), Victoria 3182*

**AUSTRIA**

GLOBUS, Höchstädtplatz 3, *1200 Wien XX*

**BELGIUM**

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE, 30  
Avenue Marnix, *1050 Bruxelles*  
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du  
Midi, *1000 Bruxelles*

**BULGARIA**

HEMUS, Bulvar Ruski 6, *Sofia*

**CANADA**

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-  
tion "B", *Toronto, Ontario M5T 2T8*

**CHINA**

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,  
*Peking*

**CZECHOSLOVAKIA**

MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,  
*115 66 Praha*

PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, *Praha 2*

PNS DOVOZ TLAČE, *Bratislava 2*

**DENMARK**

EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, *1165 Copenhagen*

**FINLAND**

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,  
*SF-00101 Helsinki 10*

**FRANCE**

EUOPERIODIQUES S. A., 31 Avenue de Ver-  
sailles, *78170 La Celle St.-Cloud*  
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, *75008 Paris*

OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-  
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, *75240 Paris Cedex 05*

**GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC**

HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-  
Liebknecht-Strasse 9, *DDR-102 Berlin*

DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,  
Strasse der Pariser Kommüne 3-4, *DDR-104 Berlin*

**GERMAN FEDERAL REPUBLIC**

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER, Postfach  
46, *7000 Stuttgart 1*

**GREAT BRITAIN**

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe  
Bridge Street, *Oxford OX1 2ET*

BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,  
Cowper Works, *Olney, Bucks MK46 4BN*

COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,  
*Wellingborough, Northants NN8 2QT*

WM. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,  
*Folkestone, Kent CT19 5EE*

H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street, *London WC1E 6BS*

**GREECE**

KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-  
sellers, 2 Hippokratous Street, *Athens-143*

**HOLLAND**

MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,  
*Amsterdam*

MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhout  
9-11, *Den Haag*

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Heere-  
weg, *Lisse*

**INDIA**

ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14  
Asaf Ali Road, *New Delhi 110001*

150 B-6 Mount Road, *Madras 600002*

INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,  
Madame Cama Road, *Bombay 400039*

THE STATE TRADING CORPORATION OF  
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok,  
36 Janpath, *New Delhi 110001*

**ITALY**

EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, *70100 Bari*

INTERSCIENTIA, Via Mazzé 28, *10149 Torino*

LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via  
Lamarmora 45, *50121 Firenze*

SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, *20124 Milano*

D. E. A., Via Lima 28, *00198 Roma*

**JAPAN**

KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7  
Shinjuku-ku 3 chome, Sbinjuku-ku, *Tokyo 160-91*

MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,  
P.O. Box 5050 Tokyo International, *Tokyo 100-31*

NAUKA LTD IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19  
Minami Ikebukuro, Toshima-ku, *Tokyo 171*

**KOREA**

CHULPANMUL, *Phenjan*

**NORWAY**

TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan  
41-43, *1000 Oslo*

**POLAND**

WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-  
kowska 80, *Warszawa*

CKP I W ul. Towarowa 28 *00-958 Warszawa*

**ROUMANIA**

D. E. P., *București*

ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, *București*

**SOVIET UNION**

SOJUZPETCHATJ — IMPORT, *Moscow*

and the post offices in each town

MEZHDUNARODNAYA KNIGA, *Moscow G-200*

**SPAIN**

DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, *Madrid 6*

**SWEDEN**

ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,  
*S-101 20 Stockholm*

GUMPERS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,  
Box 346, *401 25 Göteborg 1*

**SWITZERLAND**

KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, *4011 Basel*

**USA**

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box  
1943, *Birmingham, Alabama 35201*

F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwest  
Park, *Westwood, Mass. 02090*

THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION

AGENCIES, *North Cohocton, N. Y. 14868*

READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar  
Street, *New York, N. Y. 10006*

STECHELT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield  
Avenue, *Pennsauken N. J. 08110*

**VIETNAM**

XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, *Hanoi*

**YUGOSLAVIA**

JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, *Beograd*  
FORUM, Vojvode Mišića 1, *21000 Novi Sad*